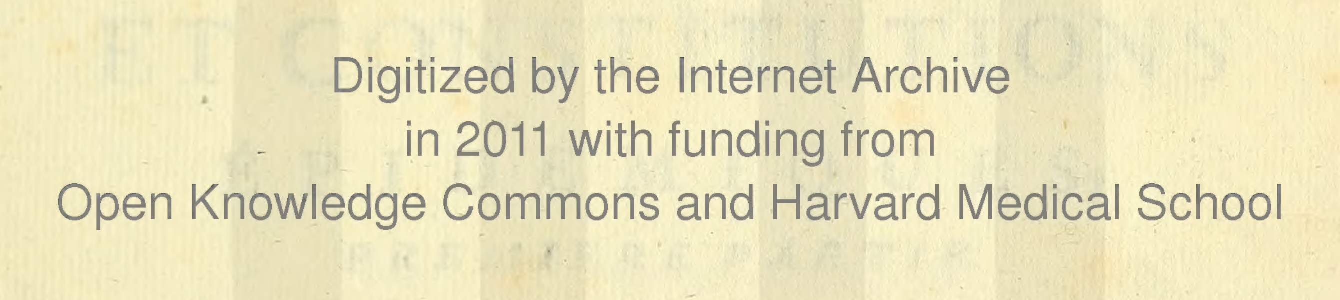




COLLECTION D'OBSERVATIONS *SUR* LES MALADIES ET CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES,

PREMIERE PARTIE.

COLLECTION D'OBSERVATIONS *SUR* LES MALADIES ET CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES;

OUVRAGE qui expose une suite de quinze années d'Observations, & dans lequel les Épidémies, les Constitutions Régnantes & Intercurrentes, sont liées, selon le vœu d'Hippocrate, avec les Causes Météorologiques, Locales & relatives aux différens Climats, ainsi qu'avec l'Histoire Naturelle & Médicale de la Normandie. On y a joint un Appendix sur l'Ordre des Constitutions Épidémiques.

PUBLIÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT,

DÉDIÉ AU ROI,

Par M. LÉPECQ DE LA CLOTURE, *Docteur-Régent & Professeur Royal de Chirurgie, en la Faculté de Médecine de Caen; Agrégé au College des Médecins de Rouen; Médecin désigné de l'Hôtel-Dieu de la même Ville; Médecin de la Généralité pour les Maladies Epidémiques; Associé à la Société Royale de Médecine de Paris; Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen; & de celle des Belles-Lettres de Caen.*



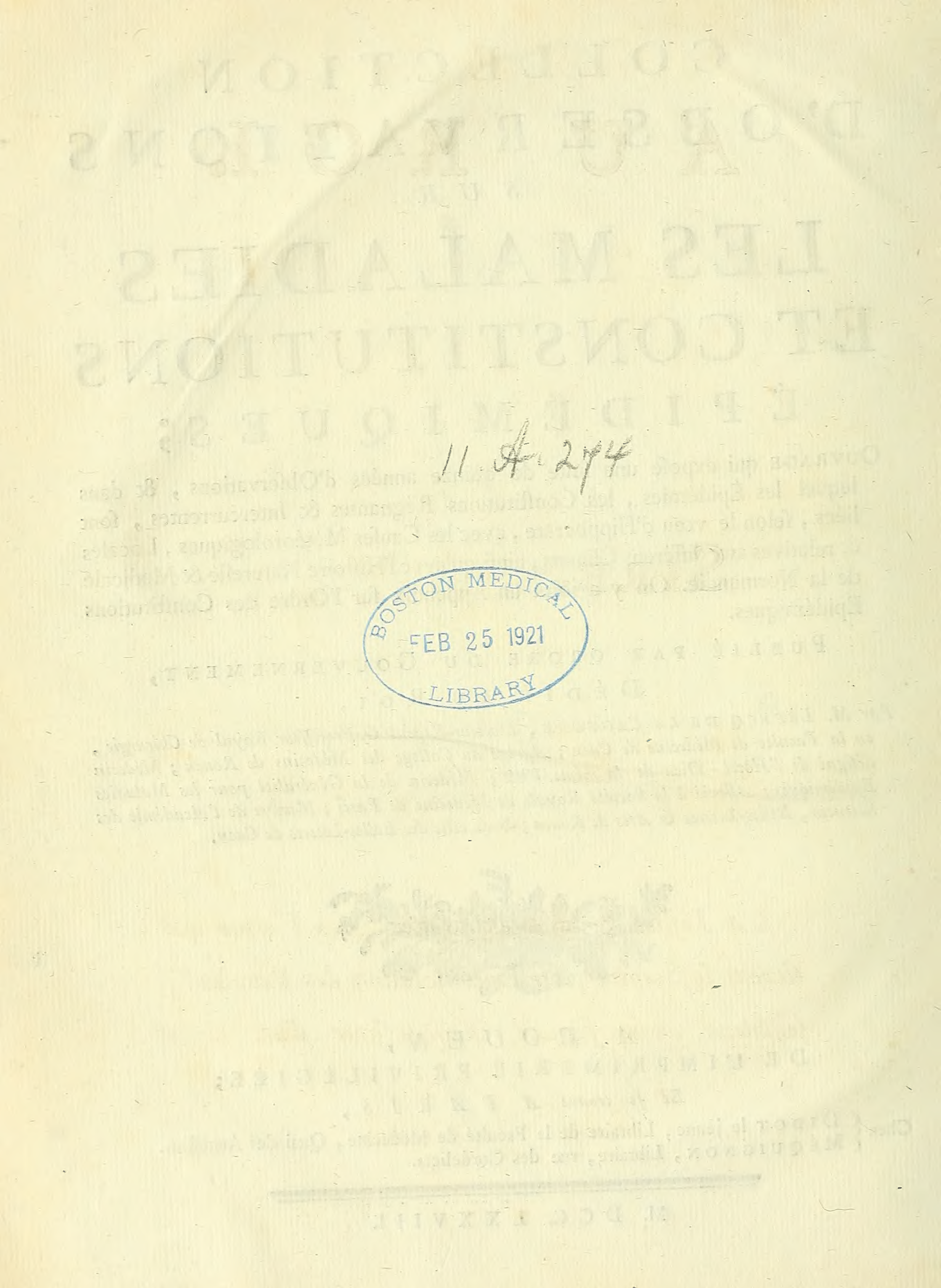
A ROUEN,

DE L'IMPRIMERIE PRIVILÉGIÉE;

Et se trouve A PARIS,

Chez { DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Augustins.
MÉQUIGNON, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXVIII.



AU ROI.

SIRE,

La Justice & la Bienfaisance (ces Vertus qui élevent le Sceptre pour la consolation des Peuples!) semblent avoir signalé chaque jour d'un règne

heureux, depuis le moment où VOTRE MAJESTÉ *monta ſur le Trône, pour combler les eſpérances de la Nation.*

Des milliers d'Hommes gémiſſoient encore dans l'indigence, en butte aux Maladies, à la contagion, Victimes de la douleur, & la Proie du fléau des Epidémies. Il vous étoit réſervé, SIRE, *de fonder un Etabliſſement, dont la vaſte Correſpondance pût appeller & fixer en un centre commun les connoiſſances de la Médecine, pour les faire ſervir plus utilement à la conſervation de la partie la plus nombreuſe & la plus eſſentielle de vos Sujets.*

Honoré, dans mon Travail, de la Protection de VOTRE MAJESTÉ, *par les ſoins d'un Frere qui a l'avantage de vivre ſous ſes yeux, j'ai le bonheur aujourd'hui,* SIRE, *de vous offrir*

les Résultats d'une chaîne d'Observations sur les Constitutions Epidémiques.

Devenu tout à la fois le Témoin & l'Organe de la sensibilité de tant de Malheureux, qui doivent à un Etablissement Paternel une seconde existence, je pourrai déposer aux pieds du Trône le Tribut de leur Reconnoissance. Ils disent, ils répètent avec attendrissement : « Nous bénissons la Main qui nous » soutient dans nos Calamités : Nous aimons le » Monarque Bienfaisant qui adoucit la rigueur de » nos Destinées. Veuille le Ciel répandre ses plus » précieuses faveurs sur un Prince aussi digne de » notre amour, & sur les jours d'une Princesse » Auguste, qui donne à la France le présage » le plus fortuné d'une longue suite de prospérités » & de gloire ! »

O mon Roi ! C'eſt ſous le chaume qui couvre l'indigent, que j'entendis cent fois ces touchantes expreſſions, dont la Vérité vous fait hommage, & qui ſont le prix de vos bienfaits.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE *VOTRE MAJESTÉ*,

SIRE,

Le plus humble, le plus obéiſſant,
le plus ſoumis, le plus fidele Sujet,
LÉPECQ DE LA CLOTURE, D. M.

AVERTISSEMENT.

L'ESSAI de mes Obſervations, publié par le Gouvernement, en 1776, fut reçu du Public, & de l'Ordre Médical entier, avec un accueil fait pour exciter mon Travail ſur cette premiere branche de la Médecine-Pratique. On deſira auſſitôt une ſuite de faits en ce genre, qu'on ſentoit avoir été trop négligé juſqu'alors. Enfin la Nature, interrogée par cet Eſſai, ſembloit ne devoir répondre que d'après une chaîne de vérités authentiques, qui puſſent lier les Obſervations avec les Conſtitutions Epidémiques. J'avois recueilli, depuis près de vingt ans, ces matériaux précieux, qu'il ne s'agiſſoit plus que de ranger à leur place. L'empreſſement des Maîtres de l'Art & des Obſervateurs ſembloit me les demander. Le Gouvernement a daigné ſoutenir mes efforts & les encourager par un ſecond ordre, émané de la main du Souverain : Et j'ai l'avantage aujourd'hui d'offrir à ma Nation cette Collection nombreuſe d'Obſervations, ſous les auſpices d'un Monarque qui veille de toutes parts au bonheur de ſes Sujets.

La Société Royale de Médecine, qui applaudit à ma premiere Production, avoit deſiré la Topographie Médicale de la Province qui fut le berceau de mes Obſervations. Le Rapport de mon ſecond Ouvrage, que cette illuſtre Compagnie vient de conſigner ſur ſes Regiſtres, me diſpenſe d'entrer ici dans un plus grand détail. J'ajouterai ſeulement que les faits

ſont authentiques ; & que, ſi je n'ai point été aſſez heureux pour en déduire les conſéquences légitimes, les Obſervateurs auront toujours ſous les yeux les véritables opérations de la Nature, auxquelles ils pourront trouver d'autres réſultats.



EXTRAIT DES REGISTRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DE MÉDECINE.

Approbation & Rapport de la Société Royale de Médecine.

NOUS avons été chargés, par la Société Royale de Médecine, de lui rendre compte d'un Ouvrage de M. Lépecq de la Clôture, Médecin à Rouen, & l'un de ses Associés, ayant pour titre : *Collection d'Observations, &c.* ou *Maladies Populaires de la Normandie, pour servir de suite aux Observations sur les Maladies Epidémiques*, Ouvrage, &c. publié par ordre & aux frais du Gouvernement, dédié au Roi.

Cet Ouvrage, très-important par la nature de son objet & par son étendue, contient une description Topographique-Médicale de la Normandie entiere, & l'histoire des Constitutions des Saisons & des Maladies, observées par l'Auteur, pendant quinze années consécutives. Il est divisé en IV Parties.

L'Introduction, qui précede, présente cette Province sous son aspect le plus général. L'Auteur la partage en ses différentes Contrées, selon qu'elles peuvent être plus ou moins fécondes en causes relatives & particulieres, capables de porter une influence sur le tempérament & sur la santé de ses Habitans. Avant de descendre dans un examen plus détaillé de chacune de ces Contrées, il décrit préliminairement le Climat propre de la Normandie.

Il résulte de cette Description Générale que son Climat naturel & prédominant doit être regardé comme très-variable, très-inconstant, & cette Province comme généralement exposée aux impressions d'une Athmosphere plus froide que tempérée. C'est en déterminant l'action des vents & leurs effets naturels sur la Normandie, que M. Lépecq établit cette vérité, fondée d'ailleurs sur le voisinage de la mer, l'aspect des terres au Nord & la direction naturelle des montagnes. Ses Habitans jouissent en général du tempérament phlegmatique, du bilieux, du mélancolique & de l'atrabilaire, plus que du tempérament sanguin.

L'Auteur jette également un coup d'œil général sur la constitution physique & morale de ces Peuples, avant de peindre les nuances qui peuvent être particulieres à certains Cantons. C'est en remontant jusqu'aux anciens Peuples de cette Province, en exposant quelles furent les qualités originelles des premieres races de ses Habitans, qu'il trace le tableau général des mœurs actuelles, des habitudes morales & physiques des Normands. Ce tableau est suivi d'un exposé des Maladies Epidémiques les plus générales, de celles qu'on observe également dans toutes les Contrées de la Province. Celles qui sont particulieres à certains lieux & à certains Cantons sont décrites en donnant la division de chaque Contrée.

M. Lépecq dans cette division n'emprunte rien de la Géographie mo-

derne ; il n'a point abſolument égard aux bornes des trois Généralités, ni à l'étendue des différens Dioceſes. Il lui paroît plus conforme à la Topographie-Médicale d'obſerver, dans le partage de cette Province, la nature & l'expoſition du ſol, la direction des chaînes de montagnes, en un mot, la différence de Climat, dont chacun pourroit avoir ſes Maladies Endémiques ou particulieres. En ſuivant cette marche, on retrouve à peu près les onze Régions qui formoient du temps de Jules Céſar un corps de Communauté qu'on appelloit *la Ligue des onze Cités*. Cette diviſion comprend 1°. la Contrée des *Vexins* & le Pays de Bray, *Vellocaſſiæ*. 2°. Le *Canton d'Evreux* & les Plaines de Neufbourg, *Eburovices*. 3°. La *Contrée de Caux*, *Calletes*. 4°. Le Romois, Contrée qui doit ſervir de centre à la haute Province, & que M. Lépecq a démembrée de celle des Vexins, dans laquelle il paroît qu'elle étoit compriſe du temps de Céſar, pour en faire la Contrée propre de Rouen, *Rothomagenſis ager*. 5°. La *Contrée de Liſieux*, comprenant le Lieuvin & le Pays d'Ouche, *Lexovienſes*. 6°. La Région comprenant le Pays d'*Auge* & le *Hyeſmois*, *Algiæ* & *Oxmyſum*. 7°. La Contrée de *Caen*, *Cadetes*. 8°. La Contrée de *Bayeux*, formée du Bocage & du Beſſin, *Bajocaſſes*. 9°. La Contrée de *Séez* & d'*Alençon*, *Sagiences* & *Aulerci*. 10°. L'*Avranchin*, *Abrincati*. 11°. Le *Cotentin*, *Unelli*, & depuis *Conſtantienſes*.

La deſcription particuliere de chacune de ces Contrées fait le ſujet de la premiere Partie. L'Auteur s'attache ſur-tout à partager ces Régions en autant de Cantons particuliers, qu'il s'y rencontre de différences eſſentielles. On en voit un exemple frappant dans la Contrée du Cotentin, qui renferme pluſieurs Climats oppoſés, & qui ſemble réunir ſeule tous ceux de la Province : des plaines aquatiques & marécageuſes, des plaines ſeches & *exhaucées* ; un Canton de montagnes ; la mer au Levant, au Nord & au Couchant.

Tel eſt le ſommaire de la premiere Partie, rédigée principalement d'après les Mémoires & Obſervations qu'ont fourni pluſieurs Médecins célebres de la Province. On doit y diſtinguer ſur-tout la Topographie de Caen & de Rouen. La deſcription de ces deux Villes eſt tracée par l'Auteur, avec beaucoup d'exactitude.

L'Hiſtoire des Productions Naturelles particulieres à chacune des Contrées, l'analyſe de leurs Eaux Minérales ou communes ; la ſuite ou la Collection des Epidémies obſervées pendant une longue ſuite d'années, recueillies depuis plus d'un ſiecle dans quelques Cantons ; des réſultats comparés des Tables de Mortalité, dreſſées dans trois Villes différentes de la Province ; des détails très-étendus ſur quelques Maladies qui lui ſont particulieres, telles que la Miliaire, les Coliques, les Fievres Intermittentes : tous ces objets ſont préſentés avec ordre & préciſion.

La IIe. Partie comprend l'expoſé des Obſervations Météorologiques, ou l'Etat des Saiſons obſervées en Normandie, pendant l'eſpace de quinze années. Cette Collection, rédigée avec exactitude, préſente un état juſte des diverſes Conſtitutions de chaque année.

Le reſte de l'Ouvrage eſt conſacré à l'expoſition des Conſtitutions des Maladies obſervées dans la haute & baſſe Normandie, pendant quinze années conſécutives. La premiere branche de cette diviſion, qui fait le ſujet de la IIIe. Partie, comprend l'hiſtoire des grandes Conſtitutions des Ma-

ladies Populaires qui ont régné à Caen & aux environs, depuis l'année 1763 jusqu'à l'Eté de 1768. La IVe. & derniere Partie expose les Constitutions des Maladies régnantes dans le Climat de Rouen, observées depuis 1768 jusqu'à la fin de 1777 inclusivement.

Ces Constitutions sont poursuivies depuis leur origine, dans leurs progrès, leurs variétés ou complications & leur déclin. L'Auteur les présente dans leur rapport avec les intempéries prédominantes des Saisons. S'il a régné pendant leur cours quelques Epidémies plus marquées, elles sont exposées à part, placées chacune dans leur rang, à l'article de la Constitution qui les a fait ou vu naître. Tel est l'ordre de ces Constitutions & de leurs Epidémies correspondantes.

L'Intempérie des Saisons qui avoient précédé fut la source d'une grande Constitution *Catarrhale* & *Putride* qui se déclara vers la fin de l'Eté de 1763, qui s'étendit dans l'Automne sous toutes les faces du Catarrhe, & prit enfin, vers le mois de Novembre, la complication *Putride-Bilieuse* qu'elle conserva long-temps ensuite. Elle subsista ainsi pendant l'année 1764 & une partie de 1765, & devint successivement d'abord *Catarrhale simple*, produisant des affections Rhumatismales, des Coliques, des Catarrhes Epidémiques; ensuite *Catarrhale-Bilieuse*, donnant naissance à des Pleurésies Bilieuses-Catarrhales, prenant quelquefois, & de plus en plus par la suite, un caractere de malignité, & produisant alors des Angines Catarrhales-Gangréneuses, des affections Vermineuses & Putrides; en troisieme lieu *Catarrhale-Miliaire* : la Constitution étant restée à cette époque, compliquée avec la Miliaire, dont on avoit apperçu auparavant quelques traces. La Constitution *Varioleuse* & la *Morbilleuse* vinrent se joindre quelque-temps après à la *Catarrhale-Bilieuse*, *Putride* & *Vermineuse*. Enfin cette grande Constitution prit sa terminaison par des *Fievres Malignes* & *Miliaires*, qui constituerent au Printemps de 1765 une *Epidémie* des plus effrayantes, & étonnamment meurtriere.

On vit dans la suite des intempéries qui succéderent se préparer une nouvelle Constitution qui fut véritablement *Atrabilieuse*, dont l'empire fut prédominant pendant plus de trente mois; sçavoir, pendant les années 1765, 1766 & une partie de 1767. Après avoir marqué par des nuances particulieres son développement graduel, elle fut compliquée en premier lieu avec l'*Inflammatoire*. Ayant donné lieu dans l'Eté de 1765 à la Dyssenterie qui devint épidémique dans l'Automne suivant, à une Epidémie Varioleuse de la même Saison, à des affections Pleurétiques, Atrabilieuses, Inflammatoires. Elle devint ensuite *Atrabilieuse-Phlegmatique*, accompagnée de Fievres Lentes-Nerveuses, véritablement épidémiques dans l'Automne & l'Hiver de 1765, qui existerent encore liées avec la Miliaire. Cette Constitution reprit dans l'Hiver de 1765 à 1766 le caractere *Atrabilieux simple*, produisant grand nombre de Fievres Intermittentes, & surtout de Doubles-Tierces, qui devinrent assez nombreuses pour établir une branche d'Epidémie. Enfin elle prit sa terminaison par un déclin gradué; mais avant de disparoître & de se terminer en Fausse-Péripneumonie, dans l'Hiver de 1767, elle vit naître dans l'Automne précédent le Catarrhe Epidémique, connu sous le nom de *Grippe*.

Au Printemps de 1768 se déclara la *Constitution Humorale*, qui parut se compliquer d'abord avec l'Inflammatoire, & prit ensuite une complica-

tion avec la putridité. Les Fievres Miliaires, ou plutôt les Eruptions Exanthématiques étoient fort rares pendant sa durée.

C'est à Rouen que M. Lépecq reprend le cours & suit la progression de cette *Constitution Humorale* qui occupa toute l'année 1768, & une partie de 1769. Elle offrit dans cette Ville des rapports marqués avec la Bilieuse, plus souvent encore avec l'Atrabilieuse, & fut compliquée avec la Miliaire.

L'année 1769 fut marquée par la *Constitution Bilieuse*, qui se décida au Printemps par des Fievres Continues Rémittentes. Elle produisit pendant l'Eté *une Epidémie sur les enfans* de la nature des Fievres Bilieuses Catarrhales; des Fievres Bilieuses Putrides compliquées avec la Miliaire; des Fievres Ardentes Bilieuses pendant l'Automne. Cette Constitution dégénéra en *Bilieuse Putride* sur la fin de cette Saison & pendant l'Hiver de 1769 à 1770.

M. Lépecq renvoie, pour la description de cette année 1770, au Ier. Vol. de ses Observations; il trace ensuite un tableau abrégé des *Maladies Intercurrentes* observées dans les années 1768, 1769, 1770. Il en poursuit l'histoire dans l'année 1771. Telles furent, pour cette derniere, des Fievres Catarrhales, Rhumatisantes, Dyssenteriques, &c.

L'Hiver de 1771 à 1772 vit naître une *Constitution composée* de la *Catarrhale* & de la *Bilieuse*. Les Maladies de cette année furent 1°. des Fievres simples compliquées des deux Constitutions dominantes. 2°. Ces mêmes Fievres recevant la complication de la Miliaire dont l'année précédente n'avoit offert aucune trace, Maladie qui constitua une Epidémie contagieuse & meurtriere dans un des Quartiers de Rouen. 3°. Une *Constitution Morbilleuse* & *Varioleuse*, compliquée avec la Miliaire.

Au Printemps de 1773 il se déclara à Rouen une Constitution qui rendit *Epidémique*, dans cette Ville, la *Fausse-Péripneumonie Putride* & *Gangréneuse* pendant le cours de cette Saison.

On vit succéder au commencement de l'Eté une *Constitution Inflammatoire*. Elle ne fut pas *exquise* & durable. Pendant son cours régna l'*Epidémie de Cottévrard*. C'étoit un véritable *Causus*, tel qu'on le voit en Normandie, tenant autant de la Constitution Bilieuse, dégénérée en Putride, que de l'Inflammatoire.

Dans l'année 1775 la Constitution Bilieuse reprit absolument l'empire. Au début de l'Automne, la *Constitution Catarrhale* vint se compliquer avec elle, & la Miliaire parut plus fréquente. La fin de cette Saison fut marquée par l'*Epidémie de la Grippe*, qui prit en Normandie diverses complications.

La même Constitution continua pendant l'année 1776, & donna lieu 1°. à l'*Epidémie de S. Georges*, près Rouen, au mois de Janvier. C'étoit une Fievre Putride Catarrhale, conservant les principaux accidens de la Fievre Ardente ou Bilieuse. 2°. A la Fievre Péripneumonique Putride, qui constitua au mois de Février l'*Epidémie de Dieppe*. La Constitution Bilieuse Catarrhale prenoit alors à Rouen sa terminaison.

A cette époque la grande *Constitution Putride-Scorbutique* des années 1776 & 1777 prit naissance. Elle vit régner pendant son cours des Fievres Atrabilieuses-Putrides, une Constitution Varioleuse Epidémique confluente & très-rebelle, une Scarlatine & des Catarrhes Angino - Gangré-

neux, qui conſtituerent une Epidémie très-répandue dans la Province. Cette Fievre Scarlatine avec Angine devint, vers la fin de 1776, plus décidément Gangréneuſe. Elle fut épidémique dans pluſieurs Cantons pendant le cours de l'année 1777.

Le Tableau des Maladies Intercurrentes, ou autres affections paſſageres qui ſe ſont préſentées pendant le cours de ces deux années, acheve la deſcription des Conſtitutions dont l'hiſtoire ſe termine à la fin de l'Eté de 1777.

L'Appendix ſur l'ordre des Conſtitutions Epidémiques, & ſur leurs combinaiſons, qui complete le Travail de M. Lépecq, préſente un Tableau abrégé des principes les plus précieux ſur cet objet important. Ils ſont autant de réſultats déduits de l'Obſervation des Conſtitutions que nous venons de décrire. C'eſt dans la même ſource que l'Auteur a puiſé les réflexions qu'il expoſe ſur l'origine & le caractere de la Fievre Miliaire, qu'il ne regarde pas comme une Maladie eſſentielle, *ſui generis*, mais qu'il croit être le produit d'une Conſtitution Mixte, compoſée de la Catarrhale & de la Bilieuſe. Il faut lire dans l'Ouvrage même l'expoſition de cette doctrine, dont M. Lépecq attend la confirmation des Obſervations & des lumieres qui ſeront communiquées à la Société Royale de Médecine, qu'il a priée d'annoncer, à ſes frais, un prix ſur cette importante matiere.

Nous croyons, d'après tout ce que nous venons d'annoncer, que l'Ouvrage de M. Lépecq mérite l'Approbation de la Société.

Signés, GUÉNET, BUCQUET, DE JUSSIEU, VICQ D'AZIR & THOURET.

Je certifie que le préſent Rapport, qui a été lu dans la Séance tenue par la Société Royale de Médecine le Vendredi 29 de ce mois, eſt conforme au jugement de cette Compagnie & à l'original contenu dans ſes Regiſtres.

A Paris ce 30 Mai 1778.

VICQ D'AZIR,
Secrétaire perpétuel de la Société
Royale de Médecine.

APPROBATION DU CENSEUR.

J'AI lu, par ordre de Monfeigneur le Garde des Sceaux, un Manufcrit intitulé : *Collection d'Obfervations*, *&c.* faifant la fuite des *Obfervations fur les Maladies Epidémiques*, par M. Lépecq de la Clôture. Cet Ouvrage préfente beaucoup d'exactitude dans les détails & les defcriptions, & un enfemble intéreffant de tableaux de différentes Maladies, fouvent très-compliquées, avec une indication de leur caractere, de leur marche, de leurs progrès, de leurs fymptômes, des moyens employés avec fuccès pour leur guérifon, ainfi que du concours de la Nature & de l'influence de l'Air & des Saifons. On y découvre par-tout le vrai Praticien & l'Obfervateur judicieux & éclairé; la Publication ne peut qu'en être utile. A Paris le 23 Mai 1778.

CARRERE.

Le Privilège fe trouve au Volume des Obfervations fur les Maladies Epidémiques.



DESCRIPTION

DESCRIPTION GÉNÉRALE

DE

LA NORMANDIE.

Conſidération de ſon Climat propre, de ſes Peuples, de leurs Mœurs & Habitudes ; de ſes Maladies les plus ordinaires, à raiſon des intempéries générales auxquelles la Province eſt le plus expoſée.

Quid igitur?... quid restat ut optimus Medicus sit Philosophus? is, inquam, Medicus, qui arti operam Hippocrate dignam impendat..... Si quis ejusmodi est; & Cranonem & Thasum aliaque ad oppida multa proficiscetur, ut pauperibus his in locis ægrotantibus curationes adhibeat. Coïs hominibus civibusque suis Polybum & alios relinquet: ipse Græciam peragrans omnem perquiret. Hipp. *Lex.* *Nam eum scribere aliquid de naturâ locorum oportet, quam ut, quemadmodùm ratione didicit, sic experimentis comprobet, eum urbes intueri propriis oculis necessè est; nunc eam quæ versa ad Meridiem est; nunc quæ ad Septentrionem; nunc quæ ad solis ortum; nunc quæ ad occasum: Cernere etiam quæ humili loco, quæve excelso posita sit:.... Visere eam etiam quæ ad magnum flumen, aut ad stagnum; quæve ad mare, aut ad montes sita est: quærere si qua algens aquis vehementer frigidis utatur; si qua calidis, & si qua nitrosis aluminosisve.... ad summum, cætera omnia considerare oportet, quæ nos & ipse Hippocrates edocuit...* Galenus Titul. *Quod optimus Medicus sit Philosophus.* *De aëre, locis & aquis.*

INTRODUCTION.

LA Normandie, auparavant Neuſtrie, cette vaſte & belle Province, qui, démembrée de la Gaule Celtique, fit partie de la ſeconde des Lyonnoiſes, eſt ſituée dans un Climat plus froid que tempéré, & préſente à l'aſpect des Aſtres une ſurface de deux cens quarante lieues de circuit.

Cette région de la zône tempérée prend effectivement ſa latitude depuis le 48e dégré 27', à ſon couchant, au Midi, au-deſſous de Pontorſon ; & 45' à l'Orient, également du côté du Midi, peu au-deſſus de Nonancourt : juſqu'au 50e dégré, à l'Orient du Nord, près de la ville d'Eu ; & ſeulement juſqu'au 49e dégré 45', à ſon Septentrion occidental, c'eſt-à-dire, au Cap de la Hague.

La forme de ſon terrein peut être conſidérée comme approchant de la figure d'un parallélogramme, un peu incliné du Sud-Sud-Eſt vers le Nord-Nord-Oueſt. On voit cependant dans ſa ligne méridionale pluſieurs angles, peu ſaillans ſur les contrées voiſines ; & ſa parallele, la ligne ſeptentrionale, préſente pluſieurs grandes échancrures, dont la plus conſidérable, qui s'étend depuis le Cap d'Antifer (au pays de Caux) juſqu'à celui de Barfleur (au Cotentin) offre une profondeur de huit lieues marines environ ſur vingt-cinq de largeur. Il ſemble que le flux de la Manche, en concurrence avec le cours de ſept rivieres principales qui viennent y déboucher, n'ait formé cette eſpece de baie conſidérable, où regne la côte la plus plate, que pour faire une péninſule de la portion ſeptentrionale du Cotentin, qui voyoit déjà l'Océan à ſon couchant.

Ainſi la Normandie eſt entierement bornée au Nord, & même à l'Oueſt, par le canal de la Manche qui va rendre ſes eaux à l'Océan, offrant à la mer au moins cent dix lieues communes de rivage. Elle l'eſt au Midi, par le Thimerais, le Perche, les

frontieres du Maine & une petite portion de la Bretagne ; au Levant, par l'Isle de France & la Picardie.

Cette région étant une des plus septentrionales de la France, il s'ensuit, en admettant le principe de Démocrite, qui fut embrassé par Épicure, & depuis adopté par un grand nombre de Naturalistes, que son terrein est un des plus élevés, & conséquemment un des plus froids du Royaume. * C'est probablement encore la raison pour laquelle les montagnes, qui servent de frontieres aux Vexins, au pays de Caux, & celles qui sont au centre de la péninsule du Cotentin, ainsi que les terres en plaine contiguës à leurs sommets, nous semblent les plus élevées de la Province (*a*).

*Conf. l'Hist. natur. de l'Air & des Météores : Vol. II, pag. 473, 475; Vol. IV, pag. 245, 257, 292, 377 & suivantes.

(*a*) Aussi, ajoute M. l'Abbé RICHARD (Vol. IV, pag. 292) » la terre » que nous habitons ne s'éleve-t-elle pas insensiblement de l'Equateur aux » deux Pôles : de maniere que dans la partie de notre hémisphere la mieux » connue, les plaines septentrionales sont beaucoup plus élevées que les » plus hauts sommets des montagnes de l'Equateur, dont l'élévation n'est » étonnante que parce qu'elles sortent des parties de la terre les plus basses. » Nous avons dit ailleurs que les terres de la Tartarie Chinoise sont plus » élevées au-dessus de la mer qui baigne les Provinces méridionales de la » Chine, que les pointes les plus hautes des Andes ne le sont au-dessus du » niveau de la mer, pris aux côtes voisines de Lima. Et il s'en faut beau- » coup que ce soient les régions les plus élevées du Globe ; le sol continue » de s'élever du 45e dégré environ jusqu'au 55e, auquel on peut placer la » source de tous les grands Fleuves qui coulent de l'Orient au Nord dans » la mer glaciale. Les terres Arctiques paroissent à proportion encore plus » élevées ; & quoique les montagnes qu'on y trouve, mesurées de leurs » bases à leurs sommets, paroissent bien moins hautes que celles de l'Amé- » rique méridionale, & même que celles de l'Afrique, elles sont cependant, » relativement au reste du Globe, beaucoup plus élevées ».

De même dans notre région, nous observons que le Mont-Javoult, situé entre Gisors & Magny, au confluent des deux Vexins, & isolé dans une plaine naturellement fort élevée, prend à ce moyen une telle hauteur qu'on en découvre Paris (éloigné de quatorze lieues) ainsi que le territoire de six à sept Évêchés & beaucoup de Villes. -- Le Mont-Aigu près Valognes, au Cotentin, est, de l'aveu des Nautonniers, la premiere terre qu'ils apperçoivent de ces parages de la Manche, quoiqu'il s'y trouve d'assez hautes montagnes, &c.

Il s'ensuit encore que le principal aspect de la Normandie est au Septentrion, vers lequel elle tourne plus de la moitié de ses terres, où toutes ses rivieres principales vont se porter (la Seine exceptée, avec quelques petites rivieres de l'Avranchin & du Cotentin); où elle reçoit enfin, par la distribution de ses vallées, les plus nombreux courans d'air, les plus fréquemment renouvellés, les plus capables conséquemment d'ébranler la grande masse de son athmosphere. Ceux qui viennent du Midi ne frappent pas aussi directement sur une si grande portion de terrein, & rencontrent de plus grands obstacles sur les frontieres du Perche & du Maine, que les premiers, qui n'ont point de de résistance à vaincre du côté de la mer. La direction de l'Orient est plus sensible & plus considérable pour le centre de la haute Normandie, qui reçoit un grand courant d'Est, par la vallée de Seine. Celle d'Occident est plus manifeste pour le Cotentin & l'Avranchin, qui ont la mer au Couchant, avec quelques rivieres qui y aboutissent, ainsi que pour la partie occidentale du pays de Caux.

Mais les autres contrées présentent toutes, à des distances peu éloignées, des chaînes de montagnes fort étendues, opposées en direction aux vents d'Orient & d'Occident, parce que leurs parelleles laissent les plaines basses ou leurs vallées plus ouvertes au Nord & au Sud. Ce qui peut provenir, dans le systême de M. de Buffon, de ce que la Normandie ne peut effectivement offrir qu'une grande riviere, dont la direction principale est du Levant au Couchant; tandis que les autres, d'un ordre inférieur, la prennent du Midi au Nord à peu près, en suivant la trace de leurs vallées, dont les collines ne doivent être considérées, à leur tour, que comme des avances ou prolongemens de quelques chaînes primitives, dirigées d'Orient en Occident: telles on en trouve en apparence sur les frontieres du Maine & du Perche; dans l'espace que parcourt la Seine, depuis son entrée sur nos terres, à Vernon, jusqu'à son embouchure entre

Preuves de la Théorie de la terre, Art. X.

Honfleur & le Havre ; & vers le point de partage de l'Avranchin & du Cotentin.

Arrosée d'un grand nombre de rivieres dans tous ses cantons, si l'on en excepte les plaines les plus élevées ; couverte de plus d'une trentaine de vastes forêts, garnie en outre d'une quantité de bois, plantés sur la cime des plus rians côteaux, sa surface laisse encore observer de larges plaines basses dans des vallées, enrichies de gras pâturages & de bons marais, où serpentent les rivieres qui les fécondent : elle présente de vastes campagnes ou plaines hautes, au-dessus des montagnes ; des terres labourables & fertiles en grains & en fruits : elle offre des plaines de sable même à une distance éloignée de la mer ; quelques landes, bruyeres & terreins vagues, destinés & propres à la pâture du petit bétail ; & son sol renferme des carrieres de différentes especes de pierre, depuis les marnes, les craies, les pierres calcinables, jusqu'aux marbres, aux granites, aux grès en grande masse ; des terres plus ou moins vitrifiables : les sables, les argilles, les charbons de terre ; des carrieres d'ardoises ; beaucoup de mines de fer, quelques-unes de cuivre ; des sources inombrables d'eaux minérales.

Les productions de la Province, autant qu'elles peuvent contribuer aux premiers besoins, aux usages & à la conservation de ses habitans, sont du côté de la mer qui est fort poissonneuse, la nombreuse variété des especes que fournit la Manche, où le poisson est beaucoup plus petit que dans la Méditerranée. On y pêche en plus grande quantité le hareng, le maquereau, qui sont conservés desséchés & salés pour servir de nourriture au peuple : le merlan, les raies, les turbots, les cailletots, les soles, les barbues, le carrelet, nombre d'especes de poisson plat : les coquillages & les crustacés en assez grande quantité, spécialement les huîtres & les moules. Ceux-ci procurent souvent des indispositions & de vraies maladies dans plusieurs cantons, où l'éloignement de la mer n'en permet le transport & la distri-

bution que lorſqu'ils ſont aſſez près de la fermentation putride. Les moules ſur-tout, ſi elles ont été pêchées dans la vaſe, ſi elles approchent du dégré de la corruption, n'en mangeât-on qu'une ſeule mauvaiſe, ſont quelquefois très-nuiſibles, ſur-tout dans le mois de Septembre. L'indigeſtion qui en réſulte produit preſque toujours une ſorte d'éruption urticaire, avec une grande démangeaiſon. Il n'y a point d'années que je n'aie occaſion d'en obſerver quelques accidens graves. J'en ai vu, de ces indigeſtions, produire l'enflure des articulations, faire naître des convulſions & la ſyncope : j'en ai vu procurer la mort. Elle avoit été précédée de vomiſſemens & de convulſions énormes pendant quarante-huit heures ; & l'eſtomac ſe trouva encore farci d'une matiere blanche, pultacée, qui n'avoit pu être entierement expulſée, dont la préſence entretenoit ſans doute les accidents qui enleverent la malade. Nos rivieres fourniſſent la perche, la truite, le brochet, le ſaumon, d'excellentes carpes ; la Seine les meilleures aloſes. Une production eſſentielle de nos rivages eſt le Varec, ou Vrac *, dont on fait grand uſage pour engraiſſer les terres limitrophes, & leur faire rapporter d'immenſes récoltes. On en fait de la ſoude dans pluſieurs cantons de la Province ; mais ſpécialement dans l'Amirauté de Cherbourg. Nous y rencontrerons encore différentes productions d'Hiſtoire naturelle, qui ſeront rendues à chacune des contrées qui les aura fait éclorre.

* *Alga, fucus maritimus veſiculas habens.* Tournef.

Les plaines & terres labourables ſont fécondes en bleds, en toute eſpece de grains & grenailles. Un ſeul canton de la baſſe Province (le Bocage) n'offre point une terre propre à la culture du froment. On y récolte des ſeigles, du bled noir ou ſarraſin, des avoines.

Le terrein de la Normandie eſt peu convenable aux vignes, qu'on n'y cultive point, ſi ce n'eſt dans les contrées d'Évreux & des Vexins, encore y en voit-on une petite quantité. En général tous les fruits qui appartiennent aux pays méridionaux per-

dent beaucoup de leur qualité dans notre climat. Mais les pommes & les poires font une des richeffes de la Province, & procurent de délicieufes boiffons aux trois-quarts de fes habitans. On en retire encore beaucoup d'eaux-de-vie, moins bonnes que celles qui font diftillées du vin; mais la confommation en eft confidérable dans le pays : on peut même affurer que l'ufage qu'on en fait eft un abus prefque général pour le peuple.

Les prairies & cantons d'herbages font fortir de leurs pâturages, qui font des meilleurs de la France, une immenfe quantité de bœufs & de vaches, qu'on y amene des autres Provinces pour y recevoir l'engrais. Elles produifent de beaux chevaux & de bonnes jumens. Le beurre & les fromages, dont la qualité eft fi réputée dans la Capitale, font faits avec le lait de vache feul, & non celui de chevre ou d'autres efpeces d'animaux. Mais les plaines, les côteaux, les landes, les bruyeres font couvertes de moutons qu'on fait être du goût le plus exquis dans les prés falés, plus excellens encore dans certains cantons de la baffe Normandie : ces derniers font fort petits, fort courts & plus fucculens.

Ce dernier genre de bétail forme encore pour le commerce une prodigieufe quantité de laines, qui, réunie à celles des lins & des chanvres qui croiffent dans tous nos terreins, contribua fans doute à porter le génie des habitans vers le goût des fabriques & manufactures, dont ils ramaffoient les premiers matériaux. Enfin les productions du fol, & la proximité de la mer, rendirent les Normands un peuple des plus commerçans du Royaume.

Tel eft l'afpect général : tel eft plutôt le premier point d'apperçue fous lequel on peut confidérer la contrée la plus floriffante peut-être, & l'une des plus peuplées de la France; cette Province, que l'on croit donner afyle dans fes villes, fes gros bourgs & fes nombreux villages, à près de dix-huit cens mille habitans; qui abonde en un mot en bétail, volailles délicieufes,

en

en bon gibier, en poiſſon excellent, en toutes les choſes néceſſaires à la vie, même à la bonne chere, ſi l'on en excepte le vin, qu'elle peut ſe procurer en échange de ſes grains.

Deſcendons maintenant dans un examen plus détaillé des diverſes contrées de cette région. Nous les parcourerons en entier, non avec les yeux pénétrans d'un Naturaliſte, qui chercheroit à fouiller le ſol juſqu'en ſon centre, pour en extraire des objets de pure curioſité. Nous y porterons les regards attentifs d'un Obſervateur-Médecin, qui, marchant avec zele ſur les traces du premier de ſes Maîtres, cherchera dans les objets ſenſibles qui l'environnent, à connoître, à juger juſqu'à quel point les intempéries générales des ſaiſons, celles même qui ne ſont que particulieres & locales, peuvent influer ſur l'origine des maladies les plus déſaſtreuſes, les plus redoutables à l'humanité.

Mais il importe avant tout de partager la Province en ſes différentes contrées, qui peuvent être plus ou moins fécondes en cauſes relatives ou particulieres, capables de porter une influence ſur le tempérament, ſur la ſanté de ſes habitans. Il importe encore de décrire préliminairement le climat propre de la Normandie : enfin il nous paroît néceſſaire de dévoiler les mœurs, d'aſſigner les uſages, les habitudes communes de ſes peuples ; afin qu'après avoir raſſemblé dans un tableau général tout ce qui a un rapport eſſentiel à la recherche des maladies qui y ſont le plus ordinaires, nous puiſſions de plus faire remarquer celles qui naiſſent des différences des lieux, de la qualité du ſol, d'une expoſition particuliere, en aſſignant à chaque canton les variétés que l'Obſervation aura fait connoître.

Diviſion de la Normandie.

La Province ſe diviſe ordinairement en haute & baſſe ; quelques-uns ont ajouté la moyenne Normandie entre ces deux extrêmes. On pourroit encore la partager par cantons de l'Orient, du Nord, du Midi & du Couchant. Nous retiendrons ces diviſions à quelques égards. Mais il nous paroît plus conforme à la Topographie médicale, que nous nous propoſons de donner, de faire

le partage de la Normandie en autant de contrées qu'on peut y appercevoir de climats différens, dont chacun pourroit avoir ses maladies endémiques ou particulieres. Alors guidés par la nature ou l'exposition du sol, par la direction des plus grandes chaînes de montagnes, nous retrouvons les peuples & les cantons de la Normandie *à peu près* comme ils étoient connus du temps de Jules-César, sous le nom de *Vellocasses*, *Calletes*, *Eburovices*, *Lexovienses*, *Oxymii*, *Cadetes*, *Bajocasses*, *Unelli*, *Abrincati*, *Aulerci*, *Suessi*, ou *Sagienses;* peuples qui faisoient alors un corps de communauté qu'on appelloit *la Ligue des onze Cités*.

Ainsi, sans avoir aucunement égard aux bornes des trois Généralités de Rouen, Caen & Alençon; sans nous attacher aux limites ou à l'étendue de chaque Diocese, la Province sera partagée en onze régions principales: Contrées que nous distribuerons plutôt en raison de leur climat particulier, qu'en suivant exactement des dénominations qui ont déjà varié tant de fois.

1°. La région, ou contrée de l'Est-Nord-Est de la haute Normandie. Celle-ci comprendra le Vexin, le pays de Bray, le reste de la portion de l'Orient septentrional, & même les plaines élevées qui s'étendent depuis les montagnes qu'on voit à l'Est de Rouen, jusqu'au Vexin. Elle retiendra le nom principal du pays des Vexins: *Vellocassiæ*.

2°. Celle du Sud-Sud-Est, dont Évreux est le centre & le chef-lieu, comprendra les campagnes du Neubourg & de Saint-André. C'est la portion méridionale de la haute Normandie, qui portera le nom du canton d'Évreux: *Eburovices*.

3°. La région du Nord-Nord-Ouest de la même division renfermera la grande portion de terrein, qui se trouve depuis le Septentrion de Rouen jusqu'à Dieppe; qui revient de cette ville au Havre, en suivant le rivage, & du Havre à notre Capitale. Elle sera appellée de son nom propre, le pays de Caux: *Calletes*.

4°. La contrée, qui doit servir de centre à la haute Normandie, que nous démembrerons de celle des Vexins (dans laquelle il paroît qu'elle étoit comprise au temps des Romains *) parce qu'effectivement ce sont deux climats distingués, sera la contrée propre de Rouen, le Romois, *Rothomagensis ager.*

* V. la Descrip. gén. de la haute Normandie, 2 Vol. in-4°.

5°. La portion, qu'on peut regarder comme faisant la partie occidentale de la haute Province, qui pourroit être rangée par quelques autres dans la moyenne Normandie, contiendra le Lieuvin & le pays d'Ouche, contrée de Lisieux: *Lexovienses.*

6°. La région qui commence vers l'embouchure de la Touque, bornée à son Couchant par la Dive, qui s'étend par le Sud au-delà de Vimoutier, en comprenant Hyesmes ou Exmes, qu'on apperçoit vers les sources de ces deux rivieres, retiendroit le nom de contrée d'Auge, *Algiarum incolæ:* mais les habitans de sa portion méridionale nous paroissant être une partie de ces Peuples que César nommoit *Oxymii*, pour les raisons que nous déduirons dans la suite, nous admettrons encore conjointement cette derniere dénomination, qui fut plus connue dans l'antiquité; encore bien que la petite ville d'Hyesme, le chef-lieu de ce canton, ne soit plus aussi considérable qu'elle l'étoit alors: *Algiæ* & *Oxmysum.*

7°. La contrée de Caen, qui se trouve au centre de la grande baie ou échancrure des côtes Septentrionales de la portion qu'on peut appeller la moyenne Normandie, présentera les plaines de la Délivrande, celles de Cheux, le grand terrein de la campagne de Caen, & se portera au Midi, jusqu'au-delà de Falaise: *Cadetes.*

8°. La portion de terrein, contiguë à cette derniere contrée dans sa partie occidentale, en suivant la même direction jusqu'aux Vays, comprendra le *Bessin*, auquel nous réunissons le Bocage, à cause de la direction de ses rivieres & de plusieurs chaînes de côteaux qui leur paroissent communes. Celle-ci conservera le nom de canton de Bayeux: *Bajocasses.*

9°. La région, qui occupe la portion méridionale contiguë à ces trois dernieres contrées, englobera le pays de Houlme (grand canton, dont les montagnes n'ont pas de direction bien décidée, mais qui semble cependant appartenir à cette contrée plus qu'à toute autre) les campagnes d'Alençon & les environs de Séez; & nous la nommerons la contrée de Séez : *Sagienses* & *Aulerci.*

10°. L'Avranchin, qui occupe la portion de l'Occident méridional de la Province, pénétrera du côté de l'Orient, avec la source de quelques-unes de ses rivieres, jusqu'aux environs de Domfront (pays de Houlme) & retiendra le nom propre de ses peuples : *Abrincati.*

11°. Enfin cette contrée de l'Occident septentrional de la Province, qui forme une péninsule, en portant une portion de ses terres fort avant dans la mer, pour servir de parallele à la partie du pays de Caux, qui s'étend du Havre au Cap d'Antifer, près Fécamp, fut anciennement connue sous le nom de *Cotentin*; & ses peuples s'appelloient *Unelli*, ou depuis *Constantienses.*

Nous donnerons dans la suite avec plus d'étendue les bornes naturelles de chacune de ces contrées, qui se trouveront décrites séparément dans la premiere Partie de cet ouvrage; nous assignerons à chaque canton les courans d'air qui lui sont particuliers; nous rechercherons les causes locales qui peuvent contribuer à y établir un climat différent à quelques égards; enfin nous présenterons un tableau abrégé des maladies qui y regnent le plus ordinairement, des affections *endémiques*, s'il s'en rencontre que l'Observation ait fait connoître.... Établissons auparavant le climat général de la Province, pour décrire de suite le génie, le caractere, les mœurs, usages, les penchans & habitudes des Normands.

Climat de la Province en général.

On peut déjà pressentir, par tout ce que nous avons dit de notre latitude, & de notre exposition, quel est le climat naturel & prédominant de la Normandie. Éloignée à peu près également de ces climats extrêmes, où, d'un côté la terre semble rester dans un engourdissement éternel, ne produisant des arbrisseaux

& des plantes qu'après une longue ſuite d'années ; tandis que de l'autre elle voit dans les régions brûlantes, ſe former & s'achever avec précipitation des corps qui ſe détruiſent auſſi promptement qu'ils ont été produits : la Normandie, voit conſtamment la Nature moins prodigue & plus ſage, agir avec une lenteur réguliere & plus sûre, & ne perdre de ſon activité, dans l'affreuſe ſaiſon qui lui ravit un inſtant ſa parure, que pour y faire renaître au bout de quelques mois le ſpectacle le plus ſéduiſant ; que pour y rendre une nouvelle vigueur à tous les êtres qu'elle a ſoumis à ſon influence. C'eſt le moment d'un repos, ſans doute néceſſaire à notre ſol ; l'inſtant, pendant lequel les principes de la végétation, les ſels & les ſucs nourriciers, portés ſans ceſſe au développement, par l'action combinée du ſoleil & du feu central, ſont retenus, ſont ramaſſés avec fruit ; parce que cet aſtre étant alors fort incliné ſur l'horizon, le refroidiſſement de l'athmoſphere les concentre dans les terres & en empêche l'évaporation. C'eſt ainſi que ſes terreins inégaux, entremêlés de côteaux, de vallées & de plaines, en recevant les diverſes expoſitions que cette variété leur donne, deviennent propres à toute eſpece de récolte & ſont naturellement fertiliſés.

Il ſembleroit donc que nous devrions jouir d'une température modérée ou preſque moyenne. Mais aux approches même des Équinoxes, lorſque nous avons les jours égaux aux nuits, & que les rayons du Soleil ſont également éloignés de la direction perpendiculaire & de l'horizontale ; lorſqu'enfin la température devroit tenir le milieu entre le chaud & le froid, il ſe trouve dans notre région des cauſes locales qui la changent tout-à-coup ; & ces viciſſitudes ſe renouvellent fréquemment au milieu de l'été même, ainſi que dans les autres ſaiſons de l'année.

Rarement, il eſt vrai, peut-on eſpérer une température durable dans une certaine étendue de la zône tempérée. Toutes les obſervations que l'on peut avoir faites à ce ſujet, dit M. l'Abbé Richard *, tendent à prouver que les diſpoſitions de l'air paſſent

* Ouvrage cité, Vol. II, pag. 196, & IV, pag. 298.

d'une région à l'autre, ſuivant la direction des vents qui y dominent. Ils deviennent ainſi la cauſe de ces viciſſitudes que l'on éprouve, en toutes ſaiſons, dans notre Latitude, où l'inconſtance de la température eſt égale à celle des vents; & où le voiſinage de la mer, l'aſpect des terres au Nord, la direction des montagnes contribuent ſouvent à faire changer les vents de direction, ainſi que les brouillards à rendre la température plus variable.

Le climat de la Normandie doit donc être regardé comme très-variable, très-inconſtant; & la preuve s'en trouvera dans les faits d'obſervation qui vont être conſignés.

Action des différens vents & leurs effets ſur la Normandie.

Les vents du Septentrion y ſont les vents prédominans. Il eſt vrai qu'on peut trouver dans cette Province des lieux dont l'expoſition attire des brumes de mer, & fait conſtamment ſouffler chaque jour le vent de Nord, même au ſolſtice d'été. Telle eſt entr'autres la ville de Dieppe. C'eſt le vent de Nord qui rend nos terres plus tardives à féconder les ſemences, plus pareſſeuſes à produire leurs tréſors. Mais ce n'eſt pas le plus ennemi de nos corps, de nos plantes, & de notre végétation.

Le vent de Nord direct, pour arriver en Normandie, ne paſſe qu'un long trajet de mer, & ne fait en quelque ſorte que gliſſer le long des côtes d'Angleterre. Or, l'émanation des parties aqueuſes de la mer doit contribuer à rendre ce vent plus doux, moins denſe, & diminue les cauſes du froid dont il eſt chargé. C'eſt le plus ſalutaire de tous les vents ſelon Hippocrate (*de Morbo ſacro*;) il condenſe les corps, affermit les fibres, nous rend plus agiles, plus vigoureux, & fortifie le tempérament de nos habitans. Pline le regardoit de même, *omnium autem ſaluberrimus Aquilo*. Celſe lui a également donné ſon ſuffrage : *ſanum corpus condenſat; mobilius atque expeditius reddit.* (Liv. II, pag. 43;) & Huxham lui a aſſuré ſa ſalubrité par ſes nombreuſes obſervations (Vol. II. Præfat. pag. 181.) Auſſi voyons-nous le plus ſouvent (au moins dans la portion ſeptentrionale de la Province) que dans les Printemps qui ſont modérément ſecs & ſereins, le

vent de Nord soufflant constamment, (*Septentrionales reliquos compescunt & nubes abigunt*) nos arbres se parent effectivement avec plus de lenteur de leurs fleurs, mais que les fruits en sont plus assurés & plus abondans. Ce sont les vents de Nord-Est & de Nord-Ouest qui nous procurent le froid le plus piquant, le plus incommode & le plus destructeur. Le premier nous vient de la Sibérie par les plaines de Russie, la Hongrie, l'Allemagne & la Picardie, & nous apporte, presque sans aucun mélange, l'air froid & sec de ces contrées glaciales. C'est ce même vent qui survient inopinément dans les prémices du Printemps, pour nous rendre les rigueurs de l'hiver & les prolonger quelquefois jusqu'à la fin de Mai. C'est lui qui enleve aux pommiers de nos plaines les superbes grouppes de fleurs dont ils sont décorés dans ce mois, le plus riant de la Nature, & qui suspend tout-à-coup le développement de la végétation dans nos plantes; effort qui semble quelquefois prématuré, lorsque les pluies salutaires des mois de Février & d'Avril, secondées de l'action permanente du fluide ignée terrestre & de la chaleur du Soleil, l'avoient déjà mis en vigueur. S'il regne pendant plusieurs semaines, on voit alors la terre resserrée à sa superficie, interrompre le cours de l'évaporation & devenir aussi aride que par les chaleurs brûlantes de l'été. C'est encore ce vent, dont le souffle trop répété, trop durable, nous communique une température plus ou moins rapprochée de celle des régions boréales, & qui laisse dans nos parages septentrionaux les semences du scorbut: c'est lui qui, rendant les constitutions des saisons excessivement seches, par le froid rigoureux qu'il entretient dans l'athmosphere, devient une cause assez ordinaire des phthisies seches & dorsales, qui produit les maladies inflammatoires de la poitrine, dans ces mêmes années de sécheresse; qui dispose aux angines, & procure nécessairement grand nombre de douleurs fixes dans les articulations, les rhumatismes inflammatoires & la goutte. Ainsi, comme nous en avertit Huxham lui-même, il ne faut pas que les vents du

Septentrion persistent trop long-temps, ni qu'ils deviennent trop froids... *At si diutiùs talis perstat tempestas, solida fiunt stricta perquàm & elastica nimis; fluida verò crassa valdè & glutinosa. Hinc obstructiones, inflammationes: hinc pleuritides, peri-pneumoniæ, anginæ, rheumatismi*, &c. (*loco citato*, & *Prolegom.* pag. 9.)

Celui de Nord-Ouest, chargé d'émanations humides & glaciales, soufflant avec violence les vapeurs refroidies de l'Océan, confondues à l'instant avec les exhalaisons pénétrantes dont sont formées les brumes épaisses qui regnent en hiver dans l'ancien Groënland, l'Islande, & les Isles au Nord-Ouest de l'Angleterre; ce vent, dis-je, le *Corus* des premiers Naturalistes, que nous nommons vent *de mer*, *de basse mer*, & qui succede souvent aux vents méridionaux, spécialement à ceux d'Ouest-Sud-Ouest, est celui qui procure en Normandie les plus fréquentes, mais les plus courtes intempéries. *Corus autumnat*, disoit Pline: nous pourrions ajouter qu'il n'est point de saison pour notre Province, dans laquelle il ne puisse se reproduire, mais sur-tout dans les prémices du Printemps. Il souffle avec rapidité dans une nuit, ou vers le déclin du Soleil à l'horizon; il couvre nos fleurs, à peine entr'ouvertes, & nos légumes naissans d'une humidité froide, qui se condense sur leurs feuilles, les desseche, les racornit, & les prive bientôt de la seve salutaire, à l'instant où elle se développoit pour vivifier la Nature entiere. Ce vent nous apporte enfin les germes féconds des *corizes*, des *distillations* âcres, des toux *catarrhales*, des fluxions, des rhumatismes vagues *.

* Conf. HUXHAM. *ibid.* pag. 184.

Les vents de Sud, qui nous viennent des régions brûlantes de l'Afrique, par les confins de l'Espagne, pardessus la Guienne, la Touraine, le Maine & le Perche, ne peuvent être aussi communs en Normandie que ceux du Septentrion. Nous en avons déjà fait présumer les raisons, & nous les fondons plus spécialement sur l'exposition propre de son terrein, qui présente beaucoup moins de surface à l'aspect du Midi qu'à celui du Nord, & à la mer en général; d'ailleurs il est généralement prouvé que les vents

vents de mer soufflent avec plus de continuité, & renouvellent plus fréquemment les causes de leur reproduction que ceux des terres. La pression des nuages, le voisinage des côtes & la nature de leur sol, les mouvemens extraordinaires du calme ou des fureurs de la mer, celui du *remoux* qui se répete toutes les douze heures, par l'entrée du flux qui monte dans nos rivieres, les y rendent plus constans & plus facilement déterminés.

Le vent du Midi, qui fait refluer jusques dans notre athmosphere les exhalaisons brûlantes du sol de l'Afrique & d'une partie de l'air de ce grand continent, est pour la Province chaud & sec à son arrivée, mais le plus souvent chaud & humide. Sa chaleur même paroît si opposée à notre température légitime, que les vents méridionaux ne peuvent y régner quelques jours de suite, sans nous amener promptement des pluies en hiver & des orages en été (*b*), source nouvelle de la fréquence si subite de nos intempéries ; car ces pluies refroidissent l'athmosphere, & font tomber une chaleur de 20-24 dégrés à 10-12, quelquefois au-dessous : elles déterminent ensuite le cours du vent à l'Ouest, & notre été disparoît.

(*b*) Relativement aux Régions du milieu & du Nord de l'Europe, les Alpes » semblent intercepter une partie de ses effets & les diviser. Elles laissent à l'Italie, à la Grece, à l'Espagne & aux régions situées dans cette » bande les rosées, la chaleur & la sérénité : elles ne nous transmettent que » les effets ultérieurs des vents du Midi, avec ces pluies interrompues qui » paroissent augmenter leur impétuosité, & entretenir l'intempérie des saisons ».

Hippocrate avoit dit bien des siecles auparavant : *At Auster, cùm per solis accessus in meridiem spirat, exhaustâ à sole ejus humiditate, resiccatus rarescit ; ideòque calidum & siccum ad nos pervenire necesse est. Proindèque vicinis regionibus eandem vim calidam & siccam ex necessitate impertit... Quod in Libyâ contingit...... At ubì mare transierit* (le vent de Sud traverse la Méditerranée pour arriver dans nos régions) *cùm calidus & rarus existat, multâ humiditate regionem, ad quam occurrit, implet ; atque adeò Austrum calidum & humidum esse necesse est, nisi regionum situs in causâ ad contrarium existat.* (De victûs ratione, Lib. II, Sect. IV.)

Ce vent, qui devroit tempérer la froideur de nos contrées & nous procurer ces rosées douces & fécondantes, qui soutiennent les progrès de la végétation: ce vent, qui devroit détendre & ramollir des fibres long-temps resserrées & condensées par les frimats, devient souvent au contraire l'ennemi de notre santé, de la végétation même. S'il est sec, il forme ces *roux-vents* dont l'aridité fait couler en un moment les principes fécondans, en brûlant les étamines de nos fleurs. S'il est chaud & humide, il donne lieu à la naissance d'une multitude d'insectes, qui, dès l'instant qu'ils sont éclos, commencent à ronger les parties tendres de la fructification; & par cette double qualité des vents, l'Agricole est privé du fruit de ses plus grandes espérances.

Il affoiblit, il abat le courage, il énerve les corps animaux en procurant une évaporation de leurs sucs nourriciers, & une transpiration excessive pour nos climats. Il y produit des vertiges, la pesanteur de tête, la dureté de l'ouie, les catarrhes bilieux ou *Cholera morbus*, les fievres putrides, pestilentielles, les éruptions pétéchiales. Hippocrate regardoit cette qualité de l'air comme la plus dangereuse, la cause la plus ordinaire des fievres putrides épidémiques & de la peste: *Constitutio pestilentialis austrina.* *

* Cels. pag. 43. HUXHAM, *loco citato*, p. 187.

Celui de Sud-Est nous apporte des brouillards mal-faisans & les catarrhes aigus comme la Grippe. Telle fut la constitution qui précéda cette épidémie en 1776, ainsi qu'en 1767. Celui de Sud-Ouest nous procure des tempêtes, des ouragans, & donne lieu aux fluxions chaudes, aux érésipelles; en un mot, les vents méridionaux, lorsque leur intempérie prédomine, établissent la plus dangereuse température pour la Normandie.

Le vent d'Orient, qui est généralement regardé comme le plus salutaire de tous, est effectivement celui qui fait régner le plus long-temps un Ciel serein dans nos contrées. Mais la Province n'offre bien véritablement à son impulsion premiere que la partie des Vexins ou de l'Est-Nord-Est, une portion du canton d'Évreux, en un mot, la grande portion de son terrein qui est tra-

verſée de l'Eſt à l'Oueſt par la vallée de Seine. Dans la zône torride ce vent eſt fort impétueux ; il eſt tranquille dans notre climat : il ſuit ordinairement le cours du Soleil. Il eſt frais ſans être violent. C'eſt en quelque ſorte moins un vent que l'effet néceſſaire de l'action du Soleil ſur l'air & les ſubſtances qui y ſont répandues. Dans la baſſe Province, il m'a paru plus ſec & moins brouillardeux que dans la haute ; peut-être parce que le mélange des vents collatéraux de Nord & de Sud, qui ſuivent la direction des vallées, joint leur courant à celui du vent d'Eſt, & en augmente ainſi la ſéchereſſe. Il eſt généralement contraire aux Aſthmatiques, comme l'a obſervé Huxham (*de aëre & Morbis Epidemicis*, pag. 53-134 & 266.) Nous ajouterons qu'il les diſpoſe à l'œdême, à l'hydropiſie de poitrine ; qu'il contribue à différens mal-aiſes & à porter le ſpaſme dans les entrailles ; d'où réſultent ſouvent la dyſſenterie ou ſes ſymptômes précurſeurs, les flatuoſités, les téneſmes. Nous avons cru remarquer que les Conſtitutions varioleuſes, les ſcarlatines & rougeoles avoient commencé leur propagation pendant la durée des vents orientaux, & que ces épidémies continuoient de régner, ou reprenoient une nouvelle vigueur avec ces mêmes vents, dans quelque ſaiſon qu'ils puſſent ſouffler paiſiblement, même en hiver. C'eſt ainſi que nous croyons encore avoir obſervé que pendant ces vents tranquilles les conſtitutions des intempéries précédentes ſe développent plus facilement. On a pu remarquer en 1776, que toute la haute Normandie fut infectée d'une Angine ſcorbutique & gangreneuſe, compliquée avec les éruptions ſcarlatines : Épidémie qui s'annonça après que les vents de Nord-Eſt de l'hiver & du printemps eurent cédé leur place à ceux d'Orient dans les ſaiſons ſuivantes. La petite vérole faiſoit également beaucoup de ravages alors, & la conſtitution ſcorbutique s'y compliquoit tellement, qu'elle enleva beaucoup de victimes dans les campagnes. Les enfans périſſoient après le 20e jour ; & les puſtules, qui avoient peu ſuppuré, s'applatiſſoient, devenoient noires, livides, pendant

que le ſcorbut & la gangrene leur rongeoient le palais & les gencives ; accidens auxquels on n'avoit pas fait aſſez d'attention. Nous ajouterons que dans notre climat cette conſtitution commença dans la contrée de l'Eſt-Sud-Eſt, & qu'elle ne s'établit, ainſi que la varioleuſe même, que ſucceſſivement & pendant l'hiver, dans les paroiſſes, lieux & cantons plus à l'abri du vent d'Eſt. Ainſi la paroiſſe de grand Couronne (à cinq milles de Rouen, où la petite vérole étoit épidémique dès le mois d'Avril) cette paroiſſe, dis-je, défendue de l'Eſt par une haute colline, ne la reçut qu'au mois d'Octobre ou Novembre. Celle de Bondeville ne vit arriver la ſcarlatine angineuſe, avec complication de ſcorbut & de puſtules miliacées, qu'à la fin de Décembre, en Janvier, quoiqu'elle ne ſoit guere à plus de deux milles de notre Capitale, qui avoit vu cette contagion dès le mois de Septembre : ainſi même la contrée de l'Eſt-Nord-Eſt, ſur-tout les plaines qui s'étendent depuis les hauteurs de Belbeuf juſqu'au Vexin, & celles qui avoiſinent le pays de Bray, n'ont reçu la petite vérole qu'au printemps de 1777 ; tandis que la fievre ſcarlatine, dont ces premieres contrées étoient débarraſſées dès l'automne de 1776, pénétroit dans le pays de Caux & ravageoit ſur-tout les paroiſſes ſituées ſur les deux rives de la Seine.

Le vent d'Occident, vent d'Oueſt, celui qui devroit naturellement tenir le milieu entre le chaud & le froid, eſt le plus humide de tous en Normandie, ſur-tout pour les contrées du couchant, pour les cantons même dont les rivieres, changeant de direction premiere, vont tourner à l'Occident : (telles ſont entr'autres la partie méridionale du pays d'Ouche, contrée de Liſieux, l'Avranchin, & une partie du Cotentin ;) il l'eſt de même pour la partie occidentale du pays de Caux.

C'eſt ce vent qui nous procure les pluies de longue durée ; ces pluies qui continuent quelquefois ſans interruption au-delà de ſix ſemaines. J'ai vu très-rarement un Ciel pur & ſerein avec le ſouffle de ce vent, qu'on appelle communément *vent d'Aval*. *Qui*

ab occasu spirant venti, autumno ferè similes sunt. Hipp. *de aëre*, &c. D'ailleurs le vent d'Ouest nous vient de l'Océan qui le charge d'humidité; & la surface de la Normandie se trouvant un peu inclinée du Sud-Sud-Est vers le Nord-Nord-Ouest, comme nous l'avons déjà dit, il s'ensuit que les vents d'Occident sont, pour cette Province, associés en partie avec ceux du Septentrion. *Qui verò (Septentrionales) assiduè perflant iisque incumbunt, aquosissimi sunt* -- *Loco citato.*

Le vent d'Ouest donne lieu aux cachexies, à l'ascite, aux fievres longues mal caractérisées, intermittentes, irrégulieres, aux fievres putrides, aux angines froides, aux diarrhées séreuses, aux apoplexies pituiteuses. (Aphor. 16, Sect. III.) Il rend les coctions lentes & difficiles, les crises incompletes & rares.

La continuité de ce vent, quand il a commencé à souffler vers la mi-Août, a souvent fait perdre la moitié de nos récoltes. Il rend nos fruits mal-faisans, parce qu'ils ne mûrissent pas convenablement; ils se corrompent avec plus de facilité : les cidres sont moins bons, & leur fermentation en est retardée. Il communique encore une qualité mauvaise aux légumes, à toutes nos denrées (*c*). Celse les regardoit cependant comme des plus salubres en été : *optimique dies æstate quibus Favonii perflant.* Mais notre proximité de l'Océan leur donne une toute autre qualité relativement à notre Province.

(*c*) C'est ainsi que, dans des années très-humides & froides, nos bleds surtout sont altérés, tant parce que la farine est surchargée d'humidité, & conséquemment se pêtrit mal & fermente difficilement, que par le mélange de différentes productions nuisibles : telles que l'ivroie, la nielle ou rouille, *rubigo*, *uredo*, les ergots qui font le bled cornu, le seigle ergoté. On est d'autant plus trompé par l'ivroie, que le goût de sa farine est doux. Mais elle produit des étourdissemens, des anxiétés, des vomissemens, le délire, les convulsions, la paralysie. La nielle est encore commune en Normandie : elle rend le pain amer & d'une saveur désagréable. Ce pain a causé en France des gangrenes mortelles. Le seigle ergoté y est plus rare. Consult. *Muschembroëk*, *Néedham*, *Cartheuser*, *Dodart*, *Zimmerman*, &c.

Enfin ces qualités premieres des vents, qui ſont produites par rapport à nous, comme pour tout autre pays : les vents chauds & froids, ſecs & humides, *varient cependant ſuivant les lieux d'où ils s'élevent & ceux qu'ils ont à parcourir.*

On peut donc aiſément croire que la Normandie doit avoir ordinairement cinq à ſix mois d'hiver, parce que les derniers temps d'un automne le plus ſouvent humide & froid, ainſi que les prémices d'un printemps preſque toujours variable, ſemblent rentrer dans la froide ſaiſon. Ce qui peut ſe compter à peu près depuis le coucher des Pléïades (aux Ides de Novembre) juſqu'à leur retour, à leur lever (aux Ides de Mai.) Son printemps commence rarement avant le mois de Mai ; ou, s'il eſt plus prématuré, ſi les mois de Février, celui de Mars ou d'Avril en ont ouvert les prémices, il eſt à craindre alors que celui de Mai ne reprenne la température de l'hiver (comme on a pu l'obſerver depuis nombre d'années) & que cette ſaiſon ne reſte froide, étonnamment variable ſur ſa fin. Intempérie aſſez fréquente, qui rend nos printemps fertiles en maladies.

C'eſt en Normandie, comme dans la plus grande partie de l'Europe, au printemps & en automne, que les vents ſont plus impétueux, tant ſur mer que ſur terre, parce que, ſuivant l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle de l'Air, le mouvement que l'action du Soleil produit dans l'air, établit dans l'athmoſphere une ſorte de flux & reflux, qui ne ſont jamais plus forts que dans la ſaiſon des Équinoxes, qui eſt auſſi celle des plus grandes marées. Mais nous pouvons ajouter à ceux-ci des vents qu'on peut regarder comme annuels pour notre Province : des vents d'Oueſt, qui ſoufflent aux approches du ſolſtice d'hiver, le long des côtes de la Manche, en rendent la navigation ſi périlleuſe, & forment ſouvent ſur terre des ouragans, des coups de vent qui ébranlent nos maiſons, renverſent nos arbres, & déterminent nos pluies d'hiver.

Le mois de Juin eſt très-ſouvent pour notre Province un des

plus chauds de l'année : au moins, s'il s'y préſente quelques jours où le Ciel ſoit ſerein, voit-on le Thermometre prendre le plus haut dégré d'aſcenſion qu'il puiſſe obtenir en Normandie. Depuis nombre d'années, nous n'avons eu que les étés de 1772, 1775 véritablement chauds, encore le dernier fut-il très-orageux dans le mois de Septembre. La ſaiſon la plus agréable & la plus sûre pour les terres élevées de la Province, eſt depuis le commencement de Septembre juſqu'en Novembre, quelquefois même juſqu'en Décembre ; & ce temps de l'année, où la température eſt la plus convenable à nos corps, n'eſt point par conſéquent le plus fécond en maladies, ſi ce n'eſt dans les cantons de marais, dans les vallées, ſur-tout lorſque les années ſont humides ; dans les plaines même, après un été trop ſec.

Le point le plus bas où j'aie vu tomber la colonne de mercure, eſt marqué à mon Barometre à 26 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$ (Obſerv. à Rouen, le 22 Novembre 1768.) Je l'avois obſervée précédemment à Caen à 9 lignes (le 4 Octobre 1765.) Le plus haut dégré où je l'aie vu porter ſon élévation, a été 28 pouces 8-9 lignes.... Le Thermometre, gradué ſuivant l'échelle de M. de Réaumur, a marqué à Rouen depuis le 16 $\frac{1}{2}$ 17e dégré, (à quelques Thermometres) au-deſſous de la congelation (premier Février 1776) juſqu'au 26 $\frac{1}{2}$ 27e au-deſſus, qui eſt le plus grand dégré de chaleur que j'aie obſervé en cette ville : encore peut-elle être augmentée de quelques dégrés par des cauſes locales, qui y ſont nombreuſes ; car le point le plus haut pour nos campagnes voiſines, m'a paru conſtamment être le 24e dégré, 24 $\frac{1}{2}$ ... La température moyenne eſt depuis 10 juſqu'à 15 dégrés, & c'eſt celle de l'été même, ſi le temps eſt variable. En toute autre ſaiſon la liqueur du Thermometre ſe fixe ſouvent entre le 6-8e & le 10e dégré. Nous ferons remarquer dans la ſuite, autant qu'il nous ſera poſſible, les exceptions que pourroient ſouffrir nos contrées plus méridionales.

Notre Province eſt donc généralement expoſée aux impreſſions d'une athmoſphere plus froide que tempérée ; & le climat mo-

dérément froid eſt le plus naturel du pays, le plus convenable à ſes productions. Mais elle eſt encore ſujette à éprouver de très-grandes intempéries. Je ne parle pas ſeulement de ces variations longues, extraordinaires des qualités de l'athmoſphere, qui donnent à une ſaiſon une température toute oppoſée à celle qu'on devoit attendre (*d*) : tels furent les hivers de 1756 à 1757, de 1763 à 1764, celui de 1769 à 1770, &c. les printemps de 1767, 1768, ſur-tout la température du mois de Mai en 1775, 1776, &c. Nous voyons encore arriver fréquemment des intempéries de chaque jour, un paſſage ſubit du chaud au froid, du ſec à l'humide (*quotidianæ conſtitutiones :*) variations auxquelles Hippocrate exige qu'on faſſe une grande attention, comme nous l'avons dit ailleurs.

On pourroit dire en peu de mots de notre Climat ce qu'écrivoit Vitruve d'un canton beaucoup moins Septentrional, celui de Mytilène: *Auſter cùm flat, homines ægrotant ; cùm Corus, tuſſiunt ;* (Nous y ajouterions : *cùm Boreas, algent & pleuritici fiunt ;*) *cùm Septentrio, reſtituuntur in ſanitatem.*

Dévoilons maintenant quels ſont la conformation, la force relative, le tempérament, les affections, le caractere, les mœurs & uſages des Peuples ſoumis aux influences du climat que nous venons de décrire : de ces Peuples, dont l'Hiſtorien Joſeph fait remonter l'origne juſqu'à *Gomer*, fils aîné de *Japhet*, troiſieme fils de *Noé*, qu'il dit avoir choiſi ſon établiſſement dans cette région, parce qu'elle lui parut être ſous le Ciel le plus avantageux de tout l'Occident.

(*d*) » Il n'eſt pas étonnant que ces cauſes (des intempéries) ſe faſſent ſentir à une très-grande diſtance des endroits où l'on peut fixer leur origine. » L'air, comme tous les autres grands fluides, a ſes courans d'une étendue proportionnée à ſa maſſe ; ce ſont les vents qui en déterminent » la direction, & qui peuvent tranſporter fort loin les vapeurs & les exhalaiſons qui ſortent de certaines terres... ainſi que les émanations froides » ou chaudes, qui ſont apportées des autres contrées. *Hiſt. Nat. de l'Air*, » *Tome II*, *Diſc.* 3e. §. IX.

Occupée

Occupée ſucceſſivement par les Gaulois, les Romains, les Saxons & les Francs; conquiſe par un Peuple guerrier deſcendu du Nord, ſous la conduite du vaillant Rollon, poſſédée peu de temps par les Anglois, réunie enfin depuis l'an 1203 à la Couronne de France, dont elle avoit reſſerré les limites pendant pluſieurs ſiecles; la Normandie comptera ſans doute au nombre de ſes habitans les ſucceſſeurs ou deſcendans de ces différentes Nations, qui y ſéjournerent tour à tour. Mais il faut convenir qu'ils tirent leur principale origine de ces derniers Normands, qui, ſortis du Danemarck & de la Scandivanie, vinrent en prendre poſſeſſion les armes à la main, s'y affermirent par leur courage, par leur conſtance, y vécurent paiſiblement enſuite, en obſervant les Loix les plus ſages que l'on connût alors dans le continent Chrétien; qui enfin, en confondant le ſang des Danois, des Saxons & des Francs, la peuplerent ſi prodigieuſement & la rendirent ſi féconde.

Anciens Peuples de cette Province.

Retrouverons-nous aujourd'hui dans notre Nation les qualités premieres; la beauté, la taille, la force, la fierté, la fineſſe des ſens, la vigueur du génie; ce caractere ferme, intolérant, peut-être audacieux; ce courage invincible, toujours ſoutenu, toujours ennemi de la baſſeſſe, ces qualités antiques qui conſtituoient les vertus & les vices de nos Peres? Mais où chercherons-nous les veſtiges de ces races précieuſes? Sous quel aſpect conſidérerons-nous leurs ſucceſſeurs?... Dans les Campagnes? Dans les Villes?... Interrogerons-nous le Pâtre dans ſon champ, le Laboureur dans ſes foyers, le Seigneur dans ſes châteaux? Deſcendrons-nous dans la cabane du Pauvre, dans l'attelier de l'Artiſan, dans le comptoir du Négociant?

Tableau général des mœurs, habitudes morales & phyſiques.

Hélas! le laps des temps, le deſir des richeſſes, ſubſtitué à celui des vraies néceſſités; des beſoins factices, multipliés dans une plus grande aiſance; l'accroiſſement des Bourgades, l'agrandiſſement des Villes, la communication trop intime de l'Agricole avec le Citadin; le voiſinage & la fréquentation d'un Peuple voi-

ſin, le plus poli, le plus aimable, le plus ſéduiſant de l'Europe; la fauſſe urbanité des mœurs, qui prit la place de leur dure intégrité : enfin les abus de tout genre ont néceſſairement changé la face des anciennes conſtitutions de nos Peuples !... Et tel eſt maintenant le ſort commun de preſque toutes les Nations. *Mores ſenuêre , non fructus.* Oui, les climats ſont reſtés les mêmes; la même terre produit encore les mêmes fruits. Mais l'altération des mœurs a pu ſeule changer la maniere d'être de l'Homme, ſous tous ſes rapports.

C'eſt ſpécialement dans les Villes, où l'on ſeroit tenté de croire qu'en s'établiſſant en ſociété, l'Homme ait voulu prendre le ſoin d'écarter loin de lui les véritables douceurs d'une ſimple ſociabilité : c'eſt, dis-je, dans ces vaſtes Cités qu'il faut le ſuivre, & le voir adouci, civiliſé; mais affoibli, mais eſclave des bienſéances, des uſages & de l'opinion, pour calculer enſuite juſqu'où ſa ſaine conſtitution peut être dégénérée dans le Moral comme dans le Phyſique. Eſſayons d'en crayonner le Tableau.... L'état actuel de nos habitudes, du genre de vie que nous pratiquons & de nos mœurs, préſentera ſans doute des rapports eſſentiels à la ſanté, à la conſervation des Citoyens : mais il devient ſingulierement intéreſſant pour la Médecine d'Obſervation, dans un ſiecle, qui peut compter les abus dans l'uſage des ſix choſes non naturelles, comme la ſource la plus féconde des maladies qu'on éprouve au milieu des Cités, comme apportant des complications nombreuſes dans leur marche primitive.

Pénétrons enfin dans ces nombreuſes enceintes que la renaiſſance infinie des beſoins, que le luxe & la molleſſe ont préparé pour ſervir d'aſyle à l'ambition, à l'orgueil, à la vanité.... Et voyons ſi la Nature, maſquée ſous une multitude d'affections étrangeres, y ſera encore reconnoiſſable. Puiſſions-nous dans des recherches ſi difficiles, ſi compliquées, ſaiſir avec juſteſſe & peindre avec exactitude des abus vicieux, ſans paſſer les bornes de l'attention & du travail de l'Obſervateur !

Déjà j'y trouve l'innocence en alarmes, environnée de l'intrigue & de la séduction, à l'instant où commence à naître la sensibilité physique. Bientôt les douces impressions de la Nature, prématurées par l'effort d'une imagination irritée, souvent même avant le développement des Organes, vont être converties en desirs impétueux, toujours contraires à ce calme paisible de la pure volupté, dont il appartenoit à la Nature seule de graduer les approches & de fixer l'étendue... Là, je vois l'infame & licencieuse prostitution, marchant à côté de l'honnête décence, & moissonnant avec avidité les fleurs d'une imprudente jeunesse, pour ne laisser sur ses traces honteuses que des restes effrayans d'une erreur qui fut trop séduisante. Ici le vœu de la reproduction languit & s'anéantit insensiblement par l'éloignement des cœurs, par d'odieuses combinaisons d'intérêts; par des habitudes mille fois plus dangereuses, dont l'attrait, d'autant plus redoutable qu'il se nourrit dans la solitude & dans l'obscurité, fait tant de tort à la premiere beauté de la Nature, & tend manifestement à l'extinction de l'espece. Penchant détestable, qui fait horreur dans son origine, qui devient terrible dans ses conséquences, & qui conduit tant de jeunes victimes au marasme, à la mort!.... D'un côté l'union la plus étroite & la plus sacrée est sans cesse inquiétée par des trahisons avilissantes, par d'outrageantes imprudences, ou par des soupçons cruels, que la noire jalousie seme avec profusion pour déshonorer la noblesse de l'ame, & pour y porter le désespoir. De l'autre une insensible mere va méconnoître l'enfant qui sort de ses entrailles : elle le repousse loin du sein qui prépare & qui porte l'aliment de ses organes délicats, & le jette au hasard dans des mains mercenaires, que la négligence d'un seul moment rendra peut-être criminelles. Mere aveugle ! qui voulez bien oublier aujourd'hui le plus noble de vos devoirs, n'aurez-vous rien à redouter d'un égarement si contraire à vos intérêts ? Et si vous ne pouvez plus compter sur la juste joie d'un époux, qui se fût empressé de serrer

dans vos bras ce tendre rejeton de lui-même, craignez encore qu'une funeste langueur & mille autres maux qu'il étoit en votre pouvoir d'éviter, ne dérangent bientôt cette santé que vous vous promettez de rendre plus vîte aux amusemens de la société.

C'est ainsi que l'ordre moral s'altere dans ses branches les plus essentielles. Alors plus de liens domestiques : plus de rapports d'intimité, plus de naturel chez des enfans, des freres, des sœurs, qu'on sépare l'un de l'autre dans l'âge où l'amitié se forme par l'habitude, & qu'on n'a rapprochés avec peine, que lorsque le sentiment de la reconnoissance leur avoit inspiré de se choisir d'autres amis.

Mais de tous ces désordres dans les Maximes fondamentales de la félicité des hommes, combien s'en suivra-t-il de plus grands dans l'exercice des vertus sociales ? Trompé dans ses premiers desirs, dégoûté de ses liens domestiques, ne jouissant plus du plaisir secret d'une confiance réciproque ; méconnu des siens qui ne cherchent plus que l'indépendance, celui qui ne peut aimer sa famille pourra-t-il étendre un sentiment si doux sur le reste des hommes ? De là tant de rivalités, tant de haines implacables, tant de trahisons qui ne sont pas toujours produites au grand jour, parce qu'on manque souvent de force ou d'occasion pour les exécuter. De là tant d'ennuis mélancoliques, de chagrins dévorans, de desirs ambitieux & tourmentans, de fureurs effrénées : toutes passions forcenées, source féconde des maux les plus rebelles de l'espece humaine, qui sont le fléau des Médecins & feroient la honte de l'Art, si toute science n'avoit évidemment son terme.

Il seroit donc déjà possible d'apprécier quelle doit être l'influence de nos mœurs actuelles sur une portion du physique de notre être. A Dieu ne plaise cependant que je veuille présenter l'idée générale des mœurs de la Nation d'après un tableau si désolant. J'ai dû observer l'Homme jusques dans son plus grand éloignement de sa Constitution naturelle, jusques dans les abus qu'il pouvoit faire de ses habitudes, parce que ces deux extrêmes ont la plus grande

influence ſur ſon état phyſique. Mais ces mœurs, dont la dépravation exiſtoit avant notre âge, dont la peinture convient au tableau moral de toutes les Nations de l'Europe, ne feront point la regle entiere de notre jugement. On pourroit même avancer que la Province fut une des plus tardives à recevoir les funeſtes impreſſions de ces exemples de perverſité, & qu'il y exiſte peut-être encore, loin du torrent des grandes villes, des Contrées aſſez fortunées pour jouir de l'intégrité des mœurs.

Ainſi au milieu de tant de déſordres, qui n'euſſent probablement jamais pénétré dans nos champs, ſans l'avidité du luxe & des richeſſes, applaudiſſons-nous de rencontrer au centre même de nos villes les plus peuplées, des ménages nombreux, des familles entieres, où l'innocence, la pureté des mœurs & la ſaine Conſtitution de l'homme, n'ont à redouter que les pieges de l'envie, de l'impoſture, & les altérations phyſiques, inévitables dans le ſéjour des cités. Heureux & mille fois dignes d'admiration ces honnêtes Citoyens, que je me félicite de connoître en grand nombre, qui, dans leurs tranquilles foyers, dociles aux préceptes de la Loi Civile, écoutent & ſuivent la voix de la Nature, en ſatisfaiſant à l'amour de leurs ſemblables, à la charité fraternelle ! Unis par des nœuds ſacrés que leur cœur forma, que la vertu, la bonne intelligence, les plus cheres habitudes & l'attachement à des devoirs mutuels, ſe plaiſent à leur rendre plus précieux, vous les verrez exprimer chaque jour leur tendreſſe à des enfans qui les chériſſent en béniſſant leurs jours. Vous admirerez tout à la fois la paix de la maiſon, la ſimplicité des mœurs, l'uniformité des deſirs, l'amour paternel, le reſpect filial. Vous reconnoîtrez la candeur peinte ſur leur front, les graces de l'innocence dans leur ſouris, la nobleſſe de l'ame rendue dans leurs actions, la fierté de la vertu exprimée dans leur maintien, le charme de la vérité ſoutenu dans leurs expreſſions. Quels exemples ! il en exiſte enfin ; & ces races préſervées de la contagion du déſordre moral, ſe multiplieront ſans doute pour le bon-

heur de l'humanité. Tel devoit être le ſpectacle attendriſſant des familles de nos bons Aïeux, quand ils furent une fois dépouillés de l'âpreté d'un caractere qu'ils avoient contracté dans des climats ſauvages.

Altérations phyſiques de la ſubſtance de l'homme.

Meſurons maintenant juſqu'à quel dégré la ſubſtance entiere de l'homme peut être viciée dans les villes, par le concours de mille cauſes éloignées & factices. S'il a vu juſques-là dénaturer ſes propres affections & ſes premiers mouvemens, il verra bientôt ici confondre & bouleverſer les élémens, les climats & les ſaiſons.

La circulation de l'air, de cet élément qui ſemble animer tout ce qui vit, n'y reçoit-elle pas continuellement des obſtacles? On l'étouffe, on le reſſerre, on le dénature, on l'évite même, de peur d'en ſentir les impreſſions. Eh! vaut-il mieux reſpirer un air concentré, dont la pureté eſt altérée, dont le reſſort eſt diminué par le mélange des émanations infectes, qui s'exhalent & s'évaporent d'une infinité de cadavres en putréfaction, qu'on retient ſous la tombe au centre des villes? Vaut-il mieux vivre dans une athmoſphere imprégnée des vapeurs échauffées qui ſortent d'un millier de corps animés, réunis, entaſſés ſouvent dans un très-petit eſpace? ou bien encore reſpirer les émanations fétides d'un grand nombre d'animaux vivans ou morts; des cloaques, des vuidanges, des amas de boue & des ſubſtances corruptibles, dont les rues des grandes villes ſont ſi fréquemment parſemées? Le mouvement, l'agitation de l'air, l'action des vents ſont naturellement deſtinés à le dépouiller de ſes parties étrangeres & nuiſibles: mais dans la plus grande partie des Cités ne cherche-t-on pas à ſe préſerver de ces ſalutaires effets? On s'enferme dans des habitations échauffées par le feu domeſtique, ou par des poëles, évitant avec ſoin d'en renouveller l'air, bientôt infecté par les vapeurs du charbon, par les exhalaiſons de la chaux & du plâtre; par l'humidité de la terre, ſur-tout dans les logemens bas & profonds, qui ſont aſſis ſur des terreins marécageux *.

* Conſult. RAYNOLD, PRINGLE, ZIMMERMAN, Art. *Air, cauſe éloignée des maladies.*

Le pain, qui doit faire la baſe de la nourriture des hommes, parce qu'il abonde en ſubſtance mucide, la plus propre à être convertie en ſang & en ſucs nourriciers : Les boiſſons (je ne dis pas l'eau, parce qu'en général ce n'eſt point avec cette ſubſtance naturelle que les Normands font ceſſer le beſoin de la ſoif) mais nos cidres & les vins, la plus grande partie des denrées ; en un mot, les alimens de premiere néceſſité, ſont ſi ſouvent dénaturés, viciés, empoiſonnés dans nos villes, où l'avidité du gain ſemble l'emporter ſur la bonne foi (*e*)! On y introduit des principes mal-faiſans ; on les compoſe avec des mixtes qui leur ſont hétérogenes ; on nous les ſert déjà frappés de corruption.

Dans le genre de vie, la nuit y prend la place du jour ; & quand la Nature ſe pare de ſes richeſſes, au lever de l'Aurore, les hommes, fatigués de leurs excès, vont goûter un repos qu'elle les invitoit à quitter. Le beſoin de la converſation eſt remplacé par des beſoins d'habitudes, multipliés & provoqués par la variété, la ſurabondance des mets les plus ſucculens, aſſaiſonnés avec de piquans aromates, qui ſeront bientôt noyés dans une profuſion de liqueurs ſpiritueuſes & de vins chauds ; excès d'autant plus pernicieux à la ſanté, qu'ils s'éloignent plus de la ſimple frugalité, avec laquelle nos peres prolongeoient ſi loin leur vie. Ainſi l'organe principal, qui doit préparer & tranſmettre à l'Économie Animale les ſucs néceſſaires pour la réparation & la nutrition, l'eſtomac ſe trouve continuellement en ſurcharge, & ne jouit jamais de l'eſpece de repos dont tous les viſceres ſem-

(*e*) » L'intérêt a inventé à Londres un moyen de rendre le pain très-nuiſible à l'homme, en le faiſant très-blanc. Les Boulangers de la même ville » remarquerent, il y a quelques années, que le pain ainſi compoſé rendoit » les ſelles difficiles ; ils s'aviſerent d'y mêler quelques grains de jalap, & le » pain devint purgatif... » Le Docteur Manningham a expoſé les différentes méthodes de ſophiſtiquer les farines, les maladies qui en proviennent, & les méthodes pour reconnoître le pain ainſi altéré.

ZIMM. Traité de l'Expér. en Méd. Tome 3, Ch. premier.

blent avoir un besoin successif. De là tant de langueurs & de maladies nerveuses ou spasmodiques , d'engorgemens , de stases , d'oppilations dans les glandes secrétoires : de là le plus grand nombre des maladies Chroniques, désagréables, douloureuses & presque toujours incurables , quand la gourmandise a déterminé leur origine.

Du côté de l'exercice & du mouvement, qui seuls peuvent entretenir la souplesse, la bonne disposition des organes, la vigueur & la force du corps, combien de fautes journalieres & portées à un tel excès qu'il est impossible de les réparer ?

Nous l'avons précédemment observé : Les habitudes morales ont entraîné les habitudes physiques : elles se sont perverties mutuellement. Les premieres sont destructives des bonnes mœurs & même de l'ordre Civil, qui a succédé à la Loi de Nature : les dernieres le sont de l'harmonie de nos organes & de l'énergie du principe vital.

Au milieu de tant de causes étrangeres & destructives, comment le Médecin pourra-t-il reconnoître son guide & saisir la Nature sur le fait , quelqu'attention qu'il emploie à l'observer ? Des humeurs viciées , ennemies de sa substance : disons mieux, des *Virus* de toute espece ont souvent infecté l'enfant dans le sein de sa mere ou avec le lait de sa nourrice. Les dartres , le scorbut, les humeurs froides , &c. lui sont communiqués dès le jeune âge. Le vice syphillitique , espece de Prothée qui se reproduit depuis le berceau jusques dans la caducité , le plus désastreux de ces poisons , parce qu'il en coûte trop à la pudeur ainsi qu'à l'amour-propre de faire l'aveu de ses écarts ; ce *Virus* d'origine étrangere, qui malheureusement paroît être devenu propre aux Peuples policés, ne porte-t-il pas maintenant les plus grands ravages dans la constitution humaine ? Fléau de l'innocence & de la beauté, ne le voit-on pas renaître, souvent même après son extinction apparente, & poursuivre sa victime jusques dans le tombeau ? (*f*)

(*f*) J'ai vu (cet exemple est horrible , mais il en faut d'aussi frappans pour

Les

Les intempéries, qui regnent plus fréquemment & plus long-temps dans les Villes (*g*), mille autres contagions; des maladies populaires, quelquefois bénignes par leur nature, se propageant à un plus grand nombre d'individus qui se fréquentent mutuellement, par le contact, par des voies intermédiaires, (les habits, les linges, les couvertures, &c.) deviennent contagieuses, malignes & pestilentielles (*h*); parce que loin de chercher à les éviter,

corriger le plus redoutable des abus) : j'ai vu, dans une famille bourgeoise, le mari le plus imprudent communiquer cette maladie honteuse à une jeune femme qui sortoit des bras de l'innocence; & ne l'en prévenir, ou plutôt n'en vouloir faire l'aveu, qu'après son troisieme enfant. L'infortunée, dont l'ignorance avoit accru le péril, vivoit en langueur & dépérissoit chaque jour : elle tomba dans le marasme & fut prête à mourir dans le traitement. De ses enfans le premier mourut en pourriture chez une nourrice qu'il infecta avec sa famille entiere. Et si l'un des deux autres a survécu à cette contagion, ce ne fut qu'en portant les traces difformes de la faute de ses peres.

(*g*) Les intempéries sont plus fréquentes dans les Villes, dont la population est nombreuse, que dans les Campagnes. Les premiers courent encore les risques d'un inconvénient, commun à tous les lieux, mais certainement plus répété dans les Villes; c'est une altération qui prend son origine dans l'état accidentel, mais vicieux de l'air & du sol, qui n'agit sur l'espece humaine, que médiatement & par le moyen des denrées, qui ont été élevées & nourries dans ce sol & cet air corrompu. Ainsi souvent les épidémies y dépendent des alimens de nécessité premiere, dont il faut que la consommation se fasse par un Peuple nombreux, hors d'état de s'en procurer de plus sains avant qu'une récolte plus heureuse vienne mettre fin à cette espece de fléau. Quelquefois donc le pain peut devenir un vrai poison, sans que la méchanceté y ait part, mais par des altérations naturelles... V. la note (*c*), pag. 21; & Conf. *l'Hist. nat. de l'Air.* Tome IV. *pag. 329 & suivantes.*

(*h*) » On voit des maladies qui ne sont pas contagieuses en elles-mêmes, » dit Zimmerman, le devenir dans un endroit clos. Pringle a remarqué que » l'air renfermé d'un lit peut seul produire une fievre putride... La contagion » de la phthisie est naturellement peu active; cependant elle passe, dans le lit, » de l'homme à la femme & *vice versâ.* On sait que la *fievre d'Hôpital*, que la fievre pétéchiale des prisons, ne sont dues qu'au défaut de la rénovation de l'air, aux exhalaisons infectes & au grand nombre de malades qui y sont entassés les uns sur les autres.

Rendons ici justice aux lumieres, au zele & aux vues patriotiques de

à en arrêter les effets contagieux, à les détruire, il semble au contraire que l'on coure au-devant des moyens de les multiplier : les exhalaisons enfin, qui s'élevent des lieux habités, surtout des grandes Villes fort peuplées, ne mettent-elles pas différens dégrés de corruption dans l'air ? Toutes causes hétérogenes ou secondaires, qui semblent visiblement destructives de l'ordre naturel.

C'est cependant au milieu de ces maux, dont la plus grande partie s'est étendue jusques sur les habitans de la Campagne ; c'est, dis-je, au milieu de ces grandes altérations, qui furent presque toutes l'ouvrage des hommes en société, qu'il faut dévoiler la constitution, le génie, le caractere, les mœurs des ha-

M. Paulet, Membre de la Société & Correspondance de Médecine, qui, après nous avoir donné une histoire lumineuse de la petite Vérole & de ses effets contagieux, vient de faire publier le moyen qu'il regarde comme l'unique préservatif de ce cruel fléau. C'est la nécessité bien prouvée de prendre des précautions contre la propagation de cette maladie. Précautions que les Peuples les plus antiques ont pratiquées avec succès ; que la plupart des Loix Hébraïques, ainsi qu'une infinité de Rits religieux des Nations Orientales, semblent avoir constamment indiquées dans tous les temps. » Hâtons-» nous donc, à l'exemple de nos Maîtres, de ces antiques Habitans de la » terre, qui jouissoient eux-mêmes du fruit d'une infinité de siecles d'ob-» servations & d'expériences, faites par leurs peres sur les pestes, sur les » lepres, sur tous les maux contagieux : hâtons-nous d'éviter dans nos Cli-» mats une de ces lepres qu'on y a apportée ; & sachons donner une fois » à nos voisins l'exemple d'une entreprise utile, de précautions sages & » nécessaires contre un fléau contagieux »... Ainsi s'éleve la voix d'un ami de la Nature & des hommes, pour le bonheur de sa Patrie. -- Suivons encore ce Médecin patriote, déclamant courageusement contre les abus multipliés qu'on voit régner au centre de la Capitale du Royaume, & qui sont la cause manifeste du dépérissement sensible qu'on remarque aujourd'hui dans les races de son Peuple.... La mal-propreté générale, la falsification des vins, l'épidémie des Charlatans ; le défaut de police sur tous les abus qui servent à fomenter ou à perpétuer les maladies contagieuses, &c. ont fait des habitans de Paris le Peuple le plus foible & le plus mal-sain qu'il y ait sur la terre, & de cette Capitale le foyer de presque toutes les maladies connues. (Gaz. de Santé, num. 28, ann. 1777.)

bitans de la Province. Jettons premierement un coup d'œil général ſur les qualités, les vertus & les vices de nos Peuples, avant de peindre les nuances qui peuvent être particulieres à certains Cantons.

Pour prendre une idée plus juſte de ces qualités originelles de nos habitans, il ne ſera pas inutile d'expoſer ici quelles furent celles de nos premieres races.

Les Peuples des Régions du Nord, en-deçà du cercle polaire Arctique, ſont communément beaux, grands, bien faits, nous diſent les Obſervateurs : ils ont la vue perçante, l'ouie fine ; & quand les terres qu'ils habitent ne ſont pas expoſées trop continuellement à l'impétuoſité des vents, qu'ils ne ſont pas occupés ſans ceſſe à ſe garantir d'un froid exceſſif, & qu'un gouvernement ſage & réglé les encourage, ils déploient avantageuſement les reſſources de leur génie. -- Privés de ces derniers avantages, ils reſteroient dans la barbarie ; ils conſerveroient cette eſpece de fierté exceſſive & intolérante qui vient du ſentiment de ſes propres forces, & de cette chaleur interne qui tient le ſang dans une plus grande fermentation. Émus & choqués au plus léger ſujet, ils ſe portent d'autant plus aiſément à la vengeance, qu'ils ſe ſentent plus en état de la ſoutenir & de la pouſſer loin. Leur force leur donneroit de l'audace dans les entrepriſes, & leur fierté pourroit devenir cruelle.

M. l'Abbé RICHARD, Diſc. IX. §. XXIV.

Les Saxons, qui dans le ſixieme ſiecle s'emparerent de toute la côte Septentrionale de la France, & qui reſterent pendant trois cens ans dans la Neuſtrie, étoient originairement barbares ; mais ils paſſoient pour un Peuple des plus robuſtes & des plus braves. *Saxones, omnium eas regiones incolentium, Barbarorum, & animis & corporum viribus, & laborum in præliis tolerantiâ fortiſſimi habiti.*

ZOSIMUS. *Lib. Hiſt.* 3. pag. 147.

Les Francs-Saliens, qui en prirent poſſeſſion ſous le regne de Clovis, n'eurent pas des qualités moins eſſentielles. *Gens Francorum inclyta, firma pacis fædere, corpore nobilis & incolu-*

V. Hiſt. Crit. de la Mon. Franc. par M. l'Abbé DU BOS,

mis , candore & formâ egregia , audax , velox & aspera. *

* Eccardi Leges Franc. pag. 4.

Les Gaulois enfin , les premiers Propriétaires connus de cette portion qui faisoit partie de la seconde des Lyonnoises , étoient naturellement blancs , comme ils le sont encore , de haute taille , forts & courageux , impétueux sur-tout dans leur premier choc , adonnés à la guerre , à la chasse , à la culture des terres , aux exercices du corps. Leurs femmes même étoient courageuses , & néanmoins soumises à leurs maris. Mais on leur reprochoit de manquer de force & de résolution dans l'adversité. Vaincus par les Romains , qui visiterent aussi nos plages , ils adopterent tous leurs goûts , s'adonnerent à l'étude des Loix , de l'éloquence & des Belles-Lettres : ils cultiverent les sciences avec beaucoup de succès.

Ce fut donc sur les débris de ces différentes Peuplades que Rollon vainqueur établit sa puissance , au commencement du dixieme siecle. Alors éclairé par sa propre expérience , devenu sage par les dures épreuves qu'il avoit essuyées jusques-là , Rollon , *dont l'équité égala la valeur* * , sut faire goûter à son Peuple les délices d'une propriété paisible & d'une bonne administration. Ce Peuple toujours armé précédemment , nourri dans les combats , affermi par les dangers , opiniâtré à courir après des victoires désastreuses , content enfin d'être stable & de respirer une nouvelle température , perdit tout-à-coup sa premiere barbarie. Ses mœurs furent changées en un instant , disent les Historiens. Et ce goût décidé pour les actions hardies , pour les entreprises audacieuses , se tournant subitement en celui de la culture du sol & du meilleur emploi de ses productions , la Nation , qui sut respecter le nom de son premier Maître , même après sa mort ; qui le révere encore aujourd'hui & l'appelle dans ses plus pressantes détresses , se mit bientôt dans le cas d'être admirée & recherchée de ses voisins.

* Président HENAULT.

Etat présent des Normands.

Les Normands , un peu dégénérés , sans doute par raison des causes d'altération devenues communes à l'Europe presque entiere , sont encore naturellement de taille plus que moyenne (nous

nommerons des Cantons où ils ſont très-grands aſſez généralement) bien faits, forts & vigoureux, ſur-tout s'ils ont été accoutumés de bonne heure au climat, à l'air des campagnes, des terres élevées. Les femmes ſont plus ordinairement d'une taille médiocre, naturellement charnues, fraîches, ayant les jambes un peu fortes. Elles ſont paſſablement bien faites, quand l'art funeſte des corps, étroits & baleinés, qui porta ſes abus juſques chez les payſans, n'a point défiguré la Nature. Nous avons des Cantons où elles ſont vraiment belles & nées avec des traits ſéduiſans, même durables, & frappans encore dans un âge avancé.

La Nation eſt laborieuſe, & les femmes de la Campagne partagent une partie des travaux de la culture avec leurs maris. Celles des Villes ne laiſſent pas de s'approprier les occupations du ménage : elles ont le goût du Commerce, quand elles y ont pris naiſſance, & en général elles ſont moins oiſives que dans beaucoup d'autres Contrées de la France. Mais, comme l'obſervoit Hippocrate (*L. de aëre, locis & aquis*) dans les climats ſujets aux intempéries, & dont l'expoſition eſt variée, les habitans different dans leur forme, dans leurs mœurs, dans leurs conſtitutions. Ici l'induſtrie, le commerce, la réunion avec les François, le mélange des Peuples très-différens, venus du Nord & du Midi, le changement des mœurs, & la domination Monarchique, ſont des cauſes de ces variétés, plus nombreuſes & auſſi eſſentielles que les différences du climat. Les Normands ſont généralement féconds & enclins à la reproduction de l'eſpece. C'eſt ſur-tout dans les paroiſſes voiſines de la mer, dans une étendue de plus de cent lieues de rivage, qu'on en voit des preuves authentiques. C'eſt encore chez le Peuple des Villes qu'on retrouve ce goût naturel.

On leur accorda toujours comme premieres qualités le diſcernement, la pénétration, le bon ſens. Ils ſont ingénieux, adroits dans les Arts, induſtrieux, adonnés ſpécialement à la culture des terres qu'ils cultivent avec beaucoup d'intelligence,

quoiqu'on leur reproche d'être attachés à leur routine ; on les voit livrés au commerce, dont ils embraſſent toutes les branches, par leur génie & par l'étendue de leurs fabriques & manufactures, ſi utiles aux Étrangers. Ils ſont intéreſſés & ſavent même ſe priver des meilleures choſes que le ſol leur préſente, autant au moins à deſſein d'en tirer profit, que par frugalité.

On leur reproche encore d'être un peu lents & difficiles à ſe décider. Effectivement les Normands ſont beaucoup moins vifs que certains Peuples méridionaux du Royaume ; mais ils ſont prudens, ſouvent juſqu'à la défiance, capables de réflexion & des plus grandes entrepriſes, braves & fermes dans l'exécution de leurs projets.

Ils furent de tout temps fideles à leurs Maîtres, à leurs Chefs, à leurs ſermens ; mais extrêmement jaloux de leurs propriétés, attachés conſéquemment à leurs Loix, à leurs Us & Coutumes, à leurs foyers. Or, ces objets de propriété ſe trouvant extrêmement diviſés dans la plus grande portion de la Normandie, il en réſulte peut-être une claſſe nombreuſe d'Hommes qu'on regarde vulgairement comme Chicaneurs. Au moins voit-on ſouvent nombre de ceux-ci dévoués à de longues procédures qu'une ſorte d'opiniâtreté dans le génie, des connoiſſances acquiſes dans les Coutumes du Pays, le reſſentiment, l'amour-propre ou le reſpect humain rendent plus embrouillées, plus durables. Mais la Normandie voit-elle ſeule dominer ces funeſtes ſuites de l'égarement, de la mauvaiſe foi, de la défiance des Hommes ? De là s'éleve un ſecond ſarcaſme que le général de la Nation ne mérita jamais. C'eſt d'être peu ſcrupuleux lorſqu'il s'agit de manquer à leur parole. Reproche qui ne doit s'adreſſer, comme le dit Moréri, qu'à la lie du Peuple ; car *la Nobleſſe y eſt fidele, brave & généreuſe* (*i*).

(*i*) Nous liſons dans le *Proſpectus d'une Hiſtoire de la Nobleſſe de Normandie*, par un Religieux Bénédictin : « La Nobleſſe de cette Province » forme un de ces vieux troncs que l'on vit de tout temps ſervir de ſoutien

Le Climat, qui verſe ſur ſes Habitans les vapeurs de la mélancolie, peut les rendre quelquefois rêveurs, triſtes & coleres. Ils tiennent du tempérament phlegmatique, du bilieux, du mélancolique, de l'atrabilaire, plus que du tempérament ſanguin. Ce qui peut être regardé comme une regle de vérité pour le général.

Mais le Canton de la France qui produiſit dans les armes les Tancredes, les Guillaumes, les Rogers, les Guiſcarts, les Harcourts; qui fournit aux Sciences les Duperron, les Poſtel, les le Febvre, les Bochards, les Sarrazin & les Huet; qui vit briller dans la Littérature les Malherbe, les Corneilles, les Ségrais, les Mezeray, les Scudéry, les Fontenelle : cette Province, dis-je, peut-elle être méconnue comme féconde en grands Hommes, dévoués à l'utilité publique, à l'amour & aux avantages de leur Patrie ?

La Province, dont le ſol eſt très-fécond & riche en différentes productions, peut compter un grand nombre de Propriétaires, des Seigneurs puiſſans, des Poſſeſſeurs de grands fonds. Mais le Peuple, ce Peuple nombreux qui n'a que ſes bras en propriété, eſt expoſé à la miſere dans la proportion que le terrein augmente en valeur, parce que le prix des denrées en devient néceſſairement plus exceſſif; & ſon induſtrie ſeule lui fournit les néceſſités de la vie. Convenons que de longues diſettes ont contribué à affoiblir le courage & la bravoure de ces malheureux; qu'ils ont perdu cette ſorte de fierté que donne la vigueur; qu'ils ſont abattus & rampans dans quelques Cantons, où leur travail n'eſt point encore récompenſé par un ſalaire pro-

» & d'ornement au Trône de nos Rois, & puiſer dans ſon attachement » à la Couronne la ſource de la fidélité la plus conſtante au milieu des » révolutions & des temps : elle peut être comptée parmi la premiere & » la plus diſtinguée du Royaume; & on peut ajouter à ſa louange qu'elle » eſt peut-être la ſeule, qui, au milieu des ruines de la fortune, ait con- » ſervé toute ſa pureté ».

proportionné au prix des denrées de premiere néceſſité. Mais avouons en même-temps que notre Peuple n'eſt pas le plus mal nourri de la France ; que s'il travaille avec activité, il peut au moins être sûr de trouver dans les productions de ſon Pays des alimens propres à ſoutenir, à réparer ſes forces ; & qu'une trop grande abondance, ainſi qu'une trop commode facilité de ſe procurer les premiers beſoins, le rendit quelquefois pareſſeux, & l'éloigna ſouvent de ſes occupations journalieres.

Le Peuple des Villes, les Matelots & les Payſans de certains Cantons ſont dans l'habitude de boire beaucoup d'Eau-de-vie (elle eſt tirée du Cidre ou du Poiré) : le Cidre, plus ou moins coupé avec l'eau de riviere, de puits ou de mare, eſt leur boiſſon ordinaire. Il eſt rare qu'un Normand boive l'eau pure. La Nature lui préſente des Cidres en abondance, & la nourrice qui prit ſoin de ſon enfance lui fit avaler de cette liqueur, aſſez douce pour flatter ſon palais, dans cet âge tendre, autant que de ſon propre lait. Mais il eſt difficile également de l'accoutumer à d'autres denrées qu'à celles qui croiſſent naturellement dans ſa Province. C'eſt par cette raiſon que les pommes de terre ne ſont ſervies que ſur la table des gens aiſés, encore faut-il qu'ils en offrent peu ſouvent. On n'a pu accoutumer nos Payſans & nos Pauvres à en faire du pain, ni même à s'en nourrir ſous toute autre forme.

Le pain eſt généralement bon en Normandie : on le fait preſque par toute la Province avec le froment de la meilleure qualité. Nous ferons remarquer dans la ſuite quelques Cantons où la différente qualité de grains, celle des eaux & la maniere de faire le pain, peuvent y apporter des exceptions. Dans les années de diſette, on ſe contente de mêler une plus grande quantité de ſon avec la farine, & de rendre le pain plus bis. Mais le Peuple des Cantons où l'on ne mange ni ſeigle, ni orge, ne permettroit pas d'y introduire quelqu'autre ſubſtance que le bled, s'il en avoit la plus légere connoiſſance.

Le Cidre, la plus abondante production de la Province, eſt la liqueur exprimée des pommes douces & ameres. C'eſt une boiſſon nourriſſante, qui ſoutient l'homme de travail. On en trouve de plus délicat depuis Caen juſqu'à Avranches, que dans aucuns autres Cantons, ſi l'on excepte *Preſſaigny*, près Vernon; *Montigny*, près de Rouen. Celui du Pays d'Auge eſt beaucoup plus gras, plus chargé de ſubſtance muqueuſe : il eſt trop vineux pour l'ordinaire, & moins agréable dans les Cantons plus Septentrionaux ou dans les Pays de plaines élevées. Le Cidre bien fait, qui a fermenté ſuffiſamment cinq à ſix mois après qu'il a été mis dans le tonneau, eſt une excellente boiſſon, qui pourroit convenir aux étrangers délicats, frappés de l'hypocondriaciſme & de la Phthiſie. Nous avons déjà fait remarquer que les années trop pluvieuſes, les étés froids y apportoient une altération naturelle. Il n'eſt que trop ordinaire encore d'y en reconnoître de factices, dont les effets ſont terribles : objet dont nous nous ſommes occupés ailleurs *.

* Conſult. nos Obſervat. ſur les Malad. Epidém. Sect. des Coliques Convulſiv.

Si les pommes ſont rares, les Poirés ſuppléent ordinairement aux Cidres. Ce ſuc, exprimé de la poire acerbe, eſt d'une fermentation beaucoup plus prompte que le Cidre. Sa ſaveur eſt plus piquante, ſa qualité plus ſpiritueuſe, & les excès qu'on peut en faire plus dangereux. Quand il y a diſette de l'un ou de l'autre, le Peuple des Villes, qui n'a pas la faculté de boire de la Biere, ſe fait une liqueur avec du ſon de froment fermenté dans une quantité d'eau, des raiſins, des prunes & un peu d'eau-de-vie. Mais nous avons obſervé que dans ces années les maladies ſont plus fréquentes chez le pauvre.

Ce Peuple en général mange beaucoup moins de viandes que de légumes, des fruits d'été, les fruits rouges de toute eſpece & les prunes; les mauvaiſes poires d'automne, les productions les plus communes de la mer & des *ſalines* en hiver. Les riches, les gens aiſés, les gourmands, ceux même qui ſont d'un goût plus recherché ſur la délicateſſe des mets, les friands, trouvent

en Normandie l'occaſion de contenter leurs appétits & de faire la meilleure chere. Leurs tables peuvent être ſomptueuſement couvertes de la meilleure viande de boucherie, de poiſſon excellent & bien frais, de volailles ſucculentes, de gibier délicieux & des plus rares productions de l'étranger, que l'opulence & le commerce leur fourniront. On y portoit autrefois trop loin l'excès du vin, ou des liqueurs du Pays, dans un temps plus reculé. Mais nous conviendrons que les Normands de nos jours s'écartent beaucoup de cette ancienne habitude de leurs Peres.

La Nation a toujours conſervé un goût d'origine pour les Armes & pour les Arts qui donnent de l'exercice au corps. Elle fournit à l'Etat de nombreuſes & de bonnes Troupes, qui peuvent être conduites en tous les Climats. Une chaleur exceſſive, qui n'auroit pas été graduée dans ſes effets, leur ſeroit ſeule contraire. Nos Matelots, nos Citoyens des Villes maritimes, nos Négocians, vont affronter les périls dans tous les Climats de la terre.

Les Seigneurs, les Nobles, les riches Normands de condition libre, ont pour habitude de paſſer l'hiver, (à peu près cinq à ſix mois de l'année), dans les Villes, où leurs beſoins & leur dépenſe viennent à l'aide d'un Peuple moins occupé, plus malheureux dans cette dure ſaiſon. La table, le jeu, les aſſemblées font alors toute leur occupation. Nous en excepterons ceux dont le goût s'eſt porté vers la Littérature ou l'étude des Sciences. Mais bientôt ennuyés du ſéjour de la Ville, on les voit, dès les prémices de la belle ſaiſon, retourner dans leurs Terres, où rien ne manque à leurs beſoins ; y reprendre la paſſion de nos Aïeux pour la chaſſe, s'occuper de l'Agriculture, de l'embelliſſement, de l'amélioration de leurs poſſeſſions.

Les gens d'état, attachés à des devoirs utiles à la Société, Magiſtrats, gens de Judicature, Commerçans aiſés, vont également, pendant pluſieurs mois de l'année, dans les Campagnes ſe délaſſer des travaux du cabinet. Quittant les affaires publiques, vous les voyez courir avec empreſſement après le bon air des

plaines, jouir des richeſſes de la Nature & du ſol, & reprendre une portion de la ſimplicité de la vie libre de nos Ancêtres.

Déjà le riche Laboureur ſemble oublier le premier état de l'Homme. Il achete, à prix d'argent, le travail que ſes mains auroient dû faire; & tombant inſenſiblement dans l'oiſiveté, dans la nonchalance où conduit un repos prématuré, on le voit ſouvent rendre la vie dure aux mercenaires qui l'environnent. C'eſt cette derniere Claſſe, les ſimples Payſans, qui n'ont qu'une très-modique propriété, & les Journaliers, qui n'en ont aucune, qui ont le mieux conſervé l'image de la vigueur de la Nation & de ſes mœurs.

Ce premier Cultivateur commence & finit ſon travail aux mêmes heures que le Soleil éclaire ou ceſſe de luire ſur notre horizon; il partage les ſoins de la culture avec ſa femme & ſes enfans, qui ſçavent encore s'occuper utilement dans leurs foyers domeſtiques, lorſque des nuits trop longues leur enleveroient une portion trop conſidérable du jour. La frugalité préſide à leurs repas; & l'exercice, qu'ils y font utilement ſuccéder, contribue à conſerver leur force premiere. C'eſt cependant ſur cette Claſſe de travailleurs que les intempéries, qui dépendent de l'altération ſubite des ſaiſons, frappent leurs premiers coups, comme on le verra dans la ſuite.

Le Citadin, l'Artiſan des Villes, l'Homme du Peuple, ne ſortent de leur enceinte que dans les jours de Fêtes; & s'il paroît s'éloigner de ces murs auxquels ſon intérêt l'attache, ce n'eſt que pour ſe livrer à quelqu'excès de joie ou d'ivreſſe qu'il a dû acheter dans le cours entier d'une ſemaine, par ſes ſoins, ſon aſſiduité, ſes veilles. Ceux-ci reſtent plus expoſés aux effets des intempéries que nous avons dit préparer leur foyer dans les grandes Cités.

Maladies Epidémiques de notre Province.

La Normandie a ſes maladies épidémiques, plus ou moins générales, ou particulieres à certains lieux, à certains Cantons. Nous nous appliquerons à les faire connoître, en donnant la

division de chaque Contrée. Nous dirons seulement un mot ici de celles qu'on observe également dans toutes les Contrées de la Province.

Le résultat de nos Observations journalieres, de notre exactitude depuis 1764 à marquer les maladies régnantes dans chaque saison, nous apprendroit peut-être, comme les mêmes moyens l'ont appris au Docteur Grant en Angleterre, jusqu'à quel point de certitude on pourroit prédire le retour des Constitutions Epidémiques, si les saisons tenoient le même ordre & la régularité qu'on observe dans la longueur & la succession des jours & des nuits; si les vents tenoient la même station à peu près pendant un même espace de temps. Mais les fréquentes intempéries de notre Climat y apportent de grands obstacles, dont l'expérience seule, soutenue & confirmée par le travail de nos Confreres Observateurs, pourra faire apprécier la valeur & les effets. Nous ne cherchons en ce moment qu'à ramasser un plus grand nombre de matériaux, à entasser les faits sur les faits. Nous réunirons ensuite la Somme des Observations analogues; & le temps, éclairé par une suite d'expériences authentiques, nous conduira à la conclusion d'un travail, rempli de peines & semé des plus grandes difficultés, mais entrepris pour la gloire & les progrès de l'Art, pour l'utilité publique, pour le bonheur de la Nation.

Le tempérament, le caractere des Habitans, les vicissitudes ordinaires de la température de leur Climat, la longue durée ou le fréquent retour des vents du Septentrion, auxquels ils sont plus exposés, & peut-être la qualité de leurs boissons, les rendent plus sujets à la goutte, à la colique bilieuse & convulsive, aux rhumatismes dont ils sont tourmentés quelquefois dès le jeune âge, aux catarres opiniâtres, à la phthisie. L'observation nous a appris que cette derniere maladie est quelquefois la suite de certaines Constitutions de saisons, & qu'elle peut alors devenir, pour ainsi dire, épidémique, assez semblable à ces phthisies que décrit le Prince des Médecins, au Ier Livre des Epidémiques,

(I.re Section.) Ces mêmes altérations physiques & morales les exposent encore aux différentes branches de l'hypocondriacisme & de l'histéricisme , aux affections des entrailles , aux hémorrhoïdes & même aux *affectus lienosi* d'Hippocrate : *la maladie noire* , la *mélene* de M. de Sauvages : maladie que ce siecle d'Observation a fait revivre de l'ancienne Médecine.

Le passage rapide du chaud au froid communique , sur-tout aux Habitans des plaines , aux Cultivateurs exposés à l'injure de l'air , les maladies de poitrine , qu'on regarde trop communément comme inflammatoires , la pleurésie , la péripneumonie catarreuses , les catarres pituiteux & bilieux , les fievres aiguës , les maux de gorge ; & dans le cas où l'excès du travail , ou bien encore une chaleur excessive auroit précédé cette intempérie , le Paysan sera frappé de la fievre ardente , le *causus* des Anciens , que le Peuple nomme assez bien fievre chaude ; la même exactement que les ardentes de la III.e Section du I.er Livre des Epidémiques.

Dans les années plus seches on voit la dyssenterie régner dans les plaines. Nous ferons cependant remarquer que depuis nombre d'années cette maladie est devenue plus rare , soit qu'un plus grand fléau , dont nous parlerons bientôt , lui ait succédé , soit qu'elle ne soit plus qu'une complication dans cette derniere maladie , comme nous l'avons souvent observé. Si les années sont plus humides , les diarrhées & flux colliquatifs succederont , les fievres qu'on nomme putrides , les vermineuses. -- Les Normands sont encore sujets à différens dépôts d'humeurs ou phlegmons de mauvaise qualité , aux *anthrax* , aux furoncles , aux plaies des extrémités , & sur-tout des jambes , des pieds , qui sont opiniâtres & difficiles à guérir ; parce que , sans doute , le défaut de régime & la qualité de l'air y mettent les plus sûrs obstacles.

Les vallées , les lieux marécageux , les pays d'herbages , s'ils ne reçoivent point de grands courans d'air , les plaines humides de la Normandie sont , pour ainsi dire , annuellement exposées à

voir régner les fievres intermittentes, irrégulieres, fievres d'accès, tierces, doubles-tierces, fievres quartes. Ces dernieres donnent lieu aux maladies chroniques, comme on le sçait; aux obstructions, à l'ictere, à l'hydropisie.

C'est souvent au printemps, lorsqu'il est humide & chaud, & qu'il succede aux longs froids de l'hiver; c'est plus souvent encore à la fin de l'été, lorsque les Campagnes sont récemment dépouillées de leurs moissons; en un mot vers les équinoxes, que viennent ces fievres que la saison rendra plus ou moins longues : le traitement même pourra influer sur leur durée. « Le froid rend » intermittentes les fievres d'accès informes; la chaleur au con- » traire rend continues les fievres intermittentes, ou les fait plutôt » aboutir à une crise ». Grant....

Conf. la IIe Sect. *des Epid.* Liv. I. --- La *fievre lente-nerveuse* D'HUXHAM, la *pituiteuse* ou *phlegmatique* des Anciens, la *fievre d'accès informe* de GRANT, &c.

Enfin la maladie la plus générale qu'on puisse observer dans la Province en toutes saisons (probablement parce qu'elles peuvent toutes présenter les mêmes intempéries) c'est cette sorte de fievre irrégulierement continue, ou continue-rémittente, dont les symptômes & la marche semblent tenir tout à la fois de la fievre lente-nerveuse, de l'ardente, & conséquemment de la fievre d'accès; de la constitution *pituiteuse*, & plus encore de l'*atrabilieuse;* c'est cette espece d'hydre que les étrangers regardent comme la peste de la Normandie, & qu'on y nomme la *fievre milliaire.* Cette dénomination lui fut donnée parce qu'elle produit le plus ordinairement vers sa terminaison, telle qu'elle soit, des exanthêmes ronds ressemblans à un grain de millet.

Cette maladie que la Hongrie, l'Allemagne & l'Angleterre virent régner dans le siecle précédent, & qui ne fut observée en cette Province que vers l'an 1720, qui semble s'être propagée ensuite dans la France presque entiere, tient-elle de la nature des fievres pestilentielles, au moins des contagieuses? Est-elle due à cette espece de malignité, de principe inconnu; à ce *divinum quid* que les bornes de nos connoissances, peut-être le défaut de bonnes observations, ont laissé jusques-là couvert d'un voile impénétrable?

N'eſt-elle que l'effet d'une certaine altération des qualités de l'athmoſphere, comme on convient au moins que le ſont la plupart des maladies épidémiques ? C'eſt une queſtion des plus importantes à diſcuter, parce qu'elle tient ſans doute aux plus grandes vérités de l'Art; mais à ces vérités que l'eſprit de ſyſtême & l'ignorance ont fait trop long-temps reſter dans l'oubli.

Nous avons peint cette maladie dans nos Obſervations, & ſpécialement dans celles de l'épidémie de Louviers : nous en ajouterons encore un grand nombre dans ce Volume, avant d'oſer mettre au jour une opinion qui ne doit être que le fruit de la plus exacte obſervation. Pluſieurs grands Praticiens ont déjà penſé, que, parce qu'elle eſt inconnue en Provence, *parce qu'elle n'y a point encore pénétré*, l'on en pouvoit conclure qu'elle eſt contagieuſe & de nature à ſe communiquer, à y être portée. Mais, demandera-t-on, quelle eſt la température de la Provence ? quelles ſont ſes variations, ſes intempéries relativement à celles des Climats où l'on obſerve la milliaire ? C'eſt même aux Obſervateurs de cette Province qu'il importe de faire la plus grande attention aux conſtitutions actuelles, à celles qui accompagneront & qui auront ſur-tout précédé l'apparition de ce fléau, ſi jamais on l'y reconnoît, ſi on l'y voit faire autant de ravages qu'en Normandie.

Voyez l'Hiſt. Natur. de l'Air, Tom. IV. pag. 312.

Les Rougeoles, les Scarlatines, *morbilli*, reviennent épidémiquement avant ou après la petite Vérole : elles l'accompagnent ſouvent; elles nous paroiſſent cependant ſe répéter plus fréquemment que celle-ci, qui reparoît épidémique à peu près tous les ſix ou ſept ans. Nous ne parlons pas des grandes Villes où des cauſes particulieres & la plus grande communication la reproduiſent & l'entretiennent preſque toujours, ſans cependant qu'on puiſſe dire qu'elle y ſoit également épidémique, dans les années où cette maladie n'eſt pas la prédominante; au contraire, nous avons vu dans la plus grande Ville & la plus peuplée de la Normandie, s'écouler des ſaiſons entieres ſans qu'on y en ait obſervé

aucunes traces ; des années qui ont à peine laiſſé appercevoir qu'elle exiſtoit. Et nous ne pouvons la reconnoître comme ayant régné épidémiquement à Rouen, que dans les années 1772 & 1776, depuis 1768 que nous y avons établi le centre de notre Pratique Médicale.

En général cette maladie n'eſt pas autant meurtriere dans nos Cités qu'elle paroît l'être à Paris ; elle l'eſt ſans doute auſſi dans nos Campagnes moins que dans l'Iſle de France, puiſqu'il eſt vrai qu'elle n'y fait jamais de ravages qu'elle ne ſoit compliquée avec toute autre conſtitution épidémique régnante ; & que jamais nos Payſans n'ont appellé les Médecins à leur ſecours pour la petite Vérole. Quand on la voit dans un Village, dans une Paroiſſe, elle y eſt preſque toujours épidémique. Mais nous nous ſommes fait atteſter par les gens de l'Art & MM. les Curés, qu'il y a des Paroiſſes, des Cantons entiers où elle ne ſe reproduit qu'au bout de 14-15 ans, & quelquefois beaucoup au-delà.

Il étoit important ſans doute de conſidérer la Province ſous ſon aſpect le plus général, d'en examiner l'expoſition, de reconnoître ſon ſol, ſon climat, d'aſſigner leur influence reſpective ſur ſes Habitans, & de décrire, avec les mœurs, le tempérament, les habitudes de ſes Peuples, les maladies même qui peuvent leur être commmunes à tous.

Néceſſité de donner la deſcription de chaque Contrée de cette Région.

Il ne le ſera pas moins d'entrer dans le partage, dans la deſcription de chacune des Contrées de cette vaſte Région, qui préſentent toutes quelques différences eſſentielles tant du côté de l'aſpect au Soleil, de la direction de leurs courans d'air, du voiſinage ou de l'éloignement de la mer, de la poſition de leurs montagnes, de la ſituation de leurs Villes aux différens points de l'horizon, que du côté de la nature du terrein plus ou moins élevé, plus couvert, plus marécageux, & de la variété des tempéramens qui y eſt relative, ainſi que celle des mœurs & des maladies endémiques : variétés qui paroîtront étonnantes dans la même Province.

Ces

Ces causes particulieres doivent être combinées avec les causes générales, a dit fort sçavamment un Observateur. Si l'on n'y avoit aucun égard, si on ne s'attachoit pas à les pénétrer, & à connoître les changemens qu'elles occasionnent, on ne pourroit plus faire d'observations sûres & utiles. Qu'on vienne à comparer, par exemple, les Habitans des plaines basses, aquatiques, où l'on ne peut faciliter l'écoulement des eaux croupissantes, où elles sont stagnantes dans les marais, où les chemins sont toujours bourbeux & humides, avec ceux des lieux élevés en plaines ou en montagnes; & l'on verra s'ils ne different point par la taille, la couleur de la peau, l'habileté au travail; par la vivacité, le maintien, & jusques dans la durée de leur vie.

Atque hæ quidem maximæ causæ sunt, ajoute Hippocrate, *cur naturæ permutentur; deindè etiam Regio in quâ quis nutritur, & aquæ. Magnâ enim ex parte, hominum formas & mores Regionis naturam imitari reperias.... quin & reliqua omnia quæ è terrâ producuntur, terræ ipsius naturam sequuntur.* (de locis & aquis, ad calcem).... *Ubì namque anni tempora maximas & creberrimas mutationes faciunt, illic efferatissima & maximè inæqualis Regio existit, montesque plurimos & densos, campos item & prata invenies. Ad eumdem verò modum se in hominibus habet, si quis animum advertat. Sunt enim quædam naturæ montosis locis, sylvosis & aquâ carentibus similes; quædam tenuibus & aquosis; quædam etiam pratorum & paludum naturam referunt: quædam etiam ad planitiei nudorumque & siccorum naturam accedunt....* (eodem libro.)

En un mot, comme s'en expliqua de nos jours le judicieux M. Roux, qui fut une des lumieres de l'Art: l'Histoire de l'Air, de sa température dans les différens Climats, de ses effets sur le caractere, & les tempéramens des hommes & des animaux qui vivent dans son sein, devroit faire l'objet de l'étude de tous les Médecins, qui ne peuvent se flatter, sans cette connoissance, de remonter aux causes des Maladies Epidémiques qui ravagent si souvent la terre, ou de celles qui rendent certains Pays si fu-

Journal de Médec. Suppl. IIIe. & VIe. Cahiers, année 1770.

G

nestes à ceux qui les habitent. Il est assez étonnant, ajoute notre excellent Critique, qu'on n'ait pas pensé jusqu'ici à recueillir cette Histoire, dont les matériaux épars ne demandent qu'à être rassemblés. Nous n'avons obtenu qu'avec peine celle de certains Climats que les Prosper-Alpin, les Margraf, les Pisons, les Bontius, les Hilary, Ramazzini, Sydenham, Baillou, &c. ont daigné arracher à la nuit ténébreuse qui environna leurs siecles.... « La nature des alimens dont l'Homme se nourrit & le différent état de l'athmosphere, qui varient selon les Climats qu'il habite, sont les causes les plus actives qui accélerent sa destruction. C'est ainsi, qu'après avoir fait succéder l'observation aux raisonnemens, M. le Roi, aujourd'hui Médecin dans la Capitale, a prononcé qu'on n'auroit jamais une Histoire bien complette des différentes especes de fievres, que lorsqu'on les auroit bien observées, dans les Pays où elles sont endémiques ».

Mémoire sur les Fievres.

N'est-ce donc pas concourir évidemment à la gloire de l'Art, aux progrès & aux connoissances de la Médecine d'Observation, la seule qui soit consolante pour des Hommes honnêtes, généreusement dévoués à la conservation des Citoyens, que d'indiquer & de rassembler ici les affections endémiques qui sont particulieres aux divers Cantons d'une Province aussi vaste, aussi féconde en maladies que l'est celle que nous habitons ? *Eluceant*, nous dit Huxham, *eluceant magis quæ dixi suprà* (*de ventorum actione*) *si morbos endemicos perpendamus : horum namque pars longè major haud dubio nascitur à singulari cujusque loci, ubì infestant, athmospheræ depravatione*, &c. Præfat. pag. 185.

N'est-ce pas en même-temps correspondre plus avantageusement aux vues d'utilité qui sont la base du travail, que se propose une Société célebre, infatigable dans ses recherches, dont le but est de réunir & de présenter sous leur vrai point d'apperçue les différentes épidémies du Royaume, pour les comparer, les rapprocher, & mieux apprécier les moyens de les combattre ? Et comment pourroit-on espérer parvenir à connoître la nature & les



causes sensibles de ces grandes calamités du genre humain, si nos Sçavans, occupés à la rédaction, à la confection du Tableau si desiré des Constitutions Epidémiques, n'étoient instruits en même-temps des influences *locales* que peuvent prêter à ces fléaux destructeurs la nature d'un sol particulier; l'état des intempéries qui ont prédominé, la direction des vents plus ou moins contrariés par l'aspect au Soleil, par l'exposition des lieux où les épidémies auront exercé leurs ravages? C'est ainsi que se perfectionnera de plus en plus le travail précieux de ces Hommes illustres, respectés de la Nation, qui les voit rassemblés pour son avantage: & dont la Société, choisie dans le nombre de ceux qui font honneur à la Médecine, & qui consacrent leurs veilles à la Patrie; présidée enfin par les Maîtres de l'Art, ne tardera pas à éclairer l'Univers entier par la fécondité de ses productions.

C'est enfin avec la noble émulation, qui fut préparée par de tels exemples, que j'ose entreprendre de donner dans ce Volume une nouvelle branche de travail, qui fut jusques-là trop peu cultivée, & même à peu près délaissée: je veux dire l'Observation, ou plutôt la Collection des Maladies Epidémiques & courantes de la Normandie entiere, comparée avec les causes secondaires qui les ont pu produire; & soutenue de tous les faits qui peuvent aider à retrouver, à saisir la chaîne des Constitutions Epidémiques, qui semble avoir été perdue depuis Hippocrate.

Eh! sous quels auspices plus fortunés pourrions-nous commencer un travail de cette importance? Un Monarque bienfaisant nous en impose la loi. Le vœu du Gouvernement nous y invite. Un Ministere plein de sagesse, fait pour protéger les Sciences utiles & pour fixer l'amour & la vénération des Peuples, nous exhorte, nous encourage!

Entrons à l'instant dans le détail & la distribution Topographique-Médicale des différentes Contrées de la Normandie.

Cependant, avant de commencer ce nouveau genre de travail, il nous reste à prévenir nos Lecteurs sur quelques points nécef-

ſaires à l'intelligence, à l'exactitude & à la vérité des faits que nous aurons à préſenter dans cette Collection.

La Géographie, a dit judicieuſement un Moderne, eſt une de ces Sciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la Terre. Ce n'eſt même que depuis quelques années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une Topographie entiere; & c'eſt à l'Académie des Sciences que nous ſommes redevables de cet effort, dont le réſultat eſt fait pour fixer nos connoiſſances Géographiques, qui en ont reçu un grand dégré d'accroiſſement. Car à conſidérer les anciennes Cartes, à conſulter même les Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire de nos Peuples, chaque âge préſente des incertitudes, & tout eſt rempli d'erreurs. C'eſt ſur-tout dans la deſcription de la Normandie que ſe trouve une profonde obſcurité, puiſqu'un des Ouvrages les plus récens, qui devoit nous tranſmettre l'Hiſtoire & la Topographie de la haute Province *, paroît rempli d'erreurs, les plus groſſieres au moins en apparence, quoique les faits ſemblent appuyés ſur d'antiques monumens. Il ſe rencontre encore autant de difficultés, quand il eſt queſtion d'aſſigner à nos diverſes Peuplades les Cantons qu'elles durent occuper au temps des Romains. Et le ſçavant M. Huet ne s'eſt même avancé dans cette carriere ténébreuſe, qu'à l'aide de beaucoup de ſuppoſitions, laiſſant par-tout des doutes au milieu d'une infinité de probabilités & d'incertitudes. (*V. les Origines de Caen.*)

* Deſcription générale de la haute Normandie : Ouvrage déja cité.

Qu'on ne ſoit donc point étonné, ſi, en partageant la Province en ſes onze Contrées principales, en croyant retrouver, à peu près, le Chef-lieu des Cités & des Peuples qui les habitoient, lorſque Céſar vint les viſiter, nous aurions pu nous égarer dans le labyrinthe où tant d'autres ſe ſont perdus. Notre intention ne fut jamais de donner une véritable Géographie, ni de faire l'Hiſtoire préciſe de la Province. Laiſſons à l'Ordre entier d'une Congrégation ſçavante, déjà ſi illuſtrée par l'excellence de ſes

Ecrits, le ſoin de perfectionner une entrepriſe que le laps d'un nombre d'années n'a pu conduire encore à ſa fin.... Laiſſons à un généreux Concitoyen, qui conſacre ſes veilles à la recherche des Antiquités les plus avantageuſes à ſa Nation, la gloire d'apprendre à ſes Contemporains quels furent leurs Aïeux, quel étoit leur génie, & par quelles Loix ils furent régis *. Nous n'aurons à préſenter ici qu'une Topographie Médicale, c'eſt-à-dire, le partage de la Normandie, en autant de Contrées, qu'il peut s'y préſenter de Climats dépendans de l'aſpect du Canton, de l'expoſition des lieux & de la nature du Sol. Ce n'eſt pas qu'une ſeule Contrée ne puiſſe renfermer pluſieurs Climats particuliers & oppoſés. Telle eſt entr'autres celle du Cotentin, qui ſemble réunir tous ceux de la Province : les plaines aquatiques & marécageuſes ; les plaines ſeches, exaucées ; un Canton de montagnes, & la mer à l'Orient, au Nord, au Couchant.

* Monſieur HOUARD, Avocat, Traité des Coutumes Anglo-Normandes, 2 Vol. in-4°. Paris, 1776.

Ces motifs nous détermineront dans la ſuite à partager chaque Contrée en autant de Cantons particuliers qu'il s'y rencontrera de différences eſſentielles. Ainſi la premiere Contrée que nous allons décrire nous laiſſe appercevoir, dans le *Canton de Bray*, un Climat tout différent de celui des plaines du Vexin ; & ce dernier Canton differe encore, quant à ſon expoſition & aux maladies qui en dépendent, de la portion de terrein compriſe depuis Dieppe juſqu'à la Ville d'Eu, vers le rivage.

Raiſons pour leſquelles on a retranché quelques portions du Pays de Caux, pour les ranger dans la Contrée des Vexins.

Les Géographes ſeront indubitablement ſurpris de ce que nous avons retranché ces Cantons du Pays de Caux, auquel ils appartiennent à pluſieurs égards. Les Médecins-Obſervateurs le ſeront moins ; & nous y avons été déterminés par des raiſons qui pourront paroître plauſibles. 1°. La portion du rivage prend à peu près 10 min. de Latitude Septentrionale plus que celle qui eſt au-deſſous de Dieppe. En ſorte que cette élévation, ſurmontée par celle des côtes de la Picardie, qui occupe entierement le 51ᵉ dégré de Latitude, ne fait pas ſentir à cette

premiere portion le coup du vent de Nord-Eſt, dirigé plus naturellement par le pas de Calais, ſur la plage Septentrionale du Pays de Caux, avec autant d'impétuoſité qu'au reſte de cette derniere Contrée. 2°. La grande Vallée d'Arques, qui débouche directement de la mer avec une largeur de 900 toiſes environ & 130 pieds de profondeur : Vallée, qui ſe propage fort avant dans les terres par pluſieurs vallons, dont le dernier ſe porte, en ſe rétreciſſant, il eſt vrai, juſqu'à huit lieues de diſtance, nous a paru devoir déterminer un grand courant dans le Canton où elle domine. 3°. Le Pays de Bray, qui fait encore ordinairement partie de celui de Caux, eſt un terrein fort aquatique, garni de prairies & d'herbages : & le reſte de ces Cantons eſt ombragé par une quantité de bois ; par de vaſtes forêts, qui établiſſent un Climat ſi différent de celui des plaines ſeches de Caux, qu'encore bien que ces premiers Habitans ſoient régis par la même Coutume, leurs mœurs cependant, leurs habitudes, leur conſtitution même different ſenſiblement.

Il en eſt ainſi du Pays d'Ouche & du Lieuvin, quoique réunis dans la V[e] Contrée, dont ils ne pouvoient être ſéparés, la Rille & la Toucque les embraſſant l'un & l'autre. Toutes ces diſtinctions ſeront rangées avec ordre, & fourniront autant de Cantons, auxquels la nature du ſol, le génie des Peuples, le caractere des maladies locales, aſſigneront les rapports ſous leſquels on peut les éloigner ou les rapprocher.

Il ſemble donc qu'il fût néceſſaire de conſerver la grande diſtribution des onze Cités antiques de la Neuſtrie, ou de nos onze Contrées, auxquelles nous avons aſſigné plus particulierement le nom propre des Peuples qu'on croit les avoir habitées au temps de Céſar ; encore bien que ces Peuplades, plus ou moins nombreuſes, aient pu prendre en différens temps plus d'étendue, ou ſe trouver plus reſſerrées dans leur Canton, comme nous aurons occaſion de le faire remarquer.

Enfin, nous le répétons, le Médecin Géographe ne devoit point s'aſſujettir ſtrictement à la diviſion des terres, quant à leurs limites, preſcrites par des poſſeſſions arbitraires, qui ont ſouffert beaucoup de variations. Il doit s'attacher à la diſtribution que lui offre la Nature; & la Topographie, qu'il lui importe de décrire, doit être relative à la ſituation des lieux, à leur proximité ou leur éloignement de la mer; à la nature du ſol, & à tout ce qui peut influer ſur les Climats.

C'eſt ſous ce point de vue que nous avons apporté la plus grande exactitude poſſible dans la deſcription & les différens points de partages des principaux Climats de la Normandie. La Médecine d'Obſervation, que nous pratiquons, depuis près d'une vingtaine d'années, au centre de la haute & de la baſſe Province, nous a ſouvent fourni l'occaſion de reconnoître & de juger, par nos propres yeux, l'expoſition des terreins & leur diſtribution. Ce travail fut d'ailleurs abſolument rédigé ſur les Cartes lumineuſes de M. de Caſſini. Mais indépendamment de ces ſecours, nous avons été aſſez heureux pour exciter, même ſur la partie Topographique, le zele de nos Confreres, en les invitant à nous tracer l'aſpect des Villes, ainſi que le Climat des Cantons où ils habitent. La confiance dirigea leurs premiers pas: l'Obſervation éclaira leurs recherches, leur zele les rendit importantes. Ce n'eſt point ici l'inſtant de rendre à ces Hommes, généreuſement dévoués à l'utilité publique, le juſte tribut d'éloges qui leur appartient. Ce ſera après avoir lu leurs Mémoires inſtructifs, qui ſeront préſentés ſous le nom de chaque Obſervateur, & placés chacun dans les portions de Contrées qu'il leur appartenoit de décrire, que la Nation pourra juger quels efforts l'Ordre de ſes Médecins oſa faire en ſa faveur.

Pour Nous, uniquement jaloux de l'honneur de provoquer une Correſpondance qui pût ſervir de point de ralliement à la Médecine Normande, n'ayant d'autre objet en vue que le bien public; flattés au

ſurplus de l'avantage de pouvoir encourager nos Médecins à diriger leur attention ſur les branches les plus eſſentielles de l'Art, nous oſons le dire, il n'eſt point de Ville, en Normandie, où nous n'ayons adreſſé nos invitations, nos prieres : il n'eſt point de Canton où nous n'ayons tenté de faire pénétrer le flambeau de l'Obſervation. En ſorte que, ſi les circonſtances n'ont pas toujours également ſervi toute l'étendue de notre zele, nous avons cependant lieu de nous applaudir d'avoir retiré, de chaque Canton intéreſſant dans nos différentes Contrées, une contribution aſſez fructueuſe, aſſez riche pour nous offrir ſes différences eſſentielles, relativement à ſon Climat & à ſes Maladies. Nous oſons même eſpérer que, s'il exiſte parmi les Médecins de cette grande Province des Hommes diſtingués que nous ayons le malheur de ne point connoître, & que nous n'avons pu conſéquemment aſſocier à la gloire qu'ils avoient le droit de partager : Nous eſpérons bien plus que, ſi quelques autres nous ont inutilement laiſſé attendre & deſirer les inſtructions que nous avions demandées, Tous enfin ſe ſentiront émus à la voix de la Patrie ; & que, deſirant concourir à la perfection d'un Ouvrage National auſſi important, on les verra ſe réunir avec empreſſement, & porter le tribut de leurs connoiſſances à cet illuſtre Tribunal de Correſpondance, qui devient le dépôt des richeſſes Médicales du Royaume. Alors mieux inſtruit, éclairé par un plus grand nombre de faits, le Génie, appuyé ſur l'expérience, ne manquera pas d'imprimer les derniers traits de vérité ſur les ombres que nous avons laiſſées, & d'achever en grand le *Tableau* que nous aurons ébauché.



PREMIERE

PREMIERE PARTIE,

Contenant la Description Topographique de chaque Contrée de la Province, l'aspect de ses Villes & Bourgs; les grands courans d'air qui établissent le Climat particulier de chaque Canton; leurs Maladies les plus ordinaires, leurs Epidémies meurtrieres les mieux connues.

CONTRÉE DE L'EST-NORD-EST

DE LA HAUTE NORMANDIE,

SOUS LE NOM PLUS GÉNÉRAL

DE CONTRÉE DES VEXINS.

1ere. Contrée.

VELLOCASSIÆ.

CETTE Contrée, qui forme l'Orient ſeptentrional de la Province entiere, compriſe depuis le 49e dégré 10' de latitude ſeptentrionale juſqu'au 50e, & placée ſous le 19e dégré de longitude, qui la partage par ſon centre, commence à l'endroit où la riviere d'Epte va ſe perdre dans la Seine, par une double embouchure entre *Limetz* & *Giverny* : & ce point peut être conſidéré comme l'angle du Sud-Eſt de la Contrée que nous allons décrire.

Elle voit le Vexin François & la Picardie, même le Vimeux au Levant ; une portion de la Manche, depuis le Tréport juſqu'à Dieppe, au Septentrion. Nous la bornerons au Couchant, en partant de l'angle du Nord-Oueſt, par la grande vallée d'Arques, où ſe trouve réuni le cours de trois rivieres principales (l'*Arque*, la *Béthune* & l'*Eaulne*) : vallée, dirigée du Nord au Sud, dont l'extrémité, tournant au Sud-Eſt, vient ſe perdre ſur la plaine de Buchy. Nous la bornons, également au Couchant, en partant de Rouen, par la vallée de Darnétal, à l'angle du Sud-Oueſt ; par celle de Préaux, qui porte la Robec ; par la plaine de Blainville, en tenant la tête des côteaux & vallons qui partent de la vallée de ce Bourg, dirigée du Sud au Nord, dont le principal vallon aboutit encore dans la plaine, à 500 toiſes de Buchy. Ainſi ce dernier Bourg, aſſis en un terrein plat, où vont ſe rendre, en ſens contraire, les deux courans de la vallée d'Arques & de celle de Blainville, à 1500 toiſes environ de diſtance, Buchy ſera le point de ralliement pour établir la ligne de démarcation qui doit ſéparer cette Contrée, à l'Oueſt, de celle du *Pays de Caux*.

Elle aura pour bornes, au Midi, la chaîne des hautes montagnes qui bordent la rive droite de la Seine, ou le cours de cette riviere depuis qu'elle a reçu l'*Epte*, avec ses sinuosités, dont la direction se porte enfin le long des roches de saint Adrien & des monts de Belbeuf, de Bon-Secours, de sainte Catherine, sur Rouen.

I°. Au Levant se trouve premierement la vallée que parcourt l'Epte, du Sud au Nord, en remontant vers sa source. Elle passe par saint Clair; mais avant d'y arriver, l'Epte reçoit la petite riviere d'*Aubette*, qui lui vient de l'Est à l'Ouest, par le vallon de Magny (Vexin François, Généralité de Rouen.) Cette vallée reçoit encore plusieurs courans de l'Est : mais en s'y tournant elle-même pour se porter à Gisors, elle prend, en s'élargissant, le courant de deux longues & étroites vallées, qui fournissent à l'Epte, dans la direction du Nord au Sud, la réunion de la *Bonde*, qui vient d'Estrépagny, & de la *Lévriere*, qui avoit auparavant arrosé Maineville.

Epidémie d'*Hébecourt*.

La paroisse d'*Hébecourt*, assise dans le vallon de la Lévriere, fut attaquée dans l'Automne 1776 d'une fievre putride, exanthématique & maligne, qui y enleva beaucoup de sujets. On croit que le traitement auroit bien pu contribuer à cette destruction. On s'étoit contenté de leur faire d'amples saignées. Aussi avoient-ils le pouls totalement déprimé, comme l'a remarqué M. Bellenger, que nous citerons ailleurs.

De Gisors, l'Epte va, dans sa premiere direction, se rendre à Gournay, en parcourant sa vallée, dont les montagnes sont plus rapprochées jusqu'à deux lieues environ au-dessous de la Ville. Là se présentent de belles prairies & des côteaux garnis de bois. La riviere semble même se perdre à travers le bois du *Ru*, à une lieue de Gournay; elle en sort pour baigner les prairies qui sont au Sud de la Ville, la traverse ensuite à son extrémité Orientale, passant au pied du Mont-Grippet, qui la couvre de très-près à l'Est-Nord-Est : mais elle prend un courant de l'Est

par la vallée du chemin de Beauvais, & ſe trouve au ſurplus entourée de prairies & de bois, à 500 toiſes de diſtance. Le grand vallon de l'Epte va ſe perdre au Nord, à la ſource de cette riviere, vers Soulbois.

Formerie eſt aſſis dans une belle plaine, où viennent ſe rendre tous les grands courans du Canton, & où commence l'extrémité de la vallée de la Breſle, qui va du Sud au Nord ſe porter ſur Aumale, dont la vallée eſt plus profonde que celle de Giſors (*). La Breſle ſuit ſa direction, après avoir reçu le cours de la Méline, pour ſe porter ſur Senarpont, où vient ſe rendre la petite riviere de *Liger* : & les deux premieres coulent dans leurs lits paralleles, pour ſe porter ſur Blangys juſqu'à Gamaches, au-deſſus duquel la Méline reſte entierement confondue à la Breſle. Celle-ci ſuit le cours de la vallée, qui, depuis Senarpont, tourne au Nord-Oueſt, & va gagner la Ville d'Eu, aſſiſe derriere des marais voiſins de la mer, à mi-côte, regardant l'Eſt, & recevant le Soleil du matin juſqu'à une ou deux heures en hiver. Elle eſt au confluent d'un vallon qui vient du Sud, défendue par une chaîne de montagnes au Couchant, & voyant, depuis le Sud-Eſt juſqu'au Nord-Eſt, des prairies que traverſe la portion appellée la *Chauſſée d'Eu*. La Breſle paſſe enfin par le Tréport, placé ſur le rivage, derriere des côteaux qui le couvrent du Sud & de l'Oueſt.

Vallée d'Aumale & d'Eu.

La Ville d'Eu.

Le Tréport.

La mer monte, dans les grandes marées, juſqu'aux murs de la Ville d'Eu : ce qui fait préſumer que le niveau de la vallée eſt élevé de 20-25 pieds au-deſſus de la laiſe de baſſe mer ; & la vallée prend à peu près 150 pieds de profondeur perpendiculaire. Son ſol n'eſt pas par-tout le même. Dans des endroits il eſt compoſé d'une partie de terre glaiſe ; en d'autres d'argille & de ſable, le tout recouvert d'une terre franche. La vallée, en deſ-

(*) Nous renvoyons aux Remarques ſur cette Contrée, pour traiter plus au long de ce qui concerne les Villes d'Aumale, Giſors, Andely & Gournay.

cendant vers le rivage, présente une terre limoneuse déposée par la mer, qui blanchit au feu; l'autre partie, en remontant la riviere, est une terre végétale noire. L'air de la Ville est sain, parce qu'il n'y a aucunes eaux croupissantes dans ses environs. On n'y connoît aucunes maladies particulieres, pas même les fievres intermittentes; & il y a long-temps qu'on n'y a observé d'Epidémies.

Vallée de l'Hyeres. A une petite lieue de la vallée d'Eu, se trouve, dans une direction parallele, celle de Criel, qui porte à la mer la riviere d'*Hyeres*, après qu'elle a arrosé Foucarmont & Grandcourt, deux Bourgs au centre d'une large vallée, & couverts en partie par la haute & la basse forêt d'Eu.

Cette portion Orientale est garnie de montagnes, de côteaux plantés, & présente de bons pâturages dans ses grandes vallées. On sçait combien celle de Gournay fournit d'excellent beure. On y trouve encore de grandes forêts: les deux forêts d'Eu, celles qui avoisinent Gournay, celle de Gisors, la forêt de Bray, une Verrerie près *Bézu*, & les plaines de Formerie, d'Estrépagny, dont la terre est très-fertile en bleds.

Revenant du Nord-Ouest au Sud-Est, se rencontrent deux autres vallées paralleles que suivent l'Eaulne & la Béthune. La premiere arrose Anvermeu & Londinieres, en partant de sa source à *Mortemer*, où se trouvent des marais aquatiques. On a remarqué que cette derniere paroisse a été exposée pendant long-temps aux fievres intermittentes, qui prenoient facilement un mauvais caractere: elles étoient si funestes, que plusieurs Curés de suite y étant morts, les Habitans se sont déterminés à dessécher une partie des marais; & depuis ce moment les maladies y sont bien moins communes. L'autre vallée part également de celle d'Arques pour se porter par Neufchatel sur Gaillefontaine, où la Béthune prend sa source, assez près de celle de l'Epte.

Anvermeu. Londinieres.

II°. Dans la plage Septentrionale de ce Canton, on voit de belles plaines entre la forêt d'Arques & les bois du Hellet, où il y a une Verrerie de ce nom; c'est un Climat fort sain: l'air y est

tempéré ; les Habitans, qui ſont aſſez aiſés pour ſubvenir à leurs beſoins, y ſont robuſtes, aiment le travail & vivent long-temps: ils mangent de bon pain de froment, peu de viandes & beaucoup de légumes. On ne les voit point expoſés aux ravages des Maladies Epidémiques. La petite vérole ſeule y prend ce caractere, & n'y eſt point meurtriere. Les maladies qui y regnent le plus ordinairement ſont les fievres continues, rarement putrides, & les milliaires y ſont très-peu communes. La péripneumonie y eſt preſque toujours ſeche & inflammatoire ; & ces Habitans bien conſtitués, robuſtes, ſoutiennent très-bien les ſaignées fréquemment répetées. Au ſurplus on y trouve grand nombre de vieillards ſans infirmités.

Neufchatel, petite Ville connue par ſes bons fromages, ſe voit à l'extrémité de cette plaine, ſous les bois du *Hellet*, qui en ſont diſtans d'une demi-lieue au Septentrion : elle eſt aſſiſe à mi-côte, & couronne même une éminence, qui eſt cependant couverte à l'Eſt par le mont Ricard & ſes bois. La Béthune l'arroſe dans ſa partie déclive à l'Oueſt-Sud-Oueſt, où ſe continue ſa vallée qui prend la direction du Sud, pour aller ſe perdre à ſainte *Urſule*, près Forges, dont nous parlerons dans la ſuite. Neufchatel.

C'eſt dans cette partie, qui eſt ſituée entre la Ville d'Eu & Neufchatel, principalement dans les vallées de la Breſle & de l'Hyeres, que ſe manifeſta dans l'hiver de 1774 à 1775 la fameuſe & cruelle épizootie, qui fit tant de ravages ſur les bêtes à cornes, & qui eût été ſans doute mille fois plus déſaſtreuſe, ſans les ſages précautions du Gouvernement & les ſoins de M. Vicq-d'Azir *. La communication abſolument interceptée par les Troupes, l'aſſommement du plus grand nombre des beſtiaux, la déſinfection des étables furent les grands remedes heureuſement employés aſſez tôt, pour préſerver le Pays de Bray de la contagion.

* Voyez ſon *Expoſé*, publié par ordre du Gouvernement & la deſcription de cette épizootie, pag. 122. -- in-8°. Paris, 1776.

Ce Canton eſt entrecoupé d'herbages, de haies & foſſés. Il eſt arroſé par nombre de ruiſſeaux & de ſources, qui en fertili-

ſent les pâturages. Il y a peu de plaines, & elles ne ſont pas très-fertiles. Le ſol eſt une terre glaiſe, qui a la marne aſſez près de la ſurface. Ses Habitans ne ſont point induſtrieux, ni portés au commerce des Manufactures, comme ceux du Pays de Caux. Ils ſont indolens, pareſſeux & enclins à l'ivrognerie. Leur terrein ne fournit pas aſſez de bleds : ils en tirent de la Picardie, par Aumale. La Ville de Neufchatel, à peu près au 50e dégré de latitude, préſente des hommes & femmes, des races entieres de la plus haute taille. Son Peuple & les gens ſans éducation y ſont ſuſceptibles des vices que nous venons de citer : ils aiment peu le travail, & paroiſſent hautains. La bonne compagnie ſe livre au jeu, à la table, à la bonne chere, à la chaſſe & aux armes ; on y voit beaucoup de bons Militaires. Le Climat de Bray eſt généralement humide, brouillardeux & aſſez froid. Nous le prendrons plus en détail dans la ſuite. (V. les Obſervations ſur cette Contrée, No. IV.) --- On a découvert depuis peu d'années une ſource d'eaux minérales ferrugineuſes dans la paroiſſe de *Quievrecourt*, au Nord-Oueſt de Neufchatel, dont ſes Habitans commencent à faire uſage. Elles ont beſoin de nouveaux ſuccès, & la ſource d'être nettoyée, avant qu'on puiſſe s'y confier. Dans l'été & l'automne de 1773, cette Ville & ſes environs étoient expoſés à la Conſtitution varioleuſe, qui, quoique épidémique, n'y fit point de ravages. Nous ſçavons que le printemps de 1776 a vu régner dans ce Canton de Bray des fauſſes pleuréſies, qui demandoient les vomitifs & les purgatifs, plus que les ſaignées.

Eaux Minérales de Quievrecourt.

III. La plage Occidentale de cette portion préſente peu de plaines, mais beaucoup de bois, & des forêts diſtribuées ſur les bords de la vallée d'Arques, qui la reſſerrent conſidérablement dans ſa direction au Sud. On y voit la forêt d'Arques, les bois d'*Erables* ; la Bourgade des grandes Ventes, dans une petite plaine environnée de bois à l'Eſt & à l'Oueſt ; la forêt des Ventes, celle d'Eauy, les bois de la Verrerie de Maucomble. La plaine de Buchy ſe prolonge enfin jusqu'aux côtes qui bornent le Pays de Bray :

Buchy.

côteaux.

côteaux garnis de bois ; à Sommery, à Buchy & dans le voiſinage, il régnoit dans l'automne de 1775 des maux de gorge gangréneux ſur les enfans. M. Richard les obſerva dans la premiere de ces Paroiſſes, & s'apperçut qu'on avoit demandé du ſecours trop tard.

Angine gangréneuſe courante ſur les enfans en 1775.

Mais dans les grandes & petites Ventes, ainſi qu'à Anvermeu, il régnoit en Février 1776 une péripneumonie putride & gangréneuſe, qui fut très-meurtriere avant qu'on y eût porté des ſecours, puiſqu'il étoit mort dans ces trois Paroiſſes plus de ſoixante-dix Habitans. La vigilance ordinaire de M. de Croſne, Intendant de Rouen, ſçut en arrêter les progrès. Cette maladie étoit la même que l'Epidémie de Dieppe, que nous décrirons dans la Conſtitution Catarreuſe de l'hiver de 1775 à 1776. On peut d'avance faire obſerver que la nature de la maladie, la ſaiſon pluvieuſe qui ſuccédoit à des froids rigoureux, & l'athmoſphere humide de ces lieux, ne permettoient pas d'y employer les ſaignées copieuſes, comme nous avons dit qu'on avoit quelquefois pu le faire pour les Habitans de la plaine de ce Canton.

Péripneumonies putrides, épidémiques, en 1776, à Anvermeu, dans les *grandes* & *petites* Ventes.

IV°. Plus au centre de cette Contrée ſe préſentent différens vallons qu'arroſent leurs ruiſſeaux (celui de la vallée de Blainville, qui paſſe par Ry, Bourg entouré de grands côteaux à tous les points de l'horizon, & celui du *Héron*), tous dirigés du Nord au Sud : ils vont ſe réunir à la grande vallée que parcourt l'*Andelle* dans la même direction.

La paroiſſe de Blainville, aſſiſe en plus grande partie au centre de ſon vallon bien ouvert, voyoit régner épidémiquement la petite Vérole au printemps de 1773. La Conſtitution Varioleuſe fut ſuivie, dans l'été, d'une Epidémie de fievre maligne, caractériſée par l'anxiété, la perte des forces vitales, l'abattement général, la ſtupeur avec délire, ſouvent ſans éruption. Elle enleva une quarantaine de ſujets, qui périſſoient en trois & cinq jours ; tous ceux que la maladie n'enlevoit point avant le ſecond ſepténaire révolu, étoient aſſurés d'en guérir. Il eſt à remarquer que ce Canton ne fut

Edidémie de Blainville en 1773.

point ravagé par l'Epidémie Scarlatine, ni par la Varioleuſe en 1776 & 1777; mais les Maladies Chroniques, obſtructions & abſcès des viſceres abdominaux y furent très-communes.

Vallée de l'Andelle.

Cette vallée, qui ſemble commencer ſous Argueil, deſcend par *Elbeuf*, *Lille-Dieu*, *Charleval*, & tourne enſuite un peu au Sud-Oueſt par *Fleury*, le long des bois de *Radepont*, le Pont-Saint-Pierre, continuant ſa route au Couchant, pour ſe perdre dans la Seine à Pitres, ſous les montagnes des *Deux Amans*. Tandis qu'à Charleval, qu'habita Charles IX, elle reçoit une vallée venant du Sud-Eſt, formée par le concours des différens vallons qui partent du côté méridonal de la Forêt de Lions, dont le principal eſt celui de *Rozay*, baigné par la *Lieure*, avant qu'elle rejoigne l'Andelle.

Cette vallée voit ſouvent régner les fievres d'automne. Dans celui de 1776 nous y obſervions des fievres ardentes, avec la diſpoſition ſcorbutique angineuſe, dont nous décrirons ailleurs l'Epidémie, qui prédominoit en cette année.

Immédiatement derriere cette grande vallée, depuis ſon origine juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à Charleval, ſe trouvent les vaſtes portions de forêts qui compoſent la Forêt de Lions, au centre de

Lions-la-Forêt.

laquelle eſt ſituée Lions, Ville au 13ᵉ ſiecle, qui n'eſt plus qu'un Bourg, aſſis au pied d'une montagne, prenant ſon grand courant d'air du côté du Nord-Eſt par la ſource de la Lieure; encore cette vallée eſt-elle bornée, à peu de diſtance, par un bouquet de forêt. En l'année 1768, Lions eſſuya une Maladie Epidémique, que nous décrirons ci-deſſous (Obſerv. N°. III), parce qu'elle fut la même qu'à Gournay, & traitée par le même Médecin. --- Cette partie du Vexin eſt froide & humide; la terre eſt fraîche & poreuſe; elle retient l'eau long-temps. Les catarres & rhumatiſmes; l'œdême, la cachexie & l'aſthme; les fievres automnales ſont les maladies de ce Canton.

Au centre méridional de la Contrée, au delà des forêts dont

Ecouys.

nous venons de parler, on rencontre Ecouys, groſſe Bourgade

au milieu des plus belles plaines du Vexin, qui ne ſont protégées qu'en partie des vents du Septentrion, & au ſurplus bien expoſées à l'Oueſt, au Midi & au Levant, depuis le Pont-Saint-Pierre (aſſis dans la vallée d'Andelle, & preſqu'environné de bois à peu de diſtance) juſqu'au-deſſus d'Eſtrépagny.

V. les Obſervations, N°. II. art. 3.

De ces plaines naiſſent les vallons, qui viennent de l'Eſt & du Nord ſe déboucher ſur les Andelys, Ville dont nous donnerons une deſcription particuliere, au-delà de laquelle ſe trouvent de nouvelles plaines plus ſablonneuſes, qui ſe propagent juſqu'à la rive droite de la Seine & de l'Epte. C'eſt dans la portion du Sud-Oueſt de cette plage que l'on voit les forêts d'Andelys & de Vernon, ainſi que *Vernonnet*, ſéparé de ſa Ville par la Seine. Les campagnes & plaines des environs d'Andelys ſont, à ce qu'on aſſure, plus expoſées aux Maladies Epidémiques, que la Ville même. Elles ſont les mêmes qui ſont communes aux terres élevées du Vexin, & nous en parlerons bientôt. Un Médecin de ce Canton penſe qu'entr'autres cauſes on peut ſoupçonner, comme plus capable de contribuer à la propagation des épidémies, un uſage abuſif, qui ſe rencontre cependant dans la plupart des autres Contrées. La plus grande partie des maiſons des Laboureurs ſont réunies en Hameaux; chaque particulier a ſa cour fermée, pour l'ordinaire aſſez petite, dans laquelle ſont répoſtés tous les fumiers juſqu'à la porte de leur habitation, de ſorte qu'ils ne peuvent ſortir ſans marcher ſur le fumier; ils ne peuvent laiſſer leur porte, leurs fenêtres ouvertes, ſans en reſpirer l'infection. On en voit même beaucoup qui les entaſſent dans une foſſe profonde, où ils font ſéjourner, à deſſein, une eau fétide qui croupit & ne s'écoule jamais.

Epidemie de Preſſaigny en 1754.

Au printemps de 1754, il régna dans la paroiſſe de Preſſaigny l'*orgueilleux* une épidémie que M. de Boiſduval, notre Confrere, qui y avoit été envoyé par le College, caractériſa fievre putride, ſemblable à celle de Rouen (automne 1753), dont nous parlerons ailleurs *. Cette Paroiſſe eſt ſituée ſur la rive droite de

* V. dans la IVe Contrée les Malad. Epid. de Rouen.

la Seine, qu'elle voit au Midi (Sud-Oueſt), ayant derriere elle (à l'Eſt-Nord-Eſt) la forêt de Vernon.

V°. Il nous reſte à conſidérer dans cette Contrée la plage de l'Occident Méridional, qui ſe trouve compriſe entre Buchy, la vallée de Préaux, la grande vallée de Seine, ou plutôt la rive droite de ce fleuve, depuis Rouen juſqu'à l'embouchure de l'Andelle, vers laquelle ſe trouve la forêt de Long-Boil; Cantons définitivement bornés par la vallée de l'Andelle: en ſorte que ſi l'on excepte les rives de ces rivieres, où l'on voit quelques prairies & des bois, toute cette portion conſiſte en grandes & & belles plaines, fertiles en grains, moins cependant que celles du Vexin.

Nous remarquerons ſeulement la vallée de *Saint-Aubin*, dirigée de l'Eſt à l'Oueſt, par Darnétal ſur Rouen, portant la riviere d'Aubette. Elle reçoit à *Montmain* un vallon du Nord qui paſſe à travers les bois de *Beaulieu* & d'*Annebourg*.

Vallée de Darnétal. Deſcription du Bourg de ce nom.

Darnétal, ſitué au fond de la vallée, à demi-lieue de Rouen, & qui s'étend dans une autre vallée, venant du Nord à travers les bois & les montagnes de Préaux, eſt un Bourg fort peuplé qui ſe trouve au confluent des deux courans de l'*Aubette* & de *la Robecq*. Cette ſituation le rend très-commode pour les fabriques & manufactures de toutes eſpeces: on y fait ſur tout des couvertures, de gros draps, des eſpagnolettes & des ſerges. Ce lieu peut contenir environ huit à dix mille Habitans, dont le peuple eſt un aſſemblage d'ouvriers de toutes Nations, qui vivent en plus grande partie de harengs & maquereaux ſalés, de viandes fumées, de mauvais fromages, & ſont fort adonnés à l'ivrognerie: ils boivent auſſi beaucoup d'eaux-de-vie. Ce genre de nourriture rend leurs maladies très-aiguës, très-putrides; car au ſurplus on y voit régner les mêmes maladies qu'à Rouen.

Les plaines forment un Canton des plus agréables & des plus ſains de la Province, parce qu'étant élevées & ſuffiſamment dé-

couvertes, on n'y a point de disette d'eau, & qu'elles sont entourées de bois, à des distances suffisantes pour n'en pas redouter le voisinage, toujours humide & brouillardeux. On y voit des centenaires & beaucoup de vieillards au-dessus de 80, 90 ans.

Au printemps de 1769, il régna dans la Paroisse de la Neuville, *Champ d'Oissel*, située en pleine, ayant la forêt du Long-Boil à son Midi, une Maladie Epidémique, qui enleva brusquement neuf sujets des plus vigoureux, hommes & femmes : ils périrent couverts de pétéchies rouges. Le docteur Rouelle, notre Confrere, y fut envoyé : il s'assura que cette fievre devoit se ranger dans la classe des catarrho-bilieuses. Le symptôme le plus essentiel étoit l'anxiété vers l'épigastre, avec oppression, suffocation & nausées. Il les fit vomir & les purgea de bonne heure; alors ils ne virent plus de pétéchies ni d'éruptions, qui les enlevoient auparavant du 5 au 7 - 9... la maladie prenoit une plus longue durée, & la Nature la guérissoit par des sueurs constantes & critiques. Épidémie de la Neuville, en 1769.

Dans l'année 1776 on y a vu des petites Véroles, qui n'étoient pas autant épidémiques que dans d'autres Cantons; mais la rougeole, la fievre scarlatine, compliquées avec les maux de gorge, régnoient très-épidémiquement dans nombre de Paroisses, depuis *Vacqueuilles*, *Martainville*, jusqu'à Darnétal, tant sur les enfans que sur les adultes : ceux-ci resterent bouffis, languissans, lorsque l'éruption ne fut pas assez complette. Les Chirurgiens de ce Canton m'ont assuré que ces fievres éruptives n'y étoient point dangereuses, puisqu'elles se terminoient favorablement avec toutes sortes de méthodes, même opposées; en les faisant saigner, comme en confiant la maladie à la Nature.

Dans l'automne de la même année, la rougeole, compliquée avec l'angine-aphteuse & gangréneuse, devint épidémique sur les hauteurs qui bordent la Seine au Sud-Est de Rouen. L'épi- Epidémie scarlatine-angineuse, à Belbeuf, en 1776.

démie débuta à Belbeuf d'une maniere effrayante : quatre à cinq enfans y moururent en si peu de jours, qu'on n'eut pas le temps de les secourir ; elle se communiqua ensuite à une trentaine, qui eurent des accidens terribles : j'en parlerai en traitant de cette Constitution (année 1776.) Elle avoit commencé dès la fin de l'été au-dessus de la côte du *Port-Saint-Ouen*, aux Authieux & dans la Paroisse de Sotteville *Sous-le-Val* ; mais elle s'y cantonna seulement dans quelques familles. Dans une seule maison de cette derniere Paroisse, six personnes, adultes & enfans, en furent attaqués ; quatre périrent brusquement : M. le Curé fut pris & en eut la plus grande frayeur ; il me fit consulter, & se trouva guéri en peu de jours, parce qu'on le fit vomir largement avec l'*ipecacuanha*.

Dans l'hiver de 1773 à 1774, j'ai vu la pleurésie bilieuse régner dans les campagnes d'au-delà *Bon-Secours*, & céder aux vomitifs administrés convenablement, sans saignées : il en fut de même pour la colique bilieuse, dont je rencontrai aussi quelques exemples. La même saison avoit procuré à d'autres, & sur-tout aux femmes, des rhumatismes aigus, le véritable rhumatisme-goutteux, dans la partie de *Franqueville*, & du *Bourg-Baudouin* ; ils étoient accompagnés vers le 11-14, d'une éruption milliaire, à base rouge, qui se reproduisoit à plusieurs reprises, jusqu'au-delà du 20, sans emporter absolument les accidens des articulations & du rhumatisme, puisqu'il fallut en baigner plusieurs. En 1776 on vit courir des flux dyssentériques dans les plaines en deçà de la vallée de *Fleury*, & plusieurs personnes en moururent.



REMARQUES SUR CETTE CONTRÉE.

Il ſemble qu'une Contrée, qui n'offre à peu près que ſoixante lieues de circuit, devroit être rangée ſous un même Climat : cependant nous obſerverons qu'il regne une température aſſez variée dans pluſieurs de ces Cantons ; différences qui naiſſent en partie du ſol, en partie de la diſtance à la mer, &c.

1°. La petite Ville d'Aumale eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, tournée à l'Eſt, où ſe trouvent des prairies qu'arroſe la Breſle, &, à quelques cens toiſes, une montagne aſſez eſcarpée : cependant elle eſt plus défendue par les hauteurs depuis le Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, ſa vallée reſtant ouverte au Midi & au Septentrion. Les collines qui l'environnent ſont toutes formées de marne, d'où elle tire ſon nom antique d'Albemarle, *Albamarla :* il y a lieu de croire cependant que les montagnes du Couchant renferment des mines de fer, comme on en pourra juger par les eaux minérales qui en ſourdent, dont nous parlerons enſuite. Aumale.

Nous ne ſçavons rien de particulier de ſes Habitans, dont le plus grand nombre eſt occupé aux manufactures de ſerge, qui établiſſent le principal commerce de cette Ville : elle eſt à 14 lieues Nord-Eſt de Rouen, & 28 Nord-Oueſt de Paris. Elle voit beaucoup de bois dans ſes alentours, ſur-tout dans la partie du Couchant. Son Climat doit être humide, brouillardeux, fort expoſé aux intempéries du Midi & du Septentrion, aux viciſſitudes du chaud & du froid, du ſec & de l'humide ; auſſi paroît-il qu'Aumale a ſouvent vu de fréquentes & cruelles épidémies.

M. Marteau, qui pratiqua long-temps la Médecine en cette Ville, & qui emporta les regrets de tous les Citoyens, nous a appris par ſa lettre adreſſée à M. Raulin (Journ. de Méd. Mars 1756.) qu'il avoit régné à Aumale pendant pluſieurs

années, ainſi qu'aux environs, une eſpece d'eſquinancie gangréneuſe, dont les ſymptômes ſont détaillés avec autant d'ordre que de préciſion. Les médicamens qu'il employoit pour la combattre, ſont ſi connus aujourd'hui, que nous ne les répéterons point ici.

Epidémie de maux de gorge gangréneux à Aumale, en 1754, 1755.

Ces angines furent ſuivies d'une autre Maladie qui fut preſqu'autant épidémique. » La Maladie s'annonçoit, le plus ſouvent » le matin, par un friſſon; la fievre s'allumoit avec altération, » chaleur à la peau, anxiété univerſelle, accablement de la tête, nauſées, vomiſſement bilieux; le pouls étoit *large*, *dur* & » un peu fréquent : vers le quatrieme jour, il devenoit petit, » ſerré, précipité; mais dès l'invaſion, les malades s'étoient » plaints d'un point de côté plus ou moins aigu, plus ou moins » fixe (*le ſang étoit couvert d'une couenne épaiſſe, jaune & d'une* » *médiocre conſiſtance.*) Les urines étoient le plus ſouvent brunes » avec un nuage au milieu; quelquefois elles dépoſoient dès » les premiers jours un ſédiment briqueté, furfureux : la langue » ſe conſervoit humide, & ſe couvroit d'une craſſe blanche ou » jaune. Quelques malades éprouvoient un flux qui ſe ſupprimoit le 3 ou le 4 au plus tard : la reſpiration étoit fréquente » dès le commencement, & accompagnée de ſoupirs; & les malades jettoient des crachats teints de ſang, auxquels il en ſuccédoit » d'autres qui étoient roux, ſafranés, ou bruns & très-fluides.... » Peu à peu le ventre ſe tendoit; le délire ſurvenoit, ſur-tout » dans ceux qui avoient rendu des urines bourbeuſes : dans les » autres, la raiſon ſe conſervoit ſaine & entiere; mais dans les » uns & les autres, le pouls devenoit ſur la fin *intermittent*, *mol* » & *onduleux*, ou *petit*, *aigu* & *fugitif* (l'ouverture des cadavres a prouvé que la gangrene s'établiſſoit de bonne heure dans le poumon). » Ils mouroient la plupart le 5ᵉ, ou au commencement du 7ᵉ jour : trois de ces malades ont éprouvé » une vomique après le 40ᵉ; & quelques-uns ont été jugés par » des ſueurs critiques le 5 & le 7, le 7 & le 9 ».

Autre Epidémie : Pleuro-Péripneumonies-malignes, en 1756.

Le

Le traitement de ce Médecin consistoit à désemplir les vaisseaux, à émétiser de bonne heure, pour retourner à la saignée, qu'il nous paroît avoir souvent trop prodiguée, puisqu'il en a quelquefois porté le nombre jusqu'à neuf; & que l'état du pouls, la qualité du sang, la disposition gangréneuse & l'affaissement très-prochain des forces vitales sembloient s'y opposer. Quand la douleur étoit erratique, il faisoit appliquer, le 3e jour, un emplâtre de poix navale, saupoudré de cantharides : lorsque l'expectoration se supprimoit, il appliquoit les vésicatoires *internis tibiis*. Le nitre camphré (24 gr. de nitre, 6 gr. de camphre) étoit son remede favori; il l'administroit pendant tout le temps de la maladie.

Le même Médecin observoit encore à Aumale, en 1762, des fievres vermineuses qui régnoient avec les symptômes les plus bizarres que l'engeance des vers puisse produire. Fievres vermineuses, en 1762.

Cette Ville a ses sources particulieres d'eaux minérales, qui furent découvertes en 1755 par Dom Mahon, Religieux Bénédictin : elles sont assises dans la prairie au Nord de la Ville; & feu M. le Comte d'Eu n'a rien négligé pour les rendre autant commodes qu'utiles. De quatorze sources, connues par les recherches de M. Marteau, on s'est contenté d'en enfermer trois : la *Bourbonne*, la *Savari* & la *Malon*. La prairie où elles se trouvent ne présente, dans une étendue de près de 40 arpens, qu'une terre tourbeuse, dont une partie brûle, tandis que la glebe, qui lui est intimement unie, résiste au feu & demeure inaltérable sous la forme d'une terre d'un blanc rougeâtre. La glebe ferrugineuse s'est trouvée à six pieds de profondeur, en perçant sous la montagne qui borne l'Ouest de la prairie. Eaux Minérales d'Aumale.

La Bourbonne est à 8 dégrés au-dessus du terme de la congelation; les deux autres à 7 dégrés ½ : elles sont d'une saveur âpre & sub-astringente; leur odeur est pénétrante : quelques-uns l'ont regardée comme sulphureuse; elle n'a cependant qu'une simple odeur de poudre à canon brûlée, ou d'hepar foible. La présence

de l'air, en quantité beaucoup plus considérable que dans l'eau de fontaine, y est prouvée par plusieurs moyens : l'analyse la plus étendue & la plus exacte qu'en ait pu faire M. Marteau, est consignée dans un Traité sur ces eaux, publié en 1759. Les essais sont nombreux, les expériences multipliées & portées au dernier terme des résultats connus : d'où cet habile Observateur a conclu » que les eaux d'Aumale sont vitriolées ; qu'elles charient quel» ques atomes de terre calcaire ou absorbante ; que chaque pin» te, après la décomposition du vitriol, contient à peu près trois » grains de mars ; que ce mars conserve encore quelque chose » de ses propriétés métalliques, & n'est pas une terre simple» ment ochreuse : que celui de la Bourbonne a pardessus les deux » autres l'avantage d'être combiné avec un peu de soufre miné» ral, quoique ce soufre paroisse d'une couleur singuliere ; que » chaque pinte de ces eaux contient trois quarts de grain & plus » d'un sel analogue au sel marin ; que ce sel est lié à un bitume, » dont il paroît inséparable ».

M. Monnet a fait une seconde analyse des eaux d'Aumale, & ses expériences se sont trouvées en contradiction avec celles de M. Marteau : l'Académicien de Turin prétend qu'elles ne contiennent rien de vitriolique, mais du fer, de la terre absorbante & très-peu de sélénite. Le Médecin d'Aumale a répondu à M. Monnet de la maniere la plus satisfaisante. Voyez le Journ. de Méd. Avril 1769 ; & la Dissertation sur ces eaux apprendra, par une suite d'observations bien faites, qu'elles conviennent dans le *chlorosis*, dans les foiblesses & empâtemens d'estomac, dans les longues *céphalées*, dans l'œdême & dispositions cachectiques, &c. qu'elles ont enfin les vertus des eaux de Forges, à un dégré au moins aussi éminent.

II°. Toutes les plaines ont à peu près le même dégré d'élévation, & pourroient être considérées sous le même aspect, avec la seule différence que celles qui bordent le rivage, & que nous avons rangées dans la plage Septentrionale, sont plus seches que

celles de la plage Occidentale & Méridionale, & même que celles qui sont au centre du Vexin. Ces dernieres sont couvertes en partie du Nord, par la grande étendue de la forêt de Lions; du Nord-Ouest par celles de Long-Boil; de l'Est, fort au loin, par le bois de la *Herannerie*, par ceux de Gisors; mais elles sont tout-à-fait découvertes au Sud-Ouest & au Midi, même au Sud-Est, comme plus élevées que les obstacles qui se présenteroient vers ces différens points de l'horizon.

La terre labourable du Vexin est une terre forte, d'un jaune noirâtre, assez dense, douce au toucher, qui devient facilement meuble; en un mot, de la meilleure qualité pour les ensemencemens: elle prend ordinairement plus de trois pieds de profondeur avant l'argille, & n'a pas besoin d'une grande quantité de fumier, pour être fertile en bleds.

Le Vexin: nature de son terroir.

Les Habitans de ce Canton sont excellens Laboureurs, bons travailleurs, & le Paysan y vit assez rapproché de la simplicité rustique: ils sont forts, vigoureux & bruns; ils ne sont point adonnés à l'industrie des fabriques.

1°. Gisors, Capitale du Vexin Normand, est une petite Ville peu nombreuse en Habitans. Elle est située sur le penchant d'une colline en pente douce, exposée au Midi, dans une vallée qui peut avoir 1000 toises de long, & qui est surmontée par le mont de Magny, couvert de bois. Cette montagne se trouve au centre d'une longue chaîne de côteaux, qui va croiser vers l'Ouest, & se joindre (en laissant un courant étroit à la riviere d'Epte, qui coule dans la vallée & traverse la Ville) aux collines & bois de *Néaufle*, qui bornent la Ville à l'Ouest, à 1500 toises de distance: elle est bornée au Septentrion (Nord-Nord-Ouest) par des forêts très-voisines, & reçoit en partie le courant du Nord par le cours de l'Epte, ou la vallée de Gournay. Du Sud à l'Est, jusqu'au Nord-Nord-Est, se trouvent aussi plusieurs montagnes, qui ont entr'elles deux ouvertures, & présentent autant de courans étroits, dont le premier (au Sud-Sud-Est), bouché à une lieue de

Gisors: son exposition.

diſtance, vient de la plaine de Chambors : l'autre, vers l'Eſt, eſt nommé la prairie de *Trye-Château*, dans lequel coule un ruiſſeau qui vient ſe joindre à l'Epte. La vallée de Giſors a peut-être 150 pieds de profondeur : vue du mont de Magny ; la Ville ſe préſente comme dominée par la forêt du Roi (les bois de Giſors) ; & circulairement par les montagnes & côtes que nous avons décrit, qui ſemblent, par leur enchaînement, former la vallée & en boucher les courans.

En 1768, la petite Vérole y régnoit épidémiquement : elle enleva preſque tous les adultes qui en furent attaqués, & l'Epidémie fut longue. M. le Mazurier, Docteur en Médecine, auquel nous devons cet expoſé, croit devoir en attribuer la cauſe à l'expoſition de la Ville. Les environs de Giſors voient aſſez ſouvent des Maladies Epidémiques régner dans les Campagnes. M. de Laubel, qui a toujours été chargé du ſoin d'y veiller, les a continuellement qualifiées de *fievres putrides*, non rebelles à un traitement convenable : elles ſe portent ſur la claſſe des pauvres : » Malheureux, dit ce Médecin charitable, qui ſeroient promptement ſoulagés, s'ils tomboient en de meilleures mains dès le » commencement de leurs maladies, puiſqu'en général le régime » & les remedes indiqués, ſagement adminiſtrés, les ſauvent en » peu de jours ». Et c'eſt tout le détail que nous avons pu obtenir.... Telles furent les Epidémies de la *Grange* & *Puchay*, ſous la forêt de Lions, à l'abri du Nord ; & celle de *Hacqueville*, & lieux voiſins (la derniere dans l'automne de 1776.)

Maladies Epidémiques des environs de Giſors.

Celle-ci a continué ſes progrès aſſez foiblement, mais elle ne s'eſt terminée qu'au bout de cinq mois ; elle paſſa enſuite dans la Paroiſſe de *Mouflaines*, à peu de diſtance de la premiere (toutes deux en plaine ; la derniere à l'extrémité du vallon oriental des Andelys, & foiblement protégée des vents de Sud par un petit bois). C'étoit au mois de Mai 1777, que cette Epidémie étoit plus marquée avec des ſymptômes variés : « J'ai trouvé, dit M. de Laubel, des malades attaqués de fluxion de poitrine ; d'autres

Fievres putrides, Epidémiques, en 1776 & 1777.

qui ne péchoient que par abondance de ſang & trop de chaleur, pluſieurs qui avoient des maladies de la peau, & le plus grand nombre avec des fievres putrides; & c'eſt dans ces derniers ſeuls que j'ai reconnu l'Epidémie régnante, ou ce que l'on appelle la Conſtitution de l'année ». (Il nous ſemble qu'elle peut être caractériſée catarrhale & putride). Il y étoit déjà mort vingt perſonnes. Dans la Paroiſſe de *Veſly*, qui fut affligée au même temps, & ſpécialement ſur la fin de l'hiver, on obſervoit la complication des maux de gorge. -- Celle d'*Amécourt*, ſituée près du vallon de l'Epte, au Nord de Giſors, s'annonça comme *putride pétéchiale*, au rapport de M. le Mazurier, qui a ſuccédé à M. de Laubel; & déjà nous y reconnoiſſons les traces de cette *Scarlatine-angino-gangréneuſe*, que la Contrée d'Evreux vit naître la premiere, dans l'été de 1776. Mais c'eſt plus ſpécialement dans la Paroiſſe de *Nencourt* qu'elle a le plus manifeſté ſa nature, au mois de Juin 1777. Elle moiſſonna rapidement huit de ces Habitans; & les ſecours de M. le Mazurier, qui la traita comme fievre inflammatoire, ne purent en empêcher pluſieurs autres d'y ſuccomber. « Tous éprouvoient une fievre fort aiguë, dès le principe, avec des maux de gorge, l'embarras de la déglutition & des douleurs à l'épigaſtre; du trois au quatre, la peau rougiſſoit ſur toute la ſurface du corps; chez quelques-uns il s'eſt mêlé du *millet malin*: ils mouroient du cinq au ſept; mais quand ils avoient paſſé le neuvieme jour, on pouvoit compter ſur la guériſon ». Dans le même temps la Paroiſſe de *Joui*, *ſous Telle*, & le Bourg de Chaumont, en reçurent la complication, qui ſe joignit à une Epidémie, propagée ſourdement depuis ſix mois dans ces deux Paroiſſes: il y avoit une trentaine de morts dans la premiere, avant qu'on eût demandé des ſecours. Celle-ci étoit une fievre continue de la claſſe des putrides, prenant vingt jours de durée, & préſentant ſouvent une complication d'éruption milliaire. Ses progrès furent bientôt arrêtés par les ſoins de M. le Mazurier; mais ſur-tout par les effets de la vigilance ordinaire de M. l'Intendant,

Epidémie de Nencourt. La ſcarlatine angi-no-gangréneuſe.

qui ne laiſſa jamais une Epidémie devenir déſaſtreuſe dans ſa Généralité, pourvu qu'il fût averti de ſon exiſtence.

Maladies ordinaires des plaines du Vexin.

2°. Les maladies auxquelles ſont ſujets les Habitans du Vexin, & dont j'ai vu moi-même quelques traces, ſont bien caractériſées dans le Journal qui m'a été communiqué par M. Virguin, Chirurgien au-deſſus du commun, pratiquant à Ecouys. J'en donnerai l'extrait à mes Lecteurs, ne voulant rien changer aux faits d'Obſervation.

Dans le Journal de l'année 1772, on rencontre en hiver des péripneumonies bilieuſes inflammatoires, dans leſquelles quelques malades périſſoient au 7e jour: & cela plutôt par leur indocilité que par le caractere de la maladie. Les Payſans, dit notre Obſervateur, ne veulent point quitter leur cidre, répugnent à prendre des délayans, à recevoir des lavemens dans les premiers jours, & ne demandent enfin que la ſaignée: ſi elle ne les guérit point, ils renoncent, pour ainſi dire, à tout remede, & meurent en croyant à la fatalité de leur deſtinée.... même année, des fievres continues exacerbantes, quelquefois dégénérées en bilieuſes, & même putrides, qui ſe terminoient aſſez bien, quoique longues dans leur jugement; & qui ne devenoient telles, que par la lenteur à appeller du ſecours dans les premiers jours.

En 1773, continue-t-il, j'ai ſuivi des maladies catarrheuſes, peu ou point inflammatoires, des corizes & mouvemens fébriles, accompagnés de ſaburres viſqueuſes & froides dans les premieres & ſecondes voies .... « J'ai eu, au mois de Février, une femme » groſſe de deux enfans, & à terme, attaquée d'une pleuréſie » avec beaucoup de fievre, point de côté aigu, toux ſeche, » crachement de ſang (elle étoit au 7e jour.) Je la ſaignai une » fois, ce qui diminua un peu la chaleur; mais le côté reſta auſſi » douloureux qu'auparavant: la malade devint foible. J'appli» quai enfin, malgré tous les environnans, un large emplâtre » véſicatoire ſur le côté douloureux: je tirai le lendemain un ſac » tranſparent, rempli d'une matiere viſqueuſe & jaune, de la

» grosseur du poing.... la douleur fut enlevée sur le champ, & » la malade accoucha heureusement le lendemain de deux en» fans, qui moururent au bout de douze heures; mais la mere » se porte très-bien ».--- Sur la fin de l'année, des maladies *spasmodiques nerveuses*, où il se présentoit plus d'érétisme que d'humeurs étrangeres, à évacuer. Enfin des épaississemens froids qui engouoient telle ou telle partie foible de l'*abdomen* ou de la poitrine, & des maladies purement séreuses, très-peu, presque point d'inflammatoires. Telles furent encore des fievres continues, aux approches de l'hiver, moins inflammatoires dans leur principe que l'année précédente, & dont le jugement s'est assez bien terminé par les selles bilieuses & glaireuses.

En 1774, il a paru au commencement de l'année des fievres malignes, ne tenant aucun caractere, dont quelques-uns périssoient le 11e, mais en petit nombre, dans des convulsions & soubresauts effrayans, avec un pouls très-serré. L'*abdomen* tendu, résistoi à tous les moyens; & le délire survenoit bientôt. --- Au mois de Mai, des pleurésies, catarrhes, péripneumonies plus inflammatoires qu'à l'ordinaire; des fievres continues avec redoublemens, des bilieuses & peu de putrides; des affections rhumatismales & goutteuses; des coliques bilieuses, néphrétiques, avec signes d'inflammation. (Conférez nos Observations Météorologiques & les Constitutions de Maladies de cette année 1774.)

En hiver de 1774 à 1775, des péripneumonies visqueuses, presque froides, dans lesquelles le *sperma ceti* avec l'*ipecacuanha* en bol réussissoit à merveille. --- En Mars, des attaques de paralysie, d'apoplexie, plus pituiteuses & froides, plus humorales que sanguines. Plusieurs maladies de cette saison n'ont point fait leur *crue*. Les malades restoient dans des convalescences fébriles, dont les parties foibles internes ont beaucoup souffert; d'autres chez qui la dépuration se faisoit sur les extrémités, & laissoit des engouemens froids, très-difficiles à résoudre. --- Dans l'été, des

fievres tierces & doubles-tierces fort opiniâtres, caufées par les levains anciens des premieres voies, qui ne fe guériffoient que par les évacuans foutenus des chicoracés, borraginés, des amers, & jamais par les aftringens.

Dans toutes ces années, l'Obfervateur n'a prefque point rencontré de maladies éruptives; quelques-unes feulement en 1775, avec des éruptions fymptômatiques qu'il ne refpectoit point. Les petites Véroles & Rougeoles de la Campagne (ajoute-t-il encore) font abandonnées à la Nature, & guériffent en général. Parmi celles que j'ai traité, je n'en ai jamais vu de finiftres, en purgeant dès le commencement, & même dans tous les temps, s'il s'en préfentoit l'indication. Je me fuis rencontré dans le cas d'émétifer au moment même de la fuppuration, & m'en fuis bien trouvé.

3°. Les maladies qui peuvent régner dans les plaines élevées des environs d'Andely, font à peu près celle de ce dernier Canton; & nous n'y avons pas reconnu de différences effentielles. --- Andely préfente deux petites Villes, diftantes environ d'un quart de lieue. Elles font fituées dans une vallée très-étroite, bordée de deux chaînes de montagnes efcarpées, au Midi & au Nord, qui fe réuniffent au Levant, à plus d'une lieue de la Ville. Le grand Andely occupe tout l'efpace qui fe trouve entre les deux montagnes, & eft arrofé par le ruiffeau de *Gambon*, qui prend fa fource à la réunion des montagnes, & va de l'Eft à l'Oueft fe perdre dans la Seine. Une affez belle prairie, mais très-humide, partage les deux Villes. Le petit Andely eft fitué fur le bord de la Seine. Dans fes débordemens, les eaux de cette riviere font prefque de niveau avec les rues, & pénetrent fouvent dans les caves, où elles féjournent long-temps. --- A l'Oueft des Andelys, de l'autre côté de la riviere, il y a une vafte plaine que baigne en grande partie la Seine, quand elle quitte fon lit, dont le fol eft fablonneux & terre de marais.

Andely : fa defcription, &c.

A un quart de lieue de la Ville, on trouve une fource d'eaux minérales légeres, qui ne fouffrent point le tranfport, & contiennent

Eaux Minérales d'Andely.

contiennent peu de mars, mais elles verdissent le sirop violat. On les a employé avec succès contre le *chlorosis* & les engouemens d'entrailles. La source de Touffreville, éloignée de deux lieues, vers le Nord, passe pour être meilleure : elle sort des côteaux Méridionaux de la Forêt de Lions.

On reproche aux Habitans d'Andely d'aimer le vin & la bonne chere avec profusion, &, au Peuple, de se livrer aux excès les plus honteux & de tomber dans la crapule.

En 1776, il ne s'y est rencontré, jusqu'au 18 Novembre, que deux petites Véroles, *qui n'ont communiqué la contagion à qui que ce soit*, & qui ont été très-régulieres & bénignes. L'une d'elles, chez un enfant, avoit été précédée de la fievre scarlatine, qui régna dans cette Ville pendant tout l'été. Cette maladie, accompagnée de plusieurs symptômes de l'angine gangréneuse, a commencé par le petit Andely, & y a fait plus de ravages que dans l'autre Ville, où elle n'a passé que successivement, pour y enlever seulement quelques enfans. M. Rebut, Docteur en Médecine, auquel nous devons ces détails, croit avoir observé que le courant d'Est, que reçoit la Ville haute, l'avoit préservée plus long-temps de l'épidémie, & que, lorsque le vent souffloit de ce côté l'épidémie se ralentissoit; tandis qu'elle reprenoit sa vigueur sous les autres températures. Avant cette fievre éruptive on avoit vu régner, au mois de Mars, aux Andelys, des péripneumonies putrides, avec une éruption milliaire, assez meurtrieres.

Nature du sol des plaines qui bordent la rive droite de la Seine, au-dessus des montagnes.

III°. Le sol des autres Cantons en plaines est moins bon que celui du Vexin proprement dit; la terre y est moins forte. Par exemple, dans les plaines, au-dessous des Andelys, il se trouve beaucoup de terrein sablonneux, en se rapprochant de la rive droite de la Seine : on y cultive enfin sur les côteaux les plus Méridionaux des vignes en petite quantité. D'où il résulte qu'on y peut trouver quelque peu de crayon noir, de cette terre maigre, seche & mélangée de petits cailloux, qui est propre à la culture des vignes.

Les terres des plaines ſont une ſorte de terre franche, un peu graſſe, moins brune que celle du Vexin, qui devient cependant aiſément meuble, & qui touche à l'argille, ſouvent à moins de deux ou trois pieds de profondeur. Celle des environs & du centre des forêts de Lions eſt plus gluante & maſſive, approche beaucoup de l'argille, & eſt froide & peſante.

Les montagnes qui s'étendent au Sud-Eſt de Rouen ſont formées de rocher à leur baſe, & quelques-unes le portent preſque juſqu'à leur cime : telles ſont entr'autres les roches de S. Adrien. Le ſommet eſt couvert de crayon blanc, de ſable & de terre calcaire, revêtue d'une couche légere d'*humus*. Il ne croît, pour ainſi dire, aucunes productions ſur le plan de leur coupe Méridionale. * On y trouve dans quelques endroits de la terre à pipe. C'eſt une terre tendre, liante & légere, entre la glaiſe & l'argille, dont la plus griſe eſt employée par nos Faïanciers dans les riches Manufactures de Saint Sever; & la plus blanche nous fut long-temps ravie par les Hollandois, qui étoient alors ſeuls en poſſeſſion de la maniere de faire les pipes, & d'en préparer les terres convenables. Ils venoient la chercher & l'enlever de nos côtes, ſous prétexte de leſter leurs navires. On y a découvert encore, non loin de Saint Adrien, de la terre à porcelaine, qu'on s'occupe maintenant à mettre en valeur. Mais la terre à faïance ſe trouve en abondance ſur les hauteurs, vers *Saint-Aubin*.

* V. à l'Art. du Climat de Rouen, IV[e]. Contrée, un plus ample détail ſur la nature & le ſol de ces montagnes.

IV[e]. Nous avons ſuivi précédemment le cours de l'Epte dans ſa vallée, dirigée du Nord au Sud, depuis ſa ſource, par Gournay, Giſors, juſqu'à la Seine. Il nous reſte à décrire une autre vallée intéreſſante, dont l'expoſition, le ſol & les courans nous feront plus particulierement connoître ce grand Canton, dont elle prend le nom, quoiqu'elle n'en parcoure qu'une partie, le Pays de Bray, qui mérite une explication particuliere dans notre Topographie Médicale.

La vallée de Bray : ſon ſol & ſon climat.

Celle-ci eſt fort ſpacieuſe, & prend ſon commencement à *Onz* en Bray, dans le Beauvaiſis, s'étend enſuite du Sud-Eſt au Nord-

Oueſt juſqu'à Neufchatel & plus loin, c'eſt-à-dire, qu'elle va ſe réunir à la vallée de la Béthune : de maniere que, ſur douze lieues de long environ, elle a dans ſon principe une demi-lieue de largeur; une entiere à Gournay, où le vallon de l'Epte ſe confond avec elle; & à Forges deux lieues de large, d'Orient en Occident.

C'eſt dans le fond, & à la partie Orientale de cette vallée, qu'eſt aſſiſe la petite Ville de Gournay, qui renferme 2150 Habitans (dénombrement fait en 1773), dominée à l'Eſt par la Picardie, dont le terrein s'éleve par dégrés, depuis la ſurface de l'Epte juſqu'à plus d'une lieue à l'Orient, à la hauteur de 180 à 200 pieds; & ſes bornes à l'Occident étant celles de la vallée, elles ſont aſſez éloignées pour qu'elle reçoive l'impreſſion du Levant & du Couchant. Mais ſa principale expoſition eſt au plein Midi : ſes principaux courans viennent du Nord & Nord-Oueſt au Sud & Sud-Eſt, *& vice versâ.*

Gournay : ſon expoſition, &c.

A conſidérer la vallée de Bray en détail, elle ne préſente qu'un terrein fort inégal, & très-montueux, ſur-tout à l'Orient & à l'Occident. Mais ſous un point de vue général, telle eſt la diſpoſition de la vallée, qu'elle forme un plan incliné du Septentrion au Midi, depuis Forges juſqu'à ſaint Germer & Neufmarché (Paroiſſes ſituées, l'une au Sud, l'autre au Sud-Eſt de Gournay, à 1 lieue & ½ de diſtance), ainſi que le démontre le cours de l'Epte & de deux autres petites rivieres. Son ſol, quant à ſa nature, varie beaucoup : il eſt partagé en prairies, pâturages, marais, landes & bruyeres, dans leſquelles il ſe trouve beaucoup de marécages & d'eaux croupiſſantes; en terres labourables & côteaux garnis de bois. On y obſerve, vers le Sud-Eſt, le très-grand étang de ſaint *Germer*, qui eſt ſuivi juſqu'à Onz, en Bray, d'une lande immenſe, appellée le *Bray*. Au Nord-Nord-Oueſt, depuis Gournay juſqu'à Forges, des prairies & herbages, des landes & communes très-marécageuſes, des bois & la forêt de Bray.

Ce Pays a des brouillards qui lui ſont propres, & même aſſez

ordinaires à la fin de l'été, en automne & en hiver. Le Canton a cela de particulier, qu'en hiver il ne perd rien de la rigueur du froid qui regne dans ceux qui l'environnent ; mais qu'il est plus chaud en été, puisque les fruits & les grains y parviennent plutôt en maturité, que dans les terres élevées du voisinage.

On voit par cet exposé que le Climat du Pays de Bray est naturellement humide ; d'autant mieux que tous les hivers la riviere d'Epte quitte son lit, & procure des inondations considérables dans les prairies voisines de Gournay. Cependant la vallée est si bien exposée aux courans du Nord-Nord-Est & Nord-Ouest, que l'air de son athmosphere y est aisément renouvellé & purgé des émanations nuisibles. Aussi observe-t-on qu'à Gournay le terme de la vie est pour le moins aussi long que dans les plaines voisines : il est même étonnant combien on y voit d'octogénaires de 82 à 86 ans, & sur-tout de septuagénaires, de 75 à 78 ans.

M. Bellenger, Médecin Pensionnaire de cette Ville, homme autant recommandable par ses connoissances Médicales que par sa modestie, & qui nous a fourni les instructions les plus utiles sur ce Canton, croit que la maniere de vivre des Habitans contribue, autant que la qualité de l'air, à la salubrité de ce séjour. Les pauvres n'y sont point réduits à cette extrême misere, qui rend tant d'autres Contrées plus sujettes aux épidémies. Les gens aisés, les Laboureurs s'y nourrissent de fort bons alimens, & de pain de froment fort bien préparé, de viandes fraîches plus que de salées : leur boisson ordinaire est le cidre ; presque tous ont du vin. Parmi les pauvres, les plus nécessiteux de la Ville sont secourus : à la Campagne, il n'en est point qui ne trouvent quelque ressource dans leur travail, & qui ne puissent avoir une vache pour fournir à la vie domestique. Ils se nourrissent de pain de méteil, d'un peu de viandes de boucherie, de toutes sortes de légumes, de laitage & de fromage. Ils boivent du petit cidre ou du poiré. Le

nombre des malades eſt ordinairement très-peu conſidérable à Gournay & dans le voiſinage.

On n'y a vu depuis long-temps qu'une ſeule épidémie, ſi elle peut s'appeller ainſi. C'étoit, nous dit M. Bellenger, dans le principe, une fievre putride, qui prenoit quelquefois un dégré de malignité; alors on la voyoit accompagnée de pétéchies, du délire; & elle étoit preſque toujours mortelle, à peu près vers le 9e jour. Elle prit encore le caractere de contagieuſe, & ſe communiqua ſur-tout aux ſujets d'une même famille. Son invaſion commença au mois de Juin 1768, dans deux maiſons, dont une étoit fort indigente; & ſes progrès s'étendirent ſur une quarantaine de perſonnes du Peuple, ſpécialement ſur les parens des premiers malades, leurs gardes & les proches de ces derniers: elle ne fut cependant pas meurtriere, puiſqu'il n'en mourut que ſix, en comprenant dans ce nombre deux ſujets habituellement infirmes. Son période ordinaire étoit de 20-21, & le plus ſouvent de 40 jours.

Maladie Epidémique à Gournay.

Les gens de l'Art ont atteſté qu'en 1758, il en avoit régné une pareille à Gournay, qui, proportion gardée, enleva beaucoup plus de monde.

Ce fut également dans la même année, mais dans l'hiver de 1767 à 1768, que la Ville de Lions fut affligée d'un fleau épidémique à peu près ſemblable. Le même Obſervateur, qui en fut témoin, nous aſſure qu'elle avoit eu d'abord des progrès plus lents, mais plus conſidérables, & de plus longue durée que celle de Gournay. Elle ſe manifeſta cependant dès l'hiver dans les Villages dépendans de Lions & dans les Paroiſſes voiſines. Elle étoit parvenue à ſon plus haut dégré de violence aux mois de de Juin, Juillet & Août. Son déclin ſe fit enſuite par dégrés, & elle ne ceſſa enfin qu'en 1769, dix-huit mois au moins après ſon invaſion, ſans avoir fait beaucoup plus de ravages que la premiere que nous avons citée, quoiqu'elle dût être rangée dans la claſſe des malignes, quant aux accidens d'un délire ſympa-

La même à Lions & dans ſes environs.

thique d'abord, auquel on vit ſuccéder des exanthêmes pourprés & milliaires. La durée de la maladie étoit plus longue qu'à Gournay, & prenoit conſtamment 30 & 40 jours : on y obſerva des parotides, qui ne furent pas toujours critiques.

Maladies du Pays de Bray.

En 1765, le Pays de Bray fut rempli de fievres intermittentes, en bien plus grand nombre qu'on en ait vu antérieurement, & même depuis ce temps : elles prirent leur durée du printemps à l'automne incluſivement.

Les fievres eſſentiellement malignes, celles qui de l'inſtant de leur invaſion, avant même qu'elles ſe ſoient manifeſtées, attaquent le principe de la vie, qui intéreſſent plus ou moins les fonctions du cerveau & des nerfs : dans leſquelles il y a une ſi grande diſproportion entre l'état du pouls & les ſymptômes ; ces ſortes de fievres ne ſont pas très-communes, ni même ordinaires dans le Canton de Bray. Les continues putrides le ſont beaucoup plus. Ce ſont les maladies dominantes : elles commencent ordinairement & finiſſent avec l'automne, ou ſe propagent quelquefois juſqu'au printemps ; leur révolution entiere eſt de 21, quelquefois 40 jours, très-rarement de 14. Lorſqu'elles ſe terminent en trois ſeptenaires, leurs criſes ſont les ſueurs & les urines ſédimenteuſes ; ſi elles paſſent ce temps, la dépuration eſt lente, ne ſe fait que par dégrés inſenſibles, & le plus ordinairement par les ſelles. On n'y rencontre preſque point de ſinoques ſimples, ſi on en excepte quelques-unes au printemps & dans l'été.

Après les putrides, viennent les fievres catarrheuſes, que M. Bellenger appelle de ce nom, parce qu'elles ſont accompagnées & ſouvent précédées de fluxions à la tête ou de catarrhe ſur les poumons. Il y en a de deux ſortes, de bénignes, qui ſe terminent en ſept jours par des ſueurs, & de malignes, dont la durée égale celle des continues putrides, dont elles ne different preſque point. Celles-ci ſont ſouvent accompagnées de millet cryſtallin, appellé par d'autres *pourpre blanc*, ou ſimplement d'efflorеſcences aux extrémités : elles ſe réſolvent par les ſueurs ; & ſi le ſiege du

catarrhe eſt au poumon, par les crachats en même-temps & plus sûrement que par toute autre voie. « On trouve ici des pleuré-
» ſies & péripneumonies vraiment & ſimplement inflammatoires,
» qui ne paſſent pas le terme de 11 jours. Mais plus ſouvent elles
» ſont humorales, bilieuſes, compliquées avec putridité, & pour
» lors beaucoup plus longues & dangereuſes. On les trouve
» même compliquées avec la *fievre milliaire ;* alors elles débu-
» tent par des ſymptômes inflammatoires, la douleur de côté,
» une oppreſſion, une toux & des crachats ſanglans, capables
» de la faire confondre avec une véritable inflammation de poi-
» trine. Le pouls dans ce cas eſt ordinairement vif, dur & fré-
» quent. Les ſymptômes diſparoiſſent au terme ordinaire de la ré-
» volution, du 5 au 6, & plus ſouvent du 7 au 8. La fievre
» néanmoins perſiſte : elle devient la maladie eſſentielle, & la milliaire paroît ordinairement le 7-8-9.

» Quelquefois la fievre milliaire n'eſt pas accompagnée d'ac-
» cidens du côté de la poitrine : l'éruption eſt précédée de cinq
» à ſept jours par une fievre continue exacerbante, avec des al-
» ternatives irrégulieres de chaud & de froid, des nauſées qui
» ſubſiſtent même après l'adminiſtration des vomitifs ; des dé-
» faillances, des éructations, des anxiétés précordiales ; l'inquié-
» tude, l'agitation, le trouble de l'ame & l'inſomnie. Le pouls
» dans cette circonſtance n'eſt pas ſi fréquent : il eſt plus gêné,
» embarraſſé, irrégulier.

» La milliaire eſt-elle une éruption critique, lors même qu'elle
» eſt plus tardive, qu'elle ne ſe fait qu'au terme de 11-14 jours,
» ou plus tard ? On ne la prendra pas pour telle, répond ce Mé-
» decin, ſi on fait attention que le pouls n'en conſerve pas moins
» ſa dureté, ou qu'il ne ſe développe point ; qu'elle n'eſt accom-
» pagnée d'aucun ſigne de coction, d'aucune évacuation ſenſible ;
» qu'elle diſparoît & ſe renouvelle tous les deux ou trois jours pen-
» dant tout le cours de la maladie ; que les malades meurent le
» plus ſouvent, lors même qu'elle eſt ſenſiblement très-complette,

» & qu'enfin elle n'apporte aucun changement à la durée, ni à » la marche des fievres putrides malignes ou catarrheuſes, dont » elle n'eſt, ſuivant toutes les apparences, qu'un ſymptôme.

» Cependant, ajoute-t-il, lorſqu'elle ſe déclare avec des ſueurs » univerſelles & bien ſoutenues, & quelques ſignes de maturité, » lorſque les puſtules véſiculaires ſont remplies d'une liqueur » blanche opaque, laiteuſe, elle me paroît devoir être miſe au » rang des criſes imparfaites. Cette criſe eſt réellement quelque- » fois parfaite ; mais c'eſt quand elle arrive fort tard, & cela » eſt très-rare ».

La petite Vérole & la Rougeole ſont rares à Gournay, & ne demandent aucune attention. Il s'y en trouva deux de la premiere eſpece en 1776, lorſque tant d'autres Villes de la haute Province en étoient infectées; lors même qu'elle régnoit épidémiquement à l'autre extrémité de la vallée de Bray, à l'Eſt & au Midi de Forges. Cette portion Occidentale, ou plutôt de l'Occident Septentrional de la vallée, ne doit point être compriſe dans la deſcription que nous venons de faire des maladies du petit Canton de Gournay. Nous allons en marquer la différence.

Nous avons expoſé précédemment que la grande vallée de Bray prenoit à Forges une étendue de deux lieues de largeur d'Orient en Occident. C'eſt dans cette portion qu'eſt logée la forêt de Bray, derriere laquelle ſe trouve aſſis, ſur une petite monticule, le Bourg de Forges, ſi renommé par ſes eaux. Sa grande expoſition eſt au Septentrion, dont il reçoit le courant en entier, depuis l'Eſt juſqu'à l'Oueſt : il eſt borné par la forêt à 500 toiſes au Midi, & de plus près au Levant & au Couchant. Cependant il y vient encore un grand courant du Sud-Oueſt par le chemin de Buchy. Les vents froids y ſont les prédominans, & l'air y eſt très-ſain. Il s'en faut beaucoup que les Villages qui bordent la forêt jouiſſent d'un air auſſi pur. Il n'y a point de marais au Nord de la forêt ; & au contraire ces Villages en

en ſont partagés par des bruyeres marécageuſes, qui exhalent ſoir & matin des brouillards très-froids, ſur-tout au printemps & en automne.

Les maladies les plus communes de ce Canton ſont celles de la peau, & les inflammatoires. M. Cizeville, Chirurgien habile & intelligent, qui veille à l'adminiſtration des eaux, nous a fourni des détails intéreſſans, tant ſur les qualités des eaux de Forges, que ſur les affections régnantes de ce Canton. Ce ſera d'après ſes inſtructions que nous entrerons dans le détail néceſſaire à notre Hiſtoire. Celles du Canton de Forges en Bray.

On y voit fréquemment les éréſipelles, les dartres, la galle; les angines, les catarrhes & rhumes, les péripneumonies, les fievres inflammatoires & les intermittentes. Celles-ci ſont beaucoup plus ordinaires au printemps & dans l'automne, & regnent alors, comme endémiquement, dans les paroiſſes du *Foſſé* & de *Saumont*. On nous aſſure que la phthiſie pulmonaire eſt beaucoup plus fréquente dans cette derniere Paroiſſe, que la forêt couvre depuis le Nord-Oueſt juſqu'au Sud-Sud-Eſt, & qui reſte découverte au Nord & à l'Orient par de vaſtes plaines, traverſées par la riviere d'Epte : elle y fournit de nouvelles exhalaiſons brouillardeuſes & humides, condenſées par le frais de la forêt. Les paroiſſes ſituées depuis le Nord, juſqu'au Couchant & Sud-Oueſt de Forges, ſont en général beaucoup plus ſaines.

Enfin, on jugera par une nombreuſe population, & par la grande quantité de vieillards qu'on rencontre dans ce petit Canton du Pays de Bray, qu'il eſt fort ſain, quoiqu'il ſoit un peu froid; & que ſes grands courans du Nord-Nord-Oueſt, & de l'Eſt, ſont ſans doute moins mal-faiſans que les Méridionaux.

Si les fievres intermittentes ſont preſqu'endémiques dans ce Canton, elles n'y ſont pas en général fort rebelles, ni autant dangereuſes que dans certaines autres vallées que nous décrirons, ſur-tout à la Contrée de Caux. M. Cizeville prétend n'avoir jamais manqué d'emporter les plus opiniâtres avec

l'opiat ſuivant, qu'il fait précéder des remedes généraux : « Quin» quina & caſcarille, de chaque une demi-once ; ſafran de mars » apéritif & ſel d'abſynthe, de chaque un gros ; ſel ammoniaque, » un gros, alliés avec le ſirop d'abſynthe, pour en donner un » gros toutes les quatre heures, dans l'intervalle des accès ».

La petite Vérole & les Rougeoles épidémiques en 1771, 1772 & 1773.

La Rougeole & la petite Vérole y regnent rarement. La premiere y parut en 1771, & fut bénigne ; la ſeconde de ces maladies éruptives ſe manifeſta en 1772 & 1773, dans les Villages ſitués au Levant de Forges & dans le Bourg même : elle regne depuis l'automne de 1776 dans les mêmes Villages, & dans ceux du Sud-Eſt, ſans qu'on en ait vu aucunes traces dans le Bourg, depuis ſix mois qu'elle eſt épidémique. Elle y prend peu le caractere de confluente, & les Payſans la gouvernent d'eux-mêmes, en faiſant boire largement du cidre, & laiſſant manger leurs malades. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il n'en réſulte aucun accident, & que l'éruption ſemble en parcourir plus régulierement ſes différentes périodes. *Diſcant alii ; ſed ament meminiſſe periti.*

Les fievres exanthématiques, pourpreuſes & milliaires, y ſont rarement eſſentielles : Elles ſe trouvent compliquées aſſez ſouvent avec les putrides ; & l'Auteur du Mémoire nous aſſure que la ſaignée & l'émétique, adminiſtré dès le commencement, le petit lait émétiſé, les lavemens émolliens & les épiſpaſtiques, ſont ordinairement ſuffiſans pour combattre ces maladies.

Dyſſenterie épidémique à Forges en 1767 & 1768.

En 1767 & 1768, Forges eſſuya une dyſſenterie cruelle, qui enleva un grand nombre de ſujets de tout âge, des deux ſexes, & de toute condition. Les malades étoient pris par des déjections glaireuſes & porracées, avec des épreintes aſſez légeres d'abord & le téneſme. Leur bouche étoit pâteuſe, leur langue chargée d'un limon blanchâtre & humide, avec fievre & ſoif. Dans l'augmentation, du 2-3ᵉ jour, les accidens prenoient plus d'intenſité. Le pouls, de dur & plein qu'il étoit auparavant, devenoit petit & ſerré ; le viſage rouge, la langue ſeche, les

déjections plus fréquentes, plus verdâtres, fétides, sanglantes; les épreintes plus vives; la fievre & la soif, la sécheresse de la langue, plus manifestes. Du 4 au 5 les déjections très-fréquentes, & les coliques s'aggravoient encore, accompagnées de hoquets & du flux d'un sang vermeil, écumeux, fétide, avec douleur & inflammation du *rectum*. La langue étoit rôtie, noire, quelquefois gercée. Les malades montroient toujours l'épigastre comme le siege de leur plus grande douleur, & le pouls se concentroit de plus en plus : ils mouroient quelquefois dès le 6e jour; d'autres alloient jusqu'au 18e & 25e : mais lorsqu'ils parvenoient à cette longue durée, ils périssoient rarement, quoique la dyssenterie leur continuât encore des mois entiers. La plus grande partie de ceux qui échappoient à la mort restoient perclus de leurs membres, & y souffroient des douleurs considérables. --- Le traitement que M. Cizeville employa avec succès, à son arrivée, fut l'administration de l'ipécacuanha, comme vomitif *illicò ;* quelquefois une saignée dès le soir même, & souvent la répétition du vomitif le lendemain; ensuite les clysteres émolliens, le *diascordium*, &c. la décoction de squine contre les restes de la maladie, qui d'ailleurs se communiquoit aisément, & même à coup sûr, par la seule fréquentation.

Épidémie angineuse, convulsive & meurtriere, sur les enfans.

Une autre épidémie, en l'année 1774, se porta sur la classe des enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix : ils étoient pris par une sorte de raucité de la voix, avec une toux, rare d'abord, qui ne les empêchoit ni de boire, ni de manger ou avaler, sans se plaindre d'aucune douleur. La toux devenoit plus fréquente le soir, plus tracassante dans la nuit, & troubloit leur sommeil. Le lendemain matin, second jour de la maladie, ils recommençoient leurs fonctions avec aisance; l'augmentation de la toux leur faisoit seulement négliger leurs petits jeux. Ils montroient la gorge comme le siege de la douleur, & cependant ils avaloient avec la même facilité les solides & les liquides. A l'approche du soir, ils devenoient tristes, & leur respiration se faisoit avec un petit siffle-

ment, & cette gêne leur procuroit la fievre, avec la toux plus fréquente : accidens qui devenoient beaucoup plus graves dans la nuit du 2 au 3e jour. Alors, vers le matin, on les trouvoit dans une oppression effrayante, avec un sifflement affreux, le pouls très-concentré, très-fréquent ; la toux ne laissoit plus de relâche : ils devenoient violets & couverts d'une sueur froide : ils mouroient suffoqués dans le cours de cette même journée.

Ils n'avoient aucune soif : leur langue ne devenoit chargée que le second jour, à l'instant de la fievre ; & ils avaloient librement jusqu'à la fin, quoiqu'on ait trouvé les amygdales légerement enflammées & parsemées de petites aphtes, ou taches blanchâtres.

Nous n'oublierons pas de faire observer qu'après avoir vu périr nombre d'enfans, dans les mains de ses Confreres, & sous ses propres yeux, ce Chirurgien, qui avoit tenté inutilement toutes sortes de moyens, les adoucissans, les relâchans, la saignée même, les loochs, guidé comme par instinct, s'imagina que la maladie étoit plus convulsive que gangréneuse ; en conséquence, il ordonna dès le premier moment une potion avec l'eau de mélisse, de fleurs d'oranges & le sirop de capillaire, qui lui réussit si bien qu'il n'en vit plus périr aucun. --- Ce traitement si simple, si avantageux, nous paroît avoir quelque chose d'étonnant : les malades, ajoute-t-il, guérissoient sans aucune évacuation sensible, & constamment au terme de trois jours, comme ils y mouroient auparavant. Cette cruelle Maladie avoit commencé en Avril 1774, & finit en Octobre, même année.

Le Pays de Bray est fécond en sources minérales : les environs de Gournay en présenteroient une infinité. On y en connoît six plus considérables, dont deux seulement sont plus fréquentées, & celles-ci sont plus rapprochées de la Ville : l'une s'appelle la fontaine de *Jouvence*, & l'autre celle *des Malades*. Ces eaux bien examinées contiennent du fer & du sel marin : deux pintes de celle de Jouvence, mises en évaporation, ont donné trois grains

Eaux Minérale du Pays de Bray.

de terre martiale & six à sept grains de sel marin, participant d'un peu de fer : celle des Malades ne differe de la premiere qu'en ce qu'elle donne moitié moins de ces mêmes principes. Ces eaux ont beaucoup d'analogie avec celles de Forges ; mais sans vouloir prononcer, dit M. Bellenger, d'une maniere décisive sur la comparaison, il est vraisemblable que leur fer est dans un état de dissolution plus parfaite, parce qu'il est d'expérience qu'elles souffrent le transport plus long-temps, sans qu'il se précipite. Cet habile Médecin les emploie avec la plus grande prudence, & avec succès, contre les digestions dérangées ou languissantes, les cours de ventre & diarrhées opiniâtres, pour rétablir l'élasticité du canal intestinal ; dans les obstructions de tous les visceres du bas ventre, de la matrice même ; dans les affections hystériques & hypocondriaques ; contre la cachéxie & les fievres lentes cachectiques, pourvu qu'elles ne soient point portées à un trop haut dégré, ou désespérées. Elles ont le plus heureux effet, après les remedes généraux, dans la colique néphrétique, hors du paroxisme, dans les rétentions & *incontinences* d'urines, mêmes celles des enfans. Elles sont encore plus efficaces contre les pâles-couleurs, pour exciter les regles, en rétablir le cours & le rendre plus régulier ; contre les fleurs blanches & la stérilité : contre les hémorroïdes excessives ; & enfin dans ces vieux écoulemens, qui sont les restes des gonorrhées mal guéries. -- Mais on a eu lieu d'observer qu'elles étoient très-nuisibles aux poitrinaires, aux scorbutiques, & inutiles contre les maladies de la peau.

C'est d'après les Observations de M. Cizeville, que nous donnerons la description, & que nous exposerons les vertus les plus reconnues des eaux de Forges. Celles-ci étoient connues de temps immémorial, lorsqu'en 1632 le Roi Louis XIII les fit nettoyer & arranger, telles qu'on les voit aujourd'hui, pour les venir prendre avec la Reine Anne d'Autriche & le Cardinal de Richelieu. On avoit précédemment reconnu que les trois sources minérales, qui sont à cent toises du Bourg, au Couchant, dans

Celles de Forges.

un vallon marécageux, dominé par de très-foibles éminences, n'avoient pas le même dégré d'efficacité. Les propriétaires en avoient fait trois fontaines séparées, parce qu'autrefois ces trois sources se confondoient sous le nom de fontaine de Jouvence. Louis XIII les réunit en une même cave, conservant cependant un bassin particulier à chaque source séparée, auxquelles le Roi, la Reine & M. le Cardinal, donnerent chacun le nom relatif à celle dont ils faisoient usage : la *Reinette*, la *Royale* & la *Cardinale*.

Nous passerons ici sous silence tout ce qui concerne les arrangemens que les Habitans de Forges ont pris, pour procurer aux buveurs d'eau les commodités & les agrémens convenables à un séjour si fréquenté.

Phénomenes de ces Eaux.

La Reinette & la Cardinale coulent toutes deux horizontalement : la premiere d'Orient en Occident, & la seconde du Nord au Midi : la Royale sourd perpendiculairement au milieu des deux autres. La Reinette est la source qui fournit le plus d'eau & qui est le moins chargée de minéral : elle le charie abondamment, sous la forme de gros flocons jaunâtres. La Royale coule infiniment moins vîte, & est beaucoup plus chargée de minéral ; ensuite vient la Cardinale, qui coule encore plus lentement, & contient beaucoup plus de minéral. Ces sources sont ferrugineuses, & contiennent d'autant moins de fer, qu'elles coulent plus rapidement ; & cependant la Royale est celle qui soutient mieux le transport.

Si l'on jette dans ces eaux de la noix de galle en poudre, la Cardinale prend sur le champ une couleur noire, la Royale une couleur violette foncée, & la Reinette un violet très-clair : si on y mêle du sirop violat, elles le verdissent dans la même proportion qu'elles ont pris plus de couleur avec la noix de galle. Ces eaux, contenues long-temps dans des vases, les teignent d'une couleur jaune : cette teinte ou précipité n'est autre chose que le safran de mars qu'elles déposent ; c'est par cette raison qu'elles ont toujours plus d'efficacité prises à la source.

Le Thermometre de Réaumur, plongé pendant une demi-heure dans chacune de ces ſources, s'eſt fixé dans celle de la Reinette à 8 dégrés $\frac{1}{2}$ au-deſſus de *o* : il a baiſſé un tant ſoit peu dans la Royale, & s'eſt fixé préciſément à 8 dégrés dans la Cardinale. Il réſulte de cette expérience que la condenſation ſpécifique de ces ſources, répond exactement au dégré d'intenſité de couleur qu'elles prennent par le mélange des différentes ſubſtances colorantes, ainſi qu'à la quantité relative de mars qu'elles contiennent : une différence auſſi conſtante ſemble autoriſer à conclure que leur peſanteur ſpécifique eſt auſſi dans la même proportion.

Mais il ſe paſſe dans la ſource de la Reinette, un phénomene fort ſingulier ; on obſerve conſtamment qu'elle charie le mars ſous la forme de gros flocons jaunâtres : ce qui eſt remarquable, c'eſt que cette quantité augmente conſidérablement une heure avant le lever du Soleil, & une heure avant ſon coucher. S'il doit ſurvenir un orage ou quelque grande pluie, on voit l'eau de la Reinette ſe troubler, quelquefois dans la journée même qui précede l'orage, & devenir toute brouillée par la quantité de flocons qu'elle voiture : enfin on juge de la violence de l'orage ou de l'abondance de la pluie, par la quantité de flocons qu'on obſerve dans cette eau, & par le temps qu'elle reſte brouillée. C'eſt le Barometre du pays *.

A ces détails inſtructifs ſur les qualités des eaux de Forges, nous joindrons ici un extrait de l'analyſe qu'en a fait M. Marteau (Traité publié en 1756 à ce ſujet), dont les expériences ſembleroient apporter quelques contradictions avec les aſſertions que M. Cizeville nous a donné.

* Conſ. la Nouvelle Hydrologie de M. Monnet, art. Eaux de Forges, pag. 117-122.

Dans l'examen de M. Marteau, le 30 Août, la Cardinale ne faiſoit deſcendre le Thermometre de M. de Réaumur qu'à 7 dégrés $\frac{1}{2}$, tandis que la Royale l'a fait deſcendre à 5 $\frac{1}{4}$ au-deſſus du terme de la congelation. 2°. L'air domine dans les eaux de Forges ; c'eſt même le troiſieme principe qui s'y trouve. Lorſqu'on

les puiſe à la ſource, il pétille dans le verre comme ſi c'étoit du vin de Champagne : il s'échappe même avec un certain éclat & ſifflement, quand on débouche les bouteilles exactement ſcellées, pour peu que les eaux y aient ſéjourné un certain temps ; & la préſence de ce principe *éthéré* s'y manifeſte encore de plus en plus à la moindre chaleur, ainſi que par diverſes expériences. La Cardinale eſt principalement celle de toutes les ſources qui renferme le plus d'air ; mais tranſportée à fort peu de diſtance, elle le perd preſqu'entierement. 3°. Elles ont naturellement un goût ſtiptique, plus fort dans la Cardinale, moins ſenſible dans la Royale, & très-foible dans la Reinette ; ce qui fait preſſentir dans ces eaux un vitriol de mars. Le réſultat des expériences prouve que le vitriol eſt très-abondant dans la Cardinale, & qu'il y en a deux tiers plus que dans la Royale. 4°. Mais en outre elles contiennent une terre abſorbante, qui empêche la plus grande partie de l'action du vitriol : ainſi, par exemple, les eaux de Forges, mêlées avec le lait, ne le coagulent point ; & d'ailleurs les différens intermedes, dont M. Marteau s'eſt ſervi, prouvent qu'il y exiſte une terre abſorbante, qui paroît être une véritable ochre jaune, quoiqu'on y puiſſe ſoupçonner auſſi de la craie, en plus grande quantité dans la Cardinale que dans la Royale. 5°. Quant au fer, il ne faut pas de grands procédés pour le faire découvrir dans ces eaux ; il ſe trouve attaché aux canaux des fontaines, ſous la forme d'une poudre jaune, & cette poudre n'eſt autre choſe qu'un véritable *mars*, extrêmement fin & délié. Mais la Cardinale contient moins de fer en ſubſtance que la Royale, & celle-ci moins que la Reinette ; on obſerve même, dit M. Marteau, que la rigole de la Cardinale & l'endroit du baſſin commun où ſe fait la chûte, ſont moins teints en jaune, que les places jaunes ſont plus étendues à la chûte de la Royale, & beaucoup plus encore à la caſcade de la Reinette : celle-ci donne la preuve du fer qu'elle contient par la quantité de flocons de rouille qu'elle charie tous les jours, à ſix heures, matin & ſoir.

M.

M. Cizeville, au contraire, prétend que le *minéral* abonde d'autant plus dans ces eaux, que leur ſource coule plus lentement, & par cette raiſon, qu'il y en a moins dans la Reinette & la Royale que dans la Cardinale : il eſt vrai, d'un autre côté, que l'on a vu que cette derniere contenoit beaucoup plus de vitriol martial ; & c'eſt probablement cette ſubſtance qui aura été jugée plus abondante, ſous le nom de *minéral*.

Déjà M. Boulduc avoit fait l'analyſe des eaux de Forges, & les faits n'y paroiſſent pas les mêmes que dans l'analyſe de M. Marteau : on doit convenir que celle de ce dernier eſt beaucoup plus exacte...... Elles ſont *froides*, dit M. Raulin, d'après ces analyſes, *imprégnées de fer*, *de vitriol*, & de *terre abſorbante*.

Les heureux effets, les grandes vertus des eaux de Forges ſont connus depuis long-temps ; & M. Cizeville nous a communiqué grand nombre d'Obſervations, confirmatives de leurs qualités toniques, inciſives, apéritives, auxquelles nous ſommes fâchés de ne pouvoir nous arrêter, qu'autant qu'elles contiendront quelque fait rare ou extraordinaire. On peut même d'avance leur approprier preſqu'en entier ce que nous avons dit de l'uſage de celles de Gournay. Celles de Forges ont encore paru ſpécifiques dans des diarrhées déſeſpérées, & dans les dyſſenteries les plus rebelles. En 1768, beaucoup d'Habitans de ce Bourg ſe guérirent en ne buvant uniquement que l'eau de la Reinette en abondance : on y a vu des cures de dyſſenteries qui fatiguoient les malades depuis trois ans. Nous liſons encore ailleurs qu'il y a environ cent ans, qu'une dyſſenterie épidémique ravageant la Normandie, tous ceux qui firent uſage des eaux de Forges, pour cette maladie, en obtinrent du ſoulagement. Un Soldat d'Artillerie, tombé dans le maraſme, ayant le ventre tendu & douloureux exceſſivement, prit les eaux quelques ſemaines, fut purgé ; & tous les accidens augmenterent à un tel point, qu'il fut ſaiſi d'un effort convulſif, capable de lui ravir la vie à l'inſtant : lorſqu'au grand étonnement

Leurs vertus.

de beaucoup d'aſſiſtans, il rendit par les ſelles une quantité prodigieuſe de véſicules rhomboïdes, environnées de glaires. Ces véſicules contenoient en partie de l'air, & le plus grand nombre de l'eau; le ventre perdit au moment ſa dureté, ſa tenſion, & la cure s'eſt achevée en continuant les eaux, pendant deux ans conſécutifs, dans la ſaiſon.

En 1775, notre Confrere, M. Rouelle, y fut également témoin de la cure d'un *ictere noir*, accompagné des ſymptômes les plus déſeſpérans : les coliques, la foibleſſe, la ſyncope, les ſueurs froides, le maraſme augmenterent dans le premier effet des eaux. On vouloit emporter la malade (de Montreuil en Picardie, femme âgée de 44-45 ans); le Chirurgien la força de reſter : elle les prit, pendant les trois ſaiſons, avec beaucoup d'avantage. Encouragée par ce ſuccès, elle eſt revenue à Forges en 1776, & y a reçouvré entierement ſa ſanté.

La tradition & l'obſervation y préſente des effets prodigieux, & les plus heureux de la Cardinale contre les œdêmes invétérés & l'hydropiſie. Des aſcites confirmées ont été diſſipées par l'uſage de ces eaux : on en a vu des ſuccès contre la paralyſie, le flux hémorroïdal le plus opiniâtre, les obſtructions de tous les viſceres, &c. &c.

On peut conſulter le Dictionnaire des Eaux Minérales (Paris 1775), où ſont raſſemblées des Obſervations, en grand nombre, qui préſentent des cures fort étonnantes.

Mais un de leurs plus grands avantages, que l'uſage & des ſuccès multipliés, qui répondirent ſi ſouvent à l'eſpoir & aux vœux de la Nation, ont conſacré comme une des prérogatives eſſentielles des eaux de Forges, c'eſt leur efficacité contre les indiſpoſitions de l'*uterus*, les fauſſes-couches & la ſtérilité. Au milieu d'une multitude d'exemples plus convainquans les uns que les autres, Forges a conſacré dans ſes annales la glorieuſe époque de la naiſſance des Souverains qui nous gouvernent aujourd'hui; & ſpécialement du Monarque dont nous béniſſons les jours,

dont nous admirons la ſageſſe & l'eſprit de bienfaiſance. Ce fut ſon auguſte Mere qui en donna elle-même la nouvelle aux Habitans de ce Bourg, en leur annonçant le ſuccès qu'elle croyoit devoir à ces eaux qu'elle étoit venue prendre en 1749. On ſe ſouvient également qu'en 1772, une de nos plus auguſtes Princeſſes vint prendre ces mêmes eaux, & que ſon voyage fut couronné par la naiſſance d'un Prince qui fait l'eſpoir de la Maiſon d'Orléans.

On obſervera qu'elles ſont auſſi contraires que celles de Gournay dans les affections de la poitrine, dans les cas de délicateſſe ou d'irritabilité des poumons, & dans l'hémopthiſie.



CONTRÉE DU SUD-SUD-EST
DE LA HAUTE NORMANDIE,
CONTRÉE D'EVREUX,

IIe Contrée.

Esurovices.

CELLE-CI commencera au-delà d'Elbeuf, qu'elle laiſſe à la IVe Contrée : ainſi elle débouche dans la petite plaine de *Caudebec*, vers l'Eſt Septentrional, & commence, vers le Sud-Oueſt, au-deſſus de la chaîne Méridionale des montagnes, à la route de Neufbourg.

I°. Sa partie Septentrionale eſt abſolument bornée par la rive gauche de la Seine, depuis Elbeuf juſqu'au-delà de Vernon, aux montagnes du petit & grand *Val*, qui terminent la Normandie, en ſe portant derriere les bois de *Bizy*, & par les limites du Romois, dirigées d'Elbeuf à Brionne. Elle nous préſente, 1°. la vallée de Seine, dirigée de l'Oueſt à l'Eſt, dans laquelle ſe trouve aſſiſe à mi-côte, du côté du Sud, la petite Ville de Pont-de-l'Arche, à 3 lieues de Rouen. Cette Ville tourne ſa principale expoſition vers le Nord, où elle voit, à 900 toiſes de diſtance, la montagne d'*Alizey*, en traverſant la Seine, ſur laquelle elle offre un beau pont. Cette Ville eſt couverte au Midi par ſa forêt, & à l'Eſt-Sud-Eſt par une petite éminence.

Pont-de-l'Arche.

La fievre *ardente*, qui régnoit à Louviers en 1770, ſe manifeſta à Pont-de-l'Arche à la fin de la même année : elle n'y fut pas autant épidémique, ni *contagieuſe*, ni *peſtilentielle*. On y employa le même traitement que nous avions conſeillé, & pratiqué dans notre Hôpital de Séqueſtre à Sainte Barbe ; & il ne périt qu'un très-petit nombre de ſujets.

La riviere prépare enſuite une anſe d'un quart de cercle, dont le centre eſt à *Poſe*, dans des prairies, d'où elle retourne tout-à-fait au Sud, ſur *Porte-Joie*. Là, ſe préſente une nouvelle

chaîne de montagnes, qui, coupant à angle aigu, celle qui ſe porte du Pont-de-l'Arche, le long de la forêt, englobe le Vaudreuil & ſes prairies marécageuſes, dans une plaine baſſe. --- En 1772, la petite Vérole régnoit épidémiquement dans cette Paroiſſe : elle y fut bénigne, même chez les adultes.

Continuant ſon cours, la Seine tourne à l'Eſt-Nord-Eſt, au-deſſous de *Heudbouville*, pour former l'anſe marécageuſe qui fait face aux Andelys, dont nous avons parlé dans la Iere Contrée. On trouve à l'extrémité Orientale de cette anſe, plus que demi-circulaire, les bois de *Venables*, où la chaîne qui ſert de lit à cette rive gauche de la Seine, s'en écarte pour aller couvrir Gaillon, de l'Oueſt & Sud-Oueſt; tandis que la riviere va, par une ligne droite, du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, paſſer ſous Vernon, & terminer la Province vis-à-vis l'embouchure de l'Epte. Gaillon.

Vernon, jolie petite Ville, eſt aſſiſe dans une vallée plate & peu profonde, ſur la rive de la Seine, tournant ſon principal aſpect au Midi (Soleil d'une heure pour le centre), vers lequel elle eſt tant ſoit peu inclinée, regardant le parc de Bizy, qui ſemble couronner les côteaux de la chaîne Méridionale, à 800 toiſes de la Ville. Sous ces côteaux, elle voit une plaine labourable en terre légere, & des vignes vers le Sud-Eſt. La plaine eſt beaucoup plus ouverte à l'Oueſt, ainſi que du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, par la vallée de Seine, qui forme ſon grand courant d'air. Elle a un pont ſur la riviere, dirigé au Nord, au bout duquel ſe trouve *Vernonnet*, aſſis dans un vallon qui reçoit un courant du Nord-Nord-Eſt, & le communique ſur Vernon. La Ville ſeroit donc abſolument protégée du Septentrion, par ſa forêt, ſi les montagnes qu'elle couronne ne venoient en pente douce ſe rendre à la riviere, en préſentant des terres à vignes, & ſi la forêt n'étoit fort dégarnie dans ce parage. Vernon.

Le Climat de cette Ville bien ouverte, ſituée au 19e dégré 7' de longitude, & 49. 6' de latitude, eſt un des plus heureux de la Province. On y vit très-long-temps, & avec beaucoup d'a-

grément : on y a vu des vieillards au-delà de cent ans ; & Vernon ſert de retraite à tous ceux qui deſirent ſe prolonger des jours tranquilles, loin du tumulte & de l'infection des grandes Cités : on ne ſe ſouvient point d'y avoir vu régner d'épidémies déſaſtreuſes.

II°. La plage Orientale de cette Contrée ſemble ne devoir être ſéparée de l'Iſle de France que par le cours de la riviere d'Eure, qui deſcendant du Perche, entre en Normandie à l'endroit même où elle reçoit le ruiſſeau de *Coudane* & l'Aure réunis : celle-ci, en ſe confondant avec la premiere, forme un angle preſque droit, qui commence la ligne Méridionale de la Contrée. Cependant on obſerve, plus à l'Orient, une chaîne de hautes collines, dirigée du Levant au Couchant (Eſt-Sud-Eſt au Nord-Oueſt), qui s'épanouit ſous la forêt de Pacy, & paroît enſuite ſe rendre derriere les bois de *Bizy*, vers les petit & grand *Val* ; & cette chaîne forme plutôt les limites de la Normandie.

Nous remarquons, vers le point de réunion de l'Aure & de l'Eure, quelques bois ſur la rive gauche de cette derniere riviere ; plus au Nord le grand bois de *Rozeux*, la forêt d'Ivry, celle de Meré ; le reſte du terrein eſt une vaſte plaine ſeche, appellée *la Campagne de S. André*, qui s'étend juſqu'aux rives de l'Iton à l'Occident, &, à la réunion de ces deux rivieres, *aux Planches*, vers le Septentrion.

La vallée d'Eure.

Pacy.

Cette agréable & riante vallée, que baigne l'Eure, prend ſa direction du Sud au Nord ſur Pacy, petite Ville aſſez commerçante, aſſiſe au centre de la vallée, qui y eſt large & peu profonde, où la riviere ſe partage, un inſtant, en trois bras. Le côteau du Nord-Eſt eſt couronné par la forêt de Pacy ; elle décline enſuite un peu vers le Nord-Nord-Oueſt, & va former la vallée de Chambray, dont les agrémens furent chantés par la célebre Madame Deshoulieres. Cette grande vallée eſt cependant ſujette aux Maladies Epidémiques ; ſon ſol eſt ſablonneux & fonds de prairies. Nous y obſervions au mois de Juin 1776,

les maux de gorge épidémiques, portés ſur la Claſſe des enfans, dont quatre ou cinq moururent en gangrene, avant qu'ils euſſent pu être ſecourus à temps : ils avoient auſſi la complication d'une éruption ſcarlatine : nous en dirons un mot en traitant de cette Conſtitution épidémique de l'été de 1776. En même-temps une fievre pleurétique & putride enleva plus de trente perſonnes dans la paroiſſe de Croiſilles : épidémie confiée, par M. le Subdélégué d'Evreux, à un Chirurgien qui n'en a rendu aucun compte.

Epidémie d'une *ſcarlatine* avec *angine gangréneuſe*, en 1776.

La vallée ſe porte par la Croix S. Leuffroy (Abbaye) juſques ſous les bois d'Acquiny, où les chaînes de montagnes de l'Iton ſe confondent avec celles de l'Eure, ainſi que les deux rivieres, qui n'en font plus qu'une. Elle arroſe Louviers, & ſuit ſon cours par le *Vaudreuil* & *Léry*, pour ſe perdre dans la Seine, peu au-deſſous de Pont-de-l'Arche.

Louviers.

Le voiſinage de Louviers préſente la vallée plus large, & les montagnes qui la bordent ſont du 3eme ordre. La partie du Sud préſente des prairies & des marais ſous *Pinterville* ; celle du Nord-Nord-Eſt eſt un vallon en plaine, dont la terre labourable eſt terre graſſe & très-féconde : elle pourroit ſervir de jardin. On y récolte d'excellens bleds, des légumes, ſur-tout des feves blanches ; & plus bas, du côté du Vaudreuil, le chardon à foulon, la vaude pour la teinture *luteola*...... Le mont de *S. Jean*, au-deſſus des hauteurs, à l'Eſt de la Ville, eſt garni d'un petit bois ; celui de l'Oueſt eſt ſurmonté d'une Lande, qui conduit à la plaine de Neufbourg.

Les Paroiſſes des plaines, entre l'Eure & la Seine, aux environs de Louviers, ont vu, long-temps avant la fameuſe épidémie, régner des fievres continues plus ou moins rémittentes, avec des exanthêmes & la milliaire. La maladie devint enfin contagieuſe à Louviers même, en l'année 1770, ſur-tout en automne. Nous en avons donné un *tableau* fidele : nous l'avons décrite de la maniere la plus intéreſſante, pour les gens de l'Art, dans notre premier Volume d'Obſervations * ; & nous ne craignons

* V. la Conſtitut. Automnale de 1770, Art. Epidémie de Louviers. -- L'expoſition de cette Ville y eſt décrite.

pas d'avouer, d'après le témoignage d'un homme dont la mémoire sera long-temps précieuse à l'Ordre entier des Médecins (M. Roux), que cette description est véritablement notre morceau chéri, qui sera toujours le modele de notre travail annuel.

Louviers a vu, depuis la petite Vérole en 1772, des péripneumonies putrides & meurtrieres en 1773-74, & des angines, même *gangréneuses*, en 1775. Celles-ci étoient effrayantes par la rapidité & la violence des symptômes : elles enlevoient les malades, si on négligeoit de les combattre de très-bonne heure, en trois ou quatre jours ; &, malgré les plus grandes précautions, on en a vu chez qui la gangrene avoit fait de tels progrès, que toute l'arriere-bouche se trouvoit emportée. M. Guerard, le même Médecin qui nous rendit tant de services dans l'épidémie de 1770, nous a communiqué ces faits, en nous assurant qu'il avoit été obligé d'employer le camphre & le quinquina, dans la plus grande dose. Au printemps de 1777, la Rougeole & les *morbilli* s'y annonçoient comme épidémiques, sans doute pour précéder la petite Vérole.

III°. La bande Méridionale part de l'embouchure de l'Aure avec l'Eure, laisse le *Bois-Yon* & le bois de *S. Remy* dans le Thimerais qu'elle longe, en suivant la vallée de Nonancourt, dirigée de l'Est à l'Ouest. Avant d'arriver à cette Ville, elle reçoit un vallon du Nord, qui sort des bois de la *Couture*, & deux autres très-étroits venant du Midi, dont le dernier fournit un long côteau qui couvre un peu Nonancourt du Sud, derriere *S. Lubin ;* tandis que la côte des *Brosses* protége en partie cette Ville du Septentrion, & ne la laisse bien ouverte que du Nord-Est, jusqu'au Levant d'été. Elle voit un marais au Couchant, qui lui fournit le courant de l'*Islou :* son sol est une terre à vignes.

Nonancourt.

Tillieres.

La vallée va gagner Tillieres, petit Bourg sous une chaîne de montagnes à l'Ouest, protégé également du Nord par une haute montagne & le bois de *Breux*, plus ouvert à l'Est & Sud-Est.

Avant

Avant d'y arriver, l'Aure (en remontant vers ſa ſource) reçoit le ruiſſeau de la *Mouvelle*, qui vient de *Brezolles* dans un vallon Méridional. Mais au ſortir de Tillieres, on la voit ſerpenter, ſe diviſer en pluſieurs rameaux, au-deſſus & au-deſſous de Verneuil, Ville placée préciſément au Sud de Rouen, à 20 lieues de diſtance, ſous le 48e dégré 44' 21" de latitude : elle occupe la vallée preſque entiere, laiſſant des prairies vers le Sud, mais très- bornées, vers leſquelles elle s'incline. Son aſſiette eſt au confluent de cinq courans d'air, de tous les principaux points de l'horizon : mais les montagnes de l'Oueſt & du Septentrion, juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt, la reſſerrent de très-près. Verneuil.

De Verneuil la vallée ſe précipite vers le Sud-Oueſt, par *Chênebrun*, & va ſéparer, près de Bon-Moulins, le Perche de la Contrée d'Alençon, de celle du Lieuvin, ainſi que de celle d'Evreux. Les chaînes de montagnes viennent de l'Eſt à l'Oueſt, & fourniſſent ces deux grands courans à toute la portion Méridionale de la Contrée.

IV°. Une autre vallée va porter un grand courant du Sud-Sud-Oueſt au Nord, dans le centre, c'eſt celle de l'Iton : riviere qui prend ſa ſource au Perche, & vient pénétrer dans cette Contrée par le *Teil*, laiſſant Bourth & ſa forêt ſur ſa rive droite ; la forêt de Breteuil ſur la gauche, dont elles ſont éloignées également à peu près de 800 à 1000 toiſes. Là, l'Iton ſe partage en pluſieurs bras : elle en envoie un à Verneuil, un ſecond à Breteuil, Bourg ſitué dans un vallon étroit & plat, ayant la forêt au Couchant, & les plaines à tous les autres points de l'horizon. Le cours de la riviere ſe continue vers le Nord-Eſt, par *Condé*, *Damville* ; remonte enſuite au Septentrion, traverſe les bois de la *Haye*, où elle ſe perd ſous terre, dans un eſpace d'une lieue & demie. Elle reparoît enfin ſous *Gaudreville*, également au Nord : elle y reçoit la riviere de Conches, qui part de l'Oueſt dans un vallon plus profond, & ſe porte à travers la forêt d'Evreux, par Navarre, ſur la Ville d'Evreux. Son lit devient alors

La vallée de l'Iton.

Breteuil.

plus profond : les chaînes de ſes collines préſentent des angles ſaillans & rentrans, qui ſe correſpondent mutuellement. Elle paſſe enfin ſous les bois de la *Vacherie*, & ſe réunit à l'Eure, au point que nous avons indiqué. Le courant du Nord, que donne cette vallée, eſt donc plus conſidérable que celui du Sud, parce que ſes côteaux ſont moins élevés, & que la vallée eſt fort étroite dans la partie Méridionale. D'ailleurs l'Iton, confondue avec la riviere de Conches, ſemble adopter ſon lit, dont la direction eſt décidément du Sud-Oueſt ſur Evreux.

Nous donnerons la deſcription de cette Ville Epiſcopale; nous indiquerons ſon aſpect, ſes courans d'air & les maladies qu'on y a vu régner. Un excellent Mémoire, qui nous a été fourni par M. Goſſeaume, Médecin Correſpondant de notre Société, remplira ces vues d'une maniere ſatisfaiſante.

Evreux... Son expoſition, ſon climat, ſes maladies.

Evreux, Ville ancienne, dont les Commentaires de Céſar font mention, eſt à 18 dégr. 48' 39" de longit. latitude 49 1' 24". Sa poſition eſt dans une petite vallée d'un quart de lieue environ de diametre, arroſée par la riviere d'Iton. De deux côtés (Sud-Oueſt & Nord-Eſt) elle eſt ceinte de montagnes, dont la hauteur eſt proportionnelle à la largeur de la vallée : de maniere toutefois que le côté eſcarpé, poſé au Nord, reçoit le Soleil du Midi, & que ce même côté, comme on l'obſerve toujours, appuie le lit eſſentiel de la riviere.

BUFFON, Théor. de la Terre.

La croupe de cette montagne eſt couverte de bois, & la partie oppoſée offre dans le lointain le beau rideau de la forêt d'Evreux, qui a 8000 arpens d'étendue : lieu vraiment enchanteur par la multiplicité des routes qu'on y a pratiquées, & qui la la préſentent comme une continuation des promenades de Navarre.

On peut donc conclure que cette Ville eſt expoſée à l'action plus particuliere de deux courans, l'un du côté du Nord-Eſt, l'autre du Couchant (Sud-Oueſt); qu'elle eſt plus découverte du côté du Midi, & que le vent de Nord la trouve

plus défendue par la chaîne de montagnes dont je viens de parler.

La riviere coule de l'Oueſt à l'Eſt (dans la Ville). Mais différens rameaux d'une ſeconde riviere parallele à la premiere, & qui, plus élevée dans ſon lit, coule dans la partie Méridionale de la Ville, la coupent du Sud au Nord : il en réſulte plus d'un avantage. 1°. Preſque toutes les maiſons ont la commodité de l'eau, ce qui eſt d'une reſſource infinie pour la propreté. 2°. Preſque toutes les latrines ſont ſur la riviere, ce qui épargne aux Habitans la puanteur dans les changemens de temps, & l'infection du nettoiement des foſſes. 3°. Ces différens canaux, par leſquels coule une eau vive & rapide, établiſſent des courans d'air capables d'entraîner les exhalaiſons putrides de la Ville, dont les rues ſont d'ailleurs aſſez larges, & bâties en général de maiſons peu élevées. On peut dire enfin qu'Evreux eſt une Ville aſſez ſaine.

M. Goſſeaume n'y a point obſervé de maladies endémiques : elles y ſuivent généralement la température des ſaiſons, & elles lui ont fourni la preuve confirmative des vérités avancées par Hippocrate, auquel ce Médecin nous paroît d'autant plus attaché, qu'il en connoît mieux la doctrine. Son travail s'étoit étendu juſqu'aux Obſervations Météorologiques ; & ce travail de ſept années conſécutives, dont il a perdu le fruit dans une malheureuſe circonſtance, ne lui laiſſe à cet égard que la conſolation de ſe ſouvenir encore, avec le plus grand plaiſir, que les Obſervations d'Hippocrate & d'Huxham, ſes modeles & ſes guides, ſe trouvoient vérifiées dans les ſiennes.

Mais il s'eſt préſenté dans Evreux des Maladies Epidémiques, qui n'ont point échappé à l'attention de notre Obſervateur.

Epidémie ſur les Chiens, qui préluda une fievre putride épidémique.

1°. On a vu régner ſur les Chiens une Epidémie, qui préluda des fievres putrides épidémiques : celles-ci ne portoient aucun ſymptôme propre, qui pût les faire ranger dans une claſſe diffé-

rente de celle de ces maladies connues. Celle qui avoit attaqué les Chiens en enleva un grand nombre. C'étoit une eſpece de catarrhe qui les faiſoit éternuer fréquemment. Ils paroiſſoient accablés, avoient les yeux humides, perdoient l'appétit, languiſſoient & périſſoient avec les ſignes d'un dépôt. La purgation avec les fleurs de ſoufre & le jalap, & l'application de la poix de Bourgogne ſur la tête, en ſauverent pluſieurs. --- C'eſt ainſi que nous obſervions dans l'automne 1776 une maladie contagieuſe ſur les Chiens de M. le Marquis de Charleval, à Rozay, & qu'on nous apprit que les emplâtres véſicatoires, appliqués à la nuque ou ſur les épaules, en avoient préſervé pluſieurs.

Petites Véroles & Rougeoles épidémiques.

2°. En 1772-73, continue M. Goſſeaume, la petite Vérole régna épidémiquement à Evreux : elle n'épargna aucun de ceux qui ne l'avoient point eue ; au moins s'en trouva-t-il très-peu qui ne fuſſent préſervés, ainſi que de la Rougeole, qui la ſuivit épidémiquement un an après : mais ni l'une ni l'autre ne fut pernicieuſe, ſi ce n'eſt à des adultes, chez qui l'intempérance avoit altéré la conſtitution, ou chez des perſonnes cacheſtiques & affoiblies, qui portoient en elles un germe de deſtruction, auquel le *virus* varioleux donnoit une activité nouvelle.

La Grippe, auſſi univerſellement répandue dans l'automne de 1775, ne fut pas plus meurtriere. Les deux dernieres Epidémies qu'on ait obſervé, quoique moins générales, méritent cependant une attention ſpéciale.

Fievre maligne épidémique, compliquée ſur la fin, avec une angine gangréneuſe.

3°. La premiere étoit une fievre maligne, qui ſe cantonna dans le Fauxbourg *Saint Leger*, (dont la direction ſe porte vers le Nord) au milieu duquel couloit autrefois un bras de riviere, qu'on finiſſoit de combler pour élargir la grande route de Rouen ; mais cette opération, faite avec peu d'exactitude, laiſſoit de diſtance en diſtance des foſſes ou cloaques, où l'eau croupiſſoit, & d'où s'exhaloit, à raiſon de la chaleur, une odeur putride, funeſte au voiſinage. Ces malades ſe trouvoient tous dans un

état fort au-deſſous du médiocre : les ſymptômes eſſentiels à cette maladie furent un abattement, une langueur, un découragement qu'on a peine à concevoir. On en a fait lever pluſieurs qui ſe croyoient malades, ſans l'être véritablement, & qui euſſent peut-être partagé l'infortune de leurs commençaux ou de leurs voiſins, s'ils ſe fuſſent abandonnés plus long-temps à cet état d'inertie. Derniere vérité, que nous avons ſouvent reconnue en traitant les Epidémies meurtrieres, où le découragement, la frayeur & l'abandon font autant de mal que la maladie même. (V. la deſcription de l'Epidémie du Gros-Theil.)

La plupart de ceux qui périſſoient, furent enlevés en très-peu de jours ; & on les voyoit couverts d'exanthêmes. -- Le traitement fut l'émétique, dans la premiere invaſion ; les acides faiſoient la baſe des boiſſons : les véſicatoires furent employés avec ſuccès.

A la fin de l'Epidémie, il ſe trouva une complication de maux de gorge, qui ne laiſſerent pas d'être funeſtes ; ce n'étoit au ſurplus qu'un ſymptôme de fievre maligne, & qui ſuivoit le ſort de la maladie principale, ſans la gouverner. Ils étoient accompagnés de ſueurs profuſes, de la proſtration des forces, d'un pouls petit, régulier, mais très-vîte ; les excrémens étoient liquides & diſſous : quelques malades périrent en 24 heures. Peu à peu la maladie devint plus traitable (*k*).

(*k*) » Si l'on vouloit, dit ce Médecin, à l'exemple de quelques Auteurs, » claſſer toutes les eſpeces de maladies, & les multiplier à raiſon de quelques » nuances légeres, il faudroit des répertoires immenſes, pour contenir les » Obſervations qui y ſeroient relatives. Ce n'eſt pas là, ſelon moi, la Mé- » decine eſſentielle : je crois qu'il faut voir les choſes plus en grand ; & que » l'angine maligne exanthématique ne doit point faire un genre de maladie » différent de la fievre maligne générale, que l'on ſçait, indépendamment » des ſymptômes communs, être accompagnée de ſymptômes particuliers, » auxquels des brouillards épais, des pluies abondantes, par un temps chaud, » peuvent donner lieu : c'étoit le cas de l'Eſquinancie, dont je viens de » parler ; elle avoit été précédée par des brouillards ſi épais, que pluſieurs

Epidémie contagieuſe des Priſons.

4°. Enfin, au printemps de 1776, il ſe préſenta encore une Epidémie de fievres malignes, qui commença dans les priſons d'Evreux, & ſe propagea dans ce quartier. Celles que traita M. Goſſeaume, avoient les caracteres du *Tiphus Carcerum*, de Pringle : il en perdit très-peu de malades, mais il avoue qu'il eut le bonheur de n'avoir à traiter que de jeunes ſujets, dont le tempérament n'étoit point vicié, & que les grandes chaleurs n'avoient point encore dominé ; lorſque, devenu victime de ſon zele, notre Obſervateur fut empoigné lui-même de la maladie, qui avoit déjà enlevé trois perſonnes dans les maiſons voiſines de la priſon, comme étoit la ſienne.

Nous allons reprendre ici le cours de cette Epidémie que nous avons obſervée nous-mêmes, ayant été envoyé par M. l'Intendant, pour en prendre connoiſſance & y porter des ſecours.

Obſervée par nous-mêmes.

L'entrée des priſons faiſoit horreur : on étoit atteint, dès la porte extérieure, d'une odeur de fétidité cadavéreuſe, qui me ſaiſit à un tel point que je me crus obligé d'en défendre l'entrée à M. le Lieutenant-Général, aſſez courageux pour m'y accompagner. Je m'apperçus bientôt que cette puanteur qui ſe communiquoit au voiſinage, n'étoit due qu'au défaut d'attention du Geolier, de faire porter au loin les immondices de ces malheu-

» fois je me ſuis égaré en voyageant, & dans des routes qui m'étoient le » plus connues ». -- Nous conviendrons, avec ce Médecin, que rien n'eſt plus dangereux pour la pratique de l'Art, & pour ſa certitude, que de multiplier des claſſes innombrables de maladies. Cependant ne pourroit-on pas dire ici qu'on abuſe trop ſouvent de la dénomination vague de *fievre maligne*, pour ne point approfondir le caractere d'une maladie ; & que, dans celle-ci, la complication de l'*angine exanthémateuſe* n'étoit point un accident à regarder avec indifférence, puiſqu'il pouvoit tuer en peu d'heures par la gangrene ? D'ailleurs nous la regardons comme aſſez intéreſſante, pour ranger cette maladie dans ſa conſtitution propre, tant par rapport à la ſaiſon qui l'a précédée, que par rapport à ſon caractere, qui fait de cette fievre eſſentiellement une fievre catarrho-angineuſe.

reux, qui d'ailleurs manquoient de paille fraîche. Pénétré dans l'intérieur, je me trouvai rendu à moi-même, & je passai en revue, l'un après l'autre, tous les prisonniers malades, convalescens & ceux qui traînoient : (il en étoit mort cinq les jours précédens). Je reconnus dans les premiers les symptômes essentiels à la fievre des hôpitaux, des prisons & de tous les lieux où regne trop long-temps une humidité chaude : deux seulement me parurent extrêmement mal ; ils étoient sans connoissance, avoient le ventre tendu, le visage basané, presque livide, la peau desséchée, avec quelques taches plus brunes que violacées, le ventre météorisé : j'ouvris leur bouche & j'y vis clairement les aphtes sanieux, la pourriture des gencives ; la langue brune, noirâtre & seche à l'un d'eux (Jacq. Remiot) : l'autre n'étoit qu'au 5[e] jour de la maladie ; son pouls étoit déprimé, ses forces abattues, mais sa langue étoit plus molle, couverte d'une croûte d'un jaune verd. Plusieurs étoient dans le dégré de l'invasion : ils se plaignoient de frissons & de mouvemens de chaleur alternatifs, d'une perte totale d'appétit, de nausées & vomissemens, de lassitudes par-tout le corps, & d'insomnies. Quelques-uns avoient une diarrhée qui les fatiguoit ; &, manquant des petites commodités nécessaires à leurs besoins, la paille sur laquelle ils étoient couchés, une quarantaine ensemble, devenoit le réceptacle de leurs excrémens ; tandis que les haillons, dont ils étoient habillés, leur tenoient lieu de draps & de couvertures : (il est vrai que c'étoit des mendians, gens sans aveu, coquins & mauvais sujets). Je trouvai à plusieurs autres des gencives altérées, & garnies plus ou moins d'aphtes, ou saignantes : ils étoient tous abattus, ressentoient des douleurs sourdes dans la tête, étoient assoupis, & me disoient qu'ils ne pouvoient point dormir. Les convalescens avoient le teint d'un pâle obscur, un air d'abattement & de langueur, des gencives aphteuses pour la plupart, des ulceres aux jambes, couvertes de taches : ils ne reprenoient aucunes forces. Enfin, ils me parurent menacés d'éprouver les horreurs de la consti-

tution aphteuse, que j'avois vu régner dans les prisons de Rouen *, & du scorbut, dont plusieurs étoient évidemment atteints.

* V. sa description dans nos Observations, année 1770.

La premiere cause & la plus capable de fomenter, de propager cette contagion, étoit la multitude de ces mendians, amoncelés les uns sur les autres, au nombre de 80, dans une prison qui n'est faite que pour en contenir 30. « On voit beaucoup ré-» gner cette fievre (des prisons) dit le Doct. Pringle; lorsque » plusieurs hommes, fussent-ils même sains, logent ensemble » dans un endroit peu spacieux, & où l'air ne peut point être » assez souvent renouvellé ». Je me déterminai donc à en faire enlever sur le champ une cinquantaine, en ordonnant pour les autres les anti-scorbutiques, jusques dans leurs bouillons, les médicamens anti-septiques aux plus malades, & quelques vésicatoires; les acides à tous: la paille renouvellée tous les deux jours, les petites commodités urgentes, & des feux de plantes aromatiques tous les jours dans les Cours de la prison.

M. Gosseaume, qui fut rendu aux vœux de ses Concitoyens, nous communique maintenant ses idées sur les causes de cette Epidémie.

L'Epidémie de 1776, dit-il, a été attribuée au défaut de propreté, dans la prison, & au nombre trop considérable de malheureux qui y étoient enfermés. Je veux bien croire que cet article y est pour quelque chose; mais la cause la plus immédiate a été, selon moi, le séjour des eaux pendant le nettoiement de la riviere, qui, subdivisée en plusieurs rameaux, a son cours ordinaire au milieu de la Ville. Les vuidanges en furent déposées dans les rues, & enlevées avec tant de lenteur, que cette opération dura six semaines entieres.... 2°. L'inondation qui, au mois de Mars, avoit submergé la moitié de la Ville, & la chaleur extrême de l'été de 1775.* Ces deux raisons sembleront plus que suffisantes à quiconque connoissant les propriétés de l'air pur, ou

* V. nos Observat. Météorologiques.

ou de celui qui eſt modifié par la chaleur & l'humidité, ſçait en même-temps les ravages qu'il peut produire, lorſque ces altérations ſe combinent avec des principes funeſtes à notre exiſtence.

Ces inconvéniens du nettoiement ou curage des rivieres, & d'une priſon étroite, au centre d'une Ville, demandent une attention ſinguliere. On propoſe des moyens de réforme ſur ces abus, que nous ne devons point laiſſer ignorer aux Habitans d'Evreux.

Moyens propoſés pour remédier à la contagion de ces priſons.

Quant au premier abus, on croit qu'il ſera difficile d'y remédier, tant que l'exécution de cette opération ſera confiée à des particuliers : elle ſera toujours lente & incomplette, à moins que le Miniſtere public n'y tienne la main bien exactement. Quant à la priſon, il ſeroit aiſé & peu diſpendieux de lui donner un dégré de ſalubrité qui lui manque ; & il eſt étonnant que la Police n'ait pas encore fait exécuter ce projet, auſſi ſimple que facile. 1°. La priſon a dans ſa dépendance une tour iſolée, dont on pourroit faire une infirmerie : en y ſéqueſtrant les malades, on auroit l'avantage de prévenir la contagion, preſqu'inévitable & toujours rapide, tant que ceux-ci ſeront entaſſés pêle-mêle avec les ſains. 2°. La priſon n'a d'autre égout que la rue : ſes latrines ſont d'ailleurs placées dans un lieu où la riviere ne coule pas ; il n'y auroit qu'à pratiquer un petit canal voûté, de 10 à 12 toiſes, qui communiqueroit depuis les latrines juſques dans la riviere, qui n'en eſt guere ſéparée que par le gros mur de la Ville. En déterminant alors l'égout de la cour, vers les latrines, la pluie les nettoieroit d'elle-même ; &, dans les jours ſecs, en faiſant jouer la pompe un quart-d'heure, on laveroit la cour, dont l'eau, s'écoulant par les latrines juſqu'à la riviere, rendroit d'un côté la priſon plus ſaine, & débarraſſeroit de l'autre les voiſins & le quartier de la mauvaiſe odeur, inſéparable de ces opérations.

Nous n'oublierons point d'obſerver au Gouvernement, qu'il

nous fut alors communiqué, par MM. les Magiſtrats d'Evreux, un projet de repréſentations très-importantes ſur cet objet, dans lequel on demandoit la tranſlation abſolue des priſons dans un autre emplacement, qui paroiſſoit autant commode que ſalubre.

Hippocrate, & nos Anciens, ont toujours penſé que le choix de l'expoſition, de l'aſpect d'une habitation au Soleil, n'étoit pas une choſe indifférente; & que la ſanté, la vie de ſes Habitans y étoient relatives. M. Goſſeaume nous communique une Obſervation importante, & faite pour venir à l'appui de leur doctrine. Nous avons, dit-il, une Abbaye de Bénédictines, dont l'enclos eſt vaſte, mais adoſſé à la côte Septentrionale, & recevant par conſéquent toute l'impreſſion du Soleil du Midi; découverte d'ailleurs du côté de l'Oueſt, protégée du côté du Nord & Nord-Eſt, par la réflexion d'un angle ſaillant de la montagne: elle eſt arroſée par le bras eſſentiel de la riviere, ſujette enfin à des inondations dans ſa partie déclive: l'Egliſe en eſt devenue preſque verte, par l'eſpece de moiſiſſure *Botan. murorum*, & les végétations qui enduiſent les carreaux & les murailles. Dans cette Abbaye les maladies ſont fréquentes, & preſque toujours accompagnées de ſueurs & d'éruptions *milliaires*, au point qu'on a donné à cette éruption le nom de *Maladie de la Maiſon*. Les bains y réuſſiſſent, & le traitement en eſt d'ailleurs aſſez facile. ---- Pour nous, nous exhortons ceux qui prendront le ſoin de cette Maiſon Religieuſe, de conſulter Huxham, *Prolegom.* pag. 18. & *Præfat. Obſervat. de aëre & M. Epidem.* pag. 183, &c.

Maladie Endémique à l'Abbaye de S. Sauveur d'Evreux.

Il n'y a point d'eaux minérales à Evreux: notre Obſervateur a ſuivi le cours de la riviere, à des diſtances aſſez conſidérables, pour s'aſſurer de cette vérité. On ne laiſſe cependant pas de rencontrer ſur ces bords des terres rouges, & par conſéquent *martiales*; mais la nature des collines voiſines de la Ville eſt en général calcaire. On trouve à Oudouville (à deux lieues de

Qualité des eaux d'Evreux.

diſtance) une ſource ferrugineuſe, ſemblable aux eaux de S. Paul de Rouen ; mais elles perdent par le tranſport, & les malades aiment mieux ſe rendre à Conches, où tout eſt plein de ſources pareilles.

Quant aux eaux putéales & fluviatiles, qui entrent dans l'uſage journalier des choſes néceſſaires à la vie, elles ſont les unes & les autres fort crues & fort peſantes : le peſe-liqueur n'y décele pas une différence bien grande ; & l'alkali fixe en précipite une ſélénite, décompoſée par cet intermede ; d'où l'on peut juger que les Habitans d'Evreux ne doivent point avoir les dents d'un bel émail, ni long-temps integres. Ce qui donne à ces eaux ce caractere de dureté, eſt 1°. le voiſinage de Conches, qui fournit beaucoup de ſources à Evreux. 2°. La riviere d'Iton ſe perd ſous les terres, dans un eſpace de près de deux lieues (comme je l'ai fait remarquer plus haut) ; & les côteaux intermédiaires ſont garnis de fours à chaux, ce qui dénote que ces eaux doivent néceſſairement charier une terre calcaire.

Il eût été à deſirer qu'un ſi bon Obſervateur nous eût communiqué une ſuite d'Obſervations Météorologiques, ſuffiſantes pour établir la différence relative de la température d'Evreux avec celle de Rouen : malheureuſement il n'a pu y ſuppléer que par quelques jours d'Obſervations faites vers la fin de nos beaux jours d'été.

Thermometre.

Le 28 Août, les vents étant Sud-Eſt, & le Ciel ſerein, le Thermometre de Réaumur a monté à 23 dégrés à Evreux ; à $20 \frac{1}{4}$ ſeulement à Rouen, où les vents varioient depuis le Nord-Eſt juſqu'au Sud-Eſt. Il prenoit le même jour à Paris le 23e dégré d'aſcenſion, les vents y ſoufflant de l'Eſt-Sud-Eſt. Le 29, vent d'Oueſt à Evreux, avec pluie : le Thermometre n'a monté qu'à 18 dégrés : il n'a pas paſſé 16 à Rouen, les vents Sud-Oueſt, & le Ciel couvert, ſans pluie.

Barometre.

Dans ces mêmes jours, le Barometre defcendoit le 28, à Evreux, à 27 pouces 10 lign. (à l'inftant de la chaleur), & à Rouen (au même inftant), il tenoit les 28 pouces & 2 lign. de hauteur; tandis qu'on l'obfervoit à Paris à 28 pouces 3 lign. $\frac{1}{2}$. --- Le 29 la colonne de mercure defcendoit encore, à Evreux, un peu au-deffous de 28 pouces. Elle fe foutenoit, à Rouen, à 28 pouces 1 lign. $\frac{1}{2}$, & montoit à 28 pouces 2 lign. à Paris.

Mais un morceau vraiment intéreffant, que nous communique M. Goffeaume, eft le Nécrologe de la Ville d'Evreux. Cette Addition à fes Obfervations doit avoir un avantage précieux aux yeux du Phyficien & du Médecin, celui de déterminer, d'une maniere affez précife, le dégré de falubrité ou d'infalubrité de cette Ville, en comparant le réfultat des Tables Nécrologiques avec un femblable travail, fait dans tout autre endroit. « Cette » Collection devoit embraffer depuis 1730 jufqu'à 1776. Des » lacunes, que j'ai trouvées, nous dit-il, en affez grand nom» bre, de 1760 à 1774, m'ont déterminé à m'arrêter particu» lierement aux années dont j'ai pu faire des relevés exacts; & » j'en ai recueilli trente années confécutives, à commencer par » 1730 jufqu'en 1759 inclufivement. Ces trente années font le » fujet de la premiere Table. Cependant j'ai cru devoir faire une » Table particuliere, fous la forme d'*Appendix*, de neuf autres » années, exactement recueillies, mais interrompues en 1766 & » 1767; ce qui a empêché de les joindre à celles de la pre» miere Table, pour n'en point altérer l'exactitude...... » Il importe, avant de préfenter ces Tables, de faire connoître au Lecteur quelques Inftructions préliminaires, que M. Goffeaume a jugé néceffaires pour mieux en apprécier les réfultats.

1°. Après les recherches fuffifantes, on a trouvé que la Ville

d'Evreux contient au plus dix mille Habitans. Or , par la premiere Table, qui ſera jointe ci-après, il eſt aiſé d'appercevoir que, dans l'eſpace de trente années, il y eſt mort 7158 perſonnes; & qu'en partageant ce nombre également en trente, il en réſulteroit une mortalité de 238 perſonnes par an, ou, ce qui revient au même, un quarante-deuxieme environ de ſes Habitans.

2°. La même Table fait voir une approximation fort grande entre le nombre des enfans morts & celui des adultes, puiſque la différence, 208, eſt à peine un objet notable ſur un nombre de morts auſſi conſidérable. On pourroit être ſurpris de rencontrer une ſi grande parité entre la mortalité des enfans & celle des adultes. Mais il faut ſçavoir, avant tout, que, ſur les Regiſtres qu'on a ſuivi, on eſtime un homme ſorti de l'enfance à l'âge de ſept ans. Ce qui fait rentrer tous les adoleſcens dans la claſſe des adultes, c'eſt-à-dire, un très-grand nombre d'individus. D'un autre côté, s'il y a dans Evreux un certain nombre de nourrices, il ne laiſſe cependant pas de ſe rencontrer beaucoup d'enfans de la Ville, qui ſont nourris dans les Campagnes: ainſi on ne peut tenir une liſte exacte de ceux qui y périſſent. Il eſt cependant probable qu'on peut compenſer ces derniers, par une certaine quantité d'enfans trouvés & d'autres venus de Paris, qui groſſiſſent le Catalogue des morts: encore bien qu'on croie la ſomme des enfans nourris à la Campagne prépondérante.

3°. En déterminant & fixant à 238 perſonnes le nombre annuel des morts, on n'a prétendu établir qu'une balance momentanée, puiſqu'en jettant les yeux ſur les diverſes colonnes de la Table premiere, il eſt aiſé de reconnoître des différences notables d'années à années, comme de 1739 & 1742, à 1745 & à 1749.

4°. On remarquera pareillement que la relation des adultes aux enfans n'eſt pas conſtamment ſupérieure : car depuis 1732

à 1740, la proportion des derniers a été ſupérieure à celle des adultes ; mais de 1740 à 1757, celle des adultes l'a emporté ſur celle des enfans : ce qui commence à faire ſoupçonner que les raiſons de mortalité ne ſont pas auſſi paſſageres qu'on l'imagineroit ; & que, lorſqu'elles ont commencé d'agir, elles perſéverent pendant une ſuite d'années, quelquefois conſidérable.

5°. Il eſt eſſentiel de faire une Obſervation ſur le curage des rivieres. C'eſt qu'on ne trouve aucunes années plus chargées de morts, que celles qui tombent dans le temps de ces opérations, ou qui les ont ſuivies immédiatement. On nettoya les rivieres en 1776, & il régna cette année une Epidémie, que nous avons décrite, dont M. Goſſeaume partageoit le danger. Dix ans auparavant la riviere avoit été nettoyée : malheureuſement une lacune au Nécrologe empêche de rien conclure ſur cette année 1766. Mais, en remontant de 9 en 9 ans, qui eſt le terme ordinaire du nettoiement ou curage des rivieres, on trouve, dit l'Auteur du Mémoire, que 1758, 1750 & 1742 ont été, ou bien ont immédiatement précédé les années les plus funeſtes. Ne pourroit-on point croire qu'il y auroit ici une erreur de calcul ? Car il nous ſemble qu'en admettant dix années d'intervalle entre le dernier curage & celui qui l'a précédé, & neuf ſeulement pour l'eſpace des nettoiemens antérieurs, on tombe ſur les années 1756, 1747 & 1738, qui, au reſte, ont été pour le moins auſſi meurtrieres.

6°. L'Obſervateur penſe qu'une des raiſons qui contribue à entretenir l'égalité de mortalité entre les enfans & les adultes, c'eſt la pureté de l'air d'Evreux, dont les rues ſont larges, les maiſons peu élevées, & la circulation de l'air aſſez libre. On y voit des octogénaires en nombre. On y a connu des nonagénaires, & même des centenaires dans ces derniers temps ; ſçavoir, une femme de 104 ans, l'autre de 100 ans & quelques mois. « J'en prends occaſion, nous dit-il, de remarquer avec

vous que lorſque les femmes ont paſſé un certain âge, & que d'ailleurs elles reſtent bien conſtituées, elles pouſſent ordinairement leur carriere plus loin que les hommes (ſauf quelques exceptions); & qu'ainſi la regle *quæ citò creſcunt, citò deſtruuntur* ne doit pas être priſe à la lettre. Le plus âgé des hommes, que j'y aie connu, ne paſſoit pas 96 ans ».

7o. En jettant les yeux ſur les colonnes de la premiere Table, il ſemble que les années les plus froides ne ſont pas les plus meurtrieres, excepté peut-être pour les enfans, qui paroiſſent ſouffrir davantage dans les années les plus rigoureuſes. Exemples, 1740, 1776. (Cette derniere année, qui n'eſt pas prouvée par les Tables de ce Nécrologe, le ſera, pour le fait que nous avançons, dans nos Conſtitutions Epidémiques de Rouen). Nous croyons d'ailleurs obſerver que les adultes, qui ne ſont pas tout d'un coup frappés de maladies mortelles pendant ces froids rigoureux, y trouvent cependant le germe d'affections meurtrieres pour l'année ſuivante. Telles furent les années 1741 & 1777.

8o. La premiere Table montre donc d'une maniere aſſez préciſe le nombre des morts pendant une ſuite de trente années conſécutives. Mais on a cru donner à ce travail un nouveau dégré d'utilité, en réuniſſant enſemble tous les mois co-rélatifs, c'eſt-à-dire, trente mois de Janvier, trente de Février, &c. ſous un même *numero*. A ce moyen il ſera facile de juger des mois qui ont été plus ou moins funeſtes, & même plus ou moins meurtriers pour les enfans ou pour les adultes. Il en réſulte un autre avantage, c'eſt de pouvoir comparer les ſaiſons entr'elles. Ainſi nous voyons d'un coup d'œil que le mois de Décembre, qui doit être un des plus froids, eſt le moins chargé de tous; &, en diviſant l'année, ſuivant le comput ordinaire, en quatre ſaiſons; en prenant, dit M. Goſſeaume, les mois de Décembre, de Janvier & de Février pour l'hiver, nous verrons, en ſecond lieu, que l'hiver eſt la ſaiſon la moins funeſte. Alors, en ſuivant les ſaiſons par

trois mois, on s'appercevra que l'été eſt un peu moins à craindre que l'automne; & qu'enfin le printemps eſt au moins, pour Evreux, la ſaiſon la plus pernicieuſe (*l*). Que l'automne & le printemps ſoient deux ſaiſons beaucoup plus fécondes en maladies, beaucoup plus meurtrieres que les autres, on en trouve une raiſon très-plauſible dans la révolution qu'éprouve la Nature entiere, à l'arrivée de la ſaiſon nouvelle & à celle des premiers froids; d'autant mieux que ceux-ci diminuent conſidérablement la quantité des humeurs tranſpirables, & que ſouvent même la chaleur, l'humidité, le froid, qui ſe ſuccedent alternativement dans un même jour, font reproduire & ſuppriment preſqu'au même inſtant cette tranſpiration, que la température de l'été a dû rendre plus diſpoſée à ſe porter à la peau. Ajoutons-y les premiers travaux, qui, dans le printemps, ſe joignent à l'activité que procurent les approches d'un Soleil bienfaiſant: & on ne s'étonnera plus de trouver ces deux ſaiſons les plus funeſtes à l'eſpece humaine. Ces conſidérations feroient donc demander à notre Obſervateur: en quel ſens doit-on regarder comme vrai l'Aphoriſme 9 de la III[e] Section? *Ver autèm ſaluberrimum & minimè exitiale.*

9°. Le calcul qu'on vient de faire ſeroit encore incomplet,

(*l*) Nous penſons être obligés de faire remarquer ici que le comput des ſaiſons ne ſeroit pas dans l'exactitude Médicale, ni même dans l'ordre de l'Aſtronomie, en comptant l'hiver dès le mois de Décembre; le printemps dès le commencement de Mars, &c. Il faut ſans doute prendre ces ſaiſons aux Solſtices & aux Equinoxes *; mais, en outre, il eſt infiniment plus sûr & plus avantageux de ſuivre les Conſtitutions, qui ont régné plus ou moins long-temps, même dans telle ſaiſon ſur une autre: car il arrive aſſez fréquemment que nos hivers ſont prolongés juſqu'au mois de Juin; ce qui établit alors une Conſtitution *automnale* à la place de la *printanniere*. Et c'eſt, pour le dire en paſſant, une réponſe à la demande que fait peu après M. Goſſeaume ſur l'Aphoriſme 9 de la III[e] Sect. -- Le travail de ce Médecin fait aſſez juger la perte que va faire la Ville d'Evreux, par ſa tranſlation à Rouen, où nous nous applaudiſſons de le voir fixer ſon domicile.

* Conſ. nos Obſerv. Diſc. Prélimin. pag. cxxv.

ſi

ſi l'on ne préſentoit ſous un même point de vue les variétés qui peuvent s'y rencontrer, en ſéparant les enfans & les adultes : car le premier comput comprend la mortalité générale. Les fonctions de deux âges auſſi différens doivent introduire des maladies bien diſparates. C'eſt le motif de la troiſieme Table, dans laquelle on voit de nouveau que chez les enfans, comme chez les adultes, l'hiver eſt la ſaiſon la moins pernicieuſe, ſi l'on en excepte les hivers exceſſivement rigoureux, tels que 1740; mais que de toutes les ſaiſons, le printemps eſt la plus funeſte aux adultes, & l'automne aux enfans. --- L'Obſervateur auroit bien deſiré trouver dans les Regiſtres, qu'il a dépouillés par un travail long & faſtidieux, l'âge des ſujets inſcrits dans ſon Nécrologe, à deſſein de ſaiſir l'occaſion de juſtifier les Obſervations d'Hippocrate ſur les maladies propres aux différens âges & aux différentes ſaiſons. Un travail commencé depuis neuf ou dix ans ſur cet objet, n'eſt pas encore ſuffiſant pour pouvoir conclure du particulier au général.



NÉCROLOGE D'EVREUX.

Premiere Table de Mortalité.

Années.	Total.	Adultes.	Enfans.	Excédant des Adultes ou Enfans.
1730	210	112	98	14 Adultes.
31	260	130	130	0
32	203	77	126	49
33	239	119	120	1
34	257	99	159	58
35	200	61	139	78
36	233	104	129	25 } Enfans.
37	257	148	169	21
38	298	170	128	52
39	310	125	185	60
1740	281	121	160	39
41	238	153	85	69
42	304	181	123	58
43	285	164	121	43
44	207	114	93	21
45	186	116	70	46
46	107	117	90	27
47	269	171	122	49
48	290	147	143	4
49	188	100	88	12 } Adult.
1750	190	106	84	22
51	236	135	101	34
52	234	133	101	32
53	225	119	106	13
54	253	141	112	29
55	196	104	92	12
56	207	123	84	39
57	198	114	84	20
58	194	93	101	8 Enfans.
59	228	86	142	56 Enfans.
1760				
	7158	3683	3475	

Seconde Table, comprenant la somme des Mortalités, aux mêmes mois réunis de 30 années.

Mois.	Total.	Adultes.	Enfans.	Excédant des Adultes ou Enfans.
Janvier.	613	331	282	49 Adultes.
Février.	546	271	275	4 Enfans.
Mars.	634	324	310	14 Adultes.
Avril.	694	396	298	98 Adultes.
Mai.	729	417	312	10 Adultes.
Juin.	589	338	251	85 Adultes.
Juillet.	561	280	281	1 Enfant.
Août.	559	264	295	31 Enfans.
Septemb.	641	265	376	105 Enfans.
Octobre.	578	258	320	62 Enfans.
Novemb.	510	269	241	28 Adultes.
Décembr.	504	270	234	36 Adultes.
	7158	3683	3475	

Troisieme Table, comprenant les Saisons.

	Total.	Adultes.	Enfans.
Printemps.	2057	1137	920
Étés.	1709	882	827
Automnes.	1729	792	937
Hivers.	1663	872	791
	7158	3683	3475

NÉCROLOGE D'EVREUX.

Appendix.

Premiere Table de Mortalité pendant 9 autres années.

Années.	Total.	Adultes.	Enfans.	Excédant des Adultes ou Enfans.
1760	275	139	136	3 Adultes.
61	205	118	87	31 Adultes.
62	254	139	115	24 Adultes.
63	275	114	161	47 Enfans.
64	171	92	79	13 Adultes.
65	245	109	136	27 Enfans.
...	...	...	...	....
...	...	...	...	....
68	201	121	80	41 Adultes.
69	158	99	59	40 Adultes.
1770	156	89	67	22 Adultes.
	1940	1020	920	

Seconde Table, somme des mois réunis.

Mois.	Total.	Adultes.	Enfans.	Excédant des Adultes ou Enfans.
Janvier.	196	102	94	8 Adultes.
Février.	110	51	59	8 Enfans.
Mars.	180	100	80	20 Adultes.
Avril.	198	130	68	62 Adultes.
Mai.	213	121	92	29 Adultes.
Juin.	153	81	72	9 Adultes.
Juillet.	153	57	96	39 Enfans.
Août.	177	77	100	23 Enfans.
Septemb.	167	87	80	7 Adultes.
Octobre.	133	69	64	5 Adultes.
Novemb.	139	74	65	9 Adultes.
Décembr.	121	71	50	21 Adultes.
	1940	1020	920	

Troisieme Table, comprenant les Saisons.

	Total.	Adultes.	Enfans.	Excès.
PRINTEMPS.	591	351	240	111 Adultes.
ÉTÉS.	483	215	268	53 Enfans.
AUTOMNES.	439	230	209	21 Adultes.
HIVERS.	427	224	203	21 Adultes.
	1940	1020	920	

Canton de Conches.

V°. Dans la bande Occidentale de cette Contrée, on obſerve, en partant du Sud, la vallée de l'Aigle ou de la Rille, qui la ſépare de la Contrée du Lieuvin; c'eſt entre cette vallée & la forêt de l'Aigle, englobée dans la Contrée que nous décrivons, que ſe trouve le commencement de la vallée de l'Iton, dont nous avons précédemment donné la direction. Il ſe trouve en ce Canton des plaines qui s'étendent juſqu'à la forêt du Perche : nous ſçavons que les Habitans de cette portion de terrein ſont ſujets aux ſcrophules endémiques. A très-peu de diſtance, on rencontre celle de Bréteuil, qui confine à la grande forêt de Conches; il ſe trouve entre ces deux forêts, de même que dans l'eſpace de la vallée de la Rille, à la derniere de ces forêts; il s'y rencontre, dis-je, de petits Cantons de plaines labourables, où ſont logées pluſieurs Paroiſſes, & beaucoup de Hameaux, dont l'habitation doit néceſſairement être ſuſceptible des émanations dangereuſes du voiſinage des grands bois, fort épais.

Eaux Minérales, dans la forêt.

La forêt de Conches peut fournir beaucoup d'eaux minérales ferrugineuſes : les pyrites ferrugineuſes, minéraliſées par le ſoufre, y ſont fort communes, & elle eſt remplie de mines de fer; ainſi il n'eſt pas étonnant d'y rencontrer des eaux imprégnées de la diſſolution d'une ſubſtance métallique auſſi abondante.

Conches.

Au-deſſus de ſa forêt, Nord-Eſt, on voit la petite Ville de Conches, à quatre lieues d'Evreux, aſſiſe ſous les côteaux d'un vallon, qui ſort de la forêt, pour aller rejoindre, avec ſa riviere, la vallée de l'Iton. Elle eſt comme enclavée ſous les côtes, depuis l'Eſt-Sud-Eſt juſqu'au Nord-Oueſt, & reçoit le Soleil de midi $\frac{1}{2}$, à l'extrémité d'une plaine qui longe ſa forêt, dont elle n'eſt diſtante que de 200 toiſes au plus.

Au Septentrion de cette forêt & de la vallée étroite de Conches, commencent les plaines du Neufbourg, excellente terre franche, où l'on récolte des grains en quantité; elles comprennent toute la vaſte portion de terrein, qui ſe trouve entre les vallées

de la Rille & de l'Iton, jusqu'aux bois qui garnissent les hauteurs d'Elbeuf.

Nous y voyons à l'Ouest la petite Ville de Beaumont-le-Roger, inclinée sur la pente d'un côteau de la vallée de la Rille, & prolongée dans la plaine, de maniere qu'elle est entierement ouverte depuis le Nord-Ouest jusqu'au Sud-Sud-Est (Soleil d'11-heures en hiver), & protégée, au Midi & Sud-Ouest, même au Couchant, par sa forêt, qui reste à la Contrée voisine. Beaumont-le-Roger.

La forêt de Neufbourg terminera l'Occident Septentrional de cette Contrée, qui présente en cette partie Harcourt, en plaine, ayant un petit vallon, peu éloigné, au Couchant : le *Champ de Bataille*, sous la forêt qu'il laisse au Nord, & Neufbourg, dans un vallon très-étroit, très-peu profond, dirigé du Sud au Nord, environné de la plaine, excepté vers le Nord-Ouest, qu'il se trouve à 600 toises d'une portion de la forêt. Harcourt.

Ce dernier Bourg est un lieu fort mal-propre, toujours rempli de boue, parce qu'il s'y tient un marché considérable pour les bestiaux, trois jours de la semaine : il est garni d'ailleurs de pailles en corruption, de fumiers jusqu'aux portes des Laboureurs, comme des autres Habitans. Ces gens sont fort grossiers, presque tous Bouchers, Aubergistes, Marchands de bestiaux, ou gens destinés à les conduire : ils sont généralement adonnés à l'ivrognerie & à la boisson du cidre, du vin, de l'eau-de-vie. Neufbourg.

Les Habitans de la plaine, qui est entre Beaumont-le-Roger & le Neufbourg, sont presque tous Laboureurs & gens occupés aux travaux de la campagne : on y trouve cependant un certain nombre de Tisserands & quelques fileurs de coton. Ces derniers sont beaucoup plus multipliés entre le Neufbourg & Elbeuf : ils se nourrissent généralement, même les plus pauvres, de très-beau pain de froment, mêlé cependant d'un peu de seigle ; de pois, feves, haricots & légumes potagers ; ils mangent peu de viandes ; le cidre, plus ou moins affoibli, fait leur boisson : il s'y trouve pourtant des Paysans assez pauvres, pour être obligés de s'en Idée des Habitans de ce Canton.

paſſer dans des années de diſette ou de cherté. Ceux-ci ont été réduits, les années dernieres, à ne boire que de l'eau ſtagnante dans les mares, & conſéquemment fort mauvaiſes en été. Chaque Habitant eſt encore en poſſeſſion de la dangereuſe habitude d'enfouir les fumiers à ſa porte, & d'en reſpirer la puanteur : leurs maiſons en général ſont trop baſſes, mal aërées & trop humides ; & ſur-tout les caves où travaillent les Tiſſerands, où l'air & la lumiere ne pénetrent qu'avec peine. C'eſt dans ces lieux souterreins que les femmes, toutes livrées à la filature, ſe raſſemblent par douzaines, pour faire la ſoirée, en travaillant juſqu'à minuit, ayant chacune leur pot ou chauffe-pied, rempli de braiſe ou de charbon.

Maladies qui leur ſont ordinaires.

Nous décrirons, d'après M. Marguerie, Docteur-Médecin, très-recommandable par ſes lumieres & ſes excellentes qualités, les maladies les plus ordinaires dans ce grand Canton. Ce ſont les maladies aiguës de la poitrine : pleuréſies vraies ou fauſſes, péripneumonies : les fievres putrides ; les malignes, les fievres milliaires. Les paroiſſes de *Combon*, de *Goupillieres*, & le Bourg d'Harcourt, ont beaucoup ſouffert de ces dernieres ; mais preſque tous les malades ont été traités, dans le commencement, par les Maiges & Charlatans, auxquels on a la plus grande confiance. Je n'ai donc pu, nous ajoute M. Marguerie, ſaiſir d'une maniere ſatisfaiſante la nature de ces maladies. Nous aurons cependant l'avantage de pouvoir offrir à la ſuite de l'expoſé des maladies de ce vaſte Canton, l'hiſtoire de la grande Epidémie de Combon, qui ſera fort intéreſſante. Mais dans celle dont il eſt queſtion ici, l'éruption étoit preſque toujours prématurée, & elle manquoit ſouvent, ce qui a fait regarder la maladie comme une fievre maligne, dont l'éruption étoit le ſymptôme : il faut convenir que le début du traitement avoit été ſoutenu par les remedes incendiaires, & alors il étoit rare de voir les exanthêmes milliaires devenir avantageux au malade. Ceux même qu'on a vu périr, mouroient avec l'éruption la plus complette,

Fievres milliaires, Epidémiques.

ainſi on ne peut aucunement compter ſur la méthode employée, tant dans ces Epidémies que dans nombre d'autres cas particuliers ; puiſqu'il eſt vrai que la Médecine ne venoit au ſecours que vers la fin de la maladie. « S'il s'eſt préſenté quelques cas d'exception, j'employois, continue ce Médecin, l'émétique & les purgatifs, que j'ai preſque toujours trouvé indiqués avant le moment de l'éruption : les acides, le quinquina, les nitreux, pendant le cours entier de la milliaire à la peau, juſqu'au moment de la deſquammation ; les véſicatoires, lorſque le cerveau paroiſſoit menacé, ſont les remedes qu'on a employé avec ſuccès. Je n'ai jamais, dit-il, fait uſage de la ſaignée que chez un homme, dont le pouls, fort & tendu, me parut l'indiquer : j'en fis cinq, tant du bras que du pied, ſans que l'éruption diſparût ; j'appliquai enſuite les véſicatoires, & le malade guérit : on a quelquefois uſé du kina, avec les acides végétaux ; mais le plus ſouvent ceux-ci ſeuls ont réuſſi ». Traitement de la Milliaire, par M. MARGUERIE.

L'Auteur de ce Mémoire ſe trouva lui-même dans le cours d'une fievre continue, qu'il eſſuyoit au mois de Janvier 1765 : après l'émétique & les purgatifs, il lui ſurvint, le 14-15 de la maladie, une éruption générale & abondante ; il ne but que de la limonade très-chargée d'acides, & ce ſeul moyen le conduiſit au port. Il convient cependant que ceux, auxquels le quinquina fut adminiſtré, ne s'en plaignirent jamais ; qu'on n'a jamais obſervé qu'il eût procuré l'augmentation de la fievre : il eſt vrai que les malades ſe noyoient alors avec une ample boiſſon de limonade nitrée. « Je produirois bon nombre d'Obſervations de milliaires, où le ſeul traitement anti-phlogiſtique a été couronné du plus heureux ſuccès, après avoir fait vomir au début de la maladie, & purgé avant l'éruption : ajoutons encore les véſicatoires, que je n'oublie jamais dans le traitement de ces fievres ».

La milliaire lui a paru bien véritablement critique, dans une fluxion de poitrine, après des ſaignées faites en grand nombre.

Elle ſe préſenta du 9 au 10 : l'éruption fit preſqu'entierement tomber la fievre, & emporta les autres accidens, de maniere que le malade fut abſolument guéri en peu de temps.

Fievres continues-rémittentes, très-opiniâtres, & régnant depuis 1772 juſqu'en 1776.

Depuis 1772, il a régné dans ces Cantons beaucoup de fievres continues-rémittentes, d'une très-longue durée, prenant juſqu'à trois & quatre mois de circuit : il faut convenir que l'indocilité des malades n'a pas peu contribué à prolonger ces fievres, puiſque ceux qui ont conſenti à uſer du quinquina, ont été guéris beaucoup plus promptement que les autres, qui ont tout attendu du temps & de la Nature : ces fievres régnoient encore dans l'automne de 1776. La plupart commençoient alors par des accès de fievre tierce, & devenoient enſuite continues ou doubles-tierces-continues ; quelquefois même elles prenoient le plus mauvais caractere, & il ſurvenoit une éruption milliaire, qui ne diminuoit pas toujours les accidens : dans ce cas ſur-tout, le quinquina réuſſiſſoit pour éloigner les accès qui ſe rapprochoient trop, & on empêchoit ainſi la fievre de devenir continue. Ces fievres n'ont point été meurtrieres, quoiqu'elles fuſſent ſouvent accompagnées des accidens les plus graves : on y a ſouvent rencontré l'engeance vermineuſe, mais cette complication cédoit également au même traitement, c'eſt-à-dire, aux émétiques, aux minoratifs en lavage, au kina, & ſur-tout aux acides, adminiſtrés en grande abondance.

La petite Vérole ne peut-être obſervée dans ce Canton par les Médecins, auxquels on ne s'adreſſe point pour la traiter, tant elle eſt peu ſouvent meurtriere, & preſque toujours bénigne : elle y régnoit dans l'hiver de 1776 à 1777 ; on prétend même qu'elle avoit enlevé certain nombre d'enfans dans la paroiſſe de *Naſſandre*, ſans qu'on eût demandé aucun ſecours : en un mot, le peuple eſt en poſſeſſion d'y traiter lui-même cette maladie, & de la confier à la Nature.

Epidémie plus générale : les maux de gorge

Dans ces mêmes années, ſur-tout depuis 1771 juſqu'à l'hiver de 1773 à 1774, les angines gangréneuſes ont été très-communes, épidémiques

épidémiques & meurtrieres dans tout le territoire de la Campagne du Neufbourg : il est inutile d'en décrire ici les symptômes, qui étoient précisément ceux que l'on sçait appartenir à cette espece d'angine, & qui seront détaillés dans la suite, plus spécialement, sur-tout dans la Contrée du N°. V... M. Marguerie nous assure même que le tableau de la maladie ressembloit parfaitement à la description qu'en a donné M. Marteau. Les enfans en sont devenus les premieres victimes & les plus nombreuses, parce que les premiers momens de la maladie sont restés plus obscurs, & que d'ailleurs on ne pouvoit leur administrer les médicamens convenables. Dans une seule maison, une mere perdit successivement ses trois enfans : le dernier fut visité la veille de sa mort : « il toussoit sans cesse, sans expectorer ; il râloit, il étouffoit : on ne put absolument faire l'inspection de sa gorge, ni de l'arriere-bouche. A l'ouverture du cadavre, on ne trouva qu'un aphte gangréneux, qui n'excédoit pas la largeur d'un petit écu, & qui n'avoit fait aucune fusée vers les bronches ; cependant les poumons furent trouvés noirâtres, gangrénés, ainsi que la plus grande partie du côté droit de la plevre ; & lorsqu'on faisoit une section à quelque lobe du poumon, il en sortoit une liqueur sanieuse, couleur de lie de vin : l'estomac & les intestins étoient aussi parsemés de taches gangréneuses en différens endroits. --- Un jeune homme de vingt-deux ans, qui étoit mort brusquement sans qu'on l'eût cru malade, présenta dans l'arriere-bouche les symptômes de la gangrene, avec un aphte large, dont l'épanchement avoit fusé vers les poumons, d'où il étoit survenu une suffocation subite ». — Un de nos Confreres de Rouen, M. Pinard, nous a communiqué un fait semblable : appellé auprès d'une malade, qui avoit un mal de gorge fort pressant ; il lui fit ouvrir la bouche, & en appuyant sur la base de la langue, l'abscès se fit jour ; mais le pus tomba par l'ouverture de la glote, & fusa dans la trachée-artere : elle fut suffoquée en un instant.

gangréneux, en 1771, 72 & 73.

Ouverture du cadavre de quelques-uns de ces Malades.

Les remedes victorieux dans cette Epidémie, furent l'émé-

Traitement de cette Epidémie.

tique au premier inſtant; les acides en grande doſe, le quinquina, les véſicatoires & les touches avec l'eſprit de ſel, ſouvent pur, quelquefois adouci avec le miel roſat : on ne doit cependant pas diſſimuler que l'eſprit de ſel a pluſieurs fois été insuffiſant, & qu'il n'a pu arrêter les progrès de l'aphte gangréneux, dont la circonſcription a échappé promptement à la vue, ce qui eſt de très-mauvais augure; & dans ces cas le pus a fuſé avec rapidité dans les bronches. Ces malades périſſoient du 4 au 5, quoique le 2[e] ou le 3[e] jour, l'aphte n'excédât point la largeur d'une lentille : il eſt vrai que ces mêmes malades avoient refuſé les ſecours anti-ſceptiques; d'un autre côté, M. Marguerie ne croit pas le quinquina, le camphre, les véſicatoires, ſi abſolument néceſſaires dans les cas urgens, qu'on ne puiſſe s'en paſſer. Ce Médecin ſe cite lui-même pour exemple avec un de ſes Confreres; l'un & l'autre furent traités avec la limonnade ſeule, l'eſprit de ſel, & un certain cauſtique renommé dans le pays (*), ſans avoir preſque uſé des autres moyens : le ſel eſſentiel de la Garaye, aſſocié au nitre & au camphre, n'ayant pu être avalés.

Maladies prédominantes, au commencement de 1777.

Les pleuréſies & les péripneumonies ont été les maladies les plus communes, depuis la fin de Janvier juſqu'à la fin d'Avril : leurs ſymptômes ſe rapportoient à ceux qui ſont ordinaires à ces maladies. Mais l'hiver ayant été long & les commencemens du printemps fort ſecs, elles retenoient plus ſpécialement un caractere plus inflammatoire, qu'on ne leur voit en d'autres circonſtances. Auſſi les ſaignées ont-elles été plus multipliées dans leur traitement :

(*) Ce cauſtique eſt le ſecret d'un ancien Chirurgien-Major, établi à Conches, dont on fait trois ou quatre touches par jour, dans les cas même les plus déſeſpérés; & les Gens de l'Art, du Canton, en atteſtent les effets les plus ſurprenans : il donne la couleur rouge au ſirop violat, & blanchit le cuivre comme feroit le mercure, ce qui fait préſumer que c'eſt une ſolution de mercure dans un acide; ainſi, malgré la célébrité du remede, il ne faudroit pas s'en ſervir lorſque les aphtes feroient une ſorte de criſe dans les fievres putrides & malignes.

mais il falloit recourir très-promptement aux émético-catarctiques, ajoute notre Observateur, qui débarrassoient plus efficacement la poitrine, que les saignées mêmes & les béchiques les plus vantés. C'est ainsi que de l'instant où il y avoit des nausées, où la bouche restoit amere, on avoit recours à l'émétique, après la premiere ou la seconde saignée ; ensuite à l'oxymel-scillitique, au kermès, à l'infusion de bourrache, &c. & bientôt on purgeoit avec la casse, ou la manne en lavage ; enfin, après un ou deux purgatifs, on voyoit plus sûrement l'oppression diminuer, & les crachats prendre une meilleure coction.... Avec ces attentions & cette méthode, on n'a vu périr qu'un seul malade, qui avoit pour complication la fievre quarte depuis cinq mois, & une obstruction au foie.

Au mois de Mai, se sont décidées les fievres tierces & doubles-tierces, qui ont été assez communes dans la haute Province, & fort difficiles à combattre.

Dès l'année 1763, s'annonça dans la paroisse de *Combon*, & ses environs, une Epidémie cruelle & désastreuse, qui continuoit ses ravages dans l'automne de 1764 : on peut même dire qu'elle avoit jusques-là éludé tous les efforts & les ressources les plus ordinaires de notre Art, lorsque M. Hardy, D. M. résident à Conches, y arriva, par ordre de M. le Contrôleur-Général. C'est d'après le Mémoire qui fut envoyé au Gouvernement, & que ce Médecin a bien voulu nous confier, que nous peindrons cette Maladie, en offrant les moyens de curation qui furent employés pour la combattre victorieusement ; l'extrait sera succinct, & cependant nous ne supprimerons rien de ce qui portera un caractere utile.

Epidémie de Combon : fievre bilieuse-putride-exanthématique, en 1763, 1764.

La paroisse de Combon se trouve assise dans un terrein aquatique, quoique en plaine, entre Neufbourg, Beaumont-*le-Roger*, & Conches ; les rues de ce Village sont, presqu'en tout temps, remplies d'eau & de boue. La misere des Habitans est grande, & la plupart n'avoient alors pour demeure qu'une cabane en bauge,

formée en quarré, aſſez ouverte, il eſt vrai, à tous les vents; mais ſi mal couverte, en mauvaiſe paille, que l'eau filtroit à travers les toits. Leurs habitations reſtoient d'ailleurs d'autant plus humides, qu'ils éprouvoient en même-temps une diſette de bois, & ne pouvoient aucunement ſe préſerver de l'excès d'humidité. Effectivement, on fait obſerver que depuis cinq mois les vents avoient preſque conſtamment ſoufflé du Midi (Sud-Oueſt): que les pluies avoient été continuelles; que les deux dernieres récoltes avoient été difficiles, & qu'on avoit ſerré les bleds à demi-ſecs. On ajoute que ces malheureux ſont dans l'uſage de cuire eux-mêmes leur pain, & que, chauffant les fours avec de la paille, ce premier aliment étoit toujours trop peu cuit & mal levé.

Après ces préliminaires, M. Hardy nous définit la Maladie qu'il avoit à combattre: *fievre putride*, *milliaire* & *vermineuſe*. La fievre débutoit par l'*horreur fébrile* & des friſſons irréguliers, ſuivis d'une ardeur conſidérable: l'accablement, les douleurs de tête violentes, les nauſées, la toux, avec un léger crachement de ſang; de grands maux de reins, de fortes coliques & la diarrhée ſéreuſe, étoient les ſymptômes des premiers jours: ſouvent dès le trois ou le quatre, ſe préſentoient des ſueurs conſidérables d'une odeur déſagréable: les nuits ſe paſſoient dans l'inſomnie, l'agitation, le délire: les hipochondres étoient tendus dans les redoublemens; & la reſpiration devenoit entrecoupée, avec ſifflement dans les bronches. La langue devenoit promptement noire: les malades vomiſſoient une bile puante, & leur bouche exhaloit une odeur difficile à ſoutenir: les ſueurs, les urines, toutes les déjections étoient extraordinairement fétides: enfin, l'air étoit ſi puant dans les maiſons, où il y avoit pluſieurs malades réunis, que le Médecin en tomba en ſyncope pluſieurs fois.

L'éruption milliaire, *rouge* ou *blanche*, (on a vu des puſtules véſiculaires, cryſtallines, groſſes comme des pois) ſe faiſoit le trois, quatre ou cinquieme jour de l'invaſion; & c'étoit l'état de la maladie. Peu avant l'éruption, ou lors de ſa ſortie, preſque

tous les malades ſaignoient du nez , & aſſez abondamment. Ils avoient , dit l'Auteur , le pouls *intermittent* , & le plus grand nombre étoit tourmenté de coliques , avec une diarrhée colliquative, d'une odeur cadavéreuſe, ſuivie de l'expulſion de beaucoup de vers. Cette diarrhée diminuoit , ou ſupprimoit même une grande portion de la milliaire ; & la Nature , manquant de force pour opérer la dépuration de l'humeur morbifique , les accidens du premier dégré augmentoient encore ſenſiblement. Alors leur corps tomboit en mortification *fœtebant antè mortem :* les hémorrhagies ſe multiplioient & devenoient effrayantes , le ſang ſe faiſant des iſſues de tous côtés. Ils périſſoient le cinq , le ſept , & pouvoient rarement gagner juſqu'au treize & quatorze, *quoiqu'ils euſſent été beaucoup ſaignés du bras & du pied, & purgés à pluſieurs repriſes.* Les cadavres étoient entierement gangrénés trois ou quatre heures après la mort.

Si l'on cherche les progrès de la maladie, on apprendra qu'elle étoit très-contagieuſe ; que la terreur & l'effroi ne contribuerent pas peu à la multiplier, comme à la rendre meurtriere ; que le nombre des morts étoit ſi prodigieux, que les Paroiſſiens interdirent eux-mêmes le ſon des cloches ; enfin qu'il n'en étoit pas échappé un ſeul à la mort, avant l'arrivée de M. Hardy ; & ce pendant huit à neuf mois de déſaſtre.

Pour ſuivre l'Auteur du Mémoire dans ſes recherches ſur les cauſes & ſur les ſymptômes évidens de la maladie, dans ſon Prognoſtic & ſon Plan de curation, il faudroit s'étendre fort loin. Nous nous contenterons d'indiquer de plus en plus ſa maniere de voir & de traiter cette Epidémie. « Cette fievre milliaire étoit produite par une humeur étrangere, ou plutôt par la bile, retenue & accumulée dans les premieres voies, d'où elle paſſoit dans le ſang, s'uniſſoit avec l'inſenſible tranſpiration, avec laquelle elle a le plus d'affinité ; de là elle parvenoit juſques dans les *glandes milliaires* ou cutanées. » On fait venir à l'appui le détail des ſymptômes. « 1°. La fievre venoit de l'action de la bile , & ſe

terminoit par la ſueur. 2°. Les malades étoient fort altérés, & avoient de grandes ſueurs, qu'on voyoit bientôt ſuivies de l'éruption. 3°. Ils avoient des nauſées continuelles, & la diarrhée ſuccédoit aux vomiſſemens bilieux. 4°. Les exanthêmes ne reſtoient à la peau que pendant trois ou quatre jours : la ſéroſité qu'ils contenoient détruiſoit en peu de temps l'épiderme, & les malades reſſentoient un prurit inſupportable ſur toute la ſuperficie du corps, à la plante des pieds, au dos, aux mains, dans l'intérieur des narines. Ajoutons encore à ces accidens que tous les malades, dont nous avons déjà dit que l'haleine étoit puante, la bouche amere, ſe plaignoient auſſi d'un poids énorme ſur la région de l'eſtomac, & d'une grande gêne épigaſtrique ».

Le danger de la maladie ne doit point être eſtimé par le grand nombre des morts ; au contraire, on va bientôt juger que l'erreur du traitement en étoit devenue la cauſe la plus meurtriere.

» Les Médecins qui m'avoient précédé, nous dit M. Hardy, » avoient fait ſaigner beaucoup les malades du bras & du pied. » Ils les purgeoient enſuite avec des minoratifs, & ils mouroient » tous : j'en vis périr trois, à mon arrivée, la nuit du 16 au 17 » Novembre ; & ils périſſoient en vomiſſant une bile puante, » pourrie, ſe plaignant d'un grand poids dans la région épigaſ- » trique. Je conclus bientôt que la mort étoit cauſée par cette » bile diſſoute & putréfiée, qui corrompoit les ſucs nourriciers, » & détruiſoit la texture des ſolides à un tel point, que les ca- » davres marquoient évidemment le plus haut dégré de pourriture » & de deſtruction. » Croira-t-on qu'on avoit la plus grande peine à les enſevelir ; qu'au moindre tiraillement les bras ſe détachoient du corps, & tomboient par lambeaux ?

» Conſidérant donc que les premieres voies contenoient le foyer » ſpécial & eſſentiel de la maladie, je fus perſuadé de la néceſſité » de débarraſſer au plutôt ces viſceres des matieres putréfiées & » croupiſſantes qu'ils contenoient. --- L'émétique me parut le

» médicament le plus propre à cet effet, ainſi que pour exciter » le dégorgement & l'iſſue des autres ſucs engorgés dans le » tiſſu glanduleux des organes voiſins, & ſpécialement du foie. » Enfin la petiteſſe du pouls, ſa gêne, ſon affaiſſement & les » fréquentes nauſées m'indiquoient sûrement qu'il falloit remet-» tre les viſceres épigaſtriques à l'aiſe : & j'avois lieu de me » flatter que le premier levain étant ainſi évacué & détruit, la » Nature pourroit ſuffire pour opérer la coction des principes » hétérogenes du ſang & de la lymphe, & les expulſer enſuite par » les couloirs de la peau & des autres ſecrétoires. Ainſi 1°. je » leur adminiſtrai l'émétique dès le premier inſtant, & le répé-» tois autant de fois qu'il en étoit beſoin. Telle étoit ma premiere » indication. 2°. Je fus obligé de recourir à des médicamens, » capables de réſiſter à la diſſolution, de prévenir la putréfac-» tion & ſoutenir le ton des ſolides...... Celle-ci fut remplie » par le ſecours des acides, tant végétaux que minéraux. L'eſ-» prit de ſel ou de vitriol, par exemple, aiguiſoit une tiſanne » d'orge. 3°. Lorſque j'avois fait vomir ſuffiſamment, & à plu-» ſieurs repriſes, j'employois les tamarins, la crême de tartre, » la rhubarbe ou la caſſe, pour purger mes malades avant l'é-» ruption. Bientôt la fievre perdoit de ſon intenſité : on faiſoit » encore grand uſage du nitre. 4°. J'appliquois de larges véſica-» toires à la nuque, dont l'effet a été ſouvent très-marqué & fort » heureux. 5°. L'éruption *arrivoit également du trois au cinquieme* » *jour*. Alors je rempliſſois cette nouvelle indication par des dia-» phorétiques anti-ſceptiques, lorſqu'il ſembloit que la milliaire » demandoit à être aidée, & dirigée vers la peau. La tiſanne » étoit faite, en ce moment, avec la racine de ſcorſonere, mais » toujours acidulée. J'employois des potions compoſées avec » les eaux de ſcabieuſe, de chardon-bénit, le ſirop d'œillet & » le kermès; mais ces moyens ne peuvent réuſſir qu'autant que » le foyer de la maladie a été évacué, & que la Nature a » préparé les voies. J'ai quelquefois eu recours à la thériaque,

» à la confection d'hyacinthe. » Voici une nouvelle Observation de l'Auteur. « Dans la fievre milliaire, la Nature est disposée » à porter à la peau l'humeur morbifique. Cette cause maté- » rielle procure des désordres dans la poitrine & le bas ventre, » quelquefois dans le commencement, le progrès & l'état de » la maladie : il n'est pas possible d'obtenir une expectoration » louable : les pustules rentrent souvent tout-à-coup, & mettent » le malade dans un danger évident...... il est prêt à étouffer. » Dans ce cas, j'ai administré avec succès l'émétique & le ker- » mès, qui ont enlevé l'oppression par des vomissemens & des » selles bilieuses. Les pustules milliaires sortoient librement après » ces évacuations, & les malades en étoient sensiblement sou- » lagés..... On doit même remarquer que quand l'émétique » avoit été administré plusieurs fois, & que l'occasion s'étoit » présentée de purger aussi plus fréquemment, l'éruption mil- » liaire étoit moins abondante, sa crise plus sûre : on croit mê- » me que plusieurs en ont été préservés, uniquement parce qu'ils avoient été émétisés & purgés très-rapidement, & fréquemment » dans les premiers jours...... Observons encore que les pur- » gatifs ne devoient être administrés qu'à la chûte du redouble- » ment. Enfin l'éruption bien faite l'épiderme se détachoit, la » fievre se dissipoit, & je finissois la cure par une ou deux pur- » gations ».

Le progrès de la maladie, & sur-tout de la mortalité, fut donc arrêté par cette méthode, qui nous paroît avoir été le plus sagement dirigée. Les Observateurs sentiront ici de quelle conséquence devient la comparaison du traitement dans une Maladie Epidémique, pour en bien connoître la nature & en distinguer les symptômes essentiels. Admirons un fait; ou plutôt applaudissons ici aux grandes ressources de l'Art, en observant que l'évacuation des sucs biliaires corrompus & tombés en alkalescence, procurée à l'instant de l'invasion, a prévenu, a empêché toute espece d'hémorrhagies que des saignées multipliées aux bras, au pied,

à la jugulaire même, n'avoient pu diminuer, & qu'elles avoient augmentées, en enlevant le principe vital, d'où dépend le reſſort des organes deſtinés à ſa circulation *.

Eh! comment pourroit-on nier l'excellence de cette Méthode? Tous ceux qui étoient frappés de l'Epidémie mouroient avant qu'on l'eût employée; & M. Hardy vit s'écouler trois ſemaines de ſuite ſans perdre un ſeul de ſes malades. Enfin dans le cours de ſon traitement, qui mit fin à cette cruelle Epidémie, après trois mois & une ſemaine de ſoins journaliers & d'exactitude, il n'en mourut que cinq, ou plutôt trois ſeulement, les deux autres étant dans une claſſe ſéparée de l'Epidémie. L'un des trois mourut dans ſon jardin, où le délire l'avoit conduit, & les deux autres périrent en peu de jours dans la fievre ardente, malgré l'uſage des remedes les mieux indiqués.

* Conſ. les principes conſignés dans nos Obſervat. publiées en 1776, pag. 340, &c.

N'oublions point de faire remarquer que ce Médecin porta ſes regards & ſon attention ſur toutes les cauſes éloignées de l'Epidémie; qu'il fit faire de grands feux dans toutes les maiſons, même avec le génievre & les plantes aromatiques; qu'il établit un Boulanger pour mieux préparer le pain des convaleſcens; & que Louis XV donna des ordres pour fournir pendant plus de quatre mois à toutes ces dépenſes.

Nous ne quitterons point la deſcription de cette Contrée, ſans faire part aux Amateurs de la Phyſique & de l'Hiſtoire Naturelle de quelques faits obſervés dans ces parages, & qui ſerviront à prouver que la Terre, indépendamment de l'action du Soleil, doit répandre dans l'athmoſphere des vapeurs chaudes & inflammables, quand rien ne s'y oppoſe d'ailleurs. Ces phénomenes, au reſte, peuvent être communs à tous les Pays, parce que partout le fluide ignée peut trouver une matiere propre à développer ſon action de maniere à la rendre très-ſenſible.

Incendies ſpontanés, arrivés à la ſurface de la terre, en plu-

Au mois de Septembre 1670, le Village de *Boncourt*, près Anet, aſſez près de l'endroit où la petite riviere de *Veſgre*, qui vient du Perche, va ſe joindre à l'Eure, commença d'être brûlé

ſieurs endroits de cette Contrée.

par un feu qui prit à la plupart des maiſons, en divers temps & à diverſes repriſes, ſans aucune cauſe apparente : il s'allumoit indifféremment dans les maiſons, les granges & les écuries ; il prenoit aux murailles & aux fumiers ; il étoit très-ardent, & d'une couleur bleuâtre ; il s'en exhaloit une puanteur aſſez grande, ſemblable à un feu follet ; il alloit & venoit, ſe portoit ſur toutes ſortes de matieres * ..... Toutes les années que ce feu a paru dans ſa plus grande force, c'étoit à la fin d'Août, ou au commencement de Septembre ; la température étoit à peu près la même & la fertilité égale. On prétend qu'on pouvoit annoncer le retour de ces feux par des nuées rougeâtres, qui s'élevoient au-deſſus du Village, & qui étoient probablement un effet immédiat de l'évaporation excitée par la fermentation du terrein où ils s'allumoient.

* Journal des Sçavans, Avril 1671.

Au mois d'Août 1743, dans la paroiſſe de *Broménil*, entre l'Iton & l'Eure, un feu ſpontané conſuma environ quinze acres de bois-taillis, en quinze jours qu'il dura. Il étoit tantôt vif, tantôt lent, de couleur bleuâtre, & rendoit une odeur ſulfureuſe. La terre brûloit, ainſi que le bois : les racines mêmes étoient conſumées avant leurs tiges, & le ſol, qui paroiſſoit ſans feu, s'allumoit en ſoufflant deſſus.

Hiſt. Natur. de l'Air & des Météores, Vol. IV. §. IX.

L'année ſuivante, au même mois 1744, un feu de pareille nature ſe fit voir dans la paroiſſe de *Boulay-Morin*, ſur la riviere d'Iton, à une demi-lieue de la précédente ; mais il y fit moins de ravage, & ne parcourut qu'environ une demi-vergée de terre, ſur un côteau tourné au Midi, que l'on ſépara du reſte du bois par des foſſés, pour empêcher la communication. Les ſouches furent de même conſumées avant les tiges, ſans même qu'il eût paru un feu violent à la ſuperficie. Cet incendie dura huit jours, ſans ſortir de ſes limites : il ne fut éteint que par un orage conſidérable.

CONTREÉ DU NORD-NORD-OUEST DE LA HAUTE NORMANDIE:

CONTRÉE DE CAUX.

IIIe Contrée. *Calletes.*

CETTE Contrée, en ſuivant notre diviſion, commence à Dieppe, & nous offre pour bornes, dans ſa partie Orientale, la vallée d'Arques, déjà déſignée pour la ſéparer de la Contrée du No. I. Au-deſſous ſe trouve la ligne de démarcation, dont nous avons parlé, qui paſſe par Buchy, pour ſe porter ſur les vallées de Blainville, de Préaux, & vient, avec le cours de la *Robecq*, gagner Darnétal & Rouen. Sa borne Méridionale commence donc à cette derniere Ville, dont on lui faiſoit autrefois réclamer un des Fauxbourgs (celui de Cauchoiſe), & ſe propage le long de la rive droite de la Seine, en ſuivant exactement toutes ſes ſinuoſités, juſqu'au Havre. Sa portion Occidentale eſt entierement bornée par la Manche, depuis le Havre juſqu'à Fécamp; de même que la plage du Septentrion, qui s'étend depuis cette derniere Ville juſqu'à Dieppe, placé préciſément à l'angle de l'Orient Septentrional.

La Contrée de Caux prend, comme la précédente, à peu près ſoixante lieues de circuit. Sa ſurface préſente une infinité de vallons très-conſidérables, bordés de collines & montagnes, dont les ſommets ſont plus ou moins développés. Mais elle laiſſe contempler tout à la fois de vaſtes plaines fort élevées, dont le terrein le plus exaucé, de niveau avec la cime de la chaîne Méridionale des hautes montagnes qui englobent Rouen, ſemble incliner inſenſiblement vers le rivage, pour obéir à la Loi générale de la Nature. Ainſi les plus hautes collines que l'on rencontre dans l'intérieur de la Contrée, ne ſont plus que du troiſieme ordre, & ſont plantées ou labourées. Tout le reſte des

V. le N° III des Remarques ſur cette Contrée.

plaines, tout le terrein qui s'éloigne des vallées, eſt à peine ſillonné de quelques inégalités, qui forment, de diſtance en diſtance, des eſpeces de cuves ou vallons plats, où l'eau des pluies peut ſéjourner, mais qui ne ſont arroſés d'aucuns ruiſſeaux. Ainſi le centre du Pays de Caux eſt un terrein ſec & nud, où l'on manque d'eau. On y voit ſeulement, près des châteaux & de toutes les grandes fermes, beaucoup de plantations en fûtaie, qui forment une belle uniformité dans la plaine.

La vallée d'Arques.

I. Nous obſerverons dans le Canton Oriental, 1°. la grande vallée d'Arques, dans laquelle coule aſſez rapidement la riviere de ce nom, qui voit ſur ſes bords la Ville de Dieppe, dont nous donnerons une deſcription (Rem. N°. I.) On trouve dans ſa direction du Nord au Sud, les reſtes de la Ville d'Arques, où Henri IV fut vainqueur, & le grand Torcy. Cette Bourgade eſt ſituée à mi-côte, regardant l'Eſt qui lui fournit deux courans à travers la forêt des Ventes. Au-deſſous, toujours en remontant vers la ſource de l'Arques, ſe préſente la petite paroiſſe de Saint Hélier, nichée dans un angle, d'où la vallée tourne au Sud-Eſt. Elle eſt aſſiſe ſur un ſol de marais où l'eau croupit, où le voiſinage de la forêt & les côtes qui ſe trouvent à l'Eſt, ainſi qu'à l'Oueſt, retiennent long-temps les brouillards...... C'eſt dans ce lieu marécageux & humide, continuellement expoſé à l'invaſion des fievres d'accès, que régna pendant l'été de 1775, une fievre épidémique, qui, dans ſon commencement, enleva nombre d'adultes & d'enfans. Elle prit enſuite le caractere de fievre continue-rémittente, avec quelques accidens produits par les vers & des éruptions *exhantématiques* : Elle s'étendit ſur les trois quarts des Habitans. Sa durée étoit de 30 à 40 jours, & les convaleſcences étoient longues, difficiles, imparfaites : pluſieurs reſterent bouffis pendant long-temps. M. Berthelot, Chirurgien d'Auffay, qui les traita avec autant de zele que de déſintéreſſement, n'en vit point périr, quand il eut commencé à attaquer la maladie avec les purgatifs anthelmentiques, l'émé-

Grand Torcy.

Epidémie de S. Hélier en 1775.

tique, les amers & le kina. Ce Chirugien nous obſerve cependant que la terminaiſon n'étoit pas la même chez tous les malades. Quelques-uns éprouverent une diarrhée abondante pendant un ou deux jours, & ils étoient plus promptement guéris. Chez d'autres, il ſurvenoit une dyſſenterie opiniâtre, avec des coliques aiguës, & le flux de ſang, avec tenſion du ventre & de fréquens vomiſſemens : alors l'ipecacuanha & les lavemens anodins ont complété la cure. Une fille de dix ans eſſuya, dans un de ſes accès, des convulſions horribles pendant trois heures entieres : une diarrhée critique les emporta. On a cru devoir attribuer cette Epidémie au ſéjour des eaux croupiſſantes dans le canal de la fontaine de S. Hélier.

Au centre de la vallée ſe trouve également aſſis, dans des marais brouillardeux, le petit Bourg de Bellencombre, défendu de l'Eſt-Nord-Eſt & du Sud-Sud-Oueſt par des collines élevées, toujours à l'abri de la forêt, qui y attire & y retient les brouillards & l'humidité. Cette Paroiſſe voit auſſi régner les fievres intermittentes, & ſouvent les fievres quartes pendant ſix à huit mois de l'année. Les hommes & femmes y portent une couleur baſanée jaunâtre ; ils ont de gros ventres, obſtrués, & ne vivent pas long-temps. On a propoſé de réduire la fûtaie, qui couvre la Paroiſſe, en bois-taillis : moyen efficace pour donner un courant d'air à cette vallée, & qui préſenteroit d'autant plus d'avantages à ces malheureux Habitans, qu'on a remarqué que les fievres y regnent moins dans les années où la forêt eſt en coupe.

Maladies endémiques de la vallée d'Arques.

Bellencombre.

La vallée ſe rétrecit enſuite, pour ſe porter à S. Saen, qui lui donne ſon nom, Bourg plus conſidérable par ſon commerce de Tannerie & de cuirs, avec une Verrerie à peu de diſtance ; mais mieux ſitué pour le ſol & mieux aéré. Auſſi voit-on que ſes Habitans different des derniers, par la taille, la couleur de la peau & l'air de ſanté. On dit que le ſexe y réunit la taille & la figure, au nombre de ſes qualités corporelles.

Saint Saen.

2°. L'autre portion de cette plage Orientale, présente, en allant vers le Sud, les plaines labourables de Buchy, de Blainville, quelques vallons & montagnes couvertes de bois, dont nous avons déjà parlé, & la *verte* forêt. Toutes ces plaines, dont la terre labourable est plus légere que celle du Vexin, & moins froide, moins humide que celle de la plupart des autres Cantons de la Contrée, offrent un Climat fort sain, ainsi que les terres en plaine qui occupent les hauteurs au-delà des monts, dont le circuit englobe la Ville de Rouen : les vallons qui s'y rencontrent sont d'ailleurs moins couverts, moins aquatiques, & moins sujets conséquemment à l'endémie des fievres intermittentes.

Vallée d'Auffay, ou de la *Seye.*

II. La bande du Nord nous fournit 1°. la vallée de Longueville & d'Auffay, vallée étroite & fort longue, dirigée du Nord au Sud, depuis l'embouchure de la petite riviere de Seye avec la mer, qui, d'Auffay se porte sur S. Victor, d'où part un vallon, dirigé sur Bractuit, & un second vers le Bosclehard, assis dans la plaine. Là, se trouve, en une espece de cuve peu profonde, la paroisse de *Cottévrard*, où nous avons observé une Maladie Epidémique ; fievre vraiment ardente, qui sera décrite avec les maladies de l'hiver de 1774 à 1775 *.

* V. la IVe. Partie : *Constit. Epidémiques* de Rouen.

Maladies qui lui sont ordinaires.

La vallée d'Auffay a fourni, tous les printemps & automnes depuis 1773, des catarrhes & maux de gorge, des pleurésies & péripneumonies, qui probablement sont peu inflammatoires. Le Chirurgien que nous avons cité, & que nous sçavons, par expérience, avoir saisi la meilleure méthode de les traiter, y emploie très-rarement, presque jamais la saignée ; mais il se sert avantageusement de l'ipecacuanha, du kermès allié avec un mucilage ; des boissons légerement diaphorétiques & diapnoïques, & des véficatoires sur le point douloureux : un traitement contraire fut funeste, en 1775, aux Habitans de Toste. --- On y voit assez fréquemment des éruptions milliaires accompagner les fievres rémittentes, même les fievres d'accès ; & dans une de cette nature, le quinquina, administré à grande dose, n'a point empêché plu-

ſieurs éruptions ſucceſſives, qui firent la criſe de la maladie, après pluſieurs efforts demi-critiques. En général, les maladies aiguës y ſont un peu longues, & difficiles dans la coction; les chroniques très-opiniâtres, & les bouffiſſures, l'anaſarque, aſſez fréquentes.

Cette même vallée fut encore attaquée, au printemps de 1777, de l'angine maligne & putride, compliquée avec les éruptions *ſcarlatines* & *milliacées*, qui enleverent les plus forts ſujets dans la paroiſſe de *Vaudreville*.

2°. Une autre vallée part dans la même direction, à l'embouchure de la Saanne, & lui fournit un lit juſqu'à ſa ſource (à la fontaine S. Sulpice), au-deſſous d'Angleſqueville, qui eſt au centre de ſa vallée; tandis qu'elle reçoit encore en direction parallele un vallon que baigne la *Vienne*, après avoir arroſé Baſqueville. C'eſt au-deſſus de la portion Septentrionale de cette vallée, que ſe rencontrent les marais de *Varangéville*, dans une plaine élevée vers l'Orient, qui rendent pluſieurs Paroiſſes de ce Canton expoſées aux fievres d'accès les plus rebelles : la paroiſſe de Sainte Marguerite eſt la plus infectée de ces fievres, qui y ſont endémiques. Située à mi-côte, à ſix cens pas de la mer, elle voit au Nord de vaſtes marais, remplis d'eaux croupiſſantes, qui exhalent l'odeur la plus fétide, ſur-tout pendant les chaleurs: elle eſt défendue du Sud-Oueſt par une colline fort élevée, & la Paroiſſe en général eſt aſſiſe en terrein aquatique. Ses Habitans ont la fievre au moins tous les automnes : ils ſont décolorés, abattus, jaunâtres, & ſont très-vieux & infirmes à 60 ans: quand ils n'ont pas la fievre, on les voit couverts de clous, furoncles & abſcès, d'ulceres aux jambes, ce qu'ils appellent des *Rouins d'eau*. Les Curés n'y peuvent tenir plus de quatre ou cinq ans, ſans être aſſurés de périr; & ce ſéjour eſt dangereux pour tout étranger, ſur-tout au printemps & après la moiſſon. On a vu dans une année, cent ſoixante-dix-ſept fievreux ſur cent quatre-vingt Habitans; & tous ceux qui allerent les viſiter, les Prêtres,

Vallée de la *Saanne.*

Angleſqueville.

Baſqueville.

les Chirurgiens, &c. en furent attaqués. Ces fievres étoient tierces, doubles-tierces ou quartes; elles durerent au plus grand nombre l'année entiere : tous avoient les jambes enflées après la criſe. Il leur reſte ſouvent une tumeur dans l'hipochondre gauche, une opilation de la rate, qu'ils appellent le *carreau*, dont ceux qui continuent d'habiter la Paroiſſe ne peuvent probablement guérir radicalement.

Au printemps de 1777, cette Paroiſſe a été ravagée de nouveau par les angines & péripneumonies gangréneuſes, qui ont enlevé plus d'un tiers des Habitans : ils étoient pris ou par le mal de gorge, ou par une vive douleur à l'épaule, & mouroient du 4 au 5ᵉ jour, couverts de pétéchies, & gangrénés.

3°. On obſerve une autre vallée, très-étroite, qu'arroſe le Dun dans ſa partie Septentrionale, & qui, continuant du Nord au Sud, Ouville. forme un vallon ſec, dirigé ſur Ouville. Ce petit Bourg eſt aſſis au milieu de la plus grande largeur de la vallée, & protégé du vent d'Oueſt par un bois, d'où partent pluſieurs chaînes de col- Doudeville. lines en tout ſens, laiſſant au Nord-Oueſt Doudeville, à l'extrémité d'un petit vallon, qui ſe rend dans une plaine vers l'Orient. Mais la principale direction continue au Sud, par *Ectot*, traverſe cette Contrée entiere, pour ſe terminer, ou plutôt ſe réunir aux côteaux qui ſervent de lit à la Seine, entre *S. Vandrille* & Caudebec : l'extrémité Méridionale de la vallée eſt arroſée par le ruiſſeau de *Brébecq*. Peu au-deſſous de ſa ſource, à $\frac{3}{4}$ de lieue de Caudebec, ſe trouve la paroiſſe de Rançon, près l'Abbaye de S. Vandrille : c'eſt là que ſourdent, dans une prairie marécageuſe, les eaux *minérales de Rançon*, dont les effets & l'uſage ſeront détaillés plus au long dans les Remarques ſur cette Contrée, à l'article de Caudebec.

4°. Dans ce Canton du rivage, on voit le Bourg de Veulles & Veulles. la petite Ville de S. Valery. Veulles eſt aſſis au fond d'une baie, abſolument ouverte au Septentrion, dans laquelle va s'ouvrir encore un vallon venant du Sud, qui reçoit un double courant du Sud-Eſt

&

& du Sud-Ouest : son exposition est assez peu salubre, mais les terres qui l'avoisinent sont en plaine & fort saines.

On a cependant observé en 1775, une fievre putride exanthémateuse, qui fit beaucoup de ravages dans les paroisses de Blosseville & dans celle d'Angiens, situées l'une & l'autre dans la plaine au-dessus de Veulles. On assure que dans la derniere il périt une quarantaine d'adultes en fort peu de temps : la mort étoit précipitée du 5 au 9 ; ils mouroient couverts d'une éruption symptômatique : ainsi, au printemps de 1777, les angines gangréneuses régnoient à S. Valery, & bien plus épidémiquement dans la paroisse de Canville, où elles se présenterent comme contagieuses, même pour les étrangers, qui s'en retournoient frappés de la maladie.

Epidémie des environs de Veulles.

S. Valery a son petit port à six lieues de Dieppe & autant de Fécamp ; mais la Ville s'éloigne un peu du rivage : elle reçoit nombre de vallons secs, qui tous viennent du Sud, lui apporter de foibles courans, parce qu'ils sont peu profonds : on y manque absolument de bonne eau. Tout le peuple y est matelot, & vivant entierement à la maniere des gens de mer. Nous sçavons que les catarrhes, les angines, les maux de gencives & fluxions scorbutiques, les rhumatismes chroniques y sont très-communs : au reste, le Climat des plaines conserve la salubrité des rivages découverts aux bords de la mer, & le sol est un des plus féconds de Caux.

S. Valery.

5°. La riviere de Durdent, qui fournit les belles truites de Paluel, prend également son embouchure dans la Manche, & coule dans une vallée plus ouverte, dirigée du Nord au Sud, par *Vittefleur* sur Cany : tournant ensuite au-dessous du Château, elle fait un demi-cercle, laisse Grainville-*la-Teinturiere* à mi-côte vers l'Est, & reprend sa premiere direction ; envoie vers le Sud plusieurs chaînes de collines, & va se terminer tout près de Valliquierville, par d'étroits vallons qui restent à sec.

Vallée de Cany.

On vient de découvrir tout récemment, dans cette vallée,

Eaux Minérales d'Oherville.

une ſource d'eaux minérales, ſituée au pied de la colline Orientale, dans la paroiſſe d'Oherville : elles ſont ferrugineuſes, & les Habitans du voiſinage les ont déjà priſes avec ſuccès.

Eaux Minérales de Valmont & de Mémoulins.

III. A Fécamp ſemble commencer la plage Occidentale ; & ſa grande vallée ſe dirige effectivement de l'Oueſt-Sud-Oueſt vers l'Eſt à Valmont, où des eaux minérales, froides & ferrugineuſes, ſourdent dans l'enclos de l'Abbaye (on dit qu'elles ont eu des ſuccès contre le *chloroſis* & les obſtructions). Cette vallée, qui porte la riviere de Fécamp, tourne enſuite au-deſſous de Valmont & devient un vallon ſec, qui va ſe terminer au Sud, derriere le Bourg de Fauville, en plaine, qu'il couvre par ſes collines de l'Oueſt & du Midi. Une autre vallée vient du Sud-Sud-Eſt croiſer dans celle-ci, en confondant la chaîne de ſes montagnes avec celles de la premiere : elle apporte la riviere de *Ganſeville-la-Voutte*, qui ſe réunit dans celle de *Valmont*, à une lieue de la Ville, ſous le mont *Candida.* Dans cette derniere ſe trouvent les eaux minérales *de Mémoulins*, dont nous ne ſçavons rien de particulier.

Eaux Minérales de Mémoulins.

Fécamp & ſa Vallée.

La ville de Fécamp eſt ſituée ſur le bord de la mer, entre deux montagnes fort élevées : l'une au Nord, tirant vers l'Eſt, eſt très-eſcarpée, & coupée à l'extrémité de la Ville, par un chemin creux & rapide : c'eſt l'unique courant qui vienne du Levant, ſe confondre au grand courant de la vallée, pour ſouffler ſur la Ville : l'autre montagne eſt au Sud-Oueſt. La partie qui domine ſur la portion Septentrionale de la Ville n'eſt pas fort rapide, & ſe trouve cultivée ; mais celle qui domine ſur la portion Méridionale eſt preſque auſſi rapide & autant élevée que la montagne du Nord-Eſt. Elle eſt percée vers le centre de la Ville, par un vallon fort étroit, qui part de la plaine, du côté du Midi. La petite riviere, dont nous avons parlé, traverſe le quartier *S. Nicolas*, qui occupe le Nord-Eſt. Au-deſſous de ce quartier, juſqu'à la montagne qui le couvre, ſe préſente une prairie marécageuſe, baignée par la mer en totalité dans les grands flux, & ſeulement

à moitié dans les basses mers ; les eaux n'y croupissent point : le centre de la Ville domine sur cette prairie, & les deux extrémités sont à peu près de niveau : le quartier de *S. Nicolas* est la partie la plus basse ; & on y rencontre quelques hydropisies, qui ne se présentent point dans la Ville, pour l'ordinaire.

Fécamp, à 12 lieues de Dieppe & 8 du Havre, est dans le 18e dégré de longitude & au 49e 46' 0" de latitude : il y a un port de mer, & il s'y fait beaucoup de commerce. Les Habitans, & sur-tout les femmes, ont généralement les dents fort mauvaises, & cependant on y voit peu de scorbutiques ; ils sont fort bilieux. Il y fait plus froid que dans les terres : le vent de Nord y souffle souvent avec une violence extrême. -- Les maladies qu'on y voit le plus régner, sont les fievres putrides, rarement malignes, sinon accidentellement ; elles dominent dans l'été : en hiver, beaucoup de rhumes : en automne, des angines, des éréripelles : dans ces deux saisons, ainsi qu'au printemps, des pleurésies bilieuses.

On avoit cru long-temps que la fievre milliaire étoit endémique à Fécamp. M. le Boucher, Docteur en Médecine, auquel nous avons adressé nos soupçons à cet égard, a bien voulu nous communiquer le détail suivant. « Autrefois la milliaire a fait un » désastre affreux en cette Ville. Depuis trois ans & demi que » j'y pratique la Médecine, j'ai vu un assez grand nombre de mala- » des, pour pouvoir vous assurer qu'elle n'y est point endémique : » je n'ai rencontré cette éruption que chez un petit nombre de » ceux qui, avant ma premiere visite, s'étoient livrés aux cor- » diaux incendiaires, aux élixirs les plus chauds ; & qu'on avoit » enseveli sous un tas de couvertures, *pour pousser*, disoient-ils, » *le venin au dehors*. Joignez à cette cause meurtriere le grand » soin qu'on prenoit de tenir les portes, les fenêtres hermétique- » ment fermées, & d'échauffer prodigieusement la chambre. » Cette méthode a été, pendant long-temps, celle qu'on em- » ployoit généralement ici, contre les maladies aiguës ; & les

» faux Médecins, qu'on y a toujours vus en grand nombre, ne » se lassoient point de dire aux malheureuses victimes de leur » ignorance, *de se tenir chaudement*, *de suer; qu'ils alloient sû-* » *rement être couverts de milliaire;* ce qui ne manquoit pas d'ar- » river, à moins que la mort ne trompât l'oracle ».

Peu de temps après son arrivée, ce Médecin eut occasion de traiter deux femmes, qui tous les ans avoient la milliaire, comme par habitude, & plusieurs fois dans l'année (effectivement je me souviens d'avoir entendu parler d'une Religieuse de Fécamp, qui pendant neuf années de suite a eu plusieurs éruptions de milliaires); & ces femmes, en changeant de régime & de traitement, ont été délivrées de cette maladie éruptive, qui n'étoit due qu'à l'abus des élixirs. C'est ainsi que M. Gazan, Chirurgien éclairé de la même Ville, se plaint d'avoir vu, pendant quinze ans de pratique, les plus affreux ravages produits par ce traitement incendiaire: il ajoute même que le peuple avoit une telle aversion pour tout autre régime, qu'il s'est vu mille fois obligé d'appeller du nom de *sudorifiques*, les remedes les plus raffraîchissans. Ce Canton doit certainement une véritable reconnoissance aux Gens éclairés, qui ont fait revenir les Habitans d'un préjugé dangereux & destructeur de l'humanité.

Les pétéchies, les exanthêmes, les rougeoles, les petites véroles y sont infiniment rares; enfin, depuis 1773, on n'y a vu que deux personnes attaquées de la petite vérole.

Le reste du rivage Occidental de la Contrée, offre de belles plaines seches, & peu de vallons. Il s'y présente de grandes Paroisses & des Bourgs, qui sont absolument privés d'eaux vives: on y voit même peu de bois & de plants. Ce Canton fut affligé par les maladies, en 1777: la paroisse d'Angerville *d'Orché* vit périr, en moins de six mois, soixante de ses Habitans, moins par la petite vérole & les rougeoles, qui y régnoient, que par les péripneumonies du commencement du printemps: elles étoient de nature inflammatoire, avec complication du point pleuréti-

que, mais en même-temps putrides. Après beaucoup de victimes, on apprit à les guérir, en les faisant vomir aussi-tôt qu'ils avoient été saignés : le premier, qui se sauva, fut saigné trois fois, prit l'émétique après la seconde saignée, & reçut les vésicatoires dans un même jour, le premier de la maladie. Le Cap de la Heve est à l'angle de l'Occident Méridional, au-dessous duquel on rencontre, en retournant sur la portion du Sud, le Havre-de-Grace.

IV. Cette Ville maritime, peu étendue, mais très-jolie, dont la population est estimée à 25000 ames, est bien bâtie, très-commerçante & riche. Elle a un excellent port, à 18 lieues de Rouen Nord-Ouest, située au 17 dégré 45' 57" de longitude, 49: 29' 9" de latitude ; elle voit la mer qui la baigne au Sud $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{2}$ de Sud-Ouest, & qui l'approche presqu'également au Nord-Ouest. Elle est défendue du Nord par la côte d'*Ingoville*, montagne du troisieme ordre, surmontée, au Nord-Nord-Est de la Ville, par les bois de *Graville*, & continuant sa chaîne sur Harfleur. Elle est à 600 toises du centre de la Ville. Le Havre : son exposition, ses maladies.

Le Havre est situé dans un sol plat, purement marécageux & sol d'alluvion. La terre en est humide, noire & grasse. Il est borné vers l'Est par le marais, qui prend sa plus grande étendue vers Harfleur. La Ville est ouverte depuis l'Orient d'été jusqu'au-delà du Couchant, recevant de la mer principalement les vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & les vents Méridionaux, du Pays d'Auge, après avoir passé un trajet de mer de plus de trois lieues. Les vents du Couchant y sont beaucoup plus froids que ceux du Levant & du Nord-Est ; & la différence entre ces vents opposés, ainsi qu'entre ceux du Sud & du Nord, y est beaucoup plus sensible qu'ailleurs. Aussi la variation subite des vents, qu'on y éprouve assez fréquemment, produit-elle souvent tout-à-coup une différence très-frappante dans la température de l'air.

La situation de cette Ville l'expose fréquemment à des submersions rapides & effrayantes. Tel fut le fameux débordement de la mer en 1525, qui noya les deux tiers de la Ville naissante

& beaucoup d'Habitans, en portant les navires jusques dans les fossés du Château de *Graville*. En 1718 & en 1773, la mer fit encore sentir au Havre la terreur de son voisinage. Mais son exposition au Sud-Ouest de la Contrée lui procura en 1765 la plus grande portion du désastre que le fameux *coup de vent de Saint François* porta dans la Normandie.

» On peut assurer, nous dit M. l'Abbé Dicquemare, qu'au » Havre le Thermometre fait peut-être plus de chemin en quel» ques heures, qu'à Paris en quelques mois. En sorte que la » fourrure doit toujours être crochée à côté du volant de taffe» tas. Le Thermometre de Réaumur, à l'esprit de vin, vérifié » dans les hivers précédens, a descendu à 15 dégrés de con» densation le 28 Janvier 1776 ». Nous devons faire remarquer que ce jour ne fut pas le plus froid de ce dur hiver, au moins à Rouen *.

* V. nos Observat. Météorolog. Partie IIe.

» Il régna au Havre, continue ce Philosophe-Naturaliste, des » flux épidémiques en 1743 ou 1744. Chacun portoit, *vaille que* » *vaille*, une muscade pendue sur son estomac. Depuis cette épo» que je n'ai pas vu une seule Epidémie y faire du ravage : à » peine entend-on dire qu'une maladie y a pris cette qualité, qu'on » n'en retrouve point de traces peu après; parce que l'air, quoi» que dur & vif, est cependant frais, souvent renouvellé & con» séquemment fort sain. En un mot, pour le comparer à celui » de Paris, je sentois dans cette grande Ville, *que la moitié de* » *mon poumon ne me servoit pas*. Quel bon Gouvernement que » celui du Havre ! qu'il est fécond, sur-tout en productions » d'Histoire Naturelle (*) » !

(*) On sçait que M. l'Abbé Dicquemare s'occupe depuis long-temps de l'étude de l'Histoire Naturelle de son Pays. On lit plusieurs Mémoires intéressans qu'il a communiqués au Sçavant Auteur du Journal de Physique sur divers objets de productions naturelles, entr'autres, sur la découverte d'un certain nombre d'animaux marins. On connoît ses autres Mémoires sur les anémones de mer : production que l'Académie Royale de Londres a

Mais laiſſons les gens de l'Art nous inſtruire à leur tour. Les maladies qu'on pourroit regarder comme endémiques au Havre, & qui y regnent le plus généralement, ſont celles qui tiennent de la conſtitution catarrhale ; les rhumes, coqueluches, catarrhes, fluxions de toute eſpece & rhumatiſmes. Les affections ſcorbutiques y ſont les plus ordinaires. Viennent enſuite les maux de gorge, les péripneumonies catarrhales, les dévoiemens, les coliques, les fievres d'accès ; les continues catarrhales, les bilieuſes & putrides ; les lentes nerveuſes d'Huxham. Les fievres continues y prennent généralement un caractere plus humoral qu'inflammatoire. Nous ajouterons à ces détails qui nous ſont fournis par M. le Lievre Dézalles, D. M. Correſpondant de la Société, que la phthiſie y eſt très-commune, & qu'elle y prend fréquemment la complication du ſcorbut. Un autre Médecin y a obſervé que le quartier de la Citadelle, expoſé aux exhalaiſons du marais, eſt celui où les maladies aiguës prennent le plus facilement un caractere de putrides & malignes. Telle fut entr'autres une fievre qui régna vers l'an 1762.

On y voit quelquefois encore la milliaire, plus ſouvent la cryſtalline, que celle qui eſt à baſe rouge. Mais notre Obſervateur ne l'y a point vu régner épidémiquement : elle lui a paru preſque toujours ſymptômatique (c'étoit la cryſtalline), & de peu d'importance pour le jugement, ou la terminaiſon de la maladie. On n'y obſerve également que très-peu de pétéchies, même dans les fievres de mauvais caractere. S'il en paroît, c'eſt un ſigne des plus funeſtes, qui pourroit être le produit d'une

fait traduire. (V. les ſix dernieres années de l'Avant-Coureur, la Table des 10 premiers Vol. in-4°. de M. l'Abbé Rozier, le Mercure, &c.) Mais qu'eſt cela, nous avoue l'Auteur, en comparaiſon de ce que nous offre l'Hiſtoire Naturelle du ſeul Gouvernement du Havre ? Sur-tout ſi on la traite, non en ſimple Naturaliſte, mais en Phyſicien, en Phyloſophe. Combien ne deſireroit-on pas un morceau d'Hiſtoire ſi intéreſſant pour la Nation !

diſſolution ſcorbutique, portée au dernier dégré (*m*).

Dans l'automne de 1775, & l'hiver ſuivant, la petite Vérole régnoit épidémiquement au Havre. Quoiqu'elle fut confluente, en général, elle ne fut pas meurtriere. Avant & après cette conſtitution varioleuſe, même en automne 1776, on y voyoit beaucoup d'angines gangréneuſes & aphteuſes, avec une éruption ſcarlatine dans la plupart : maladie ſi ordinaire en cette Ville, qu'on ne peut pas dire qu'elle ait remplacé la conſtitution varioleuſe épidémique. --- Mais dans l'été & l'automne de 1776, il régnoit ſur les enfans une Epidémie de Rougeoles, *morbilli*, compliquée avec la coqueluche. Pluſieurs de ceux qui ont été attaqués de l'une & de l'autre en même-temps en ſont morts, & preſque tous leucophlegmatiques (*n*).

(*m*) C'eſt ſur-tout aux Habitans de cette Ville maritime qu'on doit faire l'application des principes conſignés dans le Traité des Maladies des Gens de Mer. On y verra la cauſe premiere de la renaiſſance ou complication de la diſpoſition ſcorbutique dans les maladies Sporadiques d'un Canton humide & froid, tel que le Havre, ainſi que l'application des plus ſaines maximes de la pratique au traitement qui leur convient : Principes que M. Poiſſonnier Deſperrieres, Membre de la Société Royale de Correſpondance de Médecine, s'eſt fait un devoir de publier pour le bien de l'humanité. Paris 1767, in-8°.

(*n*) Nous avons aſſiſté en cette Ville (automne de 1776), à l'ouverture d'un cadavre, dont nous donnerons ici le réſultat, parce que la maladie & les cauſes de la mort ont préſenté quelques phénomenes aſſez rares.

Le malade qui fait le ſujet de cette Obſervation, étoit Homme de Cabinet; devenu très-ſédentaire à la ſuite de quelques chagrins domeſtiques, il fuyoit la ſociété, dans l'âge à peu près de 55 ans. Il s'étoit plaint, à l'invaſion de la maladie, d'une douleur aſſez vive dans l'hypochondre droit, d'anxiétés précordiales, avec peu d'oppreſſion, abattement, foibleſſe; & ſon pouls, preſque naturel, reſtoit concentré, quelquefois inégal. Il éprouvoit quelques nauſées, mais on ne put parvenir à le purger convenablement. L'épigaſtre étoit en ſouffrance, & le ventre menaçoit du météoriſme; des friſſons vagues, des exacerbations aſſez foibles & irrégulieres, préſentoient aſſez bien une affection cardiaque *febris algida*. La maladie fit un progrès rapide en 24 heures, & il mourut le ſeptieme jour.

Nous avons trouvé 1°. Le foie rongé dans ſa partie concave, & ſa

Le Havre poſſede une ſource d'eaux minérales que l'on trouve à Bléville (à $\frac{3}{4}$ de lieue) au pied d'une falaiſe au Couchant, qui ſort du galet même, & ſi près de la mer que ſouvent elle monte dans leur réſervoir. On en fait beaucoup de cas dans cette Ville, & on les compare, pour l'efficacité dans les maladies, aux ſources de Paſſy.

Les Négocians du Havre ſont travailleurs, actifs, & ſe livrent en outre aux grandes ſpéculations du Commerce. Leurs tables ſont bien ſervies : on y fait grande chere ; & les vins, ceux de liqueur, les liqueurs étrangeres, les productions des Iſles de l'Amérique, & ſur-tout le café, y ſont préſentés avec profuſion. Le Peuple même y prend du café preſque chaque jour, & paſſe pour ſe livrer aux excès, même au libertinage. Mais d'ailleurs cette derniere claſſe vit à la maniere des gens de mer. Les femmes y ſont aimables, délicates, & fréquemment ſujettes aux affections ſpaſmodiques des entrailles. Les hommes, & généralement les individus des deux ſexes, ſont baſanés, atrabilieux, & paroiſſent très-diſpoſés à cet épaiſſiſſement cachectique, qui devient ſi aiſément la ſource des obſtructions des viſceres abdominaux. --- Cette Ville a produit les Scuderys, Madame de la Fayette, & pluſieurs Sçavans Religieux.

ſubſtance étoit entierement friable, frappée de la diſſolution gangréneuſe ; ſa véſicule s'eſt trouvée preſque vuide. 2°. L'eſtomac flagellé, offrant une large tache gangréneuſe dans ſa grande courbure. 3°. Le canal inteſtinal météoriſé. Mais à l'ouverture du colon, on a reconnu une liqueur purulente d'une fétidité cadavéreuſe inſoutenable. Les autres viſceres de l'*abdomen* dans l'état naturel. 4°. Dans la poitrine, les poumons, & ſur-tout le lobe gauche, frappés de mortification. --- Mais en ouvrant le péricarde, il en eſt ſorti environ une demi-livre de ſanie purulente, de la même odeur infecte que nous avions ſentie à l'ouverture du colon. --- 5°. Le cœur étoit incruſté ſur toute ſa ſurface d'une pellicule blanchâtre, compacte, épaiſſe à peu près d'une ligne, & repréſentant une membrane, qui ſe détachoit, & que nous fîmes enlever, comme on eût fait l'épiderme d'une langue cuite. Le cœur nous a paru aminci, & ſes fibres charnues tombées en putréfaction ; le cœur pourri, ſphacélé.

La plage Méridionale de la Contrée nous présente ensuite l'embouchure de la Seine, au Sud-Est du Havre, dans un bras de mer qui partage les côtes du Lieuvin de celles de Caux. On y remarque 1°. la petite Ville d'Harfleur, qui eut autrefois un port considérable : elle est située sur le cours de la *Lézarde*, petite riviere qui arrose la vallée de Montivilliers, ouverte du Nord au Sud. Elle reçoit cependant des vallons & courans du Nord-Est & Nord-Ouest, peu au-dessus d'Harfleur ; & la chaîne de ses montagnes fournit plusieurs collines dans la plaine au-delà de Montivilliers. La paroisse de *Rolleville* voit sortir une source d'eaux minérales ferrugineuses au pied d'un de ses côteaux.

Vallée de Bolbec & Lillebonne.

2°. Nous rencontrons la vallée de Bolbec, qui s'ouvre du Sud au Nord par Lillebonne, où viennent aboutir différens courans de l'Est & du Nord-Est. Elle est bordée de bois le long de ses montagnes, & se continue par l'Abbaye du *Valasse* sur Bolbec. La riviere de ce nom la parcourt dans toute son étendue, & va s'aboucher à la Seine à travers des marais, qui méritent de notre part une attention particuliere.

Paroisses remplies de marais à l'abri du Nord & à l'exposition du Midi.

Les paroisses de *Norville*, *S. Maurice*, *Petiville*, *Radicatel*, *Tancarville*, &c., lieux qui avoisinent la Seine à son embouchure, sont à l'abri des vents Septentrionaux, par la chaîne des montagnes qui forment la rive droite de cette grande riviere, & même par des côteaux garnis de bois ; mais elles sont exposées au Midi, avec un marais qui les borne. Les Habitans de ces Paroisses sont fort sujets aux fievre sd'accès, qui y regnent endémiquement, & qui sont plus ou moins graves, suivant les années, & la constitution prédominante de la saison. Ils ont en général le teint pâle & un air triste : on ne trouve pas un seul vieillard dans celle de *Radicatel*, qui a vu périr huit Curés dans l'espace de 15 à 16 ans.

Au mois de Mai 1775, M. Hardy, Docteur en Médecine, & Correspondant de la Société, y observoit une fievre maligne, qui, dans la paroisse de Petiville, enleva neuf à dix personnes dans l'intervalle de quelques semaines : ils mouroient tous

du 4 au 6 jour. Appellé au ſecours de deux de ces malades, il vit périr le mari qui étoit au neuvieme jour d'une milliaire rouge, ving-quatre heures après ſon arrivée, quoiqu'il ne l'eût pas regardé comme perdu. La femme, qui laiſſoit appercevoir une milliaire cryſtalline, & qui étoit en apparence à toute extrémité, eut le bonheur d'avoir une éruption complette, & d'échapper au danger.

Les maladies, qui regnent en tout temps le long de ces bords marécageux, dépendent en partie de leur expoſition & du ſol: les trois premieres Paroiſſes ſont logées dans une eſpece de lande, que forme l'éloignement de la Seine, qui ſe porte vers le Sud en quittant Caudebec, fait une anſe, & retourne au Nord, juſqu'à l'embouchure de la *Bolbec ;* elles ſont à l'abri du Nord, partie ſous le bois de *Canteleur*, & en partie ſous une chaîne de côteaux qui partent du Nord-Eſt. *Radicatel* & *Tancarville* ſont encore plus couverts du côté du Septentrion. Mais ces affections, les ſporadiques même, ſont principalement dues aux eaux ſtagnantes, que les Habitans font ſervir de réſervoir & de décharge à une quantité prodigieuſe de débris des légumes qu'on y cultive; tels que les tiges & feuilles de choux, des porreaux, &c. Ces eaux croupiſſantes ſont ſi chargées des matieres extractives de ces légumes, qu'elles en ſont colorées, & deviennent d'autant plus fétides que les principes volatils, une fois développés par l'action du Soleil, ſont rapprochés & portés par les vents Méridionaux ſur les chaumieres de ces malheureux, qui, dans Radicatel, ſont preſque tous Jardiniers. On obſerve dans ces eaux puantes & déléteres beaucoup d'inſectes, ſur-tout une quantité conſidérable de crapauds.

Leurs maladies endémiques.

Le Château du Comté de Tancarville, aſſis ſur les roches qui bordent la Seine, vis-à-vis la pointe de Quillebeuf, eſt expoſé, continue M. Hardy, à une maladie particuliere, qui mérite de trouver place parmi les endémiques de ce Canton. Ce ſont des inflammations avec éroſion de la gorge, des poumons, de l'eſ-

tomac, ſi violentes que l'homme le plus robuſte y réſiſte avec peine : elles ſont produites par un ſable fin & volatil, que les bourraſques du Sud-Sud-Oueſt détachent des grands bancs de vaſe que la riviere a formé devant le Château, & que ces vents y tranſportent avec une telle abondance qu'on ne peut ſe diſpenſer d'en avaler beaucoup. Les parties angulaires de ces molécules ſableuſes irritent, enflamment & corrodent les membranes ſur leſquelles elles ſe dépoſent. Elles ſont ſi pénétrantes, que les appartemens les mieux clos en ſont remplis ; qu'elles s'inſinuent dans les armoires fermées, & couvrent le linge ; qu'on a eſſayé enfin de conſerver dans une triple boîte, hermétiquement fermée, différens petits meubles, qu'on a trouvés incruſtés de molécules ſableuſes, malgré les précautions les plus grandes. C'eſt ainſi que les convives voient couvrir leurs aſſiettes, en un inſtant, de ce ſable volatil, lors même qu'on n'a laiſſé ni portes, ni fenêtres ouvertes.

3°. Si les marais & le voiſinage des bords Méridionaux de la vallée de Bolbec ſont expoſés à des maladies particulieres, il n'en eſt pas ainſi de ſon centre.

Bolbec : ſon expoſition.

Bolbec, Village devenu Bourg, & petite Ville maintenant, remarquable par ſon grand commerce de Coutils & de Siamoiſes, plus célebre encore par la beauté des femmes qui l'habitent ou qui s'y rendent des environs, eſt ſituée au confluent de quatre principaux vallons, dans la direction du Sud, du Nord, de l'Oueſt-Nord-Oueſt & de l'Eſt-Nord-Eſt. C'eſt dans ce dernier que ſe trouve la ſource de la riviere, qui l'arroſe en ſe portant ſur Lillebonne, comme nous l'avons dit. Sa vallée eſt étroite, & préſente à peu près 120 pieds de profondeur.

Ses Eaux Minérales de Nointot.

On y a découvert depuis deux ans des eaux minérales : elles coulent dans le vallon du Nord, ſur la paroiſſe de *Nointot*, à un quart de lieue de Bolbec. Le Chirurgien qui les a découvertes s'eſt trompé, en les annonçant comme des ſources Thermalles. Elles ſont froides, nous aſſure M. Hardy ; & dans un temps où

le Thermometre extérieur étoit fixé à 12 dégrés au-dessus de *o*, le même Thermometre, plongé dans ces eaux, a descendu de deux dégrés. Des pyrites qui se trouvent dans les environs, & qui peut-être, en se décomposant, donnent naissance à ces eaux minérales, en ont imposé, & ont fait croire qu'elles contenoient du cuivre. --- On voit à *Nointot* trois fontaines qui fournissent à peu près les mêmes phénomenes. Ces eaux incrustent légerement leurs réservoirs; & les lieux par où elles passent, d'un limon ochreux; leur surface est couverte d'une pellicule grasse, & qui renvoie différentes couleurs : elles ont peu d'odeur. Leur saveur est vitriolique & lourde : elles noircissent avec la noix de galle & les feuilles de chêne; mais la teinte est peu foncée. On a trouvé des bivalves par couches dans la vallée de Bolbec.

Entre Bolbec & Harfleur, on apperçoit en une belle plaine, seche & découverte, le Bourg de S. Romain *de Colboc*, Canton fort sain. Mais la portion des vallées de Lillebonne & Bolbec présente des montagnes & des bois : ceux de *Tancarville*, de *S. Jean de Folleville*, de *Lillebonne*, de *Lintot*, le bois *du Parc*, celui de *Canteleur.* En remontant le lit de la Seine du Sud-Ouest au Nord-Est, on rencontre, à une lieue de Caudebec, le petit Bourg de Villequier, dont les murs sont baignés par la Seine, & qui est couvert de l'Ouest & du Nord. Il y a une source d'eaux minérales qui ont eu quelque réputation : elles sont très-ferrugineuses. Cette source, qui coule au milieu de la montagne, est maintenant abandonnée.

Eaux Minérales de Villequier.

Nous arrivons à Caudebec, chef-lieu de cette Contrée, dont la description & le Climat particulier sont renvoyés dans les Remarques à la suite du présent N°. : objets qui seroient ici d'une trop longue discussion.

4°. Immédiatement derriere les bois qui sont à l'Orient de Caudebec, s'ouvre au Sud cette longue vallée seche, qui traverse le Pays de Caux entier, du Sud au Nord, en se portant

Vallée du *Brébecq* ou de *Rançon.*

ſur Ouville, comme nous l'avons dit ſous le N°. 3 de la plage Septentrionale ; mais ſon ouverture Méridionale eſt arroſée par le ruiſſeau *le Brébec*. C'eſt entre le bord Occidental de cette longue chaîne de côteaux, & l'extrémité des vallons, qui terminent les chaînes des vallées de Cany, de Fécamp, de Bolbec, & de Caudebec, que ſe préſente le plus beau Canton du Pays de Caux, une vaſte plaine, fertile en bleds, & qui laiſſe voir des Bourgs, de grandes Paroiſſes, de magnifiques Châteaux. Là, ſe trouvent Goderville, Bréauté, Bénarville, Ourville, Fauville, Valliquierville, les Baons & Yvetot. Ce dernier Bourg, plus conſidérable que nombre de petites Villes, contient de ſept à huit mille Habitans, & tous ces lieux manquent d'eaux vives : ils ſont aſſis en plaines, dans le terrein qui paroît le plus élevé de la Contrée, & expoſés à tous les courans d'air, mais ſurtout aux grands courans particuliers au Pays de Caux. Les vents de mer y dominent le plus ; celui du Nord-Nord-Eſt, qui traverſe le Pas de Calais, eſt glacial ; ceux du Nord-Oueſt & du Couchant y portent une humidité redoutable. Dans la plupart de ces Paroiſſes, on ne ſe ſouvient cependant pas d'avoir vu régner de Maladies Epidémiques vraiment déſaſtreuſes ; & la petite Vérole même n'y prend pas ſouvent ce caractere : elle le devint cependant dans l'été de 1777, à *Belle-Foſſe*, & dans ce Canton de plaines, ſans y être meurtriere. En 1773-74, il régna à Yvetot, à Touffreville, à Valliquierville & dans quelques Paroiſſes voiſines des fievres très-aiguës & rapides dans leur progrès, autant qu'elles étoient effrayantes dans leur invaſion. Elles étoient accompagnées, diſent les Connoiſſeurs du Canton, du *pourpre* ou de la *milliaire* ; & la plupart des malades mouroient avant le 7e jour.

Les grandes Plaines de Caux.

Yvetot.

La Grippe s'y eſt fait ſentir en 1776, un mois plus tard qu'à Rouen. Mais ſes accidens ſubſéquens étoient opiniâtres ; & des toux incommodes, des oppreſſions étouffantes, ont continué à quelques-uns au-delà de l'hiver ſuivant.

De l'ouverture Méridionale de la vallée de *Rançon*, on voit encore se porter vers le Nord-Est le vallon de *S. Vandrille*, qui va se perdre sur Fréville. Fréville.

C'est dans cette Paroisse qu'un Conseil imprudemment annoncé dans les Papiers Publics, & publié même en Chaire, par plusieurs Curés de Campagne, sur le traitement de la *Grippe*, coûta la vie, au commencement de 1776, à huit ou dix malheureux entêtés, qui, au lieu de ce catarrhe, étoient atteints de véritables fluxions de poitrine, que le froid extrême rendoit pour le moment plus inflammatoires. M. la Coste, Chirurgien de ce petit Bourg, ne put jamais les faire consentir à se laisser saigner; & ses plaintes à cet égard sont bien légitimes : funeste conséquence d'un Avis trop général. Ne devroit-on pas, au milieu d'un Peuple trop crédule & trop ami des nouveautés, prévenir au moins que les Maladies Populaires reçoivent des différences relatives au Climat, à sa température, à son sol, aux saisons, & ne point tant généraliser les avis salutaires, qu'un zele trop étendu fait souvent dégénérer en abus dangereux ?

5. De la base des côtes Orientales qui concourent à former cette vallée que nous venons de citer, la Seine se porte de nouveau vers le Sud, & se repliant bientôt sur elle-même, elle forme une anse assez étroite, qui englobe la forêt du *Trait*, l'Abbaye de Jumieges, ses bois & ses prairies marécageuses. Jumieges.

Pendant l'été de 1776, une fievre putride, pétéchiale & vermineuse faisoit quelques ravages dans la paroisse de Jumieges & dans ses environs : les malades tomboient dans la surdité du 4 au 7e jour.

Au développement qui termine cette anse paroît Duclair, Duclair. Bourg fameux par ses halles au bled, assis sur la rive droite de la Seine, exposé au Sud, à l'extrémité d'une vallée que nous décrirons à l'instant, recevant un courant du Sud-Ouest à travers la forêt, un second de l'Est sous les bois de *Marivaux*, & son

plus grand courant par le Nord-Nord-Eſt, dans la vallée qui lui apporte la riviere de *Sainte Auſtreberte.*

Vallée de Duclair & de Pavilly.

Cette vallée de Duclair qui ſe porte, dans ſa grande direction, du Sud au Nord, longe les bois de *Varengéville*, envoie ſur la gauche un vallon qui en produit pluſieurs dans la plaine ſur *Bouville* & *Blacqueville*, ſe propage ſur *Barentin*, où elle reçoit un nouveau courant de l'Eſt par une gorge : elle prend à peu près 100-120 pieds de profondeur, & tourne entierement au Nord ſur Pavilly. Ce Bourg, réputé par ſon marché de volailles, eſt couvert de ſon véritable courant du Nord, par le bois *d'Eſneval*; & la vallée ſe partage en deux branches au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Eſt. Dans cette derniere ſe trouve la ſource de la riviere de *Sainte Auſtreberte*, qui la baigne, juſqu'à ſon embouchure avec la Seine.

Pavilly.

Maladies qui ont régné dans ce Canton.

La vallée & les environs de Pavilly, de Barentin, ont vu régner en 1772 & 1773, des fievres putrides-malignes & meurtrieres. Ceux qu'on n'avoit point émétiſé de bonne heure, tomboient en délire, dans la phrénéſie, & périſſoient vers le 9, 11e jour : l'émétique, les véſicatoires & le kina, étoient les remedes les plus sûrs ; & le Chirurgien du Canton nous a aſſuré en avoir tiré beaucoup plus de ſuccès que des ſaignées, qu'il apprit à ne pas prodiguer. On y voit encore régner fréquemment les fievres putrides-bilieuſes, & plus fréquemment les bilieuſes intermittentes ; je dis *bilieuſes*, parce qu'en 1774 & 75, on pouvoit ſe paſſer de quinquina dans leur traitement, & que les vomitifs réitérés, les apozemes amers & laxatifs, les purgatifs, les enlevoient sûrement. On y obſerva quelques petites Véroles, peu dangereuſes, en 1772.... & en 1773, une Rougeole épidémique, bénigne, qui ſe terminoit en 5, 7 jours d'éruption.

Le Regiſtre des Délibérations du College de Médecine de Rouen nous apprend, qu'au mois d'Avril 1739, il régna dans le Bourg de Pavilly, & Paroiſſes circonvoiſines, une maladie Epidémique,

Epidémique, meurtriere, qui enlevoit la moitié de ceux qui en étoient attaqués, au terme de cinq ou ſept jours.

Pleuréſies, péripneumonies malignes à Pavilly, en 1739 (au printemps.)

« Il réſulte des Lettres inſtructives, qui ont été communiquées, » dit M. de Henault, alors Médecin du Roi, que les péripneumo- » nies ou fluxions de poitrine, dont il eſt queſtion, peuvent être » caractériſées ſous trois eſpeces différentes : les premieres ſont » conformes, en leurs accidens, aux péripneumonies d'hiver, » dans leſquelles des humeurs vicieuſes & dégénérées, & des ſucs » indigeſtes, ſe portent des premieres voies dans le confluent du » ſang qu'ils épaiſſiſſent.

» Les ſecondes ſont des péripneumonies malignes, occaſion- » nées par une ſéroſité plus ou moins âcre, mordicante & vi- » triolique. La plupart des malades en ſont pris par des friſſons, » avec douleurs à la tête & dans les épaules : celles-ci occu- » pent ſur-tout le côté droit ; la toux eſt violente, avec une » grande oppreſſion : ils ſont plus ou moins expoſés à l'éruption » milliaire, & les crachats ſont plus ou moins ſanguinolents, jau- » nâtres & viſqueux.

» La troiſieme eſpece, qui avoit ſuccédé aux premieres, déſi- » gne dans les péripneumonies une qualité plus inflammatoire, » qui pourroit participer de l'éréſipelle du poumon & du virus » ſcorbutique *. Cette maladie attaque les tempéramens forts & » jeunes : elle ſe manifeſte par une grande & vive douleur de » côté, avec une oppreſſion conſidérable, jointe au crachement » de ſang ; cependant le pouls eſt mol & languiſſant : la *coagula-* » *tion* du ſang (on pourroit croire, par ce qui va ſuivre, que c'é- » toit plutôt ſa *diſſolution*) eſt dans un plus haut dégré dans » cette eſpece ; l'ouverture des cadavres l'a juſtifié. On a trouvé » ſur la ſurface des poumons du ſang extravaſé & coagulé, avec » des ulceres & des taches noires, dont on a fait couler une » ſéroſité rouſsâtre. L'effet de l'acrimonie de cette ſéroſité, » atteinte du levain ſcorbutique, devient de plus en plus ſenſi- » ble par des taches noires, qui ont paru ſur la langue de quel-

* (Le Scorbut régnoit alors à Rouen, comme nous le ferons connoître à l'Art. des Maladies de cette Ville.)

» ques malades la veille de leur mort. Hippocrate, & plusieurs » autres célebres Médecins, en ont observé de semblables, lorsque des parties principales internes souffroient quelque suppu- » ration (*gangréneuse* sans doute); mais on ne peut conclure » de ces accidens aucune preuve de contagion ».

Il paroît encore, par l'arrêté du College, qu'il s'y rencontroit assez fréquemment des hémorrhagies, quelquefois critiques & d'autres fois symptômatiques, & qu'il s'y présentoit encore des éruptions *milliaires*. Nous ne nous arrêterons point au détail des indications qu'on se proposa de remplir, ni à la partie théorique, qui contient l'explication des accidens; mais nous croyons devoir faire part au public de la partie du traitement qui fut convenu par les Médecins du College.

« Dans ces vues, y est-il dit, lorsqu'un pouls plein & dur ac- » compagnera, dans les maladies en question, une fievre vive; » si les crachats sont *difficiles*, *sanglans*, l'oppression & la dou- » leur de côté considérable, on ne pourra se dispenser de faire la » saignée du bras, le plutôt possible, & de la réitérer plusieurs » fois.

» Lors, au contraire, qu'un froid vif & durable, joint à un » abattement général, font le prélude de la maladie, il est de la » prudence de recourir alors à des cordiaux tempérés, pour » ranimer les forces vitales (V. G. Thériaque... dans les eaux » de scabieuse, de scorsonaire, avec le sirop d'œillets, pour un » julep, par cuillerées).... Lorsque le pouls conserve sa concen- » tration, qu'il continue d'être petit & languissant; si d'ailleurs » le malade se plaint de nausées, d'embarras à l'orifice de l'esto- » mac; si on remarque de la blancheur, une humidité à la langue, » l'espérance de la vie dépendra du soin qu'on prendra de déga- » ger les premieres voies »... L'émétique est ici conseillé, les apozemes béchiques & le kermès, avec les précautions à prendre dans leur administration. --- Le Conseil ordonne ensuite de recourir à la saignée, si le pouls reprend de la dureté; mais de

ſoutenir les forces avec la thériaque, ou la confection d'hyacinthe.

» Dans les tempéramens pituiteux, l'abondance de la ſéroſité » donne quelquefois lieu aux embarras du cerveau, dans les » temps même où les éruptions milliaires ſont le plus copieu- » ſes; dans ces circonſtances les emplâtres véſicatoires, appli- » qués aux jambes, dégagent le cerveau, raniment les eſ- » prits » *.

* Conſ. ici, dans l'Expoſé des Maladies ordinaires à Rouen, celles qui dominoient en l'an. 1739... Et la deſcription d'une pareille Epidémie, que nous avons obſervée au printemps de 1773.

Nous terminerons l'hiſtoire des maladies ordinaires à la vallée de Duclair, par l'extrait ou relevé du Journal d'un Chirurgien de ce Bourg, qui a eu la conſtance d'écrire ſur ſon regiſtre le détail des maladies qui y ont régné tous les ans, depuis 1749: extrait qui ne contiendra que des faits, dans l'ordre le plus ſimple, mais toujours précieux, en ce qu'ils ont été conſignés ſans prétention, ſans aucun deſſein; ce qui donne beaucoup à préſumer de leur authenticité.

Maladies qui ont régné à Duclair, & dans les environs depuis 1749.

Dès l'automne de 1749, on voyoit régner à Duclair la fievre quarte, qui ſe terminoit ſouvent par des dépôts ſur différentes parties du corps: ils abſcédoient enſuite; mais les fiévreux, qui ne furent pas guéris, & beaucoup d'autres, eurent la fievre tierce au printemps ſuivant; & cette année, 1750, préſenta auſſi des maladies de poitrine, avec des fievres putrides: on en voyoit auſſi ſe terminer par des abcès à la ſurface du corps. En 1753, des pleuréſies & péripneumonies, non meurtrieres: en 1756, des fievres inflammatoires du côté de Varengéville & Roumare. L'année 1760 fournit à Duclair une Epidémie de maux de gorge inflammatoires, avec ſuppuration des amygdales, & une éruption rouge, qui leur étoit utile. Ce Chirurgien reſpecta l'éruption, ne fit aucunes ſaignées; mais il étoit obligé de percer l'abcès des amygdales, & ſouvent à pluſieurs repriſes. Tous ceux à qui cette opération a été faite, ſe ſont ſauvés; & il en mourut un grand nombre de ceux qui la refuſerent, ſur-tout parmi les enfans; quelques-uns furent guéris par des dépôts pu-

rulens, dans toutes ſortes de parties, ſpécialement dans les glandes. Aux maux de gorge, du printemps, ſuccéderent des pleuréſies & fluxions de poitrine, ſans crachement de ſang, & l'éruption ſurvenant le 9e jour, ils en guériſſoient aiſément.

A *Sainte Marguerite*, ſur *Duclair*, il régna épidémiquement en 1761, un mal de gorge, Epidémique & gangréneux, ſur les enfans; & il en périſſoit un grand nombre, à moins qu'on ne fût aſſez tôt arrivé, & aſſez heureux pour leur percer les amygdales. Les adultes furent accablés en même-temps de pleuréſies inflammatoires, avec crachement de ſang, ſans éruption, & la fievre étoit très-conſidérable; mais les ſaignées en arrêtoient les progrès: on uſa dans celles-ci, comme dans celles de 1760, d'une large infuſion de fleurs de ſureau. — La petite Vérole étoit épidémique à *Varengéville*, en 1762: elle ne le fut point à Duclair. Il ſurvenoit aux adultes de fréquentes hémorrhagies, & ils en mouroient. On pratiqua la ſaignée, parce que le mal de tête étoit violent: elle ne fut funeſte à aucun, &, ajoute-t-il, la petite Vérole rentrée reparoiſſoit après la ſaignée. -- En 1763, des éréſipelles au printemps; mais en 1764, il y eut beaucoup de flux dyſſentériques: les malades étoient cependant ſans fievre, & les déjections étoient toutes noires, ſouvent mêlées de ſang: on employa l'eau *de Rhabel*, dans l'infuſion de feuilles de plantain, avec ſuccès. Quelques petites Véroles en 1766; & une quantité de fluxions de poitrine, peu dangereuſes, en 1768. -- La fievre tierce fut épidémique au printemps de 1771: on n'y fit aucun remede; mais ceux qui en furent pris en automne, la garderent, preſque tous, juſqu'au printemps de 1772. Alors ſe déclara épidémiquement une fievre ardente-putride, qui enleva, depuis Mars juſqu'à Juillet, dix-huit ſujets des plus robuſtes: il en régnoit une pareille vers Pavilly, à l'autre extrémité de la même vallée. En 1774, des fievres malignes, qui enleverent encore bien du monde dans les environs: elles étoient accompagnées d'une éruption milliaire, non critique;

quelques-unes ſe terminerent par un dépôt ſous l'aiſſelle ou à l'aine.

En 1775, des petites Véroles, ſans accidens; mais on vit dans la vallée *des Vieux*, beaucoup de fievres continues-rémittentes en double-tierce, dont les accès prenoient quelquefois 48 heures de durée, avec délire: beaucoup ſe terminerent par des obſtructions, l'œdême & l'hydropiſie, qui ne furent pas toujours incurables. --- En 1776, beaucoup de fluxions de poitrine, avec une éruption milliaire-exanthématique, qui a, dit-il, ſauvé tous les malades. Dans l'hiver qui a ſuivi, des toux quinteuſes & catarrhes ſuffoquans, qui ont enlevé beaucoup d'enfans; & la petite Vérole, ſouvent confluente, qui n'a pas été meurtriere.

L'air de Duclair eſt brouillardeux en automne, & cependant aſſez ſalubre. On y voit quelques octogénaires, & vieillards au-delà de cet âge, ſe portant encore bien. Ce Bourg contient au plus trois cens feux.

6°. Au-deſſus de Duclair, la Seine décrit une ligne courbe; d'où elle ſe porte à plus de 8000 toiſes en avant au Sud, pour former la grande anſe qui englobe la forêt de Roumare en entier: cette forêt en occupe toute la portion Orientale, & le centre en plus grande partie. C'eſt au-deſſus de la chaîne des montagnes, qui bornent le lit de la Seine, au Septentrion, que ſe trouve aſſiſe, en plaine, la paroiſſe de *Hénouville:* elle voit ſous elle une portion de bois, à mi-côte, du côté de l'Oueſt & du Sud-Oueſt; la plaine, à l'Eſt & au Septentrion.

Epidémie meurtriere, ſur les enfans, dans la paroiſſe de Hénouville, en 1776.

Dans l'été de 1776, la paroiſſe de *Hénouville*, & quelques lieux voiſins virent régner épidémiquement les angines catarrho-gangréneuſes, qui frapperent ſur la claſſe des enfans, de l'âge le plus tendre, & en enleverent un très-grand nombre, près d'une quarantaine dans cette Paroiſſe. Les plus jeunes périſſoient du catarrhe ſuffoquant; les poumons & l'arriere-bouche engoués d'une croûte épaiſſe, blanchâtre & fort tenace: ceux de 4,

6, 7 ans, éprouvoient quelquefois des éruptions ſcarlatines, avec la phlogoſe gangréneuſe des amygdales, une diarrhée colliquative, les hoquets, les convulſions : ils rendoient auſſi des vers & mouroient ſphacélés. On n'a point demandé de ſecours dans tous ces Villages ; & ſi quelques Chirurgiens y ont été appellés, ce fut preſque toujours trop tard ; d'ailleurs ils ne pouvoient abſolument faire avaler aucun médicament à ces infortunés enfans. Derriere la forêt ſe trouvent logés, à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, pluſieurs Hameaux & petites Paroiſſes.

Mais on y remarque plus eſſentiellement le Bourg de S. Georges avec l'Abbaye de *S. Martin de Bocherville*. Il y régna, dans l'hiver de 1775 à 1776, une Maladie Epidémique, fort effrayante, dont on trouvera l'hiſtoire, l'invaſion, les progrès & la terminaiſon, dans la conſtitution de cette ſaiſon.... Ce Bourg eſt ſitué dans un fonds, partie marécageux & en partie ſablonneux, dont l'ouverture s'étend depuis le Sud (Soleil d'onze heures au ſolſtice d'hiver) juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt : dans cette partie ſe trouvent la Seine & des marais. Le Septentrion & l'Orient ſont bordés de hautes montagnes, à travers leſquelles vient cependant un courant de l'Eſt, par une cavée, à mi-côte, qui débouche ſur l'Abbaye : cette autre portion eſt garnie de bois, & couverte derriere les montagnes, par la forêt de Roumare. La maladie avoit commencé dans la portion du Village, qui s'étend au Sud, dans le temps que la haute Province étoit ſurchargée de brouillards fétides, qui venoient du Sud-Eſt ; &, après Noël, l'Epidémie paſſa dans l'autre portion, vers le Couchant, au-delà de l'Abbaye.

Expoſition du Bourg de Saint Georges, ou S. Martin de Bocherville.

Sahurs ſe trouve au centre de cette grande courbure circulaire, qui englobe la forêt de Roumare ; & ſon terrein, qui, en quittant la forêt, vient tomber en plan incliné ſur la rive droite de la Seine, laiſſe la Paroiſſe bien ouverte, depuis l'Oueſt-Nord-Oueſt juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt. *Hautot* & le *Val de la Haye*, ſont rangés à mi-côte, & nichés ſous la forêt ; & Canteleu occupe

la cime des hautes montagnes, dont la chaîne vient du Sud-Oueſt ſur Rouen.

En 1776, la Rougeole, la petite Vérole régnoient à Canteleu, peu après que leur Epidémie fut fixée à Rouen; & la derniere s'étendit juſqu'à Sahurs, où il n'y eut pas une maiſon qui s'en trouvât exempte: elle gagna également, mais beaucoup plus tard, par le Nord, & ſe porta ſur *Montigny*, où elle fut très-bénigne.

Ces mêmes Paroiſſes avoient vu la Dyſſenterie Epidémique, en 1767; mais au printemps de 1777, le *Val de la Haye*, *Sahurs*, *S. Pierre de Manneville*, *S. Georges* même, reçurent l'Epidémie de la Scarlatine angineuſe, qui n'y fit point de ravages, quoiqu'il y mourut quelques ſujets par négligence, faute d'avoir prêté attention au mal de gorge gangréneux.

En arrivant à *Croiſſet*, la chaîne de montagnes, que nous venons de décrire, commence à s'éloigner de la Seine, pour faire place aux prairies de *Bapaume*, & ſe porte tout-à-coup vers le Nord. Ce changement de direction, offert à la chaîne parallele des montagnes qui partent du *Mont aux Malades*, forme la vallée de Bapaume, dite *la vallée d'Yonville*: elle a plus de 1000 toiſes d'oûverture, & au moins 300 pieds de profondeur: elle peut commencer la ligne de ſéparation du *grand* & *petit* Caux, que la route de Dieppe ſemble achever. La vallée tourne à *Maromme*, & prend entierement la direction du Nord par *Bondeville*: elle eſt garnie de bois ſur la cime de ſes deux chaînes de montagnes, & ſe porte par *S. Maurice* ſur Montville. Ce Bourg eſt aſſis au centre de la vallée, peu au-deſſus de la réunion de la riviere de *Bapaume*, qui vient du Bourg de Cleres, avec celle de *Cailly*. Celle-ci deſcend de Cailly même, par le vallon de Fontaine, qui part de l'Eſt, pour ſe rendre à Montville; & elle continue enſuite ſon cours, dans la vallée que nous venons de décrire, pour ſe perdre dans la Seine. Nous obſerverons encore qu'à *Maromme*, viennent ſe rendre dans la vallée, le grand courant du

Vallée de Bapaume, ou d'*Yonville*.

Montville.

Cailly.

Fontaine.

bois de *la Valette* (Nord-Oueſt), & celui des *longs Vallons* (Nord-Eſt), qui ſemblent faits pour ébranler ſon athmoſphere. Les paroiſſes de *Bondeville* & du *Homme*, qui reçoivent les courans du Sud & du Nord, voient ſouvent régner ſur leurs Habitans les angines, qui peuvent y recevoir le caractere de gangréneuſes ; quelquefois les fievres putrides, & les éruptions rouges. La petite Vérole n'y avoit point encore pénétré au mois de Mars 1777, quoiqu'elle eût été épidémique, plus de ſix mois auparavant, à Rouen, & depuis trois mois dans leur voiſinage. La fievre Rouge-angineuſe régna à Cailly, & dans les environs, à la fin de l'été 1776 ; elle devint maligne, probablement par quelques cauſes accidentelles, pour pluſieurs familles : ainſi, on vit dans la paroiſſe de *la Prée*, périr, en très-peu de jours, trois ſujets dans une ſeule maiſon, ſans que le voiſinage en fût infecté. Ce fut probablement une pareille cauſe, maligne & particuliere, qui enleva, dans un Château voiſin de cette vallée, un jeune homme frappé de la même éruption ſcarlatine, auquel on trouva l'éſophage, l'eſtomac & les inteſtins ſphacélés, & couverts d'aphtes ſanieux. Elle devint enfin générale dans tout ce Canton, juſqu'à la vallée de Darnétal, au printemps ou dans l'été de 1777, comme elle l'étoit dans le reſte du Pays de Caux.



REMARQUES

REMARQUES SUR CETTE CONTRÉE.

Il nous reſte, avant de paſſer aux Obſervations générales ſur le Pays de Caux, il nous reſte, dis-je, à décrire l'expoſition de Dieppe & de Caudebec : Villes qui ſemblent préſenter ou plutôt réclamer leur Climat propre, & quelques particularités, ſur leſquelles nous avons cru devoir entrer dans un plus grand détail.

Dieppe : ſon expoſition, &c

I°. Dieppe, belle Ville, ſituée ſur le rivage à l'embouchure de la riviere d'Arques, au Nord de Rouen, n'eſt qu'à 4' 43" moins du 50e dégré de latitude, & dans le 18e 44' 12" de longitude. Elle eſt très-bien bâtie ; ſes maiſons ſont alignées, & les rues, fort multipliées, y prennent une belle largeur. Elle a un bon port, & jouit en perſpective de la Manche, dans une très-grande étendue. Elle eſt à 12 lieues de Rouen.

Aſſiſe au bord du rivage, ſur un ſol en partie ſablonneux, en partie marécageux, à l'ouverture de la grande vallée d'Arques, qui peut avoir 900 toiſes de diametre, & à peu près 130 pieds de profondeur, cette Ville eſt défendue à l'Oueſt & au Sud-Sud-Oueſt par une haute montagne ſur laquelle eſt placé ſon Château. Elle eſt entierement ouverte à la mer, depuis le Couchant d'été juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt ; où une autre montagne, un peu moins élevée peut-être que celle du Couchant, mais plus ſaillante au Septentrion, la couvre de la chaîne de ſes côteaux, juſqu'au point du Sud-Eſt. Ainſi la vallée s'ouvrant un peu du Nord-Nord-Eſt vers le Sud-Sud-Eſt, il eſt évident que Dieppe voit l'Orient d'hiver au temps du Solſtice, & que le Soleil d'onze heures y luit dans ſon plein.

Ses grands courans d'air viennent donc du Septentrion, & du Midi, par la vallée d'Arques. Le premier eſt un vent local qui ſouffle à Dieppe aſſez conſtamment tous les ſoirs, même en été, puiſque ſes Habitans ſe voient ſouvent forcés de quitter les habits qu'ils avoient le midi, & de ſe couvrir mieux le ſoir. Le ſe-

cond y souffle quand le vent tient la direction Méridionale; & sa durée deviendroit bientôt nuisible aux Habitans, parce qu'il leur apporte les vapeurs brouillardeuses & fétides, qui s'élevent de la vallée, marécageuse & couverte de bois en partie. Mais on a remarqué qu'il y regne la moitié de l'année un vent d'Ouest, qui lui est particulier. Celui-ci longe le rivage Occidental, & tombe, pardessous le Château, sur une partie de la Ville; tandis qu'arrêté dans son cours, par le rocher qui domine le port à l'Est (un peu plus saillant, comme nous l'avons dit, que celui du Couchant), ce vent se réfléchit encore le long de la colline Orientale sur l'autre portion de la Ville. Alors il se glisse
Le Polet. vers le Polet, Fauxbourg de Dieppe, qui se trouve prolongé sous la colline, vers l'Orient.

Ce vent du Couchant est de la plus grande utilité pour dissiper les brouillards & purifier l'air de la vallée, sans quoi les maladies deviendroient très-fréquentes à Dieppe, & seroient plus contagieuses. On pourroit, dit un Homme de génie voisin de cette Ville, lui appliquer le proverbe qu'on cite pour celle de Narbonne: *aut ventosa, aut venenosa.*

Au bord de la mer, Dieppe reçoit peut-être les eaux les plus douces, les moins séléniteuses de la Province, qui lui viennent
* V. à la fin de ce N°. de S. Aubin-sur-Scie, à $\frac{5}{4}$ de lieues, au Sud de la Ville *.

Les Habitans en ont à leur commodité; car indépendamment des puits publics, dans lesquels l'eau salée pourroit pénétrer en quelques saisons, chaque Citoyen, pour ainsi dire, a une fontaine dans sa maison, ce qui est d'une grande utilité pour la propreté, dans une Ville où la pêche, & sur-tout celle du hareng, fait la principale branche de commerce. On observera encore que, pour préserver leurs maisons d'une humidité trop considérable en certain temps, les Dieppois couvrent leurs planchers & les escaliers d'une couche légere de sable de mer. --- Le moment de la harengaison y apporte beaucoup de puanteur. --- J'y ai été témoin d'une autre incommodité accidentelle, un peu abusive. Les Direc-

teurs de la Manufacture de Tabac en font souvent brûler une grande quantité au-dessus de la colline Orientale, mais si près de la Ville, que l'odeur & les émanations de la fumée du Tabac saisissent non-seulement les Etrangers, mais même les Habitans un peu délicats, à un tel point, qu'il peut en résulter des nausées, le vomissement, les coliques, même la diarrhée.

Outre le commerce de la pêche, on y fait encore celui de dentelles & d'ivoirerie, qui ne sont point assez considérables pour influer sur les mœurs des Habitans.

Dieppe contient plus de trente mille Habitans. Il y a un quart de Négocians & Commerçans : le reste est Peuple, Matelots ou gens destinés aux ouvrages relatifs à la mer, aux armemens, à la harengaison.

Mœurs & habitudes des Dieppois.

Ses Habitans sont en général vifs & spirituels. Ils passent pour avoir le génie pénétrant & le jugement très-sain. Leurs mœurs sont naturellement douces, quoique l'esprit de société n'y soit pas généralement le plus dominant. On s'y voit avec cérémonie, on se craint ; & la rivalité, si commune en tant d'autres Villes, y met des entraves aux premieres douceurs de la vie sociale. Ils sont cependant ennemis des querelles Juridiques : les Gens de Loi ne font point fortune chez eux. L'étranger y reçoit bon accueil : on y trouve la politesse & les bienséances dans la bonne compagnie. En un mot, on a droit de s'étonner que les Dieppois, qui semblent faits pour paroître avec honneur dans la Société, s'y livrent aussi peu qu'ils le font. Sans doute que l'application qu'exige leur commerce ; & l'esprit d'intérêt, qui en est la suite, sont les obstacles qui les en éloignent.

Leur taille est ordinaire, plus haute que petite ; la moyenne de 5 pieds 2-4 pouces. Leur port est libre & dégagé ; leur constitution forte & vigoureuse ; ils ont la figure bien dessinée ; le visage vif, animé, garni de couleurs, plus que d'embonpoint. Ils vivent très-long-temps, & on y voit beaucoup de vieillards de 80-90 ans, avec peu d'infirmités.

Le Polet eſt le quartier des Matelots & gens deſtinés à la mer pour la plupart : le reſte de ſon Peuple eſt groſſier, à raiſon de ſes liaiſons indiſpenſables avec les premiers. Cependant ce Peuple eſt doux, porté par caractere à obliger : le pauvre même eſt patient & tranquille. Il eſt vrai qu'il trouve chaque jour une reſſource abondante dans la libéralité des Maîtres Pêcheurs de ce Fauxbourg. --- Ces derniers ſont beaucoup plus robuſtes & plus vigoureux encore que les Habitans de Dieppe. Leur figure annonce la force de leur tempérament. Ils s'endurciſſent à la mer, & par le travail ; ce qui les préſerve des maladies communes aux oiſifs des Cités. La plupart vivent entre 70 & 80 ans ; quelques-uns vont à 90 & au-delà. Il n'y a point actuellement de centenaire au Polet : pluſieurs en approchent & ſe portent bien. Depuis vingt ans il y en eſt mort trois à 102, 104 & 108 ans. Les Regiſtres font foi que, depuis Janvier 1777 juſqu'au 8 Mars, il y eſt mort ſept perſonnes depuis l'âge de 78 juſqu'à 94 ans.

Les Poletois.

Leur maniere de vivre eſt ſinguliere. Le porc ſalé, les harengs fumés, le cidre, l'eau-de-vie ſont leur nourriture & leur boiſſon en mer. A terre, ils reſtent peu chez eux. Ils aiment à boire, & ſont fréquemment au cabaret. Leur ivreſſe n'eſt point tumultueuſe : elle ne les conduit point à d'autres débauches. Ils voient rarement leurs femmes, & ſont féconds : ils les aiment, & leur reſtent fideles. Ils ſont bruſques, ſans être difficiles, amis de la paix & de la conciliation ; diſpoſés à tout ſacrifier, plutôt que d'entreprendre le plus léger procès : ils aiment mieux s'arranger & vuider leurs querelles le verre en main..... Où trouverions-nous donc une plus fidele image de la ſaine Conſtitution de nos premiers Aïeux ?

Le Peuple de Dieppe differe à quelques égards de celui du Polet. Ils ſont plus pauvres, conſéquemment moins vigoureux, mais pas plus méchans que les premiers, & je leur crois l'ame honnête J'avouerai même que j'y ai joui entierement de ce charme inſéparable du bienfait, du plaiſir d'y avoir trouvé de la re-

connoiſſance. Enfin, des gens de ce Peuple, que j'avois vu livrés aux horreurs d'une Epidémie meurtriere, m'ont fait écrire à Rouen, pour me remercier des ſoins que je leur avois donné avec la plus grande ſatisfaction; & leur honnête Curé fut chargé de venir m'exprimer le ſentiment de leur généreux ſouvenir.

En un mot, quand la pêche eſt avantageuſe, & ſur-tout celle du hareng, il n'y a plus de pauvres à Dieppe : mais dans les années de diſette, ils ſouffrent ſans gronder, & leur détreſſe n'eſt connue que de ceux qui les approchent.

Eſt-ce donc là ce Peuple de Matelots, qu'un Ecrivain moderne a ſans doute outragé, en les peignant comme des gens pleins de confiance en eux-mêmes, qui ne ſçavent que jurer & travailler; qui ne penſent à Dieu que quand ils ne peuvent plus être Matelots ? Gens *ſans foi*, *ſans loi* & *ſans mœurs*. Cet Auteur ne connut certainement point les Poletois (Matelots du Polet à Dieppe.)

On ne reconnoît à Dieppe de maladies propres au Climat que les toux, les rhumes, les rhumatiſmes & la goutte. Mais on peut conſulter M. Rouppe, pour s'inſtruire des maladies auxquelles ſont expoſés les Navigateurs, tant ſur mer que dans les ports *.

* Lud. Rouppe D. M. *de Morbis navigantium*, Liber unus ... Leyd. 1764, in-8°.

Fievre pétéchiale-épidémique à Dieppe.

Dans l'année 1769, il régna, depuis la fin du mois d'Août jusqu'au coucher des pléiades, une Maladie Epidémique à Dieppe, qui ne frappa décidément que ſur les gens du Peuple. (V. dans nos Obſervations Météorolog. la Conſtitution de cette ſaiſon.)

On remarquera cependant qu'elle ne pénétra point chez les Matelots, ni au Polet, & qu'elle ne s'étendit que ſur ce Peuple de la ſeconde claſſe, qui s'occupe de la *harengaiſon*, encore ne choiſit-elle que les corps les plus foibles dans l'un & l'autre ſexe, les cachectiques, depuis l'âge de 20 ans juſqu'à 60. Son plus grand progrès ne dura pas plus de quinze jours, pendant lequel temps elle emporta au moins deux cens victimes.

Un ami de l'humanité, le Docteur Erambert, qui obſerva cette

Epidémie, l'a caractérisée fievre *exanthématique - pétéchiale*, & nous fit part de ses Observations, que nous communiquerons ici, comme un tribut légitimement dû à sa mémoire.

Dans l'invasion, les malades ressentoient de légers frissons & l'horreur fébrile, un mal de tête accablant, de l'oppression & la courbature. Ils se plaignoient d'anxiétés vers les *précœurs*, d'une agitation continuelle & d'insomnie. Ils avoient la langue blanche, humide, la peau médiocrement seche, peu brûlante, les urines à peu près naturelles; mais le pouls étoit rétreci, concentré & fort irrité.

L'instant de l'accroissement étoit marqué par une chaleur âcre & mordante à la peau, qui paroissoit cependant moite; par la plus grande fréquence du pouls, qui n'en devenoit pas plus vigoureux, ni plus développé. La tête s'engourdissoit de plus en plus, & le malade n'y ressentoit plus de douleur: beaucoup d'entr'eux devenoient sourds alors, & cette surdité étoit d'un mauvais présage, parce qu'elle étoit trop prématurée. Les urines marquoient un état de crudité: elles tenoient un léger nuage suspendu au centre du vase, & leur surface étoit couverte d'une pellicule grasse, huileuse. Du trois au cinq, ils paroissoient couverts de pétéchies, plus nombreuses sur les lombes & aux cuisses; peu de jours après il s'élevoit, sur les plis du bras & au tour du cou, des exanthêmes milliaires rouges, qui ne couvroient pas ordinairement la poitrine. Bientôt la langue prenoit une couleur de rouge-brun à sa base; & en même-temps le malade perdoit ses forces, toute espece d'appétit, même de desir & de volonté déterminée. Au moment de l'éruption, on voyoit souvent se déclarer le ténesme, les urines se supprimer avec une sorte de strangurie, & le ventre se météoriser. Des redoublemens vagues se présentoient à différentes heures du jour, mais plus constamment chaque soir. Alors la respiration étoit précipitée, entrecoupée; on appercevoit des mouvemens de spasme dans les muscles & une roideur, une sécheresse générale. Dans ce période encore,

on voyoit ſouvent s'établir une diarrhée crûe, ſéreuſe & jaunâtre, qui n'étoit cependant pas tout-à-fait inutile : puiſque tous ceux qui l'éprouvoient étoient moins tourmentés par la violence des ſymptômes, que leur ventre étoit plus mou, la tête moins peſante, le pouls & la reſpiration un peu plus réguliers.

Dans le troiſieme état, les accidens devenoient extrême.s Le ventre & l'hypogaſtre étoient élevés & frappés du météoriſme : la face & les extrémités devenoient bouffis ; une affection comateuſe ſe décidoit avec un délire obſcur. Le pouls étoit convulſif, avec ſoubreſauts dans les tendons ; les urines huileuſes entierement ; la langue noire reſtoit cependant humide ; la reſpiration devenoit rare, profonde ; & les malades périſſoient ordinairement du 7 au 9, quelquefois vers le 13. En général tous ceux qui devoient mourir étoient enlevés le 10-11 ; mais aucun n'a été ſauvé ou jugé avant le 14. --- On n'a vu qu'un ſeul exemple d'une femme chez laquelle ſe fit une éruption milliaire aſſez légere le 12-13, qui fut ſuivie d'une diarrhée ſéreuſe énorme ; & qui fut jugée le 20-21 par l'épaiſſiſſement des matieres fécales en conſiſtance de bouillie, ſans que les urines euſſent dépoſé dans tout le cours de la maladie.

Enfin, M. Erambert ne vit abſolument que la diarrhée qu'on pût reconnoître comme à demi-critique dans ces fievres. Car les ſueurs furent toujours ſymptômatiques, très-fatigantes ; les éruptions ne parurent jamais décrétoires ; d'ailleurs la qualité huileuſe des urines marquoit une ſortte de colliquation.

Cependant la diarrhée ne les guérit pas tous. M. Riolle, habile Chirurgien très-zélé & fort attentif auprès de ſes malades, frappé du déſaſtre de la Maladie Epidémique, fut ſaiſi par un violent mal de tête, par l'abattement & une laſſitude accablante. La diarrhée ſe déclara dès les premiers jours, ſéreuſe comme chez les autres, & la force vitale n'en fut pas moins étouffée : il n'éprouvoit ni chaleur, ni ſoif, ni agitation. Au ſeptieme ſon pouls, qui avoit été juſques-là bien réglé, devint intermittent :

Obſervations relatives à cette Epidémie.

le délire & les convulſions ſurvinrent....... il mourut phrénétique le 9.

Pendant le progrès de l'Epidémie, un petit nombre de gens riches en furent attaqués. On en compta douze : ils moururent tous du 7 au 9, couverts de pétéchies ou de millaires, ayant le ventre conſtipé, ſans qu'on pût le leur rendre libre.

Il ne ſe manifeſta d'hémorrhagies que chez deux jeunes gens, qui en furent inondés dès l'invaſion de la maladie, dont l'un périt le 5, & l'autre, qui fut tourmenté de la dyſurie dès le 3e jour, ne ceſſa d'avoir le pouls convulſif, les yeux hagards, le ventre ſec & tendu ; & il ne fut enlevé que le 13 : aucun des deux ne préſenta d'éruption, ni de pétéchies. On en vit deux autres, de 17 à 20 ans, parcourir le premier & le ſecond dégré de la maladie ſans aucuns ſymptômes ſiniſtres, conſervant entierement la connoiſſance, leur vigueur & l'intégrité des fonctions, qui laiſſerent obſerver le 7 un pouls déprimé & ſerré, des diſparates, & périrent tous deux phrénétiques, la nuit ſuivante.

Les médicamens ne furent point négligés dans le traitement de cette cruelle maladie : on les prodigua même aux riches. Quelques ſaignées furent faites au bras & au pied : on s'apperçut qu'elles déprimoient le pouls, on n'en fit plus. L'ipecacuanha, ou le tartre ſtibié, la ſolution de tamarins plus ou moins aiguiſée ou nitrée, ſoutenue avec le ſirop de kina, les fomentations ſur le ventre, les pédiluves, les potions calmantes, les véſicatoires au cou, aux jambes dès les premiers jours ; le camphre, les acides, l'oxymel ; les hypnotiques furent employés fort inutilement : & jamais peut-être un Médecin n'a été plus trompé ſur l'effet des remedes, tant la malignité étoit développée !

Autre Epidémie meurtriere à Dieppe, péripneumonies-putrides, en 1776.

Nous avons obſervé nous-même une autre Epidémie très-meurtriere dans cette Ville. C'étoit une pleuréſie ou péripneumonie putride gangréneuſe, qui ſuccéda à la *Grippe*, dont nous donnerons une deſcription exacte & conſignée avec des Obſervations

Obſervations particulieres dans la grande Conſtitution Catarrhale de 1775 à 1776.

Nous annoncerons avec empreſſement que depuis deux ans, il s'eſt formé à Dieppe, ſous le titre de Maiſon de Santé, un Etabliſſement autoriſé du Gouvernement, où l'on trouve toutes les commodités poſſibles, pour prendre les bains de mer avec le plus grand avantage. Nous pourrions en citer des ſuccès qui nous ſont connus; mais on ſçait en général que l'action du ſel marin, tenu en diſſolution, conſiſte à exciter plus vivement le jeu des ſolides, à rendre la circulation plus accélérée, les ſécrétions conſéquemment plus abondantes, ſur-tout celles de l'urine & de la ſueur. Le bain d'eau de mer déſobſtrue, plus efficacement que celui d'eau douce, les glandes & les viſceres, particulierement les glandes cutanées; & ſes effets ſont conſtans contre les maladies de la peau, la gale, la goutte-roſe; contre les obſtructions naiſſantes & invétérées du foie, de la rate, des glandes méſentériques, les vieux rhumatiſmes, &c. enfin pour prévenir les hydropiſies, les tympanites menaçantes.

Maiſon de Santé, pour les Bains de mer.

Dieppe ne jouit point de l'avantage d'avoir des eaux minérales, quoiqu'on ait voulu faire paſſer pour telles celles qui ſe trouvent dans la plaine de Varengéville, dont l'efficacité n'eſt pas bien prouvée. On y prend celles de Forges, qui ſoutiennent le tranſport.

Les Eaux de Dieppe.

Quant à ſes eaux de ſources que nous avons reconnues comme excellentes, voici le détail que nous a communiqué un Sçavant de cette Ville.

Les eaux de fontaines de Dieppe ſont priſes au pied d'une côte qui regarde l'Eſt, dans la paroiſſe de S. Aubin-ſur-Scie; & on préſume qu'elles ſuivent ſous terre, l'eſpace de quelques cens toiſes, la ligne du Nord au Sud, & que de là elles tournent vers l'Oueſt pour aller ſous le Village d'*Offranville*, puiſqu'on aſſure que différens corps, tombés dans des puits de ce Village, ont pénétré avec les eaux dans le réſervoir qui les reçoit au pied de la montagne.

La montagne, au pied de laquelle ces eaux ſont priſes, eſt compoſée de marne, ainſi que tout le terrein voiſin, où on la trouve à 12 & 20 pieds de profondeur. Elles ſont verſées dans deux cours de canaux de terre cuite, qui prennent pluſieurs directions, & traverſent une galerie ſouterreine de 14 à 1500 toiſes de long, à la ſortie de laquelle elles arrivent à Dieppe. La ſurface extérieure des canaux ſe trouve couverte en certains endroits de ſtalactites, formées probablement par une tranſudation légere : on peut même obſerver auprès de ces canaux, à des endroits où quelques légeres fentes laiſſent échapper un peu d'eau, une ſélénite, qui paroît ſemblable, pour les qualités, à la pellicule qui ſe forme ſur l'eau de chaux ; du reſte elles ne laiſſent aucune ſorte d'incruſtation dans les tuyaux, mais y dépoſent ſeulement un peu de terre.

Ces eaux ſont très-limpides, n'ont aucune ſaveur, & paroiſſent ne contenir rien de ſalin ni de minéral. On n'y découvre par la diſtillation qu'un léger réſidu terreux, ſans aucune autre qualité, & qui ſe trouve de même dans les caraffes, quand on y laiſſe repoſer ſucceſſivement cette eau, ſans les avoir rincées.

Caudebec : ſon Climat, ſes Maladies.

II°. Caudebec (*Calidobecum*), ſon expoſition, ſes environs & tout ce qui peut y être relatif, vont être décrits, en plus grande partie, par M. Hardy, réſidant encore en cette Ville, & que nous deſirons dans notre Capitale, le même Médecin qui nous a déjà tant de fois éclairé dans nos recherches ſur cette Contrée. Cette Ville, Capitale de Caux, eſt aſſiſe à la baſe d'une double montagne, & ſur la rive droite de la Seine, qui la baigne au Midi, au 18e dégré 22' de longitude, au 49 30'e de latitude, à 35 lieues Nord-Oueſt de Paris, 7 lieues Oueſt-Nord-Oueſt de Rouen, 11 Eſt du Havre. Elle a environ un quart de lieue en longueur, & moitié moins en largeur, & renferme de 2500 à 3000 Habitans : mais elle eſt couverte plus ſpécialement, à l'Orient & au Couchant, par deux chaînes de montagnes qui

la dominent. La direction de ces montagnes est du Nord au Sud, en ne les considérant qu'à demi-lieue de distance. La vallée qui résulte de leurs bases communes est très-serrée, & en partie marécageuse. Elle est arrosée par une petite riviere qui prend sa source à *Sainte Gertrude*, à une lieue au Couchant de la Ville, & qui, après avoir baigné les murs de Caudebec, du côté du Nord, se divise, en y entrant, en quatre à cinq rameaux, pour se réunir ensuite & se jetter dans la Seine.

Située sur le milieu d'une des grandes courbures de cette riviere, son Port étale aux yeux du Physicien-Naturaliste le plus majestueux coup d'œil (*o*). Le Médecin observe une masse d'eau immense, coulant tantôt d'Orient en Occident, selon sa pente naturelle, tantôt remontant vers sa source, & participant de la qualité de l'eau de la mer; quelquefois violemment agitée par le flux précipité, & répandant conséquemment plus de fraîcheur dans une athmosphere, à laquelle elle porte certaine humidité. Il la voit encore sortir de son lit dans les hautes mers, & inonder le tiers de la Ville pendant quatre à cinq heures. Il porte ses regards sur cette vaste étendue de terrein, qui se trouve embrassé par les deux branches de la courbure de la Seine, dont le sol est en partie marécageux, & qui établit à Caudebec un grand courant des vents Méridionaux.

(*o*) M. Vernet, auquel on peut s'en rapporter à coup sûr, regarde le point de vue du Quai de Caudebec comme un des plus intéressans du Royaume. On admire sur-tout sa largeur, & l'exactitude du fer à cheval qu'il décrit, en s'éloignant de la Ville. On s'étonne de la tourmente qu'il éprouve à l'heure de la marée dans les nouvelles & les pleines Lunes, & plus particulierement au temps des Equinoxes. Ce phénomene, qu'on nomme *la Barre*, est toujours nouveau; & les Habitans, comme les Etrangers, ne manquent point de se rendre sur le port avec empressement pour jouir d'un si beau spectacle. Le terrein, qui se présente en face, s'éleve en pente douce, & forme un amphithéatre à perte de vue. Cette immense perspective est couronnée par la forêt de Brotonne, qui la termine par une chaîne de montagnes, dont les hauteurs & les affaissemens ont une régularité surprenante.

Les rues de cette Ville sont très-étroites, sans alignement; plus dirigées de l'Est à l'Ouest, & quelques-unes du Septentrion, vers le port. Elles sont bâties presque toutes en bois & plâtre. Les boucheries n'infectent point leurs environs, parce qu'elles sont situées sur une des branches de la petite riviere, dont la pente est très-rapide. Il n'en étoit pas ainsi autrefois du cimetiere, placé alors au milieu de la Ville, parce qu'il étoit à l'abri des principaux vents. Les viandes qu'on exposoit à l'air, par les croisées des maisons qui l'avoisinoient, se trouvoient putréfiées au bout de quelques heures. Il y a douze ans que ce cimetiere fut abandonné, sur la plainte générale des Habitans, & transporté hors les murs. Quelques personnes, dignes de foi & de confiance, pensent que depuis qu'on a cessé d'inhumer dans le centre de la Ville, la fievre milliaire y a dégénéré : elle étoit si dangereuse, avant cette époque, qu'on regardoit exactement comme perdu quiconque en étoit frappé. On prétend qu'à peine il s'en sauvoit un sur 30 ou 40.

Il y a peu de commerce & de fabriques à Caudebec; quelques Tanneries & une Manufacture de Moutarde. Telles sont les ressources d'une Ville située dans un lieu si favorable aux grands établissemens : on assure que la révocation de l'Edit de Nantes lui a fait un tort irréparable. --- Les Habitans aisés sont dans l'usage de servir leurs tables avec tant de finesse & de profusion, qu'on les a nommés les *friands de Caudebec*. Le Peuple y vit bien : les pauvres y sont secourus, & le nombre des malheureux n'est pas considérable. La boisson de ces derniers est du cidre, du petit cidre & de la biere : ils boivent très-rarement de l'eau. --- Les eaux dont on fait l'usage interne sont celles des rivieres ou des puits qui en sortent : celles de sources sont trop séléniteuses. On les reconnoît à la propriété qu'elles ont de grumeler le savon, & de durcir les légumes. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'infortunés qui mangent du pain de seigle.

Caudebec, situé, comme nous l'avons exposé précédemment,

eſt en butte à la fureur des vents Septentrionaux, dont la violence ſe trouve augmentée, par la compreſſion & les diverſes réflexions, qu'ils ſont forcés de ſubir entre les deux montagnes, avant de ſe détendre ſur la Ville, & dans la plaine qui appartient au Romois. « Ce vent toujours froid, & ſi piquant, regne au moins ſix à ſept mois de l'année. Depuis le mois de Juin juſqu'à celui de Septembre, il varie entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt; mais il eſt très-rare qu'au coucher du Soleil, il ne revienne au Nord pour y paſſer la nuit..... Au commencement d'Octobre, il y a aſſez ordinairement une ſtation de vent d'Eſt, qui ſouffle pendant 15 à 20 jours. (Nous pouvons aſſurer qu'elle a été générale pour toute la région, & beaucoup plus longue en 1776. V. nos Obſervat. Météorol.) De même dans le cours du mois de Mars. (Ce qui s'eſt trouvé effectivement vrai depuis pluſieurs printemps.) Mais pendant ces ſtations l'air eſt très-vif & très-froid à Caudebec : (c'eſt le contraire à Rouen).... Les vents d'Oueſt & de Sud ſoufflent rarement, & leur durée eſt courte, ſur-tout de ces derniers, qui bientôt amenent des orages, dérangent la température, & font reporter les vents au Septentrion. Ne doit-on pas s'étonner de ce que cette Ville ſoit ſi peu expoſée aux bourraſques du vent du Midi, puiſqu'elle eſt entierement ouverte à cette expoſition? Et n'eſt-ce pas un grand bonheur pour ſes Habitans, ſi l'on conſidere que ce vent porteroit, juſques dans leurs foyers, les brouillards de la Seine, &c? Cette Ville offre donc plus ſpécialement un Climat froid : on s'y chauffe effectivement l'année preſqu'entiere ».

Maladies obſervées dans Caudebec, depuis le 1er Novembre 1774 juſqu'au 16 Mai 1777.

Parmi les maladies chroniques, il ne s'en eſt point préſenté qui offrît rien de particulier, ſinon la phthiſie pulmonaire. Elle eſt ici la plus fréquente de ces affections, comme la plus grave, & s'établit ordinairement à la ſuite des rhumes négligés, ſoit par une diſpoſition naturelle, ſoit par une multitude de fautes & de négligences. Elle y parcourt très-rapidement ces deux derniers temps, même avec les ſecours les mieux dirigés, &

porte ſes coups également ſur les individus des deux ſexes.

Dans la claſſe des aiguës, on obſerve les ophtalmies, les fluxions, les maux de dents, les inflammations de la gorge & de la poitrine, les fievres catarrhales, les rhumatiſmes inflammatoires; les ſuppreſſions ſont fort communes chez les perſonnes du ſexe, & produites ordinairement par le froid. Ces maladies ſont dans la claſſe des ſporadiques, & n'ont rien de remarquable pour leur terminaiſon, qui eſt la même que par-tout ailleurs. On a cependant obſervé que les péripneumonies catarrhales, qui ſont ici comme intercurrentes, étoient très-graves. --- Après ces maladies, les plus communes ſont les fievres putrides, ſimples, vermineuſes, pétéchiales & malignes, les fievres ardentes & la fievre milliaire, qui mérite ſeule quelques détails particuliers.

Opinion de M. Hardy, ſur la fievre milliaire.

« La *fievre milliaire*, qu'on nomme ici le *pourpre*, étoit ſi meurtriere autrefois, que ſon nom fait encore trembler les Habitans; il s'en faut bien qu'elle ſoit le produit d'un régime échauffant, comme l'a prétendu le célebre M. de Haen. M. Hardy eſt même perſuadé que ce régime n'y peut pas donner lieu; car il a vu nombre de fois des malades, auxquels on avoit prodigué les cordiaux les plus actifs, dans des maladies putrides, qui ont bien eu quelques pétéchies ſur les clavicules, ſur le plis du coude & ſur le poignet, mais qui n'ont eu ni la milliaire, ni ſes accidens.

Les avant-coureurs de cette fievre, ſont bien effectivement communs avec ceux des autres fievres; mais des ſueurs abondantes, dès les premiers jours, un gonflement & une ſorte de gêne à la région épigaſtrique, un effort de toute la machine, ſouvent des cardialgies annoncent & accompagnent l'éruption qui ſe fait du 4 au 7, & rarement le 11e jour: l'éruption achevée, les accidens diminuent..... Les ſueurs, que j'ai vues, nous dit-il, ſi conſidérables, que les matelas étoient autant mouillés en deſſous qu'en deſſus; & que la ſurface du lit du malade, reſſembloit à celle d'un bain de vapeurs: les ſueurs, dis-je, ont une odeur de fade-aigre,

qui, comme l'a remarqué M. Gaſtellier, reſſemble ſinguliérement à celle de la diſſolution du ſel marin. Ces ſueurs ſont dans l'ordre de cette maladie; elles ne ſont point le réſultat d'un régime incendiaire : elles ſont le véhicule, dont la Nature ſe ſert pour porter l'humeur à la peau : les urines varient ſans ceſſe; on les voit tantôt claires, tantôt garnies d'un nuage, tantôt dépoſant un ſédiment briqueté, & quelquefois fort blanc. Il eſt dangereux de compter deſſus, & de pronoſtiquer d'après leur inſpection. La diarrhée eſt le plus ſouvent ſymptômatique. -- Cette maladie ſe juge ordinairement ſans aucune criſe tranchante : du 7e (ce qui eſt rare) au 21e jour. On a vu un malade, chez qui l'éruption ſe fit le 4e jour, & qui n'entra cependant en convaleſcence que le 42e. Ceux qui ont péri ſous les yeux de ce Médecin, ont ſuccombé depuis le 8 juſqu'au 11e jour incluſivement : le nombre des morts a été d'un à huit ou neuf.

On diſtingue ici trois ſortes d'exanthêmes milliaires : la *milliaire rouge*, conſtamment rouge; celle à *baſe rouge, dont la pointe eſt blanche*, & la *cryſtalline*. Cette derniere eſt très-grave, la rouge l'eſt moins; tout égal d'ailleurs ».

Les médicamens qu'emploie M. Hardy contre cette cruelle maladie ſont une ſaignée, ſi le malade eſt vigoureux & ſanguin, & ſi la maladie eſt encore dans l'invaſion; le tartre ſtibié, les émético-catarctiques, les lavemens, les pédiluves, les épiſpaſtiques, le nitre, le camphre, le quinquina, la ſerpentaire, les bouillons maigres, proſcrivant les bouillons à la viande : la limonnade en boiſſon, ou le petit cidre; le petit lait, la gelée de groſeilles, les potions animées avec l'eſprit de vitriol... ſuivant l'indication à remplir.

Cette maladie, qu'on peut ranger maintenant dans la claſſe des *endémiques* ou des *intercurrentes*, fit ſes premiers ravages dans Caudebec & ſes environs, au mois de Mai 1742 : elle y étoit à peine connue avant cette époque. L'Epidémie, qui dura près de trois mois, enleva plus de cent perſonnes, ſeulement dans la

Son Epidémie & ſon arrivée à Caudebec, en 1742.

Ville : tous périssoient du 2 au 5-6e jour. Le Peuple porta ses regards inquiets vers un Ciel vengeur. MM. les Bénédictins de l'Abbaye de Fécamp, avoient fait des changemens nécessaires à leur Eglise : on répandit que le *précieux Sang* avoit été changé de lieu ; *indè mali labes :* enfin, tout le Peuple de Caux vit, dans cet accident, l'unique cause de son désastre.

On a vu la milliaire devenir encore épidémique à Caudebec, & enlever un certain nombre d'Habitans, en 1759, au mois de Juin ; mais elle y est devenue ensuite beaucoup plus rare, quoiqu'elle continue de se montrer dans le voisinage : elle l'a été constamment beaucoup plus depuis la translation du cimetiere.

La petite Vérole, épidémique, en 1776.

La petite Vérole régnoit épidémiquement, au printemps de 1776, à Caudebec. On sçavoit cependant que, dès la fin de Février, quelques enfans en avoient été attaqués ; il en périt même plusieurs, sans qu'on eût demandé des secours : elle attaqua enfin les adultes, & déclina en Juin, Juillet ; à peine en restoit-il dans l'automne. Mais on observa, en Septembre & Octobre, quelques fievres, qui s'annonçoient parfaitement comme celles de la Constitution varioleuse, & dont la solution étoit à peu près la même, sans cependant aucune éruption... Une femme vigoureuse, âgée de 45 ans, qui avoit eu la petite Vérole, en périt le 3e jour.

La propagation se fit de la Ville dans les Campagnes voisines, & particulierement au Nord & à l'Ouest.

Cette Epidémie, ou Constitution varioleuse, fut bénigne & réguliere : il périt néanmoins plusieurs enfans au commencement, & quelques adultes dans son état & son déclin ; mais le plus grand nombre avoit été bourré de cordiaux, & étouffé sous des couvertures... Elle eut pourtant quelque chose de remarquable : c'est qu'elle parut attaquer plus de personnes du sexe que d'individus mâles ; & que notre Observateur ne vit la salivation chez aucun adulte (c'étoit précisément le contraire à Rouen *), quoique presque tous les enfans eussent été tourmentés de la diarrhée.

* On comparera ici notre grande Constitution de 1776.

La

La pratique de M. Hardy, dans les petites Véroles régulieres, est fondée sur le résultat des Observations de Sydenham, du Baron Dimsdale, &c. comparé avec ce qui se passe dans la préparation & le traitement des inoculés : en conséquence, il a recours, dès le moment de l'invasion, aux pédiluves, aux lavemens, à la diete végétale, rarement à la saignée, plus rarement encore à l'émétique, aux purgatifs : il exige que le malade soit autant allégé, de couvertures & d'habits, qu'il est possible, lui fait avaler une quantité de boissons délayantes, presque froides, le fait lever & ambuler, quand la fievre augmente, & dans le temps de la suppuration ; en un mot, il suit, à la préparation près, la méthode des Inoculistes.

On remarquera encore que, tandis que cette Epidémie étoit dans son état, les vents soufffloient du Septentrion, l'air étoit vif & froid, le Ciel serein.

A la Constitution varioleuse, succéderent, vers la fin d'Août, en Septembre & Octobre, des coliques bilieuses, avec vomissement & diarrhée, ou sans aucun épanchement, des icteres avec fievre, ou sans aucun mouvement fébrile. La plus grande partie de ceux qui essuyerent ces maladies, se plaignoient depuis quelque temps de douleurs & gonflemens d'estomac : tous, excepté un vieillard herniaire, guérirent, avec les secours ordinaires & les savons, les fondans.

Coliques bilieuses & affections galeuses, en automne.

On vit aussi, en Novembre, & sur la fin de l'automne, des humeurs galeuses, qui résistoient au traitement de la gale, & que les adoucissans, les bains & le temps ont détruit en partie ; car il en restoit encore au printemps de 1777.

Enfin, à l'équinoxe de ce printemps, la rougeole, la fievre écarlate pénétra dans Caudebec ; elle avoit été épidémique dans les Contrées Orientales de la haute Normandie, dès l'année précédente : elle s'étoit cantonnée, pendant l'hiver, dans les Paroisses & Pays entre Rouen & la vallée de Duclair. On en avoit observé les prémices à Bolbec, dès la fin de Janvier de cette

La fievre scarlatine, Epidémique à Caudebec, printemps de 1777.

année ; & ce fut ſeulement à la fin de Mars, qu'elle ſe fit ſentir dans le Climat & le voiſinage de Caudebec, en même-temps qu'elle régnoit dans les Paroiſſes qui ſont à l'abri de la forêt de Mauny. Cette Epidémie a été ſi générale, qu'elle a pénétré dans toutes les maiſons, & que l'on en comptoit encore deux cens malades au mois de Mai ; mais elle a été auſſi très-rapide, bénigne & réguliere. Ces maladies ſe jugeoient vers le 7e jour : on n'en a vu périr qu'un adulte, & trois petits enfans.

Eaux Minérales de Rançon.

Nous avons indiqué, ſous le nombre 3 du N°. II. de cette Contrée, les eaux minérales de Rançon ; elles ſemblent appartenir à Caudebec, puiſque leur ſource n'en eſt éloignée que de $\frac{3}{4}$ de lieue au Nord-Eſt. Les ſources de Rançon ont été découvertes au commencement de ce ſiecle, & les Médecins de Rouen les regardoient alors comme auſſi recommandables que celles de Forges : leurs effets ſalutaires attiroient un grand concours de malades chez le propriétaire, qui les fit boucher, pour ſe ſouſtraire aux dépenſes extraordinaires qui en réſultoient pour lui... Enfin, on les a ouvertes de nouveau, il y a quelques années, pour le bien public.

On trouve à Rançon trois ſources ; deux ſont encore négligées, parce qu'elles ſont moins fortes que celles dont on fait uſage. Ces trois ſources préſentent les phénomenes ſuivans, qui ne different que dans les nuances du plus au moins.

Leur analyſe.

Elles remontent environ à deux pieds dans un ſyphon, & conſervent un peu plus de chaleur que les eaux ordinaires ; elles incruſtent les endroits par où elles paſſent d'une eſpece d'ochre délayée : leur ſurface eſt couverte d'une pellicule graſſe, qui réflette différentes couleurs, & qui s'enleve aiſément. Elles précipitent dans les vaiſſeaux fermés : elles ſont lourdes ; ont une ſaveur & une odeur très-vitrioliques : elles prennent à l'inſtant une couleur noire, lorſqu'on y mêle de la poudre de noix de galé ; elles donnent un précipité avec les alkalis ordinaires. M. Hardy a eſſayé avec l'alkali fixe phlogiſtiqué ; il ne s'eſt

point fait de changement dans la couleur, qui indicât la présence du bleu de Prusse ; peut-être l'alkali étoit-il mal préparé.

Leur usage médical.

Ces eaux sont efficaces 1°. dans les obstructions des glandes lymphatiques. 2°. Dans les pâles couleurs. 3°. Contre les fleurs blanches : on en a vu de très-grands succès à ce sujet. 4°. Dans la débilité, & trop grande sensibilité de l'estomac. 5°. Dans la paralysie. Les Bénédictins de S. Vandrille en ont éprouvé les heureux effets, sur deux Religieux paralysés, qui ont été guéris avec les eaux de Rançon, prises au bain-marie.

Sol de la Contrée de Caux ; ses productions. Constitution, mœurs & habitudes des Cauchois.

III. Le Pays de Caux, le plus magnifique de la Province, ne doit cependant pas sa grande richesse, comme on pourroit le croire, aux productions du sol ; mais plutôt au travail industrieux de ses Habitans, & à sa position, à sa proximité de la Mer & de la Seine. Peut-être en doit-il une partie à sa Coutume particuliere, concernant les partages des fonds & des successions : Loi qui s'éloigne tant de celle de la Nature ! & qui donne tout à l'aîné des enfans qu'ont engendré les mêmes peres.

Le sol du Pays de Caux est une terre froide, argilleuse sur les hauteurs, terre glaise dans quelques vallées, la terre de labour étant si peu profonde, que l'on découvre à très-peu de pieds la crête des montagnes ou le tuf argilleux, glaiseux ; mais leurs noyaux sont en général calcaires & marneux. La marne se trouve par-tout à douze, quinze brasses de profondeur. L'argille n'est pas à un pied & demi de la terre labourable, ce qui fait périr en peu de temps les arbres fruitiers ; & le terrein, quoiqu'élevé, est toujours un peu aquatique. Le voisinage de la Mer offre des terres plus fécondes, de grandes roches & des montagnes, dont quelques-unes présentent une base de grès, tandis que celles qui bordent les rivieres, sont remplies de couches de crayon, de sable, de pierres calcaires.

Le Climat est généralement froid, plus sec que celui de Bray, le vent de Nord-Est y arrivant avec précipitation, par le débouché du Pas de Calais ; il est cependant, hors cette intempérie,

toujours humide, ſur-tout dans la portion Occidentale, où ſouffle ſi fréquemment le vent d'Oueſt-Nord-Oueſt. Voici, autant qu'on peut le rapprocher, ce qu'Hippocrate auroit dit de cette Contrée: *At qui gracilia & arida loca, aquis carentia & nuda tenent, neque temperatas habent anni temporum mutationes, hâc in regione homines duro & robuſto corporis habitu eſſe par eſt, & colore flavo potiùs quàm nigro, moribus & animi appetitionibus ſibi nimis placentes, & ſuperbos, & in conceptâ opinione permanentes.*

Sect. III. L°. *jam citato, versùs finem.*

La population eſt aſſez conſidérable en Caux, parce que ce Pays renferme un grand nombre de Villes & gros Bourgs. Car en général, les Villages ne ſont pas autant peuplés qu'en baſſe Normandie; & le terrein, qui eſt peu diviſé, n'eſt poſſédé que par des Seigneurs opulens, ou quelques particuliers qui occupent de grandes fermes, & s'enrichiſſent prodigieuſement dans les temps de calamité. Mais le Payſan, qui ne poſſede rien en propre, & l'homme qui ne prend pas un intérêt direct à cette culture, portent leur induſtrie au filage, à l'emploi du coton & du lin; à la fabrique & aux manufactures de toiles & ſiamoiſes: d'où il arrive que cette Contrée ne donne pas autant de productions en denrées qu'il y en pourroit croître, avec une meilleure culture. Et, par une augmentation d'abus, les Habitans deviennent plus indifférens & négligens à faire la récolte de leurs grains; ils en laiſſent quelquefois perdre une portion, ou les engrangent mal récoltés, n'ayant point aſſez de bras occupés de ce travail, & n'en voulant point appeller d'étrangers, comme on fait dans pluſieurs de nos Contrées.

En général les Cauchois ſont robuſtes, bien conſtitués, d'une taille au-deſſus de la médiocre, & même grands, communément bien de figure; ils ſont courageux & fiers de leur aiſance, de leur opulence, qu'ils ont grand ſoin de ne point cacher, voulant jouir à découvert de leurs proſpérités: ils aſpirent après la richeſſe, ce qui les rend intéreſſés, fins & au moins adroits, ſur tout ce qui conduit à leur bien être ou à leur fortune.

S'ils devenoient avares, par une ſuite du deſir de s'enrichir, on n'en jugeroit ni par la frugalité de leurs tables, ni par la ſimplicité de leurs vêtemens; au contraire, ils étalent à l'envi leur germe de magnificence dans leur parure & la bonne chere: ils ſont même devenus gourmands. Et maintenant, que les deux tiers des Habitans ſont des laboureurs opulens, en état d'acheter les terres qu'ils cultivent encore, ou de riches fabriquans, qui doivent leur aiſance à l'induſtrie; maintenant, dis-je, que le Pays abonde en eſpeces, on eſt étonné de la quantité de vins qui s'y conſomme. Ils ſont encore adonnés aux liqueurs ſpiritueuſes; auſſi ces peuples éprouvent-ils de nos jours les maladies attachées à la claſſe des riches: la goutte, les douleurs convulſives, les différentes branches de l'affection hypochondriaque; (celle-ci eſt la maladie la plus commune à MM. les Curés); les vapeurs & le ſcorbut: derniere affection, qui dépend ſans doute en grande partie de l'expoſition & du voiſinage de la Mer.

Les Cauchoiſes ſont généralement d'un beau ſang: elles ſont pour l'ordinaire grandes & bien faites, ſur-tout dans les parages de Bolbec & d'Yvetot; mais la plupart de celles des autres Cantons ont la jambe fort groſſe: elles ont par-tout un beau teint, relevé par des couleurs fines, de la fraîcheur, de la gorge & de l'embonpoint. Nous pourrions dire, avec Hippocrate, que la couleur blonde eſt la dominante en ce Pays, même pour l'un & l'autre ſexe, ſi l'on en vouloit excepter les peuples qui habitent les vallées, les marécages, & le voiſinage de la Seine.

La Nature les fit naître avec le goût de la vanité, & le penchant à l'amour; double attrait pour le vice, qui ne cherche que l'occaſion d'altérer l'intégrité des mœurs: joignez-y la renommée de la beauté, écueil ſi ſouvent funeſte à l'innocence! & nous ſerons forcés de ranger ce Pays dans la claſſe même des grandes Villes. Un Obſervateur a cependant ſoupçonné que ce Canton doit plus ſpécialement à l'élégance, à la richeſſe, & la coquetterie des habits du ſexe, la réputation qu'il a d'être la Géorgie de

la France. On a remarqué également aux femmes, deux défauts assez communs : la perte de leurs dents, qui sont négligées & gâtées de fort bonne heure, & celle de leurs cheveux, qui sont dégarnis sur les tempes, au point qu'elles ont l'air d'être chauves. Le premier de ces vices est dû aux fluxions, occasionnées par les vents de Mer & à l'usage de manger certains alimens très-chauds, la soupe, les pommes cuites, &c. qui entrent pour beaucoup dans leur nourriture : le second est peut-être l'effet du Climat, en partie ; & plus encore d'une adresse mal-entendue, pour faire sortir mieux les traits du visage : mais déjà l'on s'occupe des moyens de réformer ces défauts.

Les Cauchois se nourrissent de pain de froment ; les plus pauvres mangent du pain de seigle, rarement de celui d'orge : on n'y connoît point le bled-sarrazin. Leur boisson est le vin, le cidre, plus ou moins fort ; celui de ce Canton n'est pas abondant en *mucus* nourricier, il est au contraire vineux : ils font un abus général de l'eau-de-vie.

Les deux tiers de la Contrée manquent d'eaux de source & d'eaux coulantes ; ils sont obligés de recourir à l'eau des mares. On a essayé de creuser des cîternes ; l'eau n'en vaut rien ; elle est si chargée de principes terreux & séléniteux, qu'en la faisant bouillir, elle obscurcit ou garnit l'intérieur du vase d'une couche terreuse ou calcaire.

On présume bien que l'usage habituel de ces eaux, doit être mal-faisant & dangereux, sur-tout dans les grandes chaleurs d'été & dans l'automne ; on sçait qu'alors elles sont chargées des débris de nombre de corps organisés, qui y croupissent, & dont les principes fixes se rapprochent & deviennent plus actifs par l'évaporation. On pourroit appliquer ici une partie des suites dangereuses, & des effets nuisibles, que le Pere de la Médecine a attribués aux eaux stagnantes, qui doivent être *chaudes* en été & *froides* en hiver : il en résulte encore un défaut de propreté pour les malheureux, qui, quand les mares sont desséchées, n'ont plus l'oc-

casion de laver leur linge, & d'en changer aussi souvent qu'ils feroient, s'ils étoient à portée des rivieres. De la réunion de ces causes, résultent peut-être les sources de quelques Maladies Endémiques, les maux de gorge, la dyssenterie, les affections cutanées, les dartres, &c.

Ce fut vers l'année 1740-1741, comme nous l'avons dit, que le fléau, connu sous le nom de *milliaire*, & qu'on y nomme presque toujours *le pourpre*, porta ses ravages au centre de la Contrée de Caux. Depuis cette époque, une pareille éruption accompagne assez ordinairement les maladies aiguës, sur-tout les fievres de la nature des ardentes, si communément appellées *fievres putrides*. Nous en avons déjà parlé, en décrivant les grandes plaines de Caux *: on pourra encore conférer ici l'Epidémie de Cottévrard, en 1774. (V. les Observat. & Constit. Epidem.)

Maladies les plus générales pour le Pays de Caux.

* V. le nombre 4 du N° IV de cette Contrée.

La dyssenterie & les angines, sont deux maladies familieres à cette Contrée. Il y a environ 17 ans que les maux de gorge gangréneux enleverent beaucoup de sujets, enfans & adultes, depuis les parages Septentrionaux, jusques dans le centre de Caux & dans Yvetot: ils mouroient alors en 24 heures; en trois, quatre jours; mais aucune de ces maladies n'a été observée par des Gens de l'Art, d'une maniere à être consignée authentiquement.

M. Michel, notre Confrere, à Rouen, nous a assuré que ces maux de gorge gangréneux régnoient, en la même année, dans le Bourg de Doudeville & ses environs : qu'il en étoit péri un grand nombre de ceux qui n'étoient point secourus à propos; mais que les malades, dont il fut chargé, s'en tirerent très-heureusement, ayant soin de les faire vomir de bonne heure. Nous observerons qu'il faisoit précéder la saignée à l'émétique, dans les sujets phléthoriques, & seulement lorsque le pouls lui paroissoit vigoureux.

Les pleurésies, les péripneumonies, y sont très-inflammatoires, dans les Constitutions qui accompagnent les grandes sécheresses, & elles s'y présentent très-fréquemment; & certainement

l'expoſition du Climat & la nature du ſol y contribuent beaucoup. *Interdùm vidi*, nous aſſure le ſçavant Huxham, *febrem catarrhalem epidemicam pleuro-peripneumoniæ naturam induiſſe per loca excelſa, montoſa & algida, dùm, in humilioribus, ad lentam proximè ſeu nervoſam febrem acceſſit. Hinc equidem haud obſcura videtur ratio, cur, uno eodemque regnante morbo populari, variis in locis diverſus celebratur modus medendi.* (De aëre & morb. Epidem. Præfat. pag. 187.)

Nous y avons obſervé le ſcorbut dans ſes prémices, dans ſon progrès, & nous l'avons vu juſques dans ſes horreurs; nous avons même été ſurpris de trouver à quelques Payſannes, qui en étoient atteintes, un air de ſanté & de belles couleurs, quoiqu'elles reſſentiſſent déjà les laſſitudes ſpontanées, l'accablement, l'indolence, les douleurs rhumatiſmales-nocturnes, quoique leur eſtomac offrît les accidens des digeſtions viciées, & que la bouche & les gencives fuſſent gravement attaquées de ces ſymptômes.

Enfin, au moment où nous finiſſons la deſcription de cette Contrée, en Septembre 1777, une Epidémie, légere & rapide, vient de porter le catarrhe bilieux, accompagné de vomiſſemens & de coliques, avec diarrhée bilieuſe, ſur toute ſa rive Occidentale: au Havre, à Bolbec, à Fécamp. On a même cru, dans cette derniere Ville, que des coliques ſi bruſques, ainſi que leurs accidens, n'étoient dues qu'à une mauvaiſe qualité des moules & des crevettes: on en a, dit-on, défendu l'uſage. Cependant cette eſpece de *cholera* eſt devenu tout-à-coup ſi épidémique, & a paſſé ſi rapidement, que ſa véritable cauſe ne peut être attribuée qu'à la variation ſubite, arrivée dans l'athmoſphere, vers les premiers jours de la Lune de Septembre, lorſque les vents d'Oueſt-Nord-Oueſt nous ont amené les pluies, & une température de 7 dégrés au-deſſus de la congelation, pendant la nuit; & le matin, de 10-12, au plus, à midi: variation qui ſuccédoit aux chaleurs du mois d'Août. (Voyez nos Obſervat. Météorolog. IIe Partie.)

Nous ſommes cependant bien informés, qu'une famille entiere de Rouen, a été ſaiſie de coliques vives, après avoir mangé beaucoup de crevettes ou ſalicoques venues de Fécamp; mais on ſçait auſſi que ce coquillage avoit été cuit dans une chaudiere de cuivre, & qu'on l'y avoit imprudemment laiſſé refroidir : d'où il eſt arrivé que l'acide du ſel marin a attaqué les parties cuivreuſes, & a formé un véritable poiſon; ainſi ces coliques étoient vraiment *métalliques*.

Ce ſeroit ici naturellement le lieu de placer la Deſcription de la Ville de Rouen, qui, d'un côté touche à l'épanouiſſement de la vallée d'Yonville, & confine de l'autre à celle de Darnétal, tracée dans la Contrée des Vexins. Cependant ſon plus grand aſpect, ſon expoſition plus particuliere, & ſon Climat propre, dépendent en plus grande partie de la vaſte Lande qu'elle voit à ſon Midi; ainſi le terrein, compris dans cette anſe de la Seine, qui lui apporte ſon principal courant, appartenant au Romois, il ſemble néceſſaire de paſſer de ſuite à la Topographie de cette Contrée, pour mieux aſſigner les rapports eſſentiels de Rouen avec les Contrées qui l'avoiſinent.



CONTRÉE DU SUD-SUD-OUEST
DE LA HAUTE NORMANDIE:
CONTRÉE DU ROMOIS.

IVe Contrée.

ROTHOMAGENSIS AGER.

CETTE Contrée, ſuivant un Auteur moderne, fut autrefois confondue avec le Pays des *Vellocaſſes*, c'eſt-à-dire, renfermée dans les Vexins, Région, qu'il fait même avancer ſur la rive droite de la Seine, juſqu'à la riviere de Caudebec *, encore bien que notre Géographie contrediſe abſolument cette diſtribution. Elle nous ſembleroit plutôt, par la diſtribution du ſol & des courans de la vallée de Seine, qui lui appartient, devoir comprendre Rouen juſqu'à la chaîne demi-circulaire des montagnes qui l'environnent, ſi le cours de la riviere n'y eût mis un obſtacle, en ne lui laiſſant que le Fauxbourg de S. Sever.

* Deſcription Géograph. & Hiſtor. de la haute Normandie, 2 Vol. in-4°., Paris, 1740 : Ouvrage déjà cité.

Le Romois commence donc véritablement, dans notre plan de diviſion, aux limites de la rive gauche de la Seine, depuis le grand coude qu'elle forme à Elbeuf, juſqu'à ſon embouchure dans la Manche; à l'endroit préciſément, où la Rille, qui la borne au Couchant, vient y confondre également ſes eaux. Cette extenſion forme enfin la ligne Septentrionale, que nous allons décrire à l'inſtant.

Mais d'autres raiſons, tirées également de la poſition des lieux & des chaînes de montagnes **, nous engagent à en ſéparer particulierement la portion entiere de terrein compriſe dans l'anſe de la Seine, qui fait face à notre Capitale, pour en faire le Climat propre de Rouen, dont nous traiterons enſuite ſéparément, & avec plus d'étendue.

** Conſ. la fin de l'Introd. depuis la page *52* à *56*.

I. Dans cette portion, en allant vers l'Occident, la Seine préſente encore deux anſes ou landes de terre qu'elle englobe par ſes ſinuoſités, dont le centre eſt également porté au Midi, laiſſant

ainsi le petit Canton, que chaque anse renferme, entierement exposé au Septentrion. Elles contiennent chacune une forêt ; la premiere la forêt de Rouvray, en face de Rouen ; la seconde la forêt de Mauny ; & la troisieme celle de Brotonne.

Ces différentes anses sont autant d'extensions de la vallée de Seine, toujours resserrée, à des distances plus ou moins considérables, entre deux chaînes de montagnes paralleles, au Septentrion & au Sud, dont le cours de la riviere se rapproche constamment dans sa principale direction du Levant au Couchant. On y observe exactement la Loi générale que donne la Nature aux cours des fleuves, qui tendent toujours à se glisser le long des montagnes ou collines les plus élevées.

BUFFON, Théorie de la Terre.

C'est ainsi qu'on voit la Seine quitter tout d'un coup les côtes Méridionales de sa vallée, pour se porter au Septentrion, & successivement retourner de ce point au premier, lorsqu'une plus haute chaîne de montagnes l'y appelle. C'est cette cause, toujours uniformément soutenue, qui donne lieu à la formation des grandes anses, dont nous venons de parler.

Nous avons déjà vu que celles qui se trouvent exposées au Sud, & à l'abri des vents de Nord, ont leurs maladies particulieres. Nous ferons également observer celles qui peuvent être propres aux Paroisses cantonnées sous les forêts & collines du Midi, qui reçoivent le coup des vents du Septentrion.

1o. Sous la forêt de Moulineaux, qui se confond avec celle de Rouvray, sortant de l'anse de Rouen, pour se continuer au Couchant, est assise au bord de la riviere, la Bourgade de la Bouille, qui est entierement protégée du Sud par de hautes collines, ainsi que de l'Ouest & Nord-Ouest ; mais tout-à-fait ouverte au Septentrion, dont les vents lui viennent dans la direction d'une branche de la Seine : elle reçoit encore un courant de l'Est, le long de la côte Orientale. Dans ce parage se trouvent plusieurs Hameaux ; & de grandes Paroisses occupent les bords de la Seine en partie, ou sont placées au-dessus des carrieres de

La Bourgade de la Bouille.

Caumont, mais entre les forêts de la Londe & de Mauny. Le *haut & bas Caumont*, *S. Ouen*, la *Trinité*, virent régner épidémiquement la petite Vérole dans l'hiver de 1776 : il en mourut même plusieurs adultes dans la derniere ; & elle n'étoit point encore parvenue à *Moulineaux*.

Epidémie dans plusieurs Paroisses, le long de la rive gauche Occidentale de la Seine, en 1769.

Mais les Paroisses de ce petit Canton, sur-tout celles qui avoisinent le plus la Seine, étoient ravagées, pendant le cours de l'automne de 1769, par une fievre putride-maligne, dont les symptômes les plus essentiels furent la sécheresse du ventre, une constipation énorme, le spasme de tous les visceres de l'*abdomen*, & des exanthêmes pourprés, qui couvrirent la peau de ceux qui moururent, au nombre de près d'une trentaine. Cependant ces accidens ont été considérés en partie comme des épiphénomenes provenans de la négligence & du défaut de secours. Telle fut au moins la maniere de voir de notre Confrere le Docteur Rouelle, qui prit soin de cette Epidémie, par ordre de M. l'Intendant ; & qui nous a assuré n'en avoir vu mourir que deux, du moment où le traitement lui fut confié. Il convient cependant que la constipation étoit le symptôme prédominant ; qu'on ne pouvoit obtenir ni espérer de coction dans les selles avant le 20[e] jour : qu'à cette époque, une bile jaune, cuite & bien liée, expulsée naturellement ou peu après par le secours de l'Art, établissoit le commencement de la crise, si elle ne faisoit pas le jugement définitif ; puisque la plupart n'étoient point jugés avant le 30. Si quelques-uns (ce qui étoit fort rare) obtinrent une sorte de diarrhée séreuse dans le cours de la maladie, ils ne furent pas jugés avant le terme ordinaire, du 17 au 30.

Ce Médecin nous a communiqué un fait d'Observation assez rare. C'est qu'il a vu un de ces malades de 14-16 ans, qui resta privé de la parole, en un mot dans une aphonie totale, depuis l'invasion de la maladie jusqu'au 40[e] jour.

Nous nous ferions un reproche ici, si nous privions le Public de plusieurs Observations qui font honneur à notre Confrere, &

qu'il a bien voulu inſérer dans nos Recherches, autant pour conſtater le genre de cette Maladie Epidémique, que pour faire connoître le traitement qu'il employa pour la combattre.

Obſervations qui y ſont relatives.

1ere Obſervation.

Un homme de 45 ans, ivrogne par habitude, avoit été frappé, comme d'un coup de foudre, par une douleur à la tête, extraordinairement violente, qui fut ſuivie de fievre fort vive, continuant ſans rémittence. Le cinquieme jour, tout annonçoit la préſence de la ſaburre : mais le pouls étoit trop irrité pour placer des purgatifs. Il avala beaucoup d'eau chaude, prit quelques lavemens & rendit de la bile, des eaux même atrabilieuſes, qui enleverent le mal de tête. -- On le fit vomir le 6 : il rendit beaucoup de bile porracée, & le pouls ſe développa après l'action de l'émétique; la nuit fut bonne. Le 7 il ne ſe paſſa aucun effort critique; au contraire le malade reſta très-calme. Il prit un minoratif le lendemain; dès le ſoir un redoublement s'annonça avec violence, le délire s'enſuivit pendant la nuit; & la ſueur *partielle*, qui ſuccéda, fit paroître autour des clavicules & aux bras, des pétéchies rouges. La fievre s'alluma, & le mal de tête ſe réproduiſit, moins violent que dans les premiers jours. Le 9 les accidens augmenterent de toutes parts; le délire ſurvint; le ventre s'applatit, les hypochondres ſe déprimerent (on appliqua un large véſicatoire à la nuque; & ſur le ventre, une fomentation animée avec des aromates & le poivre; & on adminiſtra une potion calmante.) Au onzieme, il n'y avoit plus de délire, & l'*abdomen* s'étoit élevé en reprenant ſon état naturel; mais la poitrine étoit en ſurcharge. Le malade ſe ſentoit étouffé : il ne reſpiroit qu'à moitié ſoulevé, ce qui détermina l'application des véſicatoires aux jambes. Leur effet parut heureux : la reſpiration devint facile; il ne reſtoit plus de délire. Mais le pouls étoit toujours ſerré & fréquent, avec augmentation de fievre dans les nuits. (On continua les calmans pour la nuit, & la décoction de kina pendant le jour.) Le ventre fourniſſoit quelquefois des ſelles noirâtres, atrabilieuſes & fétides. Tel fut ſon état juſqu'au

20e jour. Alors une toux fatigante se déclara de nouveau, & les adoucissans ne l'appaiserent aucunement. Elle fut suivie de crachats séreux sanguinolens, sanieux : accidens qui augmentoient de jour en jour. Bientôt on vit reparoître le délire, avec perte de tout sentiment . . . . & il mourut en phrénésie le 26e jour.

IIe Observation. Un autre, âgé de 25-26 ans, éprouvoit des lassitudes depuis plusieurs jours : il avoit mal à la tête, & restoit abattu ; il tomba malade enfin, sans avoir ressenti ni le frisson, ni l'*horreur fébrile*. Son pouls étoit à peu près naturel, un peu *érétisé* ; mais sa langue étoit jaune, & il se trouvoit fatigué de nausées, de cardialgies.

Il fut donc émétisé sur le champ avec le plus grand succès de toutes parts. Il eut cependant un redoublement le 3, au soir, qui fit soutenir le 4 la fievre plus décidée, avec un pouls plus étendu, le ventre restant amolli. Au 7e la fievre revint plus forte que jamais : le pouls n'étoit plus développé, le ventre restoit sec, quoiqu'on eut fait boire largement, & qu'on eut aiguisé toutes les boissons avec le tartre stibié. Mais les urines furent abondantes, & précipiterent un sédiment blanc. L'exacerbation se manifesta plus sensiblement dans les jours impairs, 9 & 11. Après le redoublement de ce dernier jour, la tête resta comateuse (on appliqua l'épispastique à la nuque.) Le paroxisme du 14 fut des plus violens : le pouls fut constamment trouvé bien réglé, mais irrité ; & la peau ne présenta point de moiteur, quoiqu'elle n'eut jamais été fort aride. Au 19e seulement on vit reparoître un redoublement plus marqué, qui fut encore plus fougueux le 20. Jusques-là le ventre n'avoit rien fourni, & les urines au contraire étoient devenues très-sédimenteuses, sur-tout depuis le 14. On fit passer alors un lavement, qui rapporta de la bile bien liée ; mais la nuit fut encore tumultueuse. On purgea le lendemain, & la bile cuite coula abondamment, en consistance de purée. Le malade entra en convalescence . . . . On remarquera que, depuis le vomitif, le ventre étoit resté très-constipé, quoiqu'on eut tenté

prudemment de solliciter des évacuations, sans cependant vouloir purger. Le sel sédatif d'Homberg, à la dose de 24, 48 grains, fut administré chaque soir; & la Nature seule opéra la crise par des selles bilieuses, des urines garnies d'un sédiment louable.

Une femme de 30 ans, grosse de trois à quatre mois, fut attaquée de l'Epidémie; & le symptôme le plus essentiel fut également la douleur de tête poignante, opiniâtre. La saignée ne la diminua point; la fievre & l'agitation en furent augmentées considérablement: une hémorrhagie succéda, sans aucun soulagement. Le ventre provoqué par une boisson adoucissante, aiguisée d'un grain, fournit de la bile pendant plusieurs jours. Il se resserra ensuite, & une nouvelle hémorrhagie, très-abondante, survenue dans un jour incertain, diminua beaucoup le mal de tête. Le 14 présenta un redoublement plus vif, mais avec les signes de coction, qui, préparée les jours suivans, fit verser la bile, & termina la maladie après plusieurs purgations. IIIe Observation.

Pour bien juger le caractere de cette Epidémie, nous croyons essentiel de consulter nos Tables Météorologiques, & de la comparer avec les fievres ardentes-bilieuses, qui régnoient à Rouen à peu près dans cette saison. (V. la IVe Partie, année 1769.)

2°. Sous la forêt de Mauny se trouvent plusieurs Paroisses en plaine, partie labourable, en partie marécageuses ou fonds de prairies.

Au printemps de 1777, la fievre *scarlatine*, accompagnée d'une éruption de stigmates blancs, régnoit épidémiquement dans ces Paroisses, notamment à *Mauny* & à *Barneville*. Il y eut un grand nombre de malades: mais il n'en mourut presqu'aucun. C'étoit la grande Epidémie de la haute Province, qui s'étoit manifestée dès l'été précédent dans les Contrées plus Orientales.

3°. Sous celle de Brotonne, qui occupe la plus grande anse que forme la Seine en Normandie, se présentent dans d'immenses communes & bruyeres qui font face à Caudebec, les pa-

roiſſes de *Vatteville*, à l'Oueſt, *Bliquetuit*, & *Guerbaville* à l'Eſt; dont le ſol eſt ſableux & la terre un peu trop légere pour la culture du bled, qu'on n'y peut ſemer que dans quelques portions. En général on n'y cultive que le ſeigle : & tous les Payſans ne vivent que de pain fait avec la farine de ce grain. On peut encore aſſurer que l'ergot y eſt très-commun. On y fait des tourbes de terre ou de gazon.

La paroiſſe de *Guerbaville* eſt aſſiſe, en plus grande partie, ſur la rive de la Seine, en un vallon étroit, mais peu profond, qui débouche de la forêt : & ſes maiſons ſont aſſez rapprochées, même aſſez conſidérables pour former le petit Bourg de la Mailleraye. Celui-ci reçoit un fort courant d'Eſt-Sud-Eſt, avec le cours de la Seine. Le vent de Nord-Oueſt y eſt le plus dominant; & le vent de Sud y peut encore ſouffler, la forêt ſe trouvant plus éloignée dans cette portion déclive qui ſe rend à la riviere. La petite Vérole y régnoit épidémiquement en 1776 : la fievre ſcarlatine en 1777.

La Mailleraye.

M. Hardy, notre Correſpondant, le même qui nous a tant aidé à la deſcription du Pays de Caux & de ſes maladies, nous aſſure que les maladies communes aux Habitans de cette anſe marécageuſe, ombragée par la forêt, ſont à peu près les mêmes que celles de Caudebec. Mais il y a obſervé une maladie qui leur paroît particuliere : c'eſt la gangrene ſeche, dont il y a rencontré quatre exemples en fort peu de temps. Eſt-elle due, nous dit-il, aux brouillards de la Seine, ou plutôt au ſeigle ergoté ? Nous lui ferons ſeulement obſerver que c'étoit à la ſuite du grand hiver de 1775 à 1776.

La gangrene ſeche plus particuliere aux Paroiſſes de deſſous la forêt de Brotonne.

Deſcription de cette maladie.

» Cette gangrene s'annonce, long-temps avant de ſe manifeſter, par des laſſitudes ſpontanées, par des engourdiſſemens, des foibleſſes, des étourdiſſemens, des maux d'eſtomac & des douleurs vagues. Les malades ſont triſtes, rêveurs, ont un air conſterné, ſcorbutique, &c. Enfin, après avoir langui, il leur ſurvient un mouvement de fievre violent; quelquefois une ſyncope

ſyncope (qu'on a vue prolongée trois jours entiers chez une femme) ; & la maladie ſe décele par une petite tumeur, d'abord rouge & bientôt jaunâtre , livide , ſoit au bout d'un doigt, ſoit au bout d'un orteil : on l'a vue débuter ſur le milieu du pied.... Si on ouvre cette tumeur, il en ſort une ſéroſité jaunâtre, & le fond du petit ulcere paroît d'un jaune-brun. Il devient bientôt noir : alors toutes les ſcarifications, les topiques les mieux indiqués, le plus conſtamment appliqués, n'empêchent point les ravages de l'humeur gangréneuſe : la tache noire fait tous les jours des progrès plus ou moins lents ».

M. Hardy a été appellé auprès de quatre de ces infortunés, frappés de gangrene ſeche. Deux étoient au moment de périr : il ne leur donna aucun conſeil. Mais notre Obſervateur vit avec étonnement que le doigt du milieu de l'un des pieds avoit conſervé ſa couleur naturelle & un peu de ſentiment , quoique les quatre autres, le pied, & une partie de la jambe, fuſſent en mortification, & très-noirs.

Les deux autres furent ſoignés : c'étoient, un homme âgé de 40 ans, de la paroiſſe de Guerbaville, l'un des Directeurs de la Manufacture de Tourbes (on conſulta M. David ſur cette maladie), & une jeune femme de Blicquetuit : les deux maladies venoient de ſe déclarer. Ils furent guéris par le moyen d'un régime végétal, toujours acidule ; des bols de camphre & de quinquina ; de l'eſprit de vitriol dans toutes leurs boiſſons, & ſur-tout par l'uſage de l'apozeme ſuivant, dont ils prenoient une bouteille chaque jour.

℞ *Corticis peruviani , craſſiuſc. triti, unc. ij.*
Radic. ſerpent. virgin. contuſ., ſemi-unc.
Bull. per ½ horam in aq. q. ſ. ad red. libr. ij.
Vaſe ab igne remoto, infunde, libr. ij.
Fol. naſturt. aquat. cochleariæ, ana manip. ſemi.
Radic. raph. ruſtic, minutìm ſciſſ. drachm. ij.
Col. adde ſyr. & ſucci limonum, unc. ij.
F. apoz.

On recommandoit en outre l'uſage des légumes potagers, & anti-ſcorbutiques. --- On les purgeoit de temps en temps avec des tiſannes anti-ſeptiques. --- La ſuppuration commença à s'établir chez le premier malade du 8 au 9, & chez la femme vers le 15[e] jour. --- On fit d'abord des ſcarifications inutiles : on panſa avec un digeſtif animé & l'eau-de-vie camphrée. Mais lorſqu'on vit la ſuppuration décidée, on ne ſe ſervit d'autre topique que d'un mélange de baume d'*Arcæus* & d'onguent de la Mere, à parties égales, & le reſte fut confié à la Nature.

Après la cicatriſation des plaies, l'homme ſe ſervit difficilement de ſes membres, pendant environ trois mois ; & la femme perdit totalement l'uſage des deux bras, à peu près l'eſpace d'un an. La cicatrice de la plaie de cette derniere fournit, à pluſieurs repriſes, une ſéroſité jaunâtre. --- Un bon régime, l'exercice gradué & le temps leur ont rendu leur ſanté & leur vigueur.

N'y a-t-il pas un très-grand rapport entre cette maladie & le ſcorbut, porté à ſon plus haut dégré ?

4°. La forêt de Brotonne eſt ſurmontée par une plaine, où l'on voit la Bourgade de Bourneville, expoſée à toutes ſortes de vents. Mais en reprenant la rive Septentrionale de la Contrée, on va rendre à Quillebeuf, *Henricopolis*, petite Ville, que quelques Géographes regardent encore comme la Capitale du Romois, quoique ce ne ſoit plus qu'un Bourg, en comparaiſon de ce qu'elle fut ſous Louis XIII. C'eſt un petit Port, dont tous les Habitans ſont marins & dévoués au pilotage. Sa latitude eſt au 49[e] dégré 30' : ſon aſpect abſolument au Septentrion, faiſant face à la vallée de Lillebonne, & recevant l'air glacial du Pays de Caux, en outre les courans de l'Oueſt & de l'Eſt, que la Seine lui procure. Son ſol eſt un marais ſablonneux : les fievres intermittentes n'y ſont pas préciſément endémique, mais longues & rebelles. C'eſt la phthiſie qui réclame plutôt la qualité d'endémique : elle enleve les deux tiers de ſes Habitans. Ceux-ci ſe regardent à peu près comme une grande famille : le lien conjugal

Bourneville.

Quillebeuf.

y eſt abſolument révéré, & fait la félicité des ménages. On aſſure que de l'inſtant qu'un garçon a fait choix d'une fille, elle ſe tient comme certaine d'être ſa femme, & que de ce moment elle prend ſoin du ménage du garçon. L'uſage le permet : alors l'un des deux futurs ne peut manquer à ſa parole, ſans s'expoſer au déshonneur & au courroux des Habitans, qui le proſcriroient de leur commerce.

5°. La plage Septentrionale ſe termine enfin, vers le Couchant, par le marais Varnier, qu'une chaîne de hautes collines met à l'abri des vents d'Eſt. C'eſt un vaſte marais, où la marée montante peut pénétrer ; un lieu toujours humide & fort brouillardeux, couvert de bois au Couchant & en partie au Sud-Eſt. Les émanations qui s'en élevent rendent les Habitans des Paroiſſes voiſines fréquemment expoſés à l'endémie des fievres d'accès, ainſi qu'à leurs funeſtes ſuites.

II. La rive Orientale de la Seine, dans la plage Septentrionale du Romois, paſſe ſous la forêt de Rouvray, le long des roches qui bordent les bois de la Londe, & voit *Orival* adoſſé contre les carrieres, recevant un courant du Nord-Oueſt, à travers la forêt, mais prenant ſa plus grande ouverture à l'Eſt-Nord-Eſt. Elle ſe porte enſuite, en décrivant un arc de cercle, avec la Seine, ſur Elbeuf *.

Elbeuf eſt une petite Ville, ſi on la conſidere du côté de ſon emplacement : mais elle eſt conſidérable par ſa population, ſon commerce de Grains, ſes Fabriques de draps & ſes richeſſes. Elle eſt aſſiſe dans un terrein de prairies & de plaines baſſes, ſur la rive gauche de la Seine, où elle a un petit Port pour ſa communication avec Rouen, qu'elle voit au Septentrion (Nor-Nord-Eſt), à quatre lieues de diſtance.

(*) Elbeuf eſt dépendant de l'Evêché d'Evreux, & auroit été rangé dans la IIe Contrée, ſi la forêt du Pont-de-l'Arche & les montagnes qu'il voit à ſon Midi, partie d'Eſt, toutes couronnées de bois contigus à la forêt, ne l'en ſéparoient naturellement, pour lui laiſſer ſon Climat propre. Ce Climat appartient véritablement à la vallée de Seine, qui depuis Elbeuf juſqu'à Sahurs, doit être rendue au Romois.

Exposition d'Elbeuf, &c.

Cette Ville, bornée de très-près à l'Oueſt par des montagnes du troiſieme ordre, couvertes de bois, dont la chaîne principale s'étend du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Eſt, eſt conſéquemment encore fermée au Midi, mais à une diſtance un peu plus éloignée, par les mêmes collines couvertes des bois *du bout du Gar.* Elle montre vers le Sud-Eſt la petite plaine de Caudebec, fertile par ſes labours, d'où elle reçoit le Soleil levant Equinoxial: mais elle reçoit auſſi en entier le coup de vent d'Eſt, par un grand courant, qui lui vient entre la forêt du Pont-de-l'Arche & la chaîne de montagnes, qui, terminant la vallée de l'Andelle, ſe déploie ſous la forêt de Long-Boil, & continue par *Alizey*, *Sotteville-ſous-le-val*, *Fréneuſe* juſqu'à *S. Aubin.* C'eſt dans cette direction qu'arrive le cours de la Seine ſur Elbeuf; où la riviere prend une telle largeur, que les collines de S. Aubin, au-deſſus deſquelles eſt une plaine garnie de terre légere & de pierres blanches, ne la défendent que foiblement du Nord-Nord-Eſt. D'ailleurs le grand courant du Nord lui eſt apporté par la vallée de Seine, juſques ſur les roches d'Orival, dont la courbure le reporte en entier ou plutôt le dirige ſur la Ville.

Mœurs & uſages de ſes Habitans.

Le Peuple d'Elbeuf eſt laborieux, actif, obligeant, entierement occupé aux différens travaux des Fabriques, & aux préparations de la Laine, dont nous avons donné l'eſquiſſe, en parlant de Louviers (Obſervat. ſur les Malad. Epidém. pag. 320): ils ſont ſobres, beaucoup moins crapuleux que les Ouvriers des Fabriques ne le ſont ordinairement.

La claſſe de Citoyens la plus nombreuſe, ou pour bien dire, tous les Habitans ſe livrent à la fabrique des draps: ils ſont fort intelligens dans le commerce, & n'ont entr'eux qu'une ſorte de rivalité; celle de mieux faire, la plus capable d'exciter leur émulation. Ils ſont honnêtes, juſques dans leurs mœurs, généreux avec les étrangers; plus économes, peut-être, dans leur intérieur. Les femmes y partagent ordinairement les ſoins de la fabrique; on y a vu des femmes veiller ſeules ſur des centaines d'Ouvriers.

On y voit régner l'union dans les familles, & cette vraie sollicitude, qui fait partager également les peines du ménage comme les plaisirs; la fidélité parmi les époux, la tendresse des peres, le respect filial & l'intimité domestique, sont des qualités qui semblent réservées à cette Ville heureuse, qui m'a vu souvent témoin & admirateur de ces antiques vertus.

L'exposition de la Ville, son voisinage de la Seine, des bois & des forêts, y attirent souvent les brouillards; le Ciel n'y est cependant point nébuleux, ni l'air épais, lorsque l'athmosphere n'est pas brouillardeuse, parce que les courans d'Est & de Nord en balaient les émanations. La Grippe y frappa vivement en 1775, & plutôt qu'à Rouen. -- Nous y avons vu régner en 1771, des fievres éruptives, avec la vraie milliaire, qui paroissoient exactement les mêmes que celles de Louviers, à la contagion près : j'en ai consigné une observation suffisante, pour en déceler le caractere. Les angines y sont fréquentes, sans y devenir ordinairement gangréneuses.

Maladies les plus communes à Elbeuf.

La petite Vérole fut Epidémique; mais uniquement sur les enfans, dans l'automne de 1776. Elbeuf vit encore régner en même-temps cette fievre scarlatine, qui dégénéroit facilement en affection scorbutique, & que nous avons observée cette année-là dans presque toutes les Contrées de la haute Province. Cette qualité de dissolution scorbutique se trouva compliquée fréquemment à la suite des petites Véroles; & il en périt un certain nombre de jeunes sujets : ils avoient la sanie dans la bouche, des taches noires, de petits ulceres phagédéniques aux cuisses, aux jambes & sur les mains.

Les fievres continues y prennent souvent le caractere de rémittentes; mais celles d'accès, les intermittentes, sont ordinairement de longue durée : les tierces deviennent aisément doubles-tierces, quotidiennes, & continues en automne. Les maladies aiguës sont ordinairement très-vives dans leur invasion, & assez semblables aux ardentes : elles paroissent difficiles dans leur

état. La coction en est lente & souvent imparfaite, encore bien qu'il s'y présente des crises ; mais il faut souvent que la Nature emploie ses grands efforts, pour produire des apostases considérables : elles arrivent peu souvent avant le 20ᵉ jour, quelquefois vers le 40ᵉ. Ce sont des dépôts considérables, de grands abcès, des tumeurs, des ulceres aux jambes, qui exigent à leur tour un traitement fort long.

Les vieillards y périssent souvent en paralysie, ou frappés de catarrhes suffocans ; les rhumatismes & douleurs convulsives, les tumeurs sous les aisselles, les *anthrax*, les tumeurs aux articulations y sont très-communes : le contact de la laine, & l'application de son humidité huileuse à la peau, peuvent y contribuer. En général, si les maladies, tant aiguës que chroniques, demandent du temps pour leur traitement, on peut dire que le bon tempérament des Habitans, & leur saine constitution, en rendent la guérison plus assurée que dans le Climat de Rouen. Les fluxions de poitrine m'y ont paru plus inflammatoires que les nôtres : il en régnoit en 1776, qui avoient la complication d'une milliaire à base rouge, comme aux Andelys, dont quelques-unes furent meurtrieres.

III. La portion Orientale du Romois se confond, en partant au-dessus des montagnes d'Elbeuf, avec les plaines du Neufbourg, dans la Contrée d'Evreux, qui borne celle-ci au Midi, jusques à Brionne. Cette petite Ville devient le point le plus Méridional de la Contrée, où elle forme un angle aigu avec celle du Lieuvin.

Les plaines ont vu souvent régner la dyssenterie, quelquefois compliquée avec des éruptions exanthématiques, souvent encore avec l'engeance vermineuse. Telle fut celle qui se répandit, en 1769, dans les paroisses du *Gros-Theil*, de *la Haye*, de *S. Melain*, de *S. Nicolas* ; & qui préceda dans ces mêmes lieux la grande Epidémie du Gros-Theil, dont nous avons rendu compte, dans la Constitution de l'été 1770 (V. nos Observations).

Brionne, le Bec, Pont-au-Thou, &c.

Brionne est assise dans la vallée de la Rille, qui l'arrose au Couchant, recevant ses courans d'air du Nord & du Sud, d'ail-

leurs environnée de montagnes, ſur-tout à l'Eſt-Nord-Eſt. Dans l'automne 1776, la petite Vérole y fut Epidémique; & la fievre ſcarlatine, qui s'y compliqua avec la diſpoſition putride-ſcorbutique, y fit périr beaucoup d'enfans, après la révolution varioſe; ils mouroient comme ceux d'Elbeuf.

Au-deſſus, en côtoyant la plage Occidentale du Romois, eſt ſitué le Bec, ſur une lande de terre, au confluent de deux rivieres, ayant un bois au Sud, éloigné de 250 toiſes. Il ſe trouve en ce Bourg une belle & riche Abbaye de Bénédictins, qui le rend plus vivant. Le Bec a des eaux minérales, dans leſquelles la terre martiale eſt mal combinée, & qui ſont peſantes pour les eſtomacs délicats.

Eaux Minérales du Bec.

M. de Jean, Médecin, au Bec, obſervoit dans cette portion Méridionale du Romois, pendant l'été 1776, l'Epidémie ſcarlatine-angineuſe, fort dangereuſe pour les enfans.

Dans cette portion de terrein, la Rille fait abſolument la ligne de ſéparation du Romois & du Lieuvin. On trouve ſur ſes bords le Pont-au-Thou, en vallée plate & bien ouverte; peu au-deſſous Montfort & Annebault, deux petits Bourgs, ſitués entre la Rille & la forêt de Montfort.

Montfort. Annebault.

La vallée tourne enſuite du Sud au Nord-Oueſt, pour ſe porter ſur Pont-Audemer, qui appartient plus eſſentiellement à la Contrée de Liſieux; mais il en ſort auparavant un vallon, qui ſe porte de *Maineville* ſur *Fourneville*, dans la direction du Midi au Septentrion; & la Contrée ſe termine, au Couchant Septentrional, par le marais *Varnier*, à l'embouchure de la Seine. Elle laiſſe voir en ſon centre, & tout-à-fait en plaine, les Bourgs de Routot, Bourgachard & Bourgtheroulde.

Routot, Bourgachard, Bourgtheroulde.

Le Bourgachard, & ſes Paroiſſes limitrophes, vers la Seine, ont vu régner en 1776, dans l'automne & l'hiver ſuivant, la petite Vérole & la fievre ſcarlatine, avec des péticules blanchâtres; il en mourut quelques adultes: ceux qui échapperent au danger de cette derniere fievre, avoient la peau très-noire dans leur convaleſcence.

Le Romois présente un sol plat & un peu moins élevé que les Contrées des N°. I, II. On y remarque seulement, aux environs des forêts, de petits vallons, étroits & fort peu profonds, dont les côteaux ont leur noyau de tuf marneux : le terrein en est fécond, moins froid que le sol de Caux, propre à toute espece de culture ; & la terre des plaines est une des meilleures en qualité de la haute Province. Celle qui se rapproche des bords de la Seine est sablonneuse, & produit peu de froment : on y trouve la marne à 15 pieds de profondeur, & dans des endroits à 20 brasses.

On remarquera que cette petite Contrée est environnée de grandes vallées, excepté dans la portion Méridionale-Orientale, & qu'elle n'est arrosée que par la Rille, qui lui sert de bornes du côté du Couchant, de l'Ouest au Sud ; conséquemment il y a très-peu de pâturages : les troupeaux de moutons y sont même moins nombreux qu'au Pays de Caux.

Mœurs & habitudes de ces Peuples.

Les Habitans du Romois sont en général plus petits, moins bien colorés, plus bruns que ceux de Caux, plus simples dans leurs mœurs & leurs habitudes, plus adonnés à la culture de la terre, & peut-être de meilleure foi. Le terrein en est beaucoup plus divisé entre un grand nombre de propriétaires ; cependant ils sont moins riches, moins industrieux que les premiers. Les Paroisses qui avoisinent Elbeuf sont soutenues par la filature : mais celles du centre ont beaucoup de pauvres, qui n'ont pas la moindre propriété, & qui sont entretenus, quant aux besoins de la vie, par les laboureurs du Canton.

Les plaines de cette Contrée sont dans la plus grande disette d'eau ; à peine y rencontre-t-on quelques puits très-profonds, à de grands intervalles, & il y faut absolument boire de l'eau de mare. Les Paysans n'en boivent jamais ; & il est à croire que dans les plus grandes disettes de fruits, le Romois, bien planté en arbres fruitiers, suffit pour les entretenir de petit cidre, qu'ils font en mêlant l'eau de mare avec le suc des pommes & des poires ; puisque les vieillards, choisis parmi les pauvres, m'ont attesté n'avoir

jamais

jamais bu d'eau, & ont refusé, par cette raison, toute espece de tisanne : je leur laissois bien volontiers leur petit cidre, qui en seroit une excellente, si l'eau pouvoit en être plus pure.

Cette eau croupissante nous a paru de la plus mauvaise qualité : elle est toujours bourbeuse, si on ne prend la précaution de la filtrer ; & nous la croyons capable de porter dans les premieres voies les semences de l'engeance vermineuse, qui devient une des plus fréquentes causes des maladies de la Contrée. On y observe ces insectes, faisant les plus terribles ravages dans les fievres aiguës, qu'ils rendent plus putrides, plus compliquées : mais nous pouvons également assurer, par le résultat de nos Consultations, avoir vu fréquemment des maladies chroniques, convulsives & bizarres, présentant les accidens de l'hypochondriacisme, chez des jeunes gens, de l'histéricisme même, qui se sont dissipées, qui ont été guéries par l'expulsion des vers.

Nous donnerons donc, avec Galien, à ces Habitans qui sont forcés de boire l'eau croupissante de leurs mares, le conseil utile de les faire bouillir & de les filtrer, avant d'en faire usage. *Aquas feculentas, fetentes ac absurdis qualitatibus præditas expedit elixationibus ad melius reducere, sicque bibere temperatas vino... aliquas etiam colare bonum est.* Mais il vaut encore mieux les laisser refroidir après les avoir fait bouillir, & les couler avant tout, parce qu'en se refroidissant, elles précipitent tous les principes terreux, hétérogenes, que la chaleur de l'eau bouillante avoit auparavant divisé ; & alors, en la transvasant, on aura l'eau assez pure.

Oribasius apud Galenum. Cap. de bonitate aquæ. Tome I. de la IXe édit. *Apud Juntas.*

IV. La grande vallée de Seine, qui se distribue entre les quatre premieres Contrées que nous venons de décrire, présente à celle-ci une belle chaîne de hautes montagnes, depuis Elbeuf jusqu'à l'embouchure de la riviere. Ces montagnes sont pour la plupart à base de roche, plus calcaire que marneuse, couronnées cependant de bois, & recouvertes généralement d'*humus*, ou terre propre à la végétation. On en tire en plusieurs endroits de belles pierres blanches d'un grain assez dur, & difficiles à travailler. Telles

Vallée de la Seine : sa direction, son étendue, en Normandie.

ſont les carrieres de *Caumont*, au-deſſous de la Bouille : elles ont de vaſtes ſouterreins, où l'on trouve des pétrifications, des cryſtalliſations ſingulieres, des ſtalactites, & des incruſtations d'une forme curieuſe. Au reſte, cette ſuperbe vallée, qui établit le grand courant d'air de la haute Province, y prend effectivement ſa principale direction du Levant au Couchant, quoiqu'à parler plus rigoureuſement, ſon véritable cours ſoit de l'Eſt-Sud-Eſt, vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, depuis Vernon juſqu'au Havre : derniere plage où elle fixe entierement, à ſon embouchure, ſa direction à l'Occident. Conſéquemment dans les anſes qu'elle peut former, en changeant ſon cours, pour chercher la plus haute chaîne des montagnes, elle prend ſa direction du Nord au Sud, *& vice versâ*. La vallée de Seine eſt ſi large, en certains endroits, qu'elle devient une plaine baſſe, où ſerpente ce fleuve, en arroſant des prairies & des terres cultivées en labour ; ſes ſinuoſités ſont ſi nombreuſes qu'elles augmentent ſon cours de la moitié de ſon étendue : il y a 30 lieues, par terre, de Vernon au Havre ; plus de 60, en ſuivant la Seine.

On obſervera que ſi cette grande vallée reçoit ſon double courant de l'Orient & de l'Occident, celui de l'Oueſt eſt cependant le plus conſidérable, & le plus fréquemment renouvellé ; puiſqu'il eſt relatif à la commotion que l'Océan procure aux eaux de la Manche, deux fois en vingt-quatre heures, c'eſt-à-dire, au flux, qui porte la mer avec violence dans l'embouchure de la Seine. L'arrivée du flux eſt ſur-tout importante pour les rives Occidentales de la Contrée de Caux, & pour celles de l'Occident Septentrional du Romois : on remarque effectivement que le mouvement de la marée montante procure la direction de l'Oueſt, au moins momentanément, aux vents qui regnent ſur ces bords ; qu'il amene des brumes de mer, des nuages & ſouvent de petites pluies ; en un mot, que tout eſt dans une commotion nouvelle ſur ces deux rives, à l'arrivée de la *Barre*.

EXPOSITION

DE LA VILLE DE ROUEN;

Son Climat propre ; Mœurs & Habitudes de ſes Peuples ; leurs Maladies.

Au Confluent, ou Point de réunion de la Contrée des Vexins, de celle de Caux, & du Romois ; ſur la rive droite de la courbure demi-circulaire de la grande anſe que forme la Seine, depuis le coude d'*Oiſſel* juſqu'à celui de *Soquence*, s'éleve, en amphithéatre, une antique Cité des Gaulois-*Vellocaſſes*, qui fut agrandie ſucceſſivement par les Romains & les Normands, dont les Ducs la choiſirent pour ſiege de leur domination.

Cette Ville, aſſiſe en partie ſur le marais ou terres rapportées, en partie ſur le roc à mi-côte, ſe trouve encore placée à peu près au centre, mais un peu plus ſur le côté Oriental de cette chaîne, également demi-circulaire, de montagnes eſcarpées, qui, en fixant les limites naturelles des Contrées qui la touchent, ſemblent lui ménager un Climat propre : tandis que la riviere qui la baigne dans ſa portion déclive & Méridionale, lui laiſſe voir, ſur la rive gauche, ſon Fauxbourg de S. Sever, qui ne communique avec la Cité que par un Pont de bateaux.

Rouen, Ville fort étendue, Capitale de la Normandie, devenue plus conſidérable de ſiecles en ſiecles, par ſa ſituation avantageuſe, eſt à 18 lieues de la mer, vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, au Havre ; à 12 ſeulement, vers le Septentrion, à Dieppe : elle eſt éloignée de 28 lieues de Paris, qui eſt placé au Sud-Eſt ; de 28 également de Caen, qu'elle voit à l'Oueſt-Sud-Oueſt ; & ſe trouve à 20 lieues d'Amiens, qui eſt à ſon Nord-Eſt : elle a maintenant près de 3000 toiſes de circuit.

Notre Capitale eſt ſituée ſous le 18e dégré 36' 30" de longitude ;

au 49e 27' 30" de latitude: & ſe préſente au Sud ¾ de Sud-Oueſt. Son aſpect principal eſt conſéquemment au Soleil d'une heure, quoiqu'elle ait une de ſes portes (celle du Crucifix), expoſée à celui de Midi 12-15 min. Sa grande ouverture eſt abſolument depuis l'Orient d'hiver (Soleil de 8 heur. ½, au Solſtice d'hiver), juſqu'au Couchant de la même ſaiſon. Son niveau apparent eſt, ſur le Port, de 25 à 30 pieds environ, au-deſſus de la mer (*).

Cette Ville enfin, une des plus grandes, des plus riches, des plus commerçantes & des mieux peuplées de la France, poſſede un Siege Archiépiſcopal & Primatial, une Cour de Parlement (l'ancien Echiquier de nos Ducs), une Chambre des Comptes, une Cour des Aides, un grand Bailliage, différentes autres Juriſdictions; & renferme en ſon enceinte à peu près 100000 Habitans, en y comprenant ceux de ſes Fauxbourgs.

Ses environs ſont rians, agréables, préſentent des côtes & des vallons champêtres, qui forment, ſous les différens points de l'horizon, des payſages le plus heureuſement variés; & qui procurent dans l'éloignement des échappées, des points de vue d'une étendue étonnante. Mais ſon enceinte eſt triſte, étouffée par le peu de largeur de ſes rues, d'ailleurs mal alignées, trop peu ouvertes; par la hauteur relative & trop conſidérable de ſes maiſons, qui ſemblent être amoncelées ſi près les unes des autres, que dans pluſieurs endroits elles ſe retirent mutuellement l'aſpect

(*) Voici le rapport des différentes hauteurs de la mer, comparées le même jour, dans les Ports voiſins & dans celui de Rouen.

A Rouen le 27 Novembre 1776, à 2 heures moins ¼, que la mer étoit dans ſon plein, & qu'elle y reſta juſqu'à 4 heures après midi, le flux a monté à 3 pieds 2 pouces.

A Honfleur (*ibid*), à la pleine mer, elle a monté de 22 pieds 6 pouces, au-deſſus de la laiſe de baſſe mer.

Au Havre (*ibid*), à 24 pieds 6 pouces.

A Dieppe (*ibid*), à la tête des jettées, à 29 pieds 8 pouces.

Ce rapport nous a été fourni par les ſoins de M. de Ceſſarts, Ingénieur en chef de la Généralité, Membre de l'Académie de Rouen.

du Soleil, la lumiere & l'air : parce qu'enfin les places n'y sont ni assez multipliées, ni assez étendues.

Ses bornes lui ont été prescrites par la Nature même, puisqu'elle occupe le terrein compris depuis le niveau du lit de la Seine, aux inondations ordinaires, jusqu'au-dessus de la base des montagnes qui l'environnent; en couronnant même plusieurs collines en tuf ou pierre de roche, qui semblent être les premiers noyaux de ces hautes montagnes. Ainsi la Ville est bornée de très-près, & jusques contre ses murailles, depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Nord-Est, par la chaîne des *Mont-aux-Malades*, *Mont-Renard*, *Mont-Fortin*, les côtes des Sapins & celles de S. Hilaire : elle l'est encore en grande partie, à l'Est-Sud-Est, par le Mont de Sainte Catherine, qui couvre les deux tiers de la Ville du Soleil levant d'hiver. La portion la plus Occidentale voit ses montagnes un peu plus éloignées. Elles forment un arrondissement, de près d'un quart de cercle, sur la base du Mont-aux-Malades & de la montagne de *Pestel*, à 100-125 toises de la Ville, dans un sol plat, garni de potagers & de quelques prairies, qui donnent beaucoup de gaieté, & fournissent une heureuse exposition au quartier du Lieu-de-Santé. C'est donc de ce seul côté que la Ville, trop concentrée pour sa population, peut être susceptible d'un agrandissement utile & commode.

Nous ferons remarquer que, dans la portion Septentrionale, il se présente plusieurs vallons qui séparent, ou semblent couper les montagnes que nous avons nommées : nous observerons même qu'il s'y rencontre divers enfoncemens en plusieurs endroits, & des excavations qui sont peut-être autant l'ouvrage de l'Art que de la Nature. En un mot ces vallons étroits, qui se terminent en une espece de cuve sous le *Mont-Fortin* & le *Mont-aux-Malades*, pourroient établir de foibles courans du Nord, si les fossés, les remparts ne leur offroient en quelque sorte une nouvelle barriere, une demi-côte, sous laquelle la Ville se trouve cachée.

Le quartier de Cauchoise est celui qui en reçoit l'impression la

plus marquée : elle le feroit beaucoup plus, fur-tout à préfent que fa porte eft démolie, fi Rouen pouvoit offrir une feule rue bien ouverte & alignée.

Celui qui vient par le vallon appellé le *Val Graigneux*, longe la partie la plus Orientale, c'eft-à-dire, une petite portion de S. Hilaire, & fe confond entierement dans le grand courant d'Eft, dont nous allons parler.

C'eft entre la chaîne Septentrionale de la Montagne de Sainte Catherine, & l'afpect Méridional des côtes de S. Hilaire que vient un grand courant du Levant, par la vallée de Darnétal, qui, comme nous l'avons dit *, reçoit & confond les deux courans de la *Robec* & de l'*Aubette*. Ce courant feroit fourni tout entier à *S. Hilaire*, *S. Vivien*, *S. Nicaife*, fi le contour, que préfente la montagne au Couchant, n'en faifoit retomber une partie fur le quartier de *Martainville*; &, pardeffus le Pré au Loup, fur le Port.

* V. la defcription de cette Vallée dans la I[ere] Contrée.

C'eft précifément le vent que doit former ce grand courant, qui, dans l'été, fe porte plus rapidement vers le débouché de la vallée, parce que le Soleil, y dominant jufqu'au foir, en a tenu plus long-temps l'air raréfié : c'eft, dis-je, ce vent local, que nous avons obfervé régner fur le Pont, & y devenir dangereux pour ceux qui s'y repofent, après le fouper, dans les jours de chaleur **.

** V. nos Obfervations citées, pag. 69.

La vallée de Darnétal prend plus de 400 toifes d'ouverture fur la Ville : elle a près de 300 pieds de profondeur ; & fon courant, déjà augmenté par celui qu'elle reçoit du *Val Graigneux*, trouve encore un nouveau dégré de force, un troifieme courant d'air dans la gorge de la montagne de *Bon-Secours*, qu'on peut regarder comme une échancrure très-profonde, faite au Mont de Sainte Catherine. Celui-ci perd une portion du vent frais, qu'il apporte de l'Eft à l'Oueft, fur *S. Maclou* & le voifinage de *Martainville*; mais il débouche, en plus grande partie, fur le Port, qu'il longe dans fa plus grande direction.

Le débouché de ces courans, réunis en un ſeul, qui traverſe le Pont & ſe perd ſur S. Sever, au quartier des Cazernes, eſt d'autant plus intéreſſant, que ſon action peut ſe trouver doublée ou précipitée, par pluſieurs raiſons. 1°. Les vallons, qui lui fourniſſent, ſont formés par l'excavation des montagnes dont le noyau eſt de roche calcaire à ſa baſe, & contient du *ſilex*, du ſable, du tuf pierreux vers ſa cime, qui ne préſente qu'un terrein de bruyeres. D'où il ſuit que ces différentes ſubſtances contractent aiſément un grand dégré de chaleur, qu'elles réfléchiſſent abondamment, quand le Soleil a dardé ſes rayons, pendant un long eſpace de temps, dans leurs cavités (*p*). D'où l'on peut encore

(*p*) Pour donner une idée de la nature du ſol, & des productions naturelles des montagnes qui englobent la Ville, nous fournirons ici un réſumé des Obſervations & des découvertes qu'a fait un de nos meilleurs Naturaliſtes ſur la Montagne de Sainte Catherine : celle-ci eſt le dernier aboutiſſant de la grande chaîne qui vient du Sud-Eſt tomber ſur Rouen ; & les productions qu'on y rencontrent, ſe trouveroient probablement dans toutes les montagnes de la même chaîne, ſi elles euſſent été également travaillées, & miſes à découvert dans leur noyau.

Nature du ſol du Mont de Sainte Catherine, à l'Eſt-Sud-Eſt de Rouen : & ſes différentes productions d'Hiſtoire Naturelle.

» La Montagne de Sainte Catherine préſente en ſon centre une carriere, » qui eſt compoſée de pierre calcaire, entremêlée de *ſilex*, placé par cou» ches horizontales. Elle contient beaucoup de coquilles entieres & de dif» férens genres. Telles que des cornes d'Ammon, de pluſieurs eſpeces, » dont les unes ſont a tubercules, & les autres unies. Mais ſans parler de » ces eſpeces, qui ſont communes, j'y en ai découvert, nous dit M. l'Abbé » Bacheley, pluſieurs autres que je ne connoiſſois pas ; & qui, je crois, » ne ſont connues de perſonne. Il y en a, par exemple, qui ont la forme py» ramidale, & qui reſſemblent parfaitement à des *vis*, à cela près qu'elles » ont deux rangs de tubercules, & qu'elles ſont chambrées comme les au» tres cornes d'Ammon ; au lieu que les *vis* n'ont qu'un ſeul rang de tu» bercules, & qu'elles ne ſont pas chambrées. Mais ce qui les en diſtingue » encore abſolument, c'eſt que ces cornes d'Ammon ont la bouche tour» née, comme dans les *uniques ;* de ſorte que les *pas* ou les *ſpires* tournent » à gauche, ayant la pointe en bas ; tandis que dans les *vis* les tours ſe » font à droite. Cette corne d'Ammon ſe trouve auſſi à la côte de la Heve, » proche le Havre, & à S. Himer, près Pont-l'Evêque, en Auge.

» La ſeconde eſpece eſt une petite corne d'Ammon, à ſtries fines &

conclure que l'air qui eſt reſſerré dans leurs gorges, y attirera d'autant plus puiſſamment celui de l'athmoſphere environnante,

» tranſverſales. Elle n'a point de ſpires qui ſoient apparentes, mais elle eſt » ſeulement un peu recourbée par les deux bouts, & reſſemble aſſez bien » au ver, ou à la nymphe d'un hanneton. La troiſieme eſpece eſt une autre » petite corne, à ſtries auſſi tranſverſales, mais bien plus marquées & plus » profondes que dans la précédente. Elle eſt droite juſqu'aux deux tiers de » ſa longueur, après quoi elle ſe recourbe par le petit bout, en forme de » *Croſſe d'Evêque*. La quatrieme eſpece eſt toute droite. Ses ſtries ſont en- » core tranſverſales, & reſſemblent parfaitement à un bâton d'*entroques*. » La cinquieme eſt une corne d'Ammon droite, appellée *Orthoceratite*, qui » a été décrite, ainſi que la troiſieme, par *M. Davila*, Tom. III. Plan- » che 2e. --- On la trouve auſſi aux *Vaches noires*.

» Outre ces diverſes eſpeces de cornes d'Ammon, qui ſont très-rares, » on trouve auſſi dans les décombres du Mont de Sainte Catherine des nau- » tiles de pluſieurs ſortes; ſçavoir, le nautile *chambré* à coquilles, liſſe & » ordinaire, dont quelques-uns ont encore leur nacre. 2°. Le grand nau- » tile chambré, à dos rond & ſtrié. 3°. Le nautile chambré, plat & à dos » carré, qui reſſemble à une corne d'Ammon. 4°. Le nautile à dos tran- » chant & aigu, dont les côtés ſont renflés à peu près comme une eſpece » de corne d'Ammon, que l'Auteur poſſede, & à laquelle il reſſemble très- » fort, à ces concamérations près. Je ne ſçache pas que ces deux dernieres » eſpeces aient été décrites par qui que ce ſoit.

» On y voit encore une multitude inombrable de Madrépores de diffé- » rentes eſpeces; & ſur-tout ceux qui ſont en forme d'entonnoir, & de » chauſſe d'Hippocrate, leſquels ſont toujours convertis en un *ſilex* impar- » fait. On y a auſſi trouvé une pierre lenticulaire, qui, contre l'ordinaire, » a trois pouces de diametre.

» Les autres pétrifications de cette Montagne conſiſtent en des ourſins de » différentes eſpeces; mais c'eſt celui en cœur qui y eſt le plus commun. Il » y a auſſi des peignes, des huitres, des lames, des cœurs, des moules, des » buccins, des vis, des limaçons, & pluſieurs variétés de chaque eſpece. » On y trouve également des vertebres & autres os de poiſſon; entr'au- » tres un très-joli petit palais d'un poiſſon inconnu, & des dents de Re- » quin. On voit auſſi dans les fentes de cette carriere du bol, qui eſt très- » tenace, & quelques marcaſſites ferrugineuſes ».

Nous pouvons ajouter que la plupart de ces montagnes renferment dans leur centre une baſe ferrugineuſe, puiſqu'il en ſourd à nombre d'endroits, qu'il

qu'il eſt plus raréfié, & conſéquemment qu'il a plus perdu de ſon reſſort.

2°. Les plaines, qui fourniſſent à ces vallons la maſſe d'air qui doit former leur courant, ſont peut-être les plus élevées de la Province, ſi l'on en excepte celles de l'Orient Septentrional, qui ſemblent encore exhauſſer leur terrein juſqu'à la Picardie. Mais celles-ci ſont de niveau avec la cime de nos montagnes, qui peuvent paſſer pour être du ſecond ordre. (Le Mont de Sainte Catherine & le Mont-aux-Malades paroiſſent avoir près de 380 pieds au-deſſus du niveau de la Seine, & certainement au moins 400 au-deſſus du niveau de la mer (*q*). Or il eſt certain que les vents

aux deux extrémités de la Ville, & même le long de la vallée de S. Aubin, des ſources d'eaux minérales chargées de mars.

Tels ſont les faits curieux & intéreſſans, qu'il nous a paru utile de communiquer aux Amateurs de l'Hiſtoire Naturelle, après les avoir arrachés, pour ainſi dire, à la ſimplicité, à la bonne foi de l'honnête & véridique Abbé Bacheley. Ce Naturaliſte poſſede à Rouen, non-ſeulement les pétrifications de cette carriere, mais encore toutes celles des Vaches noires, dont nous parlerons dans la VI[e] Contrée, & d'autres endroits. Sa Collection eſt conſidérable, & lui ſert à démontrer très-clairement, que les cailloux proviennent de la mer, & que la plupart ont été formés par des madrépores, & autres matieres qui originairement étoient calcaires. Il poſſede encore une Collection de grès de différens endroits, qui ſont tous remplis de coquilles & autres productions marines.

(*q*) Quelques difficiles que ſoient les moyens ordinaires pour conſtater la véritable élévation de nos montagnes, les obſtacles paroiſſant ſe multiplier de tous côtés, nous avons cru devoir préférer l'uſage des Barometres, encore bien que cet inſtrument n'ait point encore acquis le dégré d'exactitude, ni le point de perfection, que les Phyſiciens pourroient deſirer.

Meſure de la hauteur des Montagnes de Rouen, priſe avec le Barometre.

Pour cet effet j'en ai choiſi un portatif, qui a été obſervé long-temps dans ſes variations, & qui s'eſt trouvé parfaitement d'accord avec un des miens, fort exactement gradué. Voici le réſultat des expériences faites à ce ſujet.

Le 20 Juillet, le Ciel étant nébuleux, les vents ſoufflans avec violence du Sud-Oueſt, la colonne de mercure, qui étoit dans mon cabinet & dans ma cour à 27 pouces 10 lign. $\frac{1}{2}$, a monté au bord de la Seine, ſur le nouveau Quai au Bois, à 27 pouces 11 lign. $\frac{1}{2}$; mais elle a deſcendu ſur le

acquierent plus de vîteſſe, de force & de violence, dans la proportion qu'ils ont gliſſé ſur des plaines plus élevées: d'où ils ſe préci-

Mont de Sainte Catherine à 27 pouces 5 lign. ½ : ce qui établit une différence de ſix dégrés ou lignes, du niveau de la Seine à la cime de la montagne..... Le lendemain, les mêmes vents continuant de ſouffler, mais ſans pluie & ſans violence, je l'ai fait meſurer par le ſieur Maggy, Marchand de Barometres, qui m'a apporté les mêmes réſultats, à ¼ de ligne près.

Cette expérience m'a paru douteuſe, à cauſe de la direction du vent qui venoit préciſément donner contre le plan très-peu incliné de la montagne, & mieux encore contre la chauſſée du Cours Dauphin, dont la coupe s'éleve perpendiculairement au niveau du Quai au Bois. En conſéquence les expériences ont été répétées, les 12 & 18 Août, à 6 heures du matin, vent du Septentrion, & beau fixe.

On a trouvé la même différence d'une ligne d'aſcenſion dans la colonne, depuis la rue du Sacre juſqu'à la rive de la Seine. Mais de cette rive ſur le Mont S. Michel, qui fait la baſe pierreuſe de celui de Sainte Catherine, la colonne a baiſſé de 3 lignes; & depuis le Mont de S. Michel ſur la cime de la montagne, elle a baiſſé encore de deux lignes. Ce qui ne met que cinq dégrés d'abaiſſement du mercure, depuis le niveau de la riviere juſqu'au plan de la cime de la montagne. Dans ces deux jours les réſultats ont été abſolument les mêmes, & les expériences faites avec la plus grande attention.

On a meſuré également le 18 Août, le Mont-aux-Malades & la Montagne à l'Oueſt de la Ville, dont le Mont *Triboudet* eſt la baſe. Le Barometre marquoit à ma maiſon 28 pouces 1 lign. ½. La colonne a monté, dans le Pré du Lieu-de-Santé, à 28 pouces 2 lignes, & elle a deſcendu à 27 pouces 9 lign. ½ ſur le plan de la cime du Mont-aux-Malades. --- La différence de la vallée au haut de la montagne s'eſt donc trouvée de 4 lign. ½. Mais le réſultat a été un peu différent pour la Montagne du Couchant. Dans les Prés de la vallée d'Yonville, au pied de cette montagne, la colonne a monté à 28 p. 2 lign. ½; & ſur le haut de la montagne, elle a deſcendu exactement à 27 pouces 9 lign. ½. Ce qui fait préciſément les 5 lignes de différence, du fond de la vallée au ſommet de la montagne: même différence conſéquemment que celle du Mont de Sainte Catherine, à l'Eſt de la Ville. --- Ces dernieres expériences fixent donc le véritable abaiſſement du mercure à 5 lignes ſur la cime de nos montagnes.

Or, pour parvenir à apprécier ces réſultats, MM. Caſſini, Mariotte & Scheuchzer nous fourniſſent chacun une méthode, qui toutes ont été trouvées trop peu exactes pour que l'on puiſſe s'y confier..... Effectivement

pitent avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent moins de résistance dans les plaines subjacentes, ou dans les vallées, que le Soleil a échauffé.

Mais, depuis le Sud-Est jusqu'à l'Ouest-Sud-Ouest, la Ville

dans la premiere, on porteroit la hauteur de ces montagnes à 845 pieds; & par la derniere de ces méthodes, à 774 pieds. Mais Derham, qui a mesuré, après M. Halley, le Montagne de Snouden, en Angleterre, paroît avoir le mieux apprécié les résultats. Il croît qu'il faut 32 toises d'élévation perpendiculaire, pour que le mercure baisse du $\frac{1}{10}$ d'un pouce. D'où il suit, en calculant, que la ligne d'abaissement porte 75 pieds 11 pouces 4 lign. 8 parties de lign. & $\frac{40}{79}$ d'élévation perpendiculaire.

En admettant ce principe, on trouvera 1°. que la rue du Sacre est à près de 76 pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la Seine: (sur les remparts de la Ville, au Septentrion, la colonne baisse constamment de deux lignes du point où elle étoit sur la rive de la Seine: ce qui donneroit à ces hauts quartiers 151 pieds 10 pouces 9 lign., &c. d'élévation). — On trouvera pour second résultat que, de la rive de la Seine au plan du Mont de S. Michel, il y a 227 pieds 10 pouces 1 lign., &c. de hauteur perpendiculaire. 3°. 151 pieds 10 pouces 9 lign., &c. de ce Mont à la cime de celui de Sainte Catherine. 4°. Conséquemment la hauteur perpendiculaire de cette derniere montagne sera donc de 379 pieds 9 pouces, prise du fond de la vallée de Seine. Celle du Mont-aux-Malades de 341 pieds 9 pouces 3 lign., &c. & la Montagne de l'Ouest aura ses 379 pieds 9 pouces comme celle de Sainte Catherine. Ce qui paroît assez probable, même par comparaison avec tout ce qui environne. Les montagnes de *Bon-Secours* & de *Belbeuf* sembleroient plus élevées au coup d'œil. Le Barometre leur a donné le même dégré d'élévation, le premier Septembre 1777. La raison de cette différence apparente vient de ce que la vallée est constamment plus profonde au point de la courbure de l'anse de la Seine, que le long des deux branches.

Ainsi en ajoutant à cette élévation celle que prend le niveau de la Ville, au bord de la Seine, au-dessus du niveau de la mer *, on jugera aisément que nos chaînes de montagnes ou de hautes collines, qui bordent les Vexins & une portion du Pays de Caux, ont au moins 400 pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, ainsi que les terres contiguës à leurs sommets.

* V. page 212, Note (*).

Nous croyons même pouvoir avancer, qu'en s'éloignant vers le centre de la région Septentrionale, spécialement du côté de l'Orient, on trouvera des terres élevées à plus de 500 pieds au-dessus de la mer.

eſt entierement ouverte à une large plaine, formée dans la vallée de Seine, entre les deux branches d'une anſe conſidérable, repréſentant les $\frac{3}{4}$ d'un cercle ovalaire, dont le diametre tranverſal, le plus éloigné, a plus de 5000 toiſes en largeur, & celui de la plus petite ouverture ſur Rouen, porte environ 2000 toiſes. C'eſt ſur cette derniere ligne, un peu obliquement arquée, qu'eſt ſitué ce Port, ſi naturel & ſi commode, qui le rend l'entrepôt de Paris; & qui procure autant de richeſſes à nos Négocians, que d'aiſance & de travail au Peuple de Rouen. Mais c'eſt auſſi cette expoſition, qui fait ſouvent reſſentir ſur le Port une température, toute différente de celle qui regne dans la Ville; intempérie du moment, qui ſemble nous tranſporter dans un nouveau Climat, ſur laquelle nous avons cru précédemment devoir prévenir nos Concitoyens.

Climat général de Rouen & de ſes environs.

Cette plaine qui s'étend à près de trois lieues vers le Sud, couverte en partie par la forêt de Rouvray, n'offre d'ailleurs qu'un ſol ſablonneux, juſqu'à la rive de la Seine, qui préſente des prairies d'un fonds également ſablonneux. Elle eſt renfermée entre les chaînes de montagnes de *Canteleu* & de *Belbeuf*, qui la rétreciſſent à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & à l'Eſt-Sud-Eſt: leur direction ſe formant obliquement, avant de toucher à l'arc de cercle, qui termine leur chaîne derriere la Ville. Ces ſables ſont incultes, en grande partie; &, dans la portion cultivée, il ne croît, pour ainſi dire, que du ſeigle & quelques légumes.

C'eſt elle que nous avons réſervée pour établir le Climat de Rouen. Effectivement on peut aiſément preſſentir, par l'expoſition des lieux, que cette Ville doit en avoir un particulier, & différent à quelques égards de ceux des Contrées qui l'avoiſinent; puiſque les montagnes, qui l'environnent, ne la laiſſent ouverte qu'aux vents Méridionaux, & qu'elles préſentent au Soleil un côté concave, qui doit produire l'effet d'un miroir ardent ſur les terres qui ſont au bas. C'eſt cette cauſe qui retient le Thermometre plus haut dans les portions de la Ville qui ſont à l'abri

des vents, qu'il ne l'eſt dans les plaines au-deſſus des montagnes (*r*). Une ſeconde cauſe eſt encore la nature du ſol de la Ville, des montagnes voiſines & celui de la plaine dont elle reçoit le courant le plus conſidérable. « Pour ce qui eſt de la na-
» ture des terreins, on ſçait qu'un ſol pierreux, plein de ſable & Hiſt. Natur. de l'Air, Tom. IV. §. X.
» de craie, réfléchit tous les rayons du Soleil, & les renvoie
» dans l'air, tandis qu'un ſol noir, gras & humide en abſorbe la
» plus grande partie..... ce qui fait que dans les terreins ſablon-
» neux le viſage eſt brûlé par la force de la réverbération, tan-
» dis qu'à peine on éprouve quelque chaleur aux pieds ».

(*r*) Nous devons faire obſerver que cette vérité générale ſouffre beaucoup d'exceptions relatives. Par exemple, il ne faut pas confondre la température qui regne dans les plaines avec le dégré de chaleur qu'on éprouve ſur la cime de nos montagnes, dans les beaux jours d'été, lorſque, le Ciel étant clair, le Soleil en a échauffé le crayon & les terres, depuis ſon lever juſqu'à trois heures d'après-midi. Alors le Thermometre expoſé ſur la cime du Mont-aux-Malades, tourné vers le Nord & placé à l'ombre, a marqué pluſieurs fois un dégré, un dégré & demi de plus, à la même heure, qu'un autre reſté dans ma cour, où le Soleil n'avoit pas pénétré, parce que ſa déclinaiſon étoit déjà conſidérable. (C'étoit à la fin d'Août & en Septembre.) Il en arrivera de même toutes les fois que l'Obſervation aura été faite dans un lieu que l'élévation des maiſons & d'autres circonſtances rendent plus frais, par accident. Mais la température de la plaine étoit moins chaude que ſur la cime de la montagne. Nous nous en ſommes aſſurés dans les jours ſuivans, le Ciel étant également ſerein, en portant notre Thermometre dans les Campagnes. D'ailleurs on avoit obſervé l'effet contraire, lorſque le Soleil occupoit un plus haut dégré d'aſcenſion ſur l'horizon (les 16 & 17 Juillet, même année 1777) : il en avoit été ainſi dans les chaleurs de la fin de Mars. Alors le Thermometre montoit à un demi-dégré, un dégré de plus dans ma cour que ſur la même montagne. Cette différence, remarquée dans le mois de Mars, prouve bien que le ſol des montagnes n'avoit pas été encore aſſez échauffé ; & qu'il exiſtoit dans la Ville des cauſes occaſionnelles, capables de produire ce changement dans la température. La même exception, relative aux circonſtances, s'eſt retrouvée en obſervant la température ſur les ſables de Sotteville, qui, le même jour & à la même heure, le Ciel ayant toujours été ſerein, ſe trouva de 17 dégrés d'aſcenſion, & ſeulement de 16, au lieu ordinaire de mes Obſervations Météorologiques.

Cet effet feroit bien plus conftant, & la plaine beaucoup plus aride, puifqu'elle defcend du Sud au Nord, en plan incliné vers la concavité des montagnes, fi elle n'étoit en quelque forte rafraîchie par différens moyens qui y concourent. Ce font 1°. le cours de la Seine dans deux rameaux, prenant une étendue de plus de dix mille toifes en longueur, & de près de deux cens de largeur, avec une profondeur ordinaire de 15 à 25 pieds: maffe d'eau étonnante pour une plaine d'une étendue bornée, & qui eft mife en mouvement, en plus grande partie, deux fois en 24 heures, par le flux de la mer. 2°. La forêt de Rouvray, coupée de plufieurs vallons, en outre que par fes émanations elle doit porter un peu de fraîcheur dans l'athmofphere, eft encore capable de l'ébranler par une forte de trémouffement d'air, ou vent léger, inféparable du calme même d'une forêt. 3°. Nous obferverons enfin que les chaînes de montagnes ou hautes collines, qui forment le lit de la vallée de Seine, laiffent s'ouvrir dans cette anfe plufieurs vallons qui lui apportent des courans d'air du Levant, du Septentrion & du Couchant. Les premiers fortent des gorges profondes de l'*Efcure*, de *Neuvillette*, de la *Mi-Voye*, de *S. Adrien*, de *Gouy*.

Du Septentrion naît, en premier lieu, un vent abfolument inévitable, qui dépend du mouvement de vibration ou d'attraction que l'athmofphere d'une Ville concave, échauffée du matin au foir dans les beaux jours, communique à la maffe qui touche la cime de nos montagnes : d'où il arrive que l'air plus denfe, attiré par l'air raréfié, gliffe fur la furface des plaines élevées au Septentrion, & paffe pardeffus la Ville, pour s'étendre dans la plaine baffe de l'anfe qui fait face à Rouen. Cette efpece de grand courant, ce vent, peut être aifément obfervé au-delà de la rive gauche de la Seine, fur-tout par ceux qui reviennent de la terraffe du Cours de la Reine à la Ville, un peu avant le coucher du Soleil. --- Dans cette même direction, à l'Occident de la Ville, nous voyons l'affaiffement de la cime ou prolongement Sep-

tentrional de la montagne de *Pestel*, à sa jonction avec le Mont-aux-Malades, donner lieu à un foible courant de vent de Nord, qui traverse la chaussée de *Déville*, & va se porter sur le quartier de *Bonnes-Nouvelles*. Mais le courant le plus remarquable dans cette direction Septentrionale, est celui qui vient par la vallée d'Yonville ou de Bapaume, dont nous avons fait la description précédemment.

V. la distribution de cette Vallée dans la Contrée N°. III.

C'est à ce courant d'air que le quartier du Lieu-de-Santé doit en grande partie sa salubrité. Car son exposition propre seroit faite pour y attirer les maladies. Nous avons effectivement fait remarquer que les montagnes qui bornent la Ville au Couchant s'éloignoient un peu, en décrivant un arc de cercle. Mais cette portion de terrein est remplie de jardins potagers, de prairies, où les inondations peuvent pénétrer. D'ailleurs elle offre encore, vers le Couchant, les prés marécageux de Bapaume; ce qui rend ce petit Canton plus sujet aux brouillards. On peut même ajouter que le Soleil Levant les chasse & les fixe dans cette espece de cul-de-sac, où ils séjourneroient beaucoup plus long-temps, si le courant de Bapaume n'en emportoit une portion. La plus grande direction de ce courant se porte enfin sur le voisinage des Chartreux; & l'autre est forcée de circuler le long de la chaîne de la montagne où se trouve adossé *S. Gervais*, en cédant au courant que la riviere fait glisser sous les côtes de *Canteleu* (*).

(*) M. le Cat a fait graver trois planches, représentant diverses vues de la Ville de Rouen dans ses principales expositions. Elles rendent assez sensiblement son aspect principal & la disposition de ses courans. Il les fit graver pour servir à l'intelligence & à la publication d'une Collection d'Observations recueillies en ce Climat, pendant une suite de plusieurs années. Ce Manuscrit est resté inconnu; & c'est sans doute une perte pour les Gens de l'Art, comme pour nos Habitans..... A l'instant où nous écrivons, M. Cochin, Artiste si célebre, dessine deux points de vue différens de notre Port & de la Ville: gravures très-agréables, qui occuperont un rang distingué dans sa grande Collection des Ports de France, bientôt achevée, par ordre du Gouvernement.

On obſervera donc que la Nature ſemble avoir réſervé ce courant & celui de la vallée de Darnétal ; le premier dans la direction du Nord, & l'autre, dans celle de l'Orient, pour balayer l'air brouillardeux, humide, que le tourbillon d'une grande Ville & ſon expoſition devoient néceſſairement rendre épais, en étouffant ſa circulation. Il faut cependant convenir que celui de l'Eſt n'a pas conſervé toute ſon action ; & qu'un obſtacle artificiel, qui peut augmenter encore ſa réſiſtance par la ſuite, lui enleve une partie de ſa force expulſive. C'eſt la chauſſée du Cours Dauphin, dont l'élévation & les plantations s'oppoſent autant à la libre iſſue de l'air, par le débouché de la vallée, ſous le Mont de Sainte Catherine, qu'elles empêchent le courant du Sud-Eſt de pénétrer librement dans le quartier de *Martainville*. Double déſavantage, d'autant plus nuiſible que dans cette portion Orientale, préciſément entre la montagne & le chemin exhauſſé, la Ville voit contre ſes murs une portion de marais très-bas & aquatique, qui conſerve long-temps le brouillard & les vapeurs qui s'y élevent.

La chaîne des hautes collines qui couvrent cette plaine au Couchant, eſt couronnée de la forêt de Roumare : mais ces collines s'affaiſſent un peu à leur extrémité Méridionale, & la plaine deſcend depuis la forêt au-deſſus de Sahurs, en plan incliné, à la Seine. A cet endroit, la grande anſe ou la plaine de ſable, qui fait face à Rouen, reçoit un courant conſidérable qui vient de l'Oueſt, en longeant les côtes de la Bouille & de Moulineaux. Dernier courant, qui conſerve d'autant plus d'action & d'énergie, qu'il eſt plus fréquemment ébranlé par le grand mouvement de la *Barre* qui s'éleve avec le flux. On ſçait avec combien d'impétuoſité cette onde roulante remonte la Seine, ſur-tout dans les grandes mers ; avec quelle force elle fait jaillir ſes eaux quand elle rencontre de grands obſtacles ; avec quelle violence elle entraîneroit & renverſeroit peut-être les navires qui ſe trouveroient à ſon paſſage, ſi l'on n'avoit la précaution de les ranger au milieu de

de la riviere. Tel on obſerve à Libourne & ſur les bords de la Dordogne l'effet, peut-être un peu plus impétueux, de ce tourbillon qu'on appelle le *Macaret;* avec cette différence que ſon retour n'eſt point marqué comme celui de la *Barre* dans la Seine. On conçoit donc aiſément que l'impulſion, donnée à la grande maſſe de l'athmoſphere qui occupe la vallée de Seine au Couchant, ſera communiquée de proche en proche par-tout où ce torrent l'aura ébranlée, & qu'il en réſultera néceſſairement pour notre plaine un vent d'Oueſt, frais & humide. Mais nous conviendrons que ce courant s'établit à près de trois lieues de diſtance de la Ville. Au moins doit-il contribuer pour quelque choſe à rafraîchir l'air brûlant que les vents Méridionaux nous apportent.

C'eſt dans cette anſe que nous établiſſons le Climat général de Rouen; & nous y comprenons, avec le Fauxbourg de S. Sever, les paroiſſes de *Sotteville*, de *S. Etienne du Rouvray*, d'*Oiſſel*, toutes aſſiſes ſur le ſable; celles de *petit* & *grand Quevilly*, de *petit* & *grand Couronne*, ſur un ſol de ſable & de prairies.

Effectivement l'athmoſphere de notre Ville, doit recevoir une influence bien ſenſible de cette maſſe d'air, qui ſe trouve reſſerrée dans les limites naturelles de notre plaine baſſe & ſablonneuſe (*s*), c'eſt-à-dire, de l'anſe de Rouen, dans la vallée de Seine.

Climat particulier de la Ville.

Ce n'eſt pas que l'aſſiette de la Ville & ſon expoſition, ſa conſtruction même, n'apportent à l'air de Rouen quelques différences eſſentielles. La quantité de maiſons amoncelées, d'où s'exhalent continuellement des vapeurs que produiſent des feux, en nombre prodigieux, & une multitude de corps vivans qui y

(*s*) Les prairies de Sotteville, & toutes celles qu'on voit dans cette vallée, préſentent bien effectivement un ſol de terre glaiſe, de bon fonds de prés à leur ſurface, c'eſt-à-dire, à 1, 2, 3 pieds de profondeur; mais cette couche ne fut produite que par le dépôt des débordemens de la Seine; & on trouve partout, ſous cet *humus*, le grand banc de ſable, qui eſt le fonds propre de cette anſe.

ſéjournent ; l'aſpect du Soleil, dont les rayons ſont reçus & concentrés dans un terrein, d'ailleurs propre à réfléchir les particules ignées, miſes en mouvement : (effets dont l'énergie s'accroît prodigieuſement toutes les fois que les vents dominent depuis le Sud-Eſt juſqu'au Sud-Oueſt) ; la direction de ces mêmes vents plus rapprochée, plus concentrée par les chaînes des montagnes paralleles, qui les conduiſent plus sûrement ſur la Ville ; ſon expoſition Méridionale, qui s'éleve en amphithéatre adoſſé contre la baſe des montagnes circulaires & concaves.... Voilà, ſans doute, autant de cauſes qui ſe multiplient, & concourent mutuellement à y développer les pernicieux effets des vents Méridionaux, & d'une chaleur exceſſive, relativement au dégré de latitude de la Contrée. Ces effets ſont évidens : ils ſont ſi marqués & ſi rapides, que les vents de cette bande n'y ſoufflent pas deux heures de ſuite, ſans nous procurer des vapeurs chaudes, des exhalaiſons brûlantes, des bouffées d'air étouffant ; on ſe ſent ſaiſi, dans les rues, d'une chaleur auſſi conſidérable que celle d'un poële, dont on approcheroit pour la premiere fois du jour : *Calefaciunt quidem magis, quòd cava ſint loca, & undiquè circumdata. At quibus montes ad Auſtrum vergunt, in his Auſtri ſqualidi & morboſi ſpirant.*

De victûs ratione, L°. ij.

D'un autre côté, le voiſinage de la Seine, dont l'anſe de Rouen eſt environnée, la proximité de pluſieurs forêts, la concavité de la Ville, & la profondeur de ſon abaiſſement au-deſſous de la cime des montagnes ; la privation des courans du Nord, le peu d'élargiſſement de ſes places, la diſtribution oblique & coudée de ſes rues, la plupart trop étroites ; la conſtruction de ſes maiſons en bois & en plâtre ; les planchers également de plâtre, ſubſtance abſorbante qui attire toujours l'humidité ; la mal-propreté de ſes rues, ſur-tout dans les bas quartiers (objet qui devroit réveiller l'attention d'une Police plus ſévere) ; une multitude de latrines qui ne ſont nullement balayées par aucun courant d'eau, & qui communiquent même beaucoup de puan-

teur à la plupart des maisons : mille autres causes sont capables d'y attirer l'humidité, de l'y fixer dans les temps pluvieux, de la rendre plus durable & plus froide ; d'attirer encore les brouillards, de les conserver plus long-temps, sur-tout dans certains quartiers.... De là naît, sans doute, encore une Constitution d'athmosphere souvent humide, alternativement chaude & froide : celle qui accompagne les vents d'Ouest-Sud-Ouest, la Ville restant ouverte au Couchant d'hiver. *Hi enim, quòd magnas in corporibus caloris & frigoris mutationes faciunt, noxii sunt. Quod sanè iis contingit, qui loca palustria & calida, juxtà magna flumina, incolunt.* Aussi combien n'éprouve-t-on pas, dans Rouen, de ces contrariétés de saison & de température, de passage du chaud au froid, de l'humide au sec, souvent dans un même jour, dans l'espace d'une ou deux heures ; & même quelquefois en changeant de quartier, ou de rue, dans la Ville !

Nous donnerons bientôt le Tableau des affections & des maladies qui résultent de cette double cause locale, & d'une multitude d'accidentelles ; mais il nous faut auparavant exquisser la distribution de la Ville, & peindre ses Habitans.

Distribution de la Ville en ses principaux quartiers.

La Ville de Rouen, qu'on pourroit naturellement distribuer aux quatre principaux points de l'horizon, & partager à *la Crosse* en quatre grands quartiers, par les deux rues qui la traversent ; l'une du Sud au Nord, l'autre de l'Est à l'Ouest, doit cependant ici recevoir de nouvelles divisions relatives à l'exposition, au courant d'air, à la nature même du sol, & peut-être des Habitans de chaque quartier.

Nous y distinguons six quartiers principaux ; celui de Martainville... de S. Hilaire... de la Crosse... de Cauchoise... de la basse Ville, ou des marais... de S. Sever, auxquels on pourroit ajouter séparément encore le petit Canton d'Eau-Plet ; celui de S. Gervais, *la Chaussée de Déville.*

Quartier de Martainville.

1°. Le quartier de Martainville occupe la partie du Sud-Est de la Ville, & le fonds d'une partie de la vallée de Darnétal : il se

trouve aſſis dans un bas marais, peu étendu, mais peu au-deſſous du niveau de la rue de Martainville; marais où l'eau ſéjourne dans l'hiver. Son influence ne s'étend guere que ſur *S. Paul*, la paroiſſe de *S. Maclou*, qu'il renferme toute entiere, & la baſſe portion de celle de *S. Vivien*. Ce quartier eſt le plus humide de la Ville, dont il eſt ſéparé par le cours de la Robec : nous lui avons cependant accordé une portion des courans de la vallée de Darnétal & de la gorge de Bon-Secours ; mais leur action eſt en partie concentrée par les plantations du Cours Dauphin, conſidérablement élevé en chauſſée entre la Seine & le marais, plus encore par l'extrême hauteur de la montagne de S[te] Catherine : obſtacles très-oppoſés au concours des vents d'Orient & du Midi, qui ſe corrigeroient mutuellement, s'ils avoient une circulation plus décidée. Il eſt difficile, ſans doute, d'y procurer un plus grand courant d'air ; mais l'utilité publique exige qu'on ne l'offuſque pas davantage, par de nouvelles plantations, qu'on donne du jour & des ouvertures ſous celles qui ſont faites, en élaguant les arbres. Combien ne ſeroit-il pas plus avantageux de combler le marais, en l'exhauſſant (*) ! Les petites rivieres de Robec & d'Aubette y ont fixé la demeure d'une infinité de Fabriquans & de Teinturiers : la rue Malpalu, la plus conſidérable, eſt occupée par des Négocians ; mais le centre du quartier eſt rempli d'un Peuple, qu'on croiroit étranger au Climat de Rouen. Les hommes & les femmes y ont des habitudes à peu près uniformes, fréquentent enſemble les cabarets, boivent beaucoup

(*) A peine nos deſirs ſur cet objet étoient-ils formés, que nous avons vu briſer la carriere du Mont de Sainte Catherine, pour élever les terres du marais; M. l'Intendant & les Officiers Municipaux ayant réſolu d'y bâtir des Cazernes, de conſtruire une place d'armes, &c. Nous voyons avec le plus grand plaiſir, que ce terrein ſera moins humide, que les maiſons voiſines ſont déjà moins étouffées ; que la circulation de l'air y eſt plus libre : objets qui procureront plus de ſalubrité au quartier de Martainville, pourvu qu'on ait l'attention de ne point donner trop d'élévation aux nouvelles plantations, & de n'en point faire une fûtaie, capable de fixer de nouveau les brouillards.

d'eau-de-vie : ils ſont mal colorés, ont la peau baſanée, noire, ſont maigres, & annoncent aſſez la miſere qui regne dans leurs habitations humides & mal-propres. Ils vivent de mauvais fromage, de ſalines, de fruits verds, en été & dans l'automne. Telle eſt leur nourriture habituelle, dont ils ſe dédommagent, lorſqu'ils paſſent la journée entiere dans la crapule & l'ivrognerie.

C'eſt encore dans ce quartier que ſe trouvent l'Hôpital des Valides, (maiſon immenſe, où l'on voit une peuplade de plus de deux mille vieillards & enfans trouvés) & le dépôt des Mendians : double ſéjour fait pour attirer la contagion, & la réunir aux autres fléaux de l'humanité, ſi l'attention publique ceſſoit de veiller au bon ordre de ces maiſons. Souvent les Maladies Epidémiques commencent dans ce double aſyle de la miſere ; & elles y ſont plus meurtrieres. La Grippe enleva beaucoup de gens valétudinaires & vieillards dans l'Hôpital. J'ai vu des Maladies cruelles dans le dépôt des Mendians. La petite Vérole commence preſque toujours ſon invaſion dans ce quartier : elle s'annonça dans l'Hôpital en 1773, & ſe communiqua bientôt à tout le voiſinage. En général, toute Maladie courante eſt plus meurtriere dans ce quartier ; & les Epidémies y ſeroient nombreuſes & redoutables, ſi la plupart de ces malades n'étoient enlevés pour l'Hôtel-Dieu.

A l'extrémité de l'Orient Méridional du quartier de Martainville, on rencontre le Fauxbourg d'*Eau-Plet*, compoſé d'une portion des Habitans de *S. Paul* & de *Bon-Secours*. Ce petit Canton eſt adoſſé contre la baſe de la chaîne des montagnes du Sud-Eſt, qui le défendent du Septentrion ; mais non du Nord-Oueſt, dont il reçoit l'impreſſion, moins marquée cependant que celle du Midi : & au ſurplus la Seine le borne de très-près. Ses Habitans paſſent pour être fort expoſés aux Maladies produites par les viciſſitudes de l'athmoſphere, aux douleurs, aux catarrhes, aux fievres plus catarrheuſes & humorales que putrides. Leur ſobriété & l'habitude du travail, contribuent à leur en faire

ſupporter la durée, ainſi qu'à les terminer, pour l'ordinaire avantageuſement. Ce ſont des Fabriquans & Manufacturiers.

Le Docteur Rouelle, qui a vu beaucoup de malades de ce petit quartier, nous a aſſuré avoir remarqué de bons effets des eaux minérales, dont ils font un grand uſage : il croit même devoir attribuer à la ſalubrité de ces eaux, le caractere plus traitable des maladies qui s'y rencontrent.

Quartier de S. Hilaire.

2°. Le quartier de S. Hilaire, qui comprend le Fauxbourg de ce nom, la paroiſſe entiere de *S. Nicaiſe*, une partie de celle de *S. Vivien*, & la plus grande portion de celle de *S. Godard*, eſt aſſis ſur la roche, à plus de cent & cent cinquante pieds d'élévation au-deſſus du niveau du Port : ce qui ne l'empêche cependant pas d'être encore défendu du côté du Septentrion, tant par les murs de la Ville, que par les montagnes ; mais il reçoit le plus grand courant de la vallée de Darnétal, du côté de l'Eſt : courant qui rend ce quartier plus découvert, plus expoſé aux grands froids, mais en même-temps plus purgé des brouillards & des exhalaiſons de la Ville : cette vallée eſt ouverte préciſément au Soleil levant du premier Octobre. D'un autre côté, les vents du Midi, le Soleil, peu de temps après ſon lever, juſqu'à cinq heures de ſoir, en été, y dominent plus que dans le reſte de la Cité. Le Peuple y eſt compoſé principalement de Tiſſerands & Toiliers : les femmes, les enfans, filent le coton. On remarque déjà quelque différence entre ceux-ci & les Habitans de Martainville : d'ailleurs quand la miſere y ſeroit égale, le quartier auroit toujours un avantage de plus ; celui de la propreté, & d'un air plus pur : auſſi la couleur de la peau eſt-elle plus animée ; & on peut dire en général que ceux-ci ont l'air plus vivant.

C'eſt preſque toujours dans ce quartier ou dans celui de Martainville, que la petite Vérole s'annonce, lorſqu'elle doit être épidémique : ce ſont les ſeuls qui ſoient véritablement expoſés aux courans de l'Eſt. Il eſt rempli d'un grand nombre de Maiſons Religieuſes, dont l'emplacement occupe une vaſte étendue de

terrein. On y a vu quelquefois des Epidémies, rarement de mauvaiſe qualité. La fievre rouge ſcarlatine, commença en 1776 à ſe manifeſter dans ce quartier, aux environs & dans la Maiſon des Dames Gravelines : elle devint enſuite générale au *College*, à *Joyeuſe*, à *S. Nicaiſe*, & dans la grande rue de *S. Hilaire*, plus qu'à *S. Maclou;* mais s'il en périſſoit quelques enfans, c'étoit faute de précautions & de ſoins, le plus ſouvent même au moment de la convaleſcence. J'y ai vu, dans les étés, des fievres pétéchiales, vraiment ardentes, chez des gens du Peuple : je ne les ai point rencontrées contagieuſes, quoiqu'elles euſſent préſenté des accidens de malignité, ou de diſſolution putride.

3°. Le quartier de la Croſſe s'éleve au-deſſus du niveau de celui des marais, & va gagner, en montant aſſez ſenſiblement, les hauts quartiers, dont il fait partie : il commence près de Notre-Dame, où la Seine faiſoit autrefois remonter ſes eaux, & comprend tout ce qui compoſoit l'ancienne Cité, avant qu'on eût bâti ſur les marais. On n'y remarque d'autres courans, que ceux qui peuvent tomber ſur la Ville, dont il eſt aujourd'hui le centre. Il eſt à croire cependant que la rue *Beauvoiſine*, contiguë à celle *des Carmes*, qui le traverſe dans l'expoſition de la Ville du Midi au Nord (Sud-Sud-Oueſt Nord-Nord-Eſt, ou plein Soleil d'une heure), ainſi que l'ouverture de la rue de la *Groſſe Horloge*, qui vient de l'Oueſt, porter un courant ſur la Cathédrale; que même celles de *Ganterie*, de *l'Hôpital*, qui lui ſont paralleles, & dans la direction de l'Eſt à l'Oueſt, en partant de la place *S. Ouen*, peuvent y procurer du frais, & moins d'humidité que dans quelques autres quartiers.

Quartier de la Croſſe.

Celui-ci, qu'habitent en plus grande partie le Clergé, la Magiſtrature, peu de Négocians, beaucoup de Marchands, aiſés & riches, eſt en général aſſez ſain. Nous y comprenons *Saint Etienne-la-grande-Egliſe*, *S. Herbland*, *la Ronde*, *S. Nicolas & S. Amand*, qui avoiſinent le quartier de Martainville; *S. Lo*, *S. Ouen*, *S. Laurent*, une grande partie de *S. Godard;*

le Canton du Bailliage, & même une portion de *Saint Patrice.*

Nous pouvons joindre à ce quartier, le petit Fauxbourg de Bouvreuil, qui en occupe les hauteurs, au-delà des murs de la Ville; & qui reçoit, ſans aucun obſtacle, les vents du Midi avec l'aſpect du Soleil, peu de temps après ſon lever, preſque juſqu'à l'inſtant de ſon coucher. On y a obſervé pluſieurs fois des fievres bilieuſes, très-ardentes, dans leſquelles l'eſprit de ſoufre pouvoit être adminiſtré à grande doſe.

Quartier de Cauchoiſe.

4°. Le quartier de Cauchoiſe, où l'on voit le Lieu de Santé, reçoit l'influence plus marquée du vent de Sud-Oueſt & de ceux du Couchant, qui arrivent en partie le long du cours de la Seine, ſous la chaîne Occidentale des montagnes; en partie pardeſſus la forêt de Roumare & les gorges de Canteleu. L'expoſition de ce quartier le place au courant de ces vents qui viennent ſe perdre contre la baſe demi-circulaire des Monts de Triboudet & Mont-aux-Malades : là ſe trouvent la paroiſſe de *S. Gervais*, la Chauſſée de *Déville*, ſous un côteau, où des légumes & des fumiers en corruption, laiſſent échapper des émanations dangereuſes. Nous y joignons *S. André de Cauchoiſe;* les paroiſſes de *S. Pierre-le-Portier*, *S. Vigor*, *Sainte-Marie-la-Petite*, *S. Michel*, *S. Sauveur*, *Sainte-Croix-des-Pelletiers*, *S. Jean*, *S. Pierre-l'Honoré*, *S. Martin-ſur-Renelle*, & la portion Occidentale de *S. Patrice.*

Ce quartier eſt borné au Sud-Oueſt, par les prés & les marais potagers de S. Gervais, par les prairies de Bapaume & les marais de Quevilly, que partage le cours de la Seine; & au Septentrion, par une chaîne de hautes montagnes, dont nous avons parlé : il partage avec la plaine une portion du courant de la vallée l'Yonville; & voit le Soleil d'été, depuis 8-9 heures du matin juſqu'à ſept heures de ſoir. C'eſt cependant dans cette anſe demi-circulaire, quoique très-ouverte, que s'élevent plus fréquemment les brouillards d'automne; & qu'ils réſident d'autant

d'autant plus long-temps, que le Soleil du matin les y chaſſe, que les montagnes même les y retiennent.

C'eſt à une pareille cauſe que notre Confrere, M. Pinard, a cru devoir attribuer l'origine & les progrès de la fameuſe Epidémie de 1753, dont nous rendrons bientôt compte. Ce Médecin a fondé ſon opinion ſur ce qu'elle n'a attaqué que la moitié de la Ville, qui eſt ſituée à l'Oueſt, dans laquelle il obſerva que le brouillard avoit été plus abondant, & qu'il avoit ſéjourné plus long-temps; encore n'y eut-il ſpécialement qu'un certain nombre de Paroiſſes de ce quartier qui en furent infectées, tandis que la portion Orientale de la Ville n'en reçut point l'impreſſion. (V. le Journal des Sçavans, Septembre 1755.) -- Il eſt encore prouvé par l'Obſervation, que les maladies qui affectent les Jardiniers de Déville & le Peuple de S. Gervais, ſont plus ordinairement de mauvaiſe qualité, plus difficiles à combattre, plus ſujettes à dégénérer en fievres putrides, en éruptions ſymptômatiques, &c. que dans les quartiers du Levant; & même que dans le Fauxbourg d'*Eau-Plet.* Notre pratique, & celle du Docteur Rouelle, ſont d'accord ſur ces faits.

5°. Le quartier de la baſſe Ville ou *des Marais*, & terreins rapportés, où ſe trouve le Port, occupe plus préciſément le pied des montagnes & côteaux qui ceignent ou couronnent la Ville. Nous l'étendrons dans ſa longueur, depuis la porte *Jean-le-Cœur* juſqu'au *Vieux-Palais :* il comprendra les paroiſſes de *S. Denis*, celles de *S. Cande-le-Vieux* & *le Jeune*, *S. Martin-du-Pont*, *S. Pierre-du-Châtel*, *S. André;* les grandes paroiſſes de *S. Vincent*, *S. Eloy.*

Quartier de la baſſe Ville, ou des Marais.

Celui-ci eſt le plus ſuſceptible des variations de l'athmoſphere, & des intempéries du jour, pour parler le langage d'Hippocrate. Car d'un côté, il avoiſine le Port, où le Soleil luit, dès que le Ciel eſt ſans nuages; mais en partant d'un principe général, (« le » décroiſſement de la chaleur eſt proportionné à l'augmentation » du dégré de hauteur des lieux, *cæteris paribus*, ») en admet-

Tranſact. Philoſoph. art. 17. Année 1766.

tant, dis-je, l'inverſe de cette propoſition, il reſte évident qu'on doit ſouvent éprouver ſur le Port une température de printemps ou d'été, comme nous l'avons dit ailleurs : tandis que, d'un autre côté, l'intérieur de la Ville reſte ordinairement plus humide & plus frais, en raiſon du dégré d'élévation & de la direction des maiſons & des rues, qui ſont fermées à cette même expoſition, qu'on trouvoit trente pas au-delà. C'eſt ainſi que la rue des *Charrettes*, une des plus conſidérables de Rouen, reſte toujours humide, remplie de boues, & ſemble la plus mal policée de la Ville.

Ce quartier eſt habité plus ſpécialement par nos riches Négocians, & par une portion des Gens deſtinés aux travaux du Port. Après celui de Martainville, c'eſt le plus mal-ſain, un des plus expoſés aux affections catarrhales, aux maladies putrides & malignes. Dans l'automne de 1775, (après un été fort chaud, & humide en Septembre) la fievre ardente-bilieuſe, que nous décrirons dans ſa Conſtitution, ſe cantonna, pour ainſi dire, dans ce quartier ; & fit plus de ravages dans les paroiſſes de *S. Vincent* & de *S. Eloy*, que par-tout ailleurs.

Il eſt encore expoſé aux inondations : la Seine pénetre juſques dans ſes rues, & l'eau ſéjourne long-temps dans les caves. En 1740 elle déborda juſqu'à 16 pieds au-deſſus de ſon niveau. Le temps des inondations, comme celui des glaces, eſt un moment de calamité pour le Peuple, parce que les travaux du Port ſont ceſſés, & que ce travail eſt ſa reſſource la plus momentanée, comme la plus certaine. Alors le ſurcroît de miſere, & la rigueur de la ſaiſon, fourniſſent beaucoup de maladies dans cette claſſe de Citoyens.

Quartier de S. Sever.

6°. Le quartier de S. Sever, Fauxbourg mieux bâti que Rouen, plus grand, plus peuplé, plus vivant que ne le ſont beaucoup de Villes du moyen ordre, eſt aſſis en partie ſur la prairie, en partie ſur le ſable, à la rive gauche de la Seine, qui borne ſa portion Septentrionale ; & qui baigne, dans ſes inondations, les prairies

qu'il possède à l'Ouest & à l'Est. Sa portion Méridionale fait face aux sables, à la plaine & à la forêt de Rouvray, qui n'en est distante que de douze cens toises.

S. Sever est rempli de Manufactures, qui donnent du travail à un très-grand nombre d'Ouvriers. Celles de Faïance sont très-multipliées, & perfectionnent chaque année ce genre de commerce, en rendant leurs ouvrages plus polis, plus rapprochés des faïances de Strasbourg & de la porcelaine. On y voit à l'extrémité Orientale & Méridionale du Fauxbourg, une Manufacture d'Huile de Vitriol, dont le voisinage a beaucoup effrayé les Citoyens dans les commencemens de cet établissement. On a prétendu que les plantes, les légumes, les arbres fruitiers, en avoient beaucoup souffert; & que la vie des hommes y étoit en danger. Ces plaintes ne furent certainement point sans fondement : mais on avoit considérablement exagéré les faits, comme il a été reconnu par la Commission nommée par le Conseil pour les vérifier. Nous n'avons rencontré personne dont la santé en ait souffert quelque altération. Mais il faut convenir, que, lorsque les exhalaisons sulfureuses s'évaporent, & sont portées par le vent sur quelque maison voisine, tous ceux qui l'habitent sont saisis de suffocation, avec mal de gorge; d'une sorte d'oppression asthmatique, dont les voisins se sont généralement plaints. Convenons aussi que les précautions qu'on a apporté depuis ce temps, pour empêcher l'évaporation des principes sulfureux, dont la concentration devient précieuse : précautions qu'il est intéressant pour les Entrepreneurs même de rendre de plus en plus parfaites, feront peut-être cesser entierement les murmures & les plaintes. Nous n'avons pu voir sans étonnement que les Ouvriers employés au travail de cette Manufacture étoient en possession de la meilleure santé; qu'ils conservoient de la fraîcheur, de l'embonpoint : & plusieurs enfin nous ont assuré être devenus plus robustes à ce genre de travail, un entr'autres n'avoir plus craché le sang, comme il y étoit exposé, nous a-t-il dit, avant qu'il s'y fût livré.

On emploie une grande quantité de charbon de terre pour les opérations de la Manufacture de Velours de coton ; mais les exhalaiſons qui en émanent ne peuvent être dangereuſes dans une expoſition auſſi vaſte.

Ce quartier eſt expoſé, pour ainſi dire, à l'action des vents de tous les points de l'horizon, parce que la Seine & la baſſe Ville l'éloignent beaucoup des montagnes du Septentrion, qui en ſont diſtantes de douze cens toiſes environ. Nous avons déjà indiqué quels ſont d'ailleurs les courans d'air auxquels cette portion de la plaine eſt expoſée. On y manque d'eaux de ſources ; & cette diſette s'étend depuis Rouen juſqu'aux environs de Pont-Audemer.

Dans les années humides & chaudes, ſur-tout après les inondations & la continuité des pluies, ce grand quartier, dans lequel nous comprenons la paroiſſe de *Sotteville*, voit régner les fievres d'accès, les fievres continues-rémittentes, putrides-vermineuſes ; les exanthématiques, & très-fréquemment les angines-gangréneuſes. Dans celles qui ſont humides & froides, les fluxions rhumatiſmales, des dépôts d'humeurs froides, viſqueuſes, la diſpoſition ſcorbutique. Après les brouillards de 1775, on a vu périr dans Sotteville une famille entiere, qui refuſa opiniâtrément les ſecours deſtinés à combattre le ſcorbut. En 1776 il y régna des maux de gorge ; la petite Vérole, qui y devint épidémique plus tard qu'à Rouen ; les fievres ſcarlatines dangereuſes. J'y en ai vu ſe terminer par le ſcorbut & la gangrene .... on y a obſervé auſſi quelques milliaires. Mais en 1741, après le grand débordement de la Seine de 1740, ce quartier, & ſpécialement Sotteville & le Canton des marais, fut ravagé par la fievre milliaire-maligne, qui y enleva beaucoup de monde.

En général toutes les rues de Rouen, qui ſont dans la direction du Midi au Septentrion, ſe préſentent au Soleil d'une à deux heures. Elles ſont plus ouvertes au Sud-Sud-Oueſt, & beaucoup plus défendues du Nord, non-ſeulement par la chaîne

des montagnes, mais même par les remparts, les fortifications & anciens murs; on peut encore dire, par la direction de plusieurs autres rues percées de l'Est-Sud-Est à l'Ouest-Nord-Ouest, dont les maisons viennent couper à angle droit l'ouverture au Septentrion. Ajoutez que le nombre de celles qui sont dirigées du Levant au Couchant, est le moins considérable; & qu'il s'en trouve fort peu qui traversent la Ville d'une extrémité à l'autre. Ces dernieres sont exposées au plein Soleil de huit à neuf heures, au temps des Equinoxes. D'où l'on doit conclure que généralement l'air y est étouffé, les brouillards & les émanations retenues plus long-temps; & les vents de Sud moins balayés, ou contrebalancés par ceux du Nord, qu'ils ne le devroient être pour la salubrité. On jugera, par les Observations Météorologiques, que cette exposition & la construction de Rouen y apportent des causes locales de l'augmentation de la chaleur, & de la diminution du froid.

Les eaux vives y sont abondantes, & suffisamment multipliées pour les besoins de la vie, & même pour y maintenir la propreté, quand on voudra les faire servir à cette utilité. Mais souvent on laisse aux eaux de pluies le soin de balayer les rues, & d'en enlever les immondices, par leur torrent, qui se précipite dans la Seine. Ce torrent est si resserré & si accéléré dans sa chûte, qu'après un orage ou une pluie forte, avec continuité pendant une ou deux heures, les gens de pied rencontrent, en nombre d'endroits, des obstacles à leur marche; & se voient souvent obligés de se mouiller les pieds & les jambes : cause accidentelle d'une nouvelle intempérie pour nos corps.

Ces deux objets méritent bien d'occuper l'attention du Génie Patriotique, qui doit veiller à la salubrité, comme à l'embellissement d'une Ville autant intéressante pour l'Etat que l'est celle-ci. Nous croyons qu'il seroit possible, sur-tout, d'y favoriser, & d'y rendre plus libre la circulation de l'air, la premiere cause de nos maladies; & de compenser les inconvéniens de l'exposition, de

la distribution du sol, de la concavité de notre enceinte.

Examen analysé des Eaux de fontaines de Rouen, des Eaux de puits, & de celles de la Seine.

La qualité des eaux est un objet essentiel à l'exactitude, à l'intégrité du Tableau que nous entreprenons ; & nous y fixerons absolument notre attention.

Civitas quæ ventis calidis est exposita, nous dit Hippocrate, *iis videlicèt qui inter brumalem solem exorientem & occidentem perfluunt, eique sunt peculiares ; à septentrionalibus autem ventis tecta est, ea aquarum subsalsarum copiâ abundat, quæ, cùm è sublimi scaturiant, eas æstate quidem calidas, hieme verò frigidas esse necesse est.* Il est clair que notre Observateur n'a voulu parler ici que des eaux stagnantes, ou de celles de pluies reçues dans des réservoirs non souterreins, comme pourroient être les eaux des mares, & de quelques puits fournis par les rivieres. Mais nos eaux, qui sortent de différentes sources, éloignées pour la plupart de la Ville, & qui y sont apportées par des canaux souterreins, après avoir été retenues dans des réservoirs bien clos, ne peuvent presqu'aucunement être susceptibles de ces qualités : *chaudes* en été, *froides* en hiver. Ce seroit même le contraire, si l'on ne mettoit à part le contraste de la température de l'athmosphere, dans ces saisons opposées. Car leur dégré de chaleur essentielle reste le même, à très-peu de chose près, c'est-à-dire, qu'elles font monter la liqueur à 8 & 10 dégrés au-dessus de la congelation, dans le Thermometre de Réaumur, en été comme en hiver.

La meilleure eau, nous assure Oribase, d'après Hippocrate & Galien, est celle qui n'a aucune saveur & absolument aucune odeur, qui est claire, transparente, & pure à la vue même, qui paroît agréable, & qui flatte à l'instant ceux qui la boivent ; mais sur-tout celle qui passe promptement, & qu'on rend bien. *Sique ab hypochondriis confestim descenderit, nullam aliam præstantiorem perquirito.* Ce fut d'après ces principes qu'Hippocrate regarda les eaux de pluies comme les plus excellentes. *Aquæ verò pluviales sunt levissimæ, dulcissimæ, limpidissimæ ac tenuissimæ.* Nous n'en sçavons pas plus sur le choix des eaux, quant

à leurs qualités apparentes, que ce qu'en ont écrit les anciens Médecins. Et pour ſuivre le témoignage de Celſe, nous dirons que l'eau la plus légere, c'eſt-à-dire, la meilleure à boire, *leviſſima ſtomacho, minimè gravis*, feroit le plus généralement l'eau de pluie, en la recueillant de maniere qu'elle ne ſe chargeât point des principes étrangers, ſalins & terreſtres, ou même métalliques, que pourroient lui offrir la ſurface de nos toits, les terres marneuſes ou calcaires, les canaux & les réſervoirs garnis de plomb, ſur leſquels on la feroit couler & ſéjourner. Viennent enſuite les eaux de ſource, de riviere ou de puits. Ce ſont celles qui entrent dans notre uſage journalier comme aliment, & ſouvent cômme médicament. C'eſt donc la nature de celles-ci qu'il nous eſt intéreſſant de connoître, ainſi que leurs qualités plus particulieres.

On compte à Rouen près de quarante fontaines publiques, dont la diſtribution fut rendue commode pour chaque quartier. Le nombre des fontaines particulieres eſt beaucoup plus conſidérable, puiſque chaque Officier Municipal a le droit d'en exiger une pour ſa maiſon. Mais elles partent toutes de cinq ſources différentes, expoſées à tous les points de l'horizon que peuvent préſenter, ou la concavité de la chaîne des montagnes environnantes, ou la direction de leurs prolongemens dans les vallées, qui fourniſſent des courans à la Ville. L'Obſervation des Anciens s'étendit juſques ſur la nature du ſol, & l'expoſition des lieux, d'où les ſources devoient couler, pour être bonnes. Voici comment Hippocrate s'en eſt expliqué.

Optimæ ſunt (aquæ fontanæ) *quæ ex ſublimibus locis & terræ tumulis profluunt. Hæ enim dulces ſunt & albæ, modicumque vinum ferre queunt. Tales enim ex profundiſſimis fontibus proveniunt..... Non autem eæ, quarum fontes in ſaxoſis locis ſunt, quas duras eſſe neceſſe eſt; præſertìm ſi ferrum naſcitur..... aut ſulphur, aut alumen, aut bitumen, aut nitrum..... Maximè verò commendantur, quarum fontes ad ſolis exortus, præſertìmque æſtivos*

decurrunt. Limpidiores enim & boni odoris , & leves eſſe neceſſe eſt. Secundum has quæ ſunt inter æſtivos ſolis exortus & occaſus , ſed præcipuè ad exortus. Tertio loco quæ ſunt inter occaſus æſtivos & hibernos. Deterrimè verò quæ ad Auſtrum ſpectant, quæque ſunt inter æſtivum ortum & occaſum. Et hæ iis quidem fontibus , qui ſunt ad Auſtrum, valdè pravæ ; iis verò , qui ad Septentrionem , præſtantiores. Nous ferons bientôt connoître le rapport de ces principes avec l'expérience : & combien ne ferons-nous pas étonnés que des principes poſés ſi généralement , vus en grand , s'adaptent ſi bien aux circonſtances particulieres !

Mais avant de paſſer aux plus sûrs moyens qui puiſſent être employés pour reconnoître la qualité de nos eaux, c'eſt-à-dire , à l'analyſe chymique , nous avons cru ne pas devoir négliger ceux que la Phyſique & l'Hydroſtatique préſentent ordinairement.

Il a été reconnu aſſez généralement que le ſavon s'y diſſout , plus ou moins parfaitement ; & que les légumes y cuiſent auſſi , plus ou moins promptement , à raiſon de leur meilleure qualité. Car nous nommerons quelques ſources dont les eaux ne poſſedent ces qualités que très-imparfaitement.

On peut aſſurer encore que nos meillleures eaux ne tardent pas à contracter un dégré de chaleur, proportionné à celui de la température de l'athmoſphere , ni à recevoir l'impreſſion du feu ou celle des corps échauffés qui les approchent : elles ſe réfroidiſſent de même aſſez facilement. *Celerrimè tùm calefiunt, tùm refrigerantur.* Telles ſont ſur-tout celles de la ſource d'Yonville.

Sources des fontaines de Rouen.

Nous allons indiquer premierement leurs ſources primitives, avec les principales fontaines qui correſpondent à chacune, avant d'en venir aux expériences.

I. La ſource d'Yonville, ou de S. Filleul, vient de deſſous la montagne de Peſtel, (on lit auſſi Seſtel) , qui défend la Ville du côté du Couchant (Oueſt-Nord-Oueſt). Son principal aſpect

eſt

eſt donc l'Eſt-Sud-Eſt. Elle reçoit le Soleil Levant, même au-delà du lever Equinoxial; & peut le voir juſqu'à quatre heures, au Solſtice d'hiver. Les eaux diſtillent d'un grand nombre d'endroits de cette montagne. On a réuni toutes ces petites ſources, à l'aide de canaux de pierre ou de terre, en une grande cîterne voûtée en maçonnerie, d'où partent les conduits qui apportent les eaux à la Ville. Ces eaux ſont fournies au grand réſervoir du *Lieu-de-Santé*, à la fontaine des *Jacobins*, à celle du *Vieux-Palais*, au *Vieux-Marché*, au *Marché-aux-Veaux*, à la fontaine de *S. Vincent*, à celle de l'*ancienne Poiſſonnerie*, près le Port, à la fontaine de *Liſieux*, &c.

II. La ſource de Darnétal prend ſon origine ſous la montagne du Roule, près de *S. Léger*. Cette montagne forme une maſſe ſaillante dans la vallée de S. Aubin, décrite pag. 68; & ſe trouve adoſſée au Nord-Eſt. N'ayant conſéquemment point le Levant d'été : elle ne voit pas même tout-à-fait celui d'hiver, à cauſe de la chaîne oppoſée des collines, qui lui ſont paralleles. Mais auſſi le Soleil peut la battre, peu de temps après ſon lever d'hiver, juſqu'à ſon couchant, en toutes ſaiſons. --- Elle fournit à la fontaine des *Céleſtins*, au *Bureau* ou *Hôpital des Valides*, à *Sainte Claire*, au Couvent des *Pénitens*, où ſe trouve maintenant un ſecond réſervoir, dans lequel les eaux viennent ſe rendre de la cuve de Darnétal, par des canaux ſouterreins. Elle fournit également à la fontaine de la *Croix-de-Pierre*, à celle de *S. Vivien*, de la *rue de l'Epée*, de *Sainte-Croix-Saint-Ouen*, de *S. Maclou*, des *Auguſtins*, du *Palais Archiépiſcopal*, &c.

III. La ſource Gaalor, la plus ancienne & la plus conſidérable de toutes, prend ſa ſource dans une roche au pied du Mont-aux-Malades, dont le principal aſpect eſt abſolument au Midi, ainſi que la ſource qui ſe trouve au bas de la coupe la plus Méridionale de la montagne. La coupe, d'où ſourdent les eaux, perd de bonne heure le Soleil d'après-midi, en été. D'ailleurs ramaſſées ſous une voûte, entaillée dans la roche, elles ſont appor-

tées, par un canal de pierre, à la cuve ou réservoir de Bouvreuil; & ce trajet est fort court. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les fontaines, peu éloignées de ce dernier réservoir sont moins bonnes que celles qu'il envoie au centre de la Ville. --- Celle-ci fournit à la fontaine du *Bailliage* & à celle de *S. Pierre-l'Honoré*, dont j'ai vu les eaux grumeler le savon différentes fois, mais pas constamment; aux fontaines de *S. Lo*, de la *rue de l'Aumône*, du *Neuf-Marché*, du *Palais*, de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Grosse Horloge*, de la *Crosse*, des *Carmes*, de *Sainte-Croix-des-Pelletiers*, des *Cordeliers*, de la *rue aux Ours*, de la *rue du Fardeau*, de la *rue de la Seille*, de *S. Romain*, de la *Cour d'Albane*, de la *Vieille-Tour*, &c.

IV. La fontaine de Notre-Dame sourd de dessous une terrasse, qui environnoit autrefois le Château, & qu'on voit hors la Porte Bouvreuil. Son aspect dépend conséquemment de celui de la Ville. Le sol, qui lui fournit l'eau, paroît de nature calcaire. Sa cuve est fort près de ce même endroit. Elle envoie un jet, par un canal de plomb, à l'Abbaye de S. Amand. Mais la plus grande partie va se rendre à la fontaine du *Parvis de Notre-Dame*, à celle de la *rue des Bonnetiers*.

V. La source de la fontaine du Plat a un réservoir derriere le Chœur de S. Nicaise; mais on ignore précisément d'où elle prend son origine. On ne la rencontre pas même dans le fameux *Livre enchaîné* (*) de l'Hôtel-de-Ville, où nous avons trouvé quelques in-

(*) Ce Livre, qu'on voit encore revêtu de la chaîne qui l'attachoit aux murs de l'ancien Chartrier, n'est autre chose qu'un grand plan détaillé de la source & de la distribution des fontaines de Rouen. On y voit le cours de tous les canaux souterreins, qui partent de chaque réservoir. C'est un ancien monument fort respectable, donné à la Ville par M. Jacques le Lieur, Homme qualifié, ancien Echevin, qui le donna à la Ville en 1525, auquel M. Ligot, Académicien de cette Ville, Professeur de Mathématiques, & chargé du soin des fontaines, auroit beaucoup d'additions à faire, comme on en voit déjà d'essentielles dans les différens Procès-verbaux dressés par lui-même.

ſtructions relatives à notre objet. Malgré cette incertitude, il eſt à préſumer que ſes eaux découlent de la montagne de *Biorel* ou des *Sapins ;* peut-être de celle de *S. Hilaire.* Elles ſont toutes deux adoſſées au Levant d'été, & ſe préſentent au Couchant. Elle fournit ſeulement à la fontaine du *Plat*, ſituée au centre du quartier de S. Hilaire, & aux jardins de S. Ouen. Mais elle eſt preſque unique pour la paroiſſe de S. Nicaiſe : elle ſert même à une partie des Habitans de S. Vivien.

D'après ces préliminaires, nous allons paſſer à l'examen de la peſanteur ſpécifique de nos eaux, comparée avec celle des eaux diſtillées & de celles de la Seine, négligeant abſolument la voie des *réactifs*. On conçoit effectivement que cette derniere expérience ſeroit trop peu certaine, puiſque les ſels neutres déliqueſcens & la terre abſorbante, qu'on doit trouver en abondance dans ces eaux, qui coulent à travers la terre calcaire ou le crayon, ſont capables de verdir le ſirop violat, & d'en impoſer comme les alkalis. Il en ſeroit de même de l'eſſai qu'on feroit avec le mercure, diſſous dans l'acide nitreux ; cette diſſolution formant un précipité jaunâtre avec l'eau de chaux, comme avec la ſélénite ou l'acide vitriolique. On peut conſulter le Mémoire de MM. Majault, Poiſſonnier, la Riviere le jeune, Roux & d'Arcet, Commiſſaires nommés par la Faculté de Paris, pour l'examen des eaux de l'*Yvette* *.

* Mém. de l'Académie des Sciences, année 1766.

Pour comparer avec plus d'exactitude la peſanteur ſpécifique de nos eaux, on les a expoſées toutes, pendant quelque temps, dans une cave, pour qu'elles priſſent une température égale. On s'eſt ſervi d'un Aréometre, qui, ſans avoir l'extrême ſenſibilité de celui qu'ont employé MM. les Commiſſaires de Paris, nous a cependant paru ſuffiſant pour marquer les différences. Sa boule eſt de deux pouces de diametre, & celui de ſa tige n'eſt que d'une ligne. Voici les différens dégrés d'enfoncement que nous avons obſervé.

Eau diſtillée	1	dégré au-deſſus de *o*.
Eau de la Seine	o	
Eau de la fontaine de Liſieux (ſource d'Yonville.) . . .	o ½	
Celle de S. Maclou (ſource de Darnétal)	1	
Des Carmes (ſource de Gaalor.)	1	dégr. au-deſſous de *o*.
Source de Notre-Dame . . .	1 ½	
Source du Plat	2	
Eau de Puits	2 ½	

Ce Tableau, qui ſe trouve aſſez conforme à celui de l'analyſe des mêmes eaux, qu'on verra ci-après, paroîtroit très-favorable aux partiſans de la ſeule épreuve par l'Aréometre. Mais outre que cet inſtrument ne montre point de différence entre l'eau de la fontaine de Saint Maclou & celle de la fontaine des Carmes, ce qui ſera démenti par l'analyſe, on doit abſolument obſerver que la denſité des eaux ne ſe trouve pas toujours d'accord avec la quantité de réſidus qu'elles contiennent réciproquement. Ainſi l'eau de *Sainte-Reine*, plus légere que celle de la Ville d'*Avray*, fourniſſoit cependant à MM. les Docteurs de Paris une maſſe de réſidu plus conſidérable. « Ce n'eſt donc, ont ajouté ces Sçavans, qui ſeront ici nos Guides, que par l'évaporation, qu'il eſt » poſſible de connoître quelle eſt la nature des principes conte- » nus dans l'eau dont on ſe propoſe de faire l'analyſe. »

C'eſt aux talens, aux veilles & au zele infatigable de M. Décroizilles, fils, jeune homme rempli de connoiſſances Chymiques: c'eſt en même-temps aux attentions & à la généroſité de M. Balliere de Laiſement, Académicien de cette Ville, honnête Citoyen & bon Patriote, que nous devons ce précieux morceau, réuni à notre travail, pour l'utilité des Habitans de Rouen... Ainſi parle M. Décroizilles:

» Les Chymiſtes ſe ſont apperçus de tout temps, que l'analyſe

» des eaux minérales eſt un travail ingrat & plein de difficultés. » Parmi celles qu'ils y ont pu remarquer, il nous ſemble qu'il en » eſt une, de laquelle ils ne ſe ſont pas aſſez occupés. L'évapo- » ration étant le ſeul moyen de rapprocher les principes conte- » nus dans ces eaux, il convient d'en faire évaporer un volume » aſſez conſidérable, pour obtenir une certaine quantité de réſidu, » qu'on puiſſe examiner commodément : on recommande de faire » évaporer la totalité de l'eau, qui eſt quelquefois de cinquante » pintes dans un ou pluſieurs vaiſſeaux. Il arrive néceſſairement, » que le réſidu ſe trouve diſtribué ſur un grand nombre de ſur- » faces, qu'il y contracte toujours un certain dégré d'adhérence; » & que, plus on multiplie les ſurfaces, plus on perd de produits, » qu'il eſt impoſſible de raſſembler exactement. La méthode de » faire évaporer le tout dans un petit vaiſſeau, en le rempliſſant » à fur & à meſure, eſt, dit-on, blâmable, en ce qu'on peut » ſuppoſer que l'eau, parvenue à un certain dégré de chaleur, » ſouffre quelque dérangement, lorſqu'on lui en ajoute de froide. » Juſqu'à préſent, ceci n'eſt qu'une ſuppoſition dénuée de preu- » ves ; & cette derniere méthode l'emporte, ſelon nous, en ce » qu'elle donne la facilité de raſſembler exactement toute la ſom- » me des produits. Au reſte, ſi cette addition d'eau froide peut » altérer les eaux minérales, pendant leur évaporation, en ſera- » t-il de même à l'égard des eaux potables qu'on voudra analyſer? » Dans le travail, dont nous allons rendre compte, nous avons » comparé les deux méthodes ; & ayant obtenu les mêmes pro- » duits, nous n'avons obſervé de différence que dans leur ſomme, » qui étoit infiniment moindre, quand nous avons ſuivi le procédé » ordinaire. Nous croyons donc que dans la plupart des eaux mi- » nérales, ou potables, analyſées juſqu'à préſent, il faut admet- » tre une quantité de ſubſtances bien plus grande que celle que » l'on y a reconnu ; & nous nous flattons d'avoir évité cet incon- » vénient.

» Dans le deſſein que nous avions formé de raſſembler le réſidu

» de cinquante livres d'eau, dans une capſule qui n'en contient
» qu'une, il eût été extraordinairement incommode d'être obligé
» d'ajouter de nouvelle eau à chaque inſtant : le réſervoir que
» nous avons imaginé d'appliquer à ce travail, nous a épargné
» cet aſſujettiſſement. C'eſt une bouteille cylindrique de verre,
» de la continence de huit pintes, du bas de laquelle deſcend,
» en ligne oblique, un tuyau de la longueur d'un pied & de ſept
» lignes de diametre, formant, avec le corps de la bouteille, un
» angle de cent quarante dégrés : on plonge le bout de ce tuyau,
» à la profondeur d'un pouce, dans une écuelle ou capſule d'ar-
» gent, poſée ſur un bain de ſable; on remplit ce réſervoir, par
» ſon ouverture ſupérieure, ayant ſoin auparavant de mettre un
» bouchon au bout du tuyau. La bouteille étant pleine, on la
» bouche exactement par le haut, & en débouchant le tuyau
» inférieur, l'eau découle dans l'écuelle, juſqu'à ce qu'elle ait
» couvert l'orifice de ce tuyau, pour ne recommencer à couler
» qu'à meſure que l'évaporation ſe fait. Le bain de ſable eſt poſé
» ſur le laboratoire d'un fourneau de réverbere, dont on a ſup-
» primé le dôme : on a ſoin de ne point laiſſer de jour entre le
» bain de ſable & les parois intérieurs du fourneau, parce que la
» chaleur pourroit faire caſſer le tuyau de verre du réſervoir.
» Le courant d'air ne prend ſon iſſue que par l'échancrure qu'on
» pratique ordinairement à ce fourneau, pour le paſſage du col
» des cornues : c'eſt par cette même échancrure qu'on introduit
» le charbon; & comme il y en entre une aſſez grande quantité,
» on n'eſt guere obligé de le renouveller que toutes les deux
» heures. On modere aiſément l'activité du feu, en ouvrant plus
» ou moins la porte du cendrier. L'écuelle eſt environnée de
» deux feuilles de fer blanc, qui la garantiſſent des cendres qui
» voltigent ordinairement autour des fourneaux. Notre réſervoir
» a cet avantage, que l'eau, qui découle par intervalle de ſon
» tuyau, s'y trouve échauffée juſqu'à un certain point, & ne
» tombe jamais froide. Ce vaiſſeau pourroit très-bien s'adapter

» à un alambic de verre, chauffé par un bain-marie, en pratiquant une tubulure au milieu de la cucurbite, & y ſoudant » un tuyau, qui, s'élevant à angle aigu, recevroit celui du réſervoir, auquel on l'aſſujettiroit avec du lut gras, pour intercepter le paſſage de l'air. L'évaporation au bain-marie, dans des » vaiſſeaux clos, a été pratiquée par MM. les Commiſſaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris *, pour l'examen de » l'eau de la riviere d'Yvette. Leur rapport, qui comprend auſſi » l'analyſe de pluſieurs autres eaux, peut être mis au rang de ce » qu'il y a de mieux fait en ce genre : ces habiles Chymiſtes ſe » ſont déterminés à opérer ainſi, afin d'éviter que la cendre légere » altérât leurs produits ; mais nous pouvons aſſurer qu'avec les » précautions, que nous avons priſes, il n'eſt pas tombé de cendres, au moins en quantité ſenſible, dans notre capſule. Nous » conviendrons, au reſte, que cette méthode d'évaporer eſt » exempte de reproches, & ſi nous ne l'avons pas ſuivie, c'eſt » qu'éloignés des verreries, il ne nous a pas été poſſible de nous » procurer aſſez tôt la cucurbite tubulée dont nous avons parlé. » L'évaporation dans la capſule d'argent, au bain de ſable, eſt preſque auſſi longue que la diſtillation au bain-marie : jamais l'eau » n'a bouilli dans la capſule ; & il a fallu ordinairement cinq jours » d'un feu continu, pour évaporer cinquante livres d'eau. Ainſi » l'on ne doit pas craindre ce qui arrive pendant l'évaporation » violente des eaux de Lorraine : l'eau, qui s'éleve en vapeurs, » entraîne avec elle une portion des produits, comme l'a obſervé » M. Baumé, en analyſant une portion condenſée de ces vapeurs. » L'interpoſition du bain de ſable, fait que le réſidu n'adhere pas » plus aux parois de la capſule, que lorſque l'évaporation ſe fait » au bain-marie.

* V. M. de l'Acad. des Sciences, 1766.

» Nous nous ſommes aſſurés que l'addition du ſel marin à baſe » terreuſe, étoit un indice certain pour reconnoître les ſels vitrioliques à baſe d'alkali fixe, lorſque l'eau, dans laquelle on les » ſoupçonne, eſt concentrée juſqu'à un certain point ; car il ne

» manque jamais de ſe former de la ſélénite, qui ſe dépoſe au
» bout de quelques inſtans, ce qui eſt plus sûr que l'épreuve
» ordinaire de la diſſolution mercurielle, ſujette, comme on le
» ſçait, à donner un précipité avec quantité d'autres ſubſtances.
» En réfléchiſſant ſur la décompoſition des ſels vitrioliques à ba-
» ſes d'alkalis fixes, par le ſel marin à baſe terreuſe, décompo-
» ſition qui n'a lieu que par la voie des doubles affinités, nous
» ne pouvons nous rendre raiſon de ce qui ſe paſſe journellement
» dans l'évaporation des eaux minérales. On ſçait qu'il y en a
» beaucoup qui donnent en même-temps du ſel de Glauber &
» du ſel marin à baſes terreuſes; cependant, ſi dans une livre d'eau
» diſtillée, on diſſout d'une part quatre ſcrupules de ſel de Glau-
» ber, & de l'autre, un ſcrupule de ſel marin à baſe terreuſe,
» ſous forme concrete, il ſe fait preſque ſur le champ un dépôt
» abondant, qui eſt de vraie ſélénite : la liqueur évaporée donne
» un réſidu ſec, qui eſt un mélange de ſélénite & de ſel marin,
» & qui n'attire nullement l'humidité de l'air. Nous avons varié
» ces proportions; & lorſque nous avons mis moins de ſel de
» Glauber, nous obtenions un réſidu, qui étoit compoſé de ſel
» marin, à baſe d'alkali, de ſélénite & de ſel marin à baſe ter-
» reuſe. Lorſqu'au contraire nous avons diminué la proportion de
» ſel marin à baſe terreuſe, le réſultat de l'évaporation nous a
» donné de la ſélénite, du ſel marin à baſe d'alkali & de ſel de
» Glauber. Mais de quelque façon que nous nous y ſoyons pris,
» pour avoir en même-temps, dans la même eau, du ſel marin,
» du ſel de Glauber, de la ſélénite & du ſel marin à baſe ter-
» reuſe, nous n'avons jamais pu y réuſſir : on ſçait cependant
» que ces quatre ſels ſe trouvent en même-temps dans pluſieurs
» eaux ſalées, & notamment dans celle de Montmorot : ces eaux
» contiennent en outre de la terre calcaire libre. Nous avons
» penſé d'abord qu'elle pouvoit s'oppoſer à l'action réciproque
» du ſel marin à baſe terreuſe, & du ſel de Glauber. Nous
» nous étions aſſurés que quatre pintes d'eau diſtillée, pouvoient
» tenir

» tenir environ vingt-quatre grains de terre calcaire, en diſſolution : » nous avons donc filtré de l'eau diſtillée, qui avoit bouilli ſur » de la craie ; nous en avons pris quatre pintes, dans leſquelles » nous avons verſé, d'une part, une diſſolution de vingt-quatre » grains de ſel marin à baſe terreuſe, & de l'autre, une diſſo- » lution de quatre-vingt-ſeize grains de ſel de Glauber : nous » avons laiſſé digérer ce mélange pendant quelque temps, après » lequel cette eau, ayant été évaporée, nous a donné un réſidu » ſec, dont l'eſprit de vin ne diſſolvoit aucune partie ; & com- » poſé de ſélénite, de ſel marin & de terre calcaire libre. Enfin » dans une livre d'eau diſtillée, nous avons jetté deux gros de » craie pulvériſée, huit ſcrupules de ſel de Glauber, & deux » ſcrupules de ſel marin à baſe terreuſe : nous avons fait digérer » ce mélange à une douce chaleur, après quoi nous l'avons fil- » tré ; & l'eau, ayant été évaporée, nous a donné un gros, plus » ſoixante grains de réſidu, qui n'étoit point déliqueſcent : nous » l'avons lavé avec un peu d'eau diſtillée, après quoi nous avons » trouvé qu'il ne peſoit plus que 42 grains ; alors nous l'avons » couvert de vinaigre diſtillé, il s'eſt fait une efferveſcence, & » le tout ayant été filtré, il eſt reſté ſur le filtre trente-neuf grains » de ſélénite. L'eau, avec laquelle nous avions lavé ce réſidu, » s'étoit chargée du ſel marin, & le vinaigre diſtillé avoit diſſout » la terre calcaire.

» L'exiſtence du ſel marin à baſe terreuſe, conjointement » avec le ſel de Glauber, dans les eaux naturelles, nous paroît » donc toujours un problême. M. Baumé a fait voir, dans » un Mémoire publié parmi ceux de l'Académie des Scien- » ces, année 1763, que l'acide nitreux décompoſe d'abord le » tartre vitriolé, en s'emparant de ſa baſe, mais qu'en laiſſant le » mélange à l'air libre, l'acide nitreux ſe trouvoit à ſon tour » dégagé. Il n'eſt certainement pas poſſible de donner la même » explication à la difficulté dont il eſt queſtion ; mais avant que » ce ſçavant Chymiſte eut fait voir, que c'eſt en ſaiſiſſant &

» laissant dissiper successivement le phlogistique, que l'acide » vitriolique perd & reprend sa base, le jeu de cet acide paroissoit aussi inconcevable que notre problême : nous voulons seulement faire entendre que, si le temps apporte un changement » si considérable dans l'expérience de M. Baumé, cela peut » fort bien aussi avoir lieu dans le cas présent. Il pourroit se faire » encore que le sel marin à base terreuse, préparé par la Nature, » fût différent de celui que les Chymistes préparent dans leur » laboratoire. M. Baumé a découvert qu'il y a deux especes de » ce sel, dont l'une n'est point déliquescente ; peut-être cela » dépend-il de la nature de sa base, ce qui pourroit faire soupçonner qu'il y a plusieurs especes de terre calcaire. Celle que » nous avons employée, pour préparer le sel marin de nos expériences, a été tirée de la craie, dont il se trouve des carrieres aux environs de Rouen.

» Les Chymistes, qui seront à portée de se procurer le sel de » Glauber, la terre absorbante, & sur-tout le sel marin à base » terreuse, provenant des eaux de Lorraine, ou autres, pourroient faire une expérience que, dans ce pays-ci, nous ne pouvons ajouter aux nôtres. Il s'agiroit d'unir de nouveau ces trois » substances dans de l'eau distillée ; & s'il arrivoit qu'il ne se fît » pas de décomposition, on seroit, ce nous semble, en droit de » conclure, que ce sel marin à base terreuse seroit d'une nature » particuliere.

» Le sel de Glauber, que nous avons employé dans nos expériences, vient de Lorraine.

» Il y a lieu de présumer que le nitre à base terreuse est également décomposable, par les sels vitrioliques à base d'alkalis fixes. » Dans la suite de cet Ouvrage, nous pourrons décider cette question, d'après les expériences que nous nous proposons de faire.

» Nous n'avons point découvert de sel de Glauber dans les différentes eaux que nous avons examinées : on pourroit attribuer cela » à la méthode que nous avons employée, qui est l'addition du sel

» marin à base terreuse. Nous réfuterons cette objection par les » raisons suivantes : 1°. Dans six différentes eaux, examinées par » MM. les Commissaires de la Faculté, il ne s'est trouvé de sel » de Glauber, que dans celles de l'Yvette & de Bristol ; on voit » par-là, qu'il peut y avoir beaucoup d'eaux qui n'en contiennent » point. 2°. Outre l'addition du sel marin à base terreuse, nous » avons employé, pour reconnoître la présence du sel de Glau- » ber, tous les moyens donnés par les Chymistes ; & cela fait, » avec toute l'attention dont nous sommes capables, ne nous » a donné aucuns indices de sel de Glauber. Nous croyons donc » pouvoir assurer que ce sel n'existe naturellement dans aucune » des eaux que nous avons examinées.

» De ce que le sel marin à base terreuse sert à indiquer le sel » de Glauber, on peut établir pour principe, que le dernier » peut servir également à déceler le premier : mais nous croyons » que l'esprit de vin doit être préféré, parce qu'il fait connoî- » tre en même-temps la quantité du sel marin à base ter- » reuse.

» Nous aurions pu multiplier les expériences, & prolonger » cette dissertation sur l'action réciproque de ces sels, mais le » temps ne nous le permet plus ; & nous croyons d'ailleurs que » cela est étranger à notre objet, qui étoit de constater la qualité » des eaux potables, dont usent les Habitans de Rouen : objet » que nous croyons avoir rempli.

» Tout est essentiel dans l'analyse des eaux, jusqu'à la matiere » des filtres dont on se sert : les papiers, que nous avons exami- » nés dans ce Pays-ci, contiennent tous de la terre calcaire, qui » entre dans leur préparation : il y en a dans lesquels nous l'avons » trouvée en quantité considérable. Il est certain qu'en se servant » d'un tel corps pour filtrer préalablement l'eau qu'on veut ana- » lyser, on y introduit une quantité indéterminée de terre cal- » caire : ensuite, lorsqu'après avoir séparé, par le vinaigre di- » stillé, celle qui se trouve confondue avec la sélénite, si tout

» l'acide n'est pas saturé, il arrive qu'en le filtrant, par un papier » chargé lui-même de terre calcaire, & y ajoutant de l'alkali » fixe, pour précipiter cette terre, & en connoître le poids, on » est induit en erreur par celle qui est étrangere à l'eau qu'on » examine. On conviendra aussi que ces papiers doivent dé- » composer les sels métalliques, qui se trouvent ordinairement en » petite quantité dans les eaux minérales. Nous croyons avoir » évité cet inconvénient, par la préparation ultérieure que nous » avons fait subir au papier de nos filtres. Elle consiste à le laisser » tremper dans l'eau, à laquelle on a ajouté un seizieme d'eau » forte, le laver ensuite dans plusieurs eaux tiedes, le laisser » égoutter & l'étendre, pour le faire sécher. Cette terre calcaire » doit avoir été observée par tous les Chymistes : elle se dénote » par l'effervescence, qui ne manque jamais d'arriver lorsqu'on » filtre des liqueurs acides à travers ces papiers. Nous ne pré- » tendons point annoncer une nouveauté; nous ignorons si quel- » qu'un a publié jusqu'à présent la maniere de purger le papier » de cette substance étrangere : si cela est, nous croyons que » cependant on ne nous sçaura pas mauvais gré d'avoir réveillé » l'attention des Chymistes sur cet objet. On prétend que M. » Rouelle en a déjà parlé; en ce cas, il seroit flatteur pour nous » d'avoir conçu la même idée que cet illustre Chymiste, dont » l'Observation ne nous étoit pas connue.

» Les Habitans de Rouen ne font pas d'usage intérieur de l'eau » de leurs puits; nous avons en conséquence cru qu'il étoit inu- » tile d'imiter ce qui a été pratiqué à Orléans par MM. Guin- » dant & Proret, qui, après avoir examiné les eaux de la Loire » & du Loiret, leur ont comparé les eaux de quatre puits situés » chacun au milieu d'un des quatre quartiers de la Ville. * Nous » avons cru cependant devoir comparer l'eau de nos fontaines, » les plus chargées, avec celle d'un puits qui est dans une maison » située au centre de Rouen : cette analyse & celle de la Seine » réunies, formeront les deux extrêmes.

* V. Mém. de l'Académie des Sciences, année 1769.

» Avant de rendre compte du résultat de chaque analyse, nous
» allons exposer la méthode que nous avons suivie.

» Nous avons concentré cinquante livres de chacune de nos
» eaux dans une écuelle d'argent ; lorsqu'elles ont été réduites
» à huit onces environ, nous avons interrompu l'évaporation :
» nous avons jetté la liqueur & le dépôt sur un filtre que nous
» avons pesé, après qu'il a été parfaitement séché ; on s'est as-
» suré par-là, à peu près, du poids de la sélénite & de la terre
» calcaire. Nous disons à peu près, parce que nous avons tou-
» jours retrouvé de la sélénite dans les huit onces d'eau, qu'on
» peut appeller eau de lotion. Nous avons versé sur ce dépôt du
» vinaigre distillé, jusqu'à cessation d'effervescence ; ensuite nous
» avons séparé la sélénite, par filtration ; & quand elle a été
» séchée, nous l'avons pesée pour en connoître la quantité &
» celle de la terre calcaire dissoute. On s'est d'ailleurs assuré du
» poids de cette derniere substance, en la précipitant par l'alkali
» fixe, l'édulcorant avec de l'eau distillée, & la faisant sécher,
» après quoi on l'a pesée. D'un autre côté nous avons fait éva-
» porer les huit onces d'eau de lotion dans une capsule de verre
» au bain de sable, sur un fourneau de lampe. La capsule avoit
» été tarée auparavant, & nous l'avons pesée une seconde fois
» après la dessication, pour connoître la quantité des matieres
» salines, restées dans la capsule, en forme de résidu sec. Sur ce
» résidu nous avons versé de l'esprit de vin très-rectifié, pour
» dissoudre les sels déliquescens ; & nous avons jetté le tout sur
» un petit filtre. Quand l'esprit de vin a été filtré, nous en avons
» versé de nouveau, afin de bien emporter tous les sels qui s'op-
» poseroient à la parfaite & constante dessication de ceux qui ne
» sont pas solubles dans ce menstrue. Pour connoître la quantité
» des sels dissous & de ceux qui ne l'ont pas été, nous avons
» pesé ces derniers, après que le filtre a été sec. Il falloit en-
» suite déterminer la nature de ces différens sels ; nous avons
» commencé par ceux qui ne sont pas solubles dans l'esprit de

» vin. Nous les avons divisés en deux portions égales ; une partie » de la premiere a été jettée sur les charbons ardens pour recon- » noître s'il y avoit du nitre. Sur le reste on a versé quelques » gouttes d'acide vitriolique, qui, ayant la propriété de décom- » poser le sel marin & le nitre, les fait reconnoître, à l'odeur & » à la couleur de leurs acides : le marin se dissipant en vapeurs » blanches, & avant le nitreux, dont les vapeurs sont rouges. La » seconde portion des sels non solubles dans l'esprit de vin a été » mise sur un petit filtre, que nous avons tenu bouché par le » bas quelques instans, afin de donner aux sels le temps de se » dissoudre par de l'eau distillée qu'on a versé dessus. En débou- » chant le filtre, cette eau a emporté les sels, & laissé sur le papier » la sélénite restante dans les huit onces d'eau de lotion. En dou- » blant cette quantité de sélénite, & l'ajoutant à celle qu'on a sépa- » rée d'abord d'avec la terre calcaire, nous nous sommes assurés de » son poids total. Dans l'eau qui avoit passé au travers du filtre, » nous avons ajouté un peu de sel marin à base terreuse, qui » n'auroit pas manqué de former de la sélénite, s'il s'y fût trouvé » du sel de Glauber. Il ne nous restoit plus qu'à examiner la na- » ture des sels, dissous par l'esprit de vin. Nous l'avons étendu » dans un peu d'eau distillée, nous y avons versé de l'alkali fixe, » jusqu'à ce qu'il ne parût plus se former de précipité ; après quoi » nous avons filtré & fait dessécher la liqueur, pour en obtenir » un résidu, que nous avons séparé en deux portions. Nous avons » jetté la premiere sur les charbons ardens, pour voir s'il y avoit du » nitre. Sur la seconde portion nous avons versé quelques gouttes » d'acide vitriolique, pour reconnoître les acides qui constituoient » les sels terreux, que nous avions décomposés par l'alkali fixe.

» Telle est la marche que nous avons suivie ; & pour ne pas » nous répéter, nous nous contenterons de donner les différens » Tableaux des produits, en commençant par les eaux les plus » pures ; nous ajouterons seulement les Observations particulieres » à chacune de ces eaux. »

Produits de l'Eau de la Seine.

	Terre calcaire	1 gros	23 grains.
	Sélénite		23
Sel de nitre. Sel marin.	Sels non déliquefcens . .		16
Sel de nitre à bafe terreufe. Sel marin à bafe terreufe.	Sels déliquefcens . . .		14
		2 gros	4 grains.

Ces réfultats font un peu différens de ceux qui ont été obtenus par MM. les Commiffaires de la Faculté : une pareille quantité d'eau de la Seine ne leur a laiffé de réfidu total, qu'un gros foixante-fept grains. Nous avons trouvé neuf grains de plus ; & nous nous flattons que c'eft en partie parce que notre méthode nous a mis à portée de ne rien perdre des réfidus, qui, dans leur opération, fe font trouvés étendus fur une bien plus grande quantité de furface, que dans la nôtre. Dans notre analyfe, la quantité de félénite eft moindre, celle de la terre calcaire eft plus confidérable. Outre le nitre & le fel marin, nous avons encore obtenu de ces fels à bafes terreufes. Ces deux dernieres fubftances ne fe font pas trouvées dans l'analyfe faite à Paris. On fent qu'il devoit fe trouver des différences entre l'eau de la Seine, puifée au-deffus de Paris, & celle qui eft puifée à Rouen. Nous croyons au refte que l'efprit de vin eft un excellent moyen pour reconnoître les fels déliquefcens ; & peut-être les fçavans Chymiftes, dont nous venons de parler, en auroient-ils trouvé, s'il euffent paffé ce menftrue fur le *magma* falin qu'ils ont calciné pour détruire la matiere extractive, découverte par eux dans leau de la Seine, & à laquelle ils attribuent une origine végétale. Nous l'avons auffi trouvée dans l'eau de cette riviere, puifée à Rouen; mais il nous a paru que la quantité en étoit fi peu confidérable,

qu'il étoit impoſſible de l'évaluer , & qu'elle ne mérite aucune conſidération. Nous penſons d'ailleurs qu'elle doit être attribuée également à des matieres animales & végétales.

Produits de l'Eau de la Source d'Yonville , priſe à la Fontaine de Liſieux.

	Terre calcaire	1 gros 25 grains.
	Sélénite	42
Sel marin.	Sels non déliqueſcens.	21
Nitre à baſe terreuſe. Un peu de ſel marin à baſe terreuſe.	Sels déliqueſcens	30
		2 gros 46 grains.

Produits de l'Eau de la Source de Darnétal, puiſée à la Fontaine de S. Maclou.

	Terre calcaire	2 gros 4 grains.
	Sélénite	34
Sel marin.	Sels non déliqueſcens . .	8
Nitre à baſe terreuſe.	Sels déliqueſcens	9
		2 gros 55 grains.

Produits de l'Eau de la Source de Gaalor, puiſée à la Fontaine des Carmes.

	Terre calcaire.	1 gros 44 grains.
	Sélénite	26
Sel marin. Un peu de nitr.	Sels non déliqueſcens . .	36
Sel marin à baſe terreuſe.	Sels déliqueſcens	63
		3 gros 25 grains.

Produits

Produits de l'Eau de la Source de Notre-Dame, puiſée à la Fontaine de ce nom.

	Terre calcaire	2 gros	12 grains.
	Sélénite	3	34
Nitre. Sel marin.	Sels non déliqueſcens . .		54
Nitre à baſe terreuſe. Sel marin à baſe terreuſe.	Sels déliqueſcens . . .	1	6
		7 gros	34 grains.

On remarquera que cette derniere eau, & les deux qui vont ſuivre, contiennent une bien plus grande proportion de ſubſtances que les précédentes.

La ſélénite, qui, dans les précédentes eaux, ſe trouvoit en bien moins grande quantité que la terre calcaire, ſe trouve au contraire dans celles-ci en bien plus grande quantité que cette derniere.

Produits de l'Eau de la Source du Plat, puiſée à la Fontaine de ce nom.

	Terre calcaire	1 gros	8 grains.
	Sélénite	4	44
Nitre.	Sels non déliqueſcens . .		69
Nitre à baſe terreuſe. Sel marin à baſe terreuſe.	Sels déliqueſcens	2	28
		9 gros	5 grains.

Produits de l'Eau d'un Puits, ſitué au centre de Rouen.

	Terre calcaire.	1	gros 43	grains.
	Sélénite.	5	43	
Nitre. Un peu de ſel marin.	Sels non déliqueſcens . .		60	
Nitre à baſe terreuſe.	Sels déliqueſcens . . .	3	10	
		11	gros 12	grains.

Nous avons trouvé dans l'eau de ce puits un peu plus de matiere extractive végéto-animale, que dans l'eau de la Seine.



TABLE

De la proportion des différentes Matieres contenues dans les Eaux que nous avons examinées.

NOMS des EAUX.	RAPPORT des résidus au total de l'Eau.		RAPPORT des parties contenues dans chaque résidu au total de ces résidus.					
					Sels non déliquefcens.		Sels déliquefcens.	
	par liv.	par pint.	Ter. Calc.	Sélénite.	Quantité.	NATURE.	Quantité.	NATURE.
	grains.	grains.						
De la Seine.	$2\frac{24}{25}$	$5\frac{23}{25}$	$\frac{95}{148}$	$\frac{23}{148}$	$\frac{4}{37}$	Nitre. Sel marin.	$\frac{7}{74}$	Nitre & Sel marin à bafes terreufes.
De la Source d'Yonville.	$3\frac{4}{5}$	$7\frac{3}{5}$	$\frac{1}{2}$	$\frac{21}{95}$	$\frac{11}{95}$	Sel marin.	$\frac{6}{38}$	Nitre à bafe terr. Un peu de Sel mar. à bafe terr.
De la Source de Darnétal.	$3\frac{49}{50}$	$7\frac{24}{25}$	$\frac{148}{199}$	$\frac{34}{199}$	$\frac{8}{199}$	Sel marin.	$\frac{9}{199}$	Nitre à bafe terreufe.
De la Source de Gaalor.	$4\frac{41}{50}$	$9\frac{16}{25}$	$\frac{116}{241}$	$\frac{26}{241}$	$\frac{36}{241}$	Sel marin. Un peu de Nitre.	$\frac{63}{241}$	Sel marin à bafe terreufe.
De la Source de Notre-Dame.	$10\frac{1}{10}$	$20\frac{1}{5}$	$\frac{156}{505}$	$\frac{250}{505}$	$\frac{44}{505}$	Nitre. Sel marin.	$\frac{78}{505}$	Nitre & Sel marin à bafes terreufes.
De la Source du Plat.	$12\frac{2}{5}$	$24\frac{4}{5}$	$\frac{20}{155}$	$\frac{88}{155}$	$\frac{69}{620}$	Nitre.	$\frac{43}{155}$	Nitre & Sel mar. à bafes terreufes.
D'un Puits, fitué au centre de Rouen.	$15\frac{9}{50}$	$30\frac{9}{25}$	$\frac{115}{759}$	$\frac{403}{759}$	$\frac{60}{759}$	Nitre. Un peu de Sel marin.	$\frac{226}{759}$	Nitre à bafe terreufe.

Conclusion de l'examen & analyse des Eaux de Rouen.

Il résulte des épreuves Chymiques que M. Décroizilles a fait subir à ces différentes eaux, & de notre travail comparé,

1°. Que l'eau de la Seine, prise au Port de Rouen, est beaucoup plus pure, moins chargée de substances étrangeres, & plus légere que celles de toutes les sources de nos fontaines.

2°. Que les eaux, provenantes des sources d'Yonville & de Darnétal, doivent passer pour être très-potables & assez pures, puisqu'elles ne contiennent pas plus de résidu sec, ou substances hétérogenes, que celles de l'Yvette & d'Arcueil, que MM. les Commissaires de la Faculté de Paris ont jugées très-pures, & propres à fournir une boisson salubre. Celle d'Yonville mérite la préférence, sur-tout étant puisée à la fontaine de Lisieux; parce qu'on peut regarder comme une regle assez sûre, que l'excellence de ces eaux augmente en raison inverse de la distance de la fontaine, où on la puise, à la source qui les lui fournit.

3°. On remarquera que la légereté de ces eaux, leur pureté, leur excellence, sont à peu près conformes aux principes d'Hippocrate & des Anciens, relativement à l'exposition ou principal aspect des montagnes, d'où elles découlent. Ainsi la source d'Yonville est la plus pure, la montagne de *Pestel*, qui la fournit, étant la plus exposée à l'Orient d'été. Celle de Darnétal prend le second rang, la montagne du *Roule*, recevant le lever Equinoxial; & voyant le Soleil plus long-temps que la source de Gaalor, dont l'exposition est déjà un peu moins favorable: la coupe du Mont-aux-Malades, du côté qu'elle en découle, étant absolument Méridionale, & perdant de bonne heure le Soleil couchant *.

* Comp. ici notre Examen gén. & la Table d'analyse.

4°. Cependant la source de Gaalor est encore bien potable, quoique son résidu soit déjà à peu près du double de celui de l'eau de Seine: elle est assez comparable aux eaux de la Ville-d'Avray, que MM. les Commissaires ont encore approuvées. Nous avons fait remarquer précédemment que quelques-unes des

fontaines, auxquelles elle fournit, sont exposées à des vicissitudes pour la qualité de leurs eaux; qu'on s'est même apperçu qu'elles ne tenoient pas toujours également le savon en dissolution. Le court intervalle que prennent ses eaux, pour leur dépuration, fournit aussi une cause assez manifeste de leurs variations, & de la plus grande quantité du résidu qu'elles possedent.

5°. Mais il résulte évidemment que les sources de Notre-Dame, & de la fontaine du Plat, doivent être réputées à peu près sources minérales, de mauvaise qualité : comme contenant par chaque pinte 20 & 24 grains de résidus; & sur-tout beaucoup de nitre & de sel marin à bases terreuses. D'ailleurs leur pesanteur spécifique répond bien à la grande quantité de matieres étrangeres qu'elles tiennent en dissolution : l'Aréometre leur donnant, à la premiere un dégré & demi, & à l'autre deux dégrés de pesanteur, plus qu'à l'eau de Seine. Aussi leur exposition est-elle la plus défavorable : la premiere se trouvant cachée en partie au Soleil, sous les remparts; & sortant, au Midi, de la base calcaire des montagnes environnantes. La seconde recevant probablement ses eaux du pied des montagnes adossées au Levant, qui sont à l'aspect du Couchant. Le peu de distance de leur source, aux fontaines qui en dérivent, peut encore entrer pour beaucoup dans leur mauvaise qualité.

6°. On peut absolument prononcer que l'eau de nos puits (nous n'y comprenons point ceux qui peuvent recevoir l'eau de la Seine) est insalubre, pernicieuse, pesante à l'estomac, indigeste dans les visceres, & propre à les obstruer.

Notre jugement seroit-il inconsidéré & trop sévere, en le portant également pour nos deux dernieres sources? Qu'on réfléchisse ici, en considérant qu'elles contiennent 15 & 19 grains par pinte, de substances salines en plus grande partie, plus que l'eau de la Seine; & que MM. les Commissaires de Paris ont rangé dans la classe des eaux non potables, pour l'usage ordinaire, ou minérales, celles de *Sainte-Reine* & de *Bristol*, qui ne contiennent

que 13 & 15 grains de résidu, plus que l'eau de Seine. Il est vrai qu'ils y ont découvert, au milieu des autres substances salines, une portion de sel de Glauber, qui n'existe pas dans les nôtres; au moins l'analyse n'y en a point fait reconnoître.

On fera donc très-bien de ne point se servir de la source de Notre-Dame pour l'usage interne, ni comme aliment, ni comme médicament. Et nous croyons devoir conseiller aux Habitans du quartier de *S. Nicaise*, d'aller, en faisant quelques pas de plus, puiser l'eau qu'ils boivent à la fontaine de la Croix-de-Pierre & à celle de la rue de l'Epée, pour n'employer l'eau de la source du Plat qu'aux usages de propreté, blanchissages de leur linge, &c. Nous devons même leur faire observer que le savon, coupé par petits morceaux, s'y est tenu constamment grumelé, & n'étoit pas encore dissout au bout de douze heures. Nous osons donc exhorter MM. les Officiers Municipaux, de réveiller leur attention sur un objet de cette importance, & de procurer, avec leur zele ordinaire, aux Habitans de ce quartier, une ou deux fontaines de la source de Darnétal; ce qui nous paroît praticable.

Nous avouerons cependant, avec Hippocrate, qu'il est des natures, des tempéramens, auxquels une eau plus dure, plus chargée de substances absorbantes, n'est pas autant contraire qu'on pourroit le croire. Les cacochymes, les pituiteux, ceux qui ont les ventres naturellement trop humides, se trouveront assez bien, nous dit-il, des eaux dures, difficiles de coction & un peu salées: elles constipent & resserrent constamment le ventre. Leur usage sera conséquemment fort contraire à ceux qui ont les entrailles échauffées & irritables, qui ont le ventre sec, & qui vont difficilement à la garde-robe: *iis certè dulcissimæ, levissimæ, limpidissimæ conferunt.* Nous conseillerons donc à ces derniers l'usage ordinaire de l'eau de Seine, un peu reposée, pour qu'elle précipite sa petite quantité de terre calcaire: & les premiers pourront boire avec avantage l'eau de la source de Gaalor. Presque tous les étrangers éprouvent la constipation en arrivant dans notre Ville;

nos eaux leur pesent sur l'estomac & les échauffent, sur-tout ceux qui ont habité quelque temps Paris. Parmi nos Habitans même, on en voit un nombre prodigieux qui ont les ventres secs, & qui ne vont que difficilement ou très-lentement à la selle : j'ai connu une femme qui y alloit au plus deux ou trois fois par mois. Nous en voyons beaucoup d'autres qui ont des douleurs d'estomac, des chaleurs d'entrailles, avec oppression ; & qui éprouvent des étouffemens pendant la lenteur de leurs digestions. On n'y apporte pas assez d'attention : la nature des eaux qu'ils boivent en est une cause très-fréquente. Nous osons l'assurer, d'après l'expérience ; & nous observons que la plupart de ces symptômes disparoissent, en leur faisant boire l'eau de Seine.

Nous ajouterons une derniere réflexion sur l'usage de nos eaux de source. Précédemment les canaux, qui les conduisent dans la Ville à chaque fontaine particuliere, étoient de terre ou de fer : maintenant on leur substitue des canaux de plomb ; & ce remplacement n'est peut-être pas sans danger, au moins dans les premiers temps que la sélénite roule sur ce métal, le dissout & en enleve constamment quelque portion, jusqu'à ce que son dépôt ait encroûté les canaux d'un sédiment, qu'on regarde aujourd'hui comme inaltérable, & incapable de nuire. Mais nos Citoyens peuvent être rassurés sur ce que la substitution, ou remplacement des canaux par le plomb, n'a lieu que graduellement ; qu'on n'en emploie enfin qu'une très-petite portion chaque année.

Eaux Minérales de Rouen.

Rouen possede aussi ses eaux minérales, qui jouissent même d'une sorte de réputation jusques dans les Villes voisines.

Nous en connoissons trois sources principales : les deux premieres à l'Est & Sud-Est de la Ville ; la troisieme, dont on n'a point encore parlé, quoiqu'elle fût certainement connue, se voit du côté du Couchant, dans la vallée d'Yonville, qui s'ouvre du Sud au Nord. Nous sommes même convaincus qu'on en trouveroit en beaucoup d'autres endroits, sur-tout du côté de l'Orient.

De la Maréquerie. La premiere ſource minérale, plus anciennement connue, produit les fontaines de la Maréquerie, qu'on voit à l'Eſt du Quartier de Martainville, dans un jardin arrangé pour leur uſage, mais un peu triſte & borné. On les a précédemment nommées la la *Royale*, la *Dauphine*, aujourd'hui mal-à-propos inſcrite la *Cardinale*, & la *Reinette*. Elles ſourdent perpendiculairement dans la vallée de Darnétal, en un lieu autrefois marécageux; & ſemblent venir de deſſous la coupe Occidentale du Mont de Sainte Catherine. Le rang qu'elles occupent annonce la plus grande quantité de mars qu'elles contiennent. Cependant l'uſage de la Royale eſt le plus général, & preſque le ſeul adopté. Il eſt peu d'eſtomacs qui puiſſent bien digérer l'eau de l'ancienne Dauphine, parce qu'elle eſt chargée d'un fer moins parfaitement diſſout. La Royale eſt plus légere, à en juger par ſes effets, quoique plus abondante en parties ferrugineuſes, ſi l'on en croit M. de Nihel; mais le mars y eſt tenu dans un état de diſſolution aſſez parfait, puiſque nous en avons porté à douze lieues de Rouen, & que cette eau s'eſt trouvée auſſi limpide, & auſſi bonne qu'elle l'étoit au ſortir de la fontaine, 24 heures auparavant. Il n'en fut pas ainſi de l'eau priſe à la ſource de S. Paul : elle ſe brouilla à ſix lieues de diſtance. Le Docteur Rouelle, qui a pris ſucceſſivement la Royale de Forges & la nôtre, leur trouve abſolument les mêmes effets, à en juger par le ſuccès qu'il a obtenu de l'une & de l'autre.

De S. Paul. La ſeconde de nos ſources fournit à S. Paul, dans un verger qui appartient à la vallée de Seine, quatre fontaines, dont une n'a preſqu'aucune qualité; & les trois autres à peu près la même que les précédentes, ou que celles de Forges, mais dans un dégré inférieur. On obſervera que le même jour que les eaux de la Maréquerie avoient fait deſcendre le Thermometre à 8 & ½ & 9 dégrés, celles de S. Paul en faiſoient remonter la liqueur à 10, la température de l'athmoſphere n'ayant point varié : elle étoit alors, au Thermometre de Réaumur, à 17 dégrés au-deſſus du terme de la congelation. Ce qui ſemble prouver que les premieres ſont

ſont plus martiales. L'emplacement de S. Paul eſt beaucoup plus agréable que celui de la Maréquerie, & plus ouvert, plus commmode à tous égards. On obſervera que ces eaux, qui ſortent de la coupe la plus Méridionale de la montagne de Sainte Catherine, ſe brouillent quelquefois dans les temps pluvieux, même en été.

La troiſieme ſource que nous allons indiquer eſt à Déville, ſous la coupe Orientale du Mont de *Triboudet*, dans une maſure un peu marécageuſe, qui appartient à M. Dupont, Négociant de cette Ville. Le ſol eſt abſolument une terre ochreuſe, chargée de ſcories ferrugineuſes. On y trouve quatre ruiſſeaux, dont les eaux, qui coulent lentement, laiſſent voir à leur ſurface cette pellicule graſſe & luiſante, couleur de gorge de pigeon, qui décele aſſez bien la minéralité des eaux ; & on l'obſerve conſtamment, en forme de crême métallique, par-tout où l'eau pénetre dans ces eſpeces de mollieres. Les ruiſſeaux, qui n'ont pas un pied & demi de profondeur, ſont garnis, ſur les côtés & au fond, d'un limon ochreux fort abondant. Cette eau, goûtée à la fontaine, a la ſaveur légerement ſtiptique de nos eaux ferrugineuſes. J'en ai eſſayé avec la feuille de chêne, qui avoit été tranſportée à deux lieues de la ſource : elle étoit reſtée claire & bien limpide : elle me donna bientôt une couleur noire, fort approchante de celle de l'encre. Le ruiſſeau, dans lequel on a déjà commencé à en puiſer, a fait deſcendre le Thermometre à 9 dégrés, quoique le Soleil échauffât ſa ſurface & le terrein voiſin, la température étant alors de 16 dégrés $\frac{1}{2}$. De Déville.

Nous pouvons aſſurer que pluſieurs perſonnes, même aſſez délicates, auxquelles nous en avons conſeillé l'uſage médicinal, s'en ſont bien trouvées. Nous les annonçons d'autant plus volontiers, contre le gré du Propriétaire, que nous croyons cependant trop bon Patriote pour ne pas nous pardonner une telle indiſcrétion, que cette ſource peut devenir inceſſamment très-précieuſe aux Habitans du quartier du Couchant.

Nous ne donnerons point l'analyſe de nos eaux minérales. Plu-

ſieurs Médecins s'en ſont occupés précédemment (*) : & le temps ne nous a pas permis de nous livrer de nouveau à ce travail, devenu moins important, depuis qu'on ſçait qu'elles ſont ſimplement ferrugineuſes. En général toutes les eaux minérales de la haute Province ſont analogues à celles de Forges, dont nous avons donné l'analyſe ; & poſſedent leurs vertus à un dégré plus ou moins éminent.

Celles de Rouen en approchent beaucoup, comme nous l'avons dit. L'Obſervation nous a appris qu'elles ne purgent jamais que par indigeſtion ; qu'elles ſont ennemies de la ſéchereſſe des entrailles, de la délicateſſe & de l'irritabilité de la fibre nerveuſe ; contraires abſolument à ceux qui ont les poumons irritables, une toux ſeche, ou la plus légere diſpoſition à la phthiſie ; mais non aux catarrheux, ainſi qu'aux ſujets dont la fibre eſt molle & lâche. C'eſt ſous ce rapport qu'elles pourront ſouvent prévenir & détruire des tubercules pulmonaires. Elles conviendront également aux pituiteux & glaireux ; dans les diarrhées invétérées, à la ſuite des *cholera*, dans les fermentations de bile ; elles ſeront utiles contre les flux immodérés des hémorrhoïdes ou des regles ; contre les migraines & douleurs de tête rhumatiſmales & chroniques ; contre les pituites & la lenteur des digeſtions ; contre les reſtes de fievres intermittentes, mal guéries ou opiniâtres ; contre les obſtructions naiſſantes, les jauniſſes, les pâles couleurs, les affections cachectiques ; contre les fleurs blanches, ſur-tout dans les tempéramens cacochymes ; contre les maladies des reins & de la veſſie, &c. &c. Nous devons encore obſerver qu'elles pro-

(*) La plupart des Traités publiés ſur ces Eaux ſont fort incomplets, & les analyſes ſont inſuffiſantes... L'*Hydrothérapeutique des Fontaines Médicin. de Rouen*, par Jacques Duval, in-8°., 1603. --- *Diſcours ſur les mêmes Eaux*, in-4°., 1696. --- *Diſſertat. ſur celles de S. Paul*, en 1708, par Balthaſe Néel, D. M. --- *Une Lettre touchant leur nature & leurs effets*, par Michel Cottard, in-12. --- *Traité des Eaux Minérales de Rouen*, par M. de Nihel, Médecin, 1759. --- *Un Mémoire ſur leur analyſe*, par feu M. de Boiſduval.

duisent lentement leurs bons effets, & qu'on ne peut bien en juger, qu'après un intervalle assez long.

Idée générale des Mœurs, Caractere, genre de vie des Habitans de Rouen.

Les Citoyens de Rouen doivent être considérés, à raison de leurs habitudes relatives, & distingués en trois classes principales: la Magistrature, le Commerce & le Peuple.

Dans la premiere se rangent naturellement le Clergé, dévoué aux sollicitudes Pastorales, à l'étude & à l'édification Chrétienne; tous les Gens de Robe & de Cabinet; tous ceux, en un mot, qui se sont imposé la tâche de passer une partie de leur vie dans la contention d'esprit, & de consacrer leurs veilles à des devoirs liés avec l'intérêt public. Nos Magistrats sont toujours restés fideles à leurs devoirs, fermes dans le maintien de nos Loix, incorruptibles & désintéressés : ils ne connoissent que la voix de l'honneur, & n'ont d'autre but que le bien de la Patrie.

Cette Classe suit & varie alternativement ses habitudes, ainsi que ses occupations, avec celles des Hommes d'Etat & des Gens du Monde. Ils ont le loisir de se livrer, pour quelques instans, au torrent de la Société; & de se répandre dans les Cercles. Mais le cours de leur vie est partagé entre le séjour de la Ville & celui de la Campagne, où des Vacances utiles, qui suspendent leurs occupations, leur permettent de goûter les délices de la vie champêtre.

Le Négociant est occupé, pendant les trois quarts de l'année, à son comptoir, à ses écritures, à ses calculs & ses spéculations. Son travail du matin est pénible. Sédentaire & renfermé, comme l'Homme de Cabinet, dans un appartement, dont la température fait souvent le plus grand contraste avec celle de l'athmosphere, vous le voyez opiniâtrément appliqué aux différentes opérations de son Commerce. Mais toujours guidé par des vues d'intérêts, ses réflexions & sa contention roulent constamment sur le cercle des sensations opposées d'un profit à espérer, d'une perte à essuyer, d'une nouvelle branche de commerce à saisir, d'une autre qu'il faut étendre, d'une concurrence à prévenir, d'une

ſpéculation douteuſe : d'où réſultent mille petites paſſions, plus ou moins vives, plus ou moins inquiétantes, qui tiennent néceſſairement le phyſique dans une gêne continuelle. S'il quitte ce précieux comptoir, s'il prend un air renouvellé, c'eſt à midi, pour ſe rendre à la Bourſe, où ſes affaires l'appellent. Combien effectivement en voit-on dans cette Claſſe qui ne connoiſſent que ce ſeul exercice d'un moment!

Bientôt on vient chercher une table, où regne la ſomptuoſité, quelquefois même la profuſion. Car il faut convenir que celle de nos Négocians n'en cede point aux meilleures tables de la Province. Au contraire, l'aiſance qui ſuit toujours le commerce, la correſpondance avec les différens Pays du monde, & l'habitude contractée de ſe nourrir de mets ſucculens, y font ſouvent appercevoir les productions les plus excellentes d'une Province où tout abonde, confondues avec celles que l'étranger peut fournir. C'eſt ici que ſe préſente un abus pernicieux à la ſanté : celui des vins d'Eſpagne & autres vins de liqueur, dont l'uſage, quelquefois immodéré, ne peut être que nuiſible, ſur-tout en les prenant dans un moment où déjà l'eſtomac eſt en ſurcharge. Auſſi nous pouvons aſſurer, d'après l'Obſervation journaliere, que la Table devient pour la plupart des Habitans de Rouen une ſource féconde des maladies chroniques, qui affligent ſi fréquemment les derniers momens d'une exiſtence devenue quelquefois déſagréable & douloureuſe, dès long-temps avant le terme de la vie.

La ſoirée ſe paſſe, comme par-tout ailleurs, dans les cercles, au ſpectacle, au jeu, dont on ne fait point une paſſion dominante, ni une occaſion d'intérêt ruineux. On peut dire en général que la ſociété de cette claſſe eſt agréable, fort gaie ; qu'on y voit & qu'on y confond tous les états ; qu'on s'y livre à la joie, avec une facilité, qui prouve que le Négociant ſçait oublier à propos l'embarras de ſes affaires.

Le riche Commerçant, le Fabricant à ſon aiſe, l'Artiſan diſtingué, ſe rapprochent plus ou moins de cette Claſſe, ou de celle qui

va ſuivre, à raiſon de la fortune & de l'éducation, qu'il peut avoir reçue de ſes peres, ou qu'il aura ſçu ſe procurer.

Mais le Peuple, cette Claſſe nombreuſe de Citoyens, qui ne change jamais ſes habitudes, qui ne quitte point ſes préjugés, & qui connoît rarement d'autre bonheur que celui du moment : le Peuple de Rouen s'occupe aux différens travaux des Arts ſerviles, à ceux du Port, à la Tiſſeranderie, à la Fabrique, au commerce des menues denrées ; & ſon travail ſemble toujours tenir à la néceſſité. Car en général s'il s'y rencontre de bons Ouvriers, rarement les voit-on travailler de bon cœur. On diroit qu'ils ne ſentent pas que l'homme eſt né pour le travail, & que la vie active & laborieuſe eſt la vraie ſource du bonheur. Ils ſont pour la plupart pareſſeux, fainéans, adonnés à l'ivrognerie, à laquelle ils conſacrent, par habitude, deux jours entiers d'une ſemaine qui leur procure à peine de quoi ſuffire à ces momens de férie. Nés dans un ſol fertile, accoutumés à voir abonder dans leur Capitale les premiers alimens & les denrées de toute eſpece, nos Ouvriers vivent encore d'une maniere peu ordinaire à ceux des autres Contrées ; & ſi l'on en excepte ceux que la crapule a traîné dans la miſere, ainſi que les pauvres du quartier de Martainville, le Peuple ſe nourrit bien. Les gens de cette Claſſe ſont colériques, ſans être préciſément atrabilieux, rarement contens de leur ſort, ſans être décidément mutins, ſe fâchant, s'irritant fort aiſément, ſans être véritablement méchans. Mais leur humeur éclate en injures, en fanfaronnades, & ſe paſſe en verbiage : rarement ils ſe frappent dans leur querelles particulieres. -- S'ils ne connoiſſent guere que le bien du moment, leur reconnoiſſance n'eſt pas plus durable. On diroit même que le bienfait eſt pour eux une choſe acquiſe.

De ces trois claſſes nous ferons ſortir le Tableau général des Habitans de Rouen : caractere d'autant plus difficile à ſaiſir, que, raſſemblés de toutes les Contrées de la Province, & ſouvent venus de l'Etranger, ces Habitans naturaliſés ont conſervé une partie

des traits essentiels aux Peuples, aux Climats qui virent naître leurs Peres.

Le Rouennois est généralement moins vif, moins pénétrant que les naturels de quelques autres Contrées de la Normandie. Mais il paroît réfléchi, sérieux & prudent; assez juste ordinairement dans ses spéculations, auxquelles il sçait imposer des bornes. On ne pourra certainement pas dire que la Patrie des Corneilles, de Bochart, de Sanadon, de Basnage, de Lémery, de Jouvenet, &c. n'ait pas produit des hommes marqués au coin du génie & de la réflexion. Fontenelle seul prouve assez qu'il en sortit des hommes étonnans du côté de l'esprit & de l'érudition, de la douceur & de l'aménité. On y en trouvera en tout temps, spécialement dans la Classe des Gens de Cabinet, & parmi les Négocians, qui consentiront partager leurs occupations entre le Commerce, les Sciences & la Littérature.

Avouons cependant que l'esprit du Commerce est le prédominant, & qu'il influe beaucoup sur les caracteres & les mœurs de tous les Citoyens.

On y trouve de la politesse & de l'urbanité, moins de prévenance peut-être que dans la Capitale du Royaume; parce que le défaut général, ou la prudence ordinaire du Normand, est de paroître défiant, & de ne point se livrer aux apparences. Cependant le Rouennois est bon, obligeant, peu enclin à la vengeance, à la trahison (dont on doit bien séparer les petites rivalités de commerce, qui même y sont moins apparentes que dans beaucoup d'autres Villes), un peu crédule & souvent enthousiaste. Mais on voit régner à Rouen un certain esprit de société plus étendue, plus facile que dans tout autre endroit de la Province: société, où l'on sçait oublier généreusement les torts & les griefs réciproques, où les petites inimitiés se taisent, & dont le but est toujours de se procurer de l'agrément. L'Etranger y est constamment bien accueilli; tout homme à talent peut se flatter d'y être considéré & fêté. Mais n'oublions pas qu'on

veut briller dans cette Ville, par le luxe de la table, des ameublemens, de la parure; qu'on aſpire généralement à l'opulence, & qu'on veut au moins avoir la réputation ou l'air d'être riche.

Les hommes, ainſi que les femmes, y ſont d'une taille plus ordinairement médiocre que haute; & même plus généralement au-deſſous qu'au-deſſus de la médiocre. On peut obſerver que les Peuples, compris dans l'anſe de Rouen, ſont pour l'ordinaire aſſez petits de taille; ce qui eſt remarquable, ſur-tout chez les femmes de Sotteville. S'il s'y trouve des familles d'une plus grande eſpece, c'eſt ordinairement un produit de quelques races étrangeres à ce Climat. Les uns & les autres ſont d'une couleur moins claire, & ont les cheveux plus bruns, plus garnis que dans le Pays de Caux. Cependant on voit grand nombre de perſonnes, dont la peau eſt plus blanche que brune, pour des raiſons qui ſeront bientôt indiquées, ſpécialement à cauſe de l'embonpoint, aſſez commun à l'un & à l'autre ſexe. Voici comment s'en explique Hippocrate, pour les Villes qui ont une ſituation pareille à celle de Rouen. Nous ferons pourtant obſerver, avant tout, que l'étendue d'une Ville qui prend mille toiſes & plus de diametre longitudinal, qui eſt un peu moins reſſerrée au Couchant, & qui reçoit le peu de courans que nous avons fait remarquer antérieurement, doit préſenter quelques exceptions à la regle générale. Les Habitans jugeront eux-mêmes juſqu'où ces différences peuvent s'étendre. *At qui loca concava, herboſa & æſtuoſa habitant, quique ventis calidis magis, quàm frigidis perflantur, hi magni quidem eſſe non poſſunt, neque admodùm recti, & ventre ſubſtricto; in amplam verò corporis molem à naturâ producuntur, corpore ſunt carnoſo, & capillis nigri, colore potiùs nigro quàm candido, & minùs pituitoſi quàm bilioſi. At animi robore & laborum tolerantiâ non æquè à naturâ valent, ſed accedens vitæ inſtitutum id efficit. Quod ſi flumina ea Regio habeat, quæ ſtagnantes & pluvias aquas educant, ii magis incolumes degunt, & colore cutis ſunt ſplendidiore.*

De aëre, locis & aquis: *dicendo de Gentibus Europæis.*

Ajoutons, comme notre Obſervateur le fait remarquer ailleurs (*de Nat. hominis*,) que la plupart de ces modifications ſont également dues au genre de vie, comme à la qualité de l'air qu'on reſpire. Ainſi l'air de la Ville, plus chaud, plus humide que dans le voiſinage, lorſque la température générale eſt humide & molle ; la vie ſédentaire, pour le plus grand nombre des Habitans, qui ne quittent preſque jamais leurs murs, & ſur-tout la multiplicité des repas (*) : l'abus du lait & des crêmes, le grand uſage qu'on fait du beurre, de la pâtiſſerie, du ſucre & des confitures, dont les enfans ſont engoués au ſortir des bras de la nourrice ; toutes ces cauſes acceſſoires, qui ne ſont pas dans la Nature, apportent ſans doute un léger contraſte à l'ordre des choſes. Elles aident auſſi à favoriſer la diſpoſition prochaine de nos Habitans, à contracter de bonne heure un embonpoint conſidérable ; & à les rendre ſouvent cacochymes, épais & peſans. Avec cet embonpoint, ils auront cependant la fibre délicate & foible, les entrailles irritables.... Les gens du Peuple ſont naturellement phlegmatiques & bilieux, plus grands buveurs que grands mangeurs, & ils boivent le cidre le plus fort, le plus nourriſſant de la Province. Dans les années, où cette boiſſon eſt rare ou trop chere, ils y ſubſtituent des liqueurs factices avec les raiſins, le genievre, le marc de biere, l'eau-de-vie, &c. Ils boivent auſſi volontiers du poiré, de de la biere, & rarement de l'eau pure.

(*) C'eſt un abus étrange à Rouen, que ces petits repas friands, ſi ſouvent répétés à toute heure du jour. On aime prodigieuſement à ſe nourrir ; & je connois des maiſons où le pot au bouillon eſt continuellement entretenu, pour ſubvenir à des beſoins factices, à de prétendues foibleſſes, que cette pernicieuſe habitude entretient ou fait renaître à chaque inſtant. Pour d'autres, ce ſont des crêmes avec le café ; le chocolat, le lait, le beurre : l'après-midi, des pâtiſſeries, des friandiſes de toute eſpece. Enfin, il exiſte une claſſe d'honnêtes Citoyens, parmi leſquels on ne peut ſe voir ſans manger, ſans s'offrir mutuellement des reſtaurans, qui ſont certainement bien ſuperflus ; & dont l'abus entraîne après ſoi nombre d'incommodités, qui ſeront détaillées inceſſamment.

Les

Les femmes ſemblent naître plus vives que les hommes. L'éducation, l'exemple, & peut-être un penchant naturel, les portent volontiers à l'application & au Commerce. On doit dire à leur louange qu'elles rempliſſent, dans cette partie, des fonctions eſſentielles & fort étendues ; non-ſeulement dans la Claſſe des Marchands, où elles font tout le détail, mais même chez les Négocians, qui ſouvent ont vu leur maiſon ſe ſoutenir & s'accroître par les ſecours, le zele & l'application de leurs femmes, à partager avec eux les affaires les plus intéreſſantes. C'eſt à elles encore que la ſociété de Rouen doit cet eſprit d'aiſance & de gaieté, qui en fait le charme. Elles ont de l'embonpoint & de la fraîcheur ; derniere qualité qu'elles conſervent beaucoup au-delà du terme ordinaire. Le ſexe n'a pas, à Rouen, le même éclat naturel que peuvent avoir les Cauchoiſes : cependant cette Ville a vu ſortir de ſes murs des femmes, dont la beauté fut capable d'exciter l'étonnement & l'admiration de tout Paris.

La puberté y eſt rarement précoce, quoiqu'il s'y ſoit rencontré à ce ſujet, ſans doute, comme dans la plupart des grandes Villes, des événemens aſſez étonnans. On peut dire en général, que les filles y ſont plus rarement nubiles à quinze ans qu'à dix-ſept ; auſſi voyons-nous beaucoup de femmes jouir encore, après cinquante ans, de cet avantage. Elles ſont fort ſujettes encore à des variations, qui ne ſont point dans la Nature ; & qui ſemblent dépendre de la qualité des eaux, des fréquentes intempéries des ſaiſons & du genre de vie. Nous dirons ici, avec Hippocrate, que les femmes qui ſont nées & qui habitent à Rouen, ſans changer d'air ou de région, ſeront ſujettes aux maladies, aux fluxions, qu'il y en aura de ſtériles, *Non naturâ, ſed morbo ;* & que ſouvent elles auront des avortemens, des *fauſſes-couches*, de fauſſes conceptions. Les enfans ſeront ſujets aux convulſions, avec une ſorte d'étouffement, qu'on prendra ſouvent pour des attaques d'épilepſie. *Loco citato.*

Mais une des plus fréquentes indiſpoſitions des femmes eſt le

fluor albus, dont l'excès, marqué long-temps même avant la puberté, paroît bien dépendant du Climat ; mais probablement dépendant encore, en grande partie, des habitudes & du genre de vie des grandes Villes, comme l'assure un célebre Médecin, un de nos Compatriotes, M. Malouin, en traitant du Climat de la Capitale.

Les accouchemens y sont souvent difficiles & lents, laborieux, avancés ou retardés, suivant certaines intempéries ; & c'est avec raison que les hommes y sont en possession de pratiquer l'Art des accouchemens : ce qui est rare dans nos autres Villes ; d'où il arrive mille malheurs, produits par l'impéritie & l'ignorance. Les suite de couches, & les égaremens du lait, demandent aussi beaucoup d'attention & de précautions, dans une température, dont on décrira bientôt les dangers. Un jour viendra, sans doute, où la Nature reprenant ses premiers droits, nous aurons moins à redouter ces terribles affections, qui sont l'ouvrage des hommes & de leurs préjugés : Et c'est déjà avec la plus vive satisfaction que nous payons ici le juste tribut des éloges de la Nation entiere à un grand nombre de tendres meres, qui, sous nos yeux, & en partie par nos conseils, ont goûté le secret plaisir de voir croître sur leur propre sein, en présence d'un époux attendri, ce cher enfant que leurs entrailles avoient porté, qui comble le vœu de leurs desirs mutuels. *Materno pendulus uberi, qui puro conceptus in gremio, tener infans, ovantis Naturæ spectaculum ! Sibi salutem deglutit, matri securitatem adportat ; secùs quanta utrique imminent pericula !* (Assert. à nobis propugn. Rothomagi pro Aggreg.)

Il est très-ordinaire de rencontrer ici les femmes inégalement réglées dans leur flux menstruel : nous avons observé que ces irrégularités tiennent autant aux intempéries fréquentes, qu'au défaut de régime. On voit s'écouler des mois dans lesquels les femmes, d'un même tempérament, se plaignent presque toutes d'un flux immodéré, répété même pendant le cours ordinaire ; tandis qu'on en voit plusieurs autres, dans une constitution différente, en

éprouver la modicité, la ſuppreſſion : accidens qui dérivent du ſpaſme, que certaines intempéries portent ſur les entrailles.

Le terme de la vie de nos Habitans, eſt généralement celui qu'on obſerve dans la plupart des autres Contrées de la Normandie, entre 50 & 70 ans, pour le plus grand nombre ; mais quand on eſt naturaliſé au Climat de Rouen, on y vit aſſez vieux : les octogénaires n'y ſont pas extrêmement rares. On y connoît des ſujets de 90 ans & au-delà : il n'y en a point de cent ans, dans ce moment ; mais on ſe ſouvient d'y avoir vu, depuis douze à quinze ans, une femme, qui n'étoit effectivement pas née à Rouen, & qui a vécu juſqu'à 112 ans : elle habitoit le quartier de S. Nicaiſe.

Maladies Endémiques ou particulieres au Climat de Rouen.

Voyons maintenant quelles ſeront les affections propres, les maladies particulieres à ce Climat, & relatives aux mœurs, aux habitudes que nous venons de décrire. Hippocrate va nous l'apprendre en peu de mots. « Dans cette Ville, dont nous avons » marqué l'expoſition entre l'Orient & le Couchant d'hiver, &c. » ſi l'été eſt ſec, les maladies ſeront promptes dans leur termi- » naiſon : elles ſeront longues & difficiles dans leurs criſes, ſi » cette ſaiſon eſt trop humide ; & il s'y rencontrera fréquemment » des ulceres de mauvaiſe qualité. Mais dans un hiver froid & » humide, il n'eſt pas douteux que les hommes auront la tête & » le cerveau ſurchargés, qu'ils ſeront tourmentés d'une abondance » de pituite, qui, reportée ſur les entrailles, leur procurera des » diarrhées ; & alors ils ſe ſentiront foibles, n'auront que peu de » faim & de ſoif. Telles ſont les maladies de cette Ville.

» Nous avons déjà rapporté celles qu'éprouveront les femmes, » les enfans. Mais en toutes ſaiſons, ajoute ce grand Obſerva- » teur, les hommes ſeront expoſés alternativement aux tracaſſe- » ries des entrailles, à la conſtipation & à différens dévoiemens. » Ils auront des fievres *Lypiriennes* & des fievres d'hiver, très- » longues ; & ſeront ſujets à perdre du ſang par les orifices des » veines de l'anus, c'eſt-à-dire, aux hémorrhoïdes. Mais on y verra

» rarement de vraies pleuréſies, les inflammations des poumons, » les fievres ardentes ; & les maladies aiguës y ſeront peu inflam- » matoires. Les ophtalmies humides y ſeront communes & ne » ſeront pas très-longues, ni fort incommodes, à moins que » la ſaiſon ne contribue à leur durée. Et quand ces Habitans au- » ront paſſé cinquante ans, ils deviendront expoſés aux diſtilla- » tions du cerveau, aux catarrhes, qui les rendront ſujets à la » paralyſie de quelque partie du corps, lorſqu'ils recevront trop » ſubitement l'impreſſion du ſoleil ou celle d'un froid ſubit. Or, » ces affections leur ſont naturelles, *morbi patrii* ; & s'il ſe ren- » contre quelque Conſtitution épidémique, dans l'année, ils en » ſeront encore ſuſceptibles... » N'oublions cependant pas qu'Hippocrate ajoute que, parmi les Villes qui jouiſſent d'une pareille expoſition, « celles qui reçoivent ſans obſtacles les rayons du » Soleil, où les vents parviennent également, ſans être arrêtés » dans leurs cours, & dont les eaux ſeront d'une bonne qualité, » celles-ci, dis-je, éprouveront moins ſenſiblement ces incommo- » dités, ou qu'elles y ſeront modifiées. »

Confer. lib. *de aëre, loc. & aq. de nat. hominis de victûs rat. de morbis* & aphor. Sect. III. 16, 17, 20, 21, 22, 23.

D'ailleurs, le courant d'Eſt-Nord-Eſt que la vallée de Darnétal laiſſe parvenir à Rouen ; la direction de la Ville, qui incline vers le Sud-Oueſt, ſa plus large ouverture du côté de l'Oueſt, & la latitude Septentrionale de la Ville & de la Contrée, les intempéries générales & communes en Normandie, y apporteront néceſſairement des modifications relatives en partie à ces divers dégrés de différence, entre notre expoſition & celle qui ſeroit uniquement Méridionale ; relatives même aux ſaiſons & aux intempéries régnantes. Ainſi les Habitans de cette Ville ſeront quelquefois rangés dans la claſſe de ceux des Villes expoſées à l'Orient d'été, & au Couchant ; & ſi l'intempérie eſt Septentrionale & de longue durée, ils en éprouveront également les effets, à raiſon de la latitude de la Contrée, plus qu'à raiſon de l'expoſition locale. Alors, continue notre Obſervateur, « on y obſervera ſou- » vent les ventres inférieurs durs & ſecs, très-conſtipés, pendant

» que le ventre ſupérieur (l'eſtomac) ſera fort diſpoſé aux éva-
» cuations ; dans ce cas la bile ſera plus abondante que la pituite :
» alors encore les maladies auront un caractere indéterminé,
» divaguant & *catarrheux ;* les douleurs de côté y ſeront fré-
» quentes, & on les rangera dans la claſſe des aiguës, *qui acuti*
» *eſſe cenſentur :* & dans l'été (ou pendant les ſaiſons qui reſſem-
» blent à celle-ci) ceux qui n'auront pas atteint trente ans, ſe-
» ront ſujets aux hémorrhagies par le nez. En général, cette
» Ville verra ſouvent des maladies au printemps, plus ſouvent
» les automnales. » *Similiſque eſt hic civitatis ſitus quoad diei mutationem, quod multum inter matutinum tempus & veſpertinum intercedit.*

Voici maintenant ce que l'obſervation journaliere nous a démontré, touchant les maladies particulieres à cette Ville. Auſſitôt que les vents du Midi y ſoufflent, ne fût-ce que pour peu d'heures, mais ſur-tout quelques jours de ſuite, on y éprouve une chaleur étouffante, remplie d'exhalaiſons plus ou moins brûlantes ; mais ſpécialement ſi ce ſont les vents du Sud-Oueſt, la chaleur molle & humide y procure des étourdiſſemens & vertiges, la ſurdité momentanée, une ſenſation de laſſitude, de nonchalance, une langueur ſinguliere dans les forces : les fibres ſont relâchées, les forces toniques diminuées dans les vaiſſeaux, le ſang ſe diſſout, la bile s'accumule dans ſes couloirs, s'épanche dans l'eſtomac & ſe dénature en *bile porracée :* les vomiſſemens, les cardialgies, les *cholera* ou catarrhes bilieux, les hémorrhagies ſurviennent avec une vîteſſe étonnante, je veux dire preſqu'à l'inſtant de l'intempérie régnante. -- C'eſt alors, comme nous le fait obſerver Huxham, qu'il faut un traitement oppoſé à celui des maladies produites par l'intempérie du froid ſec : la diete ne doit point être autant délayante, ni auſſi modique, elle doit être plus nourriſſante, un peu fortifiante ; le bain doit être employé froid. La ſaignée devient très-nuiſible ; car le ſang, dans ces hémorrhagies, n'a point de conſiſtance. *Oriuntur namque ab imminutâ cor-*

Præfat. tom. I. pag. 183.

dis & arteriarum potentiâ, à laxâ nimiùm ſanguinis texturâ & lenteſcente lymphâ; tendit hinc ad ſtaſim atque putredinem liquidum vitale, &c. La Conſtitution froide & ſeche y fait naître des pleuréſies plus ſeches, avec des hémorrhagies dans les jeunes ſujets, qu'il ne faut pas confondre avec les premieres.... Cette Conſtitution eſt la ſeule qui nous ait paru réclamer la ſaignée, encore faut-il convenir que ces maladies ne conſervent pas long-temps un caractere inflammatoire, & que leur criſe eſſentielle eſt ordinairement la ſueur. La goutte, les ſciatiques, les rhumatiſmes goutteux, aigus & inflammatoires, ſont de cette Conſtitution. -- Il en eſt une autre beaucoup plus fréquente pour les Habitans de Rouen : c'eſt celle que produiſent les vents du Couchant, le Nord-Oueſt ſpécialement, qui nous donne tant de catarrhes froids & fluxions, les fievres catarrhales, qu'on peut dire être la maladie eſſentielle de cette Ville, qui prennent leurs criſes par les ſueurs, les crachats & les ſelles; qui ſeront de courte durée, de 4-7; 11-14 jours, ſi la ſaiſon s'adoucit; & de 20-24 jours, ſi elle continue d'être froide & humide.

Conf. ici la Conſtitut. Catarrh. de l'année 1770. Obſervat. pag. 67.

Ces variations donnent encore lieu aux coliques fréquentes; à la bilieuſe, qu'on nomme *colique verte*, aux fievres rhumatiſmales, ſi communes dans les jeunes ſujets, & pour ceux qui ont la fibre molle & délicate. Elles produiſent enfin la claſſe entiere & ſi nombreuſe des affections, qui reconnoiſſent pour cauſes les différens engouemens des ſucs nourriciers & de l'humeur tranſpirable. Elles produiſent les étranglemens momentanés du tiſſu cellulaire, dont les ſymptômes ſont la préſence de la douleur, partout où l'étranglement ſe forme, preſque toujours dans les muſcles & la peau. Ce ſont encore des douleurs vives & lancinantes dans les enveloppes du crâne, ſur le cou, dans les muſcles intercoſtaux, dans les membres, & ſouvent des pincemens d'entrailles, produits par le refoulement des mêmes humeurs vers l'eſtomac & le canal alimentaire : dernier accident qui porte toujours vers la gêne du diaphragme & de l'épigaſtre; & laiſſe une

oppreſſion catarrhale, que tant de gens prennent pour un ſymptôme inflammatoire. C'eſt préciſément cette claſſe d'affections étonnamment variées, quoique produites par une même cauſe, *le refoulement de la tranſpiration*, que nous avons déjà eſſayé de caractériſer (Art. Conſtitut. Catarrheuſe, printemps de 1770), que M. Robert a raſſemblée ſous ſon nom générique de Catarrhe. C'eſt pour la faire mieux reconnoître aux Praticiens, que ce Docteur a donné, pour ſigne caractériſtique de la préſence du catarrhe, une certaine moiteur que les doigts qui touchent le pouls ſentent régner le long de l'artere, dans l'intérieur du poignet, en appuyant un peu fort pour tâter le pouls. Traité de la Vieilleſſe.

Le paſſage de cette Conſtitution à la premiere, ainſi que des longs froids à cette humidité chaude & molle, dont nous avons parlé, fait naître bruſquement l'apoplexie & ſes terribles ſymptômes chez ceux de nos Habitans qui s'expoſent inconſidérément à cette intempérie. Ces apoplexies ſont pour la plupart de la claſſe des catarrhes, & très-rarement ſanguines. Elles frappent ſur-tout ſur les grands mangeurs, ſur ceux qui ont fait abus de l'uſage des ſix choſes non naturelles. Les gens du Peuple en ſont plus ſouvent attaqués dans les longues intempéries d'humidité ou de pluies ; & on les trouve toujours pâles, refroidis, avec un ventre bouffe, météoriſé. Cette autre intempérie nous fait obſerver beaucoup de diarrhées, ſur-tout dans le Peuple ; des fievres putrides, des vomiſſemens pituiteux ; des maux de gorge, qui ſont encore très-fréquens dans la Conſtitution catarrhale, & qui ſont diſpoſés à devenir gangréneux, lorſque regne la premiere des intempéries, que nous avons citée comme le produit du *tepor auſtrinus*.

Nos vieillards périſſent de catarrhes ſuffoquans, de fluxions de poitrine ; & fréquemment encore frappés de la fievre ardente, dans laquelle une conſtipation opiniâtre eſt du plus mauvais préſage. *Senioribus febres ardentes ob ventris duritiem*. Ils éprouvent également la ſtrangurie, avec la ſuppreſſion des urines.

Nos maladies chroniques ſont dues en grande partie à la bonne

chere, à la vie sédentaire, aux usages des grandes Villes autant qu'à quelque intempérie locale. On peut cependant assurer qu'elles participent beaucoup de la disposition scorbutique, & que les remedes de cette classe sont très-utiles pour les combattre. Les maux de dents, les affections des gencives, les suppurations qui en résultent, sont assez fréquemment observés chez nos Habitans. Ces maux sont bien plus communs sans doute chez ceux qui ne prennent pas le moindre soin de leur bouche : mais il faut avouer que le Rouennois perd ses dents de très-bonne heure; que les enfans même les ont gâtées, avant qu'on ait pu leur inspirer ce soin de propreté; & qu'on les trouve souvent noires, rosées & dépouillées de leur émail, à ceux de l'âge le plus tendre, comme au moment de la puberté. Le sucre, les confitures, les crêmes, l'air épais, l'humidité, les brouillards, &c. en présentent assez la cause. Les maladies du foie, les affections de la ratte & & de la vessie; les maladies produites par la présence de l'humeur mélancolique & de l'atrabile, la maladie noire, *mélene* de M. de Sauvages; la rupture des vaisseaux dans l'intérieur, la cachexie, l'asthme, l'hydropisie semblent tenir à la Constitution *automnale* ou atrabilieuse, la plus commune à Rouen, après la catarrhale. On y voit la phthisie-pulmonaire chronique, héréditaire comme par-tout ailleurs; cependant les années chaudes & humides y font quelquefois *régner* la phthisie aiguë que décrit Hippocrate au premier Livre des Epidémiques. Mais en général notre air brouillardeux, & le Climat particulier de Rouen, sont assez favorables aux poitrines seches. Nous pouvons même assurer que les affections tuberculeuses, les abscès & vomiques des poumons y sont traités avec beaucoup de succès.

En général la premiere classe de nos Citoyens réclame les maladies des Gens de Lettres & des Gens du Monde, décrites par une plume habile & sûre *. Celles des Artisans ont été classées par Ramazzini; &, d'après lui, par plusieurs Auteurs. C'est pourquoi nous ne nous y étendrons point ici. Les gens qui travaillent sur le

* M. Tissot, Traités des Maladies des Gens de Lettres & du Monde.

le Port, exposés à de fréquentes intempéries, sont souvent frappés de catarrhes & maux de tête opiniâtres, de maux de gorge bilieux & catarrheux, de péripneumonies bilieuses & putrides, de rhumatismes aigus & chroniques.

Un des meilleurs conseils, & le plus général que nous puissions donner à nos Concitoyens, pour éviter les intempéries locales de leur Ville, c'est de sortir souvent de ses murs, & d'aller de temps en temps respirer l'air plus frais & plus sain des montagnes voisines; d'y rester quelques heures exposés à l'action des vents qui y regnent: ils trouveront ainsi un remede assuré contre l'intempérie dominante qui semblera les respecter.

Confér. l'Hist. Natur. de l'Air, Tom. II. pag. 80. VI. pag. 120-121.

Nous joindrons ici un Tableau abrégé des maladies qui ont régné épidémiquement à Rouen depuis ce siecle.

L'histoire des maladies particulieres à chaque Canton, à chaque grande Ville, est un des objets les plus desirables pour un ami de la Nature & de l'Humanité. C'est un monument qui manque encore à la Médecine Françoise; mais qu'on doit espérer que notre siecle ne laissera point desirer aux âges futurs.

Maladies qui ont été Epidémiques à Rouen depuis le commencement du 18e siecle.

L'Histoire de Rouen nous apprend que la peste y régna en 1350: que les mortalités y furent si prodigieuses, qu'il périt la troisieme partie de ses Habitans. On dit; ou plutôt la superstition effrayée a osé avancer, que la contagion étoit alors si terrible que les hommes se la communiquoient par le seul regard; & qu'ils expiroient en se regardant les uns les autres. En 1521 & 1522 la peste fut presqu'universelle dans la France. Mais elle fit à Rouen de plus grands ravages que par-tout ailleurs, sur-tout depuis Pâques jusqu'à la Toussaints. On qualifia également de pestes les Epidémies qui y régnerent en 1586, 1621 & 1622. Mais il faut avouer que le nom de peste & de fievres pestilentielles étoit prodigué, dans ces temps, à toutes les maladies contagieuses & meurtrieres.

FARIN.

Nous avons ouvert le Registre du College, qui devoit contenir les Annales Nosologiques de notre Cité; & nous n'avons

pu y trouver le Tableau précieux que nos eſpérances nous y avoient fait chercher : objet que nous regrettons avec d'autant plus de juſtice, que dans le petit nombre de Conſtitutions régnantes qui y ſont raſſemblées, on reconnoit quelques-uns de ces traits lumineux, faits pour éclairer la poſtérité. Mais le College, qui a de tout temps compté d'habiles Médecins parmi ſes Membres, ne forma point, dans les premiers momens de ſon inſtitution, ce vœu, ſi intéreſſant, de tranſmettre ſes connoiſſances à des Succeſſeurs dévoués au bien public. Les derniers Statuts en ont fait une ſorte de Loi ; & c'eſt depuis ce temps qu'on apperçoit dans nos Annales les traces de quelques Conſtitutions Epidémiques, décrites avec la plus exacte préciſion. Elles deviendront ſans doute un objet d'émulation pour des Confreres, liés aujourd'hui plus que jamais par cette concorde, cette union ſi conſolante pour des hommes honnêtes : Médecins éclairés, inſtruits, qui ont blanchi dans les fatigues de l'Art, & qui tous ont concouru, par leur zele & leurs ſervices, à mériter la conſidération & l'eſtime des Citoyens.

La premiere Conſtitution qu'on y obſerve véritablement décrite eſt une grande Conſtitution, que nous rangeons dans la claſſe des catarrheuſes, qui paroît avoir été aſſez générale dans la Province en l'année 1739, au printemps. « Pour nous borner » aux maladies de notre Contrée, dit le Rédacteur, M. de Hé- » nault, nos Citoyens ont éprouvé beaucoup de rhumes, diffé- » rens autres catharres, des maux de bouche ; les gencives, le » palais, la langue & même la gorge de pluſieurs perſonnes, ſe » ſont trouvées garnies d'aphtes, avec des accidens ſcorbutiques. » Il y a eu beaucoup de feux ſauvages & d'éréſipelles ; des peti- » tes véroles, des rougeoles, fievres écarlates en grand nombre ; » des fievres catarrheuſes aſſez longues. Beaucoup ont été ac- » compagnées de ſymptômes de malignité. Les unes ont été ſui- » vies de différens abcès ; d'autres de tumeurs carbonculeuſes. » *On a remarqué à la plus grande partie des éruptions milliai-*

» *res.* (*u*) Le plus grand nombre a été attaqué de fluxions de » poitrine ou de péripneumonies, dont on a dû reconnoître dif- » férentes eſpeces. Quelques-unes n'étoient que des fievres ma- » lignes marquées, puiſqu'en peu de jours leur ſiege primitif » changeoit, &, paroiſſant abandonner la poitrine, alloit ſe fixer » au cerveau, & y cauſer des dépôts inflammatoires. Chez d'au- » tres malades le levain s'eſt porté à la circonférence du corps, » ſous l'apparence d'une *éruption milliaire*, *ſalutaire* ou *mortelle*, ſuivant qu'elle étoit *abondante* & *critique*, ou qu'elle ſe faiſoit » *imparfaitement*; ſuivant encore, qu'elle pouvoit être la ſuite » d'une corruption exceſſive, & d'une diſpoſition gangréneuſe » des parties internes.

» On a remarqué, touchant les fluxions de poitrine, que celles » qui ſe ſont terminées heureuſement, ont été accompagnées de » ſueurs ou de cours de ventre bilieux, modérés, tels qu'il en » ſurvient aſſez communément aux péripneumonies bilieuſes. » Celles qui ont paru les plus mauvaiſes ont été ſeches; leur dou- » leur étoit ſourde, & deſcendoit vers l'hypochondre droit : ce » qui doit faire conclure que le foie étoit, dès le commencement » de la maladie, la partie ſouffrante. »

Nous remarquons que celles qui étoient vraiment malignes avoient commencé par le friſſon, prolongé même chez pluſieurs;

(*u*) C'eſt ici la premiere maladie où nous trouvons le nom d'*éruption milliaire* cité ou caractériſé. Auroit-elle alors été obſervée pour la premiere fois? Il ſeroit étonnant que l'Obſervateur ne l'annonçât pas comme un ſymptôme extrordinaire. Cependant nous ne connoiſſons point de Ville en cette Province où on l'ait apperçue avant cette époque, au moins aucun des Mémoires que nous avons reçu n'en fait mention. On lit pourtant dans un Mémoire de M. Pinard, que nous citerons bientôt, que la milliaire n'abandonnoit pas cette Contrée depuis plus de 30 ans. (C'eſt en 1754 que l'Auteur parle). Sans en aſſigner préciſément l'apparition, ou le moment qu'elle a été reconnue dans la haute Normandie, le même Docteur nous apprend ailleurs (Diſſertation ſur la Fievre Milliaire), que ce fléau enleva un grand nombre d'Habitans dans la Ville de Rouen en l'année 1741.

par un abattement général, avec un pouls petit, fréquent & concentré. La langue étoit blanche, presque sans sécheresse : quelques-uns éprouvoient une douleur de tête très-aiguë, avec un *point* vague dans le côté gauche, ou bien douleur poignante dans le sein droit; & celle-ci étoit de plus longue durée. Quelquefois le pouls devenoit plus large, mou & languissant; mais ce n'étoit qu'un calme trompeur. Car reprenant sa concentration vers le soir, le délire s'annonçoit dès le 4e jour, avec diminution des autres accidens. Celui-ci persévéroit jusqu'à la mort, le 5-6, sans qu'aucune éruption eût précédé, au moins n'étoit-elle que très-superficielle & de peu de conséquence. --- Leur sang n'étoit point le même en qualité; tantôt couenneux, ferme & jaunâtre; tautôt formant le champignon dans une quantité de sérosité olivâtre; & souvent il ne présentoit dès le commencement qu'une espece de mucilage de couleur grise, verdâtre.

Le Rédacteur cherche la cause de cette Epidémie dans l'intempérie singuliere d'un grand nombre de saisons antérieures; dans les froids simplement morfondans de l'hiver, suivis d'une chaleur prématurée dès le mois de Mars, à laquelle ont succédé, après une quinzaine, des vents de Nord-Nord-Ouest qui ont refroidi la saison, & couvert la terre de neiges & de grêle; dans une quantité de brouillards épais & puants, & des pluies froides qui leur ont succédé; enfin dans la mauvaise qualité des bleds, & la rareté des cidres, qui n'avoient acquis qu'une maturité imparfaite, dans l'automne pluvieuse de 1737, & le défaut de pommes en 1738. --- Sa méthode curative se trouve consignée dans l'Epidémie de Pavilly, même année *.

* V. dans la Contrée de Caux, pag. 160 & suiv.

Avant cette Epidémie importante, le College n'avoit observé que très-rarement des Maladies Populaires en cette Ville, dont voici une courte notice.

Dans l'automne 1702, une Dyssenterie Epidémique.

Au printemps de 1713, une Pleurésie Epidémique.

Dans l'automne 1723, la petite Vérole très-épidémique.

En Juillet 1724, Dyssenteries & Diarrhées régnantes.

En Avril 1731, Péripneumonies & Fievres Catarrhales dominantes.

Dans l'hiver de 1731 à 1732, après des vents de Nord-Est très-secs & très-froids, une Coqueluche générale & très-épidémique, plus sur les enfans & les vieillards, que sur les adultes. Elle étoit accompagnée de la toux férine : elle enleva beaucoup de vieillards, & s'évanouit dans l'été.

Dans l'automne de 1739, M. de Hénault observe encore des Fievres Intermittentes, Anomales, des Continues, Putrides-*Milliaires ;* une petite Vérole de mauvaise qualité, & meurtriere. Il se plaint de nouveau de la mauvaise qualité des alimens.

Dans l'automne de 1741, des Fievres *Varioleuses, Milliaires, Pétéchiales*, Epidémiques, très-meurtrieres.

Dans l'hiver de 1751 à 1752, des Fievres Intermittentes & des Péripneumonies de différente espece.

Dans l'été de la même année, la petite Vérole, épidémique par toute la Normandie. -- On en trouvoit encore des traces en hiver : mais alors les Péripneumonies, les Fievres Pétéchiales, & les Fievres Tierces étoient plus communes, & très-peu meurtrieres.

Dans l'automne (Novembre & Décembre) 1753, une Maladie Epidémique fit beaucoup de désastre à Rouen : l'Europe entiere en fut informée ; & cet effroi répandit la terreur, sur-tout en Angleterre.... Le College s'assembla plusieurs fois ; & on consigna sur le registre que c'étoit une *fievre putride*, qu'il falloit combattre avec la saignée, les évacuans, les délayans & la diete ; l'émétique principalement, administré dès les premiers jours. *Quod quidem remedium felici cum successu propinatum fuit ;* porte la rédaction de M. de Boisduval.

Un Membre du College, M. Pinard, a rendu un service essentiel à l'Art, en nous transmettant une description exacte & suffisamment étendue de cette Epidémie, qu'il assure cependant n'a-

voir enlevé que 200 perſonnes, jeunes gens de l'un & l'autre ſexe, dans l'eſpace d'un mois qu'elle a duré. Notre Confrere avoit ſenti combien il eſt intéreſſant de ne jamais laiſſer échapper une Epidémie, ſans en préſenter le Tableau... Nous le réſumerons en deux mots. -- Pendant l'hiver, les vents de Nord ont ſoufflé conſtamment, & ont prolongé le froid, la ſéchereſſe : le mois de Mars fut doux & pluvieux ; celui d'Avril vit de nouveau régner les vents Septentrionaux. Dès le mois de Mai, en Juin, Juillet & le commencement d'Août, les chaleurs devinrent conſidérables, & les vents Méridionaux n'offrirent que très-peu de pluies ſalutaires. (Un fait ſingulier ; c'eſt que le 23 Juin, le Thermometre deſcendit au-deſſous de la glace, & la gelée fit périr les plantes ſur couches, & des moutons récemment tondus.) Si l'été fut ſec, l'automne le fut de même, juſqu'en Novembre. Alors les pluies devinrent continuelles, ſi l'on en excepte huit jours, que la gelée fut aſſez vive.... Le 21 de ce mois, il s'éleva dès le matin un brouillard épais, d'une odeur ſulphureuſe & très-puante, qui augmenta ſi fort ſur le ſoir, qu'on ne pouvoit appercevoir les lumieres publiques : trois ou quatre jours après ce brouillard, l'Epidémie ſe déclara avec la plus grande vivacité. Tels étoient les ſymptômes généraux, communs à tous les malades. Tous ſe plaignoient, pluſieurs jours auparavant, de laſſitudes, douleurs dans les membres & d'un mal de tête, qui augmentoit de jour en jour... Au moment de l'invaſion, ils étoient abattus, avec un cours de ventre bilieux & ſéreux, quelquefois accompagné de nauſées, de vomiſſemens : la fievre s'allumoit enſuite, ſurtout après la ſaignée (le ſang étoit couenneux ou ſemblable à de la gelée, ſans ſéroſité.) L'épigaſtre & les hypochondres ſe gonfloient ; & bientôt le ventre devenoit tendu, mais ſans douleur. A cette tenſion ſuccédoit toujours un délire *ſymptômatique* : preſque tous ſaignoient du nez aſſez fréquemment, mais en petite quantité.... La langue étoit ſouvent brune ou noire, mais humide : chez d'autres elle étoit chargée d'aphtes, qu'on a même obſervé

ſur les levres. Souvent la bouffiſſure ſurvenoit aux extrémités. La maladie ne ſe terminoit heureuſement, pour l'ordinaire, que vers le 30ᵉ ou 40ᵉ jour: au contraire, s'ils périſſoient, c'étoit dans le 5, le 7 ou le 11ᵉ jour, en comptant du moment qu'ils s'étoient abattus.... Quelques-uns ont réſiſté juſqu'au 17-21 ; & on leur a quelquefois trouvé une éruption milliaire, ſymptômatique.... L'ouverture des cadavres a montré chez tous l'eſtomac d'un rouge-brun, livide, parſemé d'ulceres lenticulaires : le canal inteſtinal étoit dans le même état ; & quelques-uns avoient les glandes du méſentere engorgées. Ceux même qui avoient éprouvé le plus de délire, ne préſenterent aucune altération dans les membranes ou la ſubſtance du cerveau.... Il faut lire dans la deſcription même l'explication des cauſes antécédentes, des ſymptômes concomitans, & le détail des médicamens, analogues cependant à la délibération du College ; mais appliqués avec certaines précautions eſſentielles.... Une Obſervation intéreſſante, c'eſt que la maladie a commencé, & ne s'eſt même cantonnée que dans certaines Paroiſſes de la partie Occidentale de la Ville. Quelques fievres catarrheuſes régnoient en même-temps, ainſi que la milliaire, que l'Auteur dit avoir été obſervée depuis trente ans au moins. (V. le Journal des Sçavans, Septembre 1755.)

Dans l'année 1758, on trouve la deſcription d'une Conſtitution Catarrheuſe & Péripneumonique, qui paroît avoir pris ſa ſource dans une intempérie précédente. « Dès le commencement » d'Octobre 1757, dit M. de Nihel, Rédacteur, l'hiver a commen- » cé de ſévir en Normandie ; & s'eſt annoncé par des frimats, la » gelée & la neige : bientôt ont ſuccédé des torrens de pluie, » & enfin des tempêtes, les vents les plus impétueux, en ſorte que » le *Capricorne* ſembloit avoir pris la place du *Scorpion*. »

Ces variations de température furent accompagnées de fauſſes Péripneumonies, de Toux, de Fievres incertaines, de Rhumatiſmes, de Gouttes & de Coliques Spaſmodiques ; réſultat de la tranſpiration interceptée. Les délayans ſeuls opéroient la cure par

les ſueurs. Mais au printemps ſuivant, on vit éclorre à Rouen, dans les principales Villes de la Province, & dans les campagnes tout à la fois, des Péripneumonies malignes, qui firent de grands ravages & enleverent beaucoup de monde. Le College fut convoqué cinq fois ; & on envoya des lettres circulaires, pour annoncer une méthode de traitement, dont voici le ſommaire.

Parcere ſanguini, humores debellare & mitia mitibus purgantibus alternare emetica : Diluentia electuariis quotidiè, juxta neceſſitatem, admiſceri conſuluimus.

Dans l'automne de 1759, on vit régner des Fievres Putrides, ſpécialement dans la Claſſe des Gens riches : elles n'étoient pas meurtrieres.

En 1765, M. de Boiſduval a marqué, comme Maladies régnantes, la petite Vérole, diſcrete & bénigne, au printemps, ainſi que des Fievres Tierces, Quartes, Intermittentes ; & ſur la fin de l'été, une Dyſſenterie Epidémique, attribuée à la ſécheresſe de cette ſaiſon.

En l'année 1766, M. de la Roche fait le détail des Maladies qui ont paru le plus Epidémiques.

1°. Au printemps, des Rougeoles bénignes, très-nombreuſes, qui ſe terminoient au 7e jour. 2°. A la fin de cette ſaiſon & dans l'été, des Fievres Putrides, *moins nombreuſes cependant que dans les années précédentes*, qui prenoient le maſque de Péripneumonies ou fauſſes Pleuréſies ; mais qui, du trois au cinq, ſe montroient humorales ; & ſe terminoient par la diarrhée.

3°. On a obſervé cette année beaucoup de Coliques bilieuſes, avec les ſymptômes & la marche que nous avons décrits & aſſignés à cette Maladie, en l'année 1770 *.

* Voyez nos Obſervat. déjà citées.

4°. La petite Vérole a régné bénignement.... & dans l'automne, on a obſervé des Fievres Tierces, peu rebelles. -- On a vu depuis pluſieurs années, plus de maniaques qu'à l'ordinaire : ils avoient, dit-on, la fureur ou la paſſion du tabac.

En 1767, feu M. de Boiſduval avoit caractériſé deux Maladies Epidémiques,

Epidémiques, le Catarrhe, qu'on appella *la Grippe*, qui étoit ſans danger; & des Flux Dyſſentériques, qui enleverent des enfans & des vieillards. *L'hiver avoit été long & rigoureux; mais il avoit tombé beaucoup de pluies le reſte de l'année.*

Dans les années 1771 & 1772, on retrouve la petite Vérole, & des Rougeoles Epidémiques. En 1773, des Fievres Pleurétiques & Putrides, avec éruption milliaire, dans leſquelles, dit M. Michel, beaucoup de gens ont été tués par l'abus des ſaignées : les pouls étoient petits, inégaux, &c.

On trouvera dans nos Obſervations (Conſtit. printanniere de 1773) cette Epidémie, caractériſée par un nombre ſuffiſant d'Obſervations particulieres, ainſi que toutes les Maladies régnantes, ou Epidémiques, depuis l'année 1768 juſqu'en 1777 incluſivement; Obſervations qui ſeront précédées d'une deſcription Météorologique des Saiſons antérieures.

Nous avions précédemment contracté une ſorte d'engagement avec nos Concitoyens; nous avions promis de leur donner la deſcription Topographique de Rouen; d'y joindre l'analyſe de leurs Eaux, & d'expoſer les mœurs & uſages des Habitans de cette Ville. Nous venons d'y ſatisfaire, avec le plus grand empreſſement, & d'une maniere qui pourroit peut-être ſervir à eſquiſſer l'Hiſtoire Naturelle, Politique & Médicale de la Capitale de notre Province. Puiſſent l'attention & l'exactitude, que nous avons cherché à employer dans ce Tableau, répondre, en quelque ſorte, à la confiance dont nous avons le bonheur de jouir au milieu de cette Cité! Puiſſent au moins ſes Habitans recevoir, dans nos efforts, l'hommage public d'une reconnoiſſance qui leur devient ſi juſtement acquiſe!

V. nos Obſervat. ſur les Malad. Epid. Conſtitut. Catarrh. pag. 67 & ſuiv.

Pourſuivons à l'inſtant la deſcription du reſte de la Province, dont chaque Contrée nous offrira des particularités intéreſſantes.

Ve Contrée.

Lexovienses.

CONTRÉE DE LISIEUX, COMPRENANT LE LIEUVIN ET LE PAYS D'OUCHE.

CETTE Contrée, bornée au Septentrion par l'embouchure de la Seine, commence à celle de la riviere de Rille, sous le bois du Marais Varnier : elle s'étendra peu au loin dans sa partie du Nord, parce que la forêt de Touque change son courant d'air dans cette portion. Ainsi nous la bornerons à l'Occident Septentrional, aux environs d'Honfleur, par la petite riviere d'Orange, qui porte son vallon jusques sous la forêt, d'où elle vient gagner la vallée de Pont-l'Evêque à Lisieux. Là, le cours de la Touque la borne absolument au Couchant, ainsi que la vallée qu'elle arrose jusqu'à sa source, qui se trouve au Midi, non loin de Merlerault. Sa ligne Méridionale est formée par la vallée de l'Aigle que parcourt la Rille, qui sort des bois de S. Vandrille; & prend sa direction, de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, jusqu'au-dessus de l'Aigle. Alors tournant du Sud au Nord, elle sépare Beaumont-le-Roger de sa forêt, qu'elle laisse au Lieuvin; & sa vallée se confond ensuite avec celle de Bernay, qu'arrose la Charentonne, qui lui rend aussi ses eaux. Ainsi cette grande vallée de la Rille, qui va se rendre par Pont-Audemer jusqu'à la Seine, forme la partie Orientale de la Contrée que nous décrivons, ou sa séparation du Romois & de la Contrée d'Evreux.

Vallée de Pont-Audemer & de la Rille.

I. La vallée, qui part de l'Ouest-Nord-Ouest, pour se diriger par le Pont-Audemer à l'Est-Sud-Est, & tourner ensuite directement au Midi (au Bec, à Brionne), change entierement de direction en se portant au Couchant, par l'Aigle; & va finir au Midi, après avoir fourni des vallons au Sud & au Nord, entre la forêt de S. Evroult & celle de Moulins.

Elle fournit également, & reçoit dans sa direction Septentrionale, nombre de vallons qui sont presque tous arrosés par des ruisseaux, dont le courant va se perdre dans la Rille. Ils sont dirigés la plupart du Sud au Nord; & garnissent de côteaux, bordés de bois-taillis, cette plaine qui se trouve entre la vallée de Pont-Audemer & celle de Cormeilles, dont nous parlerons dans la suite. Les principaux sont, celui de *Martainville*, qu'arrose la *Corbie*, & qui se rend dans la vallée de *Toutainville* (*v*); ceux de *Trouville* & de la *Poterie*, qui viennent du Sud apporter leur courant au Sud-Est de Pont-Audemer : ceux-ci ne sont séparés que par les bruyeres de *Pinche-Loup*. Plus bas, la vallée reçoit encore un courant de l'Ouest par deux vallons paralleles, qui semblent embrasser le *Mont-Roty*, & se réunissent pour se porter vers le Romois, entre le Bec & Pont-Authou.

Pont-Audemer : son exposition, son Climat.

1°. Pont-Audemer, ville située dans la vallée que nous venons de décrire, à deux lieues & demie de l'embouchure de la Seine, est assise presqu'entierement sur un fonds de marais, à l'exception du Fauxbourg de S. Aignant, qui appartient au Romois. La Rille la traverse; & les Habitans en ont même fait circuler un bras autour de ses murailles assez basses : ce qui fait une commodité pour les Tanneurs qu'on y voit en grand nombre; & contribue tout à la fois à la netteté de la Ville. Elle est défendue & serrée de très-près au

(*v*) Nous avons vu avec une sorte d'étonnement, au haut de la côte de Toutainville, un monceau de terre verte, qui étoit sortie d'une fouille faite pour les fossés de la grande route. Le Dictionnaire de M. Valmont de Bomare nous a appris que M. de la Follie, de l'Académie de Rouen, en avoit fait précédemment la découverte, & ensuite l'analyse. Il en est résulté que cette terre, qui laisse appercevoir au premier coup d'œil le tissu d'une *mine de cuivre soyeuse*, n'est qu'un mélange de fer très-phlogistiqué, de l'acide vitriolique & de trois especes de terre : une vitrifiable, une calcaire, une argilleuse; & de quelque portion de pyrite martiale jaune. Ses expériences sur cette terre se trouvant encore publiées dans le Journal de Physique & d'Histoire Naturelle, Novembre 1774, nous serons dispensés d'entrer dans un plus grand détail sur leur résultat.

Nord-Nord-Eſt par la *Côte de la Pierre* , & la chaîne des montagnes qui lui ſont contiguës ; au Sud-Sud-Oueſt par la chaîne des collines que couvrent les bois de *S. Gilles*. La vallée prend à peu près 800 toiſes de largeur, & ſa profondeur eſt environ de 200 pieds. La Ville reçoit le Soleil , depuis l'Orient d'hiver juſqu'à trois heures au Solſtice de cette ſaiſon. Ses grandes rues ſont tirées à peu près dans la direction du Nord au Sud, & les petites de l'Eſt à l'Oueſt. Son terrrein, au centre de la vallée , eſt limonneux : mais à meſure qu'on s'en éloigne, il participe de la nature du ſol de la montagne voiſine. C'eſt de la marne & du ſable, de l'argille. Communément c'eſt une terre brune, qui n'a guere de corps , qui s'humecte & ſe ſeche très-aiſément.

Le Pont-Audemer peut choiſir pour l'uſage journalier des eaux entre celles de la Rille , qui reçoit le flux de la Manche ; les eaux de puits, dont on ſe ſert fort peu ; & l'eau de ſource, qu'on préfere pour l'uſage intérieur. Celle-ci eſt apportée à la Ville du pied du côteau qui regne vers le Nord, par des canaux de plomb, qui la diſtribuent à pluſieurs fontaines publiques. Celle de la Rille diſſout bien le ſavon, cuit facilement les légumes, & blanchit très-bien le linge. De ſorte que la commodité & la qualité des eaux ſembleroient inviter à faire à Pont-Audemer des établiſſemens de Manufactures, pour fournir de l'occupation au Peuple. Car juſques-là le ſeul commerce de cette Ville conſiſte en Tanneries.

Eaux Minér. de Pont-Audemer.

Pont-Audemer poſſede une ſource d'eaux minérales , ſituée dans ſa vallée même, vers le Couchant, au milieu d'une prairie. Sa qualité minérale nous a paru bien foible : elle eſt d'ailleurs expoſée à la perdre par intervalles. On aſſure que le haſard en a fait découvrir une à S. Georges *du Bievre*, à l'entrée des plaines du Lieuvin, dont la qualité catarctique qu'on lui ſoupçonne, mérite bien être conſtatée par des faits & par l'analyſe.

Ses Habitans ſont peu occupés, ſi on en excepte les gens de Robe & de Judicature, dont le nombre eſt ſingulierement conſidérable. On y fait bonne chere parmi les gens aiſés ; & le jour-

nalier fréquente le cabaret. Le ſexe paſſe pour être beau dans cette Ville ; les femmes y tiennent un genre de ſociété, propre à les faire paroître aimables. Les affeſtions hyſtériques & le *fluor albus*, ne les épargnent pas plus que dans les grandes Villes.

L'athmoſphere de cette Ville eſt ſouvent humide & brouillardeuſe, parce que la portion de la vallée qui va au Nord-Oueſt, à l'embouchure de la Seine, diſtante de deux lieues, eſt ſouvent ſubmergée par les débordemens de la Rille. Auſſi les paroiſſes de *Toutainville*, du Port *S. Sanſon*, de *Soulbec*, de *S. Sulpice*, qui avoiſinent la Seine, ſont-elles fréquemment expoſées aux fievres intermittentes de toute eſpece, qui y ſont même endémiques. Les femmes & les enfans ſont décolorés. La bouffiſſure, la cachexie, la chloroſe, s'y obſervent plus communément ; & les hommes y ſont indolens, moins ſenſibles : ils emploient l'ail dans leurs alimens, comme le préſervatif contre tous leurs maux.

Maladies Endémiques pour les Paroiſſes à l'embouchure de la Rille.

M. Halley, Correſpondant de la Société, Médecin rempli de zele & de grandes vues pour ſon état, auquel nous devons la plus grande partie de ces détails, nous obſerve que l'apoplexie & la paralyſie ſont très-communes en cette Ville. C'eſt ordinairement après 40 ans, & quelquefois dès 25, que ces maladies ſe déclarent. Le Peuple en attribue la cauſe au cidre ; il eſt vrai, ajoute-t-on, qu'on n'y obſerve pas qu'elle ſoit une ſuite d'abſtinence. Nous croyons cependant devoir faire obſerver que les Laboureurs de ce Canton étoient précédemment dans la pernicieuſe habitude de faciliter la fermentation de leurs cidres, & même de les adoucir avec la céruſe, qui, certainement, eſt très-capable de procurer des coups d'apoplexie, & de faire naître fréquemment les coliques, ainſi que la paralyſie. On ne peut ſe rappeller ſans effroi la cruelle aventure qui donna lieu en 1775 aux Arrêts de la Cour, concernant la falſification des cidres. Il y a lieu d'eſpérer que l'ignorance étant éclairée, & le crime une fois averti ſur cet objet important, nous ne ſerons plus expoſés à des ſcenes auſſi tragiques * ; « mais, reprend M. Halley, j'ai obſervé que ceux qui

Maladie particulieres de Pont-Audemer.

* Voyez nos Obſervat. ann. 1770, Art. des *Coliques Convulſives*, p. 73, Note (15).

menent une vie ſédentaire, qui ne font point de diſſipation & ſe nourriſſent bien, voient arriver fréquemment à l'âge de 45 ans des efforts hémorrhoïdaux, qu'il eſt bon d'aider; ſans quoi le ſpaſme ſe porte ſur le canal inteſtinal, intéreſſe bientôt les *plexus* du bas ventre; & donne occaſion aux flatuoſités, à la cardialgie, à la conſtipation, ou à des diarrhées énormes; aux affection hyponchondriaques, dont les exemples ſe multiplient, ſurtout chez les Curés, qui devroient pour leur ſanté ſe livrer aux uſages d'une vie moins ſédentaire. »

Maux de gorge & la petite Vérole, Epidémiques, en 1772.

En 1772 le Pont-Audemer vit régner épidémiquement des maux de gorge, qui ne furent point meurtriers: quelques-uns des malades eſſuyerent en même-temps une éruption, une ſorte d'effloreſcence utile. La petite Vérole s'y répandit au mois de Novembre de la même année, & continua juſqu'au printemps ſuivant. Il en périt un très-petit nombre de ceux qui l'avoient confluente. Les adultes en furent plus généralement attaqués que les enfans, qui n'eurent alors que la Rougeole & la toux. On obſerve ici qu'une femme qui eut une diarrhée, ſoutenue pendant tous les périodes de la petite Vérole confluente, vit également ces trois temps parcourir légitimement chacun leur dégré ordinaire. Nous y obſervions nous-même, dans l'automne 1774, des fievres inſidieuſes, qui commençoient avec des nauſées, vomiſſemens, tracaſſeries d'entrailles; offrant dans leur état le flux dyſſentérique, avec une éruption milliaire. J'ai vu ces exanthêmes, en apparence critiques, parcourir leur maturation dans un malade qui mourut gangréné au 13-14[e] jour. Il eſt vrai que celui-ci avoit tout l'appareil d'une complication mélancolique. Quelques autres nous montroient alors la fievre bilieuſe, avec des accidens produits par l'engeance vermineuſe: c'étoit aſſez la Conſtitution régnante. --- En 1775 une dyſſenterie épidémique frappa ſur tous les Priſonniers de la Conciergerie, & ne ſe communiqua point dans la Ville.

L'Epidémie de la Grippe y a été obſervée dès la fin de 1775.

L'automne avoit été pluvieuse, & l'athmosphere chargée de brouillards encore plus qu'à l'ordinaire : l'hiver fut cruel, comme par-tout ailleurs. On vit à Pont-Audemer des fluxions sur les yeux, sur la gorge, sur la poitrine ; des céphalalgies, des gouttes sciatiques ; & de plus, indépendamment du catarrhe épidémique, des toux catarrhales. On fit saigner quand la fievre, le point de côté, le pouls le demandoient. Mais M. Halley assure qu'il tira bien un autre parti des émético-catarctiques, qui évacuoient la sérosité surabondante, & des lavemens purgatifs. --- Au mois de Mars 1776, il se présenta de vraies fievres catarrhales, qui jouoient leur rôle dans les trois grandes régions à la fois. La tête étoit prise, la poitrine étoit suffoquée & le ventre souffroit. On y observoit souvent des soubresauts dans les tendons. C'étoit toujours vers le 11[e] jour que se marquoit une augmentation considérable dans les accidens. Il s'y compliquoit des vomissemens opiniâtres, des diarrhées dyssentériques. Il falloit calmer, adoucir, tempérer : le camphre & le nitre furent administrés avantageusement, ainsi que les poudres absorbantes, conseillées par Hoffman & Hamilton. --- Mais M. Halley se proposant de communiquer à la Société de Correspondance, & au Public, une suite d'Observations sur les maladies de son Canton, nous serons dispensés d'entrer dans un détail plus étendu, pour lui laisser l'honneur & le fruit de ses travaux.

Fievres Catarrhales.

La petite Vérole régna en 1773, dans les Paroisses qui sont audessous de la vallée de Pont-Audemer : elle y fut extrêmement bénigne. Mais en 1764 & 1765, celle de la Chapelle-Becquet, & les Paroisses voisines, furent ravagées par des fievres ardentes, que les gens de la Campagne nomment toujours *fievres chaudes*, qui enleverent d'autant plus de monde qu'elles ne furent confiées à personne de l'Art, & que le traitement fut uniquement pratiqué par des Charlatans.

Fievres ardentes aux environs, en 1764 & 1765.

II. La vallée de la Rille, qui tient encore la direction du Sud-Est, après avoir quitté les environs de Pont-Audemer, tourne

Continuation de la vallée de la Rille.

ensuite directement au Midi, comme nous l'avons déjà dit, depuis la portion Méridionale de la forêt de Montfort. Elle passe derriere celle de Beaumont-*le-Roger*, & se porte du Sud à l'Ouest, peu au-dessus de *Rugles*, après avoir reçu le courant d'un long vallon, qui lui vient du Couchant, avec une petite riviere qui se jette dans la Rille. Nous reprendrons ici cette derniere riviere à sa source, dans les bois de S. Vandrille, au Midi de la Contrée; d'où retournant tout-à-coup, ainsi que sa vallée, vers l'Est, elle va se rendre à l'Aigle, après s'être partagée en deux bras à l'entrée de la Ville, dont l'un coule au centre; & l'autre a été détourné, sous la portion déclive, pour l'usage des Tanneurs.

L'Aigle : son exposition, son Climat.

C'est dans cette vallée assez étroite, dirigée à peu près d'Occident en Orient (Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est), qu'est assise la Ville de l'Aigle, entre deux montagnes du troisieme ordre, qui la couvrent au Nord& au Midi, en la laissant ouverte à l'Orient & au Couchant d'hi er. Ce sont là ses courans dominans. Il s'en présente un troisieme assez foible, par un vallon sec & peu profond, dirigé au Sud vers le *Buat* : & la vallée en reçoit un plus décidé du Sud-Ouest, par un long vallon qui lui apporte le ruisseau d'*Ecorcey*.

Le courant du Couchant (Nord-Ouest), frappe au moins sur une des extrémités de la Ville, & peut influer sur les maladies chroniques qui y regnent. Celui-ci est formé par un vallon herbageux, creusé près le chemin de S. Evroult, & semble être une continuité de celui du Midi, qu'on appelle *les Veaux*. D'ailleurs la partie basse de la Ville, appellée le *Pont de Pierre*, est sujette à de fréquentes inondations, qui sont souvent suivies de maladies courantes dans ce petit Canton. La prairie, qui est au niveau des habitations, tant au Levant qu'au Couchant, se trouve donc souvent couverte d'eaux : les vapeurs, qui, après le desséchement, s'exhalent des substances végétales & animales en corruption, ne peuvent-elles point être regardées comme une source de ces maladies ? On se souvient au moins qu'en 1774, une maladie, qui fut meurtriere,

meurtriere, commença dans le voisinage du *Pont de Pierre*.

La Ville de l'Aigle est fort peuplée, eu égard à son étendue. Elle contient environ 6000 Habitans. Ils sont généralement très-laborieux, entreprenans, sobres & fort économes. Ils vivent ordinairement retirés, & uniquement occupés de leur négoce, qui consiste en plus grande partie en commerce d'épingles. Les environs présentent un pays couvert, ombragé par les forêts, des sapaies, des arbres fruitiers & des haies singulierement multipliées. Le sol du Pays, à trois ou quatre lieues à la ronde, est généralement composé d'une couche de terreau ou terre fertile, d'une couche d'argille, de marne ou pierre à chaux, qui y est fort abondante; & de cailloux (de *silex*) recouverts d'une terre calcaire. Les *silex* ou pierres à feu, qui sont les seules qu'on trouve en ce Canton, se rencontrent souvent immédiatement sous la terre fertile. On trouve encore aux environs de l'argille blanche de la plus grande beauté. Celle de la *béliere*, dont parle M. Macquer, est effectivement très-pure : & on en a découvert d'aussi belle à plusieurs endroits du voisinage. --- Les mines de fer y sont communes; mais on en trouve fort peu d'assez riches, pour être exploitées avec profit. Tout le Pays est coupé d'une infinité de ruisseaux d'eaux courantes & stagnantes. De ce voisinage & des deux bras de riviere qui baignent la Ville, il s'exhale continuellement des vapeurs qui rendent l'air de l'athmosphere épais & fort chargé, peu brouillardeux, mais humide & froid en hiver; humide & chaud en été : d'où l'on peut conclure que ce Pays doit être fécond en maladies, tant aiguës que chroniques.

Nature du Sol des environs de l'Aigle.

Ainsi, sans entrer dans un plus grand détail des causes morbiferes, M. Terrede, D. M., qui nous a fourni d'excellentes instructions sur ce Canton, convient que les maladies sont très-communes à l'Aigle, sur-tout celles de la classe *à colluvie serosâ*; & qu'on peut y regarder comme *endémiques* les fluxions, les catarrhes, l'asthme, les phthisies, bouffisures, œdêmes, leucophlegmaties; les hydropisies, même de poitrine; les rhumatismes, la goutte;

Ses Maladies Endémiques.

les maladies qui procedent de l'intempérie froide du cerveau ; les ophtalmies & différens maux ſur les yeux ; les ſcrophules & toutes les cachexies. L'engeance vermineuſe y tourmente non-ſeulement les enfans, mais le plus grand nombre des adultes dans la claſſe du Peuple. Les Epingliers, ſpécialement ceux qui travaillent aux pointes, ſont expoſés fréquemment aux coliques, pareilles à celles des Peintres, & qui cedent au traitement de la Charité de Paris. Mais en général cette claſſe d'Ouvriers devient d'autant plus ſujette aux maladies que nous venons de citer, qu'ils ſont enfermés (les enfans depuis l'âge de quatre ans comme les adultes), en grand nombre, dans des appartemens bas & humides, chauffés pendant l'hiver avec de la braiſe, & éclairés avec l'huile de rabette ; reſpirant conſéquemment un air deſtitué de ſon reſſort naturel, infecté d'exhalaiſons nuiſibles.

Malgré ces différentes cauſes, toujours diſpoſées à procurer nombre d'affections morbifiques, on dit communément qu'on vit vieux dans cette Ville. Cela eſt vrai ; mais ſeulement à l'égard de quelques gens d'une conſtitution vigoureuſe, qui, ſans fatigues & ſans occupations tracaſſantes, ſe nourriſſent convenablement. L'humidité de l'athmoſphere devient pour les vieillards un bain ſalutaire, qui contribue ſans doute à prolonger leur carriere, en retardant le deſſéchement de leurs fibres.

Les Habitans de la Campagne, les Cultivateurs qui occupent tout le terrein compris entre les forêts de S. Evroult, de Moulins & Bons-Moulins ; la forêt de l'Aigle & autres fûtaies qui ſe trouvent vers le Nord, à diſtance de trois, ſix ou neuf mille toiſes de tous les côtés de l'horizon ; & également éloignés ou diſtribués ſur les bords de la vallée de l'Iton : ces Habitans, dis-je, ne ſont ni moins laborieux, ni moins ſobres, ni moins économes que ceux de la Ville. Mais ils ſont expoſés au même genre de maladies que nous avons décrit. On y voit un petit Canton où le *chloroſis* eſt l'affection *endémique*. D'ailleurs l'athmoſphere ſe trouve encore

plus chargée pour eux de mauvaiſes exhalaiſons, en ce que les Laboureurs ſont dans l'habitude de faire pourrir le fumier de leurs beſtiaux, dans des foſſes qui ſont ordinairement tout près de leurs foyers.

Les fievres intermittentes ne ſont pas fort communes en ce Canton. M. Terrede y a vu, depuis huit ans, une ſeule année (automne 1771), la fievre quarte frapper ſur un certain nombre d'Habitans; & au printemps de 1775, les tierces plus fréquentes qu'à l'ordinaire. Les péripneumonies ou fluxions de poitrine vraies, inflammatoires, ne ſont pas plus ordinaires en ce Climat, ajoute le même Obſervateur, que les intermittentes. Mais les fauſſes-pleuréſies ou humorales, les affections catarrheuſes, les maux de gorge, les fievres putrides, les maladies éruptives avec milliaire ou autres exanthêmes; les fievres malignes, conſidérées comme affections ſporadiques, s'y rencontrent très-fréquemment, & ſont ſouvent funeſtes. Les angines ſur-tout s'y reproduiſent très-ſouvent, ſoit comme maladies eſſentielles, ſoit comme ſymptôme de fievre putride. Maladies ſporadiques.

On voit régner preſque chaque année, dans l'enceinte de l'Aigle ou dans ſon voiſinage, quelques Maladies Epidémiques: elles ſont, à peu de choſes près, preſque toujours les mêmes. M. Terrede, qui s'eſt trouvé chargé, par M. l'Intendant d'Alençon, du ſoin d'une de ces Epidémies, va nous fournir l'occaſion d'en connoître la nature. Celle-ci a commencé dans l'automne 1776, & ne s'eſt terminée que dans le cours de l'hiver. C'étoient des fievres putrido-bilieuſes: elles s'annonçoient par un abattement général, des douleurs vagues dans différentes parties, ſpécialement dans les extrémités, avec la douleur gravative de la tête, particulierement imprimée vers le front; par une amertume, une ſéchereſſe de bouche, des nauſées & des cardialgies. L'appétit manquoit abſolument; le ſommeil étoit pénible, interrompu; les urines foncées, rougeâtres: les friſſons ſuivoient bientôt, & peu après la fievre s'allumoit: elle redoubloit tous les ſoirs & marquoit encore ſouvent quelques exa- Epidémie de ce Canton. Fievres Putrido-humorales, Epidémiques, en 1776.

cerbations dans la journée. Alors on les voyoit souvent compliquées de fluxions de poitrine humorales, d'angines de même espece, quelquefois avec un caractere de malignité. Chez le plus grand nombre des malades, il paroissoit, du 8-9 au 14, une éruption milliaire crystalline, & beaucoup rendoient des vers. Quand la nature devoit succomber, les malades tomboient dans l'assoupissement ou le délire ; il survenoit des soubresauts de tendons, un flux séreux : le ventre se météorisoit ; le pouls se déprimoit, devenoit inégal ; la poitrine s'embarrassoit, & l'engorgement des poumons terminoit la scene. La maladie finissoit au plus tard en 20-25 jours, & les jugemens étoient achevés pour le 20e. Les trois quarts de ces maladies se terminoient par des selles bilieuses : beaucoup de malades ont cependant obtenu des urines sédimenteuses ; mais leur avantage n'a été bien reconnu que deux ou trois fois dans des fluxions de poitrine, avec point de côté : elles ont dans ces cas enlevé la douleur & tenu lieu de crachats. Quelques malades ont paru devoir leur salut aux sueurs ; & quelques autres, qui n'avoient cependant montré aucuns accidens du côté de la poitrine, l'ont dû à une abondante expectoration de crachats épais (ce qui nous semble assez prouver le caractere catarrheux de la maladie.) La fonte, la dépuration spontanée des humeurs, qui se fait quelquefois à la fin de ces affections humorales & putrides, s'est présentée rarement avant le 15. --- On n'a point observé souvent que ces excrétions critiques, les urines sédimenteuses, les crachats & les sueurs, aient paru dans les jours marqués par Hippocrate (on en pourroit trouver une cause dans le traitement dont nous dirons un mot.) Mais plusieurs fievres, de la branche des putrides-malignes, se sont heureusement terminées par un dépôt sur les parotides, & une expectoration purulente. Telle fut aussi l'issue de la maladie du nommé Prevost, garçon Vitrier, qui, après 24-25 jours, réduit à l'agonie, se sauva cependant par cette double voie. « Je n'ai jamais observé, ajoute M. Terrede, que les éruptions milliaires ou autres exanthêmes,

qui ont paru dans le cours de nos fievres putrides-malignes, ou ardentes-bilieuſes, aient été *critiques ;* qu'elles aient même ſenſiblement diminué la fievre, ainſi que les autres ſymptômes : elles ont toujours été *ſymptômatiques ;* & je les crois plutôt le produit de la chaleur du lit, de l'appartement, &c. que du progrès naturel de la maladie. » C'eſt ainſi que s'en explique un Praticien, qui paroît avoir vu un aſſez grand nombre de malades, pour en juger convenablement. Il nous paroît pourtant autant curieux qu'important de joindre ici le précis hiſtorique de la maladie qui avoit frappé notre Auteur lui-même, qu'il nous a peinte, d'après les accidens qu'il ſe ſouvenoit d'avoir éprouvé, & ſur le rapport de M. Brard, Médecin de Verneuil, qui lui donna ſes ſoins.

« Dans celle, dont je viens d'être frappé, qui fut une des plus » violentes qu'on ait vu depuis long-temps à l'Aigle, les urines » n'ont dépoſé qu'une fois (le 15) : elles ſont reſtées très-foncées » juſqu'au 25-30. Cette maladie ſi cruelle fut terminée par les » ſelles, les ſueurs & une *foule d'éruptions :* je dis une foule ; car » outre ſix abcès, qui ont rendu chacun un ou deux verres de » pus, & une trentaine de furoncles ; j'ai eu ſur les *pieds*, les » *jambes*, les *aines* & le *dos*, cette éruption de points rouges, » reſſemblans à des morſures de puces, qui ont même paru pren- » dre une couleur violacée. Les mêmes parties ont été couver- » tes de la *milliaire cryſtalline ;* & le *col*, le *dos*, les *feſſes* & » les *cuiſſes*, de plus de cinq cens *phlictènes* ou veſſies, qui four- » niſſoient une quantité de ſéroſités : les ſoubreſauts des tendons » ne m'ont quitté que le 18, &c. » *Num hæc caloris & artis productum exanthemata ? Num merè hæc ſymptomatica ?*

Expoſons en abrégé la méthode de traitement qui fut ſuivie pour combattre ces fievres. On a aſſez ordinairement débuté par une, deux & trois ſaignées ; car le pouls s'eſt trouvé plein & dur ; la tête & la poitrine ont paru embarraſſées. Le lendemain, & quelquefois une heure après la premiere ſaignée, on adminiſtroit un émético-cathar&ctique. Quand la maladie prenoit une bonne

tournure, on ſe contentoit d'évacuer tous les deux jours, avec un minoratif chez les ſujets plus délicats; avec le ſéné, le ſel végétal, le lénitif ou le diaprun, chez les plus robuſtes; & chez les pauvres, avec les poudres envoyées par le Gouvernement.... Les boiſſons acidules & délayantes étoient encore émétiſées, s'il paroiſſoit utile de fondre & précipiter par les ſecondes voies : elles étoient aiguiſées avec le kermès minéral, lorſqu'il s'agiſſoit de pouſſer à la peau & à la poitrine.... On ſe ſervoit du quinquina vers le déclin de la maladie.... Contre les douleurs & points de côté, on employoit d'abord les cataplaſmes émolliens; bientôt après les irritans avec le poivre, le gingembre, & enſuite l'emplâtre véſicatoire... Dans les angines, des gargariſmes & topiques appropriés... Lorſque les fievres prenoient un caractere de malignité, on ajoutoit aux précédens les véſicatoires à la nuque & aux jambes : des potions calmantes & toniques contre les ſpaſmes & ſoubreſauts de tendons, ainſi que le camphre, à la doſe de 12-15 grains, & le nitre. S'il falloit pouſſer à la peau, le kermès & la thériaque : en un mot, il ne paroiſſoit pas un ſymptôme, qui ne fût combattu avec ſes médicamens propres... Tel fut le traitement, employé ſouvent avec ſuccès, contre les fievres ardentes, putrides & compliquées, que nous avons décrites.

Ici le Médecin éclairé nous ſemble diriger la Nature; & l'on conviendra avec Baglivi & Houllier, que ce n'eſt point en pareils cas qu'il faut attendre les mouvemens qu'elle opéreroit, un peu plus livrée à elle-même : rarement encore peut-on obſerver les criſes dans les affections malignes, qui ne tiennent aucune marche réguliere.

Les Maladies Epidémiques de ce Canton ont conſtamment été très-meurtrieres, parce qu'elles ont frappé ſur la Claſſe la plus indigente du Peuple, livrée d'un côté aux pratiques & aux préjugés les plus groſſiers, les plus dangereux; de l'autre, abandonnée aux ſoins des Charlatans, dont la rapacité ne manque pas d'étendre les progrès d'une maladie.

La petite Vérole & la Rougeole régnerent épidémiquement à l'Aigle, en 1774; & attaquerent plus particulierement les enfans, quoiqu'on en ait obſervé certain nombre chez les adultes. Elle s'eſt trouvée quelquefois compliquée de fievres malignes & putrides, pendant le cours deſquelles il ſurvenoit des éruptions milliaires : au reſte, elle a été généralement plus diſcrette que confluente, plus bénigne que maligne. -- On a vu, pendant l'été, le Domeſtique de M. d'Argençon, chez qui la petite Vérole, confluente, fit de ſi terribles progrès, que la peau parut prête à crever : la tête, le corps, les bras & les jambes étoient monſtrueuſement enflés. On ouvrit toutes les puſtules dès qu'elles parurent en maturité; mais il s'en produiſit bientôt d'autres, qui empêcherent le gonflement de diminuer. Les puſtules ouvertes exhaloient une odeur ſi infecte, que les gardes refuſerent leurs ſoins; & quoique les fenêtres fuſſent tenues ouvertes le jour & la nuit, la fétidité étoit ſi pénétrante, qu'on ne pouvoit approcher de ſon appartement, même à l'air libre, ſans s'expoſer aux cardialgies, à la ſyncope. M. Terrede eut la prudence de le faire vomir & de le purger à pluſieurs repriſes, dans le commencement de la maladie & dans l'état, lors de la ſuppuration (ſans quoi il eſt à croire qu'il eût été perdu.) Il fit un grand uſage du kina, quelquefois acidulé, même avec l'eſprit de vitriol... & il ſe rétablit.

Petite Vérole & Rougeoles, Epidémiques, à l'Aigle, en 1774.

Obſervation d'une petite Vérole effrayante.

On obſerve que ces petites Véroles enleverent très-peu de victimes; mais que, ſi on avoit négligé de purger pluſieurs fois les enfans, il leur ſurvenoit fréquemment des taies ſur la cornée tranſparente, qui couvroient même la pupille.

Le Canton de l'Aigle offre beaucoup de ſources d'eaux minérales : celles de S. Santin, de Cernieres, de Grandville, d'Irai, de Moulins & de S. Evroult. M. Terrede, qui en a fait l'analyſe, les trouve toutes plus ou moins rapprochées de celles de S. Santin. Celles-ci ſont *gazeuſes*, *acidules*, minérales, froides, & contiennent avec différentes terres abſorbantes & réfractaires, une bonne quantité de fer, ſous la meilleure forme. Elles doivent être

Eaux Minérales de ce Canton.

conſéquemment d'un uſage fort ſalutaire dans l'hypochondriaciſme, dans les affections mélancoliques, hyſtériques, vaporeuſes, néphrétiques ou graveleuſes, &c. &c. * -- M. de la Martiniere, également Médecin à l'Aigle, prétend, contre les expériences de ſon Confrere, que ces eaux ne ſont point aërées, mais ſimplement ferrugineuſes; ce qui en retrancheroit beaucoup de qualités. ** Il faut attendre encore, pour porter un jugement plus aſſuré. Nous ſommes informés que la Lettre de M. de la Martiniere ne reſtera point ſans réponſe, & qu'on doit préſenter des faits authentiques, comme preuves des vertus attribuées à ces eaux.

* V. Examen Analytique des Eaux Minérales des environs de l'Aigle, à Amſterdam.... & Paris, 1776.

** V. ſa Lettre à M. Terrede, 1776.

Canton de S. Evroult.

Le petit Canton de S. Evroult, qui ſe trouve à l'Oueſt de l'Aigle, où l'on voit un Bourg & une riche Abbaye de Bénédictins, eſt généralement fort couvert, fort ombragé par la forêt, qui l'environne de toutes parts, ainſi que par beaucoup de haies & plants: il devient encore plus humide, par la multiplicité des étangs ou petits lacs, des ruiſſeaux, des ravins, &c. Les Maladies de tout genre y ſont fort communes, & les Epidémies très-longues: ce qui dépend en grande partie du local.

Le Pays d'Ouche: ſon Sol, ſon Climat.

III. Nous parcourerons ici toute la portion Méridionale de la Contrée, qui prend le nom de Pays d'Ouche. Ce Pays, qui commence ſous la vallée de Broglie, à *Réville;* qui voit la Bourgade de la Barre au Levant, borné par la vallée de la Rille; qui montre au Couchant la Châtellenie d'Avernes, & les montagnes qui le ſéparent de la Contrée d'Auge, le long du cours de la Touque, s'étend au Midi juſqu'aux bornes de la Contrée d'Alençon. Il préſente la Bourgade d'Echauffou, ſous la grande forêt de S. Evroult, qui en couvre une portion conſidérable; le Sap, dont nous nous entretiendrons inceſſamment, au milieu d'une plaine que viennent toucher des côteaux, dont la chaîne s'en va, au Nord, ſe confondre à la vallée d'Orbec; les ſources de la Charentonne & de la riviere de *Guiel,* parcourant chacune leur vallon, pour ſe perdre ou ſe réunir dans la vallée de Broglie, dont nous

nous parlerons ensuite : ce Canton offre enfin une portion très-montueuse, qui est la plus Méridionale, & beaucoup de bois & sapaies, tant aux environs de la vallée de l'Aigle, que vers le Couchant : sa portion Orientale & celle de l'Occident Septentrional, présentent plus de plaines découvertes.

Constitution & Maladies de ses Peuples.

1°. En général l'espece humaine y est un peu plus petite que dans les plaines du Lieuvin : les hommes y sont forts, basanés ; & se ressentent dans leur constitution de la nature d'un Climat plus humide, plus brouillardeux. Ces Peuples ont de bonnes mœurs & vivent assez retirés : leurs goûts dominans sont la passion de boire ou celle des femmes. On doit cependant dire qu'en général ils deviennent sobres & modérés : la population y est abondante. On y vit jusqu'à 80 ans & au-delà ; mais plus communément de 60 à 70 ans. Ils sont sujets aux hémorrhoïdes, à la bouffissure, aux cachexies, à l'hydropisie, aux fievres catarrheuses & rhumatisantes ; aux fluxions, éréſipelles & furoncles, ainsi qu'aux dartres & gales crustacées. On y voit aussi régner les fievres intermittentes, moins rebelles que dans les pays de marais.

Comparez ici une Epidém. a Meaux, au printemps de 1732, par M. Bailly, D. M. P. Obs. sur les Malad. Epid. de Paris, depuis 1707 jusqu'en 1747. Journ. de Méd. Juillet 1764.

Quant aux maladies aiguës, on a vu pendant long-temps régner à Montreuil *l'argilé*, & aux environs, *la milliaire maligne*, que le Chirurgien du Canton y a nommée la *Suette*, comme en Picardie : elle a précédemment affligé tout le Pays, & y a fait de grands ravages. Elle s'annonçoit par des sueurs continuelles, suivies d'une éruption milliaire ou de cette nature. Toutes les femmes, qui étoient prises au temps de la menstruation, périssoient, dit-il, en douze heures, à moins qu'elles ne fussent secourues très-promptement. Nous dirons un mot du traitement singulier que cet homme, qui a blanchi avec la même routine sous les fatigues de son état, emploie constamment encore à peu près contre toutes les affections aiguës, ne voulant aucunement altérer les faits de pratique. « Je remédiois, à l'état de ces femmes, par » de promptes & larges saignées du pied : quand elles n'étoient » point au moment de leurs regles, je les saignois deux ou trois

» fois du bras dans le premier jour ; & lorſque l'accès étoit un
» peu diminué, je plaçois les vomitifs ; & au ſecond accès ou
» redoublement, je réitérois mes ſaignées, & enſuite je repurgeois
» de maniere à pouſſer les humeurs par bas ; & je continuois,
» ſelon le dégré de fievre, à ſaigner & purger alternativement ;
» malgré ces évacuations, l'éruption ſe faiſoit bien : quelquefois
» on n'en voyoit point du tout. » Les péripneumonies, les pleuréſies, avec point de côté, ou douleur d'épaule, oppreſſion, les maux de gorge, ſont des maladies très-communes au pays d'Ouche. Elles y régnoient preſqu'épidémiquement au printemps 1777. Son traitement eſt le même abſolument ; & on aſſure que cette pratique ne lui réuſſit point mal... *Quod diſcant vitentque forſitàn poſteri.*

2°. En décrivant le Pays d'Ouche, nous devons faire, en quelque ſorte, une différence & preſque une claſſe à part des plaines du Sap. M. Vimont, D. M. connu par différentes Obſervations, fournies au Journal de Médecine, va nous dicter les inſtructions particulieres, qui peuvent y être relatives.

Le Sap : nature de ſon Sol.

Ce Canton, qui fait partie du Pays d'Ouche ou du Lieuvin, & dont le Sap eſt le principal lieu, confine au Pays d'Auge, du côté de l'Occident. Son aſſiette eſt aſſez agréable, tant par la variété des différens payſages qui s'y rencontrent, que par la quantité de Villages & Hameaux qui y ſont épars. Le Sap, comme centre de cet eſpace, eſt un Bourg, qui a titre de Vicomté. Sa ſituation eſt élevée, & toute en plaine, ce qui fait que les miaſmes mal-faiſans y croupiſſent peu. L'air, étant continuellement renouvellé par l'agitation des vents, y eſt ſubtil, pur & ſalubre ; mais on y eſt privé de la commodité de l'eau, par le défaut de riviere & de fontaines. On pourroit dire, en quelque façon, que les fondemens de ce Bourg ſont de fer ; car il eſt totalement bâti ſur des monticules de ſcories ferrugineuſes, qu'on appelle, dans le Pays, du *Laitier ;* ce qui fait juger qu'on fabriquoit le fer autrefois dans cet endroit, ſans le ſecours de l'eau ; & que par ce

défaut, on étoit obligé d'y employer de grands & pénibles travaux.

Tout le terrein, dont il eſt environné, n'eſt qu'une continuité de campagnes, de bois-taillis, de prés, prairies & autres pâturages. On trouve auſſi, dans les environs, des mines de fer, qui paroiſſent avoir été beaucoup pratiquées autrefois, puiſqu'on y voit encore actuellement grand nombre de cavités très-profondes, qui portent le nom de minieres. Elles ſont ſituées dans des bois, ſur des petits côteaux. Il y a auſſi un eſpace en côte, faiſant face au Midi, qui comprend les paroiſſes contiguës de *Neuville*, *Samèle*, *Orville*, *Ticheville* & *Pontchardon*, ſur la riviere de Touque, où l'on voit quantité de carrieres qui fourniſſent une eſpece de pierre blanche & tendre, imitant un peu celle de Caen, & qu'on appelle du carreau. On l'emploie dans l'intérieur des bâtimens, & particulierement pour la conſtruction des cheminées, où elle produit un aſſez bon effet. Cette pierre étant facile à mettre en œuvre, on lui imprime telle figure & moulure que l'on veut. Elle durcit conſidérablement, quand elle n'eſt point expoſée aux injures des temps. Il s'en trouve cependant quelques pieces qui ſont aſſez ſolides & compactes, pour réſiſter à toute épreuve.

Mœurs, uſages des Habitans de ce Canton.

Les Habitans de cette Région ſont robuſtes, laborieux, aſſez adroits & ſpirituels, ruſés pour le commerce, quoiqu'il y ſoit très-modique, propres pour les arts; & pluſieurs ſeroient ſuſceptibles du goût des ſciences, ſi on les portoit à les cultiver; mais le défaut d'éducation les rend licencieux, peu ſtudieux; plonge la plupart dans l'ignorance, ou les entraîne dans le libertinage. Ainſi, comme ils ſont généralement parcimonieux, avares, ou dominés par l'intérêt, ils donnent la préférence à un métier un peu lucratif. Ordinairement les enfans embraſſent celui de leurs peres, de ſorte qu'il ſembleroit que telle profeſſion eſt annexée à une famille plutôt qu'à une autre. On a remarqué que, depuis pluſieurs années, le peuple avoit pris l'uſage de la politeſſe du

langage, ayant profcrit & abandonné une infinité de termes & d'accens durs, groffiers & barbares, dont ils fe fervoient précédemment avec beaucoup de rudeffe. Mais on leur reproche d'être inconftans : un rien les unit, & un rien les divife ; ils rompent l'amitié avec autant de facilité qu'ils la contractent, de façon que leur peu de ftabilité fait qu'ils font tous amis & ennemis en même-temps. On n'y voit guere de fociétés fubfifter, à moins qu'elles ne foient entretenues par quelque motif d'intérêt particulier. Ils paffent auffi pour être amateurs de la chicane : un peu d'ombrage, un médiocre fujet leur font intenter des procès, qu'ils foutiennent, le plus fouvent, aux dépens de la vérité & de la bonne foi.

Cette Contrée eft fort peuplée, & il y a peu de richeffe, la plus grande partie de Habitans ne vivant que de l'ouvrage de leurs mains ; quelques-uns du commerce, & d'autres de l'agriculture. C'eft cette derniere partie qui fait leur occupation la plus étendue & la principale. Car on peut affurer que jamais on n'a vu tant de mouvemens exercés, & tant de moyens employés pour l'amélioration des terres, comme il s'y pratique aujourd'hui. Pour les femmes, elles font prefque toutes ufitées à filer du lin, dont on fabrique des toiles aux environs de Vimoutier, & ailleurs, pour être tranfportées à Paris. Cette branche de commerce eft d'une grande importance pour celles qui n'ont point d'autre reffource que leur quenouille.

Quoique la bonne qualité du Climat, & la falubrité de l'air femblent promettre aux Habitans la jouiffance d'une pleine fanté, cependant on ne laiffe pas d'y éprouver, de temps en temps, des Conftitutions de maladies, qui font quelquefois affez meurtrieres.

Les anciens du lieu rapportent que, vers le milieu du dernier fiecle, il s'éleva dans le Sap une contagion peftilentielle, qui enleva rapidement beaucoup de monde ; & qu'elle fut fi terrible, qu'elle rendit l'endroit défert. On fut même obligé de transférer le Marché

à une demi-lieue de là. Comme ces temps ſont un peu reculés, on ne peut produire aucunes particularités touchant cet événement. Ce que l'on peut affirmer de poſitif, eſt que depuis il n'a rien paru de ſemblable dans le Pays.

Epidémie de petite Vérole, en 1726.

En 1726, on trouve une premiere époque notable de la petite Vérole, qui ſe répandit épidémiquement ſur tous les enfans, mais on ne dit pas qu'elle fût d'un mauvais caractere; on aſſure, au contraire, qu'elle ne laiſſa après elle aucunes traces de malignité, quoiqu'elle fût confluente.

Epidémie meurtriere, en 1747.

Dans l'année 1747, aux mois de Mars & d'Avril, il s'éleva dans ce Bourg une Epidémie qui fut fatale à beaucoup de perſonnes, & jetta l'alarme aux environs. Car pendant près de cinq ſemaines, il ne ſe paſſoit aucun jour ſans mortalité. La maladie duroit peu de temps: dans deux ou trois jours les malades ſuccomboient. De tous ceux qui furent pris, aucun n'échappa, ſi l'on en excepte, toutefois, une ſeule perſonne, qui, étant frappée de cette maladie, & voyant les naufrages journaliers de ſes voiſins & concitoyens, s'opiniâtra, & perſiſta à ne vouloir prendre aucun remede. Ferme dans ſa réſolution, elle s'engorgea de bon vin & de bouillons: il lui ſurvint une eſpece d'éruption ſcarlatine ſur toute l'habitude du corps; &, continuant toujours le même régime, le haſard la ſervit ſi bien, qu'elle ſe tira d'affaire.

Cette Conſtitution ſe calma, pour ainſi dire, d'elle-même; car aucun traitement n'y apporta de différence. Il y a apparence que cette dangereuſe affection étoit du genre de celles qu'on appelle fievres malignes.

La petite Vérole y revient en 1756.

La petite Vérole reparut en 1756, & exerça de nouveau ſes rigueurs ſur les enfans: pluſieurs en portent encore aujourd'hui, ſur leurs faces, les cruelles empreintes, & les difformes ſtigmates; l'un ayant perdu un œil, l'autre les deux yeux, & d'autres étant demeurés avec une vue courte, tendre & larmoyante. Cependant très-peu en moururent, mais tous ceux qu'elle frappa, en furent prodigieuſement marqués.

En 1766. En 1766, on la vit faire une nouvelle irruption ſur les enfans. Ce qu'il y a de notable, dans cette occurrence, eſt que ceux qui furent traités méthodiquement & ſoigneuſement, moururent : tandis qu'un grand nombre d'autres, qui ne prirent aucuns médicamens, & qui n'obſerverent aucun régime, s'en tirerent tous parfaitement.

On ne doit pas omettre un genre d'Epidémie aſſez particulier qui régna dans la paroiſſe de *Heugon*, dans le cours de l'année 1767. Elle ne s'étendit que ſur les femmes de couches, dont le nombre étoit conſidérable ; & leur fut ſi funeſte, que de toutes celles qui eurent le malheur d'enfanter dans ce temps, pas une n'en fut exempte : elles périrent toutes miſérablement, de la même maniere. D'abord les accouchemens étoient aſſez doux, & n'offroient rien d'extraordinaire ; mais après deux ou trois jours les lochies ſe ſupprimoient, le délire ſurvenoit, il paroiſſoit une éruption milliaire, accompagnée d'exanthêmes ſymptômatiques ; & dans cinq ou ſix jours, ces infortunées terminoient leur carriere.

En 1768, il arriva dans le Sap, & dans les Paroiſſes circonvoiſines, une autre Maladie Epidémique. Les fluxions de poitrine y furent très-fréquentes pendant le cours entier des mois de Mars & d'Avril. Quelques-uns y perdirent la vie, mais ils guériſſoient pour le plus grand nombre.

En 1773. Les maladies parurent faire treve juſqu'en 1773. Dans tout le cours de cette année, l'empire de la petite Vérole s'étendit par tout le Canton, ſur tous les âges indiſtinctement. Elle ſe manifeſta pour lors avec toutes ſes qualités, bonnes ou mauvaiſes : bénigne ou maligne ; diſcrette chez quelques-uns, & confluente chez d'autres. Dans cette occaſion les ſecours de l'Art furent employés très-utilement : car tous ceux qui furent traités méthodiquement, recouvrerent leur ſanté ; & il n'y en eut que très-peu, qui, ayant négligé d'en faire uſage, furent les victimes de leur indifférence. En comparant un nombre de faits oppoſés, ne paroîtroit-il pas, demande M. Vimont, qu'il y a un étrange contraſte dans cette

maladie, d'admettre, dans un temps, le même régime, qui semble être devenu dangereux dans un autre?

En 1774, la Rougeole vint paroître, à son tour. Quantité d'enfans & d'adultes l'a reçurent; mais elle n'en fit périr aucun. Son incursion ne fut pas même de longue durée.

Le printemps fécond en Maladies, dans ce Canton.

Dans ce Canton, il y a trois mois, de l'année, qui sont redoutables; sçavoir, Mars, Avril & Mai. En effet, c'est dans ce temps que les diverses maladies commencent à se déployer, peut-être parce que l'athmosphere commençant à s'échauffer, les premieres impressions de la chaleur excitent des fermentations dans les humeurs: il est au moins certain que cette saison produit toujours quelque nouvelle affection, comme catarrhes, fluxions sur différentes parties de la tête, ainsi que sur la poitrine; fievres tierces, printannieres, doubles-tierces & autres: toutes maladies qui ne doivent pas être considérées comme endémiques; car il n'y en a point qui soient absolument particulieres au Pays, si on en excepte toutefois les rhumatismes, qui y sont familiers. Ils y regnent en tout temps, de même qu'une espece de gale humide, qui prend à la tête des enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à neuf & dix.

Fievres Catarrhale-putride, en 1776.

Au mois d'Avril de l'année 1776, la fievre catarrhale-putride parut dans le Sap, & frappa seulement sur six personnes, en même-temps. Comme son abord ne présentoit rien d'alarmant aux yeux des malades, ils laissoient volontiers à la Nature le soin du traitement. Cependant les accidens augmentant d'intensité, ils se trouverent obligés de demander du secours. Enfin, les remedes arrivés & administrés, étant devenus insuffisans, ces six malades moururent tous; & cette légere Epidémie ne passa pas outre, s'étant bornée & fixée au nombre de six. Cependant la même maladie a semblé se reproduire dans le même mois de cette année 1777. Mais le souvenir de ce qui s'étoit passé, l'année précédente, ayant rendu les malades plus attentifs, ils ne tardoient pas à recourir aux Gens de l'Art. Elle s'est déclarée sous l'aspect & l'apparence de pleurésies: & cette insidieuse forme en a mal-

En 1777.

heureusement imposé à ceux qui, dans les environs, l'ont traitée comme telle. On a eu le bonheur, dans ce Bourg, de ne pas prendre le change, & on a eu la pleine satisfaction de n'en voir pas périr un seul.

La paroisse de *Verneusse* n'a pas éprouvé le même sort ; car pendant tout le printemps, cette maladie a enlevé beaucoup de ses Habitans. Ensuite les fievres tierces ont succédé, & se sont répandues dans toute la Contrée.

Opinion de M. Vimont sur la milliaire.

Comme la milliaire, dans ces circonstances, s'est quelquefois mise de la partie, on a eu occasion, nous dit M. Vimont, d'examiner sa marche différentielle & son génie caractéristique. Pour la combattre, diverses méthodes curatives ont été employées, & ont paru également salutaires. Toutes choses combinées & comparées avec une expresse attention, on a observé que cette éruption n'a eu lieu que sur les malades qui n'avoient point suffisamment évacué, dans les commencemens, mais que ceux qui avoient subi de copieuses & fortes évacuations, dès les premiers temps de l'invasion, avoient été exempts de son apparition.

De cette Observation, ajoute-t-il, on pourroit inférer que la milliaire n'est point une maladie essentielle, & qu'elle ne réside point dans le sang, comme quelques-uns le pensent, mais qu'il est au moins probable qu'elle est le produit de certains fermens contenus dans les premieres voies, dont on a favorisé l'entrée dans la masse de ce fluide, par quelque mauvaise conduite ; & notamment par l'abus des saignées, qui n'est que trop fréquent. Alors le sang devenu infecté de cette matiere hétérogene, la Nature sollicite sa dépuration, & en fait l'expulsion par les glandes cutanées. Tandis qu'il étoit peut-être possible de dénaturer ce ferment & de le prévenir, en évacuant abondamment, dans les premiers momens ; mais il faut de la promptitude pour saisir ces précieux instans. C'est, sur-tout, par les émétiques, suivis & soutenus des purgatifs, qu'on peut parvenir à cette heureuse fin, ainsi qu'on l'a fréquemment observé.

IV.

IV. Du milieu de la forêt de S. Evroult, ſort, avec la ſource d'une riviere qui prend ſon nom du Hameau de *Charenton*, un double vallon étroit & peu profond, qui réuniſſant, à 1500 toiſes au-deſſus de l'Abbaye de S. Evroult, différens autres vallons de même nature, forme le commencement de la vallée, où doit couler cette riviere. Elle ſe porte dans la direction du Sud au Nord, laiſſe la *Ferté-Frenel* en plaine, à 800 toiſes de ſa rive droite, & continue ſon cours dans ſon étroite vallée, juſqu'à *Réville*. Là, vient ſe joindre à la *Charentonne* la riviere de *Guiel*, ſortie de *Noyer-Menard*, & coulant dans ſon vallon, dirigé du Sud-Sud-Oueſt. Alors la vallée devient un peu plus large : (elle prend environ 500 toiſes.) Elle devient auſſi plus profonde, & ſe continue vers Broglie, qui en occupe à peu près le centre, laiſſant le bois de ce nom ſur la hauteur Orientale, pour ſe rendre dans la vallée de Bernay. La riviere, depuis la réunion de la *Guiel*, ſe diſtribue en deux rameaux, qui ſe réuniſſent fréquemment, après avoir fertiliſé les prairies de la vallée : elle paſſe au Sud-Eſt ſous la Ville, tourne enſuite entierement à l'Eſt juſqu'à *Cerquigny*, où elle reprend la direction du Nord, pour ſe confondre avec la Rille, qui n'en étoit plus ſéparée que par le Mont de l'*Auney-Bigard*, montagne qu'on voit au Septentrion de la forêt de Beaumont-le-Roger.

Vallée de la Charentonne.

La vallée de Bernay, qui touche à cette forêt du côté Oriental, prend à peu près trois lieues d'étendue dans la direction de l'Eſt à l'Oueſt, un peu moins de 500 toiſes de l'argeur, & environ 180 pieds de profondeur, le plus généralement.

Celle de Bernay.

C'eſt au confluent de cette vallée avec celle de Broglie, qui vient du Sud, comme nous l'avons dit, apportant la Charentonne, que la Ville de Bernay eſt aſſiſe. Elle occupe la baſe d'une montagne eſcarpée, qui la couvre du Nord : elle eſt plus ouverte au Midi, qu'elle reçoit abſolument, ainſi qu'à l'Orient d'été, qu'au Couchant ; parce que le vallon qui forme l'extrémité de ſa vallée propre eſt très-étroit, & borné de très-près par des bois & des

Expoſition de cette Ville, &c.

roches. De ces roches ſortent pluſieurs fontaines, qui forment une petite riviere qui traverſe la Ville, pour ſe perdre dans la Charentonne. Le Couchant d'hiver eſt encore plus reſſerré, par une colline, aſſez rapprochée pour cacher le Soleil de 3 h. ½ au Solſtice d'hiver ; mais la Ville reçoit en partie celui d'été. Sa portion Occidentale voit des prairies plus larges que celle de l'Orient, dans leſquelles ſoufflent pluſieurs courans du Sud-Oueſt.

Les eaux de toutes ces rivieres coulent très-rapidement. Il n'y a point d'eaux croupiſſantes dans les vallées, ni de limon dans le fond des rivieres. Cependant comme on fait ſouvent ſortir les eaux de leur lit pour fertiliſer les prairies, dont le ſol eſt une terre graſſe & noire : comme d'ailleurs la Ville de Bernay ſe trouve environnée de bois, voiſine même d'une grande forêt, on voit ſouvent dans ces vallées des brouillards lourds, épais & puans ; & le Septentrion, qui confine aux belles plaines du Lieuvin, ne fournit qu'une gorge, à peine capable d'établir un foible courant, dont le débouché ſe trouve au Nord-Eſt de la Ville.

Les environs de Bernay ſont élevés, & conſiſtent en plaines, en bois & bruyeres. Depuis le Nord-Eſt juſqu'au Nord-Oueſt, ce ſont des plaines en terres graſſes & fertiles : elles le ſont beaucoup moins, au Midi, qu'elles appartiennent au Pays d'Ouche ; & cependant les maladies putrides ſe préſentent moins ſouvent dans celles-ci, que dans les premieres. Toutes ces terres élevées ne ſont arroſées que par les eaux de pluie, que les Cultivateurs s'efforcent de réſerver dans des foſſes, creuſées dans l'argille. Ces eaux deviennent bourbeuſes pendant les chaleurs, & ſe trouvent ſouvent altérées par les cadavres des inſectes, des végétaux, & les excrémens des animaux, que les torrens entraînent dans ces réſervoirs. Elles entrent dans les alimens des Payſans, qui, ſeulement en été, prennent la précaution de les faire bouillir : mais elles reſtent toujours impures, & par conſéquent mal-ſaines. L'expoſition des maiſons de la Campagne eſt également peu avan-

tageuſe à la ſanté de ces Habitans, puiſqu'elles ſont toutes ouvertes au Midi, & rarement percées vers tout autre point de l'horizon.

Mais, dans la Ville, on trouve, aux différens quartiers, des fontaines d'eau douce, & agréable à boire, quoiqu'un peu ſéléniteuſe : celle de la Charentonne roule ſur le caillou : elle eſt vive & crue. On ne s'en ſert point pour les alimens, non plus que des eaux de puits, qui ſont tellement chargées de ſélénite, que les légumes n'y cuiroient point.

Parmi les Habitans de Bernay, les Gens du Peuple, qui en compoſent le plus grand nombre, ſont des Ouvriers, occupés pour la plupart aux Manufactures de Frocs, ou au métier de Toilier. Ce ſont là les deux branches de commerce les plus accréditées. Les premiers ſur-tout ſont conſtamment renfermés dans des laboratoires bas & humides, exactement clos de toutes parts. L'air, qu'ils y reſpirent, eſt chargé des vapeurs du charbon, & imprégné de l'huile rance qu'ils emploient pour préparer la laine. Ils ſe nourriſſent d'alimens de mauvaiſe qualité, & indigeſtes pour tout autre, qui n'eût pas été accoutumé dès l'enfance à pareille nourriture. Ceux-ci ſont plus expoſés aux aſthmes, tant humides que convulſifs, que les autres Citoyens. L'hydropiſie n'y eſt pas rare, tant par rapport à l'humidité de leurs habitations, que par l'abus journalier que ces Ouvriers font de l'eau-de-vie.

Les Citoyens du ſecond ordre, les Marchands & Bourgeois aiſés, menent une vie laborieuſe, ſe nourriſſent d'alimens ſains & ſimples, & jouiſſent généralement d'une aſſez bonne ſanté.

Les Perſonnes de qualité vivent ſplendidement. On n'épargne point chez eux la bonne chere, les vins de toute eſpece, le café & les liqueurs ſpiritueuſes. Ils menent une vie oiſive & ſédentaire, excepté quelques courſes qu'ils font à la chaſſe. Les jeux de ſociété les occupent tous les jours, depuis le dîner juſqu'au ſoir ; & leurs maladies paroiſſent être celles des Gens du Monde.

M. l'Honoré, Doct. Médec., Correſpondant de la Société,

dont l'attention, la prudence & les talens nous sont connus, va nous détailler les maladies prédominantes en ce Canton. « On voit souvent régner dans les Paroisses qui environnent Bernay, sur-tout dans celles du Couchant & vers le Septentrion, des fievres putrides & malignes (peut-être fievres bilieuses, ardentes), quelquefois sans aucune trace d'éruption à la peau : souvent aussi accompagnées d'éruptions exanthématiques, de taches pétéchiales, qui sont presque toujours symptômatiques, & d'un sinistre augure. J'en ai quelquefois vu de critiques, qui paroissoient aux derniers jours de la fievre maligne. Mais ces cas heureux sont fort rares. Ces exanthêmes milliacés, & de différente forme, viennent au contraire, ou sont produits par l'action des cordiaux incendiaires, par la violence des purgatifs drastiques, prescrits par les Charlatans, qui sont en très-grand nombre dans ce Pays ; & dont le crédit, sur les gens de la Campagne plus spécialement, est au-delà de l'imagination.

Maladies les plus ordinaires à Bernay, & dans le voisinage.

Ainsi l'on ne rencontre le plus souvent ces éruptions que compliquées avec l'ardeur des entrailles, les sueurs colliquatives, le météorisme du bas ventre, & le délire phrénétique. Ce sont, en un mot, les avant-coureurs d'une mort prochaine. Ces fievres putrido - malignes sont au surplus telles que les ont décrites les Auteurs de Pratique, & sur-tout Huxham. On remarquera cependant qu'elles ne se terminent jamais avant le 17e, & le plus ordinairement vers le 30e jour. Les malades, qui ont été conduits par les Charlatans, ne vont pas si loin : ils sont enlevés vers le 11, le 13. Ceux qui sont bien traités, & qui consentent à tenir le régime, à suivre le traitement d'un Médecin, s'en tirent presque généralement. Ils sont jugés par des selles copieuses d'une matiere cuite, peu fétide & de consistance de purée. Dans les premiers temps, au contraire, les excrémens sont séreux, & d'une fétidité insoutenable. »

Opinion de M. l'Honoré sur la Milliaire.

» Nous avons aussi souvent à traiter, ajoute ce Médecin instruit, des *fievres milliaires*, c'est-à-dire, dans lesquelles l'éruption

des puſtules milliaires, vraiment critiques & eſſentielles, ne ſe fait qu'après le 7e jour de la maladie, quand la coction de la matiere morbifique s'avance. Au moins j'ai preſque conſtamment vu périr les malades chez qui, par imprudence, on avoit troublé la Nature, dans l'expulſion tranquille de ces puſtules à la peau, ſoit par des *drogues échauffantes*, ſoit par des *purgatifs*, même *minoratifs*, employés trop tôt. Chez les premiers l'éruption paroiſſoit dès le 4e jour; & les malades périſſoient le 6-7: les autres, à qui les purgatifs avoient extorqué des évacuations, contre le but de la Nature, avoient, pendant le cours entier de la maladie, le pouls concentré, la peau toujours roide & brûlante, quoiqu'elle fut couverte d'une ſueur chaude & mordicante. Enfin ils périſſoient le 10-11, préſentant ſur les clavicules, & autour du cou, quelques traces de la milliaire-cryſtalline.»

Il n'y a point, ſelon M. l'Honoré, de maladies où les fautes & les erreurs des premiers jours ſoient plus préjudiciables que dans celles-ci. Il avoue, en grand homme; & cet aveu fait autant d'honneur à ſon cœur, qu'à ſon zele pour les progrès de l'Art, qu'il en a commis lui-même de ſemblables; & que quelques-uns de ſes malades en ont été victimes.

Deſcription fidele de cette maladie.

» Quand la fievre milliaire parcourt doucement & régulierement ſes périodes, ſans que la Nature ſoit dévoyée par des remedes adminiſtrés à contre-temps, elle ſe manifeſte par un friſſon conſidérable avec *rigueur;* la fievre s'allume enſuite. Il ſurvient le ſecond jour une alternative de friſſons & de mouvemens de chaleur, des ſueurs partielles, dans leſquelles on peut déjà diſtinguer une légere odeur d'*aigre-pourri.* Le pouls reſte aſſez ordinairement concentré; mais dans ce même-temps de l'invaſion, les malades ſe plaignent aſſez ſouvent d'une douleur aiguë au côté droit, & crachent même du ſang, ſans que la toux ſoit très-fréquente. Ces crachats ſont uniformément teints, quelquefois de couleur de rouille, plus ou moins bilieux, mais ſouvent auſſi d'un rouge plus vif. Le 3e jour (ſi l'on a ſuivi

le traitement dont nous rendrons compte ensuite), la douleur de côté cesse, les crachats deviennent plus blancs, à moitié cuits: le pouls s'étend davantage, se développe; & la peau, qui n'est plus inondée de sueurs, comme dans les premiers jours, reste seulement moite, & modérément chaude. Alors elle se garnit de taches rouges exanthémateuses, semblables aux *morbilli*, qui ne sont pas ordinairement très-nombreuses. Ainsi se fait une premiere rémittence qui caractérise assez bien le terme de l'invasion. Cependant, la fievre, quoique modérée, se soutient toujours, les nuits sont moins tracassantes que les premieres; mais le malade jouit bien peu du sommeil. Du 7 au 9e jour, il se fait une éruption abondante de milliaire crystalline, qui apporte un second calme. Les jours suivans les malades sont assez bien, à quelques redoublemens près. Vers le 11e il se présente des signes évidens d'une coction plus parfaite. La sérosité limpide qui remplit les vésicules milliaires, devient peu à peu d'un blanc opaque; l'épiderme tombe en farine, s'enleve par petites écailles; & les malades entrent en convalescence au 14e jour. Pendant cette convalescence ils suent encore toutes les nuits, & leur sueur porte même l'odeur du vinaigre puant. On n'y observe point de diarrhées, ni d'urines *critiques*.

Mais si la maladie change de face, il survient au contraire dès le 11e un *diabetès*, suivi incontinent de sécheresse, d'ardeur à la peau, du délire, du *ris sardonique*, & autres avant-coureurs d'une mort prochaine. »

J'ai pris d'abord, ajoute l'Auteur du Mémoire, les symptômes de l'invasion pour ceux de la péripneumonie. En conséquence je faisois saigner une & plusieurs fois. Mes malades étoient dupes de ma méprise: quelques-uns même en ont été victimes. « Il préfere actuellement les cataplasmes anodins, anti-septiques & irritans, appliqués sur le côté douloureux: il prescrit une boisson anti-putride & légerement diaphorétique, l'eau de scorsonere acidulée, (l'infusion de coquelicot, de sureau, l'oxymel scillitique pour-

roient être employés avec autant d'avantage) : il laiſſe au ſurplus la Nature maîtreſſe du traitement.

Quoique ces maladies, qui ſont les plus ordinaires aux environs de Bernay, s'y préſentent aſſez ſouvent, elles ne méritent pourtant pas le nom d'Epidémiques. On ne peut pas même dire qu'elles y ſoient préciſément endémiques. Ce ſont les maladies régnantes dans la claſſe des ſporadiques ; & depuis pluſieurs années on n'y a vu, à proprement parler, qu'une ſeule Epidémie : celle des angines gangréneuſes, accompagnées d'une éruption ſcarlatine, qui commencerent à prédominer en Février & Mars 1776, devinrent épidémiques en Avril & Mai, & ceſſerent preſqu'entierement vers la fin de Juin. (*) M. l'Honoré nous en donne une deſcription d'autant plus sûre, qu'il a failli lui-même d'en être la victime. Elle eſt d'ailleurs ſi exacte & ſi bien peinte, que nous n'en pouvons rien ſupprimer.

Epidémie à Bernay : angines gangréneuſes.

Cette maladie ne reſpectoit ni la condition, ni l'âge, ni le ſexe. Cependant elle n'enleva que peu de ſujets parmi les adultes, qui furent dociles à un bon traitement. Les enfans, qui rejettent ordinairement tout remede, s'en trouverent les principales victimes. -- La maladie prenoit le plus ſouvent ſept jours de durée. Elle commençoit par une douleur ſubite dans une des amygdales. L'autre ſe trouvoit auſſi bientôt entrepriſe. On appercevoit une fébricule obſcure, maſquée d'abord ſous l'accablement, les laſſitudes, & l'alternative du friſſon & de petits mouvemens de chaleur. Bientôt la maladie ſe déceloit par des vomiſſemens ſpontanés de bile érugineuſe & un flux de ventre ſéreux. Au bout de 24 heures environ, la fievre devenoit ardente ſans beaucoup de ſoif : le pouls reſtoit toujours petit & fréquent ; la ſalive s'épaiſſiſſoit : la déglutition ſe rendoit plus difficile ; la douleur de gorge

(*) On doit comparer l'invaſion & le progrès de cette Epidémie avec le temps où elle régna dans la Contrée du Sud-Eſt ; dans celle de l'Eſt-Nord-Eſt ; à Rouen & dans ſon voiſinage, & faire enſuite la comparaiſon des Climats.

augmentoit, & répondoit jusques dans l'oreille interne. Le redoublement cessant, il survenoit une sueur copieuse; & du 2 au 3, tout le corps se couvroit d'une éruption scarlatine, plus marquée sur-tout aux extrémités. On y entrevoyoit quelquefois un mélange de taches pourprées. Les amygdales paroissoient d'abord couvertes d'aphtes blancs-jaunâtres, semés çà & là. Mais bientôt ils sembloient se réunir en un petit ulcere de couleur cendrée, qui s'étendoit ensuite, & présentoit un escharre plus ou moins épais. Si l'on tardoit à y appliquer les caustiques, ou anti-septiques, on ne pouvoit bientôt plus en découvrir la circonscription; & si l'on négligeoit intérieurement les remedes qui s'opposent à la putridité, à la corruption, le sang prenoit le plus haut dégré de dissolution; & les malades périssoient vers le 4e jour. Au contraire, chez ceux qui étoient secourus à *temps* & à *propros*, ce même jour, la circonscription de l'ulcere devenoit vermeille, la suppuration s'établissoit autour de l'escharre, qui tomboit ensuite par morceaux, les 6 & 7e jour. Dans l'intervalle les malades avoient des sueurs abondantes, & je n'y ai observé de véritable excrétion critique que par cette voie. Si quelques-uns ont paru entrer en convalescence sans avoir sué, ils ont eu des rechûtes. Ces sueurs continuoient encore pendant la convalescence toutes les nuits, & l'épiderme se détachoit enfin par grands lambeaux.

Malheur à ceux, chez qui la négligence ou l'impéritie ne laisserent point reconnoître ces aphtes gangréneux. Ils tomboient bientôt dans l'état funeste que nous avons indiqué. Ainsi restoit notre Docteur lui-même dans une fausse sécurité, que lui avoient inspiré ceux qui le voyoient, lorsqu'une cruelle inquiétude, produite par un sentiment intérieur, l'obligea d'appeller à son secours un de ses Confreres, qui reconnut sur le champ le danger d'un ulcere gangréneux; &, à force de secours multipliés, M. l'Honoré en fut quitte pour perdre une de ses amygdales.

Les principaux moyens qu'il falloit faire valoir dans cette maladie, se réduisent à l'extrait sec de quinquina, le camphre & le nitre,

nitre, administrés à plusieurs reprises dans une cuillerée d'infusion de fleurs de sureau, acidulée avec le sirop de vinaigre. On touchoit l'aphte gangréneux avec l'esprit de sel, & le miel rosat pour détersif. Le gargarisme étoit une décoction de pervenche, avec une solution de sel de saturne.

On possede à Bernay une source d'eau minérale simplement ferrugineuse. Elle est même très-foible, à moins que la saison ne soit fort seche. Par cette raison on peut en user plus hardiment pour les malades dont l'estomac est irritable, contre les maladies provenant de l'âcreté du sang, & contre les embarras récens des visceres du bas ventre. Eau Minér. de Bernay.

Dans la paroisse de *Berthouville*, en plaine, à deux lieues, Nord-Est de Bernay, à une grande lieue à l'Ouest de Brionne, une fievre milliaire épidémique faisoit les plus grands ravages en 1740. La maladie étoit caractérisée par ces sueurs immenses qui lui ont fait donner, en Picardie, le nom de *la suette*, & qui ne sont alors que *symptômatiques*, *colliquatives* & *pernicieuses* : les malades éprouvoient encore des hémorrhagies considérables, toujours symptômatiques ; & ils mouroient dans un délire obscur. M. Pinard, aujourd'hui Membre distingué de notre College, exerçant encore alors la Médecine à Bernay, fut envoyé par M. l'Intendant d'Alençon au secours de cette Paroisse. L'effroi, l'abandon, la consternation générale, & plus encore le mauvais traitement, lui parurent être les causes d'une prodigieuse mortalité. Ces malheureux étoient engoués de cordiaux, étouffés de chaleur & énervés de sueurs, en profusion. Ce Médecin, au contraire (un de ceux qui ait le premier connu le meilleur traitement de cette maladie dans la haute Province *), trouva bientôt le secret d'alléger leurs maux, & de combattre avec succès cette cruelle Epidémie. Il les débarrassa du poids énorme de couvertures, les fit quelquefois lever, bannit les cordiaux, les enivra d'acides, en mettant l'ozeille en grande dose dans leurs bouillons, l'esprit de vitriol dans les tisannes. Alors les sueurs devinrent mo-

Epidémie : la milliaire épidémique à Berthouville, en 1740.

* V. sa Differt. sur la Fievre Milliaire-Maligne, Rouen, 1747.

dérées, douces & dépuratoires : les éruptions milliaires firent la crise, & les malades se guérissoient aisément.

V°. Au-dessus de la vallée de Bernay, en revenant au Septentrion, se présentent les belles & riches Plaines du Lieuvin, qui sont de la meilleure franche terre, & des plus fertiles en bleds qu'il y ait dans la Province. Cette vaste Plaine, moins élevée que le Romois, mais beaucoup plus que la Contrée d'Auge, est spécialement comprise entre la vallée de la Rille, depuis Pont-Audemer, jusqu'à la riviere Thibouville; celles de Bernay, d'Orbec & de Cormeilles; & ce Pays reste entierement découvert, possédant de grandes Paroisses, mais très-peu de Bourgs.

On voit celui de Lieurey, à peu près au centre de la Plaine, ayant à peu de distance, au Nord-Est, les bruyeres & bois du Mont-Rôty, au surplus exposé à tous les vents, de quelque côté qu'ils soient dirigés. Il y régnoit une Epidémie au commencement de 1777.

Epidémie de Lieurey, en 1777, Péripneumonies-putrides.

Cette maladie découvrit ses prémices dans le cours de Janvier, & se marqua véritablement Epidémique après Pâques. On se rappellera que la terre avoit été couverte de neiges, & que le vent prédominant de l'hiver étoit celui de Nord-Est, très-froid & très-sec : telle fut l'intempérie, qui parut cesser pendant la Semaine-Sainte, après l'Equinoxe du printemps, que les Thermometres monterent jusqu'à 18 dégrés. L'Epidémie a été assez meurtriere, puisqu'elle a enlevé 19 personnes en deux mois; assez générale, puisque M. le Curé, le Vicaire, le Chirurgien & la Garde-malade en ont été frappés.

Pour nous donner une idée de sa nature, M. Morin, D. M. Correspondant de la Société, dont nous aurons occasion de parler à l'article de Lisieux, a bien voulu nous communiquer plusieurs Observations, qui présentent des faits, dont il fut témoin pendant l'Epidémie de Lieurey.

Observations qui y sont relatives.

Observ. Iere. Le premier malade, pris en Janvier, fut attaqué d'une péripneumonie, avec les signes les plus évidens d'une vio-

lente inflammation. M. Morin conſeilla pluſieurs ſaignées : le Chirurgien en fit ſept à huit, qui diminuerent la violence des ſymptômes, mais pas auſſi efficacement qu'on avoit remarqué autrefois la ſaignée lui être avantageuſe, en pareilles maladies. La gêne de la reſpiration, le point de côté & la vigueur du pouls les indiquoient, au rapport du Chirurgien : le malade avoit 50 ans. Au 7e jour, on trouvoit encore la reſpiration fort gênée, le côté douloureux : il y avoit ſifflement dans l'expiration, bouillonnement dans les poumons ; rareté, difficulté des crachats. Le pouls fut trouvé plein, mais mollaſſe : la peau étoit teinte en jaune. Le malade avoit des abſences, du délire ; & dès qu'on ceſſoit de lui parler, il tomboit auſſi-tôt dans un aſſoupiſſement, troublé par des rêves effrayans. (Le malade avoit pris l'émétique après la 4e ſaignée : on l'avoit ſaigné depuis trois à quatre fois, ſans s'occuper du ſoin de tenir le ventre libre)... Alors le danger parut preſſant. Un apozême laxatif, & fortement émétiſé, procura de grands vomiſſemens & des ſelles copieuſes, une prodigieuſe quantité de ſaburre, très-fétide, fut enlevée avec le plus grand ſuccès ; & dès le jour même l'effet en fut certain : le malade entra promptement en convaleſcence.

Obſerv. IIe. Le Vicaire, âgé de 35 ans, homme fort & vigoureux, fut ſaiſi, dans la ſemaine de Pâques, (les vents Méridionaux s'étoient changés en celui de Nord-Eſt,) par un grand froid, ſuivi de fievre médiocre. Deux jours après, il reſſentit une douleur vive dans la partie ſupérieure de la poitrine, ſans toux, ni crachement de ſang : il ſe tenoit couché ſur le côté douloureux, & ne pouvoit reſter ſur le dos ni ſur l'autre côté. Il avoit été ſaigné cinq fois, le Vendredi à midi (4e jour), lorſque M. Morin arriva, qui lui trouva le pouls ſingulierement petit & fréquent, la reſpiration courte & pénible, ſans qu'il y eût de douleur pongitive. Son urine étoit très-rougeâtre & bourbeuſe : il étoit ſans ſoif. Sa douleur, depuis la derniere nuit, s'étendoit de l'hypochondre droit à l'os de la hanche ; &, ſans être vive, elle gênoit

ſingulierement la reſpiration : le centre de la douleur varioit quelquefois ; mais tout l'hypochondre reſtoit conſtamment douloureux. -- Le ſang des dernieres ſaignées étoit bourbeux, noir, peu couenneux, avec très-peu de ſéroſité.... On conſeilla donc les lavemens laxatifs, l'emplâtre véſicatoire ſur le côté, avec une fomentation émolliente.... L'effet de ces médicamens parut heureux ; la nuit fut meilleure ; les cantharides avoient attiré beaucoup de ſéroſité & ſoulevé une grande portion d'épiderme. Mais quelques heures après, il ſurvint une oppreſſion ſuffoquante : les yeux étoient hagards & annonçoient une diſpoſition prochaine au délire, qui fut marqué légerement ; (on lui fit encore deux ſaignées.) Il expira dans le cinquieme jour de ſa maladie, avec le *riſus ſardonicus*, que ſon cadavre conſerva long-temps.

Le même ſoir, M. le Curé, le Chirurgien & ſa Garde, tomberent malades : le premier en fut quitte pour la peur.

Obſerv. IIIe. Celui-ci fut pris par un friſſon & trembla conſidérablement : le mal de tête ſuivit, porté au point qu'il en avoit la vue altérée & obſcurcie ; & il reſſentoit en outre une douleur vive, qu'il rapportoit à l'articulation même de l'*humerus*. Il ſe ſaigna & prit l'émétique ſans un effet marqué. M. Morin le vit le ſecond jour. Il avoit un peu de rougeur dans les yeux : il éprouvoit des battemens violens dans les tempes & quelques vertiges ; pour peu qu'il s'agitât, la douleur d'épaule augmentoit encore. Son urine étoit forte & chargée en couleur : ſon pouls, ſans être fort, conſervoit aſſez de reſſort, pour permettre une ſaignée du pied, qui parut n'avoir pas été inutile. Le dégagement de la tête, & la ceſſation totale de la douleur de l'épaule, en furent les fruits. Le troiſieme jour fut employé à la purgation & ſe paſſa aſſez doucement. La nuit ſuivante, tout le côté devint fort douloureux, mais principalement à la hauteur des deux dernieres vraies côtes... Alors un lapin ouvert, tout vivant, fut appliqué ſur le côté : la douleur augmenta plus vivement ; on y ſubſtitua un large véſicatoire, qui fut recouvert d'un lapin : on eût deſiré

les ventouſes, plus convenables, ſans doute, toutefois qu'il eſt utile de faire une révulſion conſidérable... Le véſicatoire fit tout l'effet immédiat qu'on en pouvoit attendre : la douleur diminua, ne ſe fit plus ſentir ; le malade ſe coucha ſur le dos, & dormit deux heures, du ſommeil le plus tranquille... Ce fut deux heures après ſon réveil, qu'il commença à ſe plaindre qu'il reſſentoit ſes douleurs vers la partie antérieure du *thorax ;* & ſa reſpiration devint entrecoupée, laborieuſe... Tel fut enfin l'état du malade ; mais auſſi telle fut ſon opiniâtreté, ou ſa fauſſe confiance en la ſaignée, que, malgré le peu de ſuccès qu'il en avoit éprouvé chez les autres malades, ſur-tout chez M. le Vicaire, il voulut encore y avoir recours... Ce fut envain ; il mourut le cinq, d'épuiſement, de douleur ; & probablement en gangrene.

Obſerv. IVᵉ. La Garde, âgée de 54-55 ans, fut attaquée par les ſymptômes généraux d'une inflammation de poitrine. Il s'y joignit ſeulement des nauſées & cardialgies continuelles, dues à la préſence des vers dans ſon eſtomac : elle en rendit beaucoup dans les trois premiers jours... Elle a été ſaignée trois fois : ſon ſang fut toujours couenneux, & ſans ſéroſité. Elle a pris l'émétique & quelques doſes de poudre à vers : elle a été purgée à pluſieurs repriſes, & a été guérie ; mais ſa convaleſcence eſt devenue longue & difficile.

Tous ceux qui ont péri dans cette Epidémie, ſont morts au 4-5ᵉ jour de la maladie, avec les mêmes accidens que le Vicaire & le Chirurgien : quelques-uns, cependant, ne ſe ſont pas plaints du point pleurétique, ni des douleurs de poitrine ; mais leur reſpiration a toujours été laborieuſe : il s'eſt fait, au contraire, chez tous ceux qui ont guéri, une deſquammation totale de l'épiderme, ſans qu'il ſoit ſurvenu d'éruption apparente ; & ils ont été longtemps fatigués d'une toux opiniâtre. *

VIº. Des Plaines du Lieuvin naiſſent encore deux vallées conſidérables : celle d'Orbec & celle de Cormeilles. Celle-ci, dirigée en plus grande partie du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, porte la riviere

* Conſ. la deſcription des péripneum. éréſipel. qui régnerent à Paris, hiver de 1731. *Ouvrage cité.* Journ. de Méd. Juillet 1764.

de Calonne, qui, prenant sa source au centre de la Contrée, coule depuis Fontaine *la Louvette*, par la vallée de *Bailleul* & celle de *Cormeilles*, au fond de laquelle est assis le Bourg de ce nom, avec son Abbaye. Elle se propage ensuite par *Bonneville*, les *Authieux*, pour s'ouvrir, en partie, par *Launay*, sur Pont-l'Evêque, où la Calonne vient se joindre à la Touque; & en partie sous la portion Orientale de la forêt: d'où plusieurs ruisseaux & petits vallons, entr'autres celui de *Hébertot*, viennent se rendre à la vallée de Cormeilles. Au Couchant de celle-ci se voit le Bourg de Moyaux, en une belle plaine, qui se propage à l'Ouest, jusqu'aux bords de la vallée de Lisieux.

Vallée de Cormeilles, ou *de la Calonne*.

L'autre vallée, qui semble commencer au vallon de *la Foletiere*, sous Orbec, vient se rendre, avec son ruisseau, à cette Ville, assise dans un vallon très-peu profond; la laissant plus ouverte, depuis le Sud-Ouest jusqu'au Soleil levant, à la fin de Mai; plus défendue au Nord-Nord-Est & au Couchant, environnée d'ailleurs, à peu de distance, de quelques petits bois.

La vallée continue ensuite sa direction, du Sud-Est au Nord-Ouest, depuis Orbec, en voyant multiplier ses côteaux couverts de bois, & différens vallons, tous garnis de leur ruisseau, pour se rendre à Glos *sur Lisieux*. Là, vient s'y réunir, d'Orient en Occident, la vallée de Courtonne *la Meudrac*, aussi profonde que celle d'Orbec; & de cette réunion part un vallon du Sud-Est, sur Lisieux.

Vallée d'Orbec: exposition de cette Ville.

Ces deux vallées sont garnies de bois sur les collines, qui les forment, & présentent plus de prairies que de terres labourables. Nous n'avons appris rien de particulier sur les maladies qui leur sont ordinaires: elles sont les mêmes que celles du Pays d'Ouche, & de la vallée ou environs de Lisieux.

Vallées de la Touque & de Lisieux.

VII°. La grande vallée de la Touque borne enfin cette Contrée, dans sa portion Occidentale, depuis la source de cette riviere, sous *Champhaut*, à une lieue de la Rille. Elle prend une

Gacé.

direction droite du Sud au Nord, laissant Gacé à l'Orient de la

vallée, qui ſe continue par *Orville*, *Canappeville*, ſur le Bourg de Fervacques, qui eſt exactement traverſé par la Touque. Elle paſſe enſuite ſous Liſieux, qu'elle voit occuper ſon bord Oriental, ſe propage par le *Breuil ;* & débouche enfin ſur Pont-l'Evêque, que la riviere range ſur ſa rive droite, pour ſe porter à la mer, comme nous l'avons dit précédemment. Cette derniere portion forme la riche vallée de Pont-l'Evêque à Liſieux, où ſe trouvent d'excellens fonds en pâturages. Fervacques.

Il eſt aiſé de concevoir qu'une vallée de près de 20 lieues, dans la direction du Sud au Nord, qui prend par-tout à peu près une demi-lieue, mille toiſes de largeur, ſur 150-200 pieds & plus de profondeur, doit établir un grand courant d'air dans la Contrée qu'elle parcourt.

C'eſt ici, véritablement, que M. Morin va nous donner des inſtructions fort préciſes, mais dignes de fixer l'attention des Médecins-Obſervateurs.

Liſieux, Ville Epiſcopale, eſt aſſis dans la vallée qu'arroſe la Touque, un peu au-deſſous du confluent de l'*Arbecq* & de la riviere de *Gaſſey*, qui viennent s'y confondre. Son aſſiette eſt en plus grande partie à mi-côte, préſentant ſa partie déclive à l'Oueſt, dans un fonds de prairies. La vallée peut avoir deux cens pieds de profondeur perpendiculaire, ſur une demi-lieue de largeur, meſure priſe du ſommet d'une colline à l'autre. Ces deux dimenſions ſont aſſez conſtamment celles de toute la vallée, du côté du Septentrion ; mais elle s'élargit au Midi, ſous les murs même de la Ville, & bientôt ſe partage en quatre vallons, qui apportent, chacun avec leur ruiſſeau, les courans du Sud-Eſt, du Sud-Sud-Oueſt & de l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le plus grand courant eſt celui de la vallée, exactement dirigé du Nord au Sud, qui porte cependant plus directement ſur le bas de la Ville : elle eſt un peu défendue au Nord-Eſt, par la colline, contre laquelle elle eſt adoſſée ; & reſte conſéquemment plus directement ouverte au Soleil couchant, où ſe trouve placé

Liſieux : ſon aſpect, &c.

ſon Fauxbourg de S. Deſir, ſur la rive gauche de la riviere, la Ville occupant la rive droite : elle contient à peu près dix mille Habitans.

La Touque roule ſur le ſable; & ſon lit, toujours placé dans la partie la plus déclive de la vallée, fournit aux prairies voiſines un égout, d'autant plus facile, qu'elles ne ſont que la continuation des deux collines, qui viennent ſe rencontrer à la riviere.

Il n'y a, dans toute la vallée, ni lacs, ni marais, où les eaux croupiſſent. Le cours de la Touque eſt rapide : elle déborde rarement, &, dans ſes inondations, elle ne peut laiſſer ſur les prairies qu'un ſable fin, que la plus légere pluie fait diſparoître.

Mais le voiſinage de Liſieux étant fort entrecoupé de côteaux, garnis de bois-taillis & de vallons, qui fourniſſent de gras pâturages, l'air qu'on y reſpire eſt épais & humide; il a beſoin d'être ſouvent renouvellé. Heureuſement il n'y a point dans les environs de véritables obſtacles à ſa circulation, & point de fûtaies qui puiſſent l'intercepter. Le bois de *Rocques*, à 700 toiſes au Nord-Nord-Eſt, ne peut en déranger la direction. Les vents Sud-Oueſt & Nord-Eſt regnent à Liſieux, dit M. Morin, pendant les deux tiers de l'année. La colline, qui s'étend du Nord-Eſt à l'Eſt-Sud-Eſt, modere un peu l'action de ce dernier; mais le peu d'élévation de nos maiſons, la largeur des rues, & l'interpoſition des jardins, qui ſe voient preſque par-tout, entre deux rangs de maiſons, préviennent la ſtagnation de l'air, ſi contraire à ſa pureté.

Un peu au-deſſus de la Ville, dans un vallon peu profond, ſe trouvent les ſources qui fourniſſent l'eau des fontaines de Liſieux, qui ne cauſe aucune incommodité ſenſible à ceux qui en font leur unique boiſſon. Elles contiennent cependant de la ſélénite, mais en ſi petite quantité, qu'elle ne ſuffit pas pour précipiter le mercure diſſout dans l'acide nitreux : elle altere ſeulement aſſez foiblement cette diſſolution, & forme à la ſurface un nuage très-tendre.

Les fontaines, publiques & particulieres, ſont en nombre plus que ſuffiſant, pour fournir aux néceſſités de la vie. On a ménagé dans

dans chaque rue un petit ruiſſeau, qui en emporte le ſuperflu, entraîne les immondices, & va les dépoſer dans une branche de riviere, qui paroît avoir été amenée dans la partie baſſe de la Ville, pour l'utilité des Manufactures. Celles de toiles & de frocs ou gros draps, occupent les neuf-dixiemes de nos Habitans, & fourniſſent l'aiſance néceſſaire à la ſubſiſtance de quiconque veut travailler : auſſi eſt-il rare que les pauvres ſoient obligés d'uſer d'alimens capables de leur nuire.

Le pain, dont ſe nourriſſent les trois quarts des Habitans, eſt dur, peſant, & ſe deſſeche facilement ; il doit en partie ce défaut à l'habitude qu'ont pris les Boulangers, de donner à leur pâte une dureté, qui nuit à la fermentation : l'eau y contribue cependant auſſi, puiſque le pain mollet, dont la préparation n'eſt pas auſſi vicieuſe, eſt encore médiocrement bon.

Les denrées y ſont de bonne qualité : les rivieres & la mer, dont la diſtance n'eſt que de ſept lieues, fourniſſent du poiſſon ſuffiſamment. Les légumes ſont excellens, les fruits paſſablement bons. --- Le cidre, qui fait la boiſſon ordinaire, joint, à beaucoup de force, une ſaveur légerement mielleuſe, qui invite à le boire : c'eſt un appas, dont le peuple n'a pas beſoin. Cependant, plus occupé que dans beaucoup d'autres Villes, il ne s'enivre que les jours de Fêtes ; mais il lui faut toujours le cidre pur : dans le cas d'une diſette, il conſent à peine à y mettre un peu d'eau. Ce Peuple boit encore journellement de l'eau-de-vie, mais ſans excès.

Les Citoyens de la premiere Claſſe ſont honnêtes, & vivent avec le ton de la bonne compagnie.

L'air tempéré, dont on jouit à Liſieux, y rend les maladies inflammatoires moins communes que dans les lieux plus ſecs, plus élevés, plus ſeptentrionaux. Les ſaignées, ajoute cet Obſervateur, y doivent être moins prodiguées.... Son humidité diſpoſe les Habitans aux Maladies Chroniques ; & c'eſt ſur-tout le foie qui ſe trouve entrepris, vers l'âge de cinquante ans, plus ſpécialement ; & plus encore chez ceux qui abandonnent prématuré-

ment les exercices de la jeunesse : dans un âge plus avancé, on rencontre souvent l'hydropisie de poitrine. On y voit quelques pulmoniques ; mais la plupart ne le sont devenus que par suite de catarrhes ou de rhumes négligés : rarement les écrouelles ; plus rarement encore le scorbut, au moins porté à un certain dégré. La petite Vérole, la Rougeole, la fievre scarlatine, y reparoissent de temps en temps, sans présenter de phénomenes particuliers : ce sont des maladies bénignes.

M. Morin entre ensuite dans quelque détail sur la *milliaire*, cette maladie, dont le caractere équivoque fixe depuis long-temps l'attention des Médecins, sans pouvoir les réunir : elle ne lui paroît point faire une maladie essentielle, & les plus anciens dans la pratique de l'Art, ne l'ont jamais vue épidémique à Lisieux. Ce n'est pas, dit-il, que les gens du Peuple & les Chirurgiens même, en administrant les cordiaux les plus actifs, ne la cherchent par-tout : souvent aussi donnent-ils ce nom à des vésicules transparentes, qui ne sont dues qu'au soulevement de l'épiderme, autour du cou & sur les parties latérales de la poitrine, *sudamina*.

Opinion de M. MORIN sur la Milliaire.

L'Auteur se sentoit naturellement porté à adopter le sentiment de M. de Haen, même avant de l'avoir connu : mais il aima mieux laisser à l'expérience le soin de décider son jugement. « J'hésitai long-temps, dit-il, sans pouvoir prendre de parti. Je voyois » des malades couverts de milliaire ; mais les uns avoient sué » prodigieusement ; les autres avoient bu du vin ou des cordiaux, » & aucun n'avoit été soulagé par l'éruption. --- Il y avoit cinq » ans que je pratiquois la Médecine, lorsque j'eus occasion de » voir une milliaire, qui n'étoit ni symptômatique, ni l'effet d'un » régime échauffant : elle fut la crise d'une fievre putride, trai» tée par les anti-phlogistiques. On força même le malade de » sortir du lit tous les jours jusques vers le 17 de la maladie : » alors la foiblesse ne le permit plus. Le 19 ou 20[e] jour, les ac» cidens devinrent plus graves. L'oppression sur-tout se fit remar» quer, quoique la poitrine eût été jusques-là fort libre. Je n'é-

» tois pas assez sûr que ce fût le *trouble critique*, pour être tran-
» quille sur le sort de mon malade. Je forçai la boisson, qui fut
» faite alors avec l'infusion légere de camomille & la crême de
» tartre. La poitrine fut couverte d'une flanelle trempée dans la
» décoction de graine de lin .... A mon arrivée, le lendemain,
» je trouvai le malade sans oppression, & presque sans fievre. Il
» avoit peu bu la nuit : dès la veille il avoit ressenti des déman-
» geaisons picotantes à la peau ; & les accidens avoient diminué
» de cet instant. J'enlevai la flanelle, que je croyois être la cause
» de cette sensation à la peau : mais je trouvai la poitrine cou-
» verte d'une milliaire très-abondante. Les hypochondres, jusques-
» là un peu tendus, parurent s'amollir. Les urines ne commen-
» cerent à déposer que 24 heures après l'éruption, & le malade
» se trouva sans fievre. »

Quelle candeur! quelle bonne foi de la part d'un homme prévenu pour une opinion contraire! C'est ainsi que la vérité doit toujours l'emporter sur le sentiment particulier dans la bouche de l'Observateur, qui doit avant tout être vrai dans les faits, comme il fut attentif dans l'observation.

Celui-ci a traité depuis trois péripneumonies humorales, qui ont été terminées heureusement par l'éruption milliaire. Un de ces malades, âgé de 60 ans, homme fort, robuste & pléthorique, *plein de sang*, avoit été saigné six fois dans les quatre premiers jours. --- « Je conclus de ces faits qu'il se rencontre quel-
» quefois dans notre Climat des milliaires critiques. Mais sont-
» elles essentielles? C'est un point de discussion que le temps seul
» & un grand nombre d'Observations recueillies sur cette ma-
» tiere, pourront éclairer. »

Il régnoit à Lisieux, dans l'automne de 1774, sur les enfans, une angine, probablement gangréneuse, très-meurtriere ; & cependant elle n'a point été compliquée du scorbut. Dans l'hiver qui suivit, elle attaqua presqu'indifféremment les enfans & les adultes ; & ce mal de gorge devint dès-lors beaucoup moins dan-

Epidémie de maux de gorge à Lisieux, depuis l'automne 1774 jusqu'en 1777.

gereux. Les vieillards en ont à peine reſſenti les atteintes. Cette Conſtitution a continué de régner juſques dans l'hiver de 1776 à 1777, en perdant de ſon intenſité, au point qu'il n'en mouroit plus perſonne. — La Conſtitution varioleuſe ſemble y avoir remplacé les angines.

Eaux Minér. des environs de Liſieux.

Preſque toutes les vallées de cette plage préſentent des ſources d'eaux minérales, plus ou moins chargées de mars : elles ſont du genre de celles qu'on nomme improprement acidules. Il paroît que celles de Cernieres furent autrefois les ſeules en uſage. Leur éloignement a fait préférer celles de la *Roque - Baignant*, qui, à leur tour, ont été remplacées par celles de *Rocques* : probablement parce que ces dernieres ne ſont éloignées que d'une lieue. On aſſure que la fontaine eſt tenue en bon état ; & le Propriétaire eſt un homme ſur la fidélité duquel on peut compter pour leur tranſport, qu'elles ſouffrent pour quelques heures.

Celles de Fervacques.

Dans la même vallée, au Midi, ſe trouve Fervacques, Bourg qui ne reçoit d'autres courans que ceux de la Touque, & qui poſſede auſſi ſes eaux minérales. Leur nom Latin, *Fervidæ aquæ*, annonce une qualité, que n'ont certainement pas celles qu'on y connoît aujourd'hui. La même erreur qui a donné lieu récemment de croire celles de Bolbec *eaux chaudes*, aura probablement autoriſé ce nom pour celles de Fervacques ; une fumée exhalée dans le voiſinage, produite par la décompoſition de quelques pyrites ſulfureuſes, en avoit impoſé. Elles ſont, comme toutes celles de nos Contrées Septentrionales, ſimplement ferrugineuſes, & employées comme telles par les Habitans du Canton.

Nous aurons l'avantage de préſenter ici un Nécrologe de Liſieux, ou une Table de la Mortalité des Habitans de cette Ville pendant trente-cinq années conſécutives.

Hiſt. Natur. de l'Homme, *Titre de la Vieilleſſe & de la Mort.*

« On a cherché, dans ces derniers temps, nous dit M. de » Buffon, à connoître les dégrés de variations dans la durée de » la vie des Hommes ; & à établir, par des Obſervations, quel- » que choſe de fixe ſur leur mortalié, à différens âges : ſi ces Ob-

» ſervations étoient aſſez exactes & aſſez multipliées, elles ſeroient » d'une grande utilité, &c. ». ---

Ce fut effectivement à la fin du dernier ſiecle qu'un Anglois, M. Guillaume Petit, chercha à établir l'ordre de la mortalité des hommes, par le relevé des Regiſtres Mortuaires de Londres & de Dublin. Dans notre ſiecle, pluſieurs autres Phyſiciens ont ſuivi cet exemple : le Docteur Halley, à Breſlaw ; M. Sympſon, à Londres ; M. Kersboom, en Hollande. On a vu paroître en France un *Eſſai ſur les Probabilités de la Vie Humaine*, par M. de Parcieux : ce ſont des Tables de Mortalité, rédigées d'après celles des Tontines. Plus récemment encore, M. Dupré de Saint-Maur a exécuté, ſur pluſieurs Paroiſſes de Paris, & pluſieurs autres des Campagnes voiſines, une autre Table de Mortalité, que le célebre Auteur de l'Hiſtoire Naturelle regarde comme la plus parfaite. « Ce ſont les ſeules ſur leſquelles on puiſſe établir les probabilités de » la vie des hommes en général, avec quelque certitude. »

Mais toutes ces Tables n'ont été dreſſées que pour établir des connoiſſances plus étendues ſur la quantité du Peuple, ſa multiplication, la conſommation des denrées, la répartition des impôts, l'eſpérance ſur les Tontines, &c. Elles touchent donc de plus près à l'ordre politique de la vie des hommes, qu'à l'ordre Médical de la mortalité pour chaque âge, ainſi que des Conſtitutions plus ou moins meurtrieres, à raiſon des âges & de la différence de ſexe. C'eſt une branche d'Obſervation, & ſans doute une vérité, que le Pere de la Médecine voulut établir dans ſes admirables Aphoriſmes, depuis le 24[e] de la III[e] Section juſqu'au 31[e] incluſivement, après avoir aſſigné (Aphor. 18), ſur quels âges portoient le plus ſpécialement les différentes viciſſitudes des ſaiſons. Celſe nous paroît en tous points de l'avis d'Hippocrate ſur cette doctrine. Mais le Docteur Grant aſſure qu'après avoir examiné, pendant pluſieurs années, les Regiſtres de différens Hôpitaux, & les ſuccès de ſa Pratique particuliere, il a trouvé que le nombre des morts, proportionnément à celui des malades, depuis le mi-

Recherches ſur les *Fievres*, Tom. I. p. 31.

lieu de Janvier jusqu'à la fin de Mai, surpassoit celui des autres huit mois : & ce Médecin semble desirer qu'on fasse de nouvelles Observations sur cette partie. Il est vrai que son assertion n'est pas tout-à-fait conforme au relevé des Tables Mortuaires de Breslaw, quoiqu'elle en approche beaucoup. Les Médecins de Breslaw se sont contentés de marquer le nombre des morts dans cette Ville, pendant chaque mois de plusieurs années d'Observation.* C'est donc avec une vraie satisfaction que nous avons vu plusieurs de nos Confreres se livrer à ces recherches, si dégoûtantes, si ennuyeuses, mais qui ne resteront pas sans utilité. Nous eussions même souhaité avoir un moment à donner au dépouillement des Registres Mortuaires de notre Capitale. Ne le pouvant absolument point, nous avons formé le dessein de nous procurer les Tables de Mortalité, pendant un pareil nombre d'années à peu près, dans trois Villes de la Province, qui eussent à jouir d'une exposition différente : Evreux, Lisieux, & Avranches : Villes qui présentent un second avantage pour l'Observation, en ce qu'il en sort peu de Citoyens, pour aller se fixer ailleurs ; & qu'il y en arrive peu d'étrangers.

* *V. Hist. Morbor. Vratislaviæ*, &c.

En présentant le Travail de M. Gosseaume, nous avons fait connoître, combien cet Observateur auroit desiré trouver dans les Registres qu'il a dépouillés l'âge des sujets, pour l'établir dans sa Table de Mortalité. Plus heureux à cet égard, M. Morin, dont la réputation, les connoissances & les talens nous font aspirer la présence dans Rouen, va nous tracer les divers dégrés de mortalité dans les différens âges de la vie humaine : il les suivra même dans l'un & l'autre sexe. Ce dernier Observateur paroît donc avoir porté l'étendue de ses recherches plus loin qu'aucun autre ; & ses Tables deviennent conséquemment d'un prix inestimable pour l'Art. Nous les regardons enfin comme d'autant plus précieuses, qu'elles semblent être rédigées sur la division des âges sensibles, ou le plus exposés aux révolutions de la vie humaine : révolutions que nous a si bien peint en peu de mots M. Lorry, dans sa Traduction sur les Aphorismes. *Ætatum morbi*

à necessariâ illarum constitutione facilè deducuntur. Mollior est & aquosior infantum temperies, genus nervosum mobilissimum, aqua in primis illorum viis exundat .... Progressu ætatis visceribus robur, fibris tonus accedit. Evolvuntur glandulæ, functionibus pares fiunt: hinc & patiuntur plurimùm.... incremento corporis sumto, validâ jam coctione, vasis adhuc flexilibus exundat sanguis, & quaquaversùs nititur ad exitum....; donec vasa, per vitæ exercitium validiora facta, fortiùs distendenti resistant, & per varia emunctoria superfluum ablegent.... At brevi ipsa vitæ actio senium inducit. Rigent vasa, languescit sanguinis circuitus: hinc & coctio debilior, & inertis pituitæ accumulatio, quæ senibus importuna & immedicabilia mala producit. *

* Comm. in Aphor. 24... Vide & J. Russel, Angl. Æconom. nat. in Gland. Parte secundâ.

Nous devons donc applaudir à l'Observateur, qui a dirigé son Travail vers ces différens points de vue, si essentiels à nos connoissances Médicales. Nous ferons observer que M. Morin a partagé chaque Année, à l'exemple de Sydenham, seulement en deux Saisons: le Printemps & l'Automne. Cette Méthode peut bien être excellente, tant qu'il ne s'agit que d'observer des Constitutions Epidémiques. Mais pour marquer la plus grande Mortalité d'un âge sur l'autre, nous croyons qu'il est absolument indispensable de suivre l'ordre ordinaire des Saisons; parce qu'il existe des Maladies propres à tel ou tel âge, à telle Saison, qu'Hippocrate, Galien & Celse ont très-bien partagées en Maladies du Printemps, de l'Eté, de l'Automne & de l'Hiver. **

** Consultez la Note (*l*), pag. 120.

Néanmoins nous donnerons les Tables des deux premieres Années, telles que l'Observateur les a lui-même rédigées, pour ne point altérer son genre d'Observation. Et au surplus, comme il nous est impossible d'entrer dans le même détail pour trente-cinq années de suite, vu l'abondance des faits que nous avons recueillis dans chaque Contrée, nous rassemblerons les sommes totales de la Mortalité de chaque Année, celles des mêmes Mois réunis pendant trente-cinq Années, sans toutefois nous écarter de la division des Ages.

TABLE DE MORTALITÉ A LISIEUX,

ANNÉE 1740; PRINTEMPS.

Mois.	Total.	Enfans au-dessous de 9 ans. Garçons.	Filles.	De 9 à 16 ans. Garçons.	Filles.	De 16 à 30 ans. Hommes.	Femmes.	De 30 à 50 ans. Hommes.	Femmes.	De 50 à 70 ans. Hommes.	Femmes.	Vieillards. Hommes.	Femmes.
Février	11	1	1	0	0	0	0	0	1	1	4	1	2
Mars	10	2	0	0	0	0	1	1	0	4	1	0	1
Avril	17	2	6	0	0	0	1	0	1	2	1	1	3
Mai	14	4	1	0	0	0	1	1	2	1	1	1	2
Juin	13	2	5	0	0	1	0	0	1	1	0	1	2
Juillet	11	3	0	1	0	1	1	1	1	1	0	1	1
AUTOMNE.													
Août	6	1	2	0	0	0	0	1	0	1	1	0	0
Septembre	10	2	4	0	0	0	0	1	1	1	0	1	0
Octobre	19		2	0	0	0	0	2	2	2	4	1	3
Novembre	12	3	1	0	1	0	0	2	1	1	2	1	0
Décembre	10	2	2	0	0	2	0	0	1	0	0	0	3
Janvier	8	2	1	0	0	1	0	0	0	1	1	0	2

Du Printemps	Total de l'Année	De l'Automne
76.	141 Morts.	65.

TABLE

TABLE DE MORTALITÉ A LISIEUX,

ANNÉE 1741. PRINTEMPS.

MOIS.	TOTAL.	ENFANS au-dessous de 9 ans. Garçons.	Filles.	De 9 à 16 ans. Garçons.	Filles.	De 16 à 30 ans. Hommes.	Femmes.	De 30 à 50 ans. Hommes.	Femmes.	De 50 à 70 ans. Hommes.	Femmes.	VIEILLARDS. Hommes.	Femmes.
Février	11	3	1	0	0	0	1	1	1	0	1	2	1
Mars	10	3	2	0	0	0	1	0	3	0	1	0	0
Avril	19	5	3	0	0	1	1	1	1	3	3	0	1
Mai	21	7	5	0	0	1	1	0	3	2	2	0	0
Juin	23	7	7	1	0	1	1	2	1	1	1	1	0
Juillet	29	13	9	0	0	0	0	1	0	0	3	1	2

AUTOMNE.

MOIS.	TOTAL.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.
Août	41	10	11	1	0	0	3	2	2	0	4	4	4
Septembre	26	4	9	1	0	2	1	2	1	0	3	1	2
Octobre	29	6	2	1	1	2	0	1	5	2	2	2	5
Novembre	21	2	3	0	0	2	1	3	2	0	4	1	3
Décembre	36	4	8	0	0	2	3	4	3	1	5	1	5
Janvier	43	5	4	1	1	4	3	8	8	3	4	0	2

DU PRINTEMPS	TOTAL de l'Année	DE L'AUTOMNE
113.	309 Morts.	196.

NÉCROLOGE DE LISIEUX.

PREMIERE TABLE DE MORTALITÉ,

divisée par Années.

Années.	Total.	Enfans morts avant 9 ans.		De 9 à 16 ans.		De 16 à 30 ans.		De 30 à 50 ans.		De 50 à 70 ans.		Vieillards.	
		Garç.	Filles.	Garç.	Filles.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.
1740	141	27	25	1	1	5	4	9	11	16	15	8	19
1741	309	70	64	5	2	13	16	25	30	12	33	13	25
1742	249	29	32	3	5	9	11	31	35	24	28	16	26
1743	171	31	26	2	3	5	3	19	7	10	30	10	25
1744	109	17	19	1	2	3	5	12	9	12	11	4	14
1745	117	24	31	0	2	7	5	7	4	7	10	9	11
1746	108	21	24	3	2	4	2	7	7	15	7	5	11
1747	119	27	24	2	3	4	0	4	13	11	7	8	16
1748	248	81	71	7	0	7	11	8	13	13	16	8	12
1749	109	19	11	5	0	4	5	8	13	5	15	7	19
1750	147	28	31	1	2	6	5	10	11	12	17	7	17
1751	110	20	15	3	1	3	7	7	4	8	15	5	22
1752	126	32	16	1	2	9	4	8	11	15	14	2	12
1753	108	20	14	0	2	4	5	7	7	9	12	8	20
1754	265	90	83	5	8	4	8	7	14	19	7	6	14
1755	109	22	12	2	0	5	4	11	7	12	9	11	14
1756	106	18	14	1	2	12	7	7	9	10	10	4	14
1757	118	22	17	3	0	13	3	9	7	8	16	6	13
1758	105	14	11	1	0	8	2	7	5	15	16	12	14
1759	137	18	19	2	0	8	12	8	14	20	24	7	5
1760	184	43	38	1	4	9	7	7	14	16	10	11	21
1761	170	44	45	1	1	10	9	5	8	9	14	6	18
1762	99	16	17	1	0	4	4	2	8	8	11	7	20
1763	142	29	18	2	0	8	2	10	9	19	24	5	16
1764	103	18	14	1	3	2	7	7	9	5	13	8	16
1765	132	26	35	5	1	4	4	9	5	11	10	5	17
1766	131	29	13	3	1	10	7	7	7	13	14	6	21
1767	111	18	9	2	1	6	6	10	2	19	12	8	18
1768	152	31	24	3	4	8	8	10	10	11	10	11	22
1769	101	19	17	1	1	4	8	4	8	7	9	9	14
1770	111	18	23	2	1	5	7	3	7	8	13	10	14
1771	160	42	33	2	3	7	8	13	7	9	14	8	14
1772	127	24	21	1	2	11	5	14	12	10	10	11	8
1773	169	28	28	2	0	10	8	11	19	17	18	7	21
1774	149	35	30	3	5	2	6	10	7	8	12	7	24
Total des Ann. par Age & Sexe.	5052	1052	923	78	64	231	215	333	361	423	506	279	587

NECROLOGE DE LISIEUX.

SECONDE TABLE DE MORTALITÉ,

dans son rapport avec les deux Saisons.

ANNÉES.	PRINTEMPS.	AUTOMNES.	TOTAL.
1740	76	65	141
1741	113	196	309
1742	129	120	249
1743	97	74	171
1744	65	44	109
1745	59	58	117
1746	45	63	108
1747	61	58	119
1748	102	146	248
1749	53	56	109
1750	89	58	147
1751	53	57	110
1752	60	66	126
1753	58	50	108
1754	122	143	265
1755	54	55	109
1756	62	44	106
1757	62	56	118
1758	49	56	105
1759	47	90	137
1760	91	93	184
1761	91	79	170
1762	38	61	99
1763	95	47	142
1764	53	50	103
1765	61	71	132
1766	62	69	131
1767	54	57	111
1768	86	66	152
1769	46	55	101
1770	59	52	111
1771	92	68	160
1772	58	69	127
1773	97	72	169
1774	54	95	149
	2493	2559	5052

NÉCROLOGE DE LISIEUX.

TROISIEME TABLE, COMPRENANT TOUS LES MOIS RÉUNIS dans les trente-cinq Années d'Obfervation, & divifés en deux Saifons générales.

PRINTEMPS.

MOIS.	MORTS avant 9 ans.		Entre 9 & 16 ans.		Entre 16 & 30 ans.		Entre 30 & 50 ans.		Entre 50 & 70 ans.		Après 70 ans.		TOTAL pour la comparaifon des Mois.
	Garç.	Filles.	Garç.	Filles.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	
Février. .	69	51	5	5	17	20	26	27	29	57	24	56	386
Mars. . .	93	63	5	6	19	15	26	27	41	46	20	58	419
Avril. . .	81	65	8	3	21	20	39	34	43	49	35	70	468
Mai . . .	68	66	5	9	22	15	31	38	38	50	23	56	421
Juin . . .	81	98	14	5	16	17	24	23	38	33	20	35	404
Juillet . .	108	89	8	6	15	17	27	25	25	27	19	29	395
TOTAL, Sexe & Age féparés.	500	432	45	34	110	104	173	174	214	262	141	304	
TOTAL fans diftinct. du Sexe.	932		79		214		347		476		445		2493

AUTOMNES.

MOIS.	MORTS avant 9 ans.		Entre 9 & 16 ans.		Entre 16 & 30 ans.		Entre 30 & 50 ans.		Entre 50 & 70 ans.		Après 70 ans.		TOTAL pour la comparaifon des Mois.
	Garç.	Filles.	Garç.	Filles.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	
Août. . .	106	101	9	7	21	23	20	25	24	32	13	31	412
Septembre.	110	109	4	4	19	12	16	20	30	27	19	42	412
Octobre...	100	75	5	6	22	20	23	36	33	39	20	45	424
Novembre.	76	64	7	5	16	21	32	32	37	42	28	48	408
Décembre.	86	74	4	5	23	19	34	32	33	52	25	56	443
Janvier . .	69	69	4	4	22	18	35	42	52	56	29	60	460
TOTAL, Sexe & Age féparés.	547	492	33	31	123	113	160	187	209	248	134	282	
TOTAL fans diftinct. du Sexe.	1039		64		236		347		457		416		2559

SAISONS fuivant le comput ordinaire.	PRINTEMPS	ÉTÉS	AUTOMNES.	HIVERS	TOTAL
	1293	1219	1275	1265	5052

NÉCROLOGE DE LISIEUX.

QUATRIEME TABLE DE MORTALITÉ,
dans son rapport aux Ages & au Sexe.

		Hommes & Garçons.	Femmes & Filles.
MORTS avant 9 ans	Printemps	500	432
	Automne	547	492
Avant 16 ans.	Printemps	45	34
	Automne	33	31
Avant 30 ans.	Printemps	110	104
	Automne	123	113
De 30 à 50 ans.	Printemps	173	174
	Automne	160	187
De 50 à 70 ans.	Printemps	214	262
	Automne	209	248
Au-delà de 70 ans.	Printemps	141	304
	Automne	134	282
Total		2389	2663

CINQUIEME TABLE DE MORTALITÉ,
dans son rapport aux Ages, sans avoir égard au Sexe ni aux Saisons.

MORTS avant 9 ans	1971
Entre 9 & 16 ans	143
Entre 16 & 30 ans	450
Entre 30 & 50 ans	693
Entre 50 & 70 ans	934
Au-delà de 70 ans (Il ne s'y trouve qu'un homme & une femme centenaires.)	861
Total	5052

COROLLAIRES *qu'on peut déduire de ces Tables de Mortalité.*

I. On voit que, ſur 35 Automnes, il n'y en a que 18 qui l'emportent, par le nombre des Morts, ſur les Printemps correſpondans. Cette différence doit-elle être regardée comme nulle ?

II. Il eſt mort dans tous les Printemps 2493 perſonnes; & dans tous les Automnes réunis 2559. La différence 66, ſuffit-elle pour fonder les déclamations qu'on trouve, contre l'Automne, dans tous les Auteurs qui traitent des Maladies, ſous leur rapport aux Saiſons ? Il en fut ſans doute autrement dans la Grece : & l'opinion, qui établit l'Automne être une Saiſon meurtriere, eſt probablement fondée dans les Pays chauds, mais non chez nous. * On doit cependant ſe ſouvenir que le mois de Janvier, de 1740, manque ici dans l'Automne.

* Conſ. ici la Note (*l*), pag. 120.

III. Il eſt mort 2389 hommes & 2663 femmes : la différence ou l'excédant eſt de 274, du côté des femmes. C'eſt donc environ un dix-huitieme, de femmes, plus que d'hommes. Eſt-ce parce qu'il naît moins de garçons, ou parce qu'ils s'expatrient plus ſouvent, & vont mourir ailleurs ?

IV. Il eſt mort, depuis l'enfance à l'adoleſcence, entre 9 & 16 ans, 65 filles; & dans le même âge, 78 garçons.

Le moment de la puberté n'eſt donc pas auſſi dangereux pour les filles, que bien des gens le croient; ou bien la liberté, dont jouiſſent les garçons, leurs jeux & leurs exercices, n'en font-ils point mourir un plus grand nombre ?

V. Il eſt mort, avant 9 ans, 1971 enfans, ſur un total de 5052. Voyez la cinquieme Table. C'eſt environ les deux cinquiemes. On en peut conclure combien l'eſpece humaine court de riſques, avant de parvenir au terme de l'accroiſſement. La premiere & la ſeconde Colonne de la 1ere Table, comparées avec les ſuivantes, indiquent aſſez, d'ailleurs, que la durée de la vie doit être plus

étendue, après le terme de la puberté révolu ; mais ſur-tout que l'enfant de 9 ans doit compter ſur une plus longue vie que celui qui naît.

VI. Il eſt mort 2663 femmes, dont 924 avant 9 ans : ce n'eſt qu'un tiers : il en reſte 1739 ; & ſur ce nombre 586 ont vécu au-delà de 70 ans : donc, plus d'un tiers des femmes, ſorties de l'enfance, paſſe au-delà de 70 ans. Avis utile à ceux qui ſe chargent de rentes à vie. C'eſt ce qu'on voit évidemment prouvé par la derniere Colonne.

VII. Il eſt mort 2389 hommes, dont 1047 avant 9 ans : c'eſt environ les trois ſeptiemes. Sur le reſte, qui comprend encore 1342 adultes, il ne s'en trouve que 269 qui aient vécu au-delà de 70 ans : ce n'eſt qu'un cinquieme. Nouvelle preuve que les femmes vivent en général plus long-temps que les hommes.

VIII. On voit, dans les 1ere & 2e Tables, le nombre des Morts conſidérablement augmenté, tous les cinq ou ſix ans. Peut-on dire que c'eſt probablement à la petite Vérole qu'eſt due cette augmentation ? Elle revient aſſez régulierement à ces époques ; mais elle ne régnoit point en 1741.

IX. Il y a ſi peu de différence, dans la mortalité des mois, qu'on pourroit la négliger. Janvier, Avril & Décembre, paroiſſent cependant un peu plus meurtriers ; & il faut obſerver que la petite Vérole eſt, dans ſon commencement, peu répandue, & rarement meurtriere dans ces mois.

X. On voit encore, en comparant chaque Saiſon ſuivant le comput ordinaire, que la différence eſt très-médiocre : il ſemble même qu'on n'eût pas dû s'attendre à une ſi grande égalité, puiſque la Saiſon la plus chargée de Morts ne l'emporte ſur celle qui l'eſt le moins, que de 74, en 35 années réunies : d'où l'on peut conclure que le Climat de Liſieux eſt peu variable & fort ſalubre. Ce qui paroîtra bien plus évident, en réfléchiſſant, que ſur le même nombre d'Habitans, à peu près, il en eſt mort à Evreux 2106 de plus en 30 ans, qu'à Liſieux en 35 ans révolus.

VIe Contrée.

LE PAYS D'AUGE, ET L'HYESMOIS.

Algiæ, et Oxmysum.

CELLE-CI, qui dépend en grande partie de l'Evêché de Lisieux, doit être séparée du Lieuvin, par la nature du sol & la constitution de ses Habitans.

Origines de Caen, Chap. XXI.

Le Pays d'Auge a tiré son nom de la multitude de ses prairies : nous y réunissons le Canton qui se trouve englobé par les sources de la Dive & de la Touque, & borné au Midi, par la vallée qu'arrose la petite riviere de *Queuge*, qui va se rendre dans *l'Ure*, après avoir embrassé Nonant, avant que celle-ci se joigne à l'Orne, près d'Argentan. Ce Canton, qui occupe la portion Méridionale de la Contrée que nous allons décrire, & qui comprenoit autrefois une très-grande étendue de terrein, sous le nom d'*Hyesmois*, Pays d'Hyesmes, conserve encore la petite Ville d'Exmes pour chef-lieu, & fut beaucoup plus considérable que celui d'Auge (*x*).

Orig. de Caen, Chap. I.

(*x*) Au milieu des incertitudes de l'ancienne Géographie, M. Huet a cherché à prouver que l'*Oxmysum*, le Pays d'Hyesmes, s'est étendu fort avant dans celui qu'on nomme aujourd'hui les Campagnes de Caen. On seroit tenté de croire qu'il occupoit toute la Contrée, comprise entre l'Orne & la Dive, puisque l'Evêché de Bayeux conserve encore un de ses Archidiaconés, sous le titre d'Archidiaconé d'Hyesmes, lequel s'étend depuis les portes de Caen jusques vers Falaise. Mais sans vouloir percer dans ces recherches ténébreuses, & presque toutes conjecturales, nous appellerons *Hyesmois* le terrein contigu au Pays d'Auge, compris également entre le cours de la Dive & de la Touque, ainsi que la portion qui occupe la rive Méridionale de la premiere de ces rivieres, qui tourne vers l'Est depuis *Croci* jusqu'à sa source : Pays qui reçoit conséquemment les mêmes courans ; & qui est séparé vers son extrémité Orientale, par une chaîne de montagnes, du Lieuvin ; au Midi, par des vallons dirigés d'Orient en Occident, de la Contrée de Séez ; & qui voit la forêt de Goufern à son Couchant : bornes qui nous paroissent convenir plus naturellement à un Climat particulier.

Ainsi

Ainſi cette Contrée, qui prend environ 40 lieues de circuit, & dont la ſurface eſt en grande partie couverte d'herbages, ſe trouve bornée à l'Orient par la Touque ; à l'Occident, par la Dive ; & au Septentrion, par la Mer. Nous obſerverons cependant qu'à ſon Orient Septentrional, elle doit naturellement englober la forêt de Touque, qui change le courant & le Climat du Lieuvin, comme nous l'avons déjà dit.

Honfleur : ſon expoſition, &c.

I. Nous conſidérerons donc dans la partie du Nord, 1°. la Ville de Honfleur, Port de Mer, entourée de quelques marais, qui procurent aux Paroiſſes voiſines des fievres intermittentes, peu rebelles, & qui eſt ſituée à l'embouchure de la Seine avec la Manche. Elle eſt aſſiſe, à mi-côte, en un vallon étroit, arroſé par un ruiſſeau, dont la direction vient du Midi ſur la Ville. Elle préſente ſon principal aſpect au Nord-Eſt, regardant les côtes Occidentales du Pays de Caux, à trois lieues environ de diſtance. A ce moyen elle reſte entierement ouverte, depuis le Nord juſqu'au Sud-Sud-Eſt, où une montagne peu eſcarpée la borne, ſans lui enlever le Soleil de Midi, qu'elle ne perd qu'à 2 heures ½ du ſoir (Solſtice d'hiver) : parce qu'elle eſt ſerrée de très-près, à l'Oueſt-Sud-Oueſt, ainſi qu'au Couchant, par la côte Occidentale du vallon qui lui ſert d'aſſiette. Ses vents principaux ſont donc ceux du Septentrion & de l'Orient, Honfleur étant environné depuis le Sud-Eſt juſqu'à l'Oueſt, par des collines, qui ne lui laiſſent qu'un courant du Sud-Sud-Oueſt (Soleil d'une heure) par le vallon que nous avons cité.

La nature de ſon ſol, aux environs & ſur le bord de la Mer, eſt ſablonneuſe, ſur un terrein marneux, juſqu'à une demi-lieue dans le voiſinage. Plus loin ſe trouve la terre labourable, franche terre, ſur de la terre glaiſe ou ſur l'argille. On ſe ſert encore ici de la marne, pour améliorer les labours. Le voiſinage d'Honfleur fournit une quantité conſidérable de pyrites vitrioliques : auſſi Honfleur poſſede-t-il des eaux minérales, qu'on dit être vitrioliques, qui joignent un dégré d'aſtriction à la vertu tonique.

Eaux Minérales d'Honfleur.

Les Habitans d'Honfleur ſont aſſez tranquilles, livrés en grande partie au Commerce maritime, & preſque tous Navigateurs. Le ſexe y eſt du plus beau ſang; & les femmes y portent un air de fraîcheur & de ſanté, plus qu'en aucun autre Canton: il eſt vrai qu'elles habitent un Climat des plus ſains, où l'on ne voit que des maladies ſporadiques, ſi éparſes qu'à peine peut-on compter huit ou dix malades en même-temps; ſi l'on excepte la petite Vérole, qui y a régné épidémiquement en 1765 & 66, en 1771 & 1776. -- Celle de 1765 fut aſſez meurtriere, ſur-tout dans ſon invaſion. Les puſtules varioleuſes ſe trouvoient remplacées par des pétéchies noires, ſigne preſque toujours mortel; & ce dernier moment arrivoit beaucoup plutôt, s'il ſurvenoit quelque grande hémorrhagie par les narines. M. Hurel, Docteur-Médecin, a obſervé, dans cette Epidémie, qu'elle faiſoit plus de ravages tant que le vent reſtoit fixé à l'Eſt; & qu'au contraire elle paroiſſoit diminuer de ſa malignité, & preſque ceſſer, lorſque le vent ſouffloit de quelqu'autre point de l'horizon. -- Celle de 1771 fut encore meurtriere, ſur-tout quand elle attaquoit les femmes en couche, & pour les adultes en général. On y obſervoit auſſi les pétéchies noires, & des pertes mortelles chez les femmes accouchées. L'une & l'autre Epidémie fut ſuivie, & non précédée, de la rougeole bénigne, qui laiſſoit long-temps après elle une toux opiniâtre, qu'on pouvoit cependant prévenir, en employant l'ipecacuanha de bonne heure. -- La petite Vérole de 1776, avoit commencé par l'Hôpital: quatorze enfans l'ont eue ſans accidens; deux ſeulement ont éprouvé la complication d'une fievre vermineuſe, & n'en ſont pas morts. Cependant cette derniere complication a contribué ſans doute à en enlever quelques-uns dans la Ville; & le bruit s'étoit répandu que la petite Vérole y étoit fort meurtriere. Les informations les plus exactes, faites à MM. les Curés, ont prouvé le contraire; au moins en eſt-il réſulté que les faits étoient fort exagérés: celui de Sainte Catherine en a trouvé dix moins que l'année précédente, & celui de S. Léonard,

La petite Vérole, Epidémique, à Honfleur, en 1765-1766; en 1771 & 1776.

trente de plus ; ainsi la différence a été de 20 enfans de plus morts, dans le cours entier de l'année ; mais ils ne sont pas tous morts de la petite Vérole.

On ne voit presque jamais à Honfleur de fievres pétéchiales, ni d'exanthématiques. M. Hurel y a vu, en 1776, deux éruptions milliaires : l'une compliquée avec une péripneumonie, telle qu'il en régnoit au printemps aux Andelys ; l'éruption fut copieuse le 7 ; & le 10, le malade étoit en convalescence. L'autre essuya deux éruptions consécutives, après une petite Vérole dangereuse dans son cours entier. La 1ere éruption se fit au 20-21 de l'invasion de la fievre varioleuse, & la 2de au 25e, c'est-à-dire, que la milliaire fut la crise de la fievre secondaire & putride, qui avoit succédé à la varioleuse.

La même année 1776 a présenté des maladies de peau, dartres, goutte-rose, des panaris, &c. En général, le Climat de cette Ville est fort sain, & la goutte n'y est pas même très-commune, quoique les gens de mer & le peuple boivent beaucoup d'eaux-de-vie. On y voit, ainsi qu'aux environs, des vieillards de 80 à 96 ans, & le nombre peut en être comparé comme de 1 à 300.

Aux instructions que nous a donné M. Hurel, sur le Climat d'Honfleur & ses maladies, ce Médecin a voulu ajouter quelques Observations de maladies, qui se rapprochent beaucoup de la maladie noire d'Hippocrate. *Bilem atram tanquàm fæcem vomit ; interdùm quidem velut sanguinem, interdùm verò velut vinum secundarium ; quandòque etiam velut polypi atramentum...., &c.* De morbis, L°. II. *sub finem.*

Une Demoiselle, âgée de trente-quatre à trente-cinq ans, mélancolique & maniaque, se jetta, sept ans avant l'époque présente, par une fenêtre, de trente pieds de haut, & resta sur le pavé environ quatre heures, sans connoissance : elle fut rappellée à la vie par les secours qu'on lui administra alors. Ses attaques mélancolico-maniaques devinrent périodiques, & ont continué Iere Observation.

jusqu'au 9 de Novembre 1776, qu'elle fut attaquée d'un autre genre de maladie, qui termina la premiere d'une maniere funeste... La malade fut prise par des vomissemens continuels, de matieres tantôt noires, tantôt vertes ou jaunâtres : quelquefois ce n'étoit que des mucosités ; & souvent les déjections, par le vomissement, prenoient la couleur d'un vin paillet. La région épigastrique étoit si douloureuse, qu'il étoit presqu'impossible d'y toucher, sans que la malade ne ressentît des douleurs vives & aiguës, qui menaçoient de la faire tomber en syncope : le ventre étoit absolument constipé.

Les fomentations émollientes, les lavemens de même espece, le régime délayant, la nourriture la plus légere ; l'eau, coëffée de lait, pour boisson ; les potions anodines & calmantes ne produisirent aucun changement avantageux : le vomissement & les douleurs continuerent avec opiniâtreté. Ce ne fut qu'au bout de six semaines que la malade put obtenir deux selles, de bonne consistance ; mais le ventre n'en devint pas moins tendu & météorisé : on ne pouvoit plus administrer les clysteres ; & la constipation en devint d'autant plus opiniâtre : à peine faisoit-elle une selle en quinze jours. Après trois mois de régime, le vomissement ne parut pas aussi fréquent qu'auparavant ; mais on observa que la fievre lente, jusques-là incertaine, se déclaroit manifestement. Alors la malade commença à souhaiter des alimens ; & son goût la porta vers des choses assez bizarres. Elle mangea, en un seul jour, cinquante estomacs de morue, assaisonnés avec beaucoup de vinaigre ; d'autres fois elle mangeoit une quantité prodigieuse de choux, avec force vinaigre : elle ne vomissoit plus ; & le ventre restoit douloureux, constipé..... Trois semaines entieres s'écoulerent avec cette faim canine, après quoi l'appétit diminua, les forces de même ; & on commença à sentir une légere fluctuation au-dessous de l'hypochondre droit : elle augmenta insensiblement, & s'éparpilla bientôt dans tout l'*abdomen*.... Ici les vomissemens recommencerent & furent plus abondans la nuit que le jour : c'étoit

une matiere atrabilieuſe, comme à la premiere époque, plus fréquemment cependant couleur de lie de vin : elle vomiſſoit rarement les alimens. La maigreur devint enfin conſidérable ; & la malade ſuccomba à cette cruelle maladie, le 27 Avril 1777.... Le pouls s'étoit toujours montré fébrile, avec dureté, & faiſoit ſoupçonner quelque point de ſuppuration dans les viſceres. L'inſpection anatomique confirma le pronoſtic.

1°. A l'ouverture du Cadavre, après avoir coupé les muſcles abdominaux, il eſt ſorti d'un ſac environ neuf à dix livres d'eau rougeâtre ; & enſuite, en dilatant l'ouverture, environ une demie livre de pus. La membrane, qui formoit le ſac, étoit l'épiploon même, où l'on a trouvé quelques glandes en ſuppuration (c'étoit plutôt une liqueur huileuſe & collante, que du vrai pus, qui en ſortoit.) On y trouva auſſi quelques ſurfaces pierreuſes. Ouverture du Cadavre.

2°. Il y avoit adhérence de l'inteſtin *cæcum* à la partie latérale droite de l'os des iſles. 3°. On trouva l'eſtomac rempli de ſang, dans toute ſa cavité. 4°. Une pierre dans la véſicule du fiel, qui étoit remplie de bile bien conditionnée. 5°. Enfin, les viſceres de la poitrine étoient ſains, & dans leur poſition naturelle ; excepté que le péricarde ne contenoit aucune ſéroſité.

On nous fait obſerver que les accès de fureur mélancolique avoient été périodiques, & que la malade éprouvoit des maux de tête conſidérables dans l'intervalle des paroxiſmes ; mais lorſqu'elle fut attaquée de la maladie noire, elle n'éprouva plus, pendant les quatre premiers mois, ni maux de tête, ni paroxiſmes de mélancolie. Au bout de ce temps elle devint folle ; & elle auroit tenté de s'ôter la vie, ſi les forces ne lui euſſent manqué. Cependant pluſieurs jours avant la mort, elle recouvra ſon entiere connoiſſance.

IIe Obſervation.

Ce malade-ci étoit un homme maigre, obligé, par état, de courir dans les Villages, pour y porter ſes marchandiſes : il étoit fort laborieux & d'une conſtitution délicate. Il avoit même été tourmenté, cinq à ſix mois avant ſa maladie, de douleurs d'en-

trailles, pour lesquelles on l'avoit purgé plusieurs fois, sans succès. Enfin, au mois de Décembre 1776, il fut attaqué par des vomissemens de matieres noires, avec anxiétés & douleurs précordiales, qui cependant n'étoient pas très-vives : on lui faisoit rendre par les selles, à force de lavemens, les mêmes matieres qu'il vomissoit, & de la même couleur. Mais bientôt le ventre ne fournit plus rien ; & le vomissement atrabilieux, noir, ne cessa point, depuis l'invasion de la maladie jusqu'à sa fin, qui se termina par la mort, le neuvieme jour.

IIIe Observation.

On pourroit réunir à ces Observations l'histoire d'une femme, âgée de plus de soixante ans, chez qui se manifesta brusquement l'indice d'une suppuration au foie, avec des accidens qui l'enleverent très-promptement. Cette femme, qui ne paroissoit point valétudinaire, & qu'on ne regardoit point comme essentiellement malade, fut prise par des anxiétés, avec un frisson universel, auquel succéda la chaleur, avec un mouvement de fievre ardente. Elle devint entierement jaune en fort peu d'heures : l'*abdomen* devint très-élevé & tendu douloureusement. Ses selles furent mêlées de pus & de sang, accompagnées de coliques & de ténesme : elle mourut en trente-six heures, dans les douleurs les plus cruelles. Celle-ci faisoit depuis long-temps un usage abusif du café.... On apperçut après sa mort une tumeur considérable, qui occupoit le milieu du dos, dont l'ouverture auroit probablement décelé l'infiltration du pus entre les muscles dorsaux, par la rupture de l'abcès qui se seroit faite à l'instant de la mort.

IVe Observation.

Un Cuisinier, âgé de cinquante-cinq ans, fut plus heureux. Ivrogne d'habitude, il avoit éprouvé, trois ans auparavant, de cruelles douleurs d'estomac & des bouffées de coliques, pour lesquelles il avoit fait beaucoup de remedes sans succès. Il fut pris dans l'été de 1777, comme la malade précédente, d'un vomissement de sang noir & d'atrabile : il en rendit également par les selles une grande quantité ; & ces deux évacuations continuerent pendant plusieurs jours, avec des symptômes effrayans. La diete,

le repos, l'uſage des vulnéraires (la décoction de feuilles de plantain) & quelques lavemens ſimples, le mirent en convaleſcence au bout de quinze jours.

Voilà de ces maladies dépendantes des affections du foie & de la rate, dont on trouve des deſcriptions exactes dans Hippocrate; (*L°. II. de morbis*, *de internis affectionibus*, *&c.*) Maladies qui ſemblent auſſi dépendre en partie de certaines intempéries des ſaiſons, que j'ai vu plus fréquentes à Rouen, qu'en toute autre Ville de la Province; & dont j'aurai occaſion de conſigner nombre d'Obſervations, dans la IVe. Partie de cet Ouvrage.

On connoît les melons de ce Canton, pour être d'un goût exquis & d'une belle forme, même d'une groſſeur conſidérable. On croit qu'une des premieres raiſons, pour laquelle ils y deviennent ſi beaux, eſt la nature d'une terre ſablonneuſe, aſſiſe ſur la marne, dans un terrein qui n'eſt pas trop humide : l'expoſition peut y contribuer auſſi. La plus grande quantité eſt cultivée ſous la coupe Méridionale des collines qui bornent la Ville au Sud : d'ailleurs l'art & la culture y ont beaucoup de part. On ſçait qu'un des Cultivateurs, qui paſſe pour avoir des meilleurs melons de ce Pays, mêle de la terre glaiſe avec la terre ſablonneuſe, qu'il a ſoin de renouveller ſouvent ainſi ſes couches; & qu'il laiſſe très-long-temps ſes melons ſous la cloche : il leur en donne quelquefois une double, qu'on ſouleve de façon à laiſſer paſſer les tiges avec leur fruit, conſervant toujours la plante à l'abri des intempéries.

Culture des melons à Honfleur.

Cette Contrée produit ſur ſon rivage un grand nombre de faits relatifs à l'Hiſtoire Naturelle. Les montagnes ou collines ne ſont point compoſées de pierres de lit : ce ſont des blocs d'argille, des marnes en pierre & en poudre, mêlés de ſable, de granit, de pouding; & partie en tuf, produit par l'écoulement d'une quantité de ſources qui paſſent à travers ce terrein, qui le décompoſent, & en cauſent le dépériſſement. Un Naturaliſte, Habitant de ce Canton, nous a communiqué des détails qui ſeront au moins

Curioſités & productions d'Hiſtoire Naturelle.

utiles aux Curieux des productions & raretés d'Hiſtoire Naturelle.

Les ſources, qui ſont fort communes dans les côteaux des environs d'Honfleur, verſent ſouvent leurs eaux du haut de la colline, dans des fentes que leur chûte dirige en lignes verticales, & produiſent du lac-luné ou *medulla ſaxi*. On y trouve auſſi le ſpart ou ſpalt, & quelques ſtalactites. Dans les débris de la côte, on trouve des *raſtellum*, des hyſterolithes ou *pierres de la matrice*, quelques artholites, des ſélénites, la pierre *lapis judaïcus ;* les différens ficoïdes, des buccins, le cœur de bœuf & le volute des poulettes, des peignes, des culs de lampe.

Sur la côte de *Villerville*, diſtant d'Honfleur d'une lieue $\frac{3}{4}$, à l'Oueſt, ſe voit auſſi un terrein détruit par la mer. Il y a une mouliere conſidérable, ſur laquelle ſe trouvent quelques *lepas* ou palet, des étoiles, le ſoleil d'aldrovande, des buccins, l'anémone de mer, & des ſcolopendres.

Le rivage de *Hennequeville*, une lieue plus bas que Villerville, & tenant à la mer, n'offre en ſon terrein qu'un vrai *detritum* d'anciens écroulemens : c'eſt ce qu'on nomme des croſniers. On remarque dans ces débris le nauta, des madrépores, des pintardes, des dattes, la lanterne des Carmes, des aiguilles, des vis, quelques têtes de Méduſe : à la baſſe mer, on voit des tubulaires d'une forme admirable. On trouve dans le roc quelques cailloux qui imitent la ſardoine, & qui ſciés ſont auſſi beaux.-- Le côteau de Trouville n'eſt compoſé que d'*aſtroïdes* marneuſes.-- Celui de Bénerville, à quatre lieues d'Honfleur, fournit des tuyaux d'orgue, des ſabots, quelques oſtéocolles & du *mica*.

2°. Nous trouvons dans cette même Plage Septentrionale la forêt de Touque, qui préſente en ſon centre un terrein demi-circulaire, en plaine ouverte à l'Orient, & qui contient pluſieurs Paroiſſes, dont l'expoſition eſt des plus ſaines : différence eſſentielle à obſerver entre celle-ci & la forêt de Lyons ; & qui dépend abſolument de leur expoſition relative. Au Couchant de la forêt,

forêt, on voit l'embouchure de la Touque, qui fournit un petit Port au Bourg de ce nom, assis en terrein marécageux, humide & brouillardeux : exposition d'autant plus mal-saine & défavorable, que Touque est absolument couvert, depuis le Nord-Nord-Est jusqu'au Sud-Sud-Ouest, tant par la bande Occidentale de la forêt que par les collines, sur lesquelles elle s'éleve; couvert même en partie à l'Ouest, par le *Mont-Canysi*, recevant un seul courant du Septentrion, par le rivage, où sont des marais salins, qui procurent du sel blanc à tout ce Canton : un second courant d'Occident, par la vallée de *Tourgéville*; & celui du Midi, par le cours de sa riviere. -- Les fievres d'automne, intermittentes & quartes, sont endémiques à Touque, & y sont très-rebelles, ainsi que les putrides-vermineuses; on y rencontre beaucoup d'œdêmes, de ventres obstrués; & les Habitans, qui sont basanés, ne vivent pas très-vieux : maladies qui deviennent à peu près communes à ceux de *Roncheville*, assis dans les marais Méridionaux de la même vallée.

Touque : ses affections endémiques.

3°. Plus au-dessous, la vallée prenant la direction du Nord-Ouest, se voit Pont-l'Evêque, petite Ville entourée d'herbages, du meilleur fonds, située dans la plus grande ouverture de la vallée, ne recevant point les brouillards de la forêt, qui se trouve à son Septentrion (Nord-Est). La vallée de Pont-l'Evêque à Touque, est encore bornée, mais à deux grandes lieues de distance, par le *Mont-Canysi*, qui semble affoiblir un peu le coup de vent du Nord; mais elle reçoit un grand courant d'Orient, avec le cours de la Calonne, qui coule sous la forêt, pour venir se rendre dans la Touque. A celui-ci se joignent des courans Méridionaux, l'un qui vient par la vallée de Lisieux; l'autre, par le vallon de *Clarbec*, qui va rendre aussi sa petite riviere à la Touque, après qu'elle a traversé la Ville. Ces courans, réunis, contribuent à rendre le Climat de Pont-l'Evêque fort sain : on assure que les phthisies, ainsi que les suites des catarrhes-chroniques, y sont très-rares; & que l'air de cette vallée, qui ne fournit que de foibles

Pont-l'Evêque.

brouillards, émanés du ſol, & bientôt diſſipés par le courant de l'Eſt, ſeroit très-favorable aux phthiſies commençantes.

Beaumont.

4°. A trois mille toiſes, au Couchant de Pont-l'Evêque, on rencontre le Bourg de Beaumont, fameux par ſon marché aux bœufs. Il eſt poſé ſur la cime obtuſe d'une montagne, entourée de grands vallons fort profonds; & qui ne tient aux terres ou au ſol de la plaine, que par une lande, qui s'avance vers le Sud. Le Bourg eſt cependant plus découvert au Septentrion, n'étant éloigné que de deux lieues de la mer; plus ouvert auſſi à l'Orient qu'au Couchant; parce qu'au-delà du vallon de l'Oueſt, s'éleve, de très-près, une autre colline eſcarpée, qui couvre en entier ſon Couchant d'hiver.

Ce Bourg, illuſtré par une Abbaye de Bénédictins, auxquels on a confié l'éducation de la jeune Nobleſſe du Royaume, eſt plus expoſé aux maladies inflammatoires & aux éruptives, que Pont-l'Evêque, dont il eſt ſi peu diſtant. Son élévation en ſeroit-elle une cauſe particuliere? Dans l'été 1776, la fievre ſcarlatine, & quelques éruptions milliaires, régnoient parmi les Eleves de l'Ecole Militaire. Les Habitans eſſuyerent, dans l'hiver ſuivant, des maux de gorge gangréneux: maladie aſſez ordinaire à ce lieu, ainſi que les affections catarrhales.

Maladie Epidémique à Beaumont, *en Auge*, année 1768.

A la fin de Juin 1768, nous eûmes, nous-mêmes, occaſion d'obſerver, dans ce Bourg, une Epidémie de fievres putrido-malignes, dont le ſymptôme le plus apparent, le plus trompeur, étoit une douleur vague & ſymptômatique, dans les côtes & le voiſinage du *ſternum*; ces douleurs, accompagnées d'une toux ſeche, étoient faites pour en impoſer & préſenter la maladie comme une pleuréſie ſeche. Cependant les accidens conjoints déceloient bien plus ſûrement le caractere putride, & l'eſpece de malignité, qui ſuit la diſſolution évidente des liqueurs: car, avec cette toux inutile, les malades étoient fatigués de nauſées, & d'un hoquet très-fréquent: ils éprouvoient cette proſtration des forces, cette angoiſſe & ſerrement des précœurs, ſi funeſtes dans

l'invaſion des maladies aiguës. Ils avoient le ventre tendu, avec téneſme & conſtipation; mais ils reſſentoient tous (& c'étoit là le véritable ſiege de la maladie): ils reſſentoient une douleur ſourde, avec tenſion à l'hypochondre droit; le gauche n'étoit pas auſſi conſtamment diſtendu ni douloureux. Leurs pouls étoient déprimés, inégaux, convulſifs : la langue blanche, & de couleur pourprée ſur les bords; la peau généralement aride; & ils tomboient tous dans le délire: quelques-uns vomiſſoient ou rendoient des vers. Ils mouroient la plupart du 8 au 11e jour, très-rarement après le 14; ſans préſenter d'exanthêmes ſur la ſurface du corps, qui ſe trouvoit plutôt ſphacelée ſur les hypochondres, peu après la mort.

La maladie étoit devenue Epidémique, ſans cependant qu'on pût dire qu'elle étoit contagieuſe : elle avoit enlevé pluſieurs Sujets parmi les Religieux, & un grand nombre dans le Bourg. M. Chaumont, Chirurgien de l'Abbaye, me conduiſit chez tous ceux qui étoient en danger; & au plus haut dégré des accidens. Il s'étoit déjà apperçu, en homme habile, que la ſaignée ne leur rendoit aucun ſervice; que s'ils en éprouvoient un ſoulagement, il étoit très-momentané, & que tôt après leur pouls ſe déprimoit encore plus. Je conſeillai donc de ne point faire attention aux ſymptômes apparens de la poitrine, & de traiter ces fievres malignes, maſquées ſous les traits de la pleuréſie, comme des affections putrides, tendantes à diſſolution. On eut donc ſoin d'émétiſer dès l'invaſion, de tenir le ventre libre, avec des clyſteres purgatifs-anthelmentiques; on donna la limonnade aux riches, & le ſirop de vinaigre aux pauvres, en très-grande doſe: le kina fut adminiſtré, ſous toutes ſortes de formes. On appliqua les mouches, au beſoin.... & bientôt nous eûmes la conſolation d'apprendre que la mortalité étoit ceſſée; que notre traitement en avoit ſuſpendu le cours, quoique celui de l'Epidémie ne fut pas encore ralenti. -- On peut voir dans le Journal de Médecine (Octobre 1769) la deſcription d'une maladie pareille, qui régnoit en Pro-

vence, dans laquelle l'inspection Anatomique avoit fait voir que le foie étoit l'organe le plus immédiatement affecté.

Nature du Sol. Habitudes du Peuple de ce Canton.

Depuis ce Bourg jusqu'à l'embouchure de la Dive, même en avançant vers le Sud-Ouest, aux environs de Dozulé, toute la côte est un pays hérissé de vallons & de grandes collines, dont le noyau est marneux & la surface plus ou moins argilleuse, recouverte de terre franche, de terre glaise, mêlée souvent de *silex*. Tout ce Canton est coupé de haies & fossés, garnis de bois, qui partagent les héritages de chaque particulier. Il y a peu de plaines labourables en bonne terre franche; & ce Canton ne fournit pas assez de bleds pour la nourriture de ses Habitans. Sa richesse principale sont les cidres, qui sont du crû le plus fort qui existe en Normandie. Les eaux de sources n'y sont pas assez communes: on se sert beaucoup de mauvaise eau de mare. Le pain des Laboureurs est mauvais, pêtri très-durement, fait avec la farine & le son; mais ils en mangent moins qu'on ne fait ailleurs.

Quoiqu'il soit uniquement fait avec le froment, quelquefois on y mêle un peu de seigle; & ce pain est généralement mauvais & mal préparé: la routine ayant prévalu d'y mêler la moitié de son, & d'endurcir la pâte sous *la brie*, après l'avoir pêtrie avec les pieds. C'est ici que les principes de M. Parmentier, * trouveront une nouvelle preuve de vérité; & qu'on reconnoîtra aisément, que le son nuit à la bonté du pain, en le rendant mat, gras, susceptible de moisissure, & moins nourrissant: tandis que d'un autre côté, la préparation mal-entendue de la pâte, l'endurcit trop & lui enleve la plus grande portion de ce mucide nourricier, qui rend ce genre d'aliment si précieux.

* Avis aux bonnes ménageres des Villes & des Campagnes.

Ces Habitans sont de foibles travailleurs, peu industrieux, nonchalans: ils aiment à tenir table, sans faire très-grande chere, mais ils boivent beaucoup & long-temps. L'usage de l'eau-de-vie y fut toujours un vice d'habitude général. Leurs affections dominantes sont les toux, les catarrhes pleurétiques, les obstructions dans les visceres du ventre, & l'hydropisie, qui en enleve

une grande partie. Il eſt rare que ceux qui n'ont point quitté le Pays, & qui n'ont point changé leurs habitudes, y vivent juſqu'à 80 ans. J'y ai connu un militaire de 99 ans; mais il s'étoit expatrié pendant plus de cinquante ans.

Nous reprendrons ici la deſcription des Curioſités naturelles, qui ſe montrent en abondance ſur les côtes du Pays d'Auge; & nous en préſenterons une ſorte de Collection, d'après les découvertes de M. l'Abbé Bacheley, le même Naturaliſte qui nous a fourni celle des productions du Mont de Sainte Catherine. *

* V. dans la Deſcription de Rouen, Note (p) pag. 215 & ſuiv.

Notice des Pétrifications & autres faits d'Hiſtoire Naturelle, qui ſe trouvent le long de cette côte.

I°.

Aux Vaches noires, paroiſſe d'Auberville.

Suite des Curioſités Naturelles de ce Canton.

La falaiſe en cet endroit eſt fort eſcarpée, & compoſée d'une glaiſe noire, très-tenace, dans laquelle il y a beaucoup de pyrites ſulfureuſes & arſenicales, dont les unes ſont cryſtalliſées ou à facettes; & les autres ſont feuilletées ou compoſées de petites lames, à peu près comme le talc ou le *mica*. On y trouve auſſi quelques morceaux de vitriol tout formé.

Si cette falaiſe ne paroît pas compoſée de couches horizontales, cela ne peut venir que parce que les vaſes étant trop molles, elles ſe ſeront pour ainſi dire ſoudées & confondues enſemble; de façon que les couches, qui ont dû ſe faire à différentes repriſes, ne forment plus qu'une ſeule & même maſſe.

Dans toute la falaiſe, auſſi-bien que dans l'ancienne glaiſe, qui ſe trouve ſur le rivage, & qui fait aujourd'hui le fonds de la mer, il ſe découvre une quantité prodigieuſe de corps marins pétrifiés, & de différens genres; ſçavoir:

Des cornes d'Ammon, dont j'ai trouvé, nous dit ce Naturaliſte, environ quarante variétés, ou eſpeces différentes, qui ſont preſque toutes pyriteuſes ou métalliſées; des nautiles chambrés, auſſi pyriteux, & quelquefois d'un très-grand volume; différentes eſpeces

de peignes, d'huitres, de cœurs de Vénus, de moules, d'arches de Noë, de télines, de poulettes ou térébratules, de buccins, de vis, de ſabots ou limaçons pyramidaux, de limaçons; de belemnites, d'ourſins, d'entroques & têtes de Méduſe; des madrépores de pluſieurs eſpeces; du bois pétrifié; du bois pyriteux, & entierement recouvert par de petites huitres; des poudingues, des fers à cheval, enclavés dans une matiere pétrifiée & très-dure; des os de différens poiſſons, dont on ne connoît point les analogues vivans, ou du moins dont l'anatomie n'eſt point aſſez connue. Ces os conſiſtent en des têtes entieres, en des mâchoires, où l'on voit encore toutes les alvéoles, & même une partie des dents; en des vertebres, dont les unes ont des apophyſes épineuſes, & les autres n'en ont point; en des côtes, & autres os qui ont des formes ſingulieres, ſans que l'on puiſſe dire à quelle partie de l'animal ils ſe rapportent.

I I°.

A Villers & Bénerville.

Il eſt évident que tout ce Canton étoit entierement rempli de différentes eſpeces de madrépores; puiſqu'il eſt vrai que preſque tous les galets, qui ſe trouvent ſur le rivage, ne ſont autre choſe que des madrépores aſtroïtes, des œillets, & champignons de mer, qui ont été uſés & arrondis par le frottement réciproque, que le mouvement & l'agitation de la mer leur a fait eſſuyer. Cela eſt ſi vrai, que, ſur la plupart de ces galets, on apperçoit encore viſiblement (ſur-tout lorſqu'ils ſont mouillés) toutes les étoiles & autres ouvrages des inſectes, dont les madrépores ſont ornés, dans leur état naturel.

Productions du Mont-Canyſi.

Toute la falaiſe, ainſi que le ſommet du Mont-Canyſi, qui eſt voiſin, ſont également remplis de pluſieurs eſpeces de corps marins. L'on y voit ſur-tout beaucoup de madrépores aſtroïtes, *dont les uns ſont à étoiles rondes & les autres à étoiles angulaires.* On y trouve auſſi le madrépore appellé la *petite comete*, dont les

étoiles sont fort petites ; des œillets & champignons de mer, des tubulaires, des madrépores branchus, &c. &c. Nous en avons vu un de cette derniere espece, dans la falaise de Benerville, qui étoit aussi gros qu'une maison, dont une grande partie étoit tombée sur le rivage, & s'étoit cassée en plusieurs morceaux, qui étoient gros comme des tonneaux. Toutes les branches de ce madrépore monstrueux étoient rondes, unies, & grosses comme le pouce. Elles sortoient les unes des autres, & se multiplioient ainsi à l'infini, en formant continuellement des bifurcations, dont les angles étoient fermés, de maniere cependant que les branches ne se touchoient pas.

III°.

A Trouville.

Tout ce terrein contient beaucoup de madrépores astroïtes, & autres productions marines, à peu près semblables à celles du Mont-Canysi. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous ces madrépores, dont nous avons parlé, & qui se trouvent tout le long de la côte, tant dans les falaises que sur le rivage de la mer, sont toujours convertis en un véritable marbre, qui est susceptible du plus beau poli. M. de Bomare ne dit-il pas aussi que quantité de nos marbres en sont remplis ?

5°. Le Bourg de Dives, au Couchant Septentrional de la Contrée, est entierement à couvert de l'Orient, par une montagne dont la chaîne forme un des côtés de la grande vallée de la Dive. Au reste il est ouvert à tous les autres points de l'horizon, & assis en un sol marécageux, sur la rive droite de la riviere, qui traverse des marais où la haute mer monte & laisse des eaux croupissantes. Les fievres d'accès y sont endémiques, au printemps & en automne, & très-opiniâtres. Il est dangereux alors pour les étrangers d'y séjourner. Je n'ai fait qu'y passer & rafraîchir mon cheval, dans un jour où souffloit un vent humide & froid de Nord-Ouest (le Bourg étoit infecté de fiévreux : on

Dives.

me consulta pour quelques-uns); & le soir même j'essuyai un accès qui se répéta en tierce : je suai beaucoup, & j'en fus quitte. Ce petit Canton est d'autant plus mal-sain, qu'on y boit de mauvaise eau.

Fontaine de Brucourt : Eaux Minérales & cathartiques.

A deux mille toises au-dessous de Dives, peu au-dessus du niveau des marais de *Varaville*, exposés aux submersions de la Dive & de la mer, se trouve la petite paroisse de *Brucourt*, lieu destiné à devenir plus célebre, par les excellentes qualités de ses eaux minérales.

Au-dessous, & même au Couchant d'une chaîne de montagnes du troisieme ordre, qui vient, dans la direction de l'Est à l'Ouest, de Danestal par *Angerville* & *Cricqueville*, gagner Brucourt, sourd la fontaine de ce nom, dans un chemin creux, à trois cens toises environ de la plus haute des montagnes du Pays, de laquelle il semble qu'elle tire sa source. Ces eaux analysées en présence de M. le Marquis Turgot, Seigneur & Propriétaire de ce lieu, par M. Deschamps, Professeur royal de Chymie, & Docteur - Régent en la Faculté de Caen, Académicien de la même Ville; « ces eaux, dis-je, n'ont présenté aucune substance » contraire à leur usage, ou qui pût être nuisible à l'économie » animale. Elles ont paru contenir un peu d'air, un peu de fer, » tenu en dissolution dans son état métallique, presque complet- » tement; beaucoup de sel marin à base terreuse, une petite por- » tion à base d'alkali de la soude, une autre ayant pour base un » *natrum* ou alkali marin imparfait; très-peu de sel de Glauber; » beaucoup de sélénite, de terre vitrescible & de calcaire : sub- » stances qui y sont tellement atténuées qu'elles n'en troublent » presque point la transparence. Elles sont très-légeres, ne se co- » lorent que par les réactifs, n'ont point d'odeur, & seulement » une légere saveur commune à toutes les eaux ferrugineuses. » On juge aisément que la quantité des résidus auroit rendu cette analyse plus exacte.

Analyse de ces Eaux : leurs qualités & leurs bons effets.

L'observation apprend qu'elles affectent peu la tête; qu'elles incisent

incisent & font couler les matieres glaireuses ; qu'elles purgent médiocrement, n'irritent & n'échauffent presque point ; qu'elles atténuent & divisent les liqueurs secondaires épaissies, & font couler la bile ; qu'elles désobstruent, dépurent & nettoient la peau de ces dartres invétérées, devenues crustacées, des rousseurs & taches de l'épiderme ; qu'elles fondent & résolvent des tumeurs squirrheuses. En un mot nous en avons nous-même reconnu les effets les plus efficaces ; & nous pouvons assurer, qu'en qualité de *fondantes* & *résolutives*, elles l'emportent de beaucoup sur les eaux de Forges, & sur toutes celles de la Province, qui peuvent nous être connues.

Elles auront encore évidemment un avantage de plus, c'est que celles-ci peuvent soutenir le transport au loin, & conserver leurs qualités pendant des semaines, peut-être des mois entiers. Un de nos malades nous a assuré les avoir prises, à la fontaine & à Rouen, avec les mêmes résultats & le même succès. Il faut cependant observer qu'elles ne conservent absolument que leur effet cathartique, qui ne peut en être affoibli. Car le mars semble s'en évaporer assez promptement. Le terme d'évaporation est impropre, sans doute. Cependant il n'est pas rare d'observer qu'il se trouve un grand nombre de bouteilles dont l'eau ne prend absolument plus aucune couleur avec les astringens, sans qu'il se présente aucunes traces de dépôt ferrugineux ou martial ; & l'eau reste également limpide. Quant à la petite quantité d'air, que l'analyse leur donne, nous sçavons qu'un homme de l'Art n'a pu en dégager d'air fixe.

Nous pouvons encore ajouter qu'elles ont un dégré de légereté que ne possedent point les autres eaux martiales. Nous avons vu des malades, qui avoient pris inutilement celles de Saint Paul, celles de Forges & de Caen ; auxquels ces différentes eaux avoient constamment procuré une sensation de pesanteur sur l'estomac, la constipation & certain dégré d'irritation : nous avons vu ces mêmes personnes prendre, avec plaisir & avec fruit, celles

de Brucourt, qui leur tenoient le ventre libre, qui leur donnoient l'appétit & l'aiſance de digérer. Mais pourroit-on citer un exemple plus propre à confirmer le peu d'irritation qu'elles procurent que celui-ci ?

Obſervations relatives aux effets des Eaux de Brucourt.

Un Eccléſiaſtique, qui avoit été empoiſonné par le verd-de-gris, qui ne pouvoit plus digérer, & étoit prêt à tomber dans le maraſme, fut envoyé à Brucourt, par les Médecins de Caen, qui déſeſpéroient peut-être de ſon état. Il uſa de ces eaux pendant ſix ſemaines, & recouvra, par leur uſage, une ſanté parfaite. -- On les a vu ſouvent guérir les maladies de peau, les reſtes de gale, les dartres. Le Commis d'un riche Négociant de Caen y fut envoyé couvert d'une lepre, généralement répandue ſur la ſurface du corps, & plus ſpécialement ſur toutes les parties viſibles: il en étoit devenu hideux, & n'oſoit ſe montrer à découvert. Il prit les eaux de Brucourt, qui le purgerent tous les jours : on lui fit laver le viſage, chaque matin, avec la même eau ; & il fut guéri, en une ſeule ſaiſon.

Elles ont ſouvent fondu des tumeurs ſquirrheuſes, agiſſant non-ſeulement comme toniques, mais encore comme évacuantes. Dans le nombre de ceux que nous pourrions nommer qui leur doivent leur rétabliſſement, dans des cachexies, des jauniſſes, des obſtructions invétérées, il exiſte un homme (M. Fouet Dumanoir, Conſeiller au Bailliage de Pont-l'Evêque), dont la maladie, que nous avons conſignée en ſon temps, nous ſemble devenir un témoignage bien authentique en faveur des eaux de Brucourt.

Obſervation. Cure complette d'un ſquirrhe au foie.

Dévoué par état à une vie ſédentaire, né d'un tempérament bilieux & mélancolique, diſpoſé aux obſtructions, & à l'empâtement des viſceres, M. F. D. avoit déjà porté une obſtruction au foie, qui paſſoit pour avoir été guérie quinze ans auparavant. Il en avoit alors trente-cinq ; & ceux qui s'intéreſſoient à lui avoient remarqué, que dans les temps pluvieux, au printemps & en automne, il devenoit jaune, & vomiſſoit la bile peu de jours après.

Il y avoit deux ans que la douleur & la pesanteur au côté droit s'étoient fait ressentir, & que le malade marquoit un déclin gradué dans ses forces, dans son embonpoint, &c. Je fus consulté au mois de Mai 1769. Je le trouvai extraordinairement maigre, jaune jusqu'au blanc des yeux, abattu & sans forces, sans appétit. Je touchai sensiblement une tumeur squirrheuse, plus marquée au bord inférieur du grand lobe du foie, prenant à peu près quatre travers de doigt de largeur, gagnant vers le lobe moyen, qui étoit douloureux au toucher; mais la portion squirrheuse étoit dure comme une pierre, & tout-à-fait indolente. Il éprouvoit en outre de l'oppression, des anxiétés & leypothimies, des insomnies continuelles, la constipation & le diabetès. Je lui prescrivis pour deux mois le petit lait, altéré avec les sucs dépurés de bourrache, de saponaire, de cresson, de chicorée; & tous les huit jours une pinte d'eaux de Vichy rendues purgatives. On se servoit du sel de M. Décroizilles, que le malade avoit adopté..... Ce traitement le mit dans le cas de pouvoir passer aux eaux de Brucourt, en lui recommandant de les couper avec l'eau d'orge pendant les premiers jours, ce qui ne fut point exécuté. A peine en eut-il pris plusieurs verrées, que la tumeur devint beaucoup plus volumineuse. Au bout de huit jours, elle s'applatit tout d'un coup, s'amollit très-sensiblement; & on remarqua sur l'hypochondre trois ou quatre boutons pustuleux; tandis qu'une douleur lancinante se faisoit sentir au plus profond, avec prurit & démangeaison à la surface. Mais l'appétit étoit en vigueur & le sommeil excellent. Les eaux produisoient seulement deux ou trois selles chaque jour, & portoient beaucoup plus par les urines. Tous les accidens antérieurs avoient cessé: la pulsation douloureuse ne se fit plus sentir également, & le malade se croyoit déjà guéri. Mais bientôt l'hypochondre s'arrondit de nouveau, & la tumeur présenta une fluctuation bien décidée: le pus se fit jour entre la seconde & la troisieme des fausses-côtes. -- On jugea ensuite plus prudent de faire subvenir l'Art à la Nature,

& de dilater cet émonctoire naturel. L'opération fut faite à Caen. La plaie versa une grande quantité de pus, sans qu'il eût précédé aucun mouvement de fievre.... La cure a été complette; & ce grand Apôtre de nos eaux ne manque pas de les prendre exactement tous les ans, par reconnoissance.

Nous ne pouvons trop marquer le juste desir que nous avons de voir préparer plus de commodités autour de cette excellente source, dont les eaux salutaires doivent rendre à la Province les services les plus importans.

Tout ce Canton est exposé à voir régner les fievres tierces ou quartes, au printemps & en automne. Mais on observe qu'elles n'y sont pas de longue durée : les premieres sont guéries par la Nature; & l'usage, qui pourra peut-être dégénérer en abus, est de combattre les secondes avec l'élixir amer d'*Hyernex*.

Depuis douze ans on n'y a vu aucunes maladies Contagieuses ni Epidémiques. La petite Vérole seule y a régné en 1771 : elle ne fut point meurtriere; & des adultes de cinquante & soixante ans s'en tirerent sans accidens.

Vallée de la Dive.

II. Le Couchant, ou la portion Occidentale de cette Contrée, est borné par le cours de la Dive, spécialement jusqu'à ce qu'elle ait reçu celui de la *Filaine*. On y voit de grandes plaines d'herbages, qui sont du meilleur fonds, plus marécageuses en certains endroits. Ce fonds de prairies ne laisse pas de présenter de grandes Paroisses & Bourgades, qu'on trouve assises sur un sol exposé aux inondations des différentes rivieres qui viennent se jetter dans la Dive : & ce Canton, naturellement dévoué à l'endémie des fievres intermittentes & aux cachexies, aux obstructions qui en sont la suite, ne voit cependant pas régner fréquemment d'autres Maladies Epidémiques. Les fievres éruptives y sont rares : la scarlatine y régnoit cependant vaguement à la fin de l'été de 1777. Les vermineuses-putrides y sont un peu plus communes, ainsi que les catarrhes & fluxions de poitrine de cette classe. Dans ce nombre sont comprises les Pa-

roisses voisines des marais de Dives; celles de *Barneville*, *Saint Samson*, la Bourgade de *Beuvron*; toutes celles qui sont assises dans les grands marais de *Corbon*, & la Bourgade de *Crevecœur*. On remarquera cependant, que plus elles s'éloignent de la mer, moins les fievres d'accès y sont rebelles, le territoire devenant moins marécageux, & la vallée formant en beaucoup d'endroits, une large & vaste plaine basse, bien ouverte jusqu'aux environs de S. Pierre-sur-Dive. Ce Bourg est assis dans la vallée plus rétrecie, où la Dive forme deux bras. Il reçoit sa plus grande ouverture au Nord : il voit une colline à l'Ouest, reste découvert au Sud-Ouest, la vallée tournant vers ce point; & il est un peu protégé du Sud, par un monticule qui s'en approche beaucoup.

Saint Pierre-sur-Dive.

Au Sud de S. Pierre-sur-Dive, le sol présente de belles plaines, fertiles en grains, & un Pays très-découvert, naturellement salubre. La vallée que parcourt la Dive, en remontant vers sa source, devient étroite de plus en plus, sur-tout après avoir passé la Bourgade de Coulibœuf, qui en occupe le centre. Peu au-dessus la riviere reçoit celle de Filaine, qui vient directement du Sud au Nord. Tandis que la Dive, en la parcourant, depuis ce point de réunion jusqu'à sa source, tient la direction du Nord-Ouest au Sud-Est. Mais son vallon se rétrecit considérablement, & présente le Bourg de Trun à mi-côte, sur le revers de sa colline Septentrionale, protégé du Nord-Nord-Est par un monticule. Le petit Bourg de Chamboy est dans une exposition beaucoup plus ouverte, sur-tout à l'Ouest, au Nord & à l'Est.

Trun.

Nous remarquerons ici que la vallée n'est pas suffisante pour fixer un courant d'air dans cette portion Occidentale. Ce n'est plus en quelque sorte qu'un canal, au milieu d'une large plaine, qui prend près de trois lieues de découverte, de l'Ouest à l'Est, & cinq à six du Sud-Est au Nord-Ouest. C'est pourquoi nous ne bornons point la Contrée, que nous décrivons, à la ligne oblique que suit la Dive depuis *Crocy* jusqu'à sa source; mais bien plutôt

à la chaîne de montagnes & roches qui se présente le long du rideau Septentrional (Nord partie d'Est) de la forêt de Goufern, dont la direction est parallele à celle de la riviere. Elle l'est également à une autre chaîne de montagnes, qu'on voit à égale distance environ de la Dive, sur sa rive droite. Cette disposition naturelle ne semble-t-elle pas annoncer, dans ce petit Canton, un courant d'air particulier, qui en rend le Climat très-différent de celui de l'intérieur du Pays d'Auge, & des Cantons de marais qui bordent la Dive ?

Canton d'Hyesmes.

Nous entrons ensuite dans l'Hyesmois ou Canton d'Exmes; auquel on peut associer une grande partie de la portion que nous quittons; & qui s'étendra vers l'Est-Sud-Est, jusqu'à la source de la Touque. Il sera borné au Sud, par les limites du Canton de Séez, vers la roche de Nonant, & réclame le haras du Roi, qui occupe le Sud-Sud-Ouest de sa portion Méridionale.

Ville d'Exmes.

La petite Ville d'Exmes ou Hyesmes, recommandable par son antiquité, jadis le chef-lieu & le premier asyle d'un Peuple, qui s'étendit fort avant dans les terres voisines, & sur-tout par la rive gauche de la Dive dans la Contrée de Caen, sous le nom d'*Oxymii*, est assise sur le sommet d'une montagne escarpée, qui domine sur ce Canton. Elle ne tient à la plaine que du côté de l'Est, où se trouve une rase campagne, qui ne conserve cependant pas long-temps elle-même son niveau, & qui domine sur un Pays beaucoup moins élevé. Mais la montagne reste fort escarpée, depuis le Sud-Ouest jusqu'au Nord-Nord-Est. Vers ce dernier point de l'horizon se trouve le Pays d'Auge, toujours humide & argilleux, qui, dans sa portion Méridionale, peut être assez bien comparé & réuni à celui d'Ouche ; mais il est plus fertile. La forêt d'Argentan, qui n'est éloignée que d'une demi-lieue de la Ville, & qui en borne l'étendue au Sud & au Sud-Ouest, en est séparée par des vallons riches en pâturages & profonds : le territoire du côté du Sud & du Sud-Est, est moins fertile & plus sec. Le sol sur lequel la Ville est bâtie est calcaire :

celui des environs eſt rempli de ces *ſilex* roulés, qui ſont encroûtés d'une écorce calcaire ; de maniere que ce Pays montueux, quoique la Ville ſoit fort ancienne, paroît être, pour parler le langage des Naturaliſtes, un Pays de nouvelle formation. Quant à ce qui regarde la Ville proprement dite, la plupart des maiſons ſont baſſes, bâties en bois & peu aërées : les rues en ſont malpropres, & très-mal pavées.

Cette Ville a eu ſes Epidémies plus ou moins meurtrieres. Vers l'année 1727, il y régna une dyſſenterie qui n'épargna perſonne, & qui enleva au moins ſoixante malades. -- En 1753, la petite Vérole y étoit épidémique : elle y revint avec le même caractere en 1763 & en 1766. On la vit de nouveau frapper épidémiquement ſur les enfans en 1775. Précédemment en 1765, on y avoit obſervé une fievre putride-maligne, qui enleva vingt-cinq ſujets ſur un petit nombre de malades. Epidémies qui ont régné dans ce Canton.

III. L'intérieur de la portion Méridionale du Pays d'Auge devient très-montueux ; mais ces côteaux & collines ſont à baſe d'argille : le Sol eſt extrêmement couvert, humide & brouillardeux. On y obſerve une grande quantité de portions de bois aſſez conſidérables, dont les plus remarquables ſont celui des *Ligneries ;* la forêt de *Montpinçon ;* le grand bois de *Buiſſon-Penel*, vers l'Eſt ; ceux de *Queſverue* & de *Dozulé*, en ſe portant vers le Septentrion.

Mais le centre eſt traverſé par le double vallon de la Vie & de la Viette, qui, coulant du Sud au Nord, ſe réuniſſent à Vimoutier, Bourg aſſis au fond de la vallée, & traverſé par la riviere, un peu plus défendu de l'Oueſt que de l'Eſt, d'où il prend un courant bien décidé. Cependant Vimoutier reſte très-enfoui entre les deux collines, qui fourniſſent, dans leur baſe, un grand nombre de ſources & de ruiſſeaux d'eaux vives. Les maiſons du Bourg ſont fort humides, & ſeroient même, en grande partie, inhabitables, ſi on n'avoit le ſoin d'en défoncer le ſol, pour le remplir de cailloux. La vallée forme une belle prairie Vallée de la Vie. Vimoutier.

très-fertile. -- Les Habitans de Vimoutier ſont affables, obligeans, fort adonnés au commerce, qui conſiſte en cuirs, & en toiles, qu'on y blanchit très-bien. Ses maladies ſont à peu près celles du Canton du Sap. Elle paſſe enſuite pardeſſous le Château de *Mont-Gommery*, & devient vallée de Livarot. Ce dernier Bourg reſte plus décidément ouvert au Nord & au Sud; protégé, de l'Eſt & de l'Oueſt, par la double chaîne des collines qui forment la vallée, & par des bois éloignés d'une demi-lieue.

Livarot.

Il ſe fait dans ce Bourg un commerce conſidérable de volailles, de beurre & de fromages. -- En 1775, les maux de gorge inflammatoires & gangréneux y devinrent épidémiques, & enleverent beaucoup de monde, tant à Livarot qu'aux environs.

Maux de gorge gangréneux épidémiques, en 1775.

Au-deſſus de Livarot la riviere devient bien plus conſidérable: elle gagne toujours le Nord, déclinant ici vers l'Oueſt: elle baigne des prairies plus larges, envoie un rameau à la Bourgade de S. Julien, qui eſt protégée du Couchant & du Nord-Oueſt par ſa colline couronnée d'un bois: elle arroſe enfin les herbages de Crevecœur, & ſe jette dans la Dive, en traverſant les marais de *Corbon*.

On voit encore dans ce centre les Bourgades de Cambremer & de Bonneboſq, aſſiſes l'une & l'autre en un vallon étroit arroſé de leur petit ruiſſeau; le premier plus expoſé au Nord & à l'Eſt; le ſecond plus à l'Oueſt & au Nord.

IV. La ligne Orientale de la Contrée eſt marquée par la chaîne Occidentale des collines de la Touque, depuis ſa ſource juſqu'à Pont-l'Evêque; & ces collines ſont de vraies montagnes, ſur la rive gauche, compriſe entre Gacé & la forêt de Moutiers, nommée depuis *bois de Buiſſon-Penel*. -- Dans toute la Contrée Orientale, on ne voit qu'un ſeul Canton en plaine: cette Plaine, qui commence un peu au-deſſus de la *Boiſſiere*, a pour centre les campagnes du *Torquêne* & de la Chapelle *Ainfray*; & ſe porte au Septentrion, vers le rivage. C'eſt ſans contredit le Canton le

mieux

mieux aëré de la Contrée d'Auge, qui est plus généralement une Contrée humide & froide. La terre des plaines est appellée par les Laboureurs terre franche ; mais l'argille est fort près de sa surface ; & elle n'a point cette couleur noire-jaunâtre, qui convient proprement à la terre franche ; au contraire sa couleur est d'un jaune-blanchâtre : elle est aussi moins poreuse & moins friable, par conséquent plus froide & plus pesante : celle des collines, & côteaux en pente, est remplie de *silex*, & est moins féconde que la premiere. Ces différentes terres ne doivent point être labourées profondément, ni par un temps très-humide. On augmente leur fertilité, en les marnant tous les 12 à 15 ans, & les réchauffant avec les fumiers, qui y sont rares. Il a fallu encore multiplier leurs surfaces à l'aide des labours ; & de tout temps l'usage du Pays fut d'élever les sillons en dos d'âne, de les faire très-étroits, & de laisser une large raie entre chaque, pour faciliter l'écoulement des eaux. Ainsi ces Habitans avoient devancé les intentions de M. Home, qui regarde comme la plus utile la méthode d'élever la terre d'un champ, en différentes murailles, afin qu'elle présente plus de surface à l'air, & qu'elle en reçoive mieux les influences

Tout le terrein qui n'est point en plaines, dans cette Contrée, (& il faut convenir que les plaines y sont rares) est entouré de fossés élevés, couronnés de haies vives, & distribué par *pieces*, enclos, ou portions de terre plus ou moins étendues, dont le sol est fréquemment ombragé par les arbres fruitiers, qui, après les engrais, font la principale richesse du Pays : car la Contrée entiere ne fournit point assez de froment pour la nourriture de ses Habitans. Remarques générales sur le Pays d'Auge.

En jettant un coup d'œil général sur les Peuples de la Contrée que nous décrivons, on pourra convenablement leur appliquer la meilleure partie de ce passage d'Hippocrate. *Ubì enim terra pinguis est, & mollis & aquosa ; aquæ vero valdè sublimes ; ità ut æstate sint calidæ, & hieme frigidæ : quæque ad anni tempora probè habet, ibì homines carnosi sunt, articulis non discreti, humidi, labores non* *L°. De aëre, locis & aquis.*

ferentes... Quin etiam ſegnes ſunt & ſomnolenti; & ad artes craſſi; neque ſubtiles, neque acuti. Ajoutons que le pain farci de ſon, & l'eau de mare, dont on fait grand uſage dans le Pays, quoiqu'on n'y manque point abſolument d'eaux de ſources, contribuent encore plus à leur rendre le ventre humide; & à leur procurer un excès d'*humide*, une ſurabondance de ſéroſités, que le Climat eſt d'ailleurs capable d'entretenir. *Farinæ confuſæ minùs quidem nutriunt; magis verò alvum dejiciunt, &c.*

L°. ij. De victûs ratione.

Effectivement, on remarque que les Augerons ſont moins bien deſſinés, moins droits que les Habitans des Plaines du Lieuvin: ils ſont charnus & groſſiers, peſans, garnis de poils & d'épais ſourcils, ayant les genoux gros & les jambes communément mal-faites. Ils ſont en général mauvais travailleurs, pareſſeux, indolens, peu induſtrieux, même pour la culture des terres, petits mangeurs & grands buveurs: ils aimeroient même une vie oiſive & ſédentaire. On peut leur reprocher une ſorte de fierté, qui n'eſt peut-être point une qualité de l'ame, mais plutôt une ſuite de leur indifférence naturelle & de leur aiſance. En ce Pays, les repas ſont exceſſivement multipliés. L'abus de l'eau-de-vie y eſt porté à l'excès: on a vu des vieillards en faire leur unique boiſſon. Les femmes participent plus ou moins de ces vices généraux, en exceptant les différences que les goûts du ſexe peuvent y apporter.

Leurs tempéramens ſont l'humide & le bilieux. Les maladies Epidémiques font ordinairement moins de ravages, dans le plus grand nombre des Cantons de cette Contrée, que dans les Pays de plaines; parce que la fréquentation eſt beaucoup plus rare, les maiſons & habitations n'étant pas plus raſſemblées que ne le ſont les propriétés, ſéparées, comme nous l'avons dit, par petits enclos. Il eſt rare auſſi que le terme de lavie ſoit au-delà de quatre-vingt ans, & même qu'on en approche. Ils meurent, pour la plupart, de maladies Chroniques, farcis d'obſtructions; accablés d'hydropiſies, ou frappés de catarrhes ſur les poumons.

CONTRÉE SEPTENTRIONALE DE LA MOYENNE NORMANDIE: LA CONTRÉE OU LES CAMPAGNES DE CAEN.

VIIe Contrée.

Cadetes. (*)

CETTE Contrée se présente, du côté du Nord, au centre, & dans la portion la plus concave ou la baie la plus plate, de cette grande échancrure que nous avons fait observer à la ligne Septentrionale du parallélograme, qui représente le terrein de la Normandie : elle y est bornée par la Manche.

Nous l'étendrons dans cette plage, depuis l'embouchure de la Dive, dont le cours (en remontant vers sa source), bornera sa portion Orientale, jusqu'au lieu où la riviere de *Seulle* se jette dans la mer. Alors descendant par *Reviers*, elle aura pour bornes, au Couchant, la petite riviere de *Mue*, qui coule dans un long vallon, dirigé du Nord au Sud-Sud-Ouest, par *Lasson*, vers Cheux, où elle prend sa source. De ce Bourg, la borne Occidentale se propage ensuite par la chaîne des montagnes de *Mouen*, reprend celles qui forment la vallée de la riviere d'*Ajon*,

(*) Ptolomée désigne, sous le nom d'*Unelli*, un Peuple placé entre les *Biducesii* ou le Bessin, & les *Lexovii*, Habitans de la Contrée de Lisieux. Ainsi ce Peuple auroit pris la place de nos *Cadetes*. M. Huet est du même avis ; & Farin, au contraire, juge, d'après les Commentaires de César, que les *Venelli* ou *Unelli*, sont les anciens Peuples du Cotentin. -- Le même M. Huet, ajoute cependant ailleurs, « pour moi j'estime qu'il faut rapporter » le nom de *Cadhom* à celui de *Cadetes :* Peuples célébrés par César, & situés » apparemment vers le lieu où Caen est assis ; & que *Cadhom* signifie demeure » des *Cadetes*. De même que le nom de Cabourg, petit Bourg, situé à près » de cinq lieues de Caen, & sur la même côte, appellé dans les vieux titres » *Cadburgum*, signifie Bourg des *Cadetes ;* ancien mot Gaulois, dérivé de » *Cad*, Guerre. Ainsi *Cadetes* signifie *Belliqueux*. » *V. Orig. de Caen, C. XIX.* On lit ailleurs que César a distingué les *Cadetes* des *Caletes ;* & qu'ils paroissent avoir habité dans le Diocese de Bayeux. (*Dict. introd. à celui de Laurent Echard.*)

& va gagner Harcourt, autrefois Thury. C'eſt là, que la riviere d'Orne ſert de borne, au Couchant de cette Contrée, qu'elle partage du Bocage, juſqu'à ce qu'elle ait reçu la riviere de *Baize*, au-deſſous du Pont-d'Ouilly.

Sa partie Méridionale ſera terminée, d'un côté (Midi Occidental), par le cours de cette derniere riviere, juſqu'à ſa réunion avec l'Orne. La Baize coule dans une vallée, venant de l'Eſt-Sud-Eſt, par *Neuvy* : d'où la chaîne de ſes collines, dirigée principalement d'Orient en Occident, va ſe joindre, en paſſant ſous *Pierre-Fite*, au Mont-Épinette. De ce Mont ſemble ſortir une autre vallée, qui embraſſe les vallons de *Brieux*, de *Nécy*, de *Vignats*, dans laquelle coule la *Filaine*, depuis ſa ſource juſqu'à ſa jonction avec la Dive, à *Crocy* ; & forme de cet autre côté (Midi Oriental), une chaîne de collines, dans la direction du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, qui acheve de terminer la Contrée au Sud.

C'eſt enfin par cette double chaîne de montagnes, du troiſieme ordre, que ſe trouve bornée, en forme de cul de lampe, la portion Méridionale de la Contrée de Caen, derriere les bois de *Cordey* & de *Roſnay*, où elle reçoit ſon partage, d'avec le Pays du *Houlme*, que nous avons réuni à la Contrée de Séez & d'Alençon.

Cette Contrée, qui prend plus de 50 lieues de circuit, doit ſon nom à la plus grande portion de ſon terrein, connue ſous le nom de Campagne de Caen, & renferme aujourd'hui l'*Otlingua Saxonia*, l'*Otlingua Harduini*, & ſans doute auſſi le *Coriliſum*, différens Pays, *Pagi* & *Pagelli*, déſignés dans les Capitulaires & Ordonnances de Charles le Chauve, comme placés entre *Bagiſinum*, *Oxmyſum* & *Liſuinum* ; c'eſt-à-dire, entre le Beſſin, l'Hyeſmois & le Pays d'Auge (Dioceſe de Liſieux.)

V. Origin. de Caen, Ch. I.

La Vallée de l'Orne, ou de Caen.

I°. La portion Septentrionale ſe trouve partagée en deux Cantons, dont nous parlerons dans la ſuite, par la grande & belle vallée que parcourt l'Orne, depuis ſon embouchure avec la mer, entre *Salnelle* & *Oyeſtreham*, juſqu'à Louvigny (1600 toiſes au Sud-

Sud-Oueſt de Caen.) Cette vallée, qui prend ainſi une étendue de quatre lieues, & deſcend obliquement du Nord-Nord-Eſt au Sud-Sud-Oueſt, eſt formée par deux chaînes paralleles de montagnes ou collines, dont les plus élevées ſont plus généralement ſur la rive gauche de la riviere, adoſſées au Nord, mais coupées à l'expoſition du Midi, ſuivant la Loi générale, ſi bien obſervée par M. de Buffon. Et le cours naturel de l'Orne s'étoit effectivement porté le long de cette côte, qui regne depuis Oyeſtreham, par *Bénouville*, *Blainville*, *S. Clair d'Hérouville* juſqu'à Caen; mais l'art l'a forcée de changer de direction, & de décrire nombre de ſinuoſités, autant, ſans doute, à deſſein de fertiliſer les vaſtes prairies & les marais qu'elle parcourt, que pour diminuer la violence du flux de la mer, qui ſe ſeroit rendu trop rapidement, par une ligne à peu près droite, ſur la Ville de Caen: précaution que prirent nos peres, & qu'on a regardée depuis comme inutile. A ce moyen la riviere double, par ſes circuits, la diſtance de de ſon cours à la mer. L'autre côté, dont la chaîne eſt adoſſée au Sud & coupée au Nord, préſente les côteaux de l'*Ecarde*, les carrieres de *Ranville*, les côtes de *Collombelle*, le mont de *Clopée.* Sa largeur qui n'eſt pas de 1000 toiſes dans la partie du Nord, en prend 1200-1500 pour ſon diametre tranſverſal, daus tout l'eſpace compris depuis *Clopée* juſqu'à *Louvigny*; c'eſt-à-dire, dans ſa portion Méridionale & Occidentale: étendue de terrein qui a moins de deux lieues de long. La profondeur de la vallée peut être de 160 à 200 pieds de hauteur perpendiculaire, vers la coupe Méridionale des côtes; & un peu moins dans l'autre expoſition.

C'eſt dans cette vallée, bien ouverte, riante & riche en pâturages, qu'eſt aſſiſe la Ville de Caen, qui en occupe la largeur entiere. Elle couronne même, de ſes Fauxbourgs, les deux cimes, Septentrionale & Méridionale, de ſes collines paralleles, dont la derniere chaîne ſe continue par la *haute Allemagne*, pour former une portion du lit de l'Orne; tandis que celle du Nord ſe propage

par *S. Ouen* & *Bretteville*, pour contribuer au lit d'une autre petite riviere, nommée l'*Odon*.

Les deux collines ſont enfin ſurmontées par de vaſtes plaines, qui regnent à l'Orient, au Midi; même à l'Oueſt-Nord-Oueſt & au Septentrion de la Ville.

Mais c'eſt à *Louvigny* que ſe termine abſolument la plus grande largeur de la belle vallée de l'Orne, qui, depuis *Clopée*, juſqu'à ce point, peut être nommée *la vallée de Caen*, puiſqu'elle contribue le plus à établir le Climat particulier de cette Ville. C'eſt auſſi à cette derniere borne que s'éleve, peu au-deſſus de la paroiſſe de *Louvigny*, en forme d'angle aigu, un monticule, qui fournit latéralement, au Sud & au Sud-Oueſt, les deux chaînes de collines, qui vont former l'autre portion des lits de l'Orne & de l'Odon; la premiere, dirigée par *Athis*, parallélement à celle de la *haute Allemagne*; & la ſeconde par le *Ménil*, en parallele avec celle de *Bretteville-la-pavée*. Ainſi la vallée de Caen reçoit à cette extrémité (Sud-Oueſt) un double courant; celui de l'Orne, qui prend alors une direction abſolument Méridionale; & celui de la petite vallée de l'Odon, qui vient de l'Oueſt-Sud-Oueſt. Nous obſerverons encore qu'elle reçoit dans la partie du Levant, à 1500 toiſes de la Ville, un fort courant d'Eſt, qui naît des plaines Orientales, & deſcend de *Giberville*, par *Mondeville*, en apportant, ſous les *Roques*, la petite riviere de *Claquet* ou *Bieu*, qui ſe perd dans l'Orne, à Clopée.

Expoſition de Caen.

Telle eſt l'agréable expoſition, qui ſemble avoir été choiſie pour fonder l'aſſiette de la Capitale de la baſſe Normandie, Ville qui ſe préſente, ſous le 17e dégré 18' de longitude; au 49e 11' 10" de latitude; à trois lieues de diſtance de la mer, tant au Septentrion, qu'au Nord-Eſt. Elle eſt ainſi ſituée en un vallon bien ouvert, qu'elle partage en deux prairies fort étendues; & au milieu de vaſtes plaines, dont la fertilité, ſoit naturelle, ſoit facile à entretenir, devient un fonds de richeſſes intariſſables. Cette Ville jouit en outre de l'avantage du flux & reflux, qui fait

monter dans ſon Port des Navires de plus de 200 tonneaux : avantage qui pourroit aiſément être doublé, ſans frais trop diſpendieux, en procurant à l'Orne un canal plus droit & plus large, du côté de la mer ; ainſi qu'en la rendant navigable vers ſa ſource.

Caen, dont la fondation eſt incertaine, (*y*) devenu très-conſidérable au commencement du douzieme ſiecle, doit être conſidéré aujourd'hui comme une des plus belles Villes de France ; & une des plus importantes. Elle eſt bâtie en grandes & magnifiques maiſons, toutes conſtruites avec la belle pierre du ſol même : ſes rues ſont larges, bien ouvertes, à peu près alignées, tenues proprement : ſes Places ſont vaſtes & ſuperbes. Elle eſt tout à la fois Ville de Commerce, frontiere, & Ville de Guerre, avec fortifications. Devenue l'aſyle des Lettres & des Sciences, qui trouvent un aliment, toujours renouvellé, dans le ſein d'une Univerſité célebre, elle poſſede en outre un Bailliage & Siege Préſidial, un Bureau des Finances, & beaucoup d'autres Juriſdictions : elle voit dans ſon enceinte une nombreuſe & riche Nobleſſe, des Gens de Loi & de Judicature, des hommes li-

(*y*) « Caen ſemble avoir été l'ouvrage du haſard. La fertilité & la variété » de ſon territoire, utile pour la nourriture des hommes & des animaux ; » la ſalubrité de l'air, purgé & rafraîchi par le libre accès des vents du Nord, » & l'abondance des fontaines (*plus rares autrefois dans les Villes qu'elles ne » le ſont aujourd'hui*), pouvoient y attirer des Habitans, plus qu'aucun autre » lieu du voiſinage ; mais outre ces avantages, les commodités qu'on pou- » voit tirer de la petite riviere d'Odon, ont été la principale cauſe de l'em- » placement de la Ville, de ſon établiſſement, de ſon agrandiſſement : car » outre que cette riviere donnoit aux Habitans de bonnes eaux, pour leurs » néceſſités ordinaires, déchargeoit leurs maiſons des immondices, & entre- » tenoit des moulins pour leur nourriture, elle fourniſſoit encore de quoi » exercer leurs manufactures & teintures, &c.... Ajoutez que la riviere » d'Orne, ſe joignant à l'Odon, invitoit les Citoyens au trafic & au com- » merce de la mer, ſource de grandes richeſſes ; inſtruits particulierement » par les Saxons ou les Normands, & peut-être Saxons ou Normands eux- » mêmes, Gens de mer, qui connoiſſoient les avantages qu'on pourroit » tirer de cette ſituation. » (Ouvrage cité, Chap. III.)

vrés à l'enſeignement des Sciences & au travail du Cabinet ; quelques Négocians de la premiere Claſſe, beaucoup de Commerçans ; grand nombre d'Artiſtes, en tous genres ; un Peuple qui n'eſt point oiſif. Elle renferme enfin dans ſes murs, à peu près ſoixante mille Habitans.

Nous retracerons ici ſa forme la plus antique, parce que cette deſcription nous conduira plus naturellement au partage des différens quartiers de la Ville, telle qu'elle exiſte aujourd'hui.

Son ancien aſpect.

La Ville étoit autrefois ſituée toute entiere, comme nous l'apprend M. Huet, le long de la rive Occidentale du canal de l'Odon, qui coule aujourd'hui derriere les murs de l'Abbaye de *S. Etienne*, traverſe les jardins du *College du Mont*, paſſe enſuite le long des boucheries de *Notre-Dame ;* & va ſe perdre dans une branche de l'Orne, dont nous parlerons bientôt.

Quartier d'*Occident.*

Alors Caen avoit en face des prairies au-delà de la rive droite de l'Odon ; il étoit borné au Couchant (Nord-Oueſt) par ce long côteau qui s'étend depuis l'Abbaye de S. Etienne, ou plutôt le Bourg-l'Abbé juſqu'au Château ; & qui, peu à peu s'étant couvert de maiſons, eſt devenu un quartier très-peuplé, très-conſidérable, que nous nommerons le Quartier d'Occident. Il comprendra les paroiſſes de *S. Ouen*, *S. Nicolas*, *S. Martin*, *S. Sauveur*, en plus grande partie. La direction de ſes rues principales ſe porte de l'Oueſt à l'Eſt. Son expoſition eſt depuis le Soleil de deux heures juſqu'au Couchant d'hiver, & même un peu au-delà. Avant cette augmentation la Ville n'étoit probablement qu'une grande rue, ou au moins un terrein peu large, dirigée comme ſon vallon, du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, depuis la paroiſſe ou l'égliſe de *S. Etienne*, juſqu'au lieu appellé *Darnétal*, aujourd'hui le carrefour & territoire de *S. Pierre :* autrefois *S. Pierre-ſous-le-Caſtel.*

» Dans la ſuite l'induſtrie de nos bons & anciens Citoyens, » dit M. de Bras, les engagea à partager la riviere d'Odon en » deux canaux, dont le dernier, appellé le *Petit Odon*, fut dirigé

» dirigé tel qu'il exiſte aujourd'hui, par *S. Ouen*, le long de la » partie déclive du *Fauxbourg l'Abbé*, à travers l'Abbaye de » *S. Etienne*, pour entrer dans la Ville, par la paroiſſe de ce » nom, qu'il partage de celle de *S. Sauveur*; & couler entre » cette derniere & *Notre-Dame* juſqu'à *Gémare*. Là, changeant » la direction de ſon cours de l'Oueſt vers le Sud, il deſcend par » la rue des Teinturiers, pour retomber dans l'Orne, aſſez près » de l'ancien canal; après avoir fourni de grandes commodités » aux Tanneurs, Foulons, Mégiſſiers & Teinturiers, qui ſe ſont » fixés ſur ſes deux rives, en auſſi grand nombre au moins que » ſur celles du *grand Odon*. » Le terrein compris entre les canaux paralleles de ces deux Odons, & continué pardeſſous le Château juſqu'à la *Porte au Berger*, (le dernier bras du petit Odon n'y établiſſant pas de courant ſenſible), ſera le quartier de l'ancienne Ville, bâti en partie à mi-côte, ou à la baſe du côteau qui eſt adoſſé au Nord-Oueſt & au Septentrion. Il ſe trouve ainſi protégé, dans ſa portion du Nord-Eſt, par la montagne du Château, qui eſt une continuité de celle du Moulin au Roi, qu'on voit au Nord de la Ville. Ce Quartier ſera celui de l'ancien Caen; & ſon aſpect eſt directement au Soleil d'une heure, encore bien que la direction la plus marquée de ſes rues ſoit de l'Oueſt (Couchant d'hiver) au Nord-Eſt, peu audeſſus du Levant d'été. Les rues tranſverſales prennent une direction plus ou moins rapprochée du Midi au Septentrion.

Quartier de l'*ancienne Ville*.

Les quartiers du Nord de la Ville occupent & couronnent les montagnes du *Château*, du *Moulin au Roi*, du *Sépulchre* & de *Sainte Trinité*, qui ſont la continuité de la chaîne Septentrionale du vallon de Caen, & ſe préſentent au véritable aſpect du Sud; ſpécialement les deux dernieres, qui voient le plein Soleil du midi. Dans ce quartier ſont compriſes les hauteurs & carrieres de *S. Julien* & de *S. Gilles*, ainſi que ces deux Fauxbourgs en entier, quoiqu'ils préſentent de baſſes rues à la baſe de ces montagnes, par où ils reçoivent des courans du Nord: le premier par

Quartier du *Septentrion*.

le vallon de la *Folie*, qui pénetre juſqu'au centre de la Ville ; & le ſecond par l'ancien *val de Caen*, aujourd'hui *Vaugueux*. Nous obſerverons encore que celui de *S. Gilles* préſente, au pied de ſa colline, une rue qui ſuit la direction du grand vallon de Caen, qui ſemble même contiguë à la prairie, nommée la *Baſſe-Rue*, entierement à l'abri du Nord, expoſée depuis le Nord-Eſt juſqu'au Soleil du ſoir ; & qui doit être rangée dans le Quartier des Marais.

» En l'année 1704, le Duc Robert entreprit de détourner un bras de la riviere d'Orne, & le conduiſit juſqu'au Pont de Saint Pierre, lui faiſant décrire à peu près un demi-cercle dans cette portion Occidentale, pour le rejoindre, avec le cours de l'Odon, à la riviere, près de la *Tour au Maſſacre ;* & enferma ainſi tout ce quartier qu'on nomme aujourd'hui l'*Iſle de S. Jean.* » --- Le Plan de Belle-Forêt nous apprend en outre, que ce même eſpace, qui eſt enfermé entre l'ancien Odon & le bras de l'Orne du Duc Robert, à prendre depuis le *Moulin de S. Pierre* juſqu'à la *Porte Neuve* ou des *Prés*, étoit un fonds de prairies, diſtingué en *grands* & *petits prés*, qui fut fermé & bâti dans le ſeizieme ſiecle, où ſe trouve aujourd'hui l'Egliſe des *Jéſuites* ou *College du Mont*, le *Séminaire*, la *Place Royale :* Canton que nous réuniſſons à l'Iſle de S. Jean, avec d'autant plus de raiſon, que le ſol eſt le même, c'eſt-à-dire, toutes prairies ou marais ; que l'un & l'autre occupent le fonds de la vallée, & ſont expoſés aux mêmes courans.

Quartier des *Marais :* Iſle de S. Jean.

Ce grand terrein, qui comprend plus de 1700 toiſes de circuit, en englobant l'*ancien cercle* ou le Canton de la Foire, & qui voit le Port ou la rue des Quais à ſon Septentrion Oriental, portera le nom de Quartier des Marais ; parce qu'effectivement l'eau ſourd dans les caves & ſouterreins ; que les maiſons y ſont bâties en partie ſur pilotis ; & que la plupart de ſes rues ſont ſujettes aux inondations. Ce grand quartier comprend une portion de la paroiſſe de *Notre-Dame*, de celle de *S. Pierre ;* & *S. Jean*,

en entier. Son principal aspect est au Sud ¼ de Sud-Est ; & la direction de la rue, qui le traverse dans sa plus grande étendue (celle de S. Jean), est au Soleil de 10-11 heures. Les autres sont à peu près paralleles entr'elles, & coupées dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest.

Alors Vaucelle, qui étoit auparavant une Paroisse séparée de Caen, & qui avoit pris son nom de *Vallicella*, petite vallée, s'agrandit successivement. Sa rue principale fut bâtie en ligne perpendiculaire, pour servir de suite à celle de *S. Jean*, dans la direction du Nord au Sud : tandis que, s'étendant du côté Oriental, & sur la cime du côteau, qui est adossé au Midi, on le joignit bientôt à la Paroisse qu'on appelle maintenant *Ste. Paix* : quartier qui présente un très-grand Fauxbourg, que nous nommerons le Quartier d'Orient ; & qui se propage, jusqu'au débouché de la vallée de Mondeville, sur les marais de Sainte Paix. Sa plus longue direction est d'Orient en Occident ; &, se trouvant bâti en forme d'amphithéatre, il reçoit en entier le coup de vent de Nord, ainsi que le Couchant d'été. Sa longueur est de plus de 700 toises, presqu'égale à celle du Fauxbourg l'Abbé, réuni au Quartier d'Occident. Le premier s'avançant beaucoup vers le Levant, & le dernier vers le Couchant, tous les deux touchent au corps de la Ville, dont cependant Vaucelle est séparé par le cours de l'Orne, sur laquelle est un grand pont de communication. Observons encore que le canal de la riviere, qui ferme la Ville au Sud-Est, lui laisse une grande portion de prairies, intermédiaires entr'elle & le côteau de *Sainte Paix*.

Quartier de l'*Orient*.

Telle est donc aujourd'hui la forme de la Ville, qu'en arrivant par la route de Paris, elle se présente au milieu du vallon, sur la rive gauche de l'Orne, sous la figure d'un quarré oblong, porté du Sud-Est au Nord-Ouest, dont le diametre longitudinal est de plus de 800 toises, le transversal à peu près de 500 : formant à l'Ouest un quart de cercle, qui joint à la Ville ancienne tout le Quartier des Marais, ou la nouvelle Ville ; ainsi que le grand

Aspect de la nouvelle Ville, & de Caen, dans son exposition présente.

quartier du Couchant, propagé fort avant à mi-côte vers l'Oueſt. En ſorte que, depuis cette entrée dans Caen, juſqu'à la ſortie par le *Fauxbourg l'Abbé*, route de baſſe Normandie, on parcourt près de 1700 toiſes de terrein ſur deux lignes paralleles, réunies par une perpendiculaire. Et cette grande Ville ſe trouve ainſi ſituée à 28 lieues Oueſt-Sud-Oueſt, de Rouen; à 50, Oueſt, de Paris; à 22 lieues, Nord-Nord-Oueſt, d'Alençon.

On peut juger par cet expoſé, en le comparant à celui de la vallée, que nous avons donné peu auparavant, que Caen eſt ouvert depuis l'Orient d'été juſqu'au Couchant d'hiver, même à celui du Solſtice d'été, pour la portion qui couronne les hauteurs du quartier de l'Occident; que l'Iſle de S. Jean eſt au principal aſpect du Soleil de 10-11 heures; l'ancienne Ville à celui de midi-une heure (le vrai midi de Caen paſſant pardeſſus l'Egliſe de Vaucelle, & ſe perdant à la montagne du Sépulchre, près le Château.) On voit encore qu'une très-petite portion de la Ville, le quartier de S. Pierre, adoſſé contre cette montagne ſur laquelle eſt élevée la fortereſſe, ſe trouve véritablement à l'abri du Nord, dont la Ville reçoit d'ailleurs pluſieurs courans, comme nous l'avons dit. Mais les vents prédominans pour la Ville entiere ſeront celui d'Eſt, qui lui vient par le vallon de Clopée-Sainte-Paix: celui d'Oueſt, qui ſe trouve affoibli, en partie, par la colline du Couchant, propagée juſqu'à S. Germain *la Blancherbe*, autrefois *la Maladrerie:* ceux de Nord-Eſt & de Sud-Oueſt, qui ſont les vents propres à la vallée entiere, les vents locaux, auxquels le quartier des marais eſt le plus expoſé, comme occupant le fond du vallon. Les vents Méridionaux ſeront moins ſenſibles pour le quartier de Vaucelle; ils le ſeront d'autant plus pour le reſte de la Ville, que venant du Maine pardeſſus Falaiſe, débouchant des plaines arides de *Cormelles* & d'*Ifs*, dont le ſol eſt une pierre calcaire, un fonds de carrieres, ils ne rencontrent d'ailleurs aucun obſtacle. Ils ſe précipiteront donc d'autant plus rapidement, que le terrein deſcend en plan incliné depuis Falaiſe juſ-

Ses courans d'air.

qu'à Caen, comme le prouve le cours des rivieres voisines ; & que le vallon aura été plus échauffé depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher. Cependant la distribution de la vallée, le flux de la mer, qui monte deux fois en 24 heures, par l'Orne, jusques dans l'enceinte de la Ville ; & le voisinage du rivage, établissent nécessairement un vent d'Orient, un vent frais qui doit prendre sa place, dès l'instant, où le Soleil décline à l'Occident. Ce qui fait que les vents du Midi n'y sont pas redoutables comme à Rouen. Quant aux Septentrionaux, la plus grande élévation des collines & des terres sembleroit devoir préserver en partie la Ville de leur action ; mais ces collines sont trop peu exhaussées, & la distance au rivage est trop peu considérable, pour que leur impression ne soit pas très-marquée sur la Ville. D'ailleurs le souffle du Nord-Est, qui débouche par la vallée, est dans toute sa violence, & devient le plus grand ennemi des Habitans de Caen. Celui de Sud-Ouest y arrive encore directement par la double vallée de l'Orne & de l'Odon, qui viennent se réunir sous *Louvigny*, & frapper plus spécialement sur le quartier de l'Occident, ainsi que sur l'Isle de S. Jean, ou quartier des *marais*. Ce dernier vent, déjà plus humide par sa nature, le devient encore davantage, parce qu'il débouche d'un Canton plus montueux, plus couvert, plus aquatique ; & passe pardessus la forêt de *Cinglais*, distante cependant de trois lieues, au Sud-Sud-Ouest de la Ville.

Le terrein de la vallée de Caen, & conséquemment l'athmosphere de la Ville, pécheroit donc plutôt par un excès de sécheresse que d'humidité ; & l'air y seroit naturellement peu brouillardeux, moins épais que dans toute autre vallée, si l'assiette de la Ville ou le niveau de son sol, & les fréquentes & longues inondations de ses prairies, ne venoient contraster sa premiere salubrité : deux causes assez prochaines d'une altération remarquable en quelques saisons, dans l'athmosphere de Caen.

Dangers des inondations de l'Orne.

Il est certain que le niveau du sol du grand quartier des marais étoit celui du fond de la vallée, & des prairies qui l'environnent.

Il eſt encore facile de juger que l'Art n'y a apporté que très-peu de changemens, ſi l'on conſidere que ces prés ſont le plus ſouvent baignés par les fortes marées des Equinoxes : nous avons vu plus d'une fois la plaine mer toucher le niveau des dégrés qui ſont au bas de la rue du Moulin, & même le ſurpaſſer, ſans qu'il eût précédé d'inondations antérieures. Nous ignorons quel eſt au vrai le niveau de la Ville, comparé à celui de la baſſe mer. On pourroit croire qu'il n'excede pas 15 à 20 pieds. Toujours eſt-il vrai que le peu de rapidité du cours de l'Orne, ſa foible pente vers la mer, & la concavité de ſon lit trop peu profond, trop étroit, ſont des moyens inſuffiſans pour entraîner les crues d'eaux, qu'on voit ſéjourner long-temps dans ces mêmes prairies qui rendoient le ſéjour de la Ville ſi riant, lorſqu'elles étoient parées de leur verdure ; &, qui trop ſouvent inondées & couvertes d'une eau croupiſſante, ne laiſſent alors aux Citoyens que la triſte contemplation d'un vaſte lieu marécageux.

Or il n'eſt que trop ordinaire, ſur-tout après une fonte de neiges ou une continuité de pluies, plus ſpécialement encore vers le Solſtice d'hiver, de voir les eaux accrues en un inſtant, fondre, comme un torrent rapide contre les murs, pénétrer dans l'enceinte de la Ville, couler dans ſes rues les plus baſſes, s'inſinuer dans les caves ; & former dans les prés un lac immenſe, qui ne ſe diſſipera qu'aux approches du printemps, ſi malheureuſement l'hiver reſte humide. Il n'eſt que trop commun encore de voir dans les mois de Février & de Mars, lorſque les prés commencent à ſe deſſécher, s'élever de leur ſurface, long-temps abreuvée de ces eaux, des émanations infectes, des brouillards d'une odeur fétide & ſulphureuſe : exhalaiſons évidemment nuiſibles & capables de dénaturer les qualités de l'air, de porter la maladie & la contagion au centre d'une grande Ville. Eh ! combien cette vérité n'acquerra-t-elle pas de nouvelles forces, ſi l'on vient à réfléchir que ces mêmes Habitans ont déjà reſſenti les premiers effets de cette intempérie, en reſpirant long-temps un

air trop humide, & ſouillé de principes impurs ; qu'ils ont vu leurs boiſſons perdre leurs qualités bienfaiſantes ; & qu'ils ont encore à redouter, que le reſte de leurs alimens ne participe de cette altération de l'athmoſphere. (ζ)

Le ſol de la Ville eſt un fonds de prairies, ſur une terre glaiſe, ou même ſur l'argille, & non ſur le ſable. L'Orne fournit beaucoup de vaſes ; & ſon canal auroit beſoin d'être fréquemment nettoyé. Les côteaux & collines ont leur noyau en carrieres de pierre tendre, qui ſe travaille aiſément, blanchit & durcit à l'air ; & qui eſt de la meilleure qualité pour bâtir. On trouve encore ſous l'*humus*, & ſur les premieres couches, la pierre gypſeuſe, *pierre à plâtre.*

Les eaux de ſource, quoiqu'en ait pu dire M. Huet, ſont, il en faut convenir, trop rares à Caen. On n'y connoît que quatre fontaines publiques, pour la Ville ; une cinquieme à l'extrémité

Les Eaux de Caen.

(ζ) Nous expoſions ces vérités en 1767 : Moment où, partageant les travaux de notre Faculté, nous fûmes ſpécialement chargés de développer le réſultat de ſes réflexions ſur un danger, ſi évident pour la ſanté de nos Concitoyens, & ſi ſouvent reproduit dans leurs murs. Nous obſervions alors, que beaucoup de maladies pouvoient trouver une cauſe ſenſible dans les émanations de ces eaux croupiſſantes ; plus encore dans les évaporations brouillardeuſes & fétides, dont nous avions des exemples récens. Oſerions-nous retracer ici la concluſion de notre travail ? Il eſt donc, diſions-nous, d'une extrême conſéquence, pour la vie & la conſervation de la ſanté des Habitans de Caen, d'employer les moyens les plus efficaces & les plus prompts, pour procurer un écoulement plus rapide de cette maſſe liquide, qui ſubmerge nos prés tous les hivers, pour faciliter la pente de ces crues d'eaux vers la mer ; de s'appliquer enfin à rendre le ſol de nos prés moins humide, moins fangeux ; à empêcher que les inondations ne pénetrent dans la Ville & dans les caves, au moins à en prévenir le ſéjour & la ſtagnation ; & à purifier l'air dans lequel nous ſommes forcés de vivre pendant la plus dure ſaiſon .... MM. les Ingénieurs-Commiſſaires avoient démontré la poſſibilité de déterminer plus ſûrement cette pente néceſſaire vers la mer, en élargiſſant, en changeant le canal de l'Orne. Puiſſe notre premier vœu à cet égard répondre un jour à la pureté de nos intentions & au deſir de la Ville entiere !

Occidentale du Fauxbourg de Vaucelle, ſur la rive droite de l'Orne; & à peine y pourra-t-on compter quelques fontaines particulieres. Ces fontaines prennent leur ſource dans le ſol même, & n'y ſont point amenées par des canaux ſouterreins. On s'eſt contenté de leur arranger une enceinte. Mais chaque maiſon a ſon puits, dont le plus grand nombre contient des eaux ſtagnantes, ſur un ſol marécageux, où ſouvent les inondations pénetrent, dont les eaux enfin ſont peſantes & chargées de ſélénite; quelquefois de principes ferrugineux & de terre. Telles ſont ſur-tout celles des puits du quartier des marais, où l'eau de la riviere, ainſi que toutes ſortes de crues d'eau, peuvent ſe confondre. Il en exiſte encore de pareilles dans des maiſons ſituées ſur le cours des Odons. Cependant celles qui paſſent généralement pour contenir une plus grande quantité de ſélénite & de terre calcaire, ſont les eaux des puits du quartier d'Occident ou Bourg-l'Abbé; & il ſeroit dangereux d'y entretenir des pompes, garnies d'un conduit de plomb, comme on préſume qu'il peut y en avoir.

Les eaux de puits, en général, ſont d'un uſage dangereux comme aliment : elles ſont d'autant plus mauvaiſes qu'elles ſont plus ſtagnantes, & moins ſouvent renouvellées. *Aquæ, quæ reſides ſunt (voco autem eas quæ ſunt ex puteis), cum minimè ſint fatigatæ, neque valdè tenues ſunt : ſi que intrò inierint, minùs madefaciunt ac diſſolvunt cibos; minùs item concoquunt; nec benè etiam per urinam redduntur, præ craſſitie, & quia frigidæ ſunt. Fiunt autem potabiliores, tum crebro hauſtu, ac ſi effluerent, tum expurgatione puteorum.* Oribaſius apud Gal. de Aquis, cap. 30.

On conçoit effectivement que le ſol des côteaux, qui forment la vallée de Caen, étant ſpécialement compoſé de terres de différente eſpece, de pierres calcaires & gypſeuſes, les eaux qui filtreront à travers ces ſubſtances, ou qui rouleront deſſus & s'y repoſeront, ſeront néceſſairement imprégnées d'une terre chargée de ces mêmes principes, qui s'y trouvera en partie nue, & en partie combinée avec l'acide vitriolique, ſous la forme de ſélénite.

ſélénite. Or ces eaux n'ayant point un canal de long cours dans l'étendue duquel elles puiſſent dépoſer leurs principes terreux, puiſqu'on les puiſe le plus ſouvent dans leur propre réſervoir ſouterrein, il s'enſuit qu'elles en contiendront une plus grande quantité, à raiſon qu'elles auront moins parcouru d'eſpace ſur quelque lit propre à les épurer. Celles des puits de S. Gilles en contiennent peut-être un peu moins, parce qu'ils ſont percés à une très-grande profondeur, où elles peuvent filtrer à travers quelque banc de ſable, & rouler ſur l'argille. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'eau du puits du Château, qui eſt également très-profond, eſt fort-bonne ; & que cette ſource, qui fournit à la portion Orientale du Quartier de la rue de Géole, logée ſous le Château, procure à ces Citoyens une eau claire, limpide, légere & de très-bonne qualité.

Les fontaines fourniſſent de très-bonne eau. On remarquera qu'il y en a deux ouvertes fort près du cours des rivieres ou canaux de l'Odon, ſans que leur qualité ſoit altérée par le mélange de ces eaux de riviere. Telles ſont celles de *Gémare* & de la rue de la *Boucherie*. Les deux autres ſe trouvant au niveau de la prairie, l'une ſur le cours du nouveau canal de l'Orne, l'autre au milieu d'un pré, où ſa ſource ſourd perpendiculairement : celles-ci, dis-je, ſont ſouvent couvertes par les inondations. Cette derniere, quand la prairie eſt découverte, donne la plus belle & la meilleure eau qu'on puiſſe boire.

Quoique l'eau des puits ſoit ſéléniteuſe, qu'elle contienne beaucoup de principes terreux ; quoique le ſavon s'y grumele, en ſe diſſolvant très-lentement, & que les légumes y cuiſent aſſez difficilement, cependant les Habitans s'en ſervent pour l'uſage journalier des alimens : un petit nombre d'entr'eux en envoie chercher aux fontaines pour faire leur boiſſon ; mais les trois quarts étant accoutumés à boire du cidre, qui eſt d'une excellente qualité, ſi on le boit après ſix mois de fermentation, il s'enſuit moins d'inconvéniens de leur uſage, que dans une Ville

où l'on feroit une boiſſon ordinaire de l'eau & de vin.

Nous devons prévenir ici nos Concitoyens qu'il ſeroit fort dangereux pour la ſanté de ſe ſervir de clefs & uſtenſiles de cuivre pour tirer le cidre de leurs futailles, parce que la plupart des Bourgeois étant dans l'habitude de conſerver ces cidres fort long-temps, quelquefois même au-delà de la ſeconde année qu'ils ont été preſſurés, il y en aura une portion qui aigrira, ou contractera au moins un dégré de fermentation acide, ſuffiſant pour former le *verd-de-gris* à l'orifice de la clef. Abus pernicieux, capable de leur procurer des douleurs d'eſtomac & la colique *minérale!* J'en fais ici l'Obſervation, parce que j'en ai vu de malheureux effets.

On concevroit moins facilement comment il ſe fait que le pain pêtri avec des eaux ſi ſéléniteuſes, ſe trouve d'une qualité ſupérieure à celui de toutes les autres Contrées de la Province, & qu'il ſoit à peu près également bon dans tous les Quartiers. Mais M. Parmentier vient de démontrer que la bonté du pain ne dépend jamais de la nature de l'eau, pourvu qu'elle ſoit potable; & que c'eſt abſolument dans la préparation de la farine, dans la maniere d'employer le levain, & dans le dégré de chaleur de l'eau, que réſide l'art de faire le meilleur pain. Celui de Caen eſt ſavoureux, blanc & léger; le meilleur de la Province, recherché même dans la Capitale du Royaume.

Ses Eaux Minérales.

Caen poſſede une ou deux ſources d'eaux minérales froides, foiblement martiales, dans leſquelles les inondations peuvent apporter du mélange. Elles ſont meilleures dans les étés ſecs. Elles conviennent, & ſont employées avec ſuccès, contre les embarras & peſanteurs douloureuſes d'eſtomac, les obſtructions commençantes, les diſpoſitions cachectiques & chlorotiques. Nous les avons vu ſingulierement réuſſir dans le commencement des affections œdémateuſes. Elles procurent les tumeurs rhumatiſmales & la goutte, ſi on néglige de ſe purger en finiſſant leur uſage. La fontaine eſt ſituée à l'Orient du Quartier de l'Iſle de S. Jean, dans l'enceinte de l'Hôtel-Dieu.

» Toute Ville ouverte aux vents d'Orient, entre le Levant d'été & le Couchant d'hiver, sera naturellement mieux exposée que celles qui sont ouvertes au Septentrion ou au Midi ; & son habitation sera plus salubre.... Les Habitans y seront robustes, peu garnis d'embonpoint : ils auront la voix claire & nette ; & seront également disposés à la colere & à la prudence. Hippocrate nous ajoute qu'ils seront bien faits, d'une couleur vive & animée, si quelque maladie n'y met point d'obstacle..... Les femmes y seront fécondes, & accoucheront naturellement. En un mot la température de cette Ville approchera beaucoup de celle du printemps, & on y verra peu de maladies endémiques ; mais celles qui y régneront ressembleront aux affections qu'on rencontre dans les Villes qui sont exposées aux vents Méridionaux. » Telle seroit sans doute la Constitution des Habitans de Caen, telle seroit aussi la salubrité de son Climat, si la Ville ne présentoit plusieurs faces à différentes expositions ; & si quelques circonstances, que nous avons déjà fait pressentir, n'apportoient une altération sensible à ces heureuses dispositions. Mais le courant de Nord-Est, qui débouche avec violence par l'embouchure de l'Orne ; le voisinage de la mer ; l'exposition Septentrionale de cette portion de la Contrée ; l'ouverture de la vallée vers le Couchant, dans un sol qui devient marécageux, & dont l'athmosphere se rapproche si fréquemment, au temps des inondations annuelles, de l'exposition des lieux aquatiques, contrasteront beaucoup avec ces premiers avantages.

Climat particulier de Caen : son influence sur les tempéramens, les caracteres & les mœurs des Habitans.

Ainsi pour ne point trop nous confier à l'autorité (*aa*), nous

(*aa*) Il y a grande apparence, & c'est une vérité incontestable, qu'au temps d'Hippocrate, & dans les Pays où ce grand Homme fit ses Observations, les Villes n'étoient pas aussi considérables ni autant étendues, pour la plupart, qu'elles le sont aujourd'hui. Car on en rencontrera très-peu, auxquelles il soit possible de faire une application entiere de ses principes, & qui ne présentent à la fois plusieurs expositions.

C'est pourquoi l'Observateur apperçoit bien en gros quels sont les avantages, ou les désavantages de telle ou telle exposition d'une Ville : mais

tracerons ici la Conſtitution, les tempéramens, les mœurs & habitudes des Citoyens de cette Ville, tels que l'Obſervation nous les a fait connoître.

O ma Patrie! avec quelle joie je rentre dans vos murs, où j'ai des droits ſi chers & ſi précieux! avec quel empreſſement je retourne à cette premiere Ecole, qui fut celle de mes Aïeux! avec quelle ſenſibilité je reprends aujourd'hui la Place honorable, qui me fut réſervée dans ce même Sanctuaire, où je fis le Serment ſolemnel de ſervir l'Humanité! Eh! n'eſt-ce pas dans votre ſein qu'il m'appartient de choiſir & de raſſembler des couleurs plus naturelles; les plus propres à remplir le Tableau intéreſſant que je vous dois, que je dois à la Nation entiere?.... Et vous, heureux Compatriotes! vous, qui conſervez des droits ſi légitimes ſur mon amour & ma reconnoiſſance! ſouffrez que je porte maintenant le flambeau de l'Obſervation juſques dans vos ſolitudes. J'y reconnoîtrai ſans doute des qualités & des vertus qui ſerviront autant à caractériſer vos tempéramens que vos habitudes. Mais s'il ſe préſente des vices, dont l'influence, morale ou phyſique, puiſſe être contraire à votre conſervation, ou altérer en quelque ſorte votre ſaine Conſtitution, vous me le pardonnerez! j'aurai le courage de vous les faire appercevoir.

Oui, j'ai vu l'innocence honorée dans vos murs: j'ai vu la candeur, & l'intégrité des mœurs protégées, défendues contre les atteintes d'une jeuneſſe étourdie, licencieuſe, qu'on avoit grand ſoin d'écarter du ſein des familles honnêtes. J'y ai vu les cœurs ouverts à la pitié, à la reconnoiſſance, aux douces impreſſions de la vertu; & le ſentiment préſider aux actions privées & publiques du Citoyen.

il ne tarde pas à y reconnoître des traits d'application qui ne lui conviennent plus auſſi préciſément. D'ailleurs le Climat de la Province y apporte encore un nouvel obſtacle. On reconnoît enfin dans ces principes des vérités relatives, mais qu'il ne faut pas juger à la rigueur.

Le tempérament phlegmatique, le ſanguin & le mélancolique ſont plus communs à Caen que le bilieux. L'amour de la gloire eſt la paſſion dominante des Habitans, & le premier mobile de toutes les actions de leur vie. Senſibles à l'honneur & à tout ce qui intéreſſe leur probité, vous les verrez rarement s'écarter de leurs devoirs domeſtiques : ils reſteront fideles à la Loi de leur Pays. Mais jaloux des honneurs, & guidés par cette honnête ambition que l'amour-propre autoriſe, on les verra courir après les Dignités, après tout ce qui tend à un certain dégré d'élévation. Et, ſur ce point, on verra bientôt éclorre des rivalités, miſes à découvert. Rarement même ſe pardonne-t-on les torts, les injures, les démarches contraires, les cauſes d'un mauvais ſuccès.

L'intérêt, l'avidité du gain, la ſoif des richeſſes, ne furent point leurs guides, juſqu'à préſent. Les fortunes y ſont bornées, ſi nous exceptons la Claſſe des Nobles, & un petit nombre de Négocians ; mais placées dans cette honnête médiocrité, qui ſuffit aux beſoins & aux véritables agrémens de la vie : & le Citoyen, qui ne cherche point le tumulte des ſociétés du grand monde, ni la vanité du luxe, ni la profuſion de la table, s'y trouve toujours à ſon aiſe, ſans pouvoir ſe flatter d'amaſſer des tréſors.

Ils aiment leur Patrie, avec une conſtance & une ſorte de paſſion, qui tiennent autant à ce déſintéreſſement, qu'au tempérament local. Le Caenois, qu'une bonne éducation a mis à portée de ſe préſenter par-tout, s'il ſort du ſein de ſa famille, débute preſque toujours avec modeſtie, & ne tarde pas à s'appercevoir qu'il peut aller de pair avec des hommes, qui ſçavent apprécier ſes qualités. Mais s'agit-il de le déterminer à s'en éloigner ? Alors, aimant à réfléchir, il héſite, il reſte indécis, il ne peut abandonner ſes occupations, ſes habitudes, ſes amis ; &, capable des plus grandes entrepriſes en tout genre, appercevant ce qu'il auroit de mieux à faire, jugeant même aſſez ſainement des événemens, il n'a pas le courage de quitter ſes foyers ; où ſans doute

le bonheur & la tranquillité le fixent ou l'attendent. De là naît évidemment un défaut d'activité dans l'émulation, toujours utile à toute Nation, toujours avantageuse au progrès des Sciences : d'où conséquemment il reste encore à craindre, que l'indifférence, & l'inertie d'un travail d'habitude, n'imposent aux connoissances les plus précieuses, des bornes moins étendues que celles que leur promettoient le génie national & l'instruction premiere, aidés du concours des lumieres étrangeres.

On leur reprocha souvent une fierté naturelle : ce ne fut certainement jamais cette insolente hauteur, qui porte l'homme à mépriser son semblable. Ne seroit-ce point plutôt un effet de la sécurité, de la noblesse de l'ame, qui, ne pouvant soutenir l'idée de la bassesse, ne sçait ni ramper, ni tromper, ni recourir aux ressources si communes d'une honteuse adulation ? On peut se plaindre également que les Habitans de Caen ne cherchent pas, pour l'ordinaire, à se rendre propre ce genre de politesse, qu'on nomme prévenance, urbanité, esprit de société, qui, en rapprochant tous les hommes dans une même Classe, en confondant les Talens, les Ordres, les Dignités, placeroit le Citoyen & l'Etranger, au centre d'une Société libre, plus ouverte, plus gaie ; & établiroit plus de relation entre tous les Habitans d'une même Cité.

Mais on sçait que ces Citoyens ont un goût naturel pour la Littérature, qu'ils ont de tout temps cultivé les Sciences avec empressement, avec opiniâtreté, & qu'ils ont fait de grands progrès dans presque tous les genres d'études, anciennes & modernes. Nous sommes cependant forcés d'avouer, que presque tous les Hommes de génie, après avoir ébauché leurs talens dans Caen, n'ont point négligé de parcourir les Universités, ainsi que les Ecoles les plus accréditées ; que plusieurs ont cherché le goût dans la Capitale, & près de la Cour.

Nous voyons aussi avec une sorte d'admiration & de plaisir, que la plupart sont venus rapporter au sein de leur Mere-Patrie,

les fruits de cette récolte étrangere ; & qu'ils ont préféré à des Honneurs mérités, même à de grands emplois, la douceur de finir leurs jours tranquilles, dans ces mêmes murs qui les avoient vu naître.

Tels furent, dans la Littérature, les Marot, les Malherbes, Jean-François Sarrasin, Renaud de Segrais, les Halley, M. Huet, &c. ; dans les Lettres anciennes, Tenneguy le Fevre, Etienne Morin, Etienne le Moyne, Nicolas Oresme, Philippe Dubois, qui traduisit Catulle, Tibule & Properce, pour l'éducation du grand Dauphin. La Jurisprudence & l'éloquence du Barreau, virent briller, parmi beaucoup d'autres, le fameux Jean Rouxel & Augustin le Haguais. Les Mathématiques furent développées & cultivées si avantageusement par le célebre Varignon, & le Pere Fournier. Et la Médecine fut illustrée par Maître Gervais Chrétien, premier Médecin de Charles V; par Jacques Daléchamp, qui embrassa aussi les Lettres anciennes; par les Cahagnes & Nicolas Postel. Celui-ci fut le premier à préférer la purgation à la saignée, dans les péripneumonies d'hiver, pratique qu'on avoit si fort négligée depuis Hippocrate.

Le Commerce trouve à Caen des bornes indispensables, par le défaut de débouchés & de correspondances, sans doute encore plus, parce que la riviere d'Orne, qu'on pourroit aisément rendre plus navigable, y apporte de grands obstacles, par le défaut de largeur & de profondeur de son canal. Enfin, l'esprit du Commerce y est, pour l'âge présent, un des moins dominans.

La Noblesse, qui fait une Classe à part, & fort distinguée, se concentre trop en elle-même, & vit à la maniere des Grands, passant sa jeunesse au service, qu'on quitte bientôt après avoir obtenu les premiers grades militaires, pour jouir paisiblement de la possession des plus belles terres du Canton. On ne sçauroit croire combien l'esprit de ce premier Ordre influe sur les autres, en contribuant à diviser la société des différentes Classes de Ci-

toyens, par des habitudes différentes : diſtinction qui peut entraîner vers la vanité, & devenir conſéquemment la ſource de grands maux.

Les hommes de condition libre, & vivans noblement, les Magiſtrats, Gens d'état honorable & utile, Sçavans, attachés à l'Univerſité & à la Robe, un petit nombre de Gens livrés au Commerce, beaucoup de Marchands aiſés, compoſent au moins la moitié des Habitans. Dans cette grande Claſſe ſe trouvent tous ceux qui ſont adonnés à l'amour des Belles-Lettres, à leur enſeignement public, Théologiens, Juriſconſultes, Médecins, Profeſſeurs des beaux Arts. On y diſtingue ſpécialement un corps nombreux, celui des Avocats attachés au Barreau : cet Ordre, auſſi ancien que la Magiſtrature, auſſi noble que la vertu, auſſi néceſſaire que la Juſtice, dit M. Dagueſſeau, eſt à Caen, auſſi nombreux qu'au Parlement ; & à fourni de tout temps des hommes éloquens, de vrais défenſeurs de l'innocence & des Loix. On peut dire en général, que dans les différens Corps de cette Claſſe, on apperçoit le génie de nos Habitans, qui ſe trouveront toujours heureux de ne devoir ni les dignités aux richeſſes, ni la gloire aux dignités.

Les femmes de Caen ſont, ainſi que les hommes, plus généralement de taille peu au-deſſus de la médiocre ; quoiqu'on voie, mais rarement, de très-grands corps dans l'un & l'autre ſexe. Elles ſont bien faites, bien deſſinées, moins graſſes que celles de Rouen, plus ordinairement d'un brun-clair, & ſuffiſamment garnies de couleurs. Elles ont un air vif, mais réfléchi, le port noble & la démarche fiere : leur tempérament dominant eſt le ſanguin & mélancolique, plus que le phlegmatique ; auſſi ont-elles de l'eſprit & du goût. Elles partagent leur temps entre les ſoins du ménage, le détail du Commerce, l'éducation de leurs enfans, la promenade, le ſpectacle & les aſſemblées d'une ſociété peu diffuſe, où elles préferent, le plus ſouvent, la converſation au jeu.

Le reſte des Citoyens eſt compoſé d'Artiſans, attachés aux

Arts méchaniques de tout genre, de Fabriquans de ſerges, de bas & bonneterie, de toiles; & de ce Corps, ſi étendu de Journaliers, Ouvriers, &c. qu'on nomme le Peuple. On doit diſtinguer ici, du côté des femmes, l'état de celles qui travaillent à la dentelle & aux blondes, dernier genre de Commerce, qui, dans ce Siecle, fut pour notre Ville un objet de trafic conſidérable, dont les Manufactures ſe ſont même un peu trop multipliées, ſur-tout dans les Campagnes, où l'on a vu y occuper juſqu'aux hommes, & même les jeunes garçons. Le métier de denteliere rend les femmes trop ſédentaires, pareſſeuſes pour tout autre objet, maladroites d'ailleurs, & peu propres aux beſoins, même les plus ordinaires du ménage; parce qu'elles ſe livrent avec le plus grand zele à celui-ci, qui ſeul peut ſubvenir à toutes les néceſſités de la vie, & procurer encore une ſorte de petite fortune aux bonnes Ouvrieres, économes. Mais ce genre de travail rend les corps peſans, peu agiles, les rend ſuſceptibles de grands dérangemens dans l'ordre naturel; les diſpoſe au *chloroſis*, à la bouffiſſure, aux obſtructions : maladies peu ordinaires aux autres Claſſes de Citoyennes, pas plus que le *fluor albus*, cette autre incommodité du Sexe dans les grandes Cités.

Mais ce Peuple eſt frugal, autant & plus par habitude, que par néceſſité. Les farineux, le gros laitage, les légumes potagers, le poiſſon frais le plus commun, plus que les ſalines; & les fruits, qui ne ſont ſouvent ni aſſez mûrs ni de bonne qualité : le cidre, plus foible que dans beaucoup d'autres Cantons de la Province, & même l'eau dans des années de diſette; beaucoup moins d'eau-de-vie que par-tout ailleurs... Voilà la nourriture frugale, qui ne leur donne pas d'embonpoint ſuperflu, mais qui leur laiſſe la vigueur naturelle. Ce Peuple aime le travail, auquel il ſe livre avec courage, avec émulation : on ſçait même que les Ouvriers de ce Canton, ſont reconnus & recherchés dans les Contrées ſupérieures. Il eſt patient, tranquille, éloigné d'être mutin, & ſe confie en ceux qui le dirigent : s'il étoit trompé, il deviendroit

furieux ; & sa colere seroit difficile à appaiser : il est encore sensible à l'injure, & même à l'honneur. C'est là que le pauvre sçait cacher sa misere aux yeux de l'opulence indifférente ou dédaigneuse, & qu'il ne s'épanche que dans le sein de ces ames honnêtes, qui apprirent à deviner ses besoins.

Ce Peuple est reconnoissant, &, dans sa simplicité, dans son infortune, il sçait apprécier le bien qu'on lui fait ; il n'en perd point aisément le souvenir. Douteriez-vous de cette vérité, vous, Riches & Grands, qui ne voyez jamais dans ces Hommes que le mécontentement, l'impatience & le murmure ? Apprenez à les connoître, & jugez-les mieux ! Ils couvrirent des larmes de la reconnoissance & de la sensibilité la tombe d'un Démortreux, qui les avoit secourus dans leurs afflictions, qui les avoit soignés dans leurs infirmités : ils eussent racheté sa vie au prix de leur sang ; & le nom de ce Médecin charitable, toujours chéri & révéré chez eux, fera long-temps leur consolation !

Maladies Endémiques & Epidémiques à Caen.

On voit peu de maladies Endémiques à Caen : elles y sont presque toujours sporadiques, participant plus ou moins de la constitution des saisons, ou des erreurs, dans l'usage des six choses non naturelles. Nos Observations, depuis l'année 1763 jusqu'à 1768, feront connoître plus sûrement quel est le caractere des différentes maladies aiguës, quelle est ordinairemenr leur durée, & quelle voie de terminaison la Nature y choisit de préférence, à raison des causes externes & du Climat.

Quant aux maladies Chroniques, la Goutte nous y paroît un peu plus rare, mais plus aiguë dans ses paroxismes qu'à Rouen. La phthisie-pulmonaire y est au contraire plus commune ; & généralement les affections de poitrine plus difficiles à combattre, plus dangereuses dans leurs restes.

La Médecine, que nous avons pratiquée dans Caen, pendant nombre d'années, nous a mis dans le cas d'observer que la plupart des affections Chroniques, trouve une premiere cause toujours agissante, au moins très-disposée à se compliquer aux causes

ſecondaires de la production & de la durée de ces déſolantes Maladies. Cette Obſervation n'aura certainement point échappé à l'attention, aux lumieres, à la ſagacité de nos Habiles Confreres, ſi recommandables par leur zele, leurs talens, leur affection ſinguliere envers leurs Concitoyens. Elle nous paroît ſe rapporter, cette cauſe la plus générale, & tenir en quelque ſorte à l'expoſition & au Climat de notre Cité ; au tempérament, au caractere, aux mœurs & à la délicateſſe de ſes Habitans. Elle eſt le fruit de cet amour inné de la gloire & des honneurs ; de cette conſtance, autant ſincere qu'opiniâtre, dans les goûts & les penchans adoptés, de ces qualités, enfin, que nous avons précédemment eſſayé de peindre. C'eſt l'extrême ſenſibilité, qui, mue dans des ames honnêtes, compagne aſſidue de l'organiſation mélancolique, & faiſant chaque jour de nouveaux progrès, par l'habitude, imprime trop vivement au phyſique le choc des peines, des contradictions, des chagrins les plus vifs, que le moral a conçu ; dont le cœur & l'ame ſe ſont, pour ainſi dire, alimentés. Oui, c'eſt ſur-tout à Caen que le Médecin aura fréquemment l'occaſion d'en obſerver les effets ; & ſera forcé d'y conformer ſon plan de traitement.

Mais en cherchant à préſenter l'hiſtoire des Maladies, qui ont pu régner épidémiquement dans cette Ville, il nous paroît douloureux de n'avoir pu rien apprendre de ce que nos Prédéceſſeurs ont dû obſerver ; & nous voyons à regret que le Matrologe même de notre Faculté, ne s'eſt étendu que ſur le retour de la Peſte, en différentes années. On s'eſt contenté enfin de conſigner ſur nos regiſtres, que ce cruel fléau étoit déchaîné ſur nos Habitans, en telle ou telle année, ſans offrir aucun détail de l'invaſion de la Peſte, de ſes ſymptômes caractériſtiques, de ſes ravages, des précautions priſes, ou remedes preſcrits, pour en arrêter le cours ; pas même du temps de ſa ceſſation.

Nous donnerons cependant ici le foible extrait que ce Matrologe a pu nous offrir, ne fût-ce que pour indiquer les années,

où les Maladies pestilentielles ont affligé notre Ville, & pour laisser à la Postérité ces faits historiques, au moins propres à présenter une idée de l'état de la Médecine, dans le 16e & le 17e siecles.

L'an 1547, la Peste régnoit si généralement à Caen, & y produisoit de si grands ravages, que les Professeurs & les Etudians déserterent des Ecoles ; que les autres Ordres de Citoyens s'enfuirent dans les Campagnes, avec une précipitation qui n'appartient qu'à la terreur ; laissant leurs fortunes & leurs richesses à la Ville, pour s'occuper uniquement du soin de leur vie. Enfin la Contagion étant à peu près finie, la Faculté s'assembla au mois de Mars 1548.

En 1582, au mois de Septembre, le Doyen convoqua tous les Docteurs, les Chirurgiens & Barbiers, pour choisir quelqu'un qui fût destiné à donner ses soins aux Pestiférés, si ce fléau, qui ravageoit les Campagnes voisines, venoit à pénétrer dans Caen ; & les Bourgeois proposerent 25 écus de rente à celui de ces derniers qui s'en chargeroit.

C'est ainsi que le testament de M^tre Jacques de Cahagne, D. & P. R. de Médecine, daté du 6 Novembre 1584, est intitulé... « Moi, &c. *Considérant comme Dieu nous visite à présent d'un » des fléaux de son ire*, sçavoir, *de la Peste, &c.* »

En 1598, la Peste, qui affligeoit la Ville, obligea de rendre un Décret, pour renvoyer à un autre temps la visite & examen des laboratoires & boutiques des Apothicaires.

Dans l'année 1605, la Faculté & les Magistrats de la Ville, ordonnerent qu'il fût choisi un sujet zélé, parmi les Chirurgiens-Barbiers, pour soigner les Pestiférés, dont il se trouvoit grand nombre, dans différens quartiers de la Ville & dans les Campagnes voisines, avec promesse & offre d'être reçu gratuitement, si c'étoit un Eleve, & d'une pension de 25 écus. Jacques Guilbert, Citoyen de Caen, fut choisi ; & la Faculté l'instruisit 1°. des précautions qu'il avoit à prendre pour lui-même. 2°. Des secours qu'il

devoit administrer dans les premiers jours, ou dans les différens temps de la maladie, dans le traitement du *charbon* & des *bubons;* & enfin la Faculté dressa les formules convenables, pour exciter les sueurs & soutenir les forces vitales : Formules, auxquelles tous les Apothicaires furent assujettis, dont nous devons sans doute regretter les *Recettes*, ainsi que l'histoire de cette espece de peste.

On voit qu'en 1626, le Recteur de l'Université fut enlevé, par la peste, dans le College des Arts; & que la rentrée des Classes, qui devoit se faire à la S. Denis, fut renvoyée, à cause de la contagion de la peste, qui ravageoit la Ville & les Campagnes voisines. On en trouve encore des traces au mois de Mars 1727.

Enfin on remarque qu'en 1668, la Faculté prit encore les plus grandes précautions pour préserver la Ville d'une peste qui affligeoit plusieurs Provinces du Royaume & quelques Villes voisines. Ce qui doit d'ailleurs être observé, c'est que ces différentes branches de peste ou fievres pestilentielles ne faisoient point leurs ravages à Caen, aux mêmes années qu'à Rouen. -- On fera également remarquer que presque tous nos Ouvrages sur la peste sont de la fin du 16e siecle & du commencement du 17e.

Mais aussi, à en juger par la Description que nous a laissé Jul. le Paumier, de ces fievres pestilentielles & de la peste du 16e siecle; Description consignée au Livre de la *Fievre Pestilentielle*, il nous semble qu'un grand nombre de nos fievres contagieuses, caractérisées peut-être trop génériquement maintenant de fievres putrides-malignes, pourroit être rangé dans la Classe des pestes & maladies pestilentielles. (*bb*)

Jul. Palmarii, Constant. M. P. *de morbis contagiosis*, Libri septem. Paris 1578.

(*bb*) Nous présenterons un extrait du Tableau de la peste, tel que cet illustre Auteur l'a vu régner lui-même, ainsi que des fievres pestilentielles qu'il observoit en 1586-87.

Pestiferâ venenati aëris labe perculso corde, membrorum validissimo ac nobilissimo, vires omnes corporis, sed præcipuè vitales statim infringuntur & elanguescunt : undè arteriarum pulsatio multò quàm in aliis febribus exilior

Telle pourroit être entr'autres cette maladie si désastreuse pour notre Province, qu'on y a nommée fievre milliaire : qui cache souvent sa marche sous les apparences les plus insidieuses ; & qui,

& imbecillior, magisque inæqualis & inordinata comparet : non tamen semper, ut in cæteris, frequentior & celerior. Magna igitur pulsationis arteriarum inæqualitas cum pulsûs imbecillitate, atque reliquarum virium infirmitate conjunctâ, statìm assiduæ febris initio cùm apparet, si pestilens est cœli status, pro fidissimâ pestis notâ jure habeatur. Multò certior conjectura fuerit, si citrà certam ac manifestam causam frequens syncope territat, si assidua urget vomitio, aut nausea, aut cardiogmos . . . . . febre tamen ægrotus, quoniam nec ardoris incendio torretur, nec siti molestâ premitur, se teneri pernegat. Quis porrò eam adesse inficiari ausit ? Eamque perniciosissimam, quòd demonstrant animi defectio vel syncope, assidua vomitio aut nausea, aut cardiogmos, vigiliæ, inquies corporis ægitatio, virium omnium sed præcipuè vitalium prostratio, non plerumquè inopinata & sine doloris sensu.... Si validior sit naturæ labes interim altiùs in humores permanat ; quæ, si mitior fuerit, febrem infert malignam ac pestilentem simplicem, sævior verò, carbunculo vel bubone vel exanthematis stipatam. Hæc sunt veræ & legitimæ pestis pathognomonica signa. *Febres autem pestilentes hoc modo grassabantur. Initio morbi plerisque, ferè omnibus dolor capitis vehementissimus, fluxio quoque è capite in subjectam aliquam partem procumbens dolore conspicuo, sed citrà tumorem ullum, vigiliæ, assidua corporis jactatio, urinæ aliis crassæ subnigræ, lividæ vel ex rufo livescentes, cum crasso divulso & turbinato suspenso : aliis, naturalibus similes, paucis confusæ ; plerisque nec calor vehemens, nec sitis molesta, nec pulsus à naturali multùm alienus. Omnibus ferè ad diem quartum aut septimum dolor capitis evanescebat : idque, aliis insigni hæmorrhagiâ è naribus, vel alvi profluvio ; aliis, sine vacuatione manifestâ . . . . . tùmque & urinæ puriores, signa coctionis etiam præferentes ; & ægri doloris ac molestiæ jam expertes se procul abesse à periculo vitæ constanter asseverabant, cùm tamen viribus malignâ latentis veneni pernicie sensim extinctis, citrà doloris sensum ullamque putredinis notam citò perimerent . . . . alii phrenitici quartâ aut septimâ luce evadebant ; sicque moriebantur . . . . aliis alvi profluvium lientericum statim morbi initio accedebat : & sanè multis profuit spontanea crudorum dejectio, quibus alimentis & medicamentis cardiacis firmabantur vires, multis verò suppressa alvus, quæ profluebat, phrenitim & mortem attulit : multos contrà alvi fluor catharcticis validioribus auctus, fractis viribus exitii causa fuit . . . . . Sic qui sanguinem abundè mittebant, attrito naturæ robore, omnes ferè miserè periebant . . . . . in quibusdam sola inerat pestilentia, quæ citrà ullum ar-*

Op. Citat. Cap. 80.

à l'inſtant d'un calme trompeur, enleve le malade, vivant plein de confiance avec ſon ennemi. On pourroit preſque avouer que celle-ci n'eſt pas éloignée d'être endémique à Caen, où nos Médecins ſe ſouviennent d'en avoir obſervé les prémices en l'année 1740. Nous l'y avons vue véritablement épidémique en 1765. Elle affligea ſur-tout les Quartiers de l'ancienne Ville & du Couchant; mais plus ſpécialement la Paroiſſe de S. Sauveur. On ſçait encore qu'elle ne laiſſe point échapper une ſeule année, ſans y marquer ſes traces meurtrieres. Ne peut-on point au reſte la regarder plutôt comme endémique pour la Normandie entiere, que la ranger au nombre des maladies locales de Caen? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que cette maladie, qui ſemble maintenant ſe ranger dans la Claſſe des ſporadiques, à Rouen & dans la haute Normandie, eſt encore une *maladie régnante*, une ſorte d'Epidémie pour la Ville de Caen. Il eſt vrai auſſi qu'elle paroît avoir affligé généralement plus tard les Contrées de la moyenne & baſſe Province, que nos cinq premieres Contrées.

La petite Vérole elle-même n'eſt plus marquée, à Caen, comme nous l'avons vue autrefois, par Conſtitutions périodiques de cinq à ſix ans. Elle y eſt devenue *maladie ſtationnaire*, lors même qu'elle n'infecte point la Capitale de la Province, ni les Cantons voiſins de Caen. En un mot, depuis que nous avons quitté cette Ville, la petite Vérole y a fait tous les ans des ravages. Pourroit-on croire que l'inoculation, qui s'y eſt introduite avec éclat, avec une ſorte de ſuccès, contribueroit à multiplier cette conta-

doris, aut incendii interni argumentum, citràque dolorem, oppreſſo corde, perimebat..... multis etiam maculæ toto corpore conſperſæ erumpebant. In his autem qui cephalagiâ torquebantur urinaſque craſſas excernebant, putredini permiſta erat peſtilentia, quæ, exacto die 7°. vel 11°. vel 14°. vel 17°., evictâ jam putredine, tacitè ac furtìm jugulabat..... Communia hæc omnibus aderant ſymptomata: nauſea & cardiogmos, virium reſolutio & imbecillitas, multò quàm pro ſymptomatum ſævitiâ major; pulſus parvus & languidus, ſed paulò frequentior & celerior naturali, cunctis inæqualis & inordinatus.

gion, comme les Anglois eux-mêmes s'en ſont enfin apperçus ?

Nous préſenterons, dans la troiſieme Partie de cet Ouvrage, les Conſtitutions Epidémiques que notre attention journaliere, pendant que nous exercions la Médecine à Caen, nous a fourni l'occaſion de raſſembler. Nous en avons fait une Collection, qui s'étend depuis la fin de 1762 à l'été de 1768 : Collection liée avec les Obſervations Météorologiques de ces mêmes années expoſées dans la ſeconde Partie, & partagée en Conſtitutions diſtinctes, ſelon l'ordre que les Maladies Régnantes ou Epidémiques ont tenu entr'elles.

Il nous reſtoit le plus vif deſir de continuer cette chaîne de Conſtitutions, en parallele avec celle des Obſervations, recueillies à Rouen, juſqu'au moment préſent. Nous n'avons pu l'obtenir : mais le Public ne doit point reſter privé de pluſieurs faits qui nous ont été communiqués par des Confreres inſtruits : faits relatifs à quelques Conſtitutions ſéparées.

L'automne de 1769 ſuccéda à un été chaud & humide, & devint pluvieux, en préſentant des alternatives de froid, porté audelà du dégré de la congelation ; de brouillards, de grands vents de Sud-Oueſt ſuivis de pluie, & de quelques jours ſereins, même aſſez chauds. L'hiver ſe paſſa, en plus grande partie, avec la même alternative, l'humidité froide prédominant.

Alors, nous obſerve M. Lépecq, notre Parent, il régnoit à Caen, pendant l'automne, grand nombre de fievres intermittentes de tout genre ; mais ſur-tout beaucoup de fievres tierces, doubletierces & quotidiennes. Elles furent remplacées vers le Solſtice d'hiver par des fievres malignes-intercurrentes, qui attaquoient bruſquement, en portant la plus grande anxiété dans les *précœurs*, une proſtration générale dans les forces ; & dont le ſymptôme le plus accablant fut la foibleſſe, avec les leipothimies, ſuivies de la mort, en très-peu de temps. — Dès le mois de Novembre la petite Vérole avoit frappé cruellement ſur la Claſſe des enfans, & en avoit enlevé pluſieurs. C'étoit au contraire l'inſtant où elle ceſſoit

ſon

ſon Epidémie dans Rouen, ſans y avoir été aucunement meurtriere, quoiqu'elle eut attaqué juſqu'aux adultes dans les deux ſexes.

Le paſſage de l'automne à l'hiver vit naître des fievres putrides, maſquées ſous les apparences de fauſſes-péripneumonies, accompagnées même d'un point pleurétique, qui n'étoit le plus ordinairement qu'un ſymptôme. L'oppreſſion & la douleur de côté ſe trouvoient enlevées, à coup sûr, après l'effet d'un vomitif: & cependant la maladie ne recevoit ſon jugement, que vers le 14 ou 17e jour, par des crachats cuits, rendus en petite quantité; tandis qu'on avoit été obligé de répéter pluſieurs fois les purgatifs, pour ſuivre l'intention de la Nature.

Le même Médecin, dont il appartient, à tout autre qu'à nous, de louer l'exactitude dans l'Obſervation, & les Connoiſſances Médicales, pourſuivoit cette Conſtitution dans l'hiver ſuivant. Ces fievres prenoient pour lors le caractere de fievres catarrhales, dont les ſymptômes ſinguliers méritent d'être décrits plus particulierement.

Fievres ſynoques & catarrhales, ſingulieres.

Elles ſe manifeſtoient par un abattement général, par l'anxiété, le dégoût, les leipothymies: & quelques ſujets, d'une mauvaiſe Conſtitution, périrent dans ces premiers ſymptômes, & gangrénés dès le 4-5e jour. Bientôt il ſurvenoit à tous une enflure œdémateuſe des paupieres, du voiſinage de l'œil, de la face entiere. L'œdême gagnoit ſouvent les extrémités; mais il ſe manifeſtoit de préférence au bras droit. Tous encore ſe plaignoient d'une douleur vive, lancinante dans l'oreille droite, autour de laquelle la peau ſe trouvoit tuméfiée. Ils ſouffroient également tous de la poitrine: ils étoient fatigués d'une toux catarrhale, tracaſſante, inutile. Une diarrhée ſéreuſe, qui ne paroiſſoit point critique, accompagnoit ces accidens, & ſe ſoutenoit cependant dans l'état de la maladie, qui ne préſentoit aucun ſigne de coction. La fievre même ſembloit être une ſynoque ſimple, ſans exacerbations: les urines reſtoient crues & limpides, depuis l'inva-

ſion juſqu'au 20e jour. Vers ce terme elles précipitoient d'abord un nuage, enſuite un ſédiment blanc & louable. *Primaria hæc erant pepaſmi ſigna.* Mais la cauſe morbifique n'étoit point enlevée. Ce n'étoit qu'au 24e jour, qu'après des douleurs plus vives dans l'oreille, il en ſortoit un écoulement ſanieux qui jugeoit la maladie. Cependant cette ſuppuration n'a pas toujours été ſi indiſpenſable, qu'on n'ait pu y ſuppléer par les ſecours de l'Art.

Iere Obſervation. Une jeune Demoiſelle préſentoit, avec les autres accidens généraux, le bras droit prodigieuſement enflé. Mais elle touſſoit fréquemment : elle avoit beaucoup d'oppreſſion avec un mal de gorge, un étranglement ſpaſmodique qui la gênoit fort. Cet état fut ſuivi de la perte de la voix, qu'elle n'avoit pas encore recouvrée un mois après ſa convaleſcence. La bouffiſſure, jointe aux ſymptômes de gêne dans la poitrine, laiſſoient appréhender qu'il ne ſe fît une ſorte d'infiltration vers les poumons. Son Médecin lui conſeilla donc, avec inſtance, l'application d'un véſicatoire à la nuque. L'emplâtre ne fut poſé qu'au 18e jour. Son effet fut auſſi rapide, autant heureux qu'on en ait jamais vu. Le bras, le viſage & la tête déſenflerent : la poitrine devint libre. La malade n'éprouva plus de douleurs dans l'oreille, qui n'abcéda point.

Pourroit-on croire, nous demandoit notre Parent, qu'il y ait un temps de préférence, un moment marqué en quelque ſorte, pour l'application des épiſpaſtiques dans les catarrhes ? Ne les applique-t-on point ſouvent trop prématurément ou trop tard ? Certainement leur application, quoique tardive ici, reçut le plus grand ſuccès. En eût-il été de même dans les premiers ſeptenaires de la maladie ? Cette ſage réflexion nous engage à communiquer encore l'Obſervation ſuivante.

IIe Obſervation. Un Adoleſcent, frappé de la même maladie, reçut les véſicatoires du 12 au 14. Ils ne prirent que foiblement, & ne produiſirent aucun effet marqué. Au contraire ſa langue devint âpre, ſeche, & ne s'humectoit que par intervalles. Il rendoit de temps

en temps quelques gouttes de ſang par les narines. Aux accidens, communs à tous les autres, vint ſe joindre une éruption milliaire, cryſtalline, qui ſortit au 20e jour. Vers le 24 ſon pouls devint ſupérieur, avec des pulſations bien évidemment redoublées. Le Médecin attendoit une hémorrhagie ou une abondante excrétion muqueuſe, par les narines. Ce même jour l'abcès perça dans l'oreille.

M. Lépecq nous trace ſon plan de traitement général, qui conſiſtoit en boiſſons abondantes, adouciſſantes, apéritives, un peu béchiques. Quelques-uns ont uſé du quinquina; d'autres point du tout : & le ſuccès a été égal. Il ne purgeoit qu'après qu'on avoit vu les premiers ſignes de coction. Nous pourrions obſerver que la diarrhée y ſuppléoit. Mais, ce qui nous paroît plus remarquable, c'eſt qu'il employa quelquefois de légers aſtringens, *lorſque la diarrhée avoit épuiſé les forces, parce qu'elle s'oppoſoit au mouvement critique, qui devoit ſe faire par les organes ſupérieurs.*

Dès la fin de Février, & dans le mois de Mars, ces fievres reprenoient le caractere de *pleurétiques*, *catarrhales* & *angineuſes* : elles marquoient des exacerbations *ſubintrantes*. Mais elles portoient ſingulierement vers le foie, procuroient quelquefois la jauniſſe; & tous les malades reſſentoient des douleurs cruelles dans les jambes, avec un grand abattement. La ſaburre nichée dans les premieres voies en devenoit le foyer. Auſſi les évacuations bilieuſes, par le vomiſſement & par les ſelles, en furent-elles le remede aſſuré. Ces maladies n'étoient que des affections intercurrentes. Car la petite Vérole, qui ne laiſſoit pas d'être meurtriere, faiſoit la Conſtitution dominante.

En Juillet 1777, mois froid & pluvieux, on voyoit régner encore à Caen des fievres catarrhales, plus bénignes, peut-être à cauſe de la ſaiſon, avec douleur dans les mâchoires, dans tous les tégumens de la tête & du cou; quelquefois avec un mal de gorge. Leur criſe naturelle, facile & prompte, étoit la ſueur.

Angine gangréneuse, Epidémique.

Mais au mois de Juillet 1776, l'Epidémie des maux de gorge gangréneux, si communs alors dans la Province entiere, frappa dans le Quartier du Septentrion, sur les hauteurs de S. Gilles, & plus particulierement dans l'Abbaye des Dames de Sainte Trinité. Elle y fut véritablement épidémique, effrayante & rapide. Un ami, que je me fais gloire de nommer, M. Chibourg, Médecin honoré & chéri de ses Compatriotes, Membre de la Société de Correspondance, a bien voulu nous communiquer le Journal qu'il a tenu de cette Epidémie, & nous mettre dans le cas d'en publier l'invasion, les progrès & les suites.

Invasion de l'Epidémie.

Iere Observation.

La premiere personne qui en fut frappée dans l'Abbaye fut une Demoiselle, âgée de 18 à 19 ans, d'une Constitution délicate & très-irritable, d'un caractere vif & enjoué, ayant des regles habituellement médiocres, cloîtrée depuis 7 à 8 mois. Elle fut prise subitement, la nuit du 25 au 26 Juillet 1776, d'un mal de gorge violent : les amygdales étoient d'un rouge vif, & très-tuméfiées ; la difficulté d'avaler excessive, la fievre très-allumée. Il s'y joignit un étranglement spasmodique, qui fit craindre la suffocation.... Les saignées du bras & du pied, faites brusquement & réitérées plusieurs fois, les boissons aigrelettes, les gargarismes, les cataplasmes, &c. n'empêcherent pas à l'abcès de se former sur chaque amygdale, du 3 au 4e jour. Il s'ouvrit du 5 au 6, & dès-lors la malade fut sensiblement soulagée : tous les accidens se calmerent, la fievre devint très-modérée ; la peau, qui avoit été jusques-là brûlante & seche, devint molle & couverte d'une moiteur abondante, qui n'eut aucune odeur particuliere ; & qui ne fut accompagnée d'aucune éruption. La maladie fut terminée vers le 11e jour ; mais la convalescence fut longue & pénible.

Progrès de l'Epidémie : ses symptômes généraux.

Du 29 Juillet au 2 d'Août suivant, sont tombées successivement malades huit Religieuses, deux Converses, une Postulante, une Tourriere & cinq Servantes.

Des frissons irréguliers, une courbature générale, des maux

de tête, plus accablans que lancinans, l'inflammation & la tuméfaction des amygdales furent des accidens communs à toutes ces malades, & qui parurent dès le premier jour. La fievre étoit forte, les ſueurs abondantes, dès le ſecond jour. Le pouls n'en devenoit que plus fréquent & plus ſerré; la peau plus âpre & plus brûlante. Au reſte ces ſymptômes ne furent pas portés, chez toutes, au même dégré d'intenſité.

IIe Obſervation.

Madame des B.... âgée de 35 ans, d'une Conſtitution délicate & un peu bilieuſe, fut priſe le 31 Juillet, 8 à 10 jours après l'éruption de ſes regles. Des friſſons irréguliers, un mal de tête ſupportable, un léger mal de gorge, un foible mouvement de fievre furent le prélude de la maladie. Ces accidens n'empêcherent pas la malade de ſuivre le train ordinaire de ſes occutions, pendant les deux premiers jours; mais dès le troiſieme, les ſymptômes devinrent tout-à-coup effrayans. Il s'établit ſur les amygdales, ſur la luette, & ſur tout le voile du palais, une inflammation des plus violentes: les yeux étoient rouges & étincelans; la langue ſeche & charbonneuſe; le pouls exceſſivement ſerré, donnant plus de 140 pulſations dans une minute. Dès la fin du troiſieme jour de la maladie, les amygdales & les parties voiſines étoient déjà couvertes de boutons noirâtres, de bandes purulentes. Les ſueurs s'établirent alors, & furent abondantes: elles amenerent une éruption, partie *ſcarlatine*, partie *milliaire*. Ces ſueurs & cette éruption ne changerent rien à l'état du pouls, ni des autres ſymptômes. La peau, malgré ces ſueurs, reſta âpre & très-brûlante, la tête fut toujours libre; & il n'y eut aucun délire. Le ventre ne s'ouvroit que par le ſecours des lavemens.

On ne fit rien pendant les deux premiers jours, & la malade ne ſentit ſon état qu'au troiſieme. Trois ſaignées du pied, faites à quatre heures de diſtance, les lavemens émolliens multipliés, les boiſſons acides, un bouillon végétal n'apporterent aucun ſoulagement, & n'empêcherent pas l'inflammation de tourner

vers la gangrene. Dès-lors on appliqua trois véſicatoires, dont la ſuppuration fut abondante : le camphre, le quinquina, les acides minéraux, les gargariſmes appropriés, un régime entierement végétal, rien ne fut capable de prévenir les progrès de la gangrene ; & elle s'établit ſur toute l'arriere-bouche, aſſez profondément, pour qu'on pût en détacher des lambeaux de membranes. Le cataplaſme de Pringle, auquel on ne ſongea que vers le 9, parut procurer un ſoulagement prompt & ſenſible ; au moins, peu de temps après ſon application, les eſcarrhes ſe détacherent plus aiſément ; les petits ulceres parurent moins ſanieux. Le quinquina & les anti-ſeptiques, dont on avoit toujours continué l'uſage, eurent un ſuccès marqué : le pouls devint, par dégrés, moins fréquent & plus développé ; l'éruption ſcarlatine diſparut tout-à-fait vers le 12 ; les boutons milliaires blanchirent & s'écaillerent, & tous les accidens ſe calmerent. Enfin vers le 15, la malade parut entrer en convaleſcence, ſans avoir eu aucune évacuation critique ; ſi ce n'eſt tout au plus des urines légerement ſédimenteuſes, le 13 & le 14.

Cette convaleſcence a été très-longue & très-pénible. La malade ſe plaint, même encore très-ſouvent, d'un deſſechement & d'un déchirement dans la gorge, qui d'ailleurs paroît être dans l'état naturel.

IIIe Obſervation.

Madame Bros... eut des accidens beaucoup moins effrayans. Elle fut priſe, au matin du 30 Juillet, par de petits friſſons, un mal de gorge aſſez léger, une courbature, aſſez foible pour lui laiſſer ſuivre ſes exercices ordinaires, pendant toute la journée : elle ne reſta même au lit, le lendemain, que parce qu'elle étoit en ſueur. Dès ce jour-là même, la peau fut d'un rouge d'écreviſſe, & faiſant la chair de poule. Les maux de tête étoient foibles, l'inflammation de la gorge étoit légere, & n'attaquoit que les amygdales & la luette : ſa langue étoit très-rouge, mais humide ; ſa reſpiration libre, le ventre mou, le maintien naturel. Elle croyoit, elle aſſuroit qu'elle n'étoit point malade. Cependant

la peau, quoique couverte de ſueurs, devenoit très-brûlante ; le pouls reſtoit très-ſerré, avec des pulſations ſi fréquentes, ſi rapides, qu'on ne pouvoit les calculer.

Mais dans la nuit du 3[e] jour, la malade ſentit un mal de tête plus déterminé : elle vomit d'ailleurs des matieres bilieuſes. Ces circonſtances, & le retard des regles, déterminerent à une ſaignée du pied, qui fut faite au matin : deux heures après, on lui paſſa trois gobelets d'une décoction de tamarins, émétiſée, qui procurerent, par haut & par bas, 7 à 8 évacuations bilieuſes, mais de l'odeur la plus forte : elle vécut dans le jour de bouillons végétaux ; & elle prit très-exactement une quantité d'acides, variés ſous toutes ſortes de formes. Ce même ſoir, elle fut plus agitée, en rêvaſſant un peu, vers la minuit, malgré l'uſage d'un julep camphré, dont elle ne voulut avaler qu'une cuillerée : elle paſſa le reſte de la nuit aſſez tranquillement.

Le 4, au matin, elle étoit calme, & ſans aucune inquiétude, croyant toujours n'être point aſſez malade pour garder le lit. Cependant ſon pouls devenoit de plus en plus rapide & ſerré : elle avoit la peau très-brûlante, garnie d'une moiteur médiocre. L'éruption devenoit d'un rouge plus foncé, les yeux paroiſſoient pleins de ſang (on continua le même régime ; on redoubla l'uſage des acides minéraux : on propoſa des véſicatoires, qui ne furent appliqués que vers le ſoir). Elle paſſa la nuit du 4 au 5 à peu près comme la précédente. Quelques agitations, des rêvaſſemens, pendant une heure au plus, furent les ſeuls accidens, dont elle ſe plaignit le 5 au matin, qu'elle étoit aſſiſe dans ſon lit, avec le maintien le plus impoſant.

Sur les deux heures de relevée, elle tenoit encore une converſation ſuivie & raiſonnée, quand tout-à-coup on la vit priſe d'un accès de fureur, pendant lequel elle s'élança ſur un lit voiſin, où étoit couchée une Religieuſe malade. A peine remiſe au lit, elle fut travaillée de mouvemens convulſifs dans tous les membres, mais ſur-tout au viſage ; & après une demi-heure au-

plus, de secousses les plus violentes, elle mourut, dans le cinquieme jour de la maladie, âgée de 29 ans. Cette Dame étoit d'un tempérament sec, & assez fort, quoique sujette de temps en temps à des maux d'estomac, & à quelques accidens légerement scorbutiques, que l'usage du petit lait, altéré avec le sirop anti-scorbutique, faisoit toujours disparoître assez promptement.... Cinq à six heures après la mort, le cadavre devint, presque subitement, d'un brun livide, & exhala une odeur insoutenable, qui força de l'enterrer dès le soir même.

De toutes les autres malades, il n'y en eut que six dont les accidens furent graves; & assez graves dans la Touriere, pour qu'elle en mourût. Comme ces maladies eurent à peu près la même marche, & céderent au même traitement, il seroit inutile d'en rapporter le détail. On ajoutera seulement,

1°. Que la maladie n'attaqua guere que les personnes au-dessous de 35 ans.

2°. Que les sueurs & l'éruption ne diminuerent point les symptômes.

3°. Que l'*impetus* des humeurs ne parut se porter qu'à la gorge; au moins que la tête fut toujous libre, la respiration aisée, le ventre dans l'état naturel.

4°. Que les vésicatoires, appliqués malgré la contr'indication que pouvoit offrir la *serratilité* du pouls, ainsi que l'ardeur de la peau, ont paru faire du bien.

5°. Qu'on n'a point observé de crises d'aucune espece, qui ait terminé la maladie.

6°. Que du 4 au 23 Juillet, le Barometre qui avoit presque toujours été au-dessous de 28 pouces, remonta peu à peu & se soutint 2 à 3 dégrés au-dessus, pendant le reste du mois.

7°. Que le 23, le 26 & le 27 furent les seuls jours où le Thermometre de Réaumur, exposé au Nord, ait monté jusqu'à 20 & 21 dégrés au-dessus de o.

8°. Que depuis le 24, le vent souffla presque toujours du Nord.

9°. Que dans ce mois de Juillet, la Conſtitution humide fut la dominante, mais ſans aucun excès bien ſenſible.

10°. Que ce ne fut que le 31, que le Ciel, très-beau pendant toute la nuit, fut obſcurci, ſur les 4 heures du matin, par un brouillard très-épais, mais qui ne dura que 2 à 3 heures au plus; & qui fut diſſipé par un vent d'Eſt, ſi complettement, que ce jour fut très-ſerein & très-beau.

M. le Canu, Profeſſeur Royal en Médecine, également Membre de la Société de Correſpondance, nous a inſtruit que cette Epidémie de maux de gorge avoit pris ſon invaſion dans Caen, dès le printemps de 1776; que dans leur début ils étoient plus inflammatoires, & ſe terminoient ſouvent par la ſuppuration: mais que s'étant prolongés juſques dans l'automne de 1777, alors on les obſervoit plus enclins à la gangrene. Le Mémoire détaillé de cette Epidémie, que notre Confrere a fait parvenir à la Société de Correſpondance à Paris, nous diſpenſe de la ſuivre plus loin dans cette Contrée.

Portion Orientale de la Contrée.

II°. La portion Orientale de la Contrée de Caen, le véritable Canton de l'*Otlingua Saxonia*, ſuivant M. Huet, eſt compriſe entre la rive droite de l'Orne & la gauche de la Dive, du côté de la mer. Elle préſente, entre l'embouchure de ces deux rivieres, (étendue de deux lieues & demie) de vaſtes plaines ou dunes de ſable, qui ſont déſertes, & qui deviennent des marais ſalins à *Cabourg*, enſuite des herbages de bon pâturage, ſur les bords de la Dive; Canton où l'on voit *Robehomme*, paroiſſe qui ſe trouve entourée comme une iſle, & ſubmergée dans l'hiver. Mais entre cette vallée & celle de l'Orne, ſe préſente une belle plaine, fertile en grains, qui va gagner la vallée de *Mondeville* au Couchant; & qui tient, à l'Orient, aux bois de Troarn.

1°. Ce Canton, quoique ſes terres ſoient ſuffiſamment élevées & même dans un Climat ſec, voit cependant régner aſſez fréquemment les fievres d'accès, en automne; les printannieres y ſont moins ordinaires, & la dyſſenterie s'y fait toujours ſentir,

après les années de ſécheresse. Les voiſinages de la vallée d'Orne, & de celle de la Dive, ſont encore plus expoſés aux fievres intermittentes. Ainſi elles ſont endémiques dans la vallée de *Mondeville*, où j'ai obſervé en outre en 1767 des fievres pétéchiales vermineuſes : elles le ſont bien plus décidément à *Robehomme* & dans les marais de *Varaville*, de *Bures* & de Troarn, en partie couverts par le bois.

Troarn. On trouve ici le Bourg & l'Abbaye de Troarn, aſſis ſur la croupe d'un côteau qu'il ſurmonte en partie, ouvert à l'Oueſt ſur des bruyeres, protégé foiblement du Nord par une colline, ayant à l'Eſt les marais de *Saint Samſon*, derriere la Dive.

La plaine que nous venons de décrire n'eſt traverſée que par le vallon ſec & peu profond d'*Ecoville*, prolongé au Sud-Eſt juſqu'au *Marais des Terriers*.

Eaux Minérales de Touffréville.

On a découvert tout récemment, à 1500 toiſes au Nord-Oueſt de Troarn, & deux lieues à l'Eſt de Caen, une fontaine d'eaux minérales, qui ſourd ſur le revers d'une colline, adoſſée au Septentrion (Nord-Eſt) régnant ſous les bruyeres de Touffréville. Nous connoiſſons quelqu'un qui en a déjà fait uſage avec ſuccès, avant que ces eaux euſſent été ſoumiſes à l'analyſe ; & qui leur a reconnu une vertu purgative par excellence. Ce fut le haſard qui l'en inſtruiſit : il les a pris enſuite comme Médicinales, par le conſeil de M. Riboult, notre Confrere, qui leur avoit fait ſubir l'épreuve de la noix de gale, &c. --- La plaine où l'on trouve cette ſource eſt dans la plus heureuſe expoſition : nous avons lieu de croire qu'elle pourroit préſenter plus d'une ſource de cette nature.

Celles-ci ont été analyſées, avec les procédés ordinaires, par MM. Déliées & Deſchamps, Membres de la Faculté de Caen, & par M. Thierry, Démonſtrateur en Pharmacie, qui ont donné les plus grands ſoins à ce que leur analyſe fût exacte. Nous ne pouvons offrir que le réſultat abrégé de leurs expériences. « Les » eaux de Touffréville ſont claires, très-limpides, abſolument

» ſans couleur, ni odeur : elles n'affectent le goût que par une » légere ſaveur ferrugineuſe, ſans faire appercevoir aucune aſ- » triction. Plus froides & plus peſantes que les eaux diſtillées, » elles ne donnent aucune marque d'eſprit ou de *gas* : elles ne » ſont point acidules ; mais elles contiennent une quantité d'une » ſubſtance particuliere, que l'on doit regarder comme intermé- » diaire entre les terres calcaires & les alkalis fixes. » (C'eſt probablement la baſe du ſel d'epſom : eſpece de terre particuliere, connue ſous le nom de *magnéſie blanche*, *magnéſie des Allemands*, & diſſoluble à l'eau comme les ſels.) « Elles con- » tiennent du fer diſſous complettement, quoique dans ſon état » métallique ; de la ſélénite calcaire, en aſſez petite quantité ; » du ſel marin à baſe de *natrum* & à baſe terreuſe ; beaucoup » de ſel de Glauber. » Il eſt donc à préſumer que leurs effets médicinaux répondront à une auſſi heureuſe combinaiſon de principes ſalutaires.

2°. Sous Troarn ſe continue la chaîne Occidentale d'un vallon, qui vient du Sud par le Bourg de S. Silvain, d'où ſort la petite riviere de *Muancé*, qui paſſe ſous Argences, & va ſe jetter, au Septentrion, dans la Dive. S. Silvain.

Au printemps de 1764, le Bourg d'Argences eſſuya une Maladie Epidémique, fort meurtriere. Pluſieurs furent enlevés en 48-72 heures ; & ceux-ci étoient ſaiſis par une douleur fort vive au petit doigt de la main gauche : douleur qui ſe propageoit le long du bras, & leur procuroit bientôt le délire : le doigt auriculaire marquoit les apparences du ſphacele, avant la mort. (Ainſi Criton, de Thaſe, fut attaqué, tout d'un coup en marchant, d'une vive douleur à l'orteil, avec fievre aiguë, & mourut le lendemain dans un délire furieux. *Malad.* Popul. l. 2.... Voyez encore l'hiſtoire de *Phalacrus* de Lariſſe ; de la niece de *Témenus.*) Le ſang de ces malades étoit entierement diſſous, au rapport des Chirurgiens. La plupart des malades étoient cependant ſaiſis par une violente douleur au front, avec oppreſſion Argences. Maladie Epidémique-maligne dans ce Bourg en 1764.

& délire. La fievre ne paroiſſoit pas conſidérable ; le pouls reſtant ſerré, petit, peu fréquent : mais la ſoif étoit extrême ; la chaleur & l'ardeur de la peau la plus conſidérable ; la reſpiration entrecoupée, avec des ſoupirs. On leur voyoit des ſueurs partielles de peu de durée : aucun n'eut d'éruption : ils mouroient ſuffoqués avant le 7e au plus tard. L'Epidémie n'eut que peu de ſemaines de continuité : elle enleva tous ceux qu'elle frappa. Je tiens ces faits des Chirurgiens du Canton.

Une lieue au-deſſus de la jonction du *Muancé*, avec la Dive, vient également s'y confondre, ſous *Cléville*, la riviere de *Laiſon*, groſſie preſque à ſon embouchure par le ruiſſeau d'*Héritot*. Celle-ci parcourt un long vallon, qui ſemble prendre ſon origine dans les bois de l'Abbaye de Villers, ſous les bruyeres de *Noron*, au Nord-Oueſt de Falaiſe, avec la ſource de ſa riviere, qui ſe trouve bientôt groſſie par le ruiſſeau le *Caſſiſi*, paſſe ſous *Bonz*, dans la direction du Sud au Nord. Le vallon tourne enſuite vers le Nord-Eſt, va gagner *Ernes*, prolonge ſa chaîne ſous *Canon*, par *Croiſſanville ;* & ſe termine à la vallée de la Dive, près les marais d'*Hernetot*.

3°. La partie Orientale, en s'avançant vers le Midi de la Contrée, où ſe doit trouver le Canton appellé *Otlingua Harduini*, préſente encore, ſur les bords de la Dive, une chaîne de côteaux qui ſuit la direction du Nord au Sud, vient gagner le Bourg de Mézidon, ſitué en plaine, voyant la riviere au Levant ; & ſe continue ſous S. Pierre-ſur-Dive, par le *Pont-de-Jorre*, pour gliſſer ſous le groupe des montagnes, appellées le *Mont-d'Airaines:* elle tourne enſuite, de l'Eſt à l'Oueſt, par *Damblainville*, forme ici la portion Septentrionale du lit de la riviere d'*Ante*, & ſe termine enfin à S. Laurent *de Vaton*, ſous Falaiſe, dont nous nous occuperons inceſſamment.

III°. Le territoire ou Climat de Falaiſe, qui termine la Contrée au Midi, en touchant d'un côté l'Hyeſmois, à l'Eſt ; le pays de Houlme, à l'Oueſt ; & la Contrée du N°. IX. la plus Méridionale

de la Province, au Sud, préſente encore pluſieurs vallons, que nous avons décrits, en aſſignant les bornes de la Contrée de Caen. Dans cette eſpece de cul de lampe, qui la termine, on voit des plaines coupées de vallons ; de grandes bruyeres ſeches, des rochers & des bois : l'Abbaye *de Vignats*, celle de *S. André ;* les bois de la *Briarderie*, ceux de *Cordey ;* ſes bruyeres, ainſi que celles de *Roſnay ;* & des falaiſes ou rochers très-multipliés, en ſe rapprochant de la Ville.

1°. Falaiſe, Ville ſi renommée par ſa Foire de Guibrai, renferme plus de quinze mille Habitans, en réuniſſant ceux des Fauxbourgs. On lui donne ordinairement la forme d'un vaiſſeau, dont une des extrémités ſe trouve plus élevée que l'autre, mais ſi peu, que la pente en devient preſqu'inſenſible, dans la direction du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Entourée de vallons profonds, juſqu'à plus de moitié de ſon enceinte, elle eſt aſſiſe en partie ſur la croupe des rochers, qui lui donnerent ſon nom : on la voit cependant en plaine, du côté de l'Eſt & du Sud. Elle eſt encore ouverte, depuis l'Orient d'été juſqu'à peu près au Couchant d'hiver, les montagnes qui la défendent vers ces différens points en étant éloignées de mille toiſes, & peu exhaucées. Son aſpect à l'Orient eſt très-riant, parce que la Ville ſe trouve de niveau à la plaine, très-fertile en bleds & en orge. Ces terres ſont légeres, faciles à labourer, & l'eau les pénetre aiſément. Au Sud-Oueſt, on voit une chaîne de rochers très-eſcarpés, beaucoup plus élevés que la partie ſupérieure de la Ville, qui doivent la priver du Soleil de ſix heures, en été. La portion du Nord-Oueſt forme un amphithéatre de terraſſes & jardins : le Septentrion eſt à découvert, la Ville étant poſée ſur une éminence qui regarde le Nord ; de maniere cependant qu'elle incline vers le Sud-Sud-Oueſt. Dans la direction de l'Oueſt, vient ſous Falaiſe un vallon qui porte le ruiſſeau *Guigolet*, réuni à la riviere d'Ante. Les terres & plaines du Couchant, ſont en partie des bruyeres, (telles ſont celles de *Noron* & de *Martigny*, au-deſſus du Val d'Ante)

Falaiſe : ſon aſpect, ſa deſcription, &c.

& en général des terres froides, ſtériles, argilleuſes, & retenant l'eau, qui les pénetre très-difficilement. On ſe ſert de chaux vive pour les féconder; la récolte s'y fait fort tard : elle conſiſte principalement en ſarraſin, qui fait la nourriture des Habitans de ce Canton du Couchant.

Cette Ville ne manque point d'eaux, pour l'uſage domeſtique. L'eau eſt tirée d'une ſource, qui a été couverte, à demi-lieue de la Ville; & y eſt apportée, de ce réſervoir, par des *canaux de plomb*, qui entretiennent pluſieurs fontaines dans les différens quartiers: elle eſt réſervée dans des baſſins de pierre griſe, pour les différens uſages de la vie; & l'excédant ſert à nettoyer & emporter les immondices, en ſuivant la pente naturelle que nous avons décrite, les principales rues étant preſque paralleles, & plus dirigées du Nord au Sud, que de l'Eſt à l'Oueſt. La qualité de ces eaux peut paſſer pour être bonne: elles diſſolvent aſſez bien le ſavon, & cuiſent promptement les légumes. Cependant on trouve hors de la Ville une autre ſource, qui poſſede ces qualités plus éminemment; & dont il nous ſemble que les Citoyens devroient préférer l'uſage dans leurs boiſſons, ne fût-ce que par rapport aux canaux de plomb, toujours dangereux, puiſque les eaux de ſource contiennent inévitablement un peu d'acide vitriolique, ſous la forme de ſélénite. Ne ſeroit-ce point à cette cauſe qu'on pourroit attribuer en partie les coliques de Falaiſe, Maladie Endémique en cette Ville, ſur laquelle nous reviendrons avant de quitter cet article? On croit communément qu'il pleut beaucoup plus à Falaiſe que dans les Villes des Cantons voiſins: mais il n'y reſte point d'eau ſtagnante.

Le Peuple de cette Ville eſt, comme en beaucoup d'autres, fainéant, ivrogne, adonné à la crapule, & ne travaille que pour ſatisfaire aux beſoins de la vie. Il ne connoît d'autre boiſſon que le cidre, le poiré, l'eau-de-vie du Pays. Chez les Bourgeois aiſés, & ſur-tout chez les perſonnes de condition, les tables ſont bien ſervies. L'Habitant de Falaiſe eſt même plus ſenſuel &

plus délicat ſur le choix des mets, que gourmand & mangeur. Le plus grand nombre ſe contente d'un repas : on préfere ordinairement le dîné ; beaucoup d'autres ſoupent, & dînent peu.

M. de Glatigny, Médecin, qui a joui, pendant toute ſa vie, de la plus grande célébrité dans ce Canton, nous apprit en 1764, que depuis l'année 1743 il voyoit conſtamment régner à Falaiſe une colique endémique, dont nous croyons devoir rapporter les ſymptômes. » La colique de nos Habitans s'annonçoit, dit-il, par un dégoût, un épaiſſiſſement de la ſalive, une peſanteur d'eſtomac : quelques jours après ils éprouvoient une anxiété vers l'épigaſtre : ils y ſentoient une pulſation incommode : le ventre devenoit pareſſeux. Il ſurvenoit quelques nauſées ; bientôt des vomiſſemens énormes ſe déclaroient & exprimoient des matieres jaunes, verdâtres, dont le fond reſſembloit à de l'ardoiſe broyée avec de l'huile. Le ventre ſe reſſerroit totalement ; les urines ſe ſupprimoient ou couloient avec peine ; les rots, les vents, le hoquet accompagnoient plus ou moins les éroſions convulſives du ventricule. Le pouls étoit ſouvent naturel, quelquefois un peu tendu, rarement fébrile. Il n'y avoit ni rétraction du ventre, ni tenſion douloureuſe au toucher, même à la région ombilicale, où le mal ſe fixoit particulierement (le contraire n'arrivoit pas une fois ſur quatre.) La maladie ſe terminoit heureuſement par des évacuations bilieuſes & fétides. Si ces ſecours manquoient, il ſurvenoit des convulſions épileptiques ou la paralyſie des mains .... & le fond du mal ſubſiſtoit, partagé entre le ventre & les membres paralytiques. Les convulſions faiſoient plus décidément ceſſer les douleurs d'entrailles ; mais elles entreprenoient la tête d'une ſorte d'étonnement imbécille, revenoient inopinément & ſans regle, & ſe terminoient preſque toujours par la mort. »

Coliques endémiques à Falaiſe.

M. de Glatigny a penſé que cette colique étoit ſimplement végétale, & qu'elle dépendoit de la mauvaiſe qualité du cidre, ſur-tout quand il étoit maigre (comme quand le tonneau eſt

Lettre de M. de Glatigny, D. M. à M. Dubois, Médecin

de Paris. Journ. de Médec. Novembre 1764.

vers sa fin) ou mélangé, comme il l'est souvent au cabaret. Alors il donnoit plus sûrement la colique. Son jugement étoit spécieusement autorisé par celui d'Huxham, qui avoit attribué aux cidres verds & piquans la Colique Epidémique des Damnoniens en 1724. --- Le temps & l'Observation ont cependant démontré, comme l'avoit soupçonné le célebre Auteur de l'*Examen du Livre* de M. Tronchin *sur la Colique de Poitou*, que les particules métalliques & le plomb, dont les pressoirs des Damnoniens se trouvoient revêtus, étoient la cause la plus certaine de cette colique. Les recherches & l'attention de M. Barker ont confirmé les soupçons bien fondés de M. Bouvart *, aujourd'hui Président illustre de la Société Royale de Correspondance. Ne pourroit-on point présumer ici qu'une cause à peu près semblable, ou l'usage abusif d'introduire la céruse dans les cidres, pour en accélérer la fermentation, eût produit ces coliques si fréquentes & si longues? Ne pouvoit-il point également arriver, qu'un peu plus d'attention dans l'examen des eaux de Falaise, leur analyse & l'observation, fixée sur leurs effets, eussent pu y faire découvrir une cause de cette nature: cause mal-faisante, moins souvent mise en action à la vérité, parce qu'il est rare que l'eau serve de boisson aux Habitans de cette Ville, & dont la présence ne se feroit manifestée que dans les cidres coupés avec l'eau, sur-tout vers la fin du tonneau? Il est vrai que M. de Glatigny paroît avoir ignoré, que les canaux souterreins des fontaines étoient de plomb. « Les eaux de Falaise, nous dit-il, sont crues, froides, dures, peu éloignées de leur source, & coulent par des canaux qui les cachent au Soleil. » C'est M. Bourget, Docteur instruit, pratiquant également la Médecine avec distinction en cette Ville, qui nous apprend que ces canaux sont de plomb. Nous n'ignorons cependant point que les Chymistes ont cherché à nous rassurer sur le danger des canaux de plomb; en ce que, comme nous l'avons déjà dit, la sélénite forme bientôt avec les terres des eaux, qui coulent dans ces

* V. dans cet Examen la Note (*a*) de l'Avant-Propos.

ces canaux, une croûte séléniteuse qui leur sert d'enduit. Ainsi le danger n'est que dans les premiers temps de la rénovation du plomb. Au moins, dirons-nous, y aura-t-il un danger réel toutes les fois qu'on aura des canaux récemment placés, ou nettoyés, ou soudés de nouveau. D'ailleurs, comment pourroit-on attribuer simplement à la verdeur des cidres une colique, qui régna pendant vingt années consécutives; qui présentoit les symptômes essentiels de la colique minérale, qui se terminoit souvent par la mort, quand on avoit manqué l'*à propos* des secours? Puisque, d'un autre côté, le cours d'une vingtaine d'années ne permet pas d'en chercher la cause dans une suite d'intempéries ou de Constitutions, propres à produire la colique.

Le premier de ces Médecins avoit encore observé la colique bien décidément métallique, régnant épidémiquement dans la Maison des Ursulines, dont la cause évidente étoit le verd-de-gris. » Les symptômes étoient bien plus graves : plusieurs vomissoient ou crachoient du sang, la fievre devenoit considérable : la poitrine étoit serrée, avec des angoisses insupportables. » On ne dit point que la rétraction du ventre fût constante & plus manifeste que dans l'autre espece : symptôme que M. Bonté a toujours regardé comme *pathognomonique* de la colique de *Poitou minérale*, encore bien que nous pensions que celle qu'on appelle *végétale*, & que la vraie colique *bilieuse*, la *colique verte* de Rouen, puissent aussi se l'approprier, dans plusieurs circonstances.

Mais si celle-ci fut plus grave & plus violente dans son attaque, ne sçait-on pas que l'effet du verd-de-gris est plus prompt, plus actif & plus effrayant que celui du plomb?

Vers l'année 1737, la maladie, qu'on a nommée en Normandie la *milliaire*, faisoit de grands ravages à Argentan; & elle les continua plusieurs années de suite. Mais elle parvint à Falaise, qui se trouve vers le Nord-Nord-Ouest de cette premiere Ville, à 5 lieues de distance, seulement en 1740. On dit qu'elle y fut apportée par un riche Marchand de Bœufs, qui resta ma-

Epidémie meurtriere à Falaise en 1740.

Introduction de la milliaire en cette Ville.

lade à l'Auberge de la *Trigale*. M. le Got, Médecin de grande réputation, viſita le malade, & lui trouva des puſtules qu'il ne connoiſſoit point. Sa prudence lui fit appeller des Médecins d'Argentan, qui reconnurent leur milliaire, & conſeillerent les ſudorifiques (traitement unique alors dans leur Ville) : le malade mourut. Bientôt la contagion ſe communiqua, à un tel excès, qu'on compta cent morts en moins de deux mois. Ses effets étoient ſi prompts, que quelques-uns mouroient en 10 & 12 heures, avec des ſymptômes de gangrene, ayant les bras & la poitrine couverts de taches noirâtres & pourprées, qui formoient à la fin des ecchymoſes, de la grandeur d'un écu de ſix livres : les autres ne préſentoient que les puſtules milliaires, mêlées le plus ſouvent avec les taches pourprées. Enfin après de grands ravages, la maladie diſparut & quitta ce Canton juſqu'en 1758.

A cette époque, elle ſe réveilla, avec beaucoup de violence, à demi-lieue au Couchant de la Ville, dans la paroiſſe de *Noron*, dans celles de *Villers-Canivet* & de la *Pommeraye*, au Nord-Oueſt ; la derniere à quatre liues de Falaiſe. Elle y fut très-meurtriere, & l'eût été bien davantage, ſans les ſecours de M. le Got, qui fit valoir ſa méthode de traitement contre les maladies putrides, & l'employa avec le plus grand ſuccès. Nous puiſerons dans la copie du Mémoire, envoyé par ce Médecin au Miniſtre, la deſcription, au moins les principaux phénomenes de la maladie. Rien n'égale la ſimplicité avec laquelle il eſt écrit. On nous informe que ce petit Mémoire fut couronné & regardé alors comme l'ouvrage d'un Praticien conſommé.

Epidémie à Noron, Villers-Canivet & la Pommeraye, en 1758.

» Dans le fort de ces maladies, il s'en eſt trouvé qui ont été pris par le doigt ; d'autres par la main ; quelques-uns par des maux d'eſtomac, avec ſyncope : d'autres enfin par de grands maux de tête ; & c'étoit le plus grand nombre. Nous eſtimons que la maladie conſiſte en une fievre *milliaire-putride & inflammatoire*, dont l'éruption ne nous paroît que ſymptômatique, parce qu'ayant été appellés dès le commencement de la maladie,

les remedes convenables une fois administrés, nous avons vu peu de pustules, & même chez quelques-uns point du tout.... & nous avons observé que grand nombre de ces malades rendoient des vers, vivans ou morts. Il y en a eu qui l'ont portée debout (l'éruption milliaire), sans fievre... Les autres, au contraire, sont attaqués d'une *fievre ardente* avec beaucoup d'ardeur à la peau, des sueurs symptômatiques, des pustules rouges & blanches, le délire & la phrénésie. Si ceux-ci ne sont point secourus promptement, ils périssent en 10 ou 12 heures : accablés ordinairement sous le poids des couvertures, & brûlés par les cordiaux les plus incendiaires. Nous en avons vu quelques-uns qui ayant été saignés du bras & du pied, à plusieurs reprises, n'en ont pas moins essuyé de grandes hémorrhagies, qui les ont tiré d'affaire.... Il est d'observation que la frayeur en a fait périr plusieurs. Mais dans la paroisse de *Villers-Canivet*, trois ou quatre des premiers pris, sont morts en 12-14 heures. » Le traitement de M. le Got contre les fievres épidémiques-putrides, & la méthode qui lui a acquis sa réputation, consistoit à faire pratiquer la saignée au bras & au pied, à administrer l'émétique immédiatement après la saignée, faisant prendre le même soir une potion calmante, avec le sirop diacode : continuant au surplus les évacuations du ventre tant que les déjections étoient de *mauvaise qualité ;* & sa tisanne avec la chicorée, la bourrache, étoit constamment aiguisée par le sel de Glaubert.

2°. De son côté M. Bourget nous assure que la milliaire est plus souvent *critique* que *symptômatique* dans le Canton de Falaise. Cependant le même Docteur n'a pu nous communiquer des Observations exactes & suffisantes pour prouver cette assertion. Au contraire on verra dans la description de plusieurs Epidémies, dont nous donnerons une apperçue d'après ses descriptions, qu'il dit l'avoir rencontrée symptômatique.

En 1772 il régnoit assez généralement dans ce Pays une fievre continue-putride, de la nature des fievres vermineuses, qui *Epidémie des Monceaux en 1772.*

ne produisit pas de grands ravages. Mais elle devint véritablement épidémique, au printemps, dans la paroisse de *Perteville* (au Sud-Est de Falaise) au Hameau des *Monceaux*. Ce Hameau est composé de quinze ou seize maisons, rangées sur deux lignes paralleles, & séparées par un ruisseau d'eau claire, dont une grande partie est arrêtée & rendue stagnante pour faire rouir le chanvre & arroser le fumier, entassé devant la porte de chaque Habitant.

Le premier malade avoit ressenti d'abord de violens maux de tête, auxquels avoient succédé une profonde rêverie, un délire sourd, l'air embarrassé, & un changement si extraordinaire dans la figure, que plusieurs le croyoient ensorcelé. Au sixieme jour la peau étoit seche sans être brûlante, le pouls étoit petit, irrégulier : on remarquoit des soubresauts dans les tendons. Il avoit la langue seche & une diarrhée bien établie. Il avoit été saigné plusieurs fois, & on n'avoit employé d'autres médicamens qu'une tisanne de chiendent. M. Bourget ordonna la décoction de tamarins avec le tartre stibié, & les mouches. -- Le ventre continua de couler largement : mais la langue resta seche & noire jusqu'au 30. Alors le malade rendit plusieurs vers dans les selles, & elle s'humecta. On ajouta le *semen contrà* aux tamarins ; & il en jetta plus d'une trentaine, tous lombricaux. La croûte brunâtre de la langue s'enleva : le malade fut purgé & entra en convalescence. Il ne lui restoit que l'insomnie. Un Chirurgien s'avisa de lui ordonner une forte dose d'opium, qu'il avala à onze heures, & il mourut empoisonné à deux heures.

La maladie se répandit promptement : elle en attaqua dix-sept en peu de jours. On eut occasion d'en observer les progrès, l'état & le déclin. Il y eut jusqu'à quatre femmes malades au même instant dans une seule maison. Une de celles-ci arracha de sa bouche trois lombrics vivans.

En général ils étoient pris par des frissons irréguliers, suivis de mouvemens de chaleur ; & bientôt après de maux de tête,

de douleurs dans les reins, dans les jarrets & les mollets. Ils éprouvoient des coliques & des nausées, & restoient dans cet état 4, 5, 6 jours au plus : leur langue alors devenoit brune, le pouls, dur auparavant, devenoit petit, concentré, inégal. La diarrhée survenoit, & quelques-uns rendoient des matieres écumeuses. Après le 20, la langue se noircissoit de plus en plus, & les malades restoient assoupis, insensibles ; ayant la bouche ouverte & le regard fixe, sans rien dire, à moins qu'ils ne fussent vivement secoués. Interrogés sur leur état, ils répondoient qu'ils se trouvoient bien. Quelques-uns cependant marquoient un délire obscur ; --- & malgré l'extrême sécheresse de la langue & de la peau, il falloit les faire boire de force. -- A cette même époque ils devenoient généralement sourds ; &, la diarrhée continuant, ils rendirent tous un si grand nombre de lombricaux, qu'ils sembloient être la proie des vers. Quelques-uns furent guéris après 40 & 50 jours ; mais la plupart gardoient le lit jusqu'après 60. -- On ne peut soupçonner d'autres crises que la surdité & la diarrhée chargée de vers. Il ne mourut exactement que celui qui avoit avalé le bol narcotique.

Dans son traitement, M. Bourget n'en fit saigner aucun : il ne nous paroît pas qu'il les ait fait vomir à dessein. Les lavemens & les pédiluves étoient les premiers médicamens administrés. Ensuite la tisanne de tamarins avec 1 ou 2 grains d'émétique par pinte. L'eau de veau, chargée de sucs d'oseille & de laitue, le *serum lactis*, épuré du lait caillé, pour boisson. Le quinquina uni aux tamarins dans le progrès de la maladie ; les vésicatoires à tous, & quelques minoratifs. Il ne laissa pas d'en mourir dans plusieurs Paroisses voisines, où l'on ne suivit point cette méthode de traitement.

L'année suivante, la même maladie commença ses ravages dans la paroisse de *S. Pierre du But*, au Sud de Falaise (à 1500 toises de distance de la Ville) : lieu situé près d'une colline tournée vers le Sud, dont la chaîne dirigée de l'Ouest au Nord-

La même à S. Pierre du But en 1773.

Eſt, forme en partie le lit de la riviere de *Gué-Pierreux.* On trouve auſſi à peu de diſtance un terrein marécageux, capable de fournir beaucoup d'exhalaiſons, dans les temps chauds & humides. Il y a de l'eau coulante & ſtagnante. Les Paroiſſiens ſont d'ailleurs fort pauvres. L'invaſion de la maladie s'annonça au mois de Mars, & elle ne ceſſa qu'à la fin de l'automne. Peu d'Habitans furent épargnés; mais peu en moururent. M. B. qui commença l'Epidémie, qu'il avoit prévue à la tournure des préliminaires, & qui l'annonça, mais qui n'en ſuivit ni les progrès ni la terminaiſon, n'y remarqua que très-peu de différence de celle des Monceaux. Ici les malades rendoient les vers beaucoup plutôt, & quelques-uns eurent la milliaire, qui en enleva quatre.

Epidémie de Beaumais & de Crocy en 1772 & 1773.

Péripneumonies maſquées, véritables fievres ardentes exanthémateuſes.

3°. Depuis la fin d'Octobre 1772, & pendant l'hiver ſuivant, on vit régner dans les paroiſſes de Beaumais & de Crocy * une Epidémie de *fievres putrides-milliaires*, fort déſaſtreuſes : mais elles marquerent deux nuances bien caractériſées. -- La maladie ſe manifeſta d'abord ſous l'aſpect de vraies pleuréſies & péripneumonies. La dureté du pouls, la toux ſeche avec des crachats ſanguinolens, la douleur de côté en imposerent. On ſaigna beaucoup : une boiſſon mucide & délayante, les loocs huileux furent prodigués, & les deux premiers malades périrent, les 8 & 9, couverts de taches pourprées, mêlées d'exanthêmes cryſtallins.

En très-peu de jours la maladie étendit ſes progrès. Le quart des Habitans de Beaumais en fut attaqué. On en compta enfin plus de 130 : mais bientôt la marche & les ſymptômes antérieurs

* La paroiſſe de Beaumais eſt dans la plus belle expoſition poſſible, à l'Orient de Falaiſe, & à deux lieues de diſtance, dans un vallon où coule la riviere de Dive, qui la traverſe dans toute ſa longueur, ſans lui laiſſer aucunes eaux ſtagnantes. Celle de Crocy, qui lui eſt contiguë, ſe trouve au confluent du vallon de la Filaine & de celui de la Dive, à la jonction de la premiere de ces rivieres avec la derniere, dont nous avons parlé précédemment. Le terrein de Crocy eſt plus couvert, plus inégal, & préſente des eaux croupiſſantes. Ces deux Paroiſſes contiennent chacune au moins 500 Habitans : 34 moururent à Beaumais, & ſeulement 14 à Crocy.

ſe changerent en une fievre ardente-phrénétique : il ne s'y préſentoit plus d'accidens du côté de la poitrine. Ils étoient ſaiſis de l'horreur fébrile, à laquelle ſuccédoit la fievre ardente, accompagnée très-précipitamment de violens maux de tête & du délire. Quelques-uns devenoient furieux, & ne ceſſoient de l'être juſqu'à l'inſtant de la mort, qui arrivoit dès le 1[er] jour, plus ſouvent le 2, 3 & 4[e]. Ils ne paſſoient point ce terme. On ſe rappelle un homme d'une taille & d'une conſtruction athlétique de 38 à 40 ans, qui vit enlever ſon frere que lui ſeul avoit gardé. Il fut ſaiſi vivement & de douleur & du coup de la maladie, qui le frappa à trois heures du matin : il mourut le même jour, à une heure & demie après-midi, dans la phrénéſie la plus effrayante.

Mais quelques autres tomboient dans une rêvaſſerie avec délire plus tranquille, & ils mouroient plus tard que les phrénétiques. Ceux-ci étoient couverts dès l'invaſion d'une ſueur fétide, ſuivie d'une éruption de puſtules cryſtallines autour du cou & des clavicules. Les carotides paroiſſoient ſe ſoulever à chaque pulſation; leur pouls, dans cet état, reſtoit ſouvent fort régulier. Deux Médecins l'obſerverent tout-à-fait naturel à un malade qui mourut au bout d'une heure & demie : ils en avoient auguré de même. Malgré la ſueur, la peau étoit brûlante, & communiquoit au tact une chaleur mordicante & déſagréable. Le ventre ſe météoriſoit aſſez promptement ; mais pluſieurs le conſerverent aſſez mollet & preſque naturel. -- Les urines étoient crues & parfaitement limpides dans les premiers jours : du 4 au 6-8 elles devenoient louches & ſuſpendoient un nuage huileux, *ſub formâ ſtupparum*, & quelquefois un peu laiteuſes. Mais s'il s'y trouvoit un ſédiment blanc, abondant, fût-il même un peu briqueté dans ſa partie inférieure, les malades étoient hors de danger. On n'obſerva de taches pourprées qu'aux premiers malades. Dans le progrès, & ſur la fin de l'Epidémie, l'éruption milliaire paroiſſoit en partie rouge, en partie cryſtalline : ſa durée à la

peau étoit de 4-5-6 jours, enſuite l'épiderme s'écailloit. M. Bourget en a vu pluſieurs qui avoient le corps couvert de grains milliaires pour la ſeconde & troiſieme fois de ſuite : ceux-ci la portoient de bout. (Ne ſont-ce donc point ici des éruptions *critiques?*) Cependant on ajoute immédiatement après : l'Epidémie en queſtion ne nous en offrit que de *ſymptômatiques*. C'eſt ce qui en impoſa aux Payſans ; & cette erreur en précipita pluſieurs au tombeau, parce qu'ils les exténuoient de ſueurs, pour *pouſſer l'humeur à la peau*.

Au reſte cette Epidémie n'épargna ni les femmes, ni les enfans au-deſſus de ſept ans. Un ſeul vieillard en fut attaqué, & s'en tira ; mais du nombre des nourrices, des femmes groſſes ou en couches, il ne s'en ſauva qu'une ſeule. En général la Conſtitution Epidémique étoit telle, qu'après cinq jours, on étoit preſqu'aſſuré de guériſon : (nouvelle raiſon pour croire qu'il y eut des milliaires critiques, puiſque l'éruption, qui ne ſe faiſoit point certainement dans les 24 heures, prenoit au-delà de ce terme de durée.) Il ne mourut après le cinquieme jour que ceux qui ſe donnerent des indigeſtions : & dès le 7-9 ils entroient en convaleſcence.

On devoit regarder comme un très-mauvais ſigne une ſorte de crachottement convulſif, qui leur arrivoit, ſur-tout après avoir bu : ils gardoient ſouvent le bouillon dans leur bouche, & le crachoient enſuite au viſage des aſſiſtans. Leur langue, peu chargée, paroiſſoit ſouvent tremblotante, ainſi que la levre inférieure. Le plus grand nombre étoit tourmenté de flatuoſités, auſſi-tôt après avoir avalé quelque liquide. Pluſieurs cherchoient à mordre & à frapper. Cependant on n'a point remarqué qu'ils aient rendu de vers.

La méthode de traitement n'eſt ici rien moins que certaine. M. B. ſe plaint de n'avoir pu faire ſaigner au pied les phrénétiques : pluſieurs étoient morts après les ſaignées du bras ; il n'en fallut pas davantage pour détourner la confiance des Payſans.

Ce

Ce Médecin paſſa la caſſe aiguiſée à tous ceux qui voulurent bien l'appeller au commencement, & ſe rendre dociles : il ne perdit que deux de ſes malades ; mais le plus grand nombre ſe conduiſit ſans conſeils.-- Nous avons lieu de croire que nos Compatriotes ſçauront gré à M. Bourget du zele qu'il a montré dans le cours de ces Maladies Epidémiques & des détails vraiment intéreſſans qu'il nous a communiqué. C'eſt avec un ſenſible plaiſir que nous avons vu la Société Royale admettre ce Docteur au nombre de ſes Correſpondans.

4°. Au Nord-Oueſt de Falaiſe, à demi-lieue des bruyeres de *Noron*, commence le cours de la riviere de *Laize* avec ſon vallon, qui ſe porte du Sud au Nord par *Urville*, pour gagner le Bourg de Bretteville-*ſur-Laize*, aſſis en un vallon peu profond & étroit, ouvert au Sud, couvert au Couchant, protégé en partie du Nord & Nord-Eſt. La riviere ſe porte enſuite vers l'Oueſt, où elle a laiſſé la forêt de Cinglais & l'Abbaye de *Barberie*, pour retourner dans ſa premiere direction, ſe jetter dans l'Orne, après avoir paſſé dans le Val de Laize, ſous des carrieres de marbre.

Bretteville-*ſur-Laize.*

Là, ſe trouve, à l'extrémité d'un court vallon qui ſe perd dans la plaine à l'Orient, la paroiſſe de *Fontenay-le-Marmion*, qui vit régner, dans l'automne ou hiver de 1770 à 1771, une milliaire épidémique & déſaſtreuſe. Deux de nos Confreres de Caen y furent envoyés, & en arrêterent les progrès. Laiſſons-leur le ſoin & la gloire d'enrichir l'Art des Obſervations qu'ils en auront recueilli. Nous ſçavons que l'éruption y paroiſſoit eſſentielle & ſouvent critique : nous n'en fûmes cependant inſtruits que par des aſſertions générales. C'eſt à ceux qui ont vu qu'il appartient de prononcer ſur les faits.

IV°. La vallée de Neuvy, que ſuit la riviere de *Baize*, en paſſant par les *Ils-Bardel*, pour ſe rendre à celle d'Orne, comme nous l'avons dit précédemment, ne nous a rien offert de particulier. Depuis cette jonction, la vallée d'Orne deſcend en

Pont-d'Ouilly. ſerpentant par le Pont-d'Ouilly, qui touche à la riviere au Couchant, couvert de l'Eſt & du Nord-Nord-Eſt par des montagnes.

Sa direction principale ſe continue toujours du Sud au Nord vers Harcourt, en préſentant nombre de ſinuoſités & de cavités profondes. Ce Canton, compris entre l'Orne & Laize, offre un terrein fort inégal, dont tous les vallons ſont arroſés par leurs ruiſſeaux; & les plaines ſont peu fertiles, ſi ce n'eſt en menus grains & ſarraſin. On y voit les bois d'*Angoville-S. Clair*, & la haute montagne de *S. Clair la-Pommeraye;* le Bois-Halbout, Bourgade en plaine, & les bois de *Grimbos*, contigus à la forêt de Cinglais.

Harcourt : expoſition de ce Bourg, ſon Climat & Maladies de ce Canton.

Harcourt, gros Bourg & Duché-Pairie, bâti à mi-côte, eſt plus ouvert au Couchant, depuis le Sud-Oueſt juſqu'au Nord, ſur le bord de l'Orne, défendu du Nord-Eſt, & en partie du Sud, par le revers de la colline contre laquelle il eſt adoſſé. Il eſt environné de montagnes, plus multipliées ſur-tout du côté de ſon Septentrion, & de vallons profonds qui donnent naiſſance à de fréquens brouillards. Son plus grand commerce eſt la Tannerie & le Coton. Les Habitans de ce Canton ſont ou riches, c'eſt-à-dire, des propriétaires qui ne ſe refuſent aucun des agrémens de la vie, ou fort pauvres. Mais le Payſan en général vit mal, mange de mauvais pain, & du lard pour toute eſpece de viande. La boiſſon ordinaire eſt le poiré. Ces Habitans ſont cependant forts & laborieux. -- On voit fréquemment à Harcourt & dans le voiſinage, des rhumes & catarrhes, quelques fievres intermittentes-tierces, peu rebelles; les fievres putrides-malignes; les milliaires & exanthêmes, qui y font de grands ravages, lorſqu'elles deviennent épidémiques. La petite Vérole & la Rougeole n'y ont point pris ce caractere depuis 1758. M. Bataille, Docteur-Médecin, un de nos anciens Condiſciples, exerçant la Médecine avantageuſement dans ce Canton, va nous tracer le Tableau des Epidémies qui y ont régné.

Dans l'année 1758, l'été vit naître à une lieue au Sud d'Har-

court, dans les paroiſſes de *Donnay* & *Combray*, une fievre pourprée, qui fut très-meurtriere.

La premiere de ces Paroiſſes eſt en plaine, protégée des vents Méridionaux par les bois de *S. Clair.* Combray eſt dans un ſol plus couvert & plus garni de montagnes.

L'Epidémie commença à la fin de Mai, & ne finit qu'en Septembre : elle renouvella même quelques traces en 1759. Les malades étoient ſaiſis de l'horreur fébrile, avec un tremblement de pluſieurs heures, ſuivi de la fievre la plus ardente, avec tranſport & délire phrénétique : avant la rémittence, il paroiſſoit des ſueurs avec chaleur mordicante à la peau. On voyoit bientôt, dès le ſecond & troiſieme jour, quelques grains de milliaire ſur la poitrine ; mais les bras & les mains étoient garnis d'exanthêmes, de pétéchies, quelquefois blancs, bruns ou violacés ; & ils mouroient en 4-5 jours, dans un délire phrénétique. On voyoit périr également ceux qui avoient été ſaignés dès le premier jour, & ceux qui ne l'avoient point été. M. Bataille arriva & prit une méthode de traitement, qui lui réuſſit : il fit boire largement ſes malades, les inonda d'eau chaude, dans le premier jour, & les fit vomir ; enſuite il adminiſtroit alternativement les acidules & les diaphorétiques légers, quelquefois les véſicatoires. Alors la marche de la maladie prenoit plus de durée : l'éruption devenoit plus tardive (du 6-7-9) & décidément *critique ;* elle n'étoit plus alors qu'une éruption milliaire, qui parcouroit ſes différens dégrés ; & la maladie ſe terminoit en 14 jours.

Epidémie de *Donnay & Combray : fievres ardentes-exanthémateuſes*, en 1758.

Dans le cours de l'automne 1768, juſqu'à Noël, il régnoit à Harcourt une Maladie Epidémique, qui fit peu de bruit & n'en fut pas moins meurtriere : elle étoit cependant contagieuſe, & ſe communiquoit de proche en proche. Elle s'annonçoit par des laſſitudes douloureuſes, un mal de tête, un défaut d'appétit ; & une ſorte de peſanteur à l'eſtomac, de gêne à l'épigaſtre. La fievre étoit continue, avec des exacerbations tous les ſoirs. Dès

Epidémie à Harcourt, en 1768 : fievre maligne.

le 2-3e jour la ſueur devenoit abondante, la langue blanche & ſeche à ſon centre, qui bruniſſoit dans la ſuite; l'altération étoit conſidérable & la ſoif très-preſſante. On trouvoit une agitation marquée : on obſervoit des contractions dans les muſcles, des mouvemens ſpaſmodiques, accompagnés d'un délire ſourd. Ceux-ci étoient opiniâtrément conſtipés : quelques-autres éprouvoient une diarrhée ſéreuſe. M. Bataille fut lui-même frappé de l'Epidémie : ce furent, nous ajoute-t-il, les délayans, les adouciſſans, les lavemens & fomentations, le petit lait, les émulſions, les laxatifs doux & fréquement répétés, qui réuſſirent le mieux pour la combattre.

Epidémie générale à Harcourt, & dans tous ſes environs : fievre *ſcarlatine-exanthématique-maligne*, en 1774.

Mais au mois de Mai 1774, commença cette fameuſe Epidémie, qui fut répandue ſucceſſivement dans toutes les Paroiſſes à deux lieues aux environs d'Harcourt; diſons mieux, qui ravagea toute la portion Occidentale de la Contrée de Caen, ſi on en excepte le côté du rivage.

Cette maladie fut très-meurtriere, par le défaut de régime, par un traitement preſque toujours trop incendiaire, enfin par les ſuites de la terreur & de la conſternation : car on a vu des ſujets périr en 3, 4, 5 jours, frappés de frayeur, & n'ayant fait aucuns remedes. Celle-ci s'annonçoit bruſquement, par un grand froid, avec douleur dans les os, vers les articulations, auquel ſuccédoit une chaleur brûlante. Ils avoient tous des nauſées & des vomiſſemens plus ou moins faciles; mais ils éprouvoient des angoiſſes continuelles avec oppreſſion. Dès le premier ou deuxieme jour, il leur ſurvenoit une ſueur conſidérable, & les bras, les mains, le tour du cou, la poitrine ſe couvroient de ces plaques exanthémateuſes, qu'on peut nommer l'éruption ſcarlatine : on remarquoit même ſur les clavicules & à la gorge, quelques puſtules milliaires; mais le tronc & les parties inférieures en étoient ſouvent exemptes, même de l'éruption rouge : (l'expérience, & les obſervations de Ramazzini, nous ont appris que ces fievres préſentent le plus grand danger quand l'éruption ne ſe propage

pas jusqu'aux extrémités inférieures.) Et le terme de la maladie étoit de 4-5 jours, pour ceux qui mouroient, faute de soins convenables.

Le traitement que M. Bataille a jugé le meilleur, étoit de faire vomir, *ipso invasionis instanti* : ils rendoient tous la bile porracée & très-fétide : de donner ensuite un laxatif après le vomissement, & de faire prendre pour boisson l'infusion de bardane & de capillaires. Alors l'éruption se faisoit bien, devenoit générale : on y voyoit moins de milliaires, & le malade guérissoit dans l'espace de 9-14 jours. Si la fievre paroissoit trop allumée, on aciduloit la tisane, on nitroit les boissons ; & on donnoit le sel sédatif : quelquefois il a fallu recourir aux vésicatoires. -- A l'aide de ces moyens, la maladie n'a pas paru plus meurtriere que l'Epidémie moins connue de 1768.

V°. Depuis Harcourt nous prenons tout le terrein compris entre la rive gauche de l'Orne & les hauteurs & montagnes qui vont se rendre à la vallée de la riviere d'Ajon, en suivant son cours, réuni à l'Odon, jusqu'à Caen. Ce Canton, dont le sol differe de celui du Bocage, en ce qu'il est moins montueux, & que les plaines, sur-tout celles qui se rapprochent de Caen, sont fertiles en bleds, présentant un sol de bonnes terres franches, nous offre cependant beaucoup d'inégalités & de bois, en se rapprochant du Bocage.

Epidémie dans les paroisses de Hamars, Bonne-Maison, Courvaudon, &c. &c. Fievres putrides-vermineuses, en 1760 & 1762.

En 1760, nombre de Paroisses de ce Canton ; *Hamars*, *Bonne-Maison*, *Curcy*, *Courvaudon*, *Ouffieres*, *&c.* virent régner épidémiquement, pendant l'été & l'automne, une maladie qui leur enleva cependant peu de monde : elle se répéta la même en 1762 ; & on peut dire en général que celle-ci est la maladie dominante de cette portion de terrein, ainsi que des environs de Harcourt. --- On observa qu'elle étoit toujours précédée par des lassitudes, le dégoût, avec perte d'appétit & diminution considérable dans les forces. Les malades s'alitoient après 10-12 jours de cet état de langueur, & tomboient insensiblement dans

la ſtupeur, avec une ſorte d'imbécillité, bientôt il leur ſurvenoit un flux glaireux, d'une puanteur inſoutenable; & les ſelles étoient farcies de vers. La langue étoit fort blanche d'abord : elle bruniſſoit enſuite & devenoit noire, gercée; les levres paroiſſoient également brûlées & noires : l'altération devoit être conſidérable, à en juger par ces ſymptômes. Mais le défaut de connoiſſance & de jugement empêchoit les malades de veiller à leurs beſoins; & ils reſtoient dans cet état quelquefois juſqu'au-delà du 20, la maladie ſe terminant par l'épaiſſiſſement & la bonne conſiſtance des déjections; mais la convaleſcence n'étoit bien décidée qu'après ſix ſemaines. L'épiderme s'enlevoit par lambeaux, & ils perdoient tous leurs cheveux. On en vit quelques-uns chez qui il ſe fit une abondante éruption milliaire & critique, rarement avant le 9; & plus communément du 14 au 20; alors on leur donnoit des potions très-légerement diaphorétiques avec le kermès. Les autres étoient traités avec les apozemes amers, vermifuges émétiſés, pendant le cours de la maladie.... & ſi le ventre paroiſſoit irrité, on y joignoit l'uſage des acides, des tiſanes nitrées, avec l'orge & le miel, également acidulées : les véſicatoires ont auſſi trouvé leur place. -- Cette deſcription eſt encore due à M. Bataille.

Milliaires *critiques.*

Au centre de ce petit Canton ſe trouve aſſis, partie dans ſa vallée, partie à mi-côte le Bourg d'Evrecy, protégé du Septentrion, par des collines élevées, plus ouvert à l'Eſt & au Midi qu'à toute autre expoſition; le vallon qu'il occupe ſe préſentant dans la direction de l'Oueſt à l'Eſt, pour ſe porter ſous *Fierville* par *Bully*, où ſa petite riviere va ſe jetter dans l'Orne. Ce vallon ſe rencontre, au ſurplus, dans une belle plaine, remplie de bonnes terres labourables; mais les côteaux renferment des carrieres de marbre, qui ſont ouvertes en pluſieurs endroits.

Evrecy.

Ce fut au printemps 1774, après un hiver doux & humide, l'intempérie Méridionale prédominant depuis long-temps, que le Bourg d'Evrecy fut atteint de la fievre ſcarlatine, compliquée

Epidémie d'Evrecy & Paroiſſes adjacentes, en 1774 : Fievre ſcarlatine & maligne.

avec des exanthêmes milliacés, qui y fit de cruels ravages, ainſi que dans les Paroiſſes adjacentes. --- L'Epidémie s'annonça d'une maniere effrayante ; on obſervera même que les premiers malades ne préſenterent aucunement les traces d'une fievre éruptive, ſi l'on en croit M. le Tellier, Chirurgien à Evrecy. Un des premiers attaqués, étoit un homme de trente ans, fort à ſon aiſe & bien nourri : il ſe ſentit pris dans une nuit, ſe leva, pour prier un voiſin de ne pas l'abandonner ; il fut bientôt ſaiſi d'une fievre ardente, avec des ſueurs prodigieuſes : il eut une large hémorrhagie par les narines ; entra enſuite en délire, & mourut le lendemain à 8 heures du matin. --- Dans un ſujet, âgé de ſoixante ans, la maladie débuta par un violent mal de tête, avec douleurs accablantes dans les bras, laſſitudes univerſelles : il reſſentit des friſſons dans l'après-midi ; il lui ſurvint une grande fievre, avec délire phrénétique : le poumon fut frappé de catarrhe : il mourut le ſoir même, 18 heures après l'invaſion bruſque de la maladie. --- Un troiſieme, âgé de 45 ans, homme laborieux & fort, fut pris par la *rigueur fébrile*, qui redoubla en tierce. Les accès étoient ſuivis d'une ſueur énorme : il vomit pendant deux jours de ſuite, à pluſieurs repriſes, beaucoup de bile jaune & verte ; mais la fievre n'en devenoit que plus violente. Il perdit la vue ; le délire ſurvint, la poitrine ſe trouva engouée : il mourut du 8 au 9 de ſa maladie, en gangrene. --- Un quatrieme, dans la vigueur de l'âge & très-vigoureux, ſe ſentit mal à l'aiſe pendant deux jours, & ſua copieuſement : il fut abattu le troiſieme jour, & mourut phrénétique. Chez la plupart de ceux-ci, il n'a paru aucune ſorte d'éruption.

Obſervations qui indiquent l'invaſion de cette Epidémie.

Le Curé d'une Paroiſſe voiſine fut ſaiſi de frayeur, & tout à la fois de la maladie : il eut grand ſoin de ſe tenir bien clos, bien chaudement, avec deux robes de chambre paſſées à ſon dos, enfermé dans un alcove, qu'on prémuniſſoit contre les atteintes de l'air extérieur. On lui trouva l'éruption ſcarlatine, compliquée avec la milliaire ; il avoit beaucoup de fievre & ne voulut rien

changer à ſon régime : il mourut du ſix au ſeptieme jour.

Enfin, une femme de 44 ans, fort vive & ſenſible à la douleur, fut priſe d'un friſſon avec tremblement, qui dura quatre heures : il fut ſuccédé par une violente douleur de tête. Elle avoit la face animée, les yeux étincelans, beaucoup de fievre & la peau ardente. On la ſaigna du pied : l'émétique lui fut adminiſtré quatre heures après, & la purgea beaucoup. Son action finie, on appliqua deux véſicatoires aux jambes : le tout dans l'intervalle de 24 heures : elle fut priſe de ſueur ; on la laiſſa ſuer : elle ne but cependant que de l'eau ſucrée & de l'eau de veau. L'éruption ſe fit légitimement vers le 4-5[e] jour, & enleva la fievre, ainſi que le mal de tête : on la purgea dans la ſuite ; & elle guérit. Cet exemple, ou plutôt ce ſuccès, indiqua à M. le Tellier, la méthode qu'il devoit ſuivre pour conduire les autres malades. Il en ſaigna pluſieurs : il les émétiſa tous très-promptement, & même ſans les ſaigner, *lorſque l'eſtomac lui paroiſſoit plein :* il leur appliquoit des véſicatoires, quand la tête paroiſſoit menacée ; alors l'éruption ſe faiſoit du 3 au 4, précédée par une grande ſueur. Ils buvoient de la tiſane ou de l'eau ſucrée ; & il nous aſſure n'en avoir plus perdu aucuns.

VI°. Au Couchant d'Evrecy ſe retrouve cette chaîne de montagnes, qui doit partager notre Contrée de celle du Beſſin (au N° IX.) Elle nous conduit, depuis la jonction de l'Ajon avec l'Odon, par *Moüen*, ſous le Bourg de Cheux, qui eſt en plaine, pour gagner, avec le cours de *la Mue*, le rivage Septentrional, où ſe trouvent les belles & fertiles plaines de la Délivrande. Elles occupent la portion de l'Occident Septentrional, entre la vallée de l'Orne & les limites de la Contrée de Bayeux. On y voit, vers le rivage, le Bourg de la Délivrande, ſitué en plaine, fameux par les pélerinages qui s'y rendent de toute la Moyenne & partie de la Baſſe Province.

Cheux.

La Délivrande.

Ces plaines ſont généralement en terrein ſec. Le ſol eſt de la meilleure franche terre de labour qu'il y ait en Normandie ; & la

la terre y eſt d'ailleurs bien cultivée : elle rapporte preſque continuellement des levées en froment, menus grains, légumes ou autres denrées. On y rencontre cependant quelques marais aſſez près de la mer, dans les Paroiſſes limitrophes du rivage. Tels ſont ceux d'*Hermanville*, *Colleville*, *Oyeſtreham :* marais que la mer baigne en partie, d'où il s'éleve de fréquens brouillards, qui rendent ce voiſinage plus expoſé à l'Endémie des fievres intermittentes : j'ai même ſouvent entendu dire que la Paroiſſe d'Hermanville étoit expoſée aux fievres putrides & éruptives. Mais ſi l'on en excepte ces petits Cantons de Marais, le reſte des plaines eſt un Climat fort ſain. On y trouve de grandes Paroiſſes bien raſſemblées, très-peuplées, ſur-tout celles qui avoiſinent la mer, dont tous les Habitans ſont matelots-pêcheurs.

Les maladies de cette Plage ſe rangent dans la Claſſe de celles du Beſſin, dont nous parlerons dans la ſuite. Je crois cependant devoir conſigner ici l'Obſervation d'une maladie que j'ai ſuivie dans cette portion Septentrionale.

Une jeune Fermiere, d'un foible tempérament, ſe trouvoit dans le ſixieme mois de groſſeſſe, lorſqu'elle fut priſe de la petite Vérole, alors épidémique (printemps de 1764.) L'éruption étoit diſcrete, & parut d'une eſpece bénigne. Cependant les puſtules ne marquerent point leur ſuppuration : elles ſe deſſécherent trop promptement. Son Médecin * crut devoir reſpecter la délicateſſe du ſujet, & la groſſeſſe. Il ne purgea point ſa malade : elle reſta languiſſante pendant une quinzaine. Alors elle fut ſaiſie d'un violent friſſon, bientôt ſuivi de fievre conſidérable, avec une vive douleur vers les *ſinus* frontaux, des laſſitudes douloureuſes

Obſervation. Fievre putride, ſingulierement compliquée, dans une femme groſſe.

* M. le Monnier, D. M., mort cette année 1777, au moment où il s'occupoit de la rédaction de ſon Journal d'Obſervation ſur les Maladies des plaines de la Délivrande, pour en enrichir notre Collection Nationale. Ce fut le Diſciple de M. Demortreux, dont il partagea ſouvent les fatigues : il eſt mort, en emportant les regrets de ſes Compatriotes, comme avoit fait ſon Maître.

dans tous les membres, un abattement général, mal de gorge, ſéchereſſe de la peau. Au déclin du mouvement fébrile, la malade ſua avec avantage : il lui ſurvint même ſur quelques parties du corps, mais ſur-tout ſur la cuiſſe & le genouil droit, une ſorte d'éruption milliaire, inquiétante. La fievre ſe caractériſa continue-exacerbante. Je fus appellé au 4e jour. Dans la nuit précédente, la malade avoit été fort agitée, avec délire : elle avoit rendu quelques gouttes de ſang par le nez vers le matin; &, de ce moment la douleur de tête, la difficulté de la déglutition, la phlogoſe des amygdales, le dégré de fievre s'étoient conſidérablement accrus. Son pouls étoit fréquent & fort irrité, ſa peau aride, les urines fort crues, la langue très-bilieuſe & ſeche. (On lui fit deux ſaignées du bras, en quatre heures d'intervalle : les clyſteres, la tiſanne tempérante, le gargariſme réſolutif acidulé avec le vitriol, &c. furent mis en uſage.) Au moyen de quoi la maladie perdit de ſa violence. Mais le mal de gorge faiſant des progrès, on eut recours au quinquina, en teinture. Cependant notre malade éprouvoit chaque jour une exacerbation aſſez vive, d'autant moins facile à enlever, qu'elle étoit dégoûtée abſolument, & ne vouloit plus avaler, ni médicament, ni aucune ſorte d'aliment. Du 9 au 10 ſes amygdales tomberent en ſuppuration, qui fut jugée de bonne qualité. Mais ſa bouche reſtoit fétide, l'eſtomac empâté, & la ſaburre en congeſtion dans les premieres voies. Elle refuſa opiniâtrément toute eſpece de laxatif. Au 11e la Nature opéra d'elle-même l'évacuation néceſſaire. Elle vomit en quantité, & à pluſieurs repriſes, la bile huileuſe & porracée. Les urines, devenues moins crues depuis le 7, dépoſerent alors beauboup de ſédiment louable. Enfin une teinture de rhubarbe, aidée de quelques lavemens, procura pluſieurs ſelles bilieuſes, d'une fétidité cadavéreuſe. Elle avoit toujours reſſenti ſon enfant juſqu'au 9-10e jour, qu'il s'agita prodigieuſement. (On remarquera que la malade ne prenoit aucune ſorte d'aliment, pas même une eau d'avoine, & qu'elle refuſoit de boire juſqu'à l'eau, dont

elle avoit au moins besoin pour se désaltérer.) Le 14, elle accoucha d'un enfant mort; & les lochies rouges-noirâtres, putrides, coulerent suffisamment le 15. L'accouchée étoit prodigieusement foible : son pouls paroissoit déprimé : elle éprouvoit de grandes anxiétés avec soif, agitation, bientôt suivies de leipothimies accablantes...... on la ranima avec le vin de quinquina. Mais les lochies coulant fort peu, il fallut recourir à une potion emménagogue, & tout à la fois anti-septique, qui réussit; & qu'on continua jusqu'à la convalescence. Elle y entra après le 20e jour, aussi-tôt que les bras, les poignets, les jambes & les pieds se furent couverts d'une éruption exanthémateuse-milliaire, la même dont on avoit observé des traces dès le commencement de la maladie.



CONTINUATION DE LA CONTRÉE SEPTENTRIONALE DE LA MOYENNE NORMANDIE :

VIIIe Contrée.

Bajocasses, Biducasses.

CONTRÉE DE BAYEUX, COMPRENANT LE BESSIN ET LE BOCAGE.

NOUS réuniſſons ici deux grands Cantons, dont l'enſemble forme une ſurface de près de 50 lieues de circuit, pour n'en faire qu'une ſeule Contrée : parce que le cours de leurs rivieres, au moins de celles qui les bornent au Levant & au Couchant, la direction des principales chaînes de leurs montagnes, la prolongation & l'étendue de leurs vallées, ſemblent leur fournir les mêmes courans.

Néanmoins la proximité du rivage, d'une part ; de l'autre, la multiplicité des montagnes, y apportent aſſez de différences eſſentielles pour partager la Contrée en deux grands Cantons : le *Beſſin* & le *Bocage.*

I. LE BESSIN.

La premiere portion de cette Contrée formoit autrefois une grande partie de l'*Otlingua Saxonica.* Elle avoiſine la mer, & ſe trouve moins en plaines, ainſi qu'un peu plus montueuſe que la Contrée de Caen : ce qui lui donne des pâturages, quoique le Pays ſoit encore fertile en grains. Elle commence & reçoit ſes bornes, du côté de l'Orient, où finit la Contrée ou Région des *Cadetes*, c'eſt-à-dire, derriere l'embouchure de la Seule, en partant du Septentrion, où ſe trouve la petite plaine ſeche de

Banville *fur mer :* elle fe continue par les chaînes de montagnes que nous avons défignées dans la Contrée du N°. VII, pour fe terminer aux rives & à la jonction des petites rivieres d'Ajon & d'Odon.

I. Cette portion Orientale du Beffin reffemble encore beaucoup, quant au fol & aux productions, aux Campagnes de Caen. Elle eft traverfée en entier, par une longue & étroite vallée, dont on peut établir le commencement au-deffous de Villers, à la fource de la *Sceuline*, & qui fe porte, avec le cours de cette même riviere, dans la direction du Sud au Nord, le long des bruyeres de *Fains*, par *Vaux*, où la *Sceuline* prend le nom de *Seule*. Alors la vallée changeant de direction, tourne de l'Oueft à l'Eft, paffe enfuite fous le Bourg de Creully : elle reçoit à *Colombiers* la petite riviere de *Thue*, qui vient du Midi, fous *Lanteuil*, groffir la Seule, avant qu'elle retourne au Nord fe perdre à la mer, entre *Courfeulles* & *Gray*.

1°. Le Bourg de Creully fe trouve dans une plaine étroite & fort bornée, qui le laiffe découvert depuis le point de l'Orient équinoxial jufqu'au Soleil de trois heures & demie en hiver : la chaîne de montagnes qui forme l'anfe droite du lit de la *Seule* le défendant du côté du Septentrion, depuis l'Eft-Nord-Eft, jufqu'au-delà du Couchant. Les prairies du Prieuré de *S. Gabriël* lui fourniffent quelques brouillards, qui ne font pas permanens ; & fa pofition eft falubre. Creully.

Toute cette Plaine, qui fe trouve entre Caen & Bayeux, eft plus découverte & moins expofée aux Maladies Epidémiques que le refte du Beffin. Les fievres d'accès y dominent davantage, quand les Conftitutions ont plus péché par excès de féchereffe, que par excès d'humidité. Mais la maladie la plus terrible & la plus commune de ce grand Canton eft la dyffenterie, qui y fait ordinairement beaucoup de ravages. La contagion, l'effroi, l'abandon, la négligence des fecours, le mauvais traitement, & l'abus des liqueurs chaudes & fpiritueufes, que les Payfans font Les Plaines d'entre Caen & Bayeux : leurs maladies.

en possession d'employer contre toute espece de dévoiement, y deviennent des fléaux destructeurs. C'est ainsi qu'on vit régner, vers la fin de l'été de 1765, une dyssenterie cruelle dans les plaines seches, qui se trouvent entre les rives de l'Odon & de la Sceuline. Elle fut prodigieusement meurtriere dans la paroisse de Noyers, où elle enleva, d'après le rapport qui nous en fut fait alors, 135 sujets. Tous ces malheureux refuserent les secours de l'Art : ils s'engouoient de cidre, de vin, d'eau-de-vie; & la plupart mouroient ivres.

Dyssenterie épidémique & meurtriere à Noyers en 1765.

La charité mal entendue de leur Curé fut encore la cause évidente d'un plus grand désastre. Ce Pasteur, saisi d'effroi, quitta sa Paroisse & laissa sa cave ouverte aux besoins de ses Paroissiens... ils périssoient, le ventre enflé, tendu comme un ballon, les extrémités froides, œdématiées, avec une face *hippocratique*, le pouls petit & concentré, l'ardeur des entrailles & les accidens de la gangrene. Ils rendoient une sanie ichoreuse par la bouche & l'*anus*, & souvent une quantité de pus par différens couloirs.

Villers.

2°. Le Bourg de Villers, qui appartient plus au Bessin qu'au Bocage, par rapport à la chaîne de collines qui l'avoisinent, se présente en plaine du côté de l'Orient, même du Midi, & se trouve très-peu défendu des autres points de l'horizon; parce que les collines qui s'avancent au Nord, ou le bornent au Couchant, sont trop peu élevées & trop éloignées pour le protéger du souffle des vents du Septentrion & d'Ouest. Cependant immédiatement au-delà de ce Bourg, le sol commence à devenir beaucoup plus montueux. Nous ferons observer que depuis Villers jusqu'au rivage, l'espece humaine est généralement de haute taille : on y voit plus de la moitié des hommes prendre cinq pieds six pouces de hauteur, & même au-delà; ce qui fait un contraste frappant avec la taille des Peuples qui habitent les montagnes au Sud de la Contrée.

Nous croyons pouvoir assurer, d'après notre Observation par-

ticuliere, que les vents secs du Nord & les temps de neige produisent facilement dans ce Canton les pleurésies seches, les vraies péripneumonies, les hémorrhagies *hémoptoïques*. Nous y avons vu régner la fievre *ardente-bilieuse* dans l'hiver de 1767 à 1768. -- Un Chirurgien, plein de zele; qui s'étoit fatigué auprès de ses malades, en fut attaqué lui-même avec les symptômes les mieux caractérisés.

Cet homme fort & pléthorique, dans la vigueur de l'âge, fut frappé par un violent mal de tête, avec pesanteur douloureuse dans les membres & un dégré de fievre considérable, ayant le pouls vigoureux, la peau brûlante, une soif inextinguible, & beaucoup d'ardeur dans les entrailles. On lui fit deux larges saignées; il fut inondé de tisanne acidulée, bu même beaucoup d'eau froide : il fut émétisé, après avoir pris des clysteres. Il vomit une quantité de bile porracée, érugineuse, avec soulagement. Néanmoins les grands redoublemens se marquerent aux jours impairs, & il déliroit complettement. Le ventre fut sollicité, le 4 & le 8, avec des potions minoratives, aiguisées & données en lavage. Les selles fournissoient la bile en partie naturelle, mais l'*atrabile* en plus grande quantité, sur-tout une humeur très-noire, épaisse comme de la poix : (on lui appliqua les cantharides de fort bonne heure) : les urines s'étoient troublées, & avoient déposé beaucoup de sédiment louable dès le 4e jour; de même le 7. Cependant sa langue restoit aride, âpre, noire & fendue. Il eut le 9 un violent redoublement, avec beaucoup de trouble, auquel succéda une sueur immense, vraiment critique; & il fut heureusement jugé ce même jour. Observation d'une *fievre ardente*.

II. On voit ensuite, au Couchant de Villers, un Canton entrecoupé de vallons qui viennent tous, en différente direction, apporter à la Seule leur ruisseau particulier, & qui rendent le sol fort inégal, très-ombragé. Mais en tournant un peu vers le Nord-Ouest, on observe une chaîne de hautes collines, qui prend naissance sous les bruyeres de *Sallen*, à la source de la petite riviere Vallée de la riviere d'Aure.

d'*Aure*. Cette chaîne ſe propage, dans la direction du Sud-Sud-Oueſt au Nord-Nord-Eſt, juſqu'à l'Abbaye de Mondaye, aſſiſe ſur la cime droite de la montagne. C'eſt à ce même point qu'un double vallon vient de la même direction apporter un ruiſſeau, ſorti des environs de *Cahagnolles*, pour groſſir l'*Aure*, qui reſte toujours une riviere peu conſidérable. Sous Mondaye, la vallée ſe dirige entierement du Sud au Septentrion, & forme enſuite un vallon, qui prend plus de profondeur que de largeur, en approchant de Bayeux; & ſe propage au-delà vers le Nord, en portant cette riviere, qui ſemble ſe perdre à la *foſſe de Soucy*.

Bayeux : ſon aſpect, ſes maladies, &c.

Ainſi Bayeux eſt aſſis, en plus grande partie, au centre du vallon de l'Aure, qui prend à peine 300 toiſes de largeur; & ſa portion Occidentale ſe trouve en plaine. Mais la différence des hauteurs avec le bas de la Ville n'apporte pas un changement ſenſible dans le Climat. Elle reſte bien ouverte à l'Orient, & n'eſt que foiblement protégée du Midi, par une branche de collines trop peu élevées pour la défendre. Le petit vallon qu'elle préſente à ſa baſe, fourniroit plutôt un léger courant du Sud-Eſt. Elle eſt en partie fermée au Couchant d'hiver : mais ſes courans particuliers lui viennent par la vallée de l'Aure, qui l'expoſe au plein Midi & au vent de Nord. Cette Ville Epiſcopale, eſt ſituée à une lieue & demie de la mer, en un ſol fertile, à 6 lieues de Caen, à peu près au 17e dégré de longitude, & ſous le 49e 16' 30" de latitude. La riviere d'*Aure* & celle de *Drome*, dont nous parlerons bientôt, fourniſſent dans le voiſinage de Bayeux une quantité de marais, dont les Habitans reconnoiſſent, pour maladies endémiques, les fievres d'accès & les maladies qui en ſont ordinairement les reſtes; celles qui appartiennent à l'épaiſſiſſement des liqueurs : les *obſtructions*, les *cachexies*, l'*hydropiſie*, *&c.*

Les Habitans de Bayeux paſſent pour être ſobres, laborieux, actifs, vigilans ſur leurs intérêts. Le ſexe de cette Ville jouit d'une ſorte de réputation pour ſa beauté : les femmes y ſont

effectivement

effectivement fort blanches & bien faites, mais de plus petite taille que les Cauchoises.

Les Médecins de cette Ville fixent à l'année 1763 l'introduction de la milliaire dans le Bessin. Elle fut effectivement épidémique, terrible & meurtriere à Bayeux, en 1763 & 1764. Ceux qui en furent frappés les premiers périrent le plus communément, en trois, quatre & cinq jours. » Elle étoit alors plus *symptômatique* qu'*essentielle*, nous dit M. Dudouet, D. M. La frayeur, dont les Habitans étoient consternés, la rendit encore plus violente dans son invasion comme dans ses progrès. Elle a dégénéré ensuite, comme toutes les Epidémies, au point qu'elle n'est plus meurtriere aujourd'hui; & que depuis plusieurs années on la rencontre plus souvent *essentielle* que *symptômatique*. On l'a vue quelquefois *critique*, & se présenter du 15 au 20 des maladies putrides, mais rarement; & alors elle devenoit salutaire. (*cc*) Au surplus, quoique la milliaire ait perdu de sa malignité, & qu'elle ne soit plus autant effrayante ni aussi destructive, dans cette Contrée, elle moissonne cependant encore, de temps en temps, quelques victimes, sur-tout quand elle attaque des sujets déjà pourvus d'une mauvaise constitution. D'ailleurs elle s'annonça comme une Peste, & les Médecins eurent si peu de succès dans les premiers traitemens qu'ils en firent, que la confiance

Introduction de la *milliaire* à Bayeux & dans le Bessin, en 1763.

(*cc*) On ne voit pas clairement que ce Médecin ait fait une juste distinction de la valeur du caractere *essentiel* ou *symptômatique* de la milliaire. En effet, si l'éruption milliaire s'annonçoit avant le 3, 4, 5e. jour de la maladie, comment pourroit-on croire qu'elle ne fût pas alors essentielle à ce genre de fievre? On en conclura bien, & sur-tout d'après l'événement, qu'elle ne fut point critique ou salutaire, & au contraire *symptômatique*, en quelque sorte, c'est-à-dire, inutile, un accident de plus, un symptôme sinistre. Mais s'en suivra-t-il qu'il ne fût pas de l'essence de la maladie de présenter l'éruption milliaire, plutôt ou plus tard, comme dans les fievres rouges & autres éruptives? La conséquence nous paroît au moins précipitée, & mérite d'être bien pesée & réfléchie attentivement, quand l'Observation aura fourni des matériaux suffisans pour pouvoir prononcer.

du Peuple eſt reſtée entierement fixée ſur l'attente de l'éruption, qu'il croit pouvoir faciliter & devoir provoquer ſans le ſecours des Gens de l'Art ; d'où il arrive que ces infortunés appellent des Médecins, lorſque les engorgemens ſont décidés dans les viſceres, lorſqu'il eſt pour ainſi dire impoſſible de les arracher à leur imprudence, & au déſaſtre qu'a produit la premiere erreur. Encore, ne voit-on pas, pour mettre le comble à tant de fautes, des Médecins, qui, ſoupçonnant & voyant la milliaire dans toutes les maladies aiguës, autoriſent, par leur conduite & leur méthode, le dangereux préjugé du Peuple ! »

La Ville de Bayeux a vu régner ſur ſes Habitans, dans l'hiver de 1776 à 1777, une eſpece d'*angine épidémique*, dont le ſymptôme le plus évident, ou l'apoſtaſe la plus décidée étoit un gonflement conſidérable des deux parotides. Elle eſt même devenue la ſeule maladie dominante, & continuoit encore au commencement de l'été, ſans laiſſer aucune ſuite fâcheuſe. Ces maux de gorge ſont devenus la grande Epidémie de la Province entiere.

III. Au centre Méridional de ce Canton ſe trouve le petit Bourg de Caumont, aſſis en une plaine fort reſſerrée, par différentes extenſions de collines, qui viennent y aboutir de tous les points de l'horizon. Mais au Sud-Sud-Oueſt de ce Bourg, on voit ſe former par différens vallons, réunis à la ſource de la riviere de Drome, une longue & étroite vallée, qui ſemble partager le Beſſin en deux portions, vers l'Orient & l'Occident, en le traverſant dans la direction du Sud au Nord, dans un eſpace de huit lieues. Les deux chaînes de montagnes qui forment ſon lit ſe propagent depuis *S. Ouen des Beſaces*, ſous les bois de *Montaubeuf*, pour gagner Balleroy, Canton où ſe trouvent des mines de fer, & où l'on a établi de groſſes Forges. La Bourgade de Balleroy eſt aſſiſe ſur le revers de la chaîne droite des montagnes, dans un triſte aſpect, expoſée directement au coup du vent de Nord-Eſt & de ceux d'Orient, ayant au Sud-Sud-Eſt les bois

Caumont.

Vallée de la riviere de Drome.

Balleroy.

de *Baugy;* au Sud, une montagne qui fournit une *carriere d'ardoise;* au Couchant la forêt de Cerisy, & sa propre vallée, féconde en brouillards. La vallée tourne ensuite un peu vers l'Est, depuis *Vaubadon* jusqu'à *Arganchy*, après avoir séparé les bois du *Vernay* & du *Tronquay*. Aux environs d'Arganchy les rives de la Drome deviennent plus marécageuses : elle continue son cours vers le Septentrion, passe à 1100 toises de Bayeux, & va se perdre, ainsi que l'Aure, dans la fosse de *Soucy*.

Cette portion du Bessin, située entre les rives de l'Aure & de la Drome, est fort exposée aux Maladies Epidémiques : la milliaire sur-tout y a fait de grands ravages, depuis son introduction dans le Bessin. C'est ainsi qu'en 1765, elle enleva la moitié des Habitans de Balleroy, dont nous venons de décrire l'exposition. Ensuite elle gagna la Paroisse de *la Bazoque*, située sur le revers des collines de la Drome, près d'une *carriere d'ardoise*, & à un quart de lieue de la forêt de Cerisy. Elle ravagea *Sallen* dans les années suivantes, Caumont, & les Paroisses qui l'avoisinent. Ces Paroisses se trouvent distribuées entre les vallons, creusés par les prolongemens des chaînes de collines & montagnes, qui forment les lits de la Seule, de l'Aure & de la Drome : Canton fort montueux, présentant, comme nous l'avons déjà dit, le sol le plus inégal du Bessin, recevant au surplus ses principaux courans d'air du Nord & du Nord-Est. Ce fléau Epidémique avoit désolé, dès 1765 & 1766, la paroisse de *Campigny*, plus rapprochée de Bayeux, logée entre deux collines, à l'abri du Sud, par les bois du Tronquay. M. Denise, Docteur en Médecine, nous a assuré qu'après avoir suivi ces différentes Epidémies, il s'est convaincu qu'aucune espece de médicamens n'a pu préserver les malades de l'éruption milliaire, soit qu'ils aient été saignés & rafraîchis, émétisés & purgés antérieurement à l'éruption; & qu'elle lui a constamment paru appartenir à l'essence de la maladie, puisque tous ceux qui en ont été attaqués se sont trouvés couverts de pustules milliaires, plutôt ou plus tard : souvent dès le 3, 4, 5[e] jour (& alors

Maladies Epidémiques de ce petit Canton.

la maladie étoit pour l'ordinaire beaucoup plus grave ;) mais plus fréquemment vers le 7, le 9 & le 11ᵉ jour, après le moment de l'invaſion. Ce Médecin, qui, ſans s'arrêter à de futiles ſpéculations, s'eſt contenté de nous dire ce qu'il a vu, obſerve qu'encore bien que l'éruption milliaire lui ait conſtamment paru devoir être amenée paiſiblement à la peau, ſa préſence cependant ne doit pas être un motif capable d'empêcher les remedes que la marche de la maladie ſemble exiger d'ailleurs. Ainſi, M. Deniſe n'a jamais vu la milliaire plus déſaſtreuſe, que lorſqu'on s'eſt trop occupé d'en provoquer l'éruption, & qu'on s'eſt aveuglément confié à la milliaire bien ſortie, comme unique criſe de la fievre qui l'avoit produite. Alors effectivement le malade jouit, pendant quelques jours, d'un calme qui ſemble le conduire à la convaleſcence ; & bientôt, ſans que le pouls ſe ſoit même très-ſenſiblement altéré, il ſurvient une gêne précordiale, une angoiſſe, un nuage de délire, qui annoncent que la Mort a trouvé ſa victime.

Opinion de M. Deniſe, ſur la milliaire, qui fut Epidémique en 1765.

C'eſt après avoir vu beaucoup de ces malades, après avoir bien obſervé les effets de la milliaire, ſous tous ſes rapports avec le danger ou la ſûreté de la maladie, que ce Médecin s'eſt convaincu de l'efficacité d'une méthode ſimple de traitement, qui lui garantit le ſuccès. A peine emploie-t-il la ſaignée, à moins que ſa néceſſité ne paroiſſe urgente : il fait vomir ſes malades dès les premiers jours, & vuide les premieres voies convenablement. Une abondante boiſſon délayante, légerement diaphorétique, ſuffit pour aider la Nature à porter le levain morbifique à la peau : mais l'éruption étant complette, il ne manque jamais d'adminiſtrer un purgatif ; & c'eſt de ſon effet, plus ou moins heureux, c'eſt de ce minoratif, répété même au beſoin, que dépend l'entiere ſûreté du malade. Bientôt les puſtules milliaires ſe groſſiſſent & ſe rempliſſent d'une liqueur plus épaiſſe : on les voit ſubir à leur tour les alternatives d'une coction & d'une maturation, dont elles avoient beſoin pour devenir critiques. C'eſt ainſi,

enfin, que ces apostases, qui, par leur élévation sur la peau, s'annoncent comme salutaires, en commençant la dépuration; qui semblent ensuite rester indifférens pour la terminaison de la maladie, deviennent véritablement utiles & *critiques*, quand on sçait seconder *à propos* leur action, leur influence sur le jugement de cette fievre, qu'on peut nommer, à beaucoup d'égards, *fievre pestilentielle*. (Conf. ici ce que nous avons fait observer à la Note (*t*) du Discours Préliminaire de nos Observations, en parlant des *apostases* & de leur valeur.)

La petite Vérole régnoit épidémiquement, dans le même Canton, en 1776, sans être meurtriere; on ne l'y avoit pas rencontrée depuis 6 à 7 ans.

IV°. La Plage Septentrionale du Bessin, comprend environ dix lieues d'étendue, bornée par la Manche. Les Plaines voisines du rivage ne sont point autant découvertes, que celles qui bornent la Contrée de Caen, du côté de la mer. Le fléau de la milliaire y pénétra plusieurs années après son entrée dans cette Contrée; & a depuis ravagé successivement plusieurs Paroisses les plus limitrophes du rivage. En 1770, cette maladie régnoit épidémiquement à *Port*, Paroisse maritime, distribuée sur la croupe & le revers d'une colline qui la couvre au Couchant, en lui laissant un grand courant du Nord-Ouest, tandis qu'une montagne considérable la défend, en plus grande partie, du vent de Nord, & qu'elle peut recevoir aisément le vent du Sud, par sa vallée fort élargie. --- En 1773, la milliaire affligea les paroisses d'*Asnelles* & d'*Aromanches*, en gagnant vers la rive Orientale; en 1774, celle de *Tracy*, qui se rapproche du Couchant; & en 1775, elle ravagea la paroisse de *Ver*, située vers l'extrémité du rivage Oriental de cette Contrée, à un quart de lieue du bord de la mer, comme toutes celles que nous venons de citer. Celle-ci occupe la croupe & les collines d'un court vallon, arrosé par le ruisseau de *Provence*: l'air y est des plus salubres; & on n'y avoit jamais vu de Maladies Epidémiques. Cette grande Paroisse contient un mille d'Habitans, pres-

La milliaire, Epidémique, en 1770, à Port, en Bessin; & dans quelques autres Paroisses, aux années suivantes.

que tous occupés à la Pêche, & Matelots de race. Ce fléau y frappa des coups bien meurtriers, & enleva un grand nombre de victimes dans les premiers temps de son invasion. La maladie s'y cantonna d'ailleurs; & s'y perpétua beaucoup plus que dans les autres Villages, par les fréquentes assemblées des Paroissiens, dans l'Eglise du lieu, provoquées par la frayeur commune & la désolation des Ministres même, qui, en se confondant fréquemment chaque jour pour des pratiques de dévotion, se communiquoient plus sûrement le germe de la contagion, & multiplioient les cruels effets de la terreur.

Nous observerons que le terrein du Bessin, dans les Portions que nous venons de décrire, semble s'incliner vers la mer, comme on en peut juger, par la pente & le cours de ses rivieres, & même du plus grand nombre de ses ruisseaux, tous dirigés vers le Septentrion. Il n'en est pas ainsi de sa portion Occidentale, dont les terres paroissent plus exhaucées vers l'Ouest Septentrional, dont nous nous occuperons incessamment. Mais nous devons faire remarquer encore que le centre de ce grand Canton est la partie la plus ombragée, la plus couverte de bois. On y voit les grands bois du *Tronquay*, ceux du *Vernay;* la forêt de Cerisy; les bois de *Baugy*, de la *Neuville;* ceux de *Montaubeuf*, de *Montrabot;* plus au Midi, les grands bois *du Homme;* celui de la *Valette*, au-dessous de *Coulvain*, &c. &c.; & l'on remarquera en même-temps, que c'est dans ces Pays, plus couverts, que la milliaire s'est cantonnée plus décidément, & a fait le plus de désastres.

V°. Nous rencontrons, en parcourant les terres de l'Occident Septentrional de ce Canton, environ à une lieue du rivage, une double chaîne de montagnes, dirigée d'Orient en Occident. Elle semble sortir du *Mont Cauvin*, sous la *Fosse de Soucy*, & se propage vers l'Ouest, pour former la vallée de Trévieres; & la chaîne Septentrionale, dont la coupe se trouve au Midi, est constamment encore plus exhaussée que la Méridionale, qui est coupée au Septentrion. C'est sur la pente de cette derniere qu'est

Vallée de Trévieres & d'Isigny.

assis, en plan incliné, le petit Bourg de Trévieres, réputé pour ses beurres : sa vallée est un bon fonds de prairies, arrosées par un bras de riviere. Peu au-dessous de ce Bourg, débouche une seconde vallée, qui vient également de l'Est, partie de Sud, apportant sa riviere, qui se confond bientôt avec celle d'*Esque*, qui prend sa source peu au-dessous du Bourg de Cerisy ; & coule dans son vallon, dirigé du Sud, jusqu'à la vallée de Trévieres. -- Le Bourg de Cerisy se trouve logé entre deux extensions de côteaux, dans une petite lande seche, à peu de distance de sa forêt qu'il voit au Levant. Cerisy.

Les trois rivieres, dont nous venons de parler, se réunissent en une seule qui devient la riviere d'Isigny ; de même que les trois vallées qu'elles arrosent se confondent & s'épanouissent, pour former les belles prairies ou la vallée de ce Bourg. Elle prend en quelques endroits plus de 1500 toises de largeur, & est dirigée avec le cours de sa riviere d'Orient en Occident. C'est à l'extrémité de cette belle plaine d'herbages, qu'est assis le Bourg d'Isigny, sur le même sol de prairies, arrosé par un double bras de riviere, qui se réunissent pour se perdre dans les Vays, dont l'ouverture, vers la mer, procure au Bourg le coup de vent de Nord-Ouest, d'autant plus humide qu'il traverse des marais salins. Son Climat est conséquemment à peu près le même que celui de Carentan. * Isigny.

* V. sa Description dans la XI[e] Contrée.

1°. La petite plaine seche, qui s'éleve au-dessus de la chaîne Septentrionale de cette vallée, est en un terrein fort élevé, & va gagner le rivage qui termine le Bessin à l'embouchure des Vays. Là, se trouve la Bourgade de Maisy, située sur les hauteurs, assez découverte, voyant la greve & les *roches de Maisy* à son Septentrion, tout près d'elle. Maisy.

2°. Dans la partie du Sud-Ouest, sous la forêt de Cerisy, se découvre un nouveau vallon, dirigé du Sud-Sud-Ouest vers le Nord-Ouest, qui porte la riviere d'*Elle*, jusqu'à sa jonction avec la Vire ; & le Canton compris entre cette derniere riviere & celle

d'*Esque*, présente de petites plaines, fort entrecoupées de côteaux & de vallons. On y voit encore la forêt de *Neuilly* & le *Bois du Parc*. Les Paroisses qui se trouvent vers la source de l'Elle; S. George d'*Elle*, S. Quentin d'*Elle* & Lison, sous la forêt de Neuilly, ont été souvent affligées de la milliaire, depuis l'année 1765. M. Denise a également observé ces Epidémies: on a vu précédemment son opinion sur cette maladie.

La milliaire y a été aussi Epidémique, depuis 1765.

3°. De la réunion de l'Elle avec la Vire, résulte une seconde vallée d'herbages & prairies, plus ou moins marécageuses, qui partagent le Bessin & le Cotentin; mais le cours de la derniere de ces rivieres borne entierement, au Couchant, la Contrée que nous parcourons, dans le Canton du Bessin comme dans celui du Bocage. Il nous reste à décrire dans la portion Occidentale du Bessin, cette grande plaine fort découverte, qui est située entre les rivieres de Drome, d'Elle, la Vire, & celle de Thorigny.

4°. La Vire, en quittant les Vays & les prairies se porte, en la faisant remonter vers sa source, dans un vallon dirigé du Nord au Sud, dont l'entrée commence sous le Mont de *S. Fremond;* elle décrit ensuite un arc de cercle, en suivant la direction des collines qui la bornent, avant de parvenir sous S. Lo.

S. Lo.

Cette Ville, qui passe pour être fort ancienne, est située à l'extrémité d'une plaine fertile, entourée de profonds vallons, de maniere qu'elle ne communique avec la plaine que par une lande de terre au Nord-Est; ce qui lui donne une exposition fort élevée. La vallée de la Vire la borne à 100 toises, à l'Ouest; mais la Ville touche à la cime des collines de deux autres vallons, tant au Midi qu'au Septentrion. Elle est dans le 16e dégré, 32' de longitude; au 49e 7' de latitude.

L'Abbé Joachim le Grand, l'illustra, dans le dernier siecle, par ses Ouvrages historiques sur l'Espagne & le Portugal; Ouvrages qu'on regarde comme curieux & profonds. Le Commerce de S. Lo consiste maintenant en Manufactures de serges, de ras & d'empeignes de souliers, qui en portent le nom. Son exposition est

eſt fort ſaine. Nous ne croyons point qu'il y regne aucun genre de Maladies Endémiques : au reſte Nous ne fûmes point aſſez heureux pour fixer l'Obſervation des Gens de l'Art, ſur les Maladies de cette Ville & de ſon petit Canton. Différentes relations nous ont appris que la milliaire s'y étoit reproduite aſſez fréquemment, depuis ſon invaſion dans le Beſſin, dont les maladies doivent lui être communes.

Mais après avoir paſſé S. Lo, la Vire commence bientôt à décrire un grand demi-cercle entre deux chaînes paralleles de hautes collines, qui ſuivent cette même direction : enſuite elle reprend celle du Sud, toujours en la faiſant remonter vers ſa ſource, juſqu'à ce qu'elle entre dans le Bocage. On la voit recevoir auparavant une riviere qui baigne, au Nord, la partie déclive du Bourg de Thorigny, dans la direction de l'Eſt à l'Oueſt. Sa ſituation eſt dans une vallée peu profonde & bien ouverte, mais dont le ſol eſt en partie marécageux. Thorigny.

La petite Vérole régnoit épidémiquement, en 1772, dans la plupart des Paroiſſes de ce Canton, qui touche au Bocage ; plus ſpécialement dans celles qui occupent les environs de Thorigny & de la Bourgade de Teſſy. Il y en eut peu de diſcretes ; beaucoup de confluentes & malignes, ſoit par leur nature, ſoit par l'effet d'un mauvais traitement. Il eſt certain que ces petites Véroles furent meurtrieres, qu'elles enleverent un grand nombre d'enfans & même d'adultes ; mais auſſi la vérité doit ici élever ſa voix, & apprendre à la Nation que les Médecins du Canton virent le plus petit nombre de ces malades. Le Peuple & les Gens de la Campagne, ſi peu accoutumés à demander des ſecours légitimes aux Médecins, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'une maladie éruptive, dans laquelle ils ſont perſuadés qu'un bon cordial eſt le remede unique ; le Peuple, dis-je, & les Habitans de ces Bourgs, livrerent imprudemment leur confiance aux Empiriques, toujours diſpoſés à ſeconder leurs vues du côté des médicamens incendiaires. Ce fut en vain que des Docteurs-Méde-

La petite Vérole, Epidémique & meurtriere dans ce petit Canton.

cins, éclairés & remplis de zele pour l'humanité, se souleverent dans Thorigny & dans Tessy, contre une infinité de petites pratiques meurtrieres, en annonçant tous les désastres qui en résulteroient infailliblement. L'ignorance marcha témérairement la tête levée, & moissonna 35 victimes dans une seule Paroisse. — A ces petites Véroles succéderent, dans les mêmes lieux à peu près, des Rougeoles boutonnées, des Scarlatines malignes, Epidémiques, compliquées avec des maux de gorge extraordinaires, souvent accompagnés d'une éruption milliaire : Maladies, dont le traitement exigeoit la plus grande prudence & des connoissances acquises. Le même Charlatan fut encore préféré : son triomphe fut d'entasser une vingtaine de nouvelles victimes sur la tombe des premieres, qui sembloient demander vengeance de sa témérité.

Elle fut suivie de la rougeole ou scarlatine-maligne, compliquée avec les maux de gorge.

Nous entrons à l'instant dans la portion la plus Méridionale de cette grande Contrée, qui nous fournira un Tableau vraiment intéressant pour les Gens de l'Art.

II. LE BOCAGE.

Le Bocage est un grand Canton, presqu'aussi vaste que le Bessin; mais infiniment plus couvert, plus montueux, un peu plus humide. Ses Habitans même different autant, par leur génie & leur forme, de ceux du Bessin proprement dit, que le sol de l'un & l'autre Canton.

Celui-ci est contigu au premier, par le cours de la Vire & sa vallée, qui le borne au Couchant, en le séparant de l'Avranchin, même d'une partie du Cotentin : il l'est également par la continuité de quelques vallées & le cours de quelques-unes de ses rivieres, dans la partie Orientale, qui est plus décidément bornée par la vallée d'Orne, depuis le Pont-d'Ouilly jusqu'à Harcourt. Cependant il existe en quelque sorte une séparation assez sensible entre ces deux Cantons, en ce qu'aucune des rivieres du centre

du Bocage ne prend la direction du Sud au Nord, & qu'elles se rendent toutes collatéralement, vers l'Est ou l'Ouest, dans l'Orne ou dans la Vire. Nous décrirons les principaux courans du Canton, & les vallées qui y prennent une direction décidée avec le cours de ses rivieres principales ; car on voit nombre de portions de terrein, hérissées de montagnes & d'inégalités, sans aucune direction fixe ; & l'on ne rencontre pas un seul vallon du Bocage, qui ne porte son ruisseau d'eau claire & limpide. Nous indiquerons même les bois les plus considérables & les plus hautes montagnes du Canton, avant de présenter l'idée générale de son Peuple & des maladies auxquelles on l'a vu le plus exposé.

I°. Dans la partie Orientale, on observe le cours & les vallées de l'*Ajon*, de la *Louvette ;* deux petites rivieres qui vont se perdre dans l'Odon ; & qui fournissent plusieurs chaînes de montagnes, dirigées du Sud-Ouest au Nord-Est ou du Nord au Sud, par *Bonne-Maison, Courvaudon,* jusqu'à la jonction de ces rivieres, entre les Bourgs d'Evrecy, de Villers & d'Aulnay.

1°. Ce dernier Bourg est assis sur la croupe d'une chaîne de hautes collines, qui vient de l'Ouest avec le cours de l'Odon, en laissant le Bourg plus exposé aux vents du Couchant & du Sud-Est, même à ceux du Midi, qu'aux principaux vents du Nord. L'Odon porte ensuite sa vallée du Sud-Ouest au Nord-Est, pour entrer dans la Contrée de Caen, assez près d'Evrecy. Aulnay.

2°. Des bords de l'Orne, sur sa rive gauche, à l'endroit qui fait face au Pont-d'Ouilly, s'élevent presque parallelement deux chaînes de montagnes & rochers escarpés, que l'on voit bientôt s'éloigner l'une de l'autre : la premiere ou la plus Méridionale pour former le lit du *Noireau*, jusqu'à la vallée de Condé ; la seconde ou la plus Septentrionale, qui se présente également au Midi, s'en va, d'Orient en Occident, se rendre à Pont-Ecoulant. De cette derniere se déploient ensuite plusieurs chaînes moins élevées, qui forment des vallons vers le Couchant, dans l'un desquels se trouve Vassy. Ce Bourg est situé sur le revers de la

colline Méridionale de ſon vallon, dont il couronne la cime, en voyant une plaine au Midi ; & deſcend de l'autre côté vers le Nord, ſur ſon ruiſſeau.

Mais l'éloignement des deux chaînes primitives, dont nous avons parlé, ſert à former la plaine de *S. Denis de Meré*, qui conduit à Condé ſur Noireau.

Condé *ſur Noireau.*

3°. Cette petite Ville ſe trouve aſſiſe en plus grande partie à mi-côte, ſur le revers d'une montagne qui la défend principalement du Nord : pluſieurs chaînons de collines viennent s'y réunir, ainſi que deux rivieres : le *Noireau* qui lui donne ſon nom ; & la *Drouance*, qui, ſortie d'au-deſſous les bruyeres *du Pleſſis*, deſcend du Septentrion, par Pont-Ecoulant, pour ſe rendre dans le Noireau, après avoir traverſé Condé, du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. Cette Ville peut recevoir le Levant & le Couchant, même le Couchant d'été Equinoxial. Ses principaux courans ſont de l'Eſt, du Sud-Oueſt, de l'Oueſt-Sud-Oueſt & du Nord-Oueſt. Elle eſt fort commerçante ; & ſes Habitans ont un goût naturel pour les armes.

II. Nous voyons, dans la portion Méridionale, une vallée conſidérable, formée par le concours d'une infinité de côteaux, qui ſe réuniſſent aux environs de Tinchebray, gros Bourg, entouré de montagnes, dont il couronne en partie la cime, & qui ne lui laiſſent de véritables courans libres, que ceux du Nord-Eſt & de l'Oueſt. Leur grande chaîne, qui part du Couchant pour remonter vers l'Orient (Eſt-Nord-Eſt), vient ſe réunir dans cette direction à celle de la vallée du *Noireau :* celle-ci ſemble être une continuité du Mont-Crépin & du Mont-Ceriſy, près l'Abbaye de Belle-Etoile, aſſiſe en un vallon, ſous ſes propres bois qui la couvrent du Sud, dont le prolongement ſe déploie vers la vallée de Condé, que nous venons de décrire.

Tinchebray.

En 1773, une maladie déſaſtreuſe ſe porta ſur la paroiſſe de Ceriſy *Belle-Etoile ;* c'étoit ſans doute une milliaire eſſentielle, puiſque ſon éruption s'annonçoit dès le troiſieme jour. Elle fut

maligne & meurtriere, ſur-tout au commencement du printemps : moment de ſon invaſion.

Dans l'année 1767, après un printemps froid, il régna dans le Bourg de Tinchebray une milliaire épidémique, fort meurtriere. Elle frappa en même-temps ſur les paroiſſes de grand & petit *Truttemer*, à une grande lieue de ce Bourg, vers la ſource de la Vire. Un Médecin, dont nous aurons occaſion de faire connoître le zele & les talens, en parlant des maladies de Vire, nous a fourni des inſtructions fort intéreſſantes ſur celle-ci, en ajoutant qu'il avoit toujours eu le malheur d'être appellé trop tard, pour la traiter convenablement.

La milliaire débuta à Tinchebray vers la fin du printemps : elle y fut traitée par les Chirurgiens, ſans aucunes regles, en courant après les ſymptômes qui paroiſſoient le plus urgens. On trouvoit de la fievre : on cherchoit à l'appaiſer par des ſaignées répétées. Les ſignes de ſaburre & de putridité faiſoient purger ſans fin. La multiplicité des remedes & le fatras des drogues ne ſervoient qu'à troubler les opérations de la Nature. Ainſi les efforts qu'elle auroit pu faire devenoient inutiles, & ne procuroient que des criſes imparfaites, ſans faire ceſſer les accidens qu'on vouloit emporter. *Les malades tomboient dans la ſtupeur, & la mort les enlevoit ſans qu'aucune éruption eût paru ſur la peau.* Le Médecin éclairé prononça ſur le danger d'un pareil traitement. Il exhorta qu'on prêtât attention aux efforts de la Nature, en avertiſſant qu'il falloit plus compter ſur ſes forces que ſur les médicamens. Il pronoſtiqua qu'alors on verroit ſûrement paroître la milliaire : l'événement juſtifia l'importance de ſes conſeils.

Epidémies à Tinchebray, fievre milliaire, en 1767, qui paroît aſſez eſſentielle.

La maladie devint d'autant plus meurtriere à Tinchebray, que la frayeur s'empara ſubitement des Habitans, qui la regardoient comme fort extraordinaire, comme maladie qu'on ne connoiſſoit point. Convaincus qu'ils devoient en mourir, ils reſtoient frappés de cette cruelle perſuaſion, qui ne les quittoit point pendant ſon cours entier. D'où il arrivoit qu'ils refuſoient le plus ſouvent toute

eſpece de médicament, ou qu'ils prenoient, ſans aucune confiance, une partie de ceux qu'on leur offroit. Il faut convenir que cet abandon de leur part, ce défaut de confiance & de courage, furent à peu près entretenus par une ſuite de malheurs qui devoient naturellement les épouvanter. N'étoit-il pas effectivement bien affligeant, pour ceux qui attendoient la maladie, de voir mourir ſous leurs yeux exactement tous ceux qui étoient ſoignés avec le plus d'attention, ceux à qui il ne manquoit rien en apparence, c'eſt-à-dire, qu'on accabloit de remedes : tandis qu'un grand nombre des malades qui avoient paru délaiſſés, négligés, ou qui avoient refuſé les médicamens, s'en tiroit aſſez heureuſement. Grande leçon ! qui auroit certainement éclairé des eſprits moins prévenus. L'Obſervateur en fit ſon profit, en remarquant que ces derniers s'étoient contentés d'avaler beaucoup d'eau chaude, de boire du bouillon, aſſez foible, parce qu'ils étoient fort pauvres. Chez eux la milliaire paroiſſoit vers le 9e jour : elle couvroit leur poitrine, le dos, les reins & les extrémités en partie : elle fut ſans doute critique, puiſqu'ils parvenoient à guériſon, & que les autres mouroient. Ce Bourg reçut auſſi la petite Vérole Epidémique, en 1772. Elle n'y fut point d'une mauvaiſe qualité, ni funeſte dans ſes ſuites, à moins qu'on n'eût commis quelques fautes dant le traitement.

La même, compliquée, à Truttemer.

Mais la premiere maladie, qui finit dans Tinchebray avant l'été, s'étendit & continua de plus en plus ſes ravages dans *Truttemer*, pendant cette ſaiſon, même fort avant dans l'automne. Il eſt vrai qu'elle ne s'étoit introduite dans ce dernier lieu que poſtérieurement au premier, & comme par communication.

Ici les abus ſemblerent ſe multiplier dans les commencemens pour rendre ce fléau plus redoutable. Sans Médecins, ſans Chirurgiens, les malades demandoient toujours trop tard les ſecours néceſſaires : on les trouvoit couverts de milliaire. Mais ici la préparation eût été néceſſaire, comme on le dira bientôt ; & on n'en avoit fait aucune. Il étoit d'ailleurs à peu près inutile d'employer des

remedes dans l'état où on les trouvoit : les engorgemens étoient décidés : la diſſolution évidente : la gangrene pour l'ordinaire établie. Ces mêmes Habitans furent autant effrayés pour le moins que ceux de Tinchebray : & dans leur épouvante, ils eurent le malheur de s'adreſſer aux Charlatans, qui, leur promettant tout, travailloient bien efficacement à les calmer d'un côté, ainſi qu'à prévenir leur frayeur : mais de l'autre ils les accabloient plus ſûrement, en les engouant de remedes incendiaires, les couvrant de topiques, les étouffant dans des couvertures. Seconde raiſon pour laquelle on trouvoit plus d'obſtacles à leur traitement, ainſi qu'à la guériſon, quoique l'éruption fût ſouvent très-complette, mais forcée, que chez ceux de Tinchebray, qui n'avoient, pour ainſi dire, bu que de l'eau chaude : chez qui en un mot l'éruption exanthémateuſe n'étoit due qu'aux ſoins de la Nature & à l'eſſence de la maladie.

Un troiſieme abus, c'eſt que ces malheureux, reſtés ſans conſeils, ou n'en voulant point, ſembloient courir d'eux-mêmes audevant de la contagion. Ils mangeoient & couchoient le plus ordinaire tous enſemble, dans la même ſalle où il y avoit pluſieurs malades. Il n'eurent jamais l'attention d'évacuer cette habitation après la maladie, de la nettoyer, ni d'en corriger l'air. Ces abus ſont aſſez généraux dans nos Campagnes. Il eſt donc viſible que la négligence, le défaut de propreté, les erreurs dans le traitement, ſont autant de cauſes qui augmentent la mortalité dans les fievres contagieuſes & malignes. Ces vérités furent enfin reconnues : ce Peuple, éclairé trop tard ſur ſes plus chers intérêts, finit par ſe confier au Médecin habile qui va nous peindre la nature & la marche de cette Epidémie.

Deſcription de cette Maladie Epidémique.

» Tous les malades furent ſaiſis de froid, & pourſuivis de friſ» ſons vagues, plus ou moins marqués, ſans pouvoir dire qu'il » leur ſuccédât un mouvement de fievre. Ils ſe plaignoient gé» néralement d'une laſſitude univerſelle, d'un accablement ex» traordinaire ; de douleurs de tête, & de quelques nauſées. Ils

» perdoient le ſommeil, ou il étoit interrompu par des rêves ef-
» frayans, par des mouvemens de terreur. Leur pouls étoit pe-
» tit, embarraſſé, fréquent; quelquefois à peu près naturel.
» Quelques-uns furent pris par une diarrhée ſéreuſe : ils avoient
» beaucoup de ſoif : d'autres n'éprouvoient aucunement ce be-
» ſoin. Mais ils ſuoient tous dès les premiers jours : la ſueur ne
» couloit pas avec continuité, elle ſe préſentoit par intervalles,
» quelquefois partielle, & toujours avec une odeur particuliere,
» d'autant plus ſenſible ou facile à diſtinguer, que l'éruption étoit
» plus près de paroître. L'odeur ſinguliere de cette ſueur annon-
» çoit la maladie en approchant du lit des malades, & l'inſpec-
» tion de la peau confirmoit bientôt le ſoupçon. C'étoit ordinai-
» rement vers le 9, que les exanthêmes milliaires commençoient
» à pointiller : ils ſe multiplioient en groſſiſſant un peu, pendant
» quatre jours entiers; ils reſtoient enſuite à peu près autant dans
» cet état, en prenant leur maturité & s'obſcurciſſant inſenſible-
» ment. Enfin ils ſe deſſéchoient peu à peu : l'épiderme ſe dé-
» tachoit par petites écailles : la deſquammation terminoit ordi-
» nairement la maladie. On en a vu cependant pluſieurs, chez
» qui l'éruption s'eſt faite à différentes repriſes : ce qui duroit
» plus long-temps, & prolongeoit le danger. Les premiers étoient
» quittes vers le 17; les derniers paſſoient le 20, le 24[e] jour.
» *Preſque tous ont rendu beaucoup de vers.* »

Cette maladie ne ſe maſqua point cette année, comme on verra, en décrivant celles de Vire, qu'elle le fit dans les années précédentes, ſous la forme de fluxions de poitrine ou de pleuréſies. Si la poitrine parut quelquefois affectée, ce ne fut jamais dans ſon invaſion; & cet accident devoit alors être regardé comme ſymptôme de la milliaire. C'eſt ainſi que tous les malades éprouvoient une ſorte de poids qui comprimoit leur poitrine, en leur laiſſant de la gêne & de l'oppreſſion. Pluſieurs même reſſentoient une chaleur conſidérable, & comme *un charbon de feu* (c'étoit leur expreſſion) dans l'eſtomac : ils étoient encore brûlans ſous

la

la plante des pieds & dans l'intérieur de la main. On leur remarquoit à la plupart un léger tremblement dans les doigts & les mains, lorsqu'ils avançoient le bras ou qu'ils vouloient saisir quelque chose. Il survenoit des hémorrhagies par le nez à presque tous ceux qui n'avoient point été saignés d'abord, quoique leur pouls fût développé & annonçât de la plénitude. Le plus souvent la maladie avoit pour ceux-ci une funeste issue. Quand il survenoit du délire, de la stupeur ou quelqu'embarras au cerveau, les urines devenoient aussi-tôt claires & limpides : si ce dérangement cessoit, on les trouvoit alors colorées & plus chargées. Ainsi souvent on voyoit changer les urines d'un instant à l'autre.... Qui pourroit méconnoître la fidélité de ce Tableau !

Cette Epidémie, telle qu'elle vient d'être caractérisée, m'a paru d'autant plus maligne, nous dit M. de Poliniere (son nom nous est échappé trop tôt), qu'elle attaquoit la vie dans son principe, en affectant particulierement le cerveau & le genre nerveux, avec lequel elle paroissoit avoir une affinité marquée. Ce sont les raisons, ajoute-t-il, qui m'ont décidé pour le traitement.

Son Traitement.

» J'ai fait saigner dans le commencement, quand le pouls étoit fort, & qu'il y avoit de la plénitude. J'administrois l'émétique ensuite & un purgatif, ou plus souvent un émético-cathartique. On répétoit quelquefois la saignée, si le besoin l'exigeoit ; car je ne la crois nécessaire, dans cette maladie, que relativement. Pendant plusieurs jours on s'en tenoit à une tisane adoucissante & délayante ; quelques apozemes avec les plantes nitreuses & quelque sirop aigrelet.... Aux approches de l'éruption, j'y joignois du quinquina : il soutenoit le ton de la fibre, qui avoit grande disposition au relâchement. Il devenoit un cordial anti-septique, & fortifioit le courage. Quand la milliaire étoit de nature à devoir inquiéter, s'il survenoit quelqu'assoupissement ou délire momentané, je faisois aussi-tôt appliquer deux vésicatoires aux jambes ; je m'en passe rarement dans cette maladie : ce remede

ranime le ſyſtême nerveux, réveille les eſprits qui languiſſent; facilite l'éruption, & diſſipe en partie cet état de ſtupeur, où jette le levain milliaire. Quand il y a certain état d'affaiſſement ou de langueur, j'ai recours au camphre, dont j'ai vu de fort bons effets. Il y a cependant des circonſtances où il m'a paru échauffer & cauſer de la ſéchereſſe. Je donnois pour boiſſon une décoction d'orge mondé, dans laquelle on infuſoit quelques feuilles de méliſſe, du guy d'épine, &c. en ajoutant un peu de nitre, ou quelque léger acide, du petit lait bien clair, du bouillon de veau, très-léger en viande, mais dans lequel je faiſois ajouter un peu de pain, avec des feuilles d'oſeille; quelquefois un peu de vinaigre. On couloit & on exprimoit, pour un bouillon de trois heures en trois heures.... Quelques bains de jambes calmoient une agitation trop violente. Quand il y avoit peu de fievre, que les malades éprouvoient un certain beſoin, je permettois quelques potages, dont ils ſe trouvoient bien. J'avois quelquefois recours à une potion anti-ſpaſmodique & un peu cordiale, où entroit la liqueur minérale anodine d'Hoffman. C'étoit ſur-tout quand les malades étoient trop foibles, ou bien s'il ſurvenoit deux ou trois éruptions conſécutives. »

» Ce traitement, que j'ai plus ou moins ſuivi, en augmentant ou retranchant, a eu du ſuccès. J'ai ſouvent vu la ſenſation incommode de chaleur dans l'eſtomac, & l'agitation ſe calmer. J'ai même obſervé quelquefois moins de délire par l'uſage du camphre: quelques-uns le ſupportoient avec peine: il leur excitoit même un vomiſſement. Quelques-uns auſſi ſe ſont trouvés plus tranquilles après un bain des jambes, qui leur procuroit le ſommeil. On s'eſt ſervi pluſieurs fois avec avantage des bains de lait tiede, dans des circonſtances, où les malades paroiſſoient être dans un délire phrénétique. Ils y reſtoient environ une heure & demie: on répeta pluſieurs fois dans le jour ce même pédiluve; & le délire, qui n'étoit apparemment que ſymptômatique, ſe diſſipa entierement. »

En Juillet 1771, les paroiſſes de *Truttemer* & de *Roullours*, quelques autres encore dans leur voiſinage, voyoient régner épidémiquement les Rougeoles & la petite Vérole : elles ne furent point malignes, quand on les traita méthodiquement. Mais l'abus des cordiaux les rendirent meurtrieres pour pluſieurs ſujets.

III. Paſſant du Sud à l'Oueſt, vers l'angle de l'Occident Méridional du Canton, on obſerve, près de S. Chriſtophe, pluſieurs hautes montagnes amoncelées, qui n'ont point encore reçu de direction décidée, mais qui fourniront bientôt les principales chaînes de l'Avranchin, du Pays de Houlme & du Bocage, vers le Beſſin. Ce terrein, dont la ſurface eſt étonnante par la multitude prodigieuſe de ſes hauteurs & inégalités, ſe trouve entre Tinchebray, Mortain, Domfront & Vire, au-deſſus de la forêt de Lande-Pourrie. C'eſt dans ce Parage qu'on voit la fameuſe montagne de *Bainbal*, la plus eſcarpée du Canton, ſur laquelle M. de Caſſini planta le ſignal, pour ſervir à découvrir & marquer la prolongation de la perpendiculaire au Méridien de Paris. De cette montagne naiſſent quatre rivieres conſidérables, dont trois conſervent leur nom juſqu'à la mer.

C'eſt au pied de ſa coupe la plus Septentrionale que la riviere de Vire prend ſa ſource, & va, du Midi vers le Nord, traverſer la partie la plus déclive de cette Ville, dont nous nous occuperons particulierement dans la ſuite : elle tourne au-deſſous de la Ville, ainſi que ſa vallée, vers le Couchant ; & fait un demi-cercle pour reprendre ſa direction au Nord. Bientôt elle ſe ſe trouve groſſie par l'*Alliere*, qui prend ſa ſource à l'extrémité d'un grand vallon, dirigé d'Orient en Occident. Divers autres ruiſſeaux viennent de l'Oueſt & de l'Eſt s'y réunir, & la rendent du double plus forte qu'elle n'étoit à Vire. La *Souleuvre*, ſortie des bruyeres de Montchauvet, qui occupent le centre du Bocage, ſe perd encore dans la même riviere : mais elle ſemble la forcer, à l'inſtant qu'elle groſſit ſes eaux, de changer ſa direction & lui communiquer la ſienne de l'Eſt à l'Oueſt, en coulant

Vallée de la Vire.

ſous une nouvelle chaîne de montagnes. Cette autre vallée ſe propage juſqu'à Pont-Farcy, qui peut lui donner ſon nom ; & parcourt un eſpace de plus de deux lieues. Mais ſous ce Bourg vient s'y confondre la riviere de *Landelle*, dirigée du Midi au Septentrion, parallelement à la premiere direction de la Vire. On voit conſéquemment entre le cours de ces deux rivieres un grand terrein où ſe trouve le *Mont Friloux*, dont le centre eſt en plaine, mais bordé de montagnes, & prodigieuſement garni de Hameaux, ſpécialement ſur la chaîne des hauteurs Septentrionales.

Pont-Farcy & Teſſy, *Bourgades.*

La Bourgade de Pont-Farcy eſt ſituée à mi-côte, regardant le Levant d'été, & recevant à peu près les quatre grands courans de vents. Alors la vallée qui ſert de lit à la Vire, retourne vers le Septentrion, & paſſe ſous la Bourgade de Teſſy, aſſiſe dans une expoſition plus riante que celle de Pont-Farcy, & plus découverte à l'Oueſt, où ſe trouve une plaine. La Vire ſerpente enſuite dans une belle plaine avant de recevoir la riviere de *Thorigny*, en entrant dans le Beſſin, pour gagner S. Lo, & ſe perdre dans les Vays. Cette riviere forme donc le plus grand courant du Bocage, en établiſſant plus ſenſiblement ſa communication avec le Beſſin.

Climat particulier du Bocage.

IV. Le grand Canton que nous venons de parcourir préſente encore, en outre le nombre infini de ſes inégalités & de ſes vallons, beaucoup de bois & de fûtaies. Les plus conſidérables ſe trouvent cependant vers les confins du Bocage avec le Beſſin, & dans les environs de Vire. Tels ſont les bois du *Homme*, de *Guiberville*, la forêt l'*Evêque*, les bois du *Parc-Hilet*, le bois du *Roi*, ceux de *S. Martin de Sallen*, les bois du *Parc*, près Vire, de *Roullours*, le bois de *Pinie*, ceux de la *Haye*, *&c.* D'où il réſulte que les neiges & les frimats de l'hiver y produiſent un froid vif ; que la végétation y eſt tardive & languiſſante. La neige s'y conſerve, ſur la ſurface de la terre, au moins ſix ſemaines de plus que dans la Contrée de Caen. On peut juger com-

bien l'hiver y eſt long & dur. La chaleur que la préſence du Soleil répand dans ces Contrées ne ſe conſerve que peu d'heures. La terre & l'air ſe refroidiſſent depuis trois heures après midi juſqu'au ſoir ; & plus encore pendant la nuit, que les parties nitreuſes & glaciales de la neige ſe répandent plus facilement dans l'athmoſphere. Cette diſpoſition dure même long-temps après le Soleil levé, juſqu'à ce que cet aſtre ait acquis aſſez de force, en s'élevant ſur l'horizon, pour communiquer quelque chaleur à l'air. Mais ſi le Ciel eſt nébuleux, le frimat ne ceſſera point de ſe faire ſentir tout le jour. Les prémices du printemps même y ſont fort variables, nuiſibles aux végétaux, dangereuſes pour les hommes. La nature du ſol, la concavité de la moitié des terreins, les plantations & les haies qui environnent chaque piece de terre, produiſent, dans les premiers beaux jours après la fonte des neiges, des roſées, des brouillards & des brumes, qui couvrent les fleurs & les herbes, en conſervant leur fluidité dans la nuit. Mais comme il eſt d'expérience en Phyſique, quelle que ſoit la température, le froid devient plus vif aux environs du lever du Soleil qu'en tout autre temps. C'eſt ſur-tout dans ce Climat que ſes premiers rayons, en donnant un mouvement ſenſible à l'air, y répandent une fraîcheur plus grande ; & c'eſt alors que le fluide ignée, principe de la liquidité de ces vapeurs & de ces exhalaiſons réunies, venant à s'échapper, les particules ſalines & nitreuſes ſe rapprochent, & forment ſur les végétaux une croûte de glace plus ou moins épaiſſe, dont la diſſolution leur eſt funeſte. Alors cet air denſe, humide & froid en même-temps, devient plus pernicieux pour les hommes, qu'un air qui ſeroit plus froid en apparence, & plus agité. C'eſt ſans doute une des cauſes principales qui confirment un fait d'Obſervation pour ce Canton : que le vent du Sud-Eſt, qui dans l'été procure ſubitement les orages & le tonnerre, y devient très-froid dans l'hiver. D'un autre côté on a remarqué que les vents Méridionaux y ſont généralement les plus dangereux pour les fleurs & les

plantes, comme pour les hommes, sans doute à raison de la multiplicité des côteaux & des vallons qu'on y observe. (*dd*)

Son terroir & ses productions.

Le grand nombre de rivieres & de ruisseaux d'eaux vives & coulantes, dont ce Pays est arrosé, forment une infinité de prairies & de pâturages propres à faire des éleves de bestiaux, qui deviennent le principal produit de la valeur des terres : & les côteaux en fournissent aux moutons, qu'on sçait être du goût le plus exquis & de la meilleure qualité, sur-tout dans le voisinage de Condé, Vassy & de Villers. Les rivieres sont très-poissonneuses; & la terre, qui en général n'est que médiocrement bonne, qu'on laisse par conséquent en friche plusieurs années de suite, est couverte de genêt; ce qui rend le gibier de ce Canton très-abondant & très-excellent. Le sol, qui est en général un tuf noir assez dur, n'est pas naturellement fertile. Le froment n'y croît pas généralement, & sa récolte, comme sa floraison, y éprouveroient peut-être beaucoup d'obstacles du côté des intempéries, qui en rendroient la culture peu lucrative dans une quantité d'endroits de ce Canton. Mais la nécessité, l'industrie forcée des Habitans, trop multipliés pour attendre leur unique secours des Contrées voisines, ont accoutumé la terre à produire successivement du seigle, de l'orge, de l'avoine; & plus généralement du bled noir

Conf. M. l'Abbé RICHARD, Hist. Natur. Tom. IV, pag. 257.

(*dd*) Les terres hautes & les plaines en montagne, qui ne sont ordinairement que des bancs de rochers, recouverts à une certaine épaisseur de terre végétale, sont par la même raison plus froides que les terres basses; parce que souvent elles renferment dans leurs cavités de grands réservoirs d'eaux, qui fournissent à l'entretien des sources qui en sortent. Ainsi toutes les Contrées que nous appellons Points de Partage, d'où les eaux coulent vers les différentes mers, sont nécessairement les parties les plus élevées respectivement à leur Climat, & dès-lors celle où regne le froid le plus long-temps; où les variations de l'athmosphere sont les plus fréquentes. Ainsi l'on voit sortir du centre du Bocage la Vire, qui va se rendre dans la Manche au Septentrion; la Sée & la Celune, qui vont se perdre dans la mer du Couchant; le Noireau dirigé vers l'Est, pour se joindre à l'Orne & diverses autres rivieres, qui prennent leur cours par le Sud pour se rendre dans la Mayenne.

ou ſarraſin, dont la culture y réuſſit d'autant mieux, qu'il ne fleurit que fort tard en été. On prétend même que cette variété de grains, qui ſe ſuccedent pour le temps de la ſemence comme pour celui de la récolte, eſt une reſſource aſſurée contre les années de diſette ou de famine; parce que ces différentes eſpeces de bleds ne peuvent manquer tout à la fois dans une même année. Ainſi l'on y mange peu de pain de froment, mais du pain de ſeigle, d'avoine, d'orge & beaucoup de bouillies, faites avec l'orge ou le ſarraſin. Cette nourriture habituelle peut avoir beaucoup d'influence ſur la conformation des hommes & ſur leurs maladies.

Idée générale de la conformation, du caractere, des mœurs, habitudes & maladies de ſes Habitans.

L'eſpece humaine ſemble, en général, un peu abatardie dans ce grand Canton. Les individus des deux ſexes y ſont communément de petite taille, mal-faits, peu robuſtes & peu laborieux. Les femmes ont prodigieuſement de la gorge, & ſont mal colorées, ainſi que la plupart des hommes. Il eſt probable que l'eſpece de nourriture contribue plus aux vices de conformation, que la température & l'expoſition du Pays. Car ſi la Claſſe des indigens préſente une infinité de gens *contrefaits*, *boſſus*, *crochus*, *noués*, *&c.*, on obſerve, d'un autre côté, que ceux qui vivent dans l'aiſance ſont plus grands, mieux faits & plus robuſtes.

Avec ces qualités vicieuſes du corps, n'eſt-il point étonnant, & peut-être funeſte pour l'eſpece, de voir ces Peuples frappés d'un deſir précoce de la propagation, & ſe marier le plus fréquemment avant leur majorité de vingt ans? En général, parvenus à l'âge de quarante ans, ils ont l'air d'en avoir ſoixante, quoique dans l'adoleſcence ce ſoit tout le contraire, puiſqu'à leur phyſionomie & à leur petite taille, on ne leur donne que dix à douze ans, lorſqu'ils en ont vingt. Ils meurent plus communément par le catarrhe des poumons, l'aſthme ou l'hydropiſie.

Ce Peuple, ſi nombreux & ſi pauvre, ſçait quitter ſes Pénates, au temps où s'ouvre la récolte dans les autres Contrées de

la Province, & s'y répand par bandes ou atteliers, dont le travail eſt de la plus grande reſſource. Voilà quelle eſt à peu près toute ſon induſtrie. Ce ſera donc plus particulierement ſur les Habitans de ce Canton que s'étendra la bienfaiſance d'un Monarque, qui ſemble avoir connu leur indigence & preſſenti leurs beſoins, en remettant tout récemment le Vingtieme d'Induſtrie à des malheureux, qui n'eurent ſouvent d'autre aiſance que ce foible tribut, l'unique ſalaire de leurs travaux & de leurs fatigues : tribut que ceux-ci d'ailleurs ſe voient forcés d'aller chercher dans d'autres Climats.

Les Bocquains fourniſſent une grande population. Ils ſont diſtribués par Hameaux, dont le moindre comprend huit à dix feux : & ces Hameaux ſont extrêmement multipliés. Ils récoltent peu de pommes & beaucoup plus de poires, dont ils ſe préparent différentes boiſſons : le petit cidre, le poiré, qui, dans quelques endroits, eſt auſſi clair, auſſi pétillant que le vin blanc ; l'eau-de-vie, dont ils font abus. Le Payſan eſt peu libertin : ſon plus grand vice eſt l'ivrognerie, & il mange moins qu'il ne boit. Le fond de ſon tempérament eſt le bilieux-mélancolique, compliqué avec le phlegmatique : à jeun, il eſt doux & rampant ; ivre, il devient fier & inſolent.

Les Maladies Populaires ſe cantonnent quelquefois dans leurs Hameaux. Mais on leur trouve moins de malignité que dans nos plaines ; & la contagion n'y paroît pas auſſi manifeſte, parce qu'ils ſont d'ailleurs raſſemblés en beaucoup plus petit nombre. La tradition du Pays porte qu'en 1760-1762, il y régna une fievre pourprée, qui fut improprement appellée *la Suette*, dont il mourut peu de ſujets, eu égard à la quantité de ceux qui en furent atteints. La plupart la portoient debout, & buvoient du gros cidre pour unique remede. En général quand ils ſont malades, leur premier remede eſt une ſoupe à l'oignon ; & ſi elle ne réuſſit point, ils ont recours à la ſaignée. Telle eſt l'idée générale qu'on peut ſe former de ce Canton & de ſon Peuple.

Maintenant

Maintenant une main Nationale, dirigée ſous le flambeau de l'Obſervation, va nous conduire dans des détails, d'autant plus intéreſſans pour l'Art, qu'ils peuvent convenir, en partie, à quelques portions des Contrées voiſines. C'eſt à M. de Poliniere, Doct. Médec., réſidant à Vire, Correſpondant de notre Société, dont l'Aïeul donna des Leçons de Phyſique expérimentale en préſence de Louis XIV; c'eſt au fils d'un Médecin qui jouit d'une grande célébrité dans ce Canton, que nous devons ces Inſtructions Médicales : & nous les regardons comme très-précieuſes à beaucoup d'égards; mais ſpécialement parce qu'elles ſont le fruit de l'Obſervation, à laquelle le Fils eut occaſion de ſe livrer, ſous les yeux d'un Pere inſtruit, qui a blanchi dans les fatigues de la Médecine.

La Ville de Vire, Capitale du Canton nommé le Bocage, eſt ſituée ſur une petite montagne, à 16 dégrés 40'-50" de longitude; & 48 dégrés 50'-16" de latitude. Elle eſt dominée, ſpécialement du côté du Midi, par une chaîne de monticules, qui ſemblent l'entourer depuis l'Orient Equinoxial juſqu'au Couchant : une partie de la Ville ſe préſente au Midi, en couronnant la croupe de la colline; l'autre incline vers le Septentrion; & l'un de ſes quartiers eſt logé dans le vallon, ſur la rive droite de la Vire. C'eſt là, qu'eſt placé l'Hôpital des Malades, dans lequel la plus grande partie des Obſervations a été faite. Cependant les montagnes qui environnent la Ville ſont coupées à différens intervalles, qui forment autant de courans particuliers, & procurent aux Citoyens des vues fort agréables : les deux plus conſidérables viennent, l'un du Sud-Sud-Eſt, avec la ſource de la riviere; l'autre du Sud-Oueſt, & préſente un très-beau payſage, où la vue s'échappe à plus de deux lieues. L'horizon eſt beaucoup plus découvert du côté du Septentrion, & s'offre en amphithéatre, depuis le bas de la Ville, juſqu'à près de ſix lieues de diſtance. Vire, apperçu de ce côté, ſe préſente également en amphithéatre, à mi-côte. Sa riviere fait le tour de la petite montagne qui lui ſert d'aſſiette, & fournit les reſſources les plus

Vire.

grandes pour la Manufacture de draps. Une autre petite riviere, l'*Alièe*, vient se réunir à la premiere, sous la Ville même ; & entretient, par son cours, un très-grand nombre de Moulins à Papier.

La grande découverte de la Ville, au Nord, la préserve d'une portion des brouillards, que la multiplicité des rivieres & ruisseaux, ainsi que des bois qui l'environnent, pourroit lui procurer. On y respire même un air pur & sain, qui circule librement, & se trouve souvent agité par le concours de différens vents, plus ou moins forts, dont la direction est fréquemment variable. On peut cependant regarder ceux du Sud & de l'Ouest comme prédominans ; le Sud-Ouest est celui qui souffle le plus souvent. Le Sud-Est y procure un froid vif en hiver (*ee*) ; & le Sud-Sud-Ouest est ordinairement le vent des tempêtes, des ouragans : il souffloit si impétueusement le 4 Octobre 1765, que le Barometre descendit à 26 p. 9. l. $\frac{1}{2}$, comme à Caen. En un mot, cette situation est assez ouverte à tous les vents ; de maniere pourtant qu'elle est à l'abri de leur plus grande violence.

L'eau qui entre dans l'usage journalier des alimens, est très-légere, insipide, sans aucune charge de sélénite ou de terre, & très-bonne : elle est amenée dans la Ville, où elle forme des fontaines jaillissantes, par des canaux qui la reçoivent d'une source fort abondante, ouverte à une demi-lieue de distance.

Eaux Minérales de cette Ville.

Les environs de Vire fourmillent d'eaux minérales-ferrugineuses, depuis un quart de lieue jusqu'à trois ou quatre lieues à l'entour. M. de Poliniere ne présume pas que le fer qu'elles contiennent y soit dissous par l'acide vitriolique : elles présentent un peu d'air fixe, qui s'évapore très-promptement ; mais elles s'alte-

(*ee*) N'en pourroit-on point soupçonner la cause la plus évidente, dans les neiges qui couvrent les montagnes, & qui sont amoncelées dans les bois & forêts du Pays de Houlme, situé au Sud-Est de Vire, & d'une grande portion du Bocage ? C'est ainsi que le vent du Sud devient glacial à Paris, lorsque les montagnes d'Auvergne sont couvertes de neiges.

rent aisément ; & le fer s'y trouve dans un état de dissolution si foible, qu'il se précipite bientôt sous la forme d'un limon jaunâtre. Il est aisé de prononcer que les montagnes du voisinage recelent du fer ; & il y en a plusieurs mines ouvertes à trois à quatre lieues. On y voit, beaucoup plus près, des carrieres d'ardoise ; & le terrein contient des argilles & terres vitrescibles de différentes especes. Mais on peut observer qu'il s'y rencontre beaucoup de carrieres d'une pierre extrêmement dure, qui ne peut être taillée qu'avec un marteau d'acier, pointu par les deux bouts ; pierre que M. Guettard a comparée aux granits d'Orient. On en tire des morceaux de 20 à 30 pieds de longueur. On s'en sert pour la construction des maisons.

Productions d'Histoire Naturelle.

La Ville de Vire, la patrie de M. Duhamel & de MM. le Monnier, devient chaque jour plus considérable, plus peuplée & plus Commerçante : on y compte de 10 à 12000 Habitans. Ceux de la premiere Classe sont polis, honnêtes & d'une bonne société. Si l'on y cherche des abus dans le régime, dans les habitudes, dans les mœurs, ils seront ceux qu'on observe dans toute autre Ville. Son exposition est salubre, puisqu'elle n'est point exposée, comme beaucoup de lieux voisins, aux ravages des Maladies Epidémiques malignes : au moins ne s'y propagent-elles pas ; & elles ne s'y cantonnent pas long-temps. On y voit actuellement un grand nombre d'octogénaires.

Cependant il regne, à Vire & aux environs, deux maladies, fort ordinaires parmi le Peuple, & dans la Classe des Gens qui s'en rapprochent par leur maniere de vivre : le vice scrophuleux & le *Rachitis*. La premiere leur procure des engorgemens glanduleux, très-manifestes, des plaies d'une longue durée & très-difficiles à cicatriser, des phthisies indomtables, qui emportent fréquemment les jeunes gens ; & tous ceux qui sont infectés de ce virus scrophuleux, ont un teint particulier, connu de tous les Médecins. Celle-ci ne contribue-t-elle point autant que les autres causes secondaires à la production du *Rachitis*, qui laisse tant de sujets

Ses Maladies Endémiques, parmi les Gens du Peuple, destinés aux travaux des Manufactures.

ſingulierement eſtropiés ? On croit pourtant appercevoir que le nombre de ces Gens contrefaits diminue chaque jour.

Les cauſes productrices de ces deux maladies ſe peuvent trouver dans le régime, & dans le genre de travail des Gens du Peuple. Ce Peuple ſe nourrit plus ou moins groſſierement, ſuivant ſes moyens. Le pain de ſeigle lui eſt réſervé : celui de ſarraſin, d'orge & même d'avoine, pour les plus indigens ; on mêle l'orge au froment & au ſeigle dans pluſieurs Paroiſſes, quand le prix du froment n'eſt pas trop conſidérable. Mais toute cette Claſſe fait le plus grand uſage du ſarraſin en *bouillies*, en *galettes* ou *gâteaux*, alimens qui, n'ayant ſubi aucune fermentation, reſtent toujours très-viſqueux, produiſent des crudités froides, empâtent les ſucs nourriciers d'un *mucus* trop gluant, & peuvent, à la longue, épaiſſir la lymphe. M. de Bomare ne regarde cependant pas cette nourriture comme mal-faiſante ; & il ajoute que le pain de ſarraſin eſt fort humide, qu'il paſſe plus vite & cauſe plus de vents que celui de ſeigle. Mais la différence de conformation & de vigueur, qu'on obſerve entre ceux qui ne mangent que du ſarraſin, pour nourriture ordinaire, & les gens plus aiſés, prouve aſſez que ſon uſage continué devient nuiſible à la bonne ſanté. Leur potage eſt fait avec la graiſſe de cochon épicée ; on y ajoute un peu de lard, du gruau d'avoine & des légumes. Ce n'eſt pas qu'on ne rencontre dans les Campagnes des Payſans plus ſains & plus robuſtes, quoique vivans de la même maniere ; la différence de leur exercice & de leurs travaux, peut contribuer à l'avantage de ces derniers. Les Ouvriers de la Ville ſont au contraire occupés dans les Manufactures de Draps & de Papiers.

Les premiers, occupés ſans relâche à carder & filer la laine, ſont raſſemblés, ou plutôt entaſſés dans des maiſons baſſes, humides, mal-propres & peu ouvertes, où l'air circule avec peine ; & ſont forcés de reſpirer dans une athmoſphere huileuſe, dont l'odeur déſagréable ſe fait aſſez ſentir en entrant chez eux. Les enfans même paſſent leurs jeunes années à faire tourner avec peine

la roue d'un grand rouet, dans une attitude gênante & contre nature : plus âgés, on leur donne la laine à carder; fonction qui les oblige d'avoir le corps dans une fausse attitude, & constamment courbé.

Les Ouvriers, employés à la Manufacture de Papier, commencent toujours leurs travaux à deux ou trois heures après minuit, dans le dessein de remplir leur tâche d'assez bonne heure, pour pouvoir vaquer à leurs petits intérêts le reste de la journée. On observe même que, dans les Manufactures du dehors & des Campagnes, les choses se passent ainsi; & que ces Ouvriers portent tous une figure blême, qu'ils ont la peau mollasse, avec un air de délicatesse; enfin, qu'ils sont fort sujets aux maladies de poitrine, & deviennent souvent les victimes de la phthisie-pulmonaire. Effectivement ceux-ci sont continuellement imprégnés des vapeurs d'une athmosphere humide & tiede, en aspirant sans cesse dans leurs poumons les émanations de la cuve où fermente la matiere du papier; d'où s'ensuit l'affoiblissement & la perte de ressort dans les fibres des poumons.

C'est donc plus spécialement aux différentes habitudes & aux exercices, aux opérations variées de ces deux Manufactures, que les Gens du Peuple doivent les vices de conformation, dont nous avons parlé; aussi sont-ils plus communs & certainement Endémiques, dans la partie de la Ville, où on se livre à ces ouvrages.

En portant ses recherches jusques dans les temps reculés, M. de Poliniere voit la Ville de Vire, affligée en 1584 d'une peste si terrible, que les Habitans furent obligés de s'enfuir & se retirer dans la paroisse d'*Etouvi*. Elle revint presqu'aussi meurtriere en 1587, aux mois de Juillet, Août & Septembre. On vit le même fléau reparoître à Vire en 1625, depuis le 3 d'Août jusqu'au 16 de Novembre. Elle régna de nouveau en 1627, depuis le 15 d'Août jusqu'au 20 de Décembre. Elle y revint en 1629, toujours au mois d'Août, mais sans violence; & sa durée ne fut

Maladies Epidémiques à Vire.

que de six semaines. On y observa pour la derniere fois la peste en 1641 & 1642 ; mais elle paroissoit s'adoucir peu à peu : elle ne produisit pas de grands ravages. Depuis ce temps, on n'en trouve plus de traces ni de mention. Cette maladie étoit-elle vraiment la peste ? On peut conférer ce que nous en avons dit, en décrivant les Epidémies des Contrées de Rouen & de Caen.* Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est qu'on voit encore dans la plaine, à l'Est de la Ville, un ancien Cimetiere des pestiférés ; parce qu'on prenoit la sage précaution d'y faire porter tous ceux qui étoient enlevés par cette cruelle contagion. Mais il est essentiel d'observer aussi que le sol & l'aspect de Vire ont beaucoup changé depuis deux siecles. On a fait des abattis considérables de forêts : le Pays est bien plus découvert ; les défrichemens se sont multipliés ; & le zele, que le Gouvernement a sçu inspirer pour l'amélioration de l'Agriculture, les augmente encore chaque jour.

* Pag. 281 & pag. 397, Note (bb).

Invasion de la milliaire, beaucoup antérieure à son existence dans le Bessin.

Ce fut dans l'année 1740, ou à peu près, que la fievre milliaire parut dans Vire, où elle fit de grands ravages : on l'y a encore observée depuis ce temps, mais rarement épidémique. On en voit effectivement de temps en temps des traces, comme maladie Sporadique : il n'en est pas ainsi des environs, où elle se reproduit plus épidémiquement. « Cette maladie est d'autant plus à craindre & plus meurtriere, qu'elle prend pour l'ordinaire les symptômes de l'invasion d'une autre maladie, sur-tout de celles de la poitrine. Dans quelques années, elle est beaucoup plus maligne que dans quelques autres, où elle se passe avec la plus grande bénignité. »

Elle fut Epidémique en 1763.

Sa Description.

On l'a observée Epidémique dans la Ville, en Janvier 1763 : Tel étoit son début & sa marche insidieuse. Elle s'annonçoit par des frissons & des nausées, avec une prostration générale, suivie d'un point de côté : le second jour, la plupart des malades crachoient le sang ou une matiere jaunâtre : le 3 ou le 4, il survenoit d'abondantes sueurs : du 5 au 7 paroissoit l'éruption milliaire, d'abord au col & sur la poitrine, ensuite sur toute la surface

du corps. Le pouls restoit le plus souvent petit & fréquent : les urines fort crues dans les premiers jours, déposoient, environ le 7 ou le 9, un sédiment épais, lorsqu'elles étoient gardées. Le sang, qu'on avoit tiré précédemment, devenoit blanc & couenneux : la dessication des exanthêmes commençoit à se faire, trois ou quatre jours après leur sortie, qui avoit duré autant; alors l'épiderme se détachoit par écailles. Dans le cours de la maladie la plupart rendoient une quantité de vers. Ceux qui avoient été traités méthodiquement, se trouvoient hors du grand danger, après le 9e passé ; & le déclin continuoit jusqu'à peu près au 17-18e jour.

Traitement de la milliaire dans l'Hôtel-Dieu de Vire.

M. de Poliniere nous communique ensuite le traitement, qui fut employé dans son Hôpital, pour combattre cette terrible maladie. « J'ai observé, nous dit-il, en général, que tous ceux qui ont été saignés trop abondamment, soit avant leur entrée à l'Hôtel-Dieu, soit contre mon avis, ont absolument péri, parce qu'on avoit faussement imaginé que le point de côté & le crachement de sang exigeoient la saignée, jusqu'à ce qu'ils fussent combattus; tandis qu'au contraire beaucoup d'entr'eux, je pourrois même dire, un très-grand nombre de ceux qui crachoient le sang, n'ayant point été saignés, le pouls ne m'en fournissant pas une véritable indication, ont été guéris en suivant le traitement dont je donnerai le précis. »

On ne saignoit donc ces malades que lorsque la douleur de côté trop aiguë, l'état vigoureux du pouls, ou sa *gêne inflammatoire*, l'exigeoient; mais l'émétique fut constamment administré, le premier ou le second jour : on donnoit la préférence à l'ipecacuanha, quand le dévoiement accompagnoit le début de la maladie. Si le malade étoit apporté à l'Hôpital, après plusieurs jours du moment de l'invasion, présentant alors une oppression évidente avec le *stertor* ou bouillonnement dans la poitrine, la manne avec le *kermès* étoient préférés, & administrés aussi-tôt qu'il se présentoit un instant favorable ; presque toujours après

avoir fait précéder des clysteres au petit lait. -- On leur tenoit à tous le ventre libre : la boisson ordinaire étoit une tisanne avec la racine de scorsonere nitrée, le petit lait, l'eau de veau, le bouillon de volaille avec l'oseille. On attendoit les efforts de la Nature pendant l'éruption ; & lorsqu'il survenoit un délire obscur, avec assoupissement, l'application de deux larges vésicatoires aux jambes étoit du plus grand secours. Si la tête, au contraire, restoit libre, & si l'orgasme menaçoit les poumons plus ou moins engoués, alors un *dilutum* de manne dans la décoction de bourrache, avec quelques grains de kermès, étoit administré avec précaution. De tous les moyens employés, les vésicatoires sont devenus, après l'émétique, le remede le plus général & le plus heureux dans ses succès : on croit leur devoir des guérisons inattendues.

Les vermifuges ont été mariés aux laxatifs & purgatifs, surtout la coralline, & ils ont assez bien réussi. Beaucoup de ces malades avoient un délire obscur, qui cessoit quand ils avoient rendu des pelotons de vers, qu'on a compté jusqu'au nombre de 50, dans l'opération d'un purgatif. Une femme de 52 ans, en a rendu 570 entiers, dans le cours de sa maladie.

Les potions cordiales, alexiteres, &c., dans les cas même où les forces étoient consternées, ont toujours fait plus de mal que de bien : les délayans & le quinquina ont constamment eu plus d'avantages.

M. de Poliniere s'éleve ici contre le préjugé populaire des cordiaux, des échauffans ; des couvertures, sous lesquelles on étouffe les malades, en ne leur permettant jamais de respirer un air renouvellé. Sa pratique fut opposée à ces dangereuses manœuvres, & notre Observateur cite des exemples qui prouvent que l'air frais tempere l'ardeur & la fievre, & par ces raisons facilite mieux l'éruption utile.

Preuves qui confirment que l'air frais n'est

I[ere] Observation. Un jeune Dragon, fort & robuste, étoit tombé dans un délire phrénétique ; & quoiqu'assujetti dans son lit, il s'échappa,

s'échappa, malgré les Infirmiers. Il resta ainsi une heure entiere, en chemise & les pieds nuds sur le pavé de la Salle, où il faisoit froid. Son Capitaine amena les plus vigoureux Soldats de la Compagnie pour le contenir, au moment où l'on comptoit le faire saigner du pied; mais les assistans furent bien étonnés de voir ce malade devenir tranquille, recouvrer sa connoissance & le jugement, supplier les Religieuses de lui donner un bouillon, se coucher lui-même. Il s'endormit bientôt, avec une douce moiteur qui lui procura, deux heures après, une éruption milliaire, la plus nombreuse & la plus générale.

point contraire dans les maladies éruptives.

IIe Observation. Dans une même Epidémie, qui n'étoit cependant pas celle de 1763, un autre malade, chez lequel commençoit l'éruption exanthémateuse, devint phrénétique, se leva pendant la nuit, courut dans la Salle, & s'en alla boire abondamment l'eau qui étoit dans le bénitier. Tout le monde en fut allarmé; cependant peu après, l'éruption s'anima, les exanthêmes se multiplierent plus considérablement; le pouls cessa d'être convulsif, & devint assez naturel; l'ame reprit son calme; l'éruption fut critique, & la guérison aussi prompte qu'heureuse.

Au mois de Février & commencement de Mars 1763, la milliaire épidémique fit place à une autre fievre éruptive, qui n'eut de commun avec la premiere, que la complication de la putridité des levains des premieres voies & l'engeance vermineuse, avec tous ses symptômes concomitans. C'étoit une véritable fievre scarlatine, dans laquelle une angine symptômatique se dissipoit au moment de l'éruption. — La maladie s'annonçoit par des frissons, l'assoupissement, la difficulté d'avaler, les nausées & le vomissement. Le deuxieme jour la fievre augmentoit, souvent avec délire dans les nuits, & des mouvemens convulsifs chez les enenfans; des douleurs de tête très-vives, & des hémorrhagies chez les adolescens. Du 3 au 4, les malades devenoient rouges à quelques parties du corps; & le lendemain sur toute sa surface. Ils éprouvoient ordinairement une sueur critique le six ou le sept;

La fievre scarlatine Epidémique en 1763.

& la diarrhée, du huit au neuf; mais les enfans, ainsi que les adultes, ont généralement rendu des vers par le vomissement ou dans les selles. Ceux qui en sont morts ont succombé le 5 ou le 9e jour. L'éruption étoit alors peu sensible, la peau devenoit noire & sphacelée peu d'heures avant la mort. Leur pouls étoit resté foible, petit & irrité. Vers le déclin de la maladie il arrivoit fréquemment une sorte de diminution dans les urines; la plupart devenoient bouffis, & le *scrotum* leur enfloit prodigieusement. On a remarqué que l'abus de la saignée retardoit leur convalescence, & les jettoit dans une Leucophlegmatie plus difficile à combattre.

Nous ne nous étendrons point sur le détail des remedes. Ils furent dirigés à peu près sur le même plan que ceux du traitement déjà cité. Les compresses trempées dans l'eau de chaux & le vin pour l'hydrocele; le bain des pieds, lors du délire qui précédoit ou accompagnoit l'éruption; les diurétiques un peu toniques contre la bouffissure, sont les seuls qu'on puisse différencier.

Fluxions, oreillons épidémiques, avec complication de scorbut, à Vire & dans les environs.

Dans l'automne de la même année, s'annonça vivement une troisieme Epidémie. Le printemps avoit été fort sec & l'été très-pluvieux. Cette intempérie porta plus particulierement sur les sujets doués d'une fibre molle & délicate. Les femmes & les enfans en furent attaqués en plus grand nombre.

Cette maladie courante s'annonçoit par l'assoupissement & la pesanteur de tête, la fievre & le dégoût. Dès le second jour, il survenoit un engorgement aux parotides, & souvent aux maxillaires: les muscles du cou paroissoient gonflés des deux côtés. Au 3e jour, la tension augmentant, la douleur se faisoit sentir vivement dans l'oreille. Les nuits se passoient dans l'insomnie: la langue restoit seche, & le malade avoit une grande difficulté à ouvrir la bouche. Après le 4e jour, la douleur diminuoit, l'engorgement des glandes devenoit moins douloureux: elles se ramollissoient, quoique toutes ces parties parussent encore enflées.

Les Aphtes chez les enfans.

Sur la fin de la maladie, il survenoit communément quelques ta-

ches noires aux gencives & dans l'intérieur des levres : les enfans étoient plus incommodés des aphtes. Cette Epidémie enleva peu de personnes à Vire ; mais un assez grand nombre dans plusieurs Campagnes des environs. La maladie étoit-elle plus maligne ? Le traitement étoit-il moins convenable ?

La petite Vérole régna épidémiquement à Vire dans l'automne de 1765 ; & sa Constitution continua jusqu'à l'automne de 1766. Elle ne fut pas meurtriere, & ne laissa cependant pas de se choisir un nombre de victimes, que l'ignorance & le préjugé lui amenoient. Les vieillards, les adultes un peu âgés, s'en tiroient bien, tandis qu'on voyoit succomber les jeunes gens. La petite Vérole épidémique en 1765 & 1766.

Un enfant d'onze ans, qui avoit une petite Vérole confluente, pissa du sang dès le 5, & continua de même les jours suivans. Les pustules devinrent bleuâtres : quelques boutons étoient noirs, & tous faisoient le godet, au milieu duquel on observoit un petit point noir. Son corps exhaloit une odeur cadavéreuse. Avec l'usage des anti-septiques, le quinquina & les acides, la petite Vérole parut faire mieux : le pouls, qui étoit petit, devint plus consolant. La Nature & les forces vitales parurent se ranimer ; les pustules se remplirent de pus, & s'arrondirent. Mais au moment où la dessication commençoit, les accidens reparurent plus malignement. Les pustules s'applatirent. En les perçant, il n'en sortoit plus qu'une sérosité ichoreuse ; le délire recommença, la face & les extrémités se noircirent. Le malade fut saisi d'un frisson considérable, se plaignit d'une douleur à la jambe ; il l'étendit, & mourut le 14e jour. Observation. Petite Vérole putride & gangréneuse.

En 1767, on vit la Rougeole, improprement appellée la *Picquerole*, régner à Vire pendant six mois sur les enfans & les adolescens : elle n'étoit point de mauvaise nature. Ils étoient pris par des nausées & des vomissemens bilieux, douleur de tête, assoupissement & beaucoup de soif. On leur administroit l'émétique avant l'éruption de la Picquerole, qui s'élevoit, le troisieme jour, en forme de papilles extrêmement pointues & rou- Les *Morbilli* en 1767.

ges. Tous ceux qui ont été tenus à une diete trop févere, ou qui n'ont pas été fuffifamment purgés, fur-tout à la fin de la maladie, font devenus enflés.

On avoit éprouvé peu de chaleurs pendant l'été, qui refta tempéré, même froid & pluvieux : l'automne au contraire fut extraordinairement humide, un peu chaud & fort brouillardeux.

La Grippe, en automne de la même année.

La fluxion catarrheufe, fi connue fous le nom de la *Grippe*, vint fondre fur ces Habitans, & fe propagea à un point que très-peu de perfonnes en furent exemptes. Elle débutoit avec tout l'appareil d'une très-grande maladie, & portoit une gêne confidérable. On a même vu au commencement de l'hiver des fievres, vraiment putrides, en conferver le caractere dans leur invafion. Nous la décrirons fuccinctement, pour être en état d'en faire la comparaifon plus sûre dans la fuite, avec celle qui régna à Caen & à d'autres endroits de la Province.

Sa defcription.

Les malades étoient faifis par un froid, plus ou moins grave, avec une violente douleur de tête, qui devenoit accablante. Il s'y joignoit bientôt une proftration générale, une douleur de poitrine avec difficulté de refpirer, portée jufqu'à l'*orthopnée*. La toux même devenoit très-fatigante. Ils perdoient l'appétit & fouffroient dans tous les membres. Ils avoient foif, trouvoient tout amer, reffentoient un peu de fievre avec un pouls petit & ferré, ne dormoient point, & déliroient quelquefois obfcurément. Malgré le grand appareil de cette maladie, elle n'étoit point dangereufe. On n'avoit befoin que des béchiques adouciffans & légerèment diaphorétiques. Les crifes qui jugeoient décidément la maladie, & en peu de jours, furent les fueurs, communes à ceux même qui ne connoiffoient point cette excrétion ; les crachats, quoiqu'ils ne paruffent pas toujours doués de la coction fuffifante, mais feulement épaiffis : les hémorrhagies par le nez, qui emportoient le mal de tête. M. de Poliniere en a vu plufieurs annoncées par le pouls *rebondiffant*. Il n'en faudroit pas conclure que la faignée eût dû entrer plus sûrement dans le traitement de

ce catarrhe. Au contraire elle n'étoit point utile : elle devenoit dangereuſe en la réitérant ; & ceux qui ſe ſont fait ſaigner ſans un beſoin urgent, ſont devenus œdématiés, ou la toux leur a duré long-temps. Il ſurvenoit à quelques-uns une diarrhée, qui, ſur la fin de l'automne, ne préſentoit pas une vraie criſe. Elle rendoit même la maladie plus rebelle ; & ſi on négligeoit les purgatifs à propos, la Grippe dégénéroit ſouvent en fievre putride. Il n'en eſt cependant mort que les vieillards & aſthmatiques, qui périſſoient par le catarrhe ſuffoquant, & les poitrinaires qui n'en pouvoient ſoutenir le choc. Cette Epidémie ne diſparut que dans l'hiver.

Elle fut remplacée par des maladies de nerfs.

On lui vit ſuccéder, au printemps de 1768, les affections vaporeuſes & convulſives, les vertiges & étourdiſſemens, affections qui devinrent fort communes chez les hommes comme chez les femmes. Ils en étoient effrayés, la plupart n'ayant jamais reſſenti de pareils accidens. Les uns éprouvoient une certaine défaillance, qui leur faiſoit craindre de tomber en ſyncope à chaque inſtant ; d'autres des douleurs vives & nervales dans les jambes, avec une certaine impuiſſance de marcher. Quelques autres avoient la tête mal aſſurée, & ne pouvoient ſe rendre à l'endroit où ils avoient affaire : ils alloient en circulant, ſans s'en appercevoir. Enfin ils éprouvoient différens autres accidens fort ſinguliers.

M. de Poliniere a cru en pouvoir chercher la cauſe dans l'uſage d'un tabac frelaté, auquel on mêloit du *breſil*, & dans l'abus d'un cidre trop vieux, frappé de la fermentation acide, à cauſe de ſa rareté, de ſa cherté. Mais les reſtes du Catarrhe Epidémique, dont la cauſe morbifique n'avoit peut-être pas généralement reçu ſa véritable criſe, n'y étoient-ils point pour quelque choſe ? C'eſt une conjecture que nous croyons pouvoir propoſer aux Obſervateurs, avec d'autant plus de fondement, que nous aurions obſervé nous-mêmes pluſieurs fois les affections nerveuſes ſuccéder aux catarrhes, à la grippe ; & que nous aurions vu

cette Conſtitution finir toujours par une ſorte d'explosion extraordinaire : comme les galles & exanthêmes, ou puſtules difficiles à détruire ; quelquefois la maladie pédiculaire, précédée de la plus grande gêne épigaſtrique ; les fievres lentes-nerveuſes, les affections, appellées trop communément *vapeurs*. *

* Conf. nos Conſtitutions Epidém. après les années 1767 & 1776.

L'été de 1768 préſenta de grandes alternatives de chaud & de froid. L'athmoſphere fut cependant plus généralemet trop humide par la continuité des pluies, depuis la fin du mois de Juin. Toutes les maladies, qui régnerent à Vire, paroiſſoient dépendre de cette mauvaiſe température de l'air. On a vu des fievres putrides, des dévoiemens, des rhumatiſmes, enflures de jambes, bouffiſſures & beaucoup d'hydropiſies. La marche des maladies étoit moins vive qu'à l'ordinaire : elles parcouroient fort lentement leurs différens dégrés. La fievre étoit trop médiocre pour faire dépuration : ſouvent il n'y en avoit point. On trouvoit une certaine lenteur dans le pouls ; & les malades ne ſe plaignoient pour la plupart que d'une ſorte de langueur.

Fievres putrides très-communes en 1768. Elles préſentoient quelquefois la *milliaire*.

La maladie la plus dominante fut cependant de la Claſſe des fievres putrides, dont on étoit attaqué par un abattement général, par un flux de ſéroſités très-fétides, dans leſquelles on remarquoit toujours des pelotons de vers : (une femme en a rendu plus de 80 dans l'opération d'une ſeule médecine.) A ces accidens ſe joignoient les nauſées, un mal de tête plus violent qu'aucune autre douleur, & des friſſons vagues dans les premiers jours. Il ſurvenoit des ſueurs, bien décidées dès le commencement ; & alors on obſervoit une exacerbation chaque ſoir ; mais elle n'étoit plus précédée du friſſon. Vers le 8 ou 9, il paroiſſoit une éruption milliaire ; &, chez un certain nombre, elle ne ſe manifeſtoit que vers le 14-17[e] jour.

Ces fievres cédoient au traitement de M. de Poliniere, qui, ſans faire ſaigner aucunement ſes malades, débutoit par le tartre ſtibié ou l'ipecacuanha, répétant un nouveau purgatif avant que la Nature ſe décidât à porter ſon effort vers la peau (on en

a toujours vu d'heureux effets.) On donnoit enſuite les apozemes de bourrache, cerfeuil avec le kina & le nitre. Le bol camphré procuroit ſenſiblement des nuits plus tranquilles. On employoit les véſicatoires dans le cas d'aſſoupiſſement. Les fruits, les légumes, les acidules; & quand la *milliaire étoit ſeche*, *on purgeoit doucement*. -- « Les criſes & les jugemens complets ont été rares, & les convaleſcences très-longues. » On en doit chercher la cauſe dans l'humidité de l'air, qui accompagnoit cette Conſtitution, & ne permettoit pas aux ſolides de reprendre aſſez promptement leur reſſort naturel. L'aſſoupiſſement, le *coma ſomnolententum* ſe rencontra chez pluſieurs, à un dégré qui mérite que nous en conſignions quelques exemples.

Obſervation Iere. Un jeune homme de 27-28 ans, attaqué de cette maladie, s'étoit toujours plaint d'une violente douleur de tête. Il paſſoit du 11 au 12e jour, lorſqu'il tomba dans un aſſoupiſſement ſi conſidérable, qu'il ne marquoit plus aucun ſigne d'entendement, quelqu'effort qu'on fît pour l'agiter, le pincer & l'irriter. La ſalive lui couloit de la bouche, ſans qu'il pût l'avaler : ſes yeux étoient ternes, & laiſſoient couler des larmes, par l'angle externe : ſon teint étoit plombé. Les véſicatoires parurent avoir du ſuccès; mais du 14 au 15, il retomba dans ce même état, & on le crut mort. Enfin il ſe décida un dépôt conſidérable au bas de la région lombaire, ſur l'os *ſacrum*. C'étoit un gros bubon, circonſcrit & détaché des chairs vives, noirâtres en ſon centre, & préſentant les apparences d'une eſcarrhe charbonneuſe : ce dépôt lui ſauva la vie. Il faut ici remarquer que, chez ce malade, l'éruption milliaire avoit été peu abondante, & que l'aſſoupiſſement avoit toujours accompagné ſes redoublemens, depuis le commencement de la maladie.

On y obſervoit fréquemment des aſſoupiſſemens *léthargiques*.

Obſervation IIe. M. de Poliniere, le pere, a vu également une Demoiſelle de 40 ans, qui reſta près de deux jours dans un pareil aſſoupiſſement. Les véſicatoires la ſoulagerent : mais elle ne fut guérie que par un dépôt fort profond, qui préſenta

enfin un bubon à l'extérieur, vers la région épigaſtrique.

Obſervation IIIe. Sur la fin de la même année, le Curé d'une Paroiſſe à trois lieues de Vire, fut ſaiſi par une vive douleur à la tête & au cou. (Il étoit âgé de 40 ans, & d'une complexion foible.) On lui remaqua auſſi des ſymptômes de ſaburre dans les premieres voies. Il fut ſaigné deux fois bruſquement, prit l'émétique & fut purgé : la douleur de tête continua. Il ſurvint, le 4, une difficulté d'uriner, & la diarrhée le 5. Elle diminua le 9 : les exanthêmes milliaires s'éleverent à la peau, mais la tête s'embarraſſa, Le malade avoit un tremblement marqué dans les mains, l'œil hagard, la parole prompte & vive (on lui appliqua deux larges véſicatoires, &c.) Ce même jour il tomba, vers le ſoir, dans une ſtupeur léthargique : il ne pouvoit même rien avaler. Ses yeux étoient ouverts, fixes, & ne voyoient point. Il ſortit de cet état au bout de 7-8 heures, pour entrer en phrénéſie. Il répéta bientôt un Sermon, fait huit jours avant ſa maladie...... Le lendemain, il fut repris du même accident à trois heures après midi, ſans qu'on pût en tirer aucun ſigne d'exiſtence. Il en ſortit au bout de neuf heures : la connoiſſance lui revint par dégrés. Le 11e tous les accidens diminuerent : l'éruption milliaire étoit ſuffiſante, les véſicatoires fourniſſoient beaucoup : il étoit en ſûreté.

Ne pourroit-on pas croire, demande notre Obſervateur, que ces accidens n'étoient entretenus que par la difficulté de la dépuration du *virus milliaire*, qui ſemble avoir une affinité ſinguliere avec le fluide des nerfs, ou plutôt qu'on voit ſi fréquemment laiſſer ſes traces dans le genre nerveux, lors même que la maladie eſt entierement finie ? On pourra rapprocher ici pluſieurs autres Obſervations du même Auteur, qui ſe trouveront conſignées dans la deſcription de la Xe Contrée.

Les années 1769 & 1770 n'ont préſenté, dans Vire, aucunes maladies courantes. L'automne de cette derniere année reſta fort humide & pluvieux, pendant environ deux mois. La température fut

fut obſervée tantôt chaude & tantôt froide ; mais avec des alternatives très-ſubites & rapides. On vit pendant cette ſaiſon, ſeulement quelques Rougeoles & des Vérolettes. Ce fut dans les Paroiſſes voiſines, ſituées vers le Sud-Eſt de la Ville qu'on obſerva d'abord, pendant l'été de 1771, une double Epidémie de fievres éruptives : la *morbilleuſe* & la *variolique :* ſouvent la milliaire ſe compliquoit avec cette derniere, & la rendoit mortelle. Inſenſiblement la petite Vérole gagna les quartiers contigus aux Paroiſſes, qui en avoient été infectées dans l'été : elle s'y multiplia peu à peu dès le mois de Septembre, ſans devenir épidémique, ſans faire aucuns ravages, ſi l'on en excepte un très-petit nombre de confluentes, dont quelques-unes furent mortelles. On obſerva que celles-ci ne donnoient qu'un pus ſéreux & fort âcre.

En Décembre, 50 enfans avoient eu la petite Vérole dans l'Hôpital-Général. Il n'en étoit mort que 5 ou 6 ; encore avoient-ils été difficiles & mal traités.

I[ere] Obſervation. » Dans ce nombre, nous dit l'Obſervateur, j'en remarquai un, âgé de 12 à 13 ans, qui ne préſenta que les apparences de la Conſtitution Varioleuſe, ſans qu'il eût aucune puſtule ſur la peau. Au plus fort de la Contagion, il fut pris par le vomiſſement, les douleurs de tête, du dos, des reins, & tout l'appareil de cette maladie éruptive : mais en outre, il ſe trouva dans un abattement & un affaiſſement des plus conſidérables. Une foible doſe de tartre ſtibié lui fit vomir beaucoup de bile, en procurant en outre pluſieurs ſelles bilieuſes. Les vomiſſemens continuerent par intervalles, le jour ſuivant. Il tomba, le 3, dans un délire violent, s'agitant continuellement, jettant les pieds & les mains d'un côté à l'autre, avec quelques mouvemens épileptiques. Il mourut au 5[e] jour : on ne put reconnoître ſur toute la ſurface du corps que des taches pourprées, violettes, de la forme des morſures de puces, parſemées ſeulement ſur les reins, au bas du dos & ſur les cuiſſes. -- On avoit déjà obſervé, dans un

lieu où la milliaire régnoit, compliquée avec la variole, un homme, qui, ſans aucune autre éruption, fut trouvé garni de pareilles taches au bas du dos & ſur les reins : il mourut également. »

IIe Obſervation. Une petite fille de 4 ans, mangeant habituellement beaucoup de viande, preſque jamais de pain, fit une petite Vérole confluente, non-ſeulement au viſage, mais exactement par tout le corps : les puſtules, qui reſterent fort tenues, & toujours applaties, avoient été précédées, dans leur éruption, des accidens les plus graves ; de tous ceux qui peuvent caractériſer une petite Vérole maligne. Elle fut donc émétiſée d'abord, & avec ſuccès, puiſqu'elle évacua beaucoup de bile porracée, par haut & par les ſelles : il s'établit enſuite une diarrhée, qui continua pluſieurs jours. Elle ne fut guérie qu'avec peine, & en tenant un traitement capable de combattre la putridité très-développée. -- Cette Obſervation prouveroit avec bien d'autres, ſi c'étoit un problême, que les fievres de toute nature prennent bien plus ſûrement la complication de fievre putride, dans les ſujets qui font un grand uſage des ſubſtances animales. Les Anglois, qui mangent en général beaucoup plus de viande que les François, ont donc raiſon d'inſiſter ſur le régime végétal, pour la préparation & le traitement de la petite Vérole.

Ce fut plus ſpécialement, depuis le Solſtice d'hiver juſqu'aux approches de l'entrée du Soleil au ſigne de l'écreviſſe, que les petites Véroles devinrent générales & épidémiques dans Vire. Nombre d'adultes furent victimes de leur confluence : pluſieurs enfin y ſuccomberent. Elles laiſſoient très-fréquemment des dépôts de la plus grande conſéquence, dont le danger augmentoit, en raiſon de leur ſiege, & du traitement qui avoit précédé, comme de celui qu'on leur rendoit propre. La plupart s'annonçoient ſous la forme d'un gros grain de petite Vérole, preſque toujours violet, & même un peu noir dans ſon centre : & on étoit bientôt étonné d'en voir ſortir deux ou trois verres de pus.

III[e] Obſervation. » Pendant la même Epidémie, continue l'Auteur de cet excellent Mémoire, j'ai vu un enfant pauvre, âgé de 8 à 10 ans, couvert d'une petite Vérole, diſcrete à la vérité, mais cependant fort abondante, alors en ſuppuration, ſe lever, ſortir & s'en aller demander ſon pain de porte en porte, dans un jour où il faiſoit une forte gelée & un grand froid. Chacun étoit épouvanté de le voir ainſi expoſé aux injures du temps. On fut encore beaucoup plus étonné d'apprendre qu'il n'en avoit pas été plus mal; & qu'il s'étoit guéri parfaitement. » -- Nous pourrions ici joindre un fait, au moins d'une égale valeur. Un Berger, âgé de 45 à 50 ans, pris de la petite Vérole, fut ſequeſtré, par ſon Maître, dans une grange de la ferme, où on l'avoit couché, ſur de la paille, avec une ſimple couverture & des draps. Il faiſoit froid, & depuis pluſieurs jours il tomboit beaucoup de neiges: la terre en étoit couverte. Le malade paſſoit de l'éruption au période de la ſuppuration; il entra en délire, ſe leva dès le petit matin, paſſa ſeulement ſa culotte & s'en alla nuds pieds courir à travers les champs. Il fut abſent pendant près d'une demi-journée, ſans qu'on pût ſe douter de ce qu'il étoit devenu. Il revint échauffé, ſe coucha, but une bouteille de cidre; & ſe tira mieux de ſa maladie qu'il n'eût pu faire avec beaucoup de ſoins... Devons-nous en conclure, comme les Anglois & grand nombre de Modernes, qu'il faut expoſer à l'air froid ceux qui ſont attaqués de la petite Vérole? *Eſt modus in rebus*, *&c.*

Nous liſons dans Huxham un conſeil qui nous paroît de la plus grande importance ſur cet objet: *Erumpentibus Morbillis*, (*nonne & Variolis?*) *ab aëre frigido madidiſque ſudore induſiis ſummoperè cavendum eſt; his enim creberrimè repercutiuntur exanthemata. Neque intereà æſtuoſo in aëre continendus eſt æger, nec ſtragulis nimiùm onerandus; nam & ſpirandi difficultatem adaugent & ſudores immodicos eliciunt, præcipuè in adultis, quo nihil pejus.* Obſervat. de Aëre & Morb. Epid. ij.

Nous aurons préſentement l'avantage de réunir le travail &

les Obſervations de deux Confreres, Médecins dans la même Ville, également animés l'un & l'autre du plus grand zele pour le bien de l'Humanité, comme pour la gloire de l'Art. M. Duboſcq de la Roberdiere, D. M. fort eſtimé, connu par un excellent Traité, dont nous nous entretiendrons bientôt, ſe joint ici à M. de Poliniere, pour nous inſtruire, de concert avec un ſi bon Obſervateur, des Conſtitutions de maladies qui ont régné à Vire, depuis 1772 juſqu'en 1777. -- » On peut, dit notre ſecond Obſervateur, faire des maladies courantes une diviſion, qui me paroît lumineuſe, ſuivant qu'elles ſont produites par une cauſe évidente & ſenſible. Par exemple, un vice apparent dans les choſes non naturelles ; ou bien ſuivant qu'elles ſont entretenues par une qualité occulte du fluide, dans lequel nous vivons, c'eſt-à-dire, par une altération de l'air, qui ne ſe manifeſte, *quant à ſon véritable mode*, par aucun des moyens connus en Phyſique. Ce dernier genre comprend les Epidémies par excellence, les Conſtitutions Epidémiques, ſuivant l'idée de Sydenham. » C'eſt d'après ces principes que ſeront expoſées les Conſtitutions qui ont régné.

Rougeoles & *Morbilli*, Epidémiques, en 1773.

* Conſ. les Recherches ſur la Rougeole, &c. Paris, 1776.

En 1773, dès les commencemens de Janvier, on reconnut les prémices d'une Rougeole, qui devint épidémique & maligne, dans le cours du printemps ; & qui ne ceſſa en Juillet, que pour ſe répandre dans les Campagnes voiſines. » * Elle s'eſt annoncée chez la plupart des malades par une toux ſeche & quinteuſe, des alternatives de friſſons & de chaleur, un mal-aiſe aſſez général, un aſſoupiſſement, un mal de tête & de gorge violens ordinairement pendant les premiers jours. La rougeur des yeux, le gonflement des glandes maxillaires & amygdales ; le larmoiement, la tuméfaction des paupieres ; le chatouillement des ailes du nez, que le malade indiquoit en le frottant ; l'éternuement, étoient auſſi des ſignes précurſeurs, rarement ou jamais trompeurs. Quelques-uns préſentoient, au nombre des accidens, une oppreſſion violente, des douleurs de dos, dans les reins, avec

des nauſées & des vomiſſemens continuels de toute eſpece de liquides; & bientôt d'une bile porracée. Quelques autres ont eu le dévoiement, depuis le commencement juſqu'à la fin de la maladie. Ils étoient guéris auſſi promptement que les autres. La ſoif étoit ardente, quoique la langue fut humide, & ſouvent aſſez nette . . . . L'éruption enfin arrivoit du 3 au 4e jour ordinairement, débutant ſur les bras, au viſage, fourniſſant en général beaucoup de variétés ſur ſon premier ſiege, comme ſur ſa forme. Elle repréſentoit quelquefois des taches de puces, *non ſaillantes*, circonſcrites ou irrégulieres & *cohérentes*. C'eſt effectivement ainſi que ſe caractériſe la véritable Rougeole, en réuniſſant, à la fievre qui l'accompagne, les ſymptômes déjà énoncés. (Autrefois c'étoient des puſtules *prominentes* & vermeilles, ſur-tout au viſage & aux mains :) c'eſt la Rougeole boutonnée, nommée ici *Picquerole*, qui a bien du rapport avec le *milet rouge* (*ff*). Au ſurplus, après 3-4 jours de leur éruption, les

(*ff*) Nous entrerons ici dans le plus grand détail ſur la deſcription, les caracteres & la marche eſſentielle de la Rougeole, pour n'être point obligés d'y revenir dans la ſuite de cet Ouvrage. Ainſi nous demandons permiſſion à M. de la Roberdiere de lui faire remarquer que cette eſpece, dont il nous préſente le Tableau, peut bien être diſtinguée, quoiqu'il diſe le contraire, même par l'apparence extérieure, des maladies *ſcarlatines* & *pétéchiales*. L'éruption ſcarlatine couvre tout-à-coup une partie du corps, & tôt après ſa ſurface entiere, d'un rouge d'écreviſſe, preſque toujours contigu ſur tout un bras, ſur la poitrine, &c., quelquefois cependant diſtribué par grandes *plaques ;* au lieu que la Rougeole proprement dite débute par de petites *taches*, reſſemblantes à la morſure d'une puce, qui s'élargiſſent peu à peu, ou ſe multiplient au point de devenir *cohérentes*. Mais la ſcarlatine n'eſt point ordinairement compliquée avec la toux, le larmoiement, le prurit du nez & des yeux, au moins avant ſon éruption, preſque toujours plus prompte que celle de la Rougeole réguliere. Si l'on voit les paupieres, les yeux même enflammés dans la ſcarlatine, c'eſt ſans aucune ſenſation incommode au malade, ſur ces mêmes parties ; c'eſt le plus ſouvent le prélude ou la marque sûre d'un délire fougueux, & de l'engorgement du cerveau. Cette rougeur n'eſt point humide, ni accompagnée du larmoiement, comme dans la Rougeole, où elle devient un accident

pustules commencent à s'en aller en farine ou en écailles. Du 7 au 12, en y comprenant les jours qui ont précédé l'éruption, il n'en étoit plus mention. »

Mais une attention à faire dans ces Rougeoles, (& cette Observation essentielle est due à M. de la Roberdiere **) c'est sa distinction, conforme aux Observations, en Rougeoles tantôt *inflammatoires*, tantôt *putrido-malignes* : distinction qui convient également à la fievre varioleuse, & qui semble avoir échappé aux yeux attentifs de Sydenham, à Boerhaave, qui a été sup-

** Ibid. No. 15, pag. 15.

fort incommode, assez approchant de l'ophtalmie, même du catarrhe, porté sur la membrane de *Schneider*. Quant aux pétéchies, il nous semble qu'on ne peut absolument les confondre avec la Rougeole. Premierement, en ce qu'elles ne sont ni précédées, ni accompagnées des accidens si bien décrits par M. de la Roberdiere lui-même, comme appartenans à la Rougeole. Secondement, parce que les taches pétéchiales, parsemées çà & là, ne changent point de figure ni d'étendue, mais seulement de couleur, devenant quelquefois d'un rouge plus foncé, pourprées, violettes, brunes, &c. D'ailleurs la fievre qui les produit porte son caractere distinctif de celles de la *morbilleuse* ou de la Rougeole. Ainsi Morton & le Doct. Massa nous paroissent avoir mal-à-propos confondu les *morbilli*, la fievre *scarlatine*, les *pétéchies* & *taches pestilentielles.* Ajoutons encore que, de toutes ces fievres éruptives, la scarlatine est celle qui se complique le plus souvent avec l'angine-putride ou gangréneuse : tandis que, dans les Rougeoles régulieres, la douleur de gorge n'est point une angine véritable, mais le produit de l'humeur *morbilleuse* portée sur l'arriere-bouche, &c. . . . . La Rougeole boutonnée nous semble aussi devoir être différenciée de l'éruption *papillaire* ou *papilleuse* rouge, que les Paysans & le Peuple des Contrées inférieures de la Province ont nommée *picquerole.* Cette derniere espece, que j'ai beaucoup observée dans les Cantons voisins de Caen, & très-rarement dans la Haute Normandie, approche beaucoup plus de la scarlatine, en réunissant ses symptômes & ses suites, que de la Rougeole boutonnée, plus réguliere, dans sa marche & sa terminaison, que la premiere, dont la durée est très-incertaine, souvent fort courte. Nous conviendrons au surplus, que le traitement de ces différentes éruptions, ou plutôt de la fievre qui les produit, n'est pas autant éloigné qu'on eût pu le croire aux apparences : si toutefois on en excepte la complication de l'angine, plus ou moins disposée à la dissolution scorbutique, à la gangrene.

plée ſur cet objet par ſon illuſtre Commentateur, à M. Tiſſot, lui-même, dans ſon Avis au Peuple, monument ſi précieux! où cette omiſſion, non prévue par beaucoup de Gens de l'Art, & de Chirurgiens de Campagne, a pu faire commettre des fautes graves, & devenir fréquemment une cauſe funeſte de mortalité. C'eſt ſans doute par cette conſidération que M. Tiſſot a relevé en quelque ſorte cette omiſſion dans ſa Diſſertation *De febribus bilioſis*. Voici les ſignes caractériſtiques que notre Auteur aſſigne à l'une & l'autre eſpece de Rougeoles.

Diſtinction eſſentielle de deux eſpeces de Rougeoles.

1°. « L'eſpece de *Rougeole inflammatoire*, & qu'on doit traiter comme telle, eſt ordinairement plus abondante : l'irritation du nez, des yeux, de la gorge, y paroît bien plus marquée; le pouls eſt fort, plein, *rebondiſſant* même dans le temps de l'éruption. (Cette modification du pouls, qu'on reconnoît dans les fievres éruptives, n'approche-t-elle point plus de l'*ondulant* ou du pouls *extérieur* de Galien, que du *rebondiſſant?*) Pour peu que l'inflammation ſoit conſidérable, la face eſt vermeille; & il y a en général moins d'affaiſſement que dans l'autre eſpece, à moins que le cerveau ne ſoit bien occupé. Enfin, on reconnoît les ſignes généraux de l'inflammation: on a remarqué que, dans cette eſpece, l'éruption ſe faiſoit de meilleure heure & en moins de temps. J'ai vu l'éruption, précédée d'une eſquinancie, exiger juſqu'à trois ſaignées, qui, *faites quelquefois trop tard*, n'ont pas empêché *la ſuffocation du malade.* »

2°. Dans la *Rougeole putrido-maligne*, j'ai apperçu, ajoute M. de la Roberdiere, un affaiſſement bien plus conſidérable : la langue étoit chargée d'un limon blanc-jaune; le mal de gorge paroiſſoit plutôt un *empâtement* qu'un *engorgement* douloureux; le pouls reſtoit petit & fréquent, ſans prendre un *mode critique:* la diarrhée ſe trouvoit ſouvent compliquée; l'éruption ſe faiſoit, & plus tard & à pluſieurs repriſes; enfin on trouvoit les ſymptômes généraux des fievres *putrido-malignes*. Les cadavres ne tardoient pas à ſe couvrir de taches livides, s'ils ne l'étoient avant

la mort. L'éruption *milliaire* survenoit quelquefois pour comble de malheur; & ceux qui relevoient de cette espece, restoient pendant long-temps dans l'état de stupeur, ordinaire à la suite des fievres malignes, avec un écoulement purulent des oreilles, qui duroit plusieurs mois. On a vu quelquefois la premiere espece, tirant en longueur, dégénérer en celle-ci. »

Telles étoient, sans doute, ces fievres éruptives, comprises & décrites par Huxham, sous le nom générique de *morbilli*, qui firent tant de ravages à Plimouth, depuis le mois de Juillet jusqu'en Octobre de l'année 1742: *Morbilli Epidemici, iique sæpè funesti. Tussis vehemens ac Hectica febris plerumquè accedunt, durantque diù: sæpè alvi fluxus colliquans, evanescentibus morbillis. Haud raro ophtalmia, angina & ulcera faucium succedunt... Plus semel hoc mense* (Julio) *notavi faucium & oris gangrænam: maxillæ porrò & vomeris ossis cariem, undè mortem miserrimam; post morbillos scilicet.... Morbilli* (Septembri) *etiam Epidemici inter adultos ac plures jugulant, sæpè more peripneumonico... non nunquàm accidunt dirissima oris ulcera atque indè maxillarum caries.* Remarquons cependant, 1°. qu'Huxham reconnoît avoir observé les *morbilli* & les fievres scarlatines, dès le mois de Mai de la même année. 2°. Qu'elles succédoient à des toux opiniâtres & quinteuses, qui avoient régné dans l'hiver précédent, à des coliques, à des flux dyssentériques. 3°. Que les fievres éruptives, *inflammatoires*, à leur naissance, reçurent peu à peu la complication d'une grande fievre *catarrhale* régnante, qui devint péripneumonique dès le mois d'Avril, & ensuite *maligne*. 4°. Que lorsqu'elles étoient accompagnées de l'angine gangréneuse, il régnoit alors une Constitution de fievres putrides-malignes, accompagnées d'accidens effrayans, sur-tout d'éruptions *pétéchiales livides; pustuleuses-noires*, que l'Observateur compare lui-même à la Constitution *pestilentielle-aphteuse* de 1740. Nous aurons probablement l'occasion de nous étendre plus au long sur cette complication, dans la IVe Partie de notre Ouvrage, en traitant de la Constitution aphteuse

aphteuse de 1776. --- Ainsi, dans celle de Vire, nous ajoute M. de Poliniere : il ne s'est trouvé parmi les adultes, de victimes de cette maladie, que parce qu'il s'est développé chez la plupart un *levain milliaire*, qui, joint à une éruption des *morbilli*, très-abondante, a été le plus souvent suivi de la gangrene : ce qui ne pouvoit se méconnoître par la couleur livide & noirâtre de l'éruption, couleur que prenoient assez promptement les différentes taches exanthématiques ; les malades périssoient dans le délire.

Mais M. de la Roberdiere nous donne comme faits constatés par son Observation particuliere, analogue d'ailleurs sur le premier fait à celles de MM. Ant. Loew & Betbeder, que l'éruption morbilleuse la plus tardive & traînant en longueur, apportoit plus de danger que celle qui arrivoit de bonne heure & en une fois; que la Rougeole *maligne-putride* s'est trouvée beaucoup plus difficile à domter que l'*inflammatoire*, qui au reste étoit plus ou moins embarrassante, suivant le dégré de l'inflammation : enfin, que cette Epidémie a été assez rarement funeste aux adultes ; beaucoup plus aux enfans.

Quant au traitement, dans la premiere espece, on s'appliquoit à tempérer le mouvement des humeurs, qui peche plus ordinairement par excès que par défaut, & à favoriser ainsi l'éruption. La saignée plus ou moins répétée, suivant les cas, dans tous les temps de la maladie, *s'il y avoit indication pressante*, faisoit des merveilles. Ne négligeons cependant point de compenser sur ce sujet, c'est-à-dire, sur l'utilité des saignées, les réflexions que nous lisons dans le Mémoire de M. de Poliniere. « Il leur survenoit souvent par le nez des » hémorrhagies, qui remplaçoient les saignées, que j'ai été obligé » de faire pratiquer aux adultes ; quoiqu'à parler vrai, l'espece » d'inflammation étant en même-temps congestion *lymphatique* & » *sanguine*, elle ne cédoit que foiblement à la saignée. Ce re- » mede ne diminuoit effectivement pas la résolution totale, mais » il la facilitoit, en diminuant la violence de la fievre ; car en-

» fin, soit qu'on eût pratiqué la saignée ou non, le mal de gor-
» ge se terminoit le plus constamment par un abcès. Les mala-
» des crachoient toujours quelques gorgées de pus sanguinolent;
» après quoi ils se trouvoient sensiblement soulagés & recou-
» vroient alors la facilité d'avaler, beaucoup d'entr'eux ayant
» éprouvé l'angine portée à tel excès, que le liquide leur sortoit
» par les narines, en voulant faire la déglutition. »

« Dans l'espece *inflammatoire* même, reprend l'Auteur des Recherches sur la Rougeole, toutes les fois que la *turgescence* s'est déclarée au commencement de la maladie, par les signes ordinaires, je n'ai point redouté le *vomitif*, dont j'ai éprouvé les plus heureux succès; & pour lequel, je ne puis m'empêcher de le dire, le Docteur de HAEN a une trop grande antipathie. J'y joignois l'usage des boissons délayantes, légerement *diapnoïques*; les lavemens répétés, les pédiluves, les lotions des mains, les fomentations émollientes, &c. (*gg*) Si la tête étoit occupée, les vésicatoires, appliqués de bonne heure aux jambes, ou au

(*gg*) « On m'a reproché, dit l'Auteur, la simplicité de la méthode curative, que j'ai exposée, dans laquelle il n'est pas fait mention des bouillons béchiques, des pectoraux si vantés par les Auteurs, pour parer aux assauts de cette maladie sur le poumon. Mais il falloit auparavant faire attention, que les bouillons de veau & de poulet, qui sont sûrement dans la classe des remedes pectoraux adoucissans, faisoient partie du régime, dans la Rougeole inflammatoire, dans laquelle l'irritation du poumon est plus à craindre; & j'ai averti, qu'il n'étoit pas en mon intention de m'étendre sur la partie diététique, que je supposois connue de mes Lecteurs : d'ailleurs, j'ai observé, que ces fameux remedes n'avoient pas un grand effet contre la toux & l'irritation, qui précedent l'éruption de la Rougeole; symptômes qui ne s'appaisent, qu'à proportion que le *virus* se porte à la peau. J'ai même observé qu'ils augmentoient les nausées & les soulevemens de cœur, qui tracassent tant les malades à cette époque. J'ajoute que le temps, où la Médecine pectorale trouve proprement son lieu, est à la suite de la Rougeole, dans ses reliquats sur la poitrine : en ces cas je me suis bien trouvé de leur usage, comme tant d'autres Praticiens; mais j'ai prévenu mes Lecteurs, qu'il n'entroit pas dans mon plan de parler au long du traitement des suites de cette maladie, parce que je n'avois rien à ajouter aux moyens recommandés par les bons Auteurs. »

cou, ont ſervi pluſieurs fois à la dégager, en procurant la fonte des matieres qui l'embarraſſoient.

Dans la Rougeole *putride-maligne*, il s'agiſſoit de fixer les progrès de la pourriture, & de régler le mouvement des nerfs, ſans perdre de vue l'éruption.... Il étoit toujours prudent & avantageux de débuter par le vomitif, qui vuidoit les premieres voies d'une quantité de matieres *bilieuſes*, dont la retenue donnoit lieu aux dévoiemens colliquatifs, ſi communs dans cette maladie, quand on avoit négligé cette premiere évacuation. Il leur faiſoit rendre encore beaucoup de vers, qu'il étoit important de chaſſer; quoiqu'une Obſervation de M. de Sauvages pût induire à croire que la Rougeole ſoit une ſorte de poiſon pour ces inſectes. *Si verminoſos rubeola aggrediatur, ſtatim lumbrici ſursùm & deorsùm egrediuntur omnes.* (Noſolog. method. Tom. I. pag. 433.) Enſuite on paſſoit les tamarins ou le petit lait, aiguiſés avec quelques grains de tartre ſtibié ; toutes les boiſſons étoient fortement acidulées : mais dans les cas de vraie malignité, on faiſoit abondamment uſage du quinquina, du camphre & autres *anti-ſeptiques*. L'écorce du Pérou, dans une mixture acide, étoit préférée dans le cas de *diſſolution* des humeurs ; le camphre réuſſiſſoit mieux dans les accidens nerveux ; le parfum des vapeurs acides, dont les Anciens ont ſi bien connu l'utilité, enlevoit ſouvent l'*orthopnée*, compliquée dans cette eſpece. Ces remedes ſe trouvoient merveilleuſement ſecondés par l'application des *ſynapiſmes* & des véſicatoires (dans le cas de *diſſolution ſcorbutique*, on doit préférer les premiers.) On les appliquoit autour du cou, ſur le côté le plus ſouffrant, pour entrer dans les vues de l'Aphoriſme 37 de la Section V. *Ab anginâ detento, tumorem fieri foris in collo bonum eſt.* »

Ici M. de Poliniere va nous inſtruire ſur la terminaiſon la plus funeſte de cette maladie, en faiſant toujours, ſelon ſa méthode avantageuſe, ſuccéder les Obſervations particulieres au Tableau des ſymptômes généraux.

Suites funeſtes de cette Maladie.

« J'ai vu l'éruption ne durer qu'un ou deux jours, se dissiper pour reparoître encore, mais trop souvent sans retour. La crise alors étant incomplette, le levain s'étant refoulé à l'intérieur, plutôt que de s'être dépuré totalement à la superficie, l'épiderme ne se détachoit qu'imparfaitement, & la peau paroissoit à peine farineuse. Ceux-là couroient les plus grandes risques pour les suites. La classe des enfans y a spécialement été exposée, soit que leurs parens, faisant peu de cas de symptômes aussi légers, en apparence, & si peu durables, négligeassent l'attention nécessaire à leur traitement; ou que ces petits malades devinssent naturellement difficiles à gouverner. Quoi qu'il en soit, la suite de ces accidens a été la cause de la mort du plus grand nombre de ceux qui ont succombé.

L'éruption promptement dissipée aidoit à persuader que la guérison étoit sûre; mais au bout de quelque temps, ils languissoient, devenoient bouffis; les urines même se supprimoient, la poitrine devenoit oppressée, il survenoit des vomissemens, quelques douleurs de tête : quelquefois seulement ils se plaignoient de sa pesanteur, & se sentoient comme étourdis : on les voyoit ainsi périr. Ils avoient souvent la plupart de ces accidens si légers, que leurs amusemens n'en étoient point interrompus. J'en ai vu quelques-uns très-peu bouffis, il n'y paroissoit qu'au visage, jouer dans la rue avec leurs camarades, & mourir deux jours après, avec quelques convulsions.

Observations qui y sont relatives.

Un enfant fut apporté à l'Hôtel-Dieu, vers la fin du mois d'Août : il y avoit un mois environ qu'il paroissoit bien rétabli; il n'avoit point été purgé après sa Rougeole. Il se plaignoit de ressentir une douleur au côté; il étoit bouffi depuis deux ou trois jours; il éprouvoit de la difficulté à respirer : il avoit des palpitations considérables & très-sensibles, en plaçant la main sur la région du cœur. Son pouls étoit très-fréquent, cependant assez égal : il mourut le lendemain.

Dans le même temps, un autre enfant, âgé de douze ans, après

une Rougeole, dont il étoit quitte depuis ſix ſemaines environ ; mais traitée comme celle du précédent, ſans ſoin, ne fut pas même purgé, parce qu'on croyoit toute attention inutile, dès qu'il ſouffroit à la tête depuis quelque temps ; il avoit ſur-tout la face bouffie. Un purgatif, que je lui fis adminiſtrer, lui procura un peu de mieux, cependant un jour après la douleur de tête ſe fit reſſentir plus vivement ; il ſurvint des vomiſſemens d'une bile verte, en peu de jours il mourut, dans les convulſions.

J'en ai vu guérir un très-petit nombre dans ces rechûtes : j'étois communément appellé trop tard, & fort ſouvent je trouvois des enfans peu dociles à ſuivre le régime néceſſaire : il eſt vrai, qu'en général les éruptions rentrées ne cédent que rarement aux remedes, ſur-tout dans l'enfance, & lorſque l'humeur s'eſt portée ſur quelqu'organe eſſentiel. »

L'hiver de 1773 à 1774 a été extrêmement doux : on ne ſe ſouvient pas d'avoir vu cette ſaiſon auſſi peu froide. Il a tombé de la neige, ſeulement pendant peu de jours ; mais beaucoup de pluie, & la Conſtitution de cette ſaiſon a été marquée par une humidité ſurabondante ; elle a même ſoutenu ce caractere dans la plus grande partie de l'année : on a vu d'ailleurs les inondations ſe répéter très-fréquemment.

On vit encore, vers le printemps, reparoître quelques reſtes de l'Epidémie Morbilleuſe. C'étoit dans cette année même, que M. de Poliniere écrivoit ſes dernieres Obſervations ſur cette maladie. Mais on avouera, au ſurplus, que cette Conſtitution fut généralement exempte des complications putrides ou malignes, des éruptions milliaires, &c. On obſerva un certain nombre d'apoplexies. Les fievres intermittentes, qui, depuis quelques années, avoient été plus rares, ſont devenues très-communes au printemps & dans l'automne. Elles attaquoient indifféremment tous les individus de l'un & l'autre ſexe, & à tout âge : on a vu nombre de petits enfans en eſſuyer pluſieurs accès. Les fébrifuges ordinaires en procuroient la guériſon ; mais il falloit beau-

Les Apoplexies : les Fievres intermittentes.

coup plus insister sur les purgatifs, qu'il étoit fort avantageux de faire précéder par les vomitifs.

Toux quinteuses & Coqueluches.

Il a régné, pendant l'automne, une toux quinteuse qui a paru Epidémique : les enfans sur-tout en ont été les plus attaqués & les plus malades.

Cette toux survenoit de temps en temps par accès, & duroit sans relâche, plus ou moins long-temps : on auroit cru voir étouffer ceux qui en étoient tourmentés. Chaque inspiration étoit marquée par un sifflement considérable & extraordinaire dans le larynx : accident qui paroissoit occasionné par le spasme de cette partie. Le visage devenoit presque noir, les yeux sortoient des orbites, le sang partoit quelquefois du nez ; mais sur-tout chez les adultes : il s'est même fait plusieurs fois des épanchemens sanguins si considérables, sous la cornée, que l'œil ressembloit à une masse rouge & sanguine. On étoit obligé, par la violence de l'accès, à rejetter les alimens contenus dans l'estomac : le visage devenoit bouffi. L'accès passé, les enfans reprenoient leurs amusemens, jusqu'à ce qu'un nouvel accès vînt les troubler.

Cette maladie étoit longue, & ne se guérissoit point comme les toux pectorales, par une expectoration épaisse & muqueuse ; l'âcreté glaireuse de l'humeur, qui lubrefie les conduits de l'air, mais sur-tout le larynx, m'a paru en être la cause : l'estomac étoit aussi chargé de saburre, & participoit au dérangement.

Les remedes qui ont réussi contre cette toux rebelle, ont été les adoucissans, joints aux incisifs aromatiques ; mais sur-tout de temps en temps un peu d'ipecacuanha, qui réunissoit le double avantage d'évacuer les glaires, de les inciser & atténuer ; les loochs avec le kermès, à petite dose, &c. La saignée devenoit nécessaire chez les adultes, lorsque le sang se portoit trop violemment à la tête ; car la continuité & la répétition de la toux, pendant l'accès, occasionnoient des stases dans cette partie, en suspendant le retour du sang.

La fin de 1774 & le commencement de 1775, ont été fort

humides ; auſſi a-t-on vu régner, dans les premiers mois de cette derniere, beaucoup d'oreillons, ſouvent avec inflammation des amygdales. Les enfans & les perſonnes délicates n'éprouvoient pas ce dernier ſymptôme : l'engorgement étoit plus lymphatique ; & l'inflammation, ſi elle s'y mêloit, étoit fort légere : les autres, au contraire, qui avoient la fibre plus forte, reſſentoient l'inflammation avec vivacité & douleur de tête ; on étoit obligé de recourir pour eux aux ſaignées, ce qui devenoit inutile chez les premiers : la réſolution s'y opéroit, en tenant les parties affligées chaudement. Les Oreillons : maux de gorge fluxionnaires.

Ces maladies paroiſſoient être le produit de la grande humidité de l'air, qui, ralentiſſant la circulation dans les parties glanduleuſes, y cauſoit l'engouement.

Dès la fin de 1775, mais plus ſpécialement dans l'hiver ſuivant, on éprouva à Vire, comme dans la France entiere, les atteintes de ce fameux Catarrhe Epidémique, ſi connu ſous le nom de *la Grippe :* elle fut cette fois au moins autant épidémique qu'en 1767, ſans être plus meurtriere ; & elle ſuccéda également aux brouillards. Quelques gens infirmes, & les vieillards, en ont été ſeuls les victimes, au moins pendant la durée de l'Epidémie ; car elle a ſouvent laiſſé des reſtes qui ſont devenus le germe de quantité de Maladies Chroniques. Ne peut-on pas même croire que la Conſtitution de 1777 en ait retenu ou emprunté ſon principal caractere ? La Grippe, en 1776.

Quoi qu'il en ſoit, la Conſtitution de cette année 1777, a été Catarrhale, nous dit M. de la Roberdiere ; & en général, toutes les maladies qui ont régné, tant dans la Ville que dans les environs, ont tenu plus ou moins de ce caractere. Des rhumes de toutes eſpeces, des fluxions ſur les yeux, ſur les joues, &c. ſe firent appercevoir dès le commencement de l'hiver. Les ſymptômes de ces maladies n'eurent d'abord rien d'étranger à leur marche ordinaire : les pleuréſies & les fluxions de poitrine, qui ſe manifeſterent à l'entrée du printemps, tinrent auſſi de la nature de cette Maladies Catarrhales, en 1777.

Conſtitution générale ; le ſang, tiré des veines, n'étoit ni ſi dur, ni ſi couenneux, qu'il a coutume de l'être dans ces affections ; & la ſaignée ne devoit pas être auſſi fréquemment répétée : les délayans pectoraux ; les béchiques incraſſans & adouciſſans, dans le temps d'irritation ; les béchiques inciſifs, plus ou moins animés, dans le temps d'*excrétion*, furent les vrais remedes de ces maladies.

Nouvelle Epidémie de Rougeoles, en 1777.

La Rougeole a été également Epidémique dès le commencement de Janvier, tant à Vire que dans les Campagnes voiſines ; elle n'a pas été, à beaucoup près, auſſi maligne que celle de l'année 1773 : ſa marche a été plus ſimple, & ſes accidens moins compliqués. Le traitement qui fut employé pour les Rougeoles inflammatoires-bénignes, en 1773, a conſtamment ſuffi pour celles de cette année. On a fait une Obſervation ſinguliere ; c'eſt que les adultes ont paru ſe tirer plus difficilement d'affaire que les enfans, ce qui eſt le contraire de ce qui s'obſervoit dans l'Epidémie précédente. Pluſieurs enfans, qui en avoient été même aſſez maltraités en 1773, en ont été repris complettement : ainſi, pourroit-on en croire Morton, lorſqu'il aſſure n'avoir jamais vu qu'un ſeul enfant, qui eût eſſuyé deux éruptions morbilleuſes ? Au reſte, le ſeul accident qui a mérité attention parmi les ſuites de cette Epidémie, a été un gonflement avec tenſion du bas ventre, compliqué même quelquefois d'infiltration emphyſémato-œdémateuſe des extrémités inférieures ſur-tout ; auquel on n'a point trouvé de remede plus approprié, que le petit lait de creſſon nitré, dont l'uſage devoit être ſecondé par celui des purgatifs, plus ou moins ſouvent répétés. Ces moyens ont guéri une quantité d'enfans, en proie à ces ſymptômes.

La fievre catarrhale a été ſouvent eſcortée, vers le printemps, de maux d'yeux, de larmoiement, & de rougeur opiniâtre de ces organes ; accidens qui ont ſemblé être les effets de l'humeur morbilleuſe, mêlée avec celle du catarrhe, avec laquelle elle paroît avoir la plus grande affinité : ſi toutefois la Rougeole elle-même

même n'est pas une véritable affection catarrhale, dont le *virus* se niche principalement dans le *serum*, comme il y a lieu de le soupçonner : mais ce n'est pas ici le moment de suivre cette idée, à laquelle notre Auteur se promet de pouvoir donner un jour plus d'étendue.

« J'ai encore observé, ajoute-t-il, sur-tout dans les mois de Mai & de Juin, une complication de la fievre catarrhale stationnaire, compliquée avec une fievre putride, qui ne laissoit pas de donner bien de l'embarras au Médecin, s'il ne s'opposoit de bonne heure à ses ravages, par des moyens convenables. Je rapporterai l'histoire précise d'un cas de cette espece. Elle fournira le Tableau de cette complication, ainsi que l'exposé de la méthode curative qui lui fut appropriée. » -- Nous les séparerons en deux colonnes, pour plus d'utilité.

Observation d'une fievre catarrhale-putride.

Un homme de 50 ans, aimant beaucoup à boire, d'un tempérament sec, après quelques frissons, commença le 1er de Juin, à tousser & se plaindre d'une douleur de poitrine avec grand mal de tête. Ces accidens persévérerent les jours suivans. (M. de la Roberdiere fut appellé le 4, après les saignées faites.) Le malade avoit le pouls fréquent & plein : il se plaignoit d'une pesanteur douloureuse dans la région lombaire & de battemens incommodes dans la tête, dont la douleur persistoit avec violence, ainsi que la toux. Les urines étoient fort rouges, le ventre assez libre ; la soif peu considérable, la langue humide & enduite d'une mucosité blanchâtre.

Le 5, au matin, il avoit beaucoup

Le 3e jour, on lui tira du sang qui s'en alla en un caillot rougeâtre, assez compacte, nageant dans une quantité de *serum*.

Le 4 on en tira encore six onces du même bras. Le caillot, couvert d'une couenne blanche & coriace, ne lâcha point de sérosité.

On tira sur le champ seize onces de sang du pied.

De légers bouillons au veau furent l'unique nourriture : & la boisson étoit une abondante tisane d'orge & de réglisse, dans laquelle on délayoit deux onces d'oxymel simple sur chaque pot.

Les pédiluves le 5. Ensuite un

moins d'oppression ; & sa tête étoit dégagée ; ses urines fort abondantes : son pouls mou, fréquent, *ondulant*. Il rendit quelques crachats, & sa peau parut se détendre : elle devint moite, vers le soir. Néanmoins la nuit se passa sans sommeil. -- Le 6, le pouls conserva de la fréquence & de l'élévation. Le visage étoit encore rubicond. La croûte, dont la langue étoit recouverte, devenoit de couleur jaune & foncée. Le ventre tendu éprouvoit des borborygmes, & les oreilles un tintement, avec une légere surdité.... les urines devinrent troubles & brunes : l'oppression étoit considérable ; le mal de tête accablant vers le soir. La nuit fut assez calme.

looc émulsionné, dans lequel on avoit étendu quelques grains de kermès.

On ajouta un demi-gros de nitre par pot de tisane.

On appliqua les synapismes aux deux jambes.

Le 7, au matin, la respiration fut embarrassée de nouveau. Le pouls étoit fréquent & petit ; le ventre *bouffe*. Le malade se trouva bien du purgatif : il rendit plusieurs selles bilieuses, ce qui parut avoir dégagé singulierement sa poitrine. Mais, vers le soir, il expectora avec beaucoup de difficulté quelques crachats verds. La nuit ne fut pas moins inquiete, l'oppression & le mal de tête ayant repris avec violence.

Le 7, un laxatif avec les tamarins, la manne, le sel végétal, dans plusieurs verres de petit lait... Son effet fut heureux. Ensuite on reprit les remedes ordinaires ; mais dès le 8, on fit passer, dans la matinée, une pinte de petit lait aiguisé avec les tamarins. Deux onces d'oxymel scillitique dans la tisanne ordinaire .... & le looc fut remplacé par une potion plus active, avec l'eau dist. d'hysope, oxymel scillit. le sirop de capillaire. -- On supprima toute espece de bouillon. Les vésicatoires furent appliqués : ils tarderent beaucoup à former leur suppuration.

Le 8, au matin, la soif étoit considérable, les urines se trouvoient presque supprimées ; la face terne & pâle ; la douleur de tête excessive, l'*abdomen* assez tendu ; la suffocation imminente ; la

chaleur mordicante ; le pouls irrégulier & petit. Dans l'après-midi, il parut une ſelle bilieuſe & quelques crachats plus épais que les précédens : la nuit fut moins orageuſe.

Le 9, le pouls ſembla ſe développer, la douleur de tête fut moins forte, la reſpiration plus facile ; mais la toux plus fréquente : les urines abondantes & rouges. La langue étoit pâteuſe, & le ventre reſta clos, juſqu'à l'effet d'un lavement, qui le fit couler largement. Cependant l'*abdomen* étoit toujours tendu, & on entendoit un bouillonnement dans la gorge.

Le 9, un clyſtere émollient & laxatif procura pluſieurs ſelles louables.

Le 10, le pouls étoit égal, développé & moins fréquent : les levres ſeches, la langue, toujours bilieuſe, s'humectoit. La nuit ſuivante fut calme, après l'effet d'un minoratif.

On purgea le 10 avec le minoratif du 7e jour : il fit rendre beaucoup de ſelles bilieuſes & putrides.

Au 11e, le pouls ſe trouva élevé & mou : les crachats cuits ſortoient facilement : la poitrine étoit dégagée. Il reſtoit encore une chaleur & un mal de tête incommodes. La langue n'étoit point nettoyée. Le malade éprouva, le ſoir, un léger redoublement.

Le 12, il ſentit ſa poitrine abſolument libre & dégagée, après l'effet d'une médecine : le ventre étoit également naturel. Mais le mal de tête perſiſtoit juſqu'à l'étourdiſſement, avec une légere ſurdité. Ces ſymptômes furent les

Le 12 on fit reprendre une troiſieme fois le même minoratif, avec ſuccès.

mêmes le 13. Mais le 14, il étoit mieux & il dormit. A peine lui restoit-il un mouvement de fievre. Sa langue étoit humide & nette ; les urines limpides & jaunes ; les crachats cuits & aisés. Le lendemain, le pouls resta naturel & la tête libre. Le 16, il fut mis au régime des convalescens, en courant à grands pas vers sa guérison, qui fut bientôt complette.

On appliqua, le 13ᵉ jour, sur le front des linges imbibés d'oxycrat froid. — On baigna les pieds ; & le malade avala, toutes les deux heures, une cuillerée d'une mixture d'esprit de vitriol avec le sirop violat.

Il fut purgé, le 15, un peu plus vigoureusement. Les vésicatoires ne suppurerent convenablement qu'à la fin de la maladie.

Coliques catarrhales.

Dans la même année 1777, on a éprouvé quelques coliques assez violentes, nouvelle complication de la même Constitution. C'étoient des effets de l'humeur catarrhale fixée sur les intestins. Les conjectures sur ce chef sont d'autant mieux fondées, qu'on a quelquefois observé ces tourmens d'intestins cesser, comme par enchantement, après un transport spontané de la matiere morbifique sur la poitrine, où elle produisoit les symptômes ordinaires de la fievre catarrhale. Ces affections ont eu lieu dans des circonstances où un froid subit, par exemple, *refoulant* l'humeur de l'insensible transpiration, avoit surchargé l'organe intérieur aux dépens de l'extérieur.

On a vu quelques fievres tierces, dans les mois d'Avril & de Mai ; mais elles n'ont eu aucune suite : une ou deux saignées, un émético-cathartique administrés d'abord, secondés par l'usage des amers *chicoracés*, ont suffi pour les mettre en fuite ; & il n'a guere été besoin d'en venir au quinquina. Le Solstice d'été semble avoir chassé toutes ces affections, & réellement depuis ce temps il ne paroît pas qu'elles aient été vraiment épidémiques.

Nous avions prié l'Auteur des Recherches sur la Rougeole, de nous communiquer son opinion sur la milliaire. Voici sa réponse.

« D'abord il faut bien distinguer les différentes especes d'é-

» ruptions, qui peuvent reſſembler à la milliaire, quant à la
» figure extérieure, comme les *picqueroles*, certaines ébulli-
» tions de tous les ſiecles & de toutes les ſaiſons, connues ſous
» le nom de *ſudamina*, d'échauboulures, &c., qui paroiſſent
» en ſanté & en maladie, ſans accidens préliminaires, & ſont
» produites par une échauffaiſon ou autre cauſe. C'eſt en partie
» pour n'avoir pas fait ces diſtinctions, que le Docteur de Haën
» a ſi grievement erré ſur cette matiere.

» Après cette remarque, dont vous ſentez l'importance & l'é-
» tendue, qu'il ne m'eſt pas poſſible de ſuivre aujourd'hui, je
» vous avoue que je regarde la vraie milliaire comme une ma-
» ladie ſéparée, *fruit d'un myaſme particulier*, capable de pro-
» duire dans le corps, qu'il pénetre, une fievre, qui varie, ſui-
» vant l'activité du virus, la diſpoſition individuelle du ſujet,
» &c.

» Je ſuis perſuadé, que l'inoculation de cette maladie, ſi la
» prudence permettoit de la tenter, juſtifieroit pleinement ma
» conjecture : ce myaſme peut auſſi ſe mêler à la matiere d'une
» autre maladie, & opérer ſon effet conjointement avec elle.

» Je regarde l'éruption comme le caractere diſtinctif, & la
» criſe ordinaire de cette fievre, qui peut cependant être em-
» pêchée par diverſes circonſtances, comme celle des autres exan-
» thêmes. On me demandera maintenant, quels ſont les ſignes
» univoques de la milliaire avant l'éruption & dans les cas où elle
» ſe trouve empêchée ou n'avoir pas lieu ? Je pourrois également
» embarraſſer tout autre, en lui demandant : quels ſont ceux de
» la petite Vérole en pareil cas ? L'Obſervation ſcrupuleuſe & ré-
» pétée des phénomenes de cette maladie particuliere, fournira
» quelques traits de lumiere au Médecin accoutumé à épier la
» Nature, & à étudier ſes opérations.

» Vous appercevez actuellement, que je n'imagine pas que le
» régime échauffant puiſſe être l'auteur de la vraie milliaire. Ri-
» goureuſement parlant, l'Obſervation ne l'a jamais prouvé, que

» je sçache : le Docteur *de Haën*, qui a défendu cette opinion » avec tant d'enthousiasme, auroit bien dû nous expliquer pour» quoi cette maladie, qu'il regarde comme nouvelle, s'est réel» lement multipliée dans un temps où la Médecine, de plus en » plus lumineuse, rendoit plus rare de jour en jour l'usage de » cette méthode incendiaire & empirique. On ne disconvient pas » que le régime puisse accélérer ou retarder cette éruption, com» me les autres.

» J'ai vu souvent l'éruption milliaire critique : il n'étoit pas » permis de s'y méprendre. Mais n'est-elle point quelquefois » simplement un symptôme ? Evitons les disputes de mots. Je » vous dirai franchement, que j'ai observé la milliaire paroître » sans apporter un soulagement sensible. Ne voit-on pas quelque» fois la même chose dans d'autres maladies exanthémateuses, » dont on ne s'avise pas de contester l'existence *per se ?* L'érup» tion, qui alors ne soulage en aucune maniere, disons mieux, » avec laquelle tous les symptômes s'augmentent, peut bien être » un mauvais signe, non par elle-même exactement, mais parce » qu'elle annonce une complication de mal, que le plus souvent » on ne soupçonnoit pas.

» Le traitement de la milliaire ne peut être asservi à une mé» thode générale ; de même que celui des autres affections exan» thémateuses. Celle-ci peut marcher avec une fievre inflamma» toire, putride, ou nerveuse, suivant les différentes circonstan» ces, & demander une cure variée, sans négliger les attentions » dues à l'éruption. »

Après bien des exemples, M. de la Roberdiere a fondé son opinion de la milliaire sur l'Observation suivante.

Observation d'une fievre catarrhale, regardée comme milliaire essentielle.

Une Dame, de 40 ans environ, affligée d'une poitrine délicate, d'un mauvais estomac, & en conséquence fort amaigrie, fut prise le 15 Décembre 1774,

La malade mangea un peu dans les premiers jours : elle voulut même recourir aux stomachiques. Mais ils lui donnerent la fievre.

de coliques, avec pesanteur à l'épigastre & des douleurs courantes dans tous les membres. Elle éprouva bientôt des défaillances précédées d'angoisses précordiales & de dégoût. Elle ne ressentoit point de vives douleurs de tête : la langue étoit enduite d'une mucosité variée de rayons noirs ; les levres seches & la soif pressante. Il lui survint beaucoup de picottemens à la peau. Son pouls étoit fréquent & mou ; la sueur continuelle & entremêlée de frissons. Son visage étoit allumé : le cœur palpitoit. L'angoisse devint extrême : elle se plaignoit amerement d'un *attiédissement de cœur*, qu'elle disoit *noyé dans l'eau*. Les selles se supprimerent. Les urines, d'abord abondantes, devinrent rares. L'*abdomen* restoit flasque.

On prescrivit bientôt la diete délayante & févere : des lavemens ; une tisane nitrée, avec une touche de sureau & le sirop de limon. -- Les synapismes aux jambes.

Le petit lait avec les tamarins, aiguisés. Un julep, par cuillerée, de trois en trois heures, composé avec les eaux dist. la liqueur min. anod. d'Hoffman & le sirop de capillaire.

Tels étoient les accidens que le Médecin observa à son arrivée, & qui avoient continué du 15 au 24 du mois. Le 27, la malade fut saisie de tremblement & de frissons plus considérables, entre-mêlés & suivis de sueurs ; après lesquelles on apperçut quelques pustules milliaires rouges, sur la poitrine. Dès l'instant il y eut un peu de calme. Mais le soir même, il revint un second accès, marqué par les alternatives de frissons & de sueurs. La langue humide, se trouvoit encore garnie de bandes jaunes & noirâtres : les levres étoient seches & la soif ardente. La malade tom-

L'éruption décidée, on ordonna, deux fois le jour, un bol fait avec la racine de serpentaire de Virginie, le nitre & le camphre.

ba deux fois en ſyncope. En un mot, l'accès fut terrible. Le 28, l'éruption procéda avantageuſement. Elle s'étendit en abondance ſur les jambes, qu'on avoit couvertes de ſynapiſmes. Elle continua les jours ſuivans, & devint univerſelle. Tout alloit conſtamment mieux à proportion que l'éruption s'étendoit ſur la peau. Le 3 Janvier 1775, un nouveau friſſon renouvella les accidens, & fut ſuivi d'une nouvelle éruption, qui parvint à parfaite deſquammation le 15 du mois, c'eſt-à-dire, au 24e jour de la maladie.... & elle fit un jugement complet.

On ne purgea qu'après la deſquammation.

« Je ne ſçais, ajoute l'Auteur, ſi mon avis ſera conforme au » vôtre. Mais je peux dire avec le Docteur Klein : *Liberam pro-* » *fiteor Medicinam ; nec ab antiquis ſum, nec à novis. Utriſque,* » *ubi veritatem colunt, ſequor. Magni facio ſæpè repetitam ex-* » *perientiam.* »



CONTRÉE

CONTRÉE MÉRIDIONALE
DE LA MOYENNE ET BASSE NORMANDIE :
CONTRÉE DE SÉEZ ET D'ALENÇON.

IXe Contrée.

Sagienses & Aulerci.

Le Pays des *Sagiens*, ou Habitans de Séez, n'eſt devenu une Contrée plus conſidérable, qu'à proportion que la Ville d'Exmes a perdu de ſa célébrité. Il comprend naturellement aujourd'hui la plus grande partie du Houlme, que nous réuniſſons par conſéquent à cette Contrée, ainſi que les Campagnes d'Alençon : encore bien qu'au temps des Gaulois, ces derniers Habitans fuſſent un Peuple diſtinct (Aulerci.) Mais il eſt certain qu'ils occupoient alors une partie du Maine & du Perche, & qu'ils n'étoient pas renfermés dans la ſeule Campagne d'Alençon. A ce moyen, cette Contrée ſe partage aiſément en trois grands Cantons : celui d'Alençon, le Houlme, & le Canton de Séez ; & elle prend à peu près 40 lieues de circuit.

I. Le Canton d'Alençon comprend donc véritablement les Aulerces (Aulerci, Aulercii), Nation des Gaules, diviſée en *Brannovices*, *Cenomani*, *Diablintes* & *Eburovices*, dont Tite-Live & Céſar n'ont fait qu'un Peuple. Ainſi, quoique nous euſſions pu ranger la portion Méridionale de la Contrée d'Evreux, ou plutôt les Peuples qui l'habitent, dans l'extenſion des Aulerces, il paroît cependant plus naturel de placer ces derniers dans le chef-lieu qui leur reſte en Normandie : le Pays d'Alençon. Il eſt vrai auſſi que ce premier Canton que nous allons décrire, ſembleroit autant appartenir, à raiſon de l'aſpect du local, au Pays du Maine qu'à notre Province.

Il occupe la portion la plus Méridionale de la Contrée, bornée par le cours de la Sarte juſqu'à S. Cenery, où le *Sarton* vient s'y réunir : on y voit la grande forêt d'Ecouves au Septen-

trion ; les bois de *Moultonnes*, & la ſource de la Mayenne, à ſon Couchant ; la forêt de Monnoye, Carouges & ſes bois, à l'Oueſt-Nord-Oueſt : il s'étend vers l'Orient (Eſt-Nord-Eſt), en longeant la forêt de Bourſe qui lui appartient, & en ſuivant la direction de la Sarte, ainſi que la chaîne des collines qui forment ſon lit, juſqu'aux ſources de l'Iton & de la Rille, où ſe trouvent les forêts de *Moulins* & de *Bons-Moulins*, qui ſéparent la Contrée de celle des *Ebroïcenſes*.

La Nature nous offre ici beaucoup de phénomenes, dignes de l'attention de l'Obſervateur. 1°. Nous remarquons, que les rivieres de ce Canton prennent toutes une direction contraire à celles que nous avons décrites juſqu'à préſent. L'Eure, l'Iton, la Rille, la Charentonne, la Touque, la Dive & l'Orne, qui prennent leur ſource dans cette derniere Contrée, ou ſur ſes confins, tiennent toutes la direction principale du Sud au Nord. Ici la Sarte, la Tanche, la Briante, le Sarton, la Mayenne même, qui trouvent leur ſource au Canton d'Alençon, changent de direction ; & reçoivent celle du Septentrion au Midi, pour traverſer le Maine & le Perche. 2°. On obſervera encore que les deux principales, la Mayenne & la Sarte, tiennent d'abord la direction de l'Eſt à l'Oueſt, ainſi que l'Orne même, qui, dans ſon origine, va d'Orient en Occident (Sud-Eſt-Nord-Oueſt), & ne prend abſolument la direction du Nord, qu'en quittant le Pays du Houlme & des *Sagiens*, ou plutôt en perdant notre Contrée Méridionale. D'où il réſulte évidemment que celle-ci reçoit ſes plus grands courans du Levant & du Couchant ; la grande chaîne de ſes montagnes qui la borne, & la ſépare du Perche & du Maine, ſe trouvant adoſſée au Midi. 3°. Le Canton d'Alençon eſt encore mieux défendu du Septentrion, par une autre chaîne de montagnes, également dirigée d'Orient en Occident, qui ſort de la forêt de Bon-Moulins, pour ſe rendre à celle d'Ecouves ; forêt très-vaſte, qui prend quatre lieues au moins d'étendue dans cette même direction, de l'Eſt à l'Oueſt.

Tels ſont nos premiers regards ſur ce petit Canton, qui, dans 25 lieues au plus de circuit, préſente des productions naturelles aſſez rares. On y voit beaucoup de Hameaux, un nombre peu conſidérable de grandes Paroiſſes, très-peu de Bourgs, Moulins-*la-Marche*, le Mêle, Eſſey, dans la portion Orientale; S. Denis *ſur Sarton* & Carouges, dans l'Occidentale: la Ville d'Alençon au centre Méridional.

Bourgs du Canton d'Alençon.

Le Climat de ce Canton eſt aſſez tempéré & fort ſalubre: le ſol eſt aſſez bon dans la Campagne d'Alençon, & produit du bled froment, du ſeigle, de l'avoine. On y voit croître des pommiers & des poiriers. M. Odolant Deſnos, Docteur en Médecine, juſtement honoré dans cette Ville, nous conduira, à l'aide de ses connoiſſances & de ſes inſtructions, dans l'Hiſtoire Médicale & Naturelle que nous allons tracer.

La Ville d'Alençon, à 25 lieues (Sud-Oueſt) de Rouen, au 17e dégré 45' de longitude, au 48e 25' de latitude, eſt ſituée dans un vallon, qui ſe trouve au milieu d'une vaſte plaine arroſée par la riviere de Sarte, qui en baigne les murailles, dans la direction de l'Eſt-Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Elle y reçoit une petite riviere, *la Briante*, qui ſort de la forêt d'Ecouves; & vient, du Nord au Sud, partager la Ville en deux parties à peu près égales, après avoir changé ſa direction un peu obliquement, avant d'entrer dans ſes murs. La plaine, au milieu de laquelle Alençon eſt ſitué, ſe termine au Couchant, par deux montagnes aſſez conſidérables, appellées *Sainte-Anne* & *Chaumont*, à deux lieues de la Ville; & au Nord-Oueſt, par la forêt d'Ecouves. Elle eſt auſſi terminée au Sud-Eſt, par une autre forêt (celle de Perſaigne, au Maine), également diſtante de 2 lieues de la Ville. Des montagnes aſſez conſidérables, ſituées au Midi (Sud-Sud-Oueſt), & qui s'étendent juſques vers le Couchant d'été, à 900 ou 1000 toiſes de diſtance, la mettent à l'abri des vents Méridionaux humides, qui ſoufflent de ce côté. Ainſi le plus grand courant d'air que doit recevoir Alençon, vient entre les

Alençon: ſon aſpect, &c.

deux forêts, à peu près avec le cours de la Sarte, du Nord-Est. Sa position, un peu en amphithéatre, présente à l'aspect du Soleil de Midi la plus grande partie de ses bâtimens; les autres à l'Orient, & le plus petit nombre au Couchant. L'eau des puits est séléniteuse, & par conséquent mauvaise. Ses Habitans, doués d'ailleurs d'excellentes qualités du cœur, sont moins industrieux, moins laborieux que ceux de nos Contrées Septentrionales, & passent pour être un peu glorieux, plus que riches.

Observations sur le sol du voisinage d'Alençon.

» La pierre avec laquelle on bâtit à Alençon est du granit, qu'on tire au Village de *Hertrey* & dans plusieurs Paroisses voisines. Ce granit est un assemblage de quartz, de *mica* & de quelques autres substances, unies par un mastic plus ou moins dur, qui communique également à la pierre un dégré de dureté plus ou moins considérable. Dans la plus grande partie de ces pierres on trouve une espece de spath, que MM. Bernard de Jussien & Bomare prétendent avoir beaucoup d'analogie avec celui dont les Chinois se servent pour un des ingrédiens de leur porcelaine. On en trouve assez abondamment dans la superficie des mauvaises carrieres. Il a plu aux Ouvriers de lui donner la dénomination de *chenap*. Les carrieres de notre granit sont souvent interrompues par des veines profondes, qui se sont remplies peu à peu, & dont le suc pétrifiant a formé insensiblement un grais beaucoup plus dur que le plus dur granit. Quelques autres sont vuides, & permettent aux eaux, qui ont pénétré les terres, de s'y filtrer, & d'y déposer en beaucoup d'endroits un *fluor* ou crystallisation, connue dans la Jouaillerie sous le nom de *crystaux* d'Alençon, ou *diamans* d'Alençon. Ils ont tous la figure pyramidale hexagone. La couleur brune & rougeâtre, plus ou moins forte, vient des terres ferrugineuses à travers desquelles les gouttes de liqueur se filtrent. Du côté où on trouve ce granit, on rencontre une terre blanchâtre, remplie de quartz, de *mica*, plus ou moins blanche, que M. Guétard a le premier reconnue pour être le kaoulin des Chinois, principale base de

Diamans d'Alençon.

leur porcelaine. On eſt aſſuré, lorſqu'on la trouve, de voir bientôt le granit *& vice versâ.* Cette terre paroît être la même ſubſtance qui ſe trouve dans les interſtices des différens corps qui compoſent le granit, & qui n'eſt pas imprégnée du ſuc pétrifiant. Reſte à ſçavoir ſi c'eſt le granit décompoſé, ou ſi cette terre ſe convertira un jour en granit. C'eſt ſur quoi on n'a point encore fait d'Obſervations, & ce qu'il ſera bien facile de conſtater à l'avenir. (*hh*)

On rencontre encore à une lieue de la Ville des carrieres d'une autre eſpece de pierre, qui ſert à faire les pavés de la Ville & des grandes routes. On l'appelle ordinairement grais ; mais elle n'en a point les propriétés : & M. Deſmarets, qui l'a obſervée, a aſſuré qu'elle a beaucoup plus d'analogie avec l'albâtre.

On voit auſſi dans les environs d'Alençon de la pierre à chaux & différentes eſpeces de coquillages, tels que les aſtérites, les cornes d'Ammon, les huitres ſauvages, &c.

A deux lieues au Couchant de la Ville, on commence à rencontrer de riches mines de fer caſſant ; & ces mines s'étendent juſqu'au-delà de Domfront, au Canton du Houlme. Ce qui a donné lieu d'y établir un grand nombre de groſſes Forges. Pour en trouver de fer ployant, il faut aller juſqu'à Rannes. Mais on trouve, à une lieue de la Ville, dans la cour & le jardin du Curé de *Valframbert*, des pyrites vitrioliques très-abondantes en

(*hh*) La Théorie de M. Deſnos eſt fort concordante avec celle de M. Valmont de Bomare. « La Nature qui travaille avec lenteur, mais qui travaille inceſſamment, forme tous les jours dans le ſein de la terre, à l'aide des vénules d'eau qui y ſont répandues, ces cryſtaux, ces minéraux . . . . . Il eſt démontré que les cryſtaux ſont colorés par des ſubſtances métalliques, qui ont été miſes en diſſolution dans le ſein de la terre, & entraînées par les eaux, ou élevées ſous la forme de vapeurs, qui ſont venues ſe joindre à la matiere encore liquide, dont les cryſtaux devoient être formés. La couleur indique ſouvent la nature des métaux colorans : le fer donne du rouge ... les cryſtaux de roche ou de quartz ſont pyramidaux,... ces derniers ſont auſſi pryſmatiques hexagones, &c. »

ſoufre : chez le Curé de la *Ferriere-Béchel*, une carriere de pierre noire, que M. Dargenville appelle *amplites*. Le vitriol y eſt très-abondant, & en effervefcence.

Eaux Minérales de ce Canton.

Il n'étoit guere poſſible que dans un pareil terrein il ne ſe rencontrât pas des eaux acidules. Effectivement on y en a découvert dans pluſieurs endroits. La fontaine de *S. Barthelmi* fournit les plus fameuſes dans ce genre. Elles prennent la teinture violette aſſez foncée avec la noix de galle, la feuille de chêne, &c., & dépoſent une craſſe rougeâtre, ochreuſe dans les ruiſſeaux qui en ſortent. Elles ſont à une demi-lieue de la Ville. On les emploie contre toutes les maladies avec ſoupçon d'obſtruction, & généralement contre toutes les affections qui réclament les eaux de Paſſy, les foibles eaux de Forges. Il y en a de pareille nature, mais un peu plus chargées de fer, dans la paroiſſe de *Larrey*, à deux lieues, Nord-Eſt, de la Ville. Il s'en préſente beaucoup plus, en allant du côté de Domfront, & une entr'autres dans la forêt d'Andenne, découverte par M. de S. Martin, Médecin en cette Ville. »

Eaux tiedes de Bagnoles.

Dans ce même Canton du Houlme, à ſept grandes lieues d'Alençon, ſont les eaux tiedes de Bagnoles. M. Deſnos nous avoue, que depuis dix-huit ans, il n'y envoie plus ſes malades. Nous avons vu précédemment les Médecins de Caen dans la même diſpoſition. Tous les malades qu'on a envoyé les prendre, pour ſuites de paralyſies, de rhumatiſmes-goutteux, rhumatiſmes froids & d'aſthmes, y ſont morts, ou en ſont revenus en plus mauvais état. Ces eaux ſont cependant chaudes, ajoute notre Obſervateur; mais il ne leur attribue pas d'autre effet, qu'aux bains domeſtiques tiedes; & on ajoute qu'à Bagnoles ſe rencontrent les plus grandes incommodités. « On y a cherché en vain tous les principes que M. Geoffroy fils, parent du propriétaire, a conſigné dans les lettres imprimées au Journal Hiſtorique, 1767, pag. 443 : 1768, pag. 39, & 1770, pag. 49. On ne s'en eſt point rapporté à un petit nombre d'expériences, répétées même

par deux fois ſur les lieux. « J'ai engagé, dit le Rédacteur, M. Monnet à les analyſer de nouveau : il n'y a guere trouvé plus que moi. » Peut-être auront-elles été gâtées par le mélange de quelque ſource étrangere, lorſqu'on y a fait travailler, pour en rendre les ſources plus abondantes. * -- On trouve encore des eaux minérales vitrioliques à la *Ferriere-Béchet*, & proche Moulins-*la-Marche*.

* V. un petit Traité ſur les vertus des Eaux de Bagnoles, à Alençon.

M. Deſnos n'a point obſervé, à Alençon, de Maladies Endémiques ou particulieres au Climat. Il y voit régner, depuis 1760, la grande fievre de la Normandie : la putride-milliaire ; mais, ajoute-t-il, elle eſt la même dans ſes accidens que dans les autres Pays. Avant cette époque on n'y en avoit point vu ; & ce Médecin ne l'avoit pas rencontrée.

Introduction de la milliaire en 1760.

On obſerve, tous les cinq ou ſix ans, la petite Vérole plus ou moins Epidémique, & la Rougeole, qui la ſuit ou la précede. Cette Conſtitution une fois paſſée, on n'y en rencontreroit pas une ſeule : ni l'une ni l'autre ne ſont ordinairement dangereuſes. Dans les petites Véroles confluentes, il en périt toujours quelques-uns, mais en aſſez petit nombre ; & on n'y a jamais obſervé ces Epidémies varioliques, auſſi meurtrieres qu'on en lit dans la Deſcription de la plupart des Ecrivains.

Maladies d'Alençon, & Epidémies du Canton, en 1760, & années ſuiv.

Il n'en fut pas ainſi d'une fievre ſcarlatine-maligne, qui commença en 1760, dans la paroiſſe de *Hauterive*, & qui parcourut rapidement les Paroiſſes voiſines. Le déſaſtre fut d'autant plus conſidérable, qu'on ne put faire ſuivre un traitement anti-phlogiſtique ou tempéré. « On ſe livra aux Curés, qui ſont en ce Pays la Médecine empirique, & aux autres Charlatans : ils tuerent avec le vin, la thériaque, l'eſprit thériacal, &c. &c. le cinquieme des Habitans de cinq à ſix Paroiſſes. » -- Cette maladie ſe manifeſta les deux ou trois années ſuivantes, également au printemps & en été, dans pluſieurs Paroiſſes, où il en périt très-peu, tant de ceux qui s'aſſujettirent au traitement, que des autres.

En 1777, à S. Cenery.

En 1771, M. Deſnos fut envoyé dans la paroiſſe de *S. Cene-*

ry, après qu'un ſixieme des Habitans y eut péri; mais il s'apperçut que ce n'étoit autre choſe qu'une fievre putride-vermineuſe. Tous ceux qui furent dociles à un traitement méthodique (on employoit les purgatifs anthelmentiques, & les anti-putrides,) guérirent; & la maladie ceſſa dans ſix ſemaines.--Elle régna enſuite, abſolument la même, au Village de *Courteilles*, dépendant d'Alençon: elle frappa les deux tiers des Habitans; mais la même méthode les ſauva preſque tous.

Maux de gorge, gangréneux, épidémiques & meurtriers, près Moulins-*la-Marche*, en 1776 & 1777.

M. Terrede, dont nous avons parlé à l'Article de l'Aigle, nous informe qu'il regne depuis le printemps de 1776, aux environs de Moulins-*la-Marche*, un mal de gorge gangréneux, qui a déjà moiſſonné près de trois cens victimes.

Cette maladie, qui attaque bien plus communément les enfans que les adultes, s'annonce chez tous par des maux de tête, de petits friſſons vagues, une perte de forces, d'appétit, & une haleine très-puante; le pouls eſt communément petit & vif, dans les commencemens; ſouvent *intercadent* & *intermittent* dans la ſuite, même chez les enfans. Le malade a beaucoup de peine à avaler; & on apperçoit dans l'arriere-bouche, ſur les amygdales, qui ſont *ordinairement gonflées*, ainſi que ſur les premieres parties atteintes du mal, un eſcharre blanc, griſâtre, gangréneux, qui s'étend bientôt ſur le voile du palais, la luette, &c.; & tue, ſans bruit, en 4, 8 ou 15 jours, au plus, tous ceux qui ne ſont pas convenablement ſoignés.

« La ſaignée eſt ordinairement funeſte dans cette maladie. On débute bien plus avantageuſement par des lavemens & un vomitif, en tenant enſuite les malades au bouillon, altéré avec les herbes potageres & chargé d'oſeille. On leur donne le ſirop de vinaigre pour boiſſon, en y ajoutant la teinture de kina, ſouvent en forte doſe; en outre, pour ſoutenir les forces chancelantes, & faciliter le développement du levain, qui corrompt la maſſe du ſang, on fait uſer modérément de potions cordiales; & on donne tous les ſoirs le bol de camphre & de nitre: on emploie, au ſurplus, un gargariſme

gargarisme déterſif, avec les vulnéraires aſtringens, & le miel roſat ; l'eſprit de ſel, pour toucher les aphtes & eſcharres gangréneux : l'emplâtre véſicatoire à la nuque ; & une alternative de purgatifs & de potions anti-ſeptiques, complettent un traitement aſſuré. C'eſt ainſi que pluſieurs ont été traités dans l'Aigle, avec le plus grand ſuccès ; & que ceux qui ſe ſoumettent au même traitement, dans le lieu même où regne l'Epidémie plus ſpécialement, guériſſent preſque tous : il n'y a que les enfans qui périſſent, parce qu'on ne peut les toucher, ni gargariſer ; ainſi que quelques Payſans incrédules, qui, ne ſouffrant pas beaucoup de ce mal, lui laiſſent faire tous ſes progrès, & ſont enlevés au moment qu'ils y penſent le moins. »

II. Quittant le Sud du Canton d'Alençon, pour ſe porter vers le Couchant, en remontant même un peu vers le Nord-Oueſt, ſe préſente une chaîne de rochers & montagnes, qui, s'élevant de la *Roche-Mabile*, va par *Rouperroux*, gagner Carouges & ſes bois, & pénetre dans le Canton de Houlme par la Ferté-Macé. C'eſt ici près que la riviere de *Rouvre* prend ſa ſource, & continuant ſon cours du Midi au Septentrion, va ſe perdre dans l'Orne, à demi-lieue au-deſſous du Pont-d'Ouilly, en ſéparant ce Canton-ci de celui de Séez. Derriere ce courant ſe trouve Briouze, Bourgade à l'extrémité d'une petite plaine, ſur le revers de la colline, ſe préſentant à l'expoſition du Sud-Oueſt juſqu'à peu près au Septentrion ; mais vers cette derniere expoſition, on voit ſous le Bourg de grandes prairies marécageuſes, baignées par nombre de petits ruiſſeaux, qui ſe réuniſſent pour ſe jetter dans la riviere de Rouvre. La même chaîne ſe propage, toujours au-delà de la rive gauche de la Rouvre, & prend une direction plus Septentrionale, paſſe à la *Carneille*, qui occupe le fonds d'un vallon détaché vers le Couchant, ouvert dans la direction de l'Eſt à l'Oueſt : & va ſe confondre définitivement avec les collines de l'Orne ; tandis qu'un de ſes rameaux, retournant ſous les bois du *Ménil-Hubert*, de l'Eſt à l'Oueſt, ſe déploie pour former le val-

Le Houlme.

Briouze.

lon de Flers, qui apporte également au Pont-d'Ouilly ſa petite riviere ; dont le cours, ainſi que l'ouverture de la vallée, ſont

Flers. dirigés du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Flers occupe en plus grande partie la hauteur, & voit à ſon Couchant un large vallon, qui débouche ſur le *Bois d'Any*. Peu au-deſſous de ce Bourg ſe trouve, au Sud, la Bourgade de S. Gervais en plaine ; & c'eſt entre les deux derniers vallons que nous venons de décrire, qu'on peut voir la plus belle plaine, la ſeule pour ainſi dire qui mérite ce nom dans le Houlme.

Idée de ce Canton. Le reſte du Canton ſemble nous montrer la Nature en ſon plus grand déſordre, étonnante par une variété ſinguliere de beautés & d'horreurs. On y voit des montagnes entrelacées par grouppes, dont les vallons, toujours baignés d'un ruiſſeau d'eau limpide, n'ont plus de direction déterminée ; des forêts immenſes, dont la ſombre obſcurité ſe trouve ſouvent interrompue, par l'aſpect inattendu de rochers eſcarpés ; d'où coulent, en forme de caſcades, des torrens d'eaux claires : les vallons préſentent des abymes, des marais bourbeux. Le fer forme la baſe des collines ; & le ſol ne produit, à l'aide de la culture, que des ſeigles & du bled noir. En un mot, dans un eſpace de 10-12 lieues de circuit, on découvre la forêt de Gétel, les bois du Mont de Here, la forêt de Dieu-Fit ; les bois de Meſlé ; la forêt d'Halouze, & la grande forêt d'Andenne, qui ſont traverſées par de profonds vallons qu'arroſent les rivieres de *Coſſe*, la *Vée*, la *Mouſſe*, la *Varenne*, prenant leur direction principale du Nord au Sud, pour ſe rendre dans la Mayenne, qui ſépare ce Canton du Maine. C'eſt enfin à 1800 toiſes de l'extrémité Occidentale de la derniere de ces forêts, qu'après avoir traverſé des bruyeres, on découvre

Domfront. Domfront, petite Ville aſſiſe ſur une éminence, qui voit ſous elle, au Couchant, un précipice effrayant, où la *Varenne* forme de belles caſcades, en coulant ſur un lit de rochers : elle eſt au 16[e] dég. 58' de longit. & 48, 34' de latitude.

Les maladies ordinaires à ce Canton, ſont les mêmes que cel-

les que nous avons décrites dans le voiſinage de Vire. On peut même dire en général, qu'il eût été poſſible de réunir le Houlme & le Bocage, ſous une même Contrée ; l'expoſition, la diſtribution des Paroiſſes y étant à peu près la même. Quoique le Houlme ſoit beaucoup moins peuplé, on reconnoît cependant le même génie, les mêmes mœurs & habitudes dans les Peuples de ces deux Cantons.

III. Reprenant le centre de la Contrée, du Sud au Nord, ſous la bande Septentrionale de la grande forêt d'Ecouves, ſe préſente en plaine le Canton propre des *Sagiens* ou Habitans de Séez : Pays garni de bois & de bruyeres, dans ſa portion Méridionale, où le bois l'Eveſque ſe joint à la forêt. C'eſt ici que la Contrée laiſſe voir une chaîne de montagnes, qui vient, de l'Orient au Couchant, ſe perdre dans la forêt d'Ecouves. On doit obſerver, en outre, que tous les ruiſſeaux & petites rivieres, qui prennent leur ſource au-delà de la direction de cette chaîne, coulent du Nord au Sud, pour ſe rendre dans la Sarte ou la Mayenne, comme nous l'avons dit ailleurs ; tandis que la direction principale de l'Orne, ainſi que des autres petites rivieres, qui prennent leur ſource au-deſſous de la forêt, eſt conſtamment portée du Sud au Nord ; quelques-unes même ſont dirigées d'Orient en Occident pour ſe rendre dans l'Orne.

Ce Canton ſe trouve donc ſitué entre les forêts d'Ecouves & de Gouffern, dont il réclame la derniere, que nous avons fait ſervir de bornes à l'Hyeſmois. Il ſe porte, vers le Nord-Oueſt, juſqu'aux limites de la Contrée de Caen, au Sud de Falaiſe, & va ſe confondre, au Couchant, avec le Pays du Houlme ; dernier Canton, que preſque toutes les Cartes Géographiques étendent juſqu'à la forêt d'Argentan, en y comprenant cette Ville & ſon territoire ; ils l'étendent même juſqu'aux bois de *S. André*, en Gouffern, & juſqu'à la Bazoche, au Houlme. Cependant la portion que nous décrivons nous paroît devoir être plus naturellement aſſociée au Pays ou Canton de Séez, à raiſon du lit de

l'Orne qui leur eſt commun, & qui établit un courant de communication entre les deux Villes déjà citées. De plus, une double chaîne de rochers, qui ſe préſentent dans une direction parallele, à quatre lieues de diſtance, & qui en prennent cinq à ſix d'étendue en longueur, en ſe portant de l'Oueſt, partie de Nord, (au-deſſus des plaines d'Argentan) à l'Eſt, partie de Sud, (vers Séez,) fait aſſez voir la contiguité d'un même terrein, qui d'ailleurs eſt beaucoup plus en plaine & beaucoup moins montueux que le Houlme proprement dit.

C'eſt préciſément cette double chaîne de rochers, qui établit le courant d'air le plus conſidérable de ce Canton. On en peut compter un ſecond, tenant la même direction, dans le vallon de l'Orne, riviere qui, prenant ſa ſource au Village d'*Aunon*, à l'Eſt de Séez, remonte enſuite vers le Nord-Oueſt, dont elle conſerve la direction principale, juſqu'à ce qu'elle ait reçu celle de Rouvre, dont nous avons parlé au N°. II.

Séez. Ainſi 1°. la petite Ville de Séez, qu'on ſçait avoir été plus importante autrefois, ſe trouve aſſiſe en un vallon étroit & peu profond, ſur l'Orne, qui la traverſe du Levant au Couchant; & ſon vallon eſt placé au centre d'une campagne agréable & abondante en toutes les productions néceſſaires à la vie. Si la mer en eſt éloignée, le poiſſon eſt abondant dans les rivieres & les étangs du Canton. Elle eſt ſous le 48e dégré 36' 22" de latitude, touchant preſque au 18e dégré de longitude: elle n'eſt couverte par aucune montagne, ſes côteaux étant trop peu exhaucés pour la défendre d'aucun point de l'horizon; leur chaîne Septentrionale eſt cependant la plus élevée.

Le flambeau de l'Obſervation Médicale ne fut point allumé dans cette Ville Epiſcopale; & nous n'avons pu en obtenir aucun fait de pratique, quelques efforts que nous ayons fait à ce ſujet.

2°. Au Nord-Eſt de cette Ville, à trois lieues & demie de diſtance, dans un territoire plus garni de côteaux & de vallons,

Le Merlerault.

on voit le Bourg de Merlerault, assis sur le revers d'une colline, tournant son principal aspect au Midi, vers un ruisseau, qui, après avoir arrosé son petit vallon, va se rendre dans la riviere de *Don ;* ce ruisseau procure un étang d'une étendue considérable au Sud-Ouest du Bourg, qui d'ailleurs est plus protégé du côté du Septentrion que de tout autre point de l'horizon. Ce Bourg, qui ne contient pas plus de 800 à 900 Habitans, a souvent été affligé par des Epidémies meurtrieres.

Epidémies qui ont ravagé ce Bourg.

En 1740, il y régna une Maladie Epidémique, on ne peut plus désastreuse : elle commença aux premiers jours de Mai, & finit en Juillet. On doit se souvenir que l'hiver avoit été très-long & fort rigoureux. De quatre-vingt-dix malades qui en furent attaqués, il ne s'en sauva que quatre, encore étoit-ce sur le déclin de l'Epidémie : de ceux-ci un fut saigné treize fois, un second quatorze, & un troisieme onze fois. Après ces abondantes saignées, on voyoit paroître une éruption pourprée, qui étoit suivie d'une très-longue convalescence : ceux qui succomberent, périrent depuis le second jusqu'au cinquieme jour.

Fievre pourprée, en 1740.

L'année 1751, une Pleurésie Epidémique enleva, dans Merlerault, environ trente-cinq personnes, dont le plus grand nombre fut choisi dans celles du sexe.

Pleurésie Epidém. en 1751.

En 1770 & 1771, on eut à combattre une fievre putride, dans laquelle on observa que la saignée produisoit les plus funestes effets ; & que les cordiaux légers, comme le cidre, le vin, devenoient utiles pour soutenir les forces vitales ; mais il faut remarquer que cette Epidémie reconnoissoit pour causes antécédentes une grande disette de pain & de cidre, ainsi que la dessication de cet étang, que nous avons marqué au Sud-Ouest du Bourg, dont les digues s'étoient rompues après un fort orage. Plusieurs de ces malades eurent des éruptions exanthémateuses : quelques-uns toussoient, crachoient le sang, & ressentoient un point pleurétique ; symptômes que les vomitifs dissipoient avec assez de facilité : cette Epidémie d'ailleurs ne fut pas très-meurtriere.

Fievres putrides, Epidém. en 1770 & 1771.

Une maladie ſemblable régna en 1773, dans deux petites Paroiſſes voiſines, & demanda à peu près le même traitement. Le cinquieme des Habitans en fut attaqué; mais il n'en mourut qu'un très-petit nombre, parmi ceux qui demanderent du ſecours.

3°. Au Nord-Nord-Oueſt de Séez, l'Orne s'avance vers Argentan, & ſe trouve bientôt groſſie par la riviere de *Thouane*, ſur ſa rive gauche; & par le Don, qui, ſortant à l'Eſt, de deſſous les bois de *S. Vandrille*, fort près des ſources de la Rille, dirige ſon cours vers le Couchant, le long des bois du Château d'Almenèches, & ſe joint à la rive droite de l'Orne à *Médavy*. Cette réunion procure des herbages & prairies marécageuſes, qui s'étendent juſqu'à Argentan. Nous reviendrons à cette Ville, après avoir décrit le cercle de la Contrée, parce que l'expoſition de ſon Climat fournira des éclairciſſemens ſur le territoire d'alentour.

4°. La vallée d'Argentan à Ecouché, eſt abſolument dirigée d'Orient en Occident: elle eſt rendue un peu marécageuſe, par la jonction des petites rivieres de *Baize*, la *Cance*, & l'*Ouay* avec
Ecouché. l'Orne. Le Bourg d'Ecouché, aſſis ſur la rive gauche de cette riviere, reçoit donc ſes principaux courans de ces deux points de l'horizon: expoſé au Levant d'été, il eſt défendu du Sud-Eſt par une colline aſſez élevée; mais la riviere d'*Udon* lui fournit un vallon qui l'ouvre abſolument au Soleil d'une heure. Le côté du Septentrion eſt protégé par la chaîne des collines, qui, prenant inſenſiblement un plus grand dégré d'élévation, deviennent des
Pont-Ecrepin. montagnes, en gagnant du côté de Pont-Ecrepin, où il y a une fonderie de canons. Mais le terrein compris entre la rive droite de l'Orne, les limites de l'Hyeſmois & celles de la Contrée de Caen, juſqu'à la forêt d'Argentan, eſt un Canton de plaines, entrecoupées de quelques côteaux, à baſe de rocher ou de terre calcaire, préſentant des bruyeres par intervalle. La plaine labourable eſt une terre franche de bonne qualité, très-fertile en froment & en toutes eſpeces de grains. On y rencontre fort peu de courans,

d'eaux vives ; cependant les Villages ſe rapprochent aſſez de ces ruiſſeaux, pour que leurs Habitans ne manquent point d'eau.

J'obſervois dans cette portion de la Contrée (dans la Baronnie de Ry & ſes environs) des Rougeoles & petites Véroles en l'année 1758. J'y ai traité des fievres d'accès de la moiſſon. Elles étoient vraiment bilieuſes, & cédoient aux émético-catharctiques, aux purgatifs, à nos fébrifuges amers, ſans que je fus obligé de recourir au quinquina. J'y ai vu des affections rhumatiſmales & catarrheuſes, dans un autre été pluvieux & froid, dont l'intempérie donna naiſſance à pluſieurs maladies chroniques. J'y ai traité enfin la fievre ardente exanthémateuſe-milliaire. J'en ai conſervé une Obſervation que voici.

Quelques Maladies de ce petit Canton.

Obſervation : Fievre ardente exanthémateuſe.

Un vigoureux Payſan, âgé de 22 ans, fut tout-à-coup ſaiſi d'un friſſon, ſuivi d'un mouvement de fievre très-conſidérable. Il avoit un mal de tête inſoutenable. Il éprouvoit beaucoup d'ardeur & de ſoif, une laſſitude douloureuſe dans tous les membres, avec des angoiſſes, l'accablement, des nauſées ; & ſa langue paroiſſoit enduite d'une croûte blanchâtre...... Le premier jour fut paſſé dans la diete la plus ſévere, avec un lavage d'eau & de vinaigre, de jus de groſeilles, des clyſteres, & le *ſerum lactis*.... La fievre ayant redoublé dans la nuit, je le fis ſaigner au ſecond jour, & lui adminiſtrai ſur le champ un émético-catharctique, dont l'effet fut très-avantageux, par l'énorme quantité de bile & d'humeurs évacuées. Le trois, il lui ſurvint une nouvelle exacerbation, qui, après pluſieurs heures de fievre très-vive, fut ſuivie de moiteur, le pouls ſe développant & reſtant très-vigoureux. Mais on lui apperçut en même-temps quelques grains de milliaire.... il fut mis à l'uſage d'une ſimple infuſion légere de bardane avec la régliſſe. Le quatre, l'éruption ſe préſenta abondamment : elle étoit milliaire-rouge. La moiteur étoit ſoutenue ; & le pouls marquoit du développement malgré ſa vigueur.... il paſſa la nuit du cinq au ſix dans l'agitation, l'inſomnie, avec beaucoup de chaleur & d'anxiété. Il rendit quel-

ques gouttes de ſang, le matin, par les narines, & le pouls parut manifeſtement *rebondiſſant*, caractere qu'il conſerva tout le jour avec quelques modifications. Il eut une hémorrhagie la nuit du ſix au ſept, & rendit une quantité d'urines ſédimenteuſes de bonne qualité. Elles furent même plus abondantes dans la ſuite, mais ſans ſédiment. Il lui ſurvint une ſeconde hémorrhagie à midi; & ſon pouls reſta alors développé avec aiſance .... il avoit continué à boire la tiſane de bardane & le petit lait naturel. La peau s'étoit conſervée en moiteur; l'éruption ſe mûriſſoit en blanchiſſant. La fievre diminua ſenſiblement du ſept au neuf : il étoit même en convaleſcence. On le purgea le dix : & l'épiderme s'enlevoit par écailles.

M. Bouffey, Docteur en Médecine, Correſpondant de notre Société, va tracer ici, en Obſervateur, les différentes inſtructions relatives au Climat d'Argentan.

Argentan : ſon expoſition, ſes maladies, &c.

La Ville d'Argentan, ſituée ſous le 17e dégré 35' de longitude, & ſous le 48e dégré 54' de latitude, au milieu d'une plaine fertile, offre un aſpect riant & ſalubre. Quelques collines peu élevées, & dont le moindre éloignement eſt d'une petite lieue de la Ville, la bornent ſeulement au Nord & au Levant. Ces collines, plus propres à briſer la violence des vents du Nord, qu'à retenir les vapeurs mal-faiſantes des vents du Midi, ſont recouvertes d'une vaſte forêt, qui embellit la ſituation de cette Ville, ſans la rendre moins ſalutaire. On pourroit même dire que cette ſituation ſeroit la plus avantageuſe que l'on pût deſirer, ſi la riviere d'Orne, qui ſépare la Ville d'un de ſes Fauxbourgs, n'étoit ſujette à des inondations fréquentes pendant l'hiver, & pendant l'été même, lorſqu'il ſurvient deux ou trois orages conſécutifs. A un quart de lieue du côté de l'Oueſt, ſe trouve un marais qui ſe deſſeche aiſément, & dont le peu d'étendue influe médiocrement ſur la pureté de l'athmoſphere.

La Ville, aſſiſe ſur une hauteur, peut être diviſée en partie haute & en partie baſſe. La partie baſſe, qui regarde l'Oueſt & le

le Sud-Oueſt, eſt bornée par la riviere & avoiſinée par des prairies, qui ſe trouvent ſouvent ſubmergées, comme nous l'avons dit, & par un petit marais qui ſe deſſeche encore plus aiſément que le premier. Auſſi eſt-elle plus expoſée, que la partie haute, aux brouillards, qui s'élevent pendant l'automne. D'ailleurs les maiſons de ce Quartier, peu élevées pour la plupart, ont toutes leurs ſalles baſſes au-deſſous du rez-de-chauſſée : ce qui les rend fort mal-ſaines. Mais la libre circulation de l'air qui environne la Ville, l'emporte ſur les déſavantages d'une habitation humide; & l'on ne voit pas cet endroit autant affligé de maladies qu'il ſembleroit devoir l'être. La partie haute, expoſée à l'Eſt & au Nord, fournit encore moins de maladies aiguës, autant que M. Bouffey a pu l'obſerver. Le ſol en eſt calcaire; les puits y ſont profonds & l'eau ſéléniteuſe : tandis que, dans la partie baſſe, ce n'eſt autre choſe qu'un terreau aſſez humide; les puits ſont peu profonds, l'eau plus légere, & ſi voiſine de la ſurface de la terre, qu'on a pratiqué des fontaines en pluſieurs endroits.

On obſerve à peu près les mêmes variétés dans les Campagnes d'alentour, les unes entourées de marais, ou ombragées par les bois, n'offrent aux yeux du Naturaliſte qu'une glaiſe brunâtre, ſans pierres ni foſſiles; & aux regards du Médecin Obſervateur que des habitations, entourées d'eaux croupiſſantes, de fumiers; & ſouvent peuplées d'inſectes. Telles ſont les Campagnes qui confinent le Pays d'Auge; celles qui avoiſinent la forêt, du côté de l'Eſt, & pluſieurs autres Paroiſſes éparſes. D'autres au contraire, plus arides & moins fertiles, laiſſent voir à la ſurface de la terre un terrein calcaire, ſablonneux, rempli de coquillages pétrifiés, en préſentant des habitations ſaines & peu chargées d'exhalaiſons. Telles ſont la plupart des Campagnes qui ſont au Nord, au Nord-Oueſt & au Sud-Oueſt, ſi l'on en excepte quelques-unes ſituées dans des vallons, & recouvertes conſéquemment d'un terreau plus humide & plus argilleux. Quelques Paroiſſes ſituées à trois ou quatre lieues de la Ville, vers

le Sud-Oueſt, abondent en mines de fer, qui ſe trouvent à peu de diſtance de la ſurface de la terre. Elles fourniſſent un minéral, chargé d'une grande quantité de terre calcaire, qu'on eſt obligé de ſéparer par la lotion, avant que de le ſoumettre à la fonte. Ces minieres ne pénetrent pas fort avant dans la terre; & c'eſt ce qui rend les ſources d'eaux ferrugineuſes plus rares dans ces endroits qu'on ne ſeroit porté à le croire. J'en ai cependant examiné deux dans la paroiſſe de Ranes, avec les réactifs, qui m'y ont fait découvrir un fer ſous la forme métallique, ſans aucun autre principe étranger, nous dit M. Bouffey.

Eaux Minérales dans la paroiſſe de Ranes.

Avant de quitter ces Obſervations générales ſur l'aſpect & l'expoſition d'Argentan, on fera remarquer que cette Ville ſe trouve placée, preſqu'au centre de cette double chaîne de rochers que nous avons déſignée précédemment, comme formant le plus grand courant de ce Canton. La premiere, éloignée de deux lieues de la Ville, du côté du Midi, & ſuivant la direction de l'Eſt à l'Oueſt, eſt compoſée de cette roche que les Naturaliſtes ont déſignée ſous le nom de *ſchiſte*.

Source Minérale à Vrigny.

On trouve au flanc de cette chaîne, dans la paroiſſe de *Vrigny*, une ſource d'eau ferrugineuſe, dans laquelle le fer eſt en partie ſous la forme vitriolique; ce qui fait ſoupçonner que cette chaîne renferme quelques pyrites ou quelque mine en filon. L'autre chaîne parallele ſe trouve à une égale diſtance de la Ville: elle n'eſt compoſée que de grais. Elle paroît avoir été coupée, dans pluſieurs endroits, par des courans conſidérables, qui ne laiſſent pour traces de leur exiſtence, que des ruiſſeaux peu remarquables. Mais quittons ces objets relatifs à l'hiſtoire du globe que nous habitons, pour préſenter au Médecin Obſervateur des faits plus dignes de ſon attention.

Tempérament, Mœurs, Habitudes de ce Peuple.

Le tempérament dominant chez les Habitans d'Argentan, & de tout le Canton, eſt le bilieux, & c'eſt ce qui rend les hémorrhoïdes très-communes, ſur-tout parmi les perſonnes qui menent une vie ſédentaire; les engorgemens du foie & des autres

viſceres abdominaux, les maladies venteuſes; les hydropiſies aſcites y ſont encore fréquentes, & ſemblent rendre les maladies bilieuſes plus ordinaires dans ce Pays-ci, qu'elles ne le ſont ailleurs : on peut dire auſſi qu'en général la ſaignée n'y doit point être faite ſans néceſſité ; & que les maladies les plus inflammatoires s'y guériſſent avec aſſez de ſuccès, ſans qu'on ſoit obligé de répéter fréquemment cette évacuation artificielle. On ne doit point être ſurpris, d'après cela, de voir ces Habitans vifs & pleins d'enjouement : ils ſont aſſez loyaux, & ſur-tout ſuſceptibles d'attachement : les Payſans même dans les Campagnes ſont induſtrieux, affables, obligeans & laborieux ; les femmes y menent une vie très-active, en partageant avec leurs maris & leurs enfans les fatigues de l'Agriculture. De ſorte qu'on ne voit en friche que les bruyeres & les communes qui ne ſont point ſuſceptibles de partages. L'air vif, le tempérament bilieux, & un exercice preſque continuel, rendent les Habitans de la Ville & de la Campagne grands mangeurs & enclins aux plaiſirs de la table : attrait d'habitude, pour lequel leur caractere ſociable leur donne encore du penchant.

« Les variations du Barometre, dans ce Pays-ci, ſont très-fréquentes, ſouvent bruſques & conſidérables. Je n'en rapporterai, ajoute l'Obſervateur, qu'un exemple, que je pourrois appuyer de pluſieurs autres. Le 11 Décembre 1775, le mercure étoit à 28 pouces 8 lignes $\frac{1}{2}$; & le 25 du même mois, il deſcendit à 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. Voilà donc, dans l'eſpace de treize jours, une variation d'un vingt-deuxieme dans le poids de l'athmoſphere. Variations du Barometre & du Thermometre.

Les variations du Thermometre ſont encore plus rapides & plus fréquentes, toutes choſes égales d'ailleurs ; ſur-tout dans le printemps & dans l'automne. Il n'eſt pas rare de voir, dans ces deux ſaiſons, le Thermometre marquer o le matin, & 10-11 dégrés à midi ; mais ces différences dans la chaleur de l'athmoſphere ne ſont rien en comparaiſon de celles qui ſe trouvent

entre la plus grande raréfaction du mercure pendant l'été, & sa plus grande condensation pendant l'hiver. Mes Tables Météorologiques m'en fournissent sur-tout un exemple frappant. -- Le 22 Juillet 1775, le Thermometre marquoit à l'ombre 30 dégrés au-dessus du terme de la congelation (suivant la nouvelle échelle de Réaumur); & au mois de Janvier suivant, il descendit de quinze dégrés au-dessous du même terme. Cette variation de quarante-cinq dégrés montre une différence d'un sixieme dans la raréfaction ou la condensation de l'air. (Nous ferons seulement remarquer que cette variation s'est trouvée générale dans toutes les Contrées Septentrionales de la France. V. nos Observ. Météorol. IIe Partie.)

Les vents qui regnent le plus ordinairement ici sont le Nord-Est & le Sud-Ouest, qui se succedent quelquefois alternativement, avec assez de rapidité, qui, d'autres fois, soufflent constamment pendant trois semaines ou un mois, & donnent lieu à des pluies abondantes ou à des sécheresses durables, pendant lesquelles le Barometre varie souvent, sans que la température change. Il ne paroît pas que la Ville soit exposée à aucun courant d'air particulier; mais les avantages de sa situation ne peuvent la garantir des vicissitudes des saisons; & je dirai même, que l'influence de ces vicissitudes sur la santé, ou sur le caractere des maladies qu'elles font naître, est d'autant plus facile à saisir, que ce Pays ne paroît avoir, si je peux m'exprimer ainsi, aucune température à lui. Aussi ai-je remarqué constamment, que les maladies tiennent beaucoup de celle qui a précédé, pourvu qu'elle ait été de quelque durée. (Cette Observation fut de tous les temps, & doit faire la regle des Observateurs-Médecins.) Il suffit pour s'en convaincre de jetter un coup d'œil sur les maladies qui ont régné depuis 1772, en rapprochant les Observations Météorologiques des Observations Cliniques, ou faites au lit des malades.

Constitutions

L'hiver de 1772 à 1773 fut très-humide : nous eûmes peu de

gelées ; le vent souffla le plus souvent du Sud & de l'Ouest. Les chaleurs succéderent subitement ; & dès le printemps il vint beaucoup d'orages.

des Maladies régnantes dans ce Canton, depuis 1772 jusqu'en 1777.

On vit régner sur la fin du printemps une fievre putride, qui affligea sur-tout plusieurs Paroisses peu aërées, remplies de fumiers & d'eaux croupissantes. Cette fievre, que plusieurs symptômes doivent faire regarder comme pestilentielle, ne cessa d'exercer ses ravages que sur la fin de Septembre, après un vent du Nord qui souffla constamment pendant trois semaines. Dans le même temps parut la petite Vérole, qui attaqua plus particulierement les enfans, & qui sembla prendre le type de l'Epidémie dominante. L'éruption étoit confluente chez le plus grand nombre des malades ; la suppuration ne s'établissoit qu'avec peine, le pus avoit peu de consistance, les selles étoient pour l'ordinaire bilieuses & putrides. Depuis ce temps, cette maladie n'a régné que dans quelques Campagnes, où les Médecins ont été peu à portée de l'observer ; & quoique le levain en ait été apporté dans la Ville, elle ne s'y est point répandue. La Rougeole accompagna la petite Vérole : mais elle ne fut ni meurtriere ni générale, & n'offrit rien de particulier.

Petites Véroles & Rougeoles en 1773.

La fin de l'automne suivant, & tout l'hiver de 1773 à 1774, furent encore très-pluvieux. Sur la fin de cet hiver, & vers le printemps, on vit plusieurs personnes attaquées d'apoplexie ; celles qui en avoient déjà essuyé une attaque en furent reprises de nouveau. Les fluxions en outre & les douleurs de dents furent très-fréquentes. Mais la maladie, qui parut l'emporter sur les autres, fut une fievre catarrheuse, qui ne se montra que dans le printemps ; & dont l'opiniâtreté étoit en partie due à la présence des vers, & en partie aux glaires de l'estomac.

Le printemps & la plus grande partie de l'été furent secs. On vit paroître les fievres inflammatoires, les fievres continues simples, les maux de gorge inflammatoires, & les rhumatismes.

L'automne suivant amena des fievres intermittentes irrégulieres

& une fievre bilieuse, qui attaqua un quartier de la Ville, submergé quelques jours auparavant par un débordement de la riviere, & habité par des familles, que leur indigence mettoit, pour la plupart, hors d'état de sécher leurs appartemens. Cette fievre sembla se renfermer dans le bas quartier, & les malades qui en furent pris dans les Campagnes ne furent pas assez nombreux, pour lui faire donner le nom d'Epidémie.

L'hiver de 1774 à 1775 fut très-humide, & prolongea les fievres intermittentes & bilieuses. Le printemps fut sec & froid; il fit naître quantité d'affections inflammatoires de la poitrine. Mais des chaleurs vives, qui succéderent trop subitement, & qui amenerent plusieurs orages, donnerent naissance à des maux de gorge gangréneux, assez répandus; & qui néanmoins ne furent ni de longue durée, ni meurtriers.

Pendant le reste de l'été, qui fut assez sain d'ailleurs, plusieurs Paroisses, voisines de grands marais, & très-couvertes de bois, furent attaquées d'une fievre putride qui dura presque tout l'automne; & qui, quoique très-dangereuse, ne fit périr que les malades qui, par indigence, s'étoient abandonnés aux soins de la Nature, ou qui, par opiniâtreté, avoient refusé les secours qui leur étoient offerts.

A cette maladie succéda, dans une autre Paroisse, éloignée d'environ une lieue de celle dont je viens de parler, une esquinancie gangréneuse, qui fit sur-tout des ravages dans une famille nombreuse, logée à l'étroit, & dont les maisons sont entourées d'arbres de toute espece, qui retiennent les exhalaisons des fumiers & des bestiaux. Cette Epidémie, qui étoit accompagnée d'une éruption scarlatine, vraiment critique, fut assez générale; mais les familles nombreuses furent celles sur lesquelles elle porta particulierement ses coups: la saignée devoit être bannie du traitement; les vomitifs au contraire, & les anti-septiques les plus reconnus, fournirent des secours puissans, qui ne tarderent pas à arrêter les progrès de cette cruelle maladie.

L'hiver de 1775 à 1776, qui, comme l'on sçait, fut très-rigoureux, & précédé de brouillards épais, donna lieu à des péripneumonies bilieuses & à la Grippe ; ces deux maladies, qui furent générales, paroissoient dépendre de la même cause, & ne différer entr'elles, que par le plus ou le moins d'intensité dans les symptômes.

Le printemps & l'été suivans ont été alternativement pluvieux & secs, les chaleurs peu durables, & les maladies peu communes : il régna seulement dans le courant de Mai & Août, plusieurs fievres milliaires, qui prenoient, dans les premiers jours de l'invasion, *l'apparence d'une affection inflammatoire de la poitrine ;* mais qui demandoient un traitement bien différent : les sueurs étoient excessives, mais critiques ; & il eût été dangereux de réprimer ce genre d'évacuation.

Les fievres d'accès ont commencé à paroître dès le mois de Juillet : elles montroient d'abord le caractere des fievres continues-bilieuses ; mais au bout de quelques jours, elles prenoient la marche de fievres tierces régulieres : elles furent très-opiniâtres.

L'automne a été fort sec & très-sain : l'hiver même, quoique les vicissitudes de l'athmosphere aient été brusques & la constitution de l'air fort humide, ne nous a pas fourni beaucoup de maladies.

Mais au printemps, pendant lequel les alternatives de froid & de chaud ont été très-fréquentes, on a vu beaucoup de rhumatismes de toute espece, d'odontalgies, & sur-tout de gonflemens des glandes parotides.

Le commencement de l'été a été marqué par des fievres tierces & doubles-tierces, très-violentes & très-opiniâtres ; cette opiniâtreté, dont nous avons encore à nous plaindre, & que plusieurs motifs me font attribuer à l'épaississement de la bile, demande les fondans & les apéritifs donnés avec persévérance : la saignée & le quinquina ont été également nuisibles.

Je pourrois encore ajouter à cet exposé quelques remarques

ſur différentes maladies chroniques, qui m'ont paru dépendre en partie des intempéries qui les ont précédées, ſi ce détail ne me faiſoit paſſer les bornes dans leſquelles je dois me renfermer; je ferai ſeulement obſerver, que les maladies, dont je viens de parler, ont autant attaqué les Campagnes voiſines que la Ville même, qui, depuis un temps très-reculé, n'a été affligée que de trois Epidémies mémorables.

Antiques Epidémies de cette Ville.

La premiere fut une vraie Peſte, qui dépeupla des rues entieres, ſuivant la tradition qu'on en peut avoir; car l'époque de ce fléau remonte juſqu'en 1550, comme on en juge aiſément par l'épitaphe d'un Médecin généreux, nommé Lamotte, qui conſacra ſes ſoins & ſes jours au traitement des Peſtiférés.

La ſeconde fut une fievre pétéchiale, qui régna en 1738, & qui fit périr un aſſez grand nombre de perſonnes. Cette Epidémie ne fut cependant pas auſſi meurtriere que la dyſſenterie qui attaqua, en 1742, une partie de la Ville, & ſur-tout un Bourg, qui en eſt éloigné de deux lieues, où elle fit des ravages. Je dois obſerver que je n'ai, ſur l'hiſtoire de ces trois maladies, que les notions vagues que m'ont fournies les recherches que j'en ai pu faire. »

Obſervons ici que M. Bouffey a ſupprimé une partie des détails, & les ſymptômes de chaque maladie régnante, parce qu'on les retrouvera collectivement dans le Mémoire qu'il a envoyé à la Société de Correſpondance.



CONTRÉE

CONTRÉE DE L'OCCIDENT MÉRIDIONAL

DE LA NORMANDIE:

L' A V R A N C H I N.

Xe Contrée.

Abrincenses, *Abrincati*, *Abrincates:* Peuples situés entre les *Biducesii*, les *Unelli*, les *Aulerci Cenomani*.

CETTE Contrée, que bornent, au Sud, la Bretagne & les frontieres du Maine, occupe l'Occident Méridional de la Province : elle est comprise entre le 47e & le 49e dégré de latitude, & peut avoir plus de quarante lieues de circuit.

Pontorson.

I. Sa bande Méridionale nous présente Pontorson, au Sud-Ouest, derriere des landes, & à une lieue des marais submergés du Mont S. Michel, assis près de la riviere de *Couesnon :* en second lieu Ste James, autre petite Ville, qui incline à l'Orient, vers la riviere de *Brevon*, qui la baigne dans la direction du Sud au Nord, & ensuite le Bourg le Teilleul. Ce petit Canton offre des plaines coupées par nombre de vallons, dirigés du Nord au Sud, qui tous ont leur ruisseau.

Sainte-James.

Mais les grands courans de l'Avranchin se trouvent de l'Est à l'Ouest, avec la direction de ses rivieres les plus considérables ; & de ses vallées, dans leur plus grande étendue en longueur. Ces vallées sont étroites, assez profondes, & conservent à peu près la même largeur au point de leur origine, à l'Orient, comme à celui de leur terminaison, au Couchant. Ce sont les deux vallées qu'arrosent la Celune & la Sée.

Vallée de la Celune.

La premiere, qui semble naître aux confins Orientales de la Contrée, bornée par les limites de la Généralité d'Alençon, sort de dessous la forêt de Lande-Pourrie, & commence plus véritablement à Barenton, qui en occupe la hauteur : elle y reçoit bientôt, comme dans toute son étendue, nombre de vallons du Sud & du Nord, dont chacun apporte son ruisseau, pour grossir la Celune. Le plus considérable est le grand vallon, où coule la riviere de *Lance*, & qui vient du Septentrion, en pas-

Barenton.

Mortain. ſant ſous Mortain, Ville aſſiſe entre des rochers eſcarpés, qui la reſſerrent de très-près du côté de l'Orient: pourſuivant ſa direction vers l'Oueſt, elle laiſſe le Bourg de S. Hilaire à ſon Midi, moitié en plaine, & en partie à mi-côte, ſur le bord de ſon vallon propre. La Celune reçoit enſuite le *Brevon*, qui lui vient de Ste James, par le Sud; & la vallée change alors ſa direction, prenant celle du Sud au Nord: elle paſſe ſous les bois de *Harduine*, & place Ducey ſur la cime de ſon côteau Oriental; mais elle s'ouvre, cinq cens toiſes au-deſſous, pour recevoir l'*Oir*, qui tenoit précédemment, avec ſon vallon particulier, la direction de l'Eſt à l'Oueſt, & va finir enfin au Couchant, où ſa riviere ſe perd dans la mer.

S. Hilaire.

Vallée de la Sée.

II. La vallée de la Sée commence également vers le Levant de la Contrée; mais on fera obſerver, avant de la décrire, que dans cette portion Orientale, on rencontre près de S. Chriſtophe, aux confins du Bocage, du Houlme & de l'Avranchin, un grouppe de collines & montagnes, d'où ſortent les ſources des plus groſſes rivieres de ces Cantons. La *Graine* & la *Vire* ſe portent, l'une vers le Nord & l'autre au Sud, pour ſervir de bornes à l'Avranchin: la premiere traverſe Lonlay, Abbaye, pour ſe rendre dans la Varenne; & ſon vallon, dirigé du Nord au Sud, ſe trouve entre les forêts de Lande-Pourrie, celle d'Halouze & Domfront, & porte un aſſez grand courant à ce petit Canton.

C'eſt donc dans ce même grouppe de montagnes, que s'élevent ſous S. Martin de *Chaulieu*, différens vallons & côteaux, qui ne ſe réuniſſent véritablement qu'à Cherencée-*le-Rouſſel*, où la petite riviere de *Boienne* vient ſe confondre à la Sée, pour former les deux chaînes paralleles du lit de cette derniere riviere. Nous voyons encore arriver à ce point de réunion une chaîne qui part du Septentrion, ſous la forêt de S. Sever, & qui ſe propage depuis le *Mont-Joie*, laiſſant à ſon Couchant la Bourgade de S. Pois, pour tomber dans la vallée, vis-à-vis un autre vallon, ſortant de Juvigny, Bourg aſſis ſur une éminence entre deux cô-

teaux paralleles. Enfin, la vallée ſe dirige conſtamment vers le Couchant, paſſe ſous Cuves, laiſſe Brecey au Septentrion, à l'extrémité d'un côteau fort court, & reçoit toujours du côté du Nord des vallons très-conſidérables, tous chargés de leurs petites rivieres. Sa chaîne Méridionale ſe déploie au Sud, pour ſervir d'aſſiette à Avranches, dont nous parlerons bientôt, & ſe termine au Couchant; tandis que la Sée continue ſon cours, après avoir reçu la *Briouze*, & va ſe perdre à la Mer.

Nous citerons pluſieurs Epidémies, qui ont affligé ſucceſſivement tout le Canton Oriental de cette Contrée. M. de Poliniere eſt encore ici notre Guide; & ſi nous rendons, en ce moment, de juſtes éloges à ſes Obſervations Médicales, ſes Compatriotes, de leur côté, ne tarderont pas à s'appercevoir combien ils doivent de reconnoiſſance au zele de ce Médecin, & à ſon empreſſement pour contribuer à la perfection d'un Art ſi utile à l'Humanité.

Dans l'automne de 1768, & dans l'hiver ſuivant, il a régné à *Vengeons*, à *Sourdeval de la Barre*, & dans quelques Paroiſſes voiſines, une fievre milliaire, Epidémique, qui fut plus meurtriere à *Sourdeval*, où elle reparut une ſeconde fois en 1770.

Depuis la fin du printemps de 1772 juſqu'en automne, on vit ſe propager des fievres malignes, avec éruption milliaire, dans les paroiſſes de Beauficel & Brouains, qui ont gagné peu à peu celle de Tolvande, où elles n'ont ceſſé que dans le printemps 1773. Ces maladies ont fait de grands ravages.

Epidémies de *Beauficel*, *Brouains* & *Tolvande* : fievres malignes-milliaires, en 1772 & 1773.

La contagion s'étendoit ici par la grande communication des ſains avec les malades; par l'abandon, la frayeur & l'épouvante, qui furent portés au point que, chacun ſe renfermant avec ſes malades, on refuſoit des ſecours au voiſin que la mort alloit frapper, & des bras à ceux qui vouloient s'occuper du ſoin de la récolte.

Les ſymptômes généraux furent ceux de l'Epidémie des fievres milliaires de Vire en 1763, de celles de Tinchebray & de

Truttemer, que nous avons décrits dans la VIIIe Contrée.

Mais entre tous les ſymptômes qui peuvent prouver l'analogie du levain milliaire avec la lymphe animale, ou ſa priſe ſur le genre nerveux, j'ai remarqué plus ſpécialement ceux-ci, nous dit l'Obſervateur.

Iere Obſervation. Dans la paroiſſe de Beauficel, une femme de 44 ans, bien réglée, fut priſe par un accablement univerſel, mal de tête, dégoût & nauſées : elle avoit le pouls petit, embarraſſé, & la fievre légere ; accidens à peu près communs aux autres malades. Elle prit l'émétique, fut purgée enſuite, rendit beaucoup de bile porracée & des vers. Deux jours après il lui ſurvint une grande difficulté de pouvoir remuer les bras, & enfin l'impoſſibilité de les mouvoir s'en ſuivit : ils reſterent comme paralyſés. La malade étoit d'ailleurs dans une grande agitation, ſe ſentoit fort échauffée & tout-à-fait brûlante. Elle prit quelques bols avec le camphre & le nitre, quelques grains d'yeux d'écreviſſes, qui la calmerent un peu ; il ſurvint une moiteur, une ſueur légere qui précéda la milliaire, dont l'éruption ſe fit vers le 9 de la maladie. L'aſſoupiſſement, le délire obligerent à recourir aux véſicatoires : on continua l'uſage du camphre, & de plus un apozeme avec les plantes nitreuſes, le quinquina & un ſirop acide ; la tiſane avec les feuilles de méliſſe fut continuée, ainſi que le petit lait bien clarifié, l'eau de veau avec l'oſeille, & une décoction de pain. La milliaire parut abondamment, parcourut ſes différens temps, avec ſes ſymptômes ordinaires & toujours dangereux : les bras reſterent conſtamment paralyſés. Cette femme commença à les porter, avec beaucoup de peine & de lenteur, à ſon viſage, lorſque la deſſication des exanthêmes commença à ſe faire ; mais les doigts conſervoient encore une ſi grande foibleſſe, qu'elle ne pouvoit les remuer pour ſe gratter. La force reprit peu à peu, & tous ces accidens nerveux ſe diſſiperent pendant la convaleſcence.

IIe Obſervation. J'ai vu un homme, dans la même Paroiſſe,

qui eut un bras, mais ſur-tout la main, plus foible, & dont il avoit peine à ſe ſervir : les doigts étoient fort affoiblis & en contraction, comme il arrive quelquefois dans certaines paralyſies. Long-temps après ſa convaleſcence cet accident n'étoit pas totalement diſſipé.

III[e] Obſervation. Dans la même Paroiſſe encore, une femme de 22 ans, qui alaitoit depuis long-temps, & n'avoit point été réglée depuis ſa couche, fut priſe de cette maladie, par des regles très-abondantes, marquées pour ainſi dire en perte, mal de tête, accablement, nauſées, &c. Vers le 7, elle eut des momens de délire, des ſoubreſauts dans les tendons, des mouvemens convulſifs à la face. On apperçut quelques grains de milliaire vers le 9; mais trop peu pour croire la criſe complette. Auſſi les accidens ne firent-ils qu'augmenter. Elle tomba dans l'aſſoupiſſement & dans une eſpece d'imbécillité : il ſurvint un tremblement conſidérable dans tous les membres, ſur-tout lorſqu'elle vouloit s'en ſervir : la tête elle-même éprouvoit ce mouvement. En un mot cet état avoit toute l'apparence extérieure de la danſe de S. Vit. Si on la ſoulevoit, ſi on l'aſſeyoit dans ſon lit pour boire ou pour changer de poſition, tous ces mouvemens devenoient beaucoup plus conſidérables. L'éruption milliaire fut très-lente, & ſe fit ſucceſſivement. Vers le 18, la Nature parut faire un dernier effort : tous les ſymptômes prirent de l'intenſité, & le danger ſembla plus preſſant. Mais le 19, l'éruption parut tout-à-fait abondante, & ſe fit par tout le corps. Il ſurvint une ſalivation ſi conſidérale, pendant trois jours, & ſi âcre, que les levres étoient tuméfiées, gercées, preſque brûlées, & très-douloureuſes, ainſi que l'intérieur de la gorge & de la bouche, où il ſe forma des aphtes. Tous les accidens diminuerent peu à peu depuis cette éruption. L'état d'imbécillité ſur-tout, & la foibleſſe nerveuſe, ſubſiſterent encore un peu dans la convaleſcence. Cette femme n'a point eu de ſueurs abondantes, mais de légeres moiteurs. Voici quel fut ſon traitement.

La malade fut purgée & émétisée : elle rendit des matieres bilieuses très-fétides, & quelques vers. Je recourus, dès le 8, à l'application des véficatoires aux jambes. L'état de ftupeur & d'engourdissement du genre nerveux m'obligea d'en faire appliquer fucceffivement de nouveaux aux deux cuiffes. J'y trouvai l'avantage de rendre leur action moins brufque, & d'en prolonger l'effet dans cette maladie longue, où le fyftême nerveux étoit affaiffé & comme empâté par le *virus* milliaire. Les forces étoient foutenues pendant que ce levain morbifique fe préparoit à dégager les nerfs, en fe portant à la peau. L'ufage du camphre & de la liqueur minérale anodine d'Hoffman a été employé jufqu'au déclin, ainfi que l'apozeme avec le quinquina. Ce dernier remede a été continué pendant une grande partie de la convalefcence. La tifane fut toujours une légere infufion de mélisse avec le miel, dans une décoction d'orge mondé.

III. Au Couchant on voit des greves, des fables mouvans, traverfés par les courans des rivieres que nous venons de décrire, & par celui de la *Guintre*, qui arrofe un petit terrein dans la portion du Sud-Oueft ; des falines & marais falins ; enfin une anfe demi-circulaire formée par la mer, dans laquelle s'élevent quantité de montagnes ifolées, dont les plus confidérables font le Mont S. Michel, fi renommé, & le Mont Tombelaine. Dans cette Plage Occidentale fe trouve Geneft, Bourgade affife fur le rocher, fes falines & fa riviere, qui fuit la vallée dirigée du Sud au Nord, au bout de laquelle on voit Sartilly, dans une petite plaine.

Mont S. Michel.

Geneft.

Sartilly.

IV. La Contrée prend fa borne Septentrionale à la Mare de Bouillon, & la continue avec le cours de la riviere de Thar, en remontant vers fa fource. Elle paffe dans la vallée de *S. Leger*, par l'Abbaye de la Luzerne, lieu dont le féjour fut long-temps redoutable aux Religieux qui l'habitoient : la profondeur du vallon, les bois environnans, l'humidité du voifinage, & fpécialement de la Manfe Conventuelle ; peut-être la qualité des boiffons,

Coliques endémiques à l'Abbaye de la Luzerne.

y faisoient régner épidémiquement une colique, de la classe de celles de Poitou. La vallée se propage de l'Ouest à l'Est sous la Haye-Penel ; & de son extrémité, les confins de l'Avranchin & du Cotentin sont marqués par la terminaison de leurs vallons respectifs, jusques sous la forêt de S. Sever, qui est de la derniere Contrée. Là, une grande chaîne de montagnes décline un peu vers le Midi ; & la ligne Septentrionale, qui doit la suivre, se propage jusqu'aux environs de S. Christophe.

L'Avranchin n'a de forêts propres que celle de Lande-Pourrie à son Orient ; mais on y voit de grands bois : au Sud, quelques portions de bois sur les bords du Brevon & de la Celune ; au centre, ceux d'*Apilly*, *Bois-Chatelier*, le bois de *Retuveille* ; au Nord, ceux de *Mont-Joye*, le bois de la *Haye*, &c. L'intérieur du Pays présente un sol fort montueux, garni de vallons, qui coupent des plaines fort peu considérables, dont le sol est en partie pierreux, en partie terre franche ; & qui peut produire de toute espece de grains, mais particulierement du seigle & du sarrasin. On y récolte une quantité de cidres, dont la qualité est excellente, mais qui sont un peu vineux.

Cette Contrée offre un air doux & tempéré : elle est effectivement plus protégée des vents du Nord que le plus grand nombre des autres. Les vents d'Ouest, depuis le Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest, sont les plus dominans à raison de la direction des grandes vallées & de l'ouverture de son anse sur la mer Océane, les côtes de la Bretagne augmentant encore leur force dans cette direction. Les Habitans de l'Avranchin ont pour tempérament dominant le bilieux & le sanguin, modérés l'un & l'autre par le phlegmatique ou le pituiteux. Ils sont polis, adroits, laborieux, assez constans dans leurs entreprises : ils ont le goût de la guerre. On en trouve de fort studieux : en général ils ont une bonne tête : leurs mœurs sont douces & naturellement honnêtes, sur-tout dans la Ville principale, dont nous allons nous entretenir.

Avranches : ſon aſpect & ſes environs.

Avranches, Ville Epiſcopale & fort ancienne, eſt ſituée aux confins de l'Occident de cette Contrée, à demi-lieue de la mer, & même à deux cens toiſes aux temps des marées équinoxiales; à trois lieues du Mont S. Michel, & à cinquante Sud-Oueſt de Rouen. Elle eſt au 16e dégré 17' 22" de longitude, & dans le 48e 41' 8" de latitude.

Elle eſt bâtie ſur la croupe de cette chaîne de montagnes, qui, comme nous l'avons dit, forme le bord Méridional du lit de la Sée. La montagne eſt très-eſcarpée du côté du Nord, & c'eſt à ſa baſe que coule cette riviere, de l'Eſt à l'Oueſt. M. Frain des Bretonnieres, D. M. de Montpellier, & Médecin des Hôpitaux d'Avranches, va nous décrire la ſituation de cette Ville & du ſol environnant..... Du pied de la montagne, ou plutôt du niveau de la Sée au centre de la Ville, on a trouvé 260 pieds de hauteur; & pour arriver au ſommet, où partie du Fauxbourg eſt bâtie, il y a 320 pieds : élévation conſidérable, qui augmente encore en la prenant au temps des baſſes eaux; ce qui y met une différence de 42 pieds. Alors la hauteur du centre de la Ville ſe trouvera de 302 pieds; & le point le plus élevé de la cime de la montagne de 360. Le baſſin de la mer, ou la laiſe des plus baſſes eaux, eſt éloigné de la Ville d'environ trois lieues & demie. Mais au Midi, expoſition à laquelle la Ville préſente ſon principal aſpect, le ſommet de la montagne ne ſe continue pas à 600 toiſes. Sa coupe deſcend toujours en plan incliné l'eſpace d'une lieue juſqu'au *Pont-au-Bault*, où paſſe la Celune ou *Ardée*, qui eſt de niveau à la Sée, & débouche avec elle à la mer, un peu au-deſſous du Rocher de Tombelaine.

Sur la rive gauche de la Celune, on voit une butte élevée de 150 pieds au-deſſus de la plus baſſe mer. Depuis cette élévation juſqu'aux confins de la Contrée, & même pluſieurs lieues en avant dans la Bretagne, en côtoyant la mer, le terrein eſt plat ſur la largeur de deux lieues à peu près, en greve, & coupé de

de quelques ravins dans les terres. De cette Plage en partie Méridionale, ainsi que de celle qui occupe depuis le Sud-Ouest d'Avranches jusqu'au Nord, la portion qui est couverte par la mer montante n'offre que du sable, mêlé de débris de coquillages & de terre blanchâtre, qui semble tenir de la nature de la marne. Mais l'autre portion en approchant de la Ville, & plus encore du côté du Sud-Ouest, est remplie de marais, qui, pendant l'été & l'automne, fournissent des exhalaisons très-fétides & des brouillards tous les matins, ainsi que la greve blanche, dans les pluies de longue durée. Les Paroisses qui sont le plus exposées à ces exhalaisons puantes & nuisibles, sont celles de *Ceaux*, *Huynes*, *Courtils*, *Ardevon* & *Beauvoir*. Au Nord & à l'Est de la Ville, le Pays est extrêmement montueux, coupé de ruisseaux & de petites rivieres. Il y a peu de marais, d'assez bons herbages, beaucoup de bois-taillis, & peu de fûtaies.

Les eaux d'Avranches sont fort chargées de principes hétérogenes, & sont décidément mauvaises. Il faut en aller chercher au loin pour en trouver de bonne qualité. Aussi y en boit-on fort peu : la boisson ordinaire de tous les Bourgeois est leur excellent cidre. Ceux qui sont riches font très-bonne chere ; le pain, les viandes, le gibier, le poisson sont ici de très-bonne qualité. Les Habitans de la Campagne & les Pauvres de la Ville sont fort mal nourris. Ils vivent de mauvais pain de seigle & d'orge, de bouillies & galettes de sarrasin, de viandes fumées & salées (bœuf & cochon desséchés) qu'ils appellent du *bresil*. Ils se dédommagent sur le cidre, dont ils font volontiers un excès ; & mangent beaucoup de sel blanc.

Les maladies, qui paroîtroient le plus endémiques chez les Bourgeois de cette Ville, sont la goutte, les affections dartreuses, qui sont devenues très-communes depuis quelques années : les humeurs froides & le scorbut. Cette derniere affection a régné plus spécialement, nous dit M. des Bretonnieres, depuis l'année 1768. Il tomba tout le mois de Septembre, & pendant une partie

Maladies de l'Avranchin.

de l'automne, des pluies ſi abondantes, que tout le bas terrein & le Fauxbourg de *Pont-au-Nord*, furent ſubmergés pendant pluſieurs jours. (Nous croyons devoir ajouter à cette cauſe que les Hivers & Printemps de 1767 & 1768 avoient été fort froids. -- (V. nos Conſtit. des Saiſons, IIe Partie.) Les fievres intermittentes ne ſont point endémiques, ni même très-communes en cette Ville. Elles y ſont plus ordinairement tierces ou quartes, & entretenues par la bile, cédant conſéquemment avec facilité aux purgatifs & aux amers, placés à propos. Il n'en eſt pas de même du Canton marécageux du Couchant. La fievre quarte y regne endémiquement preſqu'en tout temps. Elle prend une nouvelle invaſion en automne; ſaiſon où les marais ſe deſſechent, où une quantité prodigieuſe d'anguilles, de petits poiſſons & d'inſectes périſſent dans ces marais, s'y putréfient, & exhalent une odeur qui infecte ce Canton entier. Auſſi voit-on ces Habitans avec un teint jaune, baſané, un viſage bouffi & une Conſtitution cacochyme & cachectique. Ils périſſent de bonne heure par l'obſtruction & les ſquirrhes des différents viſceres, par l'ictere & l'hydropiſie.

Epidémies à Avranches: Fievres malignes-exanthématiques, en *1766*.

L'été de 1766 vit régner épidémiquement à Avranches des fievres malignes & meurtrieres, qui commençoient par des friſſons irréguliers, des douleurs ſourdes dans tous les membres, des maux de tête plus aigus, l'ardeur & la ſéchereſſe de la peau. Le pouls étoit petit & concentré, ſans beaucoup de fréquence. Ces ſymptômes étoient inſidieux. Bientôt la maladie prenoit ſon accroiſſement. On voyoit les yeux s'enflammer, devenir rouges & larmoyans; la langue, qui étoit fort blanche au commencement, ſe bruniſſoit alors, & prenoit bientôt la couleur noire. La tête s'embarraſſoit de plus en plus. Les malades tomboient dans un *coma* profond: ils perdoient le goût, le deſir, la ſoif & tout diſcernement. Quelques-uns ſe trouvoient couverts de milliaire; chez d'autres il ne ſe faiſoit aucune éruption. La maladie n'en étoit pas moins grave. Elle étoit évidemment maligne; & ceux

qui en guériſſoient gardoient cet état juſqu'au 20-21, quelquefois au-delà.

Dans l'été & l'automne de 1770, M. le Hoult de la Guillonniere, D. M., notre ancien ami, dont les talens furent ravis de bonne heure à ſa Patrie, obſervoit une Maladie Epidémique, dans les Paroiſſes que nous avons nommées & préſentées au Sud-Oueſt de la Ville. Voici la marche de cette maladie, dont il nous donnoit alors la deſcription.

Epidémie dans les Paroiſſes au Sud-Oueſt de la Ville : Fievres anomales, dangereuſes, en 1770.

« Au mois de Juillet, on a vu commencer dans ces Paroiſſes une fievre anomale, qui ſembloit tenir de la nature des fievres d'accès, qui y ſont endémiques, à laquelle on remarquoit aiſément une pente vers la fievre continue, & qui devint bientôt meurtriere, par le défaut d'attention, de régime, & ſur-tout par le traitement le plus mal entendu, le plus contraire, qu'y employoient les Curés, ſous la direction des Maiges & de la Sorciere de Pontorſon.

Tous les malades étoient pris par le friſſon & la rigueur fébrile, ſuivi d'un mouvement de fievre & de chaleur conſidérable : la langue étoit fort chargée. Ils éprouvoient tous des nauſées ; & pluſieurs vomiſſoient de la bile porracée. Ils ſuoient bientôt conſidérablement & de continuité. Mais les uns étoient repris du friſſon tous les deux jours, comme dans la fievre tierce ; d'autres eſſuyoient un fort redoublement ſans friſſon, & d'autres enfin trembloient & avoient un redoublement tous les jours. Ceux qui vomiſſoient dans l'invaſion ne manquoient pas d'être pris, vers le 6 ou 7, d'une diarrhée fatigante, s'ils n'avoient pas été évacués. Elle ſubſiſtoit avec les ſueurs juſqu'au 14 ou 17. Alors la peau devenoit tout d'un coup aride & brûlante, le pouls ſe concentroit, devenoit petit, irrégulier ; la tête s'embarraſſoit, & le malade périſſoit, dans les convulſions, vers le 18-19[e] jour.

C'eſt ainſi que mouroient ceux qui ne ſuivoient aucune ſorte de traitement ; & ceux que la Nature ſoutenoit contre les efforts

de la maladie prenoient une convalefcence lente, difficile, traînoient pendant deux mois avec un accès marqué en tierce, & devenoient fréquemment hydropiques. Au contraire tous les malades qu'on traita avec les cordiaux incendiaires (la fauge, l'armoife, la canelle, le vin ou le cidre bouillis avec le fucre), mouroient très-promptement : & les tifanes de la Sorciere de Pontorfon, qui défendoit abfolument de faigner, de purger, faifoient autant de ravages dans ce Canton, que la pefte en Turquie. (*ii*)

Plaintes contre les Charlatans.

(*ii*) Il eft bien affligeant pour l'Humanité, & fpécialement défolant pour les Habitans de notre Province, de n'entendre qu'un cri général fur ces abus fi pernicieux, & de recevoir à ce fujet les plaintes les plus ameres de la part des Médecins de toutes nos Contrées.

Effectivement ne voyons-nous pas, d'un côté, la fuperftition, quelquefois effrayée, mais fouvent aveugle & trop confiante ; les antiques préjugés, toujours indomtables, & l'ignorance la plus vile, la plus groffiere ; de l'autre, le babil, l'impudence la plus téméraire, les rufes & la fourberie du Charlatanifme fe réunir & s'affocier pour le malheur du genre humain ? Ne voyons-nous pas les faux Empyriques, les Charlatans, ces nombreux & redoutables infectes, faire chaque jour les incurfions les plus fréquentes dans les vaftes champs de la Médecine & de la Chirurgie ? Eh ! plût à Dieu que leurs ufurpations puffent fe borner aux feules vues d'intérêt & de rapine qui les y conduifent ! On leur pardonneroit de gagner l'argent du Public en le trompant. Mais en éloignant les véritables poffeffeurs du fonds, ces Hommes, que leurs travaux & leurs veilles ont rendu dignes d'être prépofés par les Loix de l'Etat, pour veiller fur tout ce qui peut intéreffer la vie & la fanté des Citoyens ; en écartant les Médecins, & déguifant mille manœuvres criminelles, s'ils ne préfentent pas toujours le poifon qu'ils ne connoiffent point, pour le remede qu'il n'eft pas à leur portée de connoître, au moins parviennent-ils à retarder les fecours légitimes : &, quand ils ont fait manquer le moment de l'*à-propos* dans l'adminiftration des médicamens, déjà rentrés dans l'obfcurité, ils font encore affez heureux pour voiler leur affaffinat des plus épaiffes ténebres.

C'eft fur-tout au moment de l'invafion des Maladies Epidémiques dans les Campagnes, que l'averfion qu'ils infpirent pour la Médecine, l'effroi & la terreur qu'ils fe plaifent à femer dans des ames foibles, deviennent

La méthode de traitement confiftoit à faire vomir de bonne heure, après avoir faigné, fi le malade paroiffoit plétorique, & felon le dégré de la fievre ; à répéter les minoratifs, altérés avec les amers, tous les deux jours ; répéter même l'émétique au befoin ; à tenir en un mot le ventre libre convenablement, pour éviter une diarrhée colliquative. On a même fouvent employé le kermès à petite dofe, parce que les moiteurs paroiffoient de-

autant de feconds ennemis de la vie des Hommes, & ne fervent qu'à multiplier la contagion.

Deux bandes de ces peftes publiques défolent notre Province. Les premiers *Pfeudo-Medici*, *Cellularii*, les Sorciers, les Bergers, les Confultans d'Urines exercent la Charlatannerie la plus facile, celle qui eft de tous les Cantons, & dont le plus fouvent un tonneau rempli de décoction de féné, &c. fait toute la célébrité. Notre Capitale poffede un homme diftingué dans cette Claffe, qui, faifant fortir alternativement de fon tiroir trois ou quatre recettes, que le hafard appelle, répand feul plus d'ordonnances dans Rouen que la Médecine & la Chirurgie réunies. Nous avons vu récemment cet homme empoifonner lentement, avec le vitriol, un Citoyen qu'il avoit promis de guérir d'une dartre invétérée. L'ouverture du cadavre fit appercevoir à deux de mes Confreres, ainfi qu'à moi, les traces du poifon dans un millier d'ecchymofes gangréneufes, dont l'eftomac & les inteftins fe trouverent parfemés....... Et le Peuple refte aveugle ! Et les Loix fe taifent !

La feconde efpece font les Charlatans-Coureurs *Agyrtæ*, *Circulatores*, *Circumforanei* : ceux contre lefquels la Faculté de Paris adreffa fes juftes plaintes au Roi en 1773. Nous n'y ajouterons rien, nous contentant de faire obferver que non-feulement tous ces Charlatans & Vendeurs de Spécifiques, vendent & débitent tous autres remedes que ceux pour lefquels ils ont obtenu des Brevets ; mais qu'ils reçoivent des Confultations & voient des Malades dans nos Villes ; qu'après avoir trompé le Public fur cet objet, ils femblent encore fe faire une loi de dépouiller le Pauvre & l'Artifan du fruit de fes épargnes & de fes veilles, commençant par fe faire payer fort cher, promettant tout, & finiffant par une fuite précipitée qui laiffe ignorer l'effet du remede. Le Siege de Police de notre Capitale s'étant enfin convaincu d'un brigandage de cette efpece, vient de févir contre un des plus fameux de ces Coureurs, & l'a condamné en mille livres d'amende envers nos Hôpitaux : leçon utile pour les autres Sieges de la Province.

voir être entretenues jusqu'au 14 : & quand on avoit suffisamment purgé les premieres voies, elles ne procuroient pas d'éruption, ni aucuns exanthêmes. Ensuite on passoit aux apozemes fébrifuges, & on augmentoit la dose du kina, pour rétablir le ton de la fibre & soutenir les forces digestives. Car ils éprouvoient tous une foiblesse d'estomac singuliere. A ce moyen les redoublemens disparoissoient peu à peu, & la convalescence s'établissoit après le 20eme jour. »

La milliaire inconnue dans cette Contrée avant 1766.

M. des Bretonnieres nous assure maintenant, que depuis l'Epidémie de 1766, il a toujours régné à Avranches des fievres malignes - exanthématiques. Il semble même que ce Docteur ne veuille pas faire remonter au-delà de cette époque l'invasion de la milliaire dans la Contrée d'Avranches, puisque sa pratique, la plus ancienne & la mieux soutenue, ne nous en apprend rien de plus.

Epidémique à Avranches en 1775; compliquée quelquefois avec la Gripppe, qui y fut très-précoce.

Mais ce Médecin l'a vue devenir épidémique dans son Hôpital en 1775 : elle se compliqua, nous dit-il, avec la Grippe, dès le mois de Novembre. Alors, aux symptômes déjà énoncés, se joignirent une toux continuelle, seche dans les premiers jours, avec oppression, mal de gorge, & dans la plupart une vive douleur de côté, des crachats sanguinolens, quelquefois la perte de la voix, éruption milliaire ou pourprée, délire obscur ou phrénétique.

Cette derniere fievre, ainsi compliquée, a été beaucoup plus funeste que toutes celles qui tenoient leur station depuis 1766. Les premieres se terminoient heureusement, quand les malades étoient dociles, qu'ils avoient été saignés une ou deux fois, ou du bras ou du pied, suivant l'indication; quand on les avoit fait vomir dès le commencement, en insistant ensuite sur les délayans & les laxatifs, administrés tous les deux jours; quand on avoit appliqué de bonne heure les vésicatoires aux jambes, dont l'effet étoit des plus heureux, lorsqu'on avoit l'attention de prévenir la croûte gangréneuse, qui ne manquoit pas de s'y

former : à cet effet, il falloit employer l'eau-de-vie camphrée ; ſinon il ſurvenoit à la fin de la maladie des parotides toujours funeſtes, quelqu'attention qu'on pût avoir à les ſoigner.

La fievre du mois de Novembre 1775, continua dans l'Hôpital d'Avranches juſqu'au mois d'Avril de l'année ſuivante : elle fut mortelle pour les infirmes & les vieillards. « On étoit obligé d'avoir égard à l'état de la poitrine, dans les commencemens : le crachement de ſang, la violence du point de côté, l'état inflammatoire de la gorge, la difficulté, l'impoſſibilité de la déglutition préſentoient des accidens qui obligeoient d'inſiſter ſur les ſaignées & les rafraîchiſſans, de maniere qu'on ne pouvoit faire uſage des évacuans que vers le 7 ou 8 de la maladie, & même quelquefois plus tard. (*Nonnè hìc longior expectatio?* *) A cela près elle a été traitée comme la précédente ; mais elle ne s'eſt pas terminée de la même maniere : celle-ci a preſque toujours fini par des ſueurs & une expectoration abondante. Après les grands froids de Janvier 1776, les convaleſcens tomboient pour la plupart dans la leucophlegmatie, dans l'aſcite ; ſoit que les éruptions n'euſſent pas été complettes, ou que les ſueurs décrétoires de la fin euſſent été répercutées. Cependant ces derniers accidens n'ont pas toujours entraîné le malade à ſa perte ; au contraire on en a vu mourir peu ; ce qui ſemble oppoſé, dit M. des Bretonnieres, à la Sentence de Cos : *Aqua inter cutem, quæ ex acuto morbo cœpit, moleſtiam ac perniciem affert.* Coac. Prænot. 412, Sect. ij. » Mais il faut comparer ce que dit Hippocrate, au Livre 2e des Prorrhetiques, pour mieux connoître le pronoſtic de cette maladie.

* On confér. notre Deſcript. de la Grippe, & l'Epidémie de Dieppe de 1775 à 1776, dans la IVe Partie.

« Dans cette derniere Epidémie, il ne ſe faiſoit point de métaſtaſe ſur les parotides ; mais ſur la poitrine & ſur les jambes, où l'on a vu les véſicatoires attirer ſur le champ l'humeur morbifique : elles devenoient promptement œdémateuſes, ainſi que les cuiſſes ; & la fievre, le délire, la phrénéſie, diſparoiſſoient à l'inſtant.

Aux mois d'Avril, Mai & Juin 1776, la Rougeole étoit Epidémique, en ce Canton, ſur les enfans; elle attaqua même quelques adultes, ſans avoir été précédée ni ſuivie de la petite Vérole, comme il arrive d'ordinaire. Cette Epidémie a été des plus bénignes : on n'a vu que deux enfans tomber dans la bouffiſſure univerſelle, pour l'avoir ſoutenue debout, & s'être expoſés à l'air pendant ſon éruption.

On a obſervé à Avranches, pendant l'hiver de 1776 à 1777, quelques fievres *catarrhales* ou *milliaires*, qui n'ont pas été funeſtes, quand on a ſçu les démaſquer ſous le voile de la fluxion de poitrine ou de la pleuréſie, dont elles ſe couvroient. »

Nous terminerons cette Contrée, en comparant le dégré de ſalubrité de ſa Ville principale, à l'aide des Tables de Mortalité, ſuivies pendant quarante années conſécutives dans Avranches, avec celui de pluſieurs autres Climats de la Province. Ces Tables, dreſſées avec la plus grande exactitude, ſont dues au dépouillement fidele des Regiſtres Mortuaires de la Ville d'Avranches, & de ſes Fauxbourgs, que les ſoins & l'amitié d'un de nos anciens Condiſciples, M. le Moine, aujourd'hui Procureur du Roi au Bailliage de cette Ville, nous ont procuré.

Il ſeroit inutile d'offrir ici le modele de ſon travail, en expoſant, comme nous l'avons fait pour Liſieux, deux Tables de comparaiſon, priſes dans deux années différentes. Le dépouillement des Regiſtres d'Avranches a été fait à peu près ſur le même plan; & c'eſt d'après le relevé de quarante années ſéparées & réunies enſuite collectivement, que nous avons dreſſé les Tables inſtructives qui ſuivent, & qui comprennent également la diſtinction des Ages & du Sexe. On obſervera ſeulement que cette diſtinction ne s'eſt étendue que ſur la diviſion la plus ordinaire des différens Ages de la vie humaine : l'Enfance, l'Adoleſcence; la Virilité ou vigueur de l'homme, & ſa décadence ou la Vieilleſſe. Ce ſont les quatre Ages principaux de la vie; & il nous ſemble que les différences, aſſignées dans ce dernier Nécrologe, ſont

ſuffiſantes

ſuffiſantes pour marquer les différentes époques, où l'Homme ſe trouve expoſé à de nouvelles maladies, qui ſont relatives à ſon accroiſſement ; aux changemens qui arrivent, depuis l'enfance à la puberté achevée ou à la fleur de la jeuneſſe ; à ſon état de vigueur, & au terme le plus prochain de ſa décadence. Ainſi on s'eſt contenté de préſenter quatre Colonnes, dont la 1ere renferme les enfans depuis la naiſſance juſqu'à 9 ans ; période auquel ils ſemblent échappés aux dangers les plus grands de la vie. La 2e comprend la jeuneſſe & l'adoleſcence, parce que les maladies ſont à peu de choſes près les mêmes ; & les riſques de la vie fort peu conſidérables, de 9 à 16 ans, comme de 16 à 20. La 3e renferme les ſujets morts dans la vigueur de l'âge, & pendant la révolution qui conduit au déclin des forces naturelles, de 20 à 50 ans révolus. La 4e préſente tous ceux qui ſont morts après 50 ans. On remarquera que la diviſion du Nécrologe de Liſieux eſt plus étendue, ſur-tout pour ce dernier âge, qu'on y a ſubdiviſé de 50 à 70 & enſuite au-delà ; c'eſt-à-dire, qu'elle a été portée juſqu'à l'extrême vieilleſſe. Ici les ſujets de 80 ans ſont rares : dans le nombre des vieillards, il y en a tout au plus un $\frac{1}{10}$ qui ſoit parvenu au-delà de 70 ans. On a trouvé, dans les Regiſtres de l'Hôpital, deux femmes mortes à 100 ans : l'une étoit de la Ville, l'autre de la Campagne. Si l'on voit quelques ſujets depuis 75 à 90 ans, ce ſont plus ordinairement les femmes ; pour lors, une derniere Colonne, pour les Morts au-deſſus de 70 ans, devenoit à peu près inutile.



NÉCROLOGE D'AVRANCHES.

PREMIERE TABLE DE MORTALITÉ,

divisée par Années.

Années.	Total.	Enfans morts avant 9 ans.		De 9 à 20 ans.		De 20 à 50 ans.		Au-dessus de 50 ans, & Vieillards.	
		Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Homm.	Femm.	Homm.	Femm.
1736	182	27	31	7	9	25	23	27	32
1737	174	44	41	9	7	20	15	16	22
1738	151	31	25	5	8	23	13	25	22
1739	167	24	25	3	9	28	24	28	26
1740	168	21	36	11	8	17	21	16	38
1741	380	51	51	33	26	35	68	35	81
1742	262	67	64	16	19	24	20	33	28
1743	141	19	26	6	3	16	12	23	36
1744	146	39	24	12	8	18	11	13	21
1745	120	18	20	5	7	13	12	19	26
1746	106	17	12	8	9	9	10	13	28
1747	228	46	58	14	6	20	33	20	31
1748	146	17	19	9	9	20	20	22	30
1749	174	29	39	7	9	16	13	22	39
1750	97	16	14	4	5	13	9	16	20
1751	138	25	16	5	3	14	13	21	41
1752	134	23	14	6	7	12	14	20	38
1753	129	21	14	5	6	21	10	22	30
1754	134	24	16	7	5	12	10	19	41
1755	174	34	32	9	6	12	23	23	35
1756	217	26	25	16	7	46	15	33	49
1757	226	25	25	6	11	81	17	21	40
1758	155	22	19	13	5	15	18	26	37
1759	140	23	17	9	10	17	16	16	32
1760	101	18	11	0	6	12	6	20	28
1761	142	25	25	9	6	14	11	21	31
1762	196	39	33	9	11	18	17	21	48
1763	156	15	16	6	5	19	21	26	48
1764	147	27	13	3	4	19	22	26	33
1765	134	18	22	6	5	14	16	21	32
1766	186	21	21	6	9	23	30	37	39
1767	143	21	21	7	7	10	11	31	37
1768	230	34	41	12	9	18	23	39	54
1769	158	25	24	12	11	18	14	19	35
1770	154	28	37	5	13	11	25	17	18
1771	158	36	27	12	3	14	11	22	33
1772	182	33	24	8	15	16	17	23	46
1773	203	45	38	10	19	12	21	22	36
1774	137	26	23	12	12	5	18	18	23
1775	126	20	15	5	7	10	17	17	35
Total des Ann. par Age & Sexe.	6651	1120	1054	347	344	760	718	909	1399
Total des 40 Ann. par Age.		2174		691		1478		2308	

NÉCROLOGE D'AVRANCHES.

SECONDE TABLE,

Contenant tous les Mois réunis dans les quarante Années d'Obſervation.

	Morts avant 9 ans.		De 9 à 20 ans.		De 20 à 50 ans.		Au-deſſus de 50 ans, & Vieillards.		
MOIS.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	TOTAL.
JANVIER . . .	86	101	31	20	80	57	109	162	646
FÉVRIER . . .	82	85	25	33	101	63	96	125	610
MARS	113	111	30	44	64	70	90	122	644
AVRIL	117	99	38	30	54	56	92	137	623
MAI	102	89	35	38	64	68	68	112	576
JUIN	93	82	32	20	55	46	65	103	496
JUILLET . . .	90	64	25	30	63	61	59	76	468
AOUT	88	89	21	22	66	56	72	81	405
SEPTEMBRE.	71	86	16	27	49	50	60	75	434
OCTOBRE . .	87	68	25	38	60	77	64	126	545
NOVEMBRE .	101	98	33	20	49	58	69	133	561
DÉCEMBRE .	90	82	36	22	55	56	65	147	553
TOTAL.	1120	1054	347	344	760	718	909	1399	6651

NÉCROLOGE D'AVRANCHES.

TROISIEME TABLE DE MORTALITÉ,

dans son rapport avec les Saisons.

Années	Total	Hivers. Garçons & Hommes	Hivers. Filles & Femmes	Printemps. Garçons & Hommes	Printemps. Filles & Femmes	Étés. Garçons & Hommes	Étés. Filles & Femmes	Automnes. Garçons & Hommes	Automnes. Filles & Femmes
1736	182	39	49	23	30	16	9	8	7
1737	174	29	30	29	17	17	24	15	13
1738	151	29	22	18	16	19	15	18	15
1739	167	17	23	27	18	24	20	15	23
1740	168	19	37	22	30	12	22	12	14
1741	380	19	24	19	28	17	35	98	140
1742	271	41	39	39	42	26	23	34	27
1743	141	22	27	23	25	9	8	10	17
1744	146	18	20	25	19	18	14	20	12
1745	120	19	19	13	19	14	12	9	15
1746	106	15	17	10	10	8	15	14	17
1747	228	16	17	16	20	29	36	39	55
1748	146	20	39	24	15	11	6	13	18
1749	174	21	23	16	23	23	28	14	26
1750	97	13	12	14	7	11	14	11	15
1751	138	13	24	10	8	20	19	22	22
1752	134	22	21	18	27	12	12	9	13
1753	129	22	17	14	17	14	8	19	18
1754	134	18	24	20	20	9	13	15	14
1755	174	28	29	17	31	21	20	12	16
1756	217	23	17	40	31	20	24	38	24
1757	226	81	32	31	28	14	17	7	16
1758	155	17	17	26	29	19	13	14	20
1759	140	21	20	18	22	19	15	7	18
1760	101	18	13	14	10	9	12	9	16
1761	142	19	19	17	13	12	16	21	25
1762	196	32	29	19	25	24	29	12	26
1763	156	20	24	12	20	15	22	19	24
1764	147	25	30	17	25	14	9	19	8
1765	134	16	16	23	30	11	12	8	18
1766	186	22	17	19	22	30	33	16	27
1767	143	17	19	12	17	8	18	30	22
1768	230	23	30	24	25	28	28	31	41
1769	158	38	34	14	20	13	12	9	18
1770	154	17	33	14	27	13	16	17	17
1771	158	21	21	28	18	19	24	16	11
1772	182	13	26	12	29	34	23	21	28
1773	203	20	34	38	37	15	15	20	22
1774	137	22	26	14	15	17	10	8	25
1775	126	9	21	15	20	14	18	14	15
TOTAL GÉNÉRAL	6651	914	991	804	885	678	720	743	916

NÉCROLOGE D'AVRANCHES.

QUATRIEME TABLE DE MORTALITÉ,

comprenant les Saisons dans leur rapport aux Ages & au Sexe.

MORTS avant 9 ans.	HOMMES & GARÇONS.	FEMMES & FILLES.
Hivers	281	297
Printemps	312	270
Etés	249	239
Automnes	278	248
Entre 9 & 20 ans.		
Hivers	86	97
Printemps	105	88
Etés	62	79
Automnes	94	80
Entre 20 & 50 ans.		
Hivers	245	190
Printemps	173	170
Etés	178	167
Automnes	164	191
Au-dessus de 50 ans, & Vieillards.		
Hivers	295	409
Printemps	225	352
Etés	191	232
Automnes	198	406
TOTAL	3136	3515

CINQUIEME TABLE DE MORTALITÉ,

dans son rapport aux Ages, sans avoir égard au Sexe ni aux Saisons.

MORTS avant 9 ans	2174
Entre 9 & 20 ans	691
Entre 20 & 50 ans	1478
Au-dessus de 50 ans, & Vieillards	2308
TOTAL	6651

COROLLAIRES & Réſultat de ces Tables de Mortalité ; comparées avec celles de quelques autres Contrées.

I. On doit obſerver préliminairement, que la Ville d'Avranches ne contient que 4500 Habitans ; qu'il y eſt mort 6651 ſujets, & de plus 60 Religieux, que nous n'avons pas compris dans nos Tables, depuis 1735 juſqu'en 1775 : c'eſt-à-dire, que le laps de quarante années a vu périr la totalité du nombre de ſes Habitans, & un grand tiers de plus ; ou, ſi l'on veut, environ 166 individus chaque année commune.

Nous ferons cependant remarquer que, dans ce nombre de Morts, ſont compris ceux de l'Hôpital, dont les Regiſtres en ont préſenté 1500 : il eſt vrai que, ſi l'on vouloit diminuer ce nombre ſur la totalité des Morts, il ſemble qu'il faudroit faire la même déduction dans les Nécrologes de Liſieux & d'Evreux, puiſqu'ils contiennent auſſi les Morts de leurs Hôpitaux ; obſervant, toutefois, qu'il ſeroit poſſible que celui d'Avranches reçût une plus grande quantité de malades, par la raiſon que les environs de la Ville, & la Contrée en général, offrent moins d'aiſance & de richeſſes que le territoire & les habitations des deux autres Villes.

II. On apperçoit donc, au premier coup d'œil, que cette Mortalité relative devient prodigieuſe, ſur-tout en la comparant avec celle de Liſieux & d'Evreux. Dans la premiere de ces Villes, qui renferme au moins 10000 Habitans, une révolution de trente-cinq années conſécutives n'a vu périr que 5052 ſujets. A Evreux, qui offre au moins le double de la ſomme des Habitans d'Avranches, il en eſt mort 9098, en trente-neuf ans révolus.

III. Nous pouvons donc légitimement prononcer que le Climat d'Avranches eſt beaucoup plus inſalubre que celui des deux autres Villes Epiſcopales, puiſqu'il y meurt chaque année, à peu près un 27-28e des Habitans ; ſeulement un 42e à Evreux, & un

69[e] à peu près, à Lisieux; d'où l'on peut maintenant apprécier la salubrité du Climat de chacune de ces Villes.

IV. On voit dans le Nécrologe d'Avranches, comme dans celui d'Evreux, que la Mortalité est ordinairement plus considérable dans les Printemps que dans les Automnes, puisqu'il y a trente-six printemps qui l'emportent par excès sur quatorze Automnes. Observons cependant qu'en rapprochant les deux Saisons, dans la totalité du nombre des Morts, leur différence devient alors bien peu sensible : la Saison Printaniere de quarante années réunies, offrant 1689 Morts, & l'Automnale 1659, conséquemment $1\frac{30}{40}$, ou à peu près 0, de différence par an. Ajoutons encore que si nous réunissons les Hivers aux Automnes, & les Etés aux Printemps, pour partager l'Année en deux Saisons, comme l'a fait M. Morin *, nous aurons alors les Automnes plus chargés de Morts que les Printemps; car la somme des Hivers, qui, comme on voit dans la IV[e] Table, est plus considérable que celle des Automnes, est de 1905; celle des Etés, au contraire, n'est que de 1398 : or, en ajoutant 1905 (somme des Hivers) à 1659, que l'Automne avoit fourni, nous aurons de ce côté 3564; & de l'autre, en réunissant 1398 (somme des Etés) à 1689, qui se trouvoient dans les Printemps, nous n'aurons que 3093. La somme des Automnes recevra de plus une autre augmentation, s'il est question de faire rentrer le mois de Janvier dans les Automnes, & celui de Juillet dans les Printemps, suivant le comput de M. Morin & de quelques autres Observateurs; puisque la totalité des mois de Janvier réunis, l'emporte sur celle des mois de Juillet de 178 sujets.

* V. la II[e] Table du Nécrol. de Lisieux.

V. le Nécrologe nous présente 2174 enfans, morts avant 9 ans, reste 4477 individus; c'est à peu près le 7[e], dont 691 seulement sont morts avant 20 ans : reste alors 2308, qui sont parvenus au-delà de 50 ans, à l'âge où la Nature commence à décliner, c'est-à-dire, un peu plus d'un tiers, qui sont morts dans la suite avant 75-80 ans.

De ce Corollaire nous concluerons 1°. qu'il périt un tiers des Hommes, depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'à 10 ans. (La proportion des enfans morts ſe trouve beaucoup plus conſidérable à Evreux : il y en a près de moitié ; mais elle eſt moindre à Liſieux & plus rapprochée de celle d'Avranches.) 2°. Que le paſſage de l'enfance à l'adoleſcence, à la puberté, n'apporte pas de grands obſtacles à la vie dans l'un & l'autre ſexe. 3°. Que de ceux qui ont échappé aux dangers de l'enfance & de l'adoleſcence, il n'en meurt que la moitié depuis 20 ans juſqu'à 50 révolus, c'eſt-à-dire, dans la vigueur de l'Age. 4°. Que de ceux qui naiſſent, on peut croire qu'il en parvient un tiers à l'âge où la fibre commence à perdre une partie de ſon élaſticité naturelle, les fluides une portion de la cohéſion de leurs principes ou de leur faculté nutritive, & les viſceres à ſouffrir la diminution de leur vertu organique ; je veux dire au terme du décroiſſement.

VI. Dans ce dernier Age, il s'eſt rencontré 1399 femmes contre 909 hommes ; quoiqu'il fût reſté après l'adoleſcence 3786 individus, dont 1669 hommes & 2117 femmes : Ainſi, en faiſant une proportion égale, il ſera parvenu à la vieilleſſe 42 femmes de plus que du côté des hommes ; puiſque, depuis 20 à 50 ans, il n'eſt mort que 718 femmes contre 760 hommes. La différence de 1669 hommes qui reſtoient depuis 20 ans, à 909 morts dans la vieilleſſe, étant de 760 ; & celle de 2117 femmes reſtantes à 1399, étant ſeulement de 718 ; donc le terme de la révolution menſtruelle n'a pas influé ſur la mortalité des femmes : donc cet Age, qu'on croit ſi redoutable, n'eſt pas plus critique pour elles que pour les hommes.

VII. De même, de 9 à 20 ans, il nous reſtoit 4477 individus, dont 691 ſont morts ; de ce nombre 347 garçons & ſeulement 344 filles : foible différence de trois ſujets. Nouvelle preuve que la puberté n'eſt pas auſſi dangereuſe pour les filles qu'on pourroit le croire.

VIII.

VIII. Sur 6651 ſujets, il en eſt mort 2174 avant 9 ans, c'eſt-à-dire, un tiers à un $\frac{1}{52}$ près ; & cette proportion eſt encore plus conſidérable dans les autres Nécrologes. De tous les Ages de l'homme, l'enfance eſt donc la plus expoſée aux révolutions, accidens & maladies, funeſtes à l'eſpece. De même il en eſt mort, après 50 ans, 2308 ; nombre qui excede le tiers. Les deux extrêmes, pour la mortalité des hommes, ſont donc la tendre enfance & la vieilleſſe. *Ætas media tutiſſima eſt, quæ neque juventæ calore, neque ſenectutis frigore infeſtatur*, Celſe.

IX. Sur 6651 individus, nous avions 3136 hommes & 3515 femmes. Nous ferons ici la même réflexion que M. Morin : Pourroit-on croire qu'il naiſſe généralement plus de filles que de garçons ? Aſſertion qui ſeroit oppoſée à l'opinion de M. de Parcieux, & aux Obſervations qu'il a pu faire à S. Sulpice.

X. De nos 3136 hommes 1120 ſont morts dans l'enfance, c'eſt plus du tiers : de nos 3515 femmes 1054 ſeulement ſont mortes à ce premier Age ; il s'en faut à peu près $\frac{1}{8}$ que ce ne ſoit le tiers. Mourroit-il plus de garçons que de filles dans l'enfance ? Ce fut la même proportion à Liſieux.

Dans l'adoleſcence la Mortalité eſt la même, à peu de choſe près, dans les deux ſexes : il eſt mort encore moins de femmes que d'hommes dans la maturité de l'Age ; (un peu plus à Liſieux.)

On peut donc en conclure que le Climat d'Avranches eſt plus ſalubre ou moins contraire aux femmes qu'aux hommes ; puiſque malgré les riſques ordinaires de la menſtruation, des groſſeſſes, des couches & de leurs ſuites, de nos 3515 femmes, il en eſt parvenu 1399 au terme de la vieilleſſe ; tandis que de 3136 hommes, il n'en eſt reſté pour ce dernier Age que 909. Ajoutons, il eſt vrai, que preſque toutes les femmes de ce Canton alaitent leurs enfans : grand motif d'encouragement pour les meres, qui ſe deſtineront à cette noble fonction !

XI. On voit que les Années les plus meurtrieres ont été 1741-1742, 1747, 1756-1757, 1768 & 1773. La proportion ou la

correſpondance de ces années dangereuſes, n'eſt donc pas auſſi marquée dans leur retour qu'elle le parut à Liſieux ; car ici c'eſt quelquefois de 6 en 6 ans, de 9 en 9, & même à 5 années de diſtance.

On nous apprend que la plus grande Mortalité eſt dûe à la Dyſſenterie, qui fit ſes ravages en 1741, en laiſſant ſes reſtes dans l'Hiver de 1742. Celle de 1768 arriva dans l'Automne & l'Hiver ſuivant, ainſi que celle de 1773. La Mortalité de 1756-1757 ne s'étendit que ſur les Soldats, qui moururent en grand nombre à l'Hôpital.

XII. Si les Saiſons furent à peu près égales en Mortalité, à Liſieux, elles ne l'ont pas été de même à Avranches : elles ne le furent pas non plus à Evreux ; mais dans cette derniere Ville, l'Hiver fut la moins funeſte des Saiſons, le Printemps la plus meurtriere ; l'Eté moins chargé que le Printemps & l'Automne. Ici c'eſt l'Hiver qui devient la Saiſon la plus redoutable, par le nombre de ſes victimes ; le Printemps enſuite ; l'Automne & l'Eté. * C'eſt le mois de Janvier qui eſt le plus chargé de tous : ſuivent ceux de Février & Mars ; & celui de Décembre l'eſt autant, à peu de choſe près, que ceux d'Octobre & Novembre. Les moins meurtriers ont été ceux de Mai, Juin, Juillet, Août & Septembre. --- A Liſieux, les mois d'Avril, de Janvier & de Décembre, ſont les plus chargés de Morts, quoique la différence, avec la ſomme de chacun des autres mois, y ſoit aſſez modique. Cette différence eſt relative à l'aſpect des Villes.

* V. la IV[e] Table.

XIII. Les Hivers ont été conſtamment plus funeſtes aux adultes & aux vieillards ; les Printemps aux deux premiers Ages : la différence n'étant cependant que de 31 ſujets d'excédant dans l'enfance, & ſeulement de 19 dans l'adoleſcence. Les Automnes ſur-tout n'ont point été meurtriers pour les adultes ; d'où l'on peut conclure que la Saiſon la plus favorable & la plus ſalutaire, en ce Climat, s'étend depuis le commencement de Mai juſqu'en Novembre incluſivement ; paſſé lequel temps, ce Canton devient

très-insalubre, le mois d'Avril sur-tout se trouvant le plus chargé après ceux de Janvier & de Mars.

Hippocrate nous avoit prévenu que les maladies devenoient relatives aux lieux, aux tempéramens, aux Saisons; * effectivement il est mort dans les mois de Janvier & de Février, beaucoup plus de vieillards, sur-tout parmi les femmes : les enfans au contraire & les adolescens mouroient plus dans les mois de Mars & Avril. Ce dernier fut aussi souvent funeste aux vieillards. *Si verò Hiems australis & pluviosa, Ver autem siccum & aquilonium, senioribus distillationes, quæ citò interimunt.* Mais pour l'Age moyen, les mois de Janvier, Février & Octobre, se sont trouvés les plus funestes. Novembre fut un mois moyen pour les enfans & les vieillards. En général tous les Printemps ont été plus meurtriers pour les enfans; ce qui sembleroit contredire l'opinion de Celse, puisée dans Hippocrate : *Pueri proximèque his Vere optimè valent*, si ces deux grands Hommes n'avoient ajouté l'un & l'autre : *Vere quidem & primâ Æstate;* c'est pourquoi Galien prononce qu'il eût été mieux de dire : *Adolescentes Vere, pueri primâ Æstate meliùs degunt.... Æstate verò & Autumno, usque ad aliquid senes meliùs degunt;* ce qui est vrai. Mais les Hivers n'ont pas été la meilleure Saison pour le moyen Age : ce fut au contraire le Printemps; ce qui sembleroit contredire la fin de l'Aphorisme 18, si ce n'est que rarement cette Saison a été légitime.

* Aphor. 2 & 3. III[e] Sect.

XIV. On voit donc clairement que cette Contrée, au moins le Canton d'Avranches, possede son Climat particulier, différent de la plupart des autres de la Normandie, spécialement quant aux Cantons en plaines.

Nous en chercherions inutilement la cause, si nous n'eussions pris le soin de décrire exactement sa Topographie-Médicale. — Nous avons vu ** que les principaux courans de l'Avranchin sont de l'Ouest à l'Est : que les vents qui y dominent le plus, sur-tout dans sa portion Occidentale, où se trouve la Ville Episcopale, sont les vents du Couchant & ceux du Midi; depuis le Sud-Ouest

** Pag. 529 & 535.

jusqu'au Nord-Ouest, spécialement ceux qui viennent de la Mer Océane, qui sont, comme l'a dit Celse, toujours pesans & nuisibles : *A mari gravis est ventus.* On observera encore que le principal aspect d'Avranches est au Midi & au Sud-Ouest ; que de ce côté sur-tout la Ville voit sous elle beaucoup de marais salins, qui exhalent des brouillards & vapeurs fétides, ainsi qu'il s'en éleve aussi de la greve blanche, au Couchant, dans les pluies de longue durée ; tandis qu'au Nord & à l'Est de la Ville, le Pays est plus montueux, présentant beaucoup de bois-taillis & quelques futaies. Or, comme nous l'avons dit précédemment, * les vents du Midi & du Couchant sont les plus mal-sains pour notre Province : c'est une vérité générale, indépendamment des causes particulieres. Ainsi l'Hiver, Saison où la pituite prédomine, où la transpiration est refoulée par les alternatives du froid & des frimats ; souvent même par l'intempérie d'une humidité excessive, l'Hiver devoit être naturellement la Saison la plus meurtriere pour les Habitans d'Avranches, dont le tempérament péchera aisément par excès de pituite, dans ces sortes d'intempéries. D'un autre côté, les vicissitudes du froid & du chaud, du sec & de l'humide, *post siccitates & squalores*, favorisant l'effervescence de la bile & sa congestion dans des corps originairement bilieux, & lui communiquant une qualité délétere, plus ou moins septique, deviendront une nouvelle cause de maladies nombreuses après l'Automne, quand les Hivers participeront de cette *tiédeur humide* qu'amenent les vents de Sud-Ouest, comme on l'a vu fréquemment pendant nombre d'années. (Confér. les Aphor. 16-23 de la III[e] Section.) On doit même observer que la latitude plus Méridionale de la Contrée, l'exposition particuliere de ce dernier Canton, & le voisinage de la Mer, semblent concourir à y multiplier les causes de cette intempérie, qu'on nomme le *Tepor Austrinus. Quoniam enim*, dit Galien, *loca mari adjacentia humilia sunt, ob hanc causam calidiores habent temperaturas.* C'est probablement pour cette cause que le territoire d'Avranches,

* Introduct. pag. 16 & 21.

& de ſes environs, eſt le plus précoce de la Province.

Nous ſerons encore mieux confirmés dans notre opinion, en conſidérant que les grandes Mortalités de ce Canton, ont le plus ſouvent accompagné les temps pluvieux & les intempéries Méridionales, avec les vents de Sud-Oueſt, qui ſuccédoient aux ſécherеſſes exceſſives : ainſi l'année 1741, qui, après l'Hiver fort long de 1740, fut précédée de grandes inondations, de beaucoup de pluies, de vents humides & Méridionaux, ſur-tout dans l'Hiver de 1740 à 1741 ; dans laquelle enfin des chaleurs exceſſives, ou des froids piquans, étoient toujours remplacés par des ſubmerſions, des tempêtes, des torrens de pluies & des brouillards : cette année, dis-je, enleva 380 ſujets, & l'on nous obſerve qu'il en périt un très-petit nombre à l'Hôpital. En 1768, les inondations furent générales depuis la fin de l'Eté ; l'Hiver avoit été aſſez froid & ſec, les autres Saiſons extrêmement pluvieuſes, avec des vents de Sud-Oueſt, (au rapport de M. des Bretonnieres :) il y mourut 230 perſonnes, preſque toutes en Eté, en Automne, & dans l'Hiver ſuivant, &c. &c. (Confér. ici de nouveau les Aphor. 16-23.) *Habiles namque ſunt humiditates quæ modum exceſſerint ad putredinem faciendam*, ajoute Galien dans ſon Commentaire.

XV. Examinons maintenant, avec plus d'étendue, la grande Queſtion qui nous fut propoſée par pluſieurs de nos Obſervateurs. *Comment pourra-t-on admettre l'Aphoriſme 9 de la IIIe Section?* Ainſi s'exprime cet Aphoriſme : *Autumno morbi acutiſſimi atque exitiales, maximâ ex parte. Ver autem ſaluberrimum & minimè exitiale.*

Queſtion : *Le Printemps eſt-il la Saiſon la plus ſalubre?*

Hippocrate, Celſe & Galien ont prononcé que le Printemps étoit plus ſalubre que l'Automne ; & ce ne fut certainement point ſans avoir conſulté l'Obſervation, ſans avoir connu tous les dangers de la premiere de ces Saiſons. *Vere tamen maximè quæcumque humoris motu novantur*, Celſe, *Lib. II. Cap. I.* D'ailleurs l'Aphoriſme 20 de la IIIe Section, nous prévient que le Printemps eſt le pere des phrénéſies & mélancolies maniaques, des épilep-

ſies ; qu'il procure beaucoup d'hémorrhagies, les maux de gorge avec eſquinancie, l'enrouement, la toux, les catarrhes ſuffoquans, qu'il fait paroître & ſemble attirer les humeurs cutanées, (la lepre) les dartres & gales cruſtacées, les puſtules & tubercules avec abcès, la goutte, &c. ; d'où Galien demande lui-même dans ſon Commentaire : Comment ſe peut-il donc qu'Hippocrate ait regardé cette Saiſon comme la plus ſalubre ? C'eſt, ajoute-t-il, que toutes ces affections, qui ſont propres au Printemps, ne ſont point mortelles, dans ſa Conſtitution naturelle ; au contraire, elles deviennent preſque toujours ſalutaires. *Profundum enim corporis expurgatur vitioſis humoribus, à partibus principalibus ad cutem, ad loca viliora tranſpoſitis.* Il en eſt de l'effet du Printemps, ſur nos corps, comme de l'exercice. *Si impurgatus laboraveris, ulcera erumpunt*, Hipp. L'exercice, en ranimant le jeu des organes & la circulation commune des liqueurs, tend à leur dépuration ; de même la douceur Printaniere, qui échauffe l'athmoſphere, raréfie nos liqueurs & les appelle à la peau, à la ſurface du corps. *Sed & etiam Naturæ his aſſimilantur, cujus opus eſt & occultam per totum corpus facere tranſpirationem, per quam excernuntur ſuperfluitates ; & corpus in morbis, variis modis exſpurgare :* Gal.

On va donc appercevoir aiſément que le Printemps doit avoir quelques qualités, qui lui ſoient propres & particulieres ; & que ce principe, poſé comme général & vrai dans ſon eſſence, ne peut l'être à la rigueur, qu'autant que les autres Saiſons auront auſſi conſervé leur régularité, leur influence naturelle. *Cùm tempora convenientem ſervant totam temperaturam, inter ipſa Ver quidem erit ſaluberrimum.*

Quel eſt donc, demandera-t-on, l'ordre naturel des températures de chaque Saiſon ? Quelle doit être la bonne Conſtitution de l'Année entiere ? Le premier des Obſervateurs, qui porta ſon attention ſur tous les détails, va nous l'apprendre. « Il faut que tout » ſe paſſe convenablement & dans l'ordre ordinaire, au lever &

» au coucher des Aſtres (ſpécialement des Pléiades, de la Ca-
» nicule & d'*Arcturus* ;) que l'Automne voie tomber quelques
» pluies ; que l'Hiver ſoit *modéré*, ſans être trop doux, ni exceſ-
» ſivement rigoureux ; que dans le Printemps & l'Eté il tombe
» des pluies molles, qui temperent les chaleurs, *aquæ tempeſtivæ*
» *eveniant* : une telle année ſera fort ſalubre. » Et cet ordre ſemble avoir été le plus conſtant dans les lieux où ce grand Homme obſervoit ; lieux effectivement les plus tempérés de l'Europe : c'eſt pourquoi Galien fait remarquer que les Régions bien tempérées verront toujours le Printemps plus ſalutaire ; mais que ce ſera l'Eté pour les Régions froides.

I°. De aëre, locis & aquis.

L'Automne, au contraire, dans l'ordre naturel, eſt une Saiſon pernicieuſe : *Omnibus utique malus eſt, Ætatibus, Naturis ac Regionibus.* Cette Saiſon eſt naturellement d'autant plus pernicieuſe, qu'elle doit ſuccéder à une plus chaude, qui a mis la bile en fermentation & affoibli un peu les forces organiques. En ſecond lieu, parce que les humeurs tendoient viſiblement à leur dépuration, & que la tranſpiration étoit plus exceſſive à la fin de l'Eté. Or, les jours étant chauds & les nuits froides, pendant l'Automne, les variations ou *conſtitutions d'un jour*, ſe ſuccédant rapidement, il s'enſuit que les humeurs tranſpirables, qui devoient être diſſipées, ſont refoulées à l'intérieur & s'y dépoſent. Alors ſi, dans un Eté chaud, la bile a été développée, accumulée, ſi elle a acquis une qualité ſeptique, & qu'enſuite l'humidité molle vienne à prédominer avec les vents de Sud-Oueſt, les Maladies deviendront très-aiguës, peſtilentielles & meurtrieres. Si au contraire la Saiſon reſte variable & plus froide qu'elle ne devoit l'être, les humeurs n'acquerront la qualité morbifique que pour l'Hiver ſuivant, ſur-tout s'il peche par l'humidité, par une intempérie Méridionale. Demandons-le maintenant à tous les Obſervateurs de la Normandie : quels ont été nos Printemps depuis un laps d'années ? En a-t-on vu pluſieurs, qui aient préſenté cette douceur de température médiocrement humide, ſi propre à la végétation,

Gal. Comm. in Aphor. 18. IIIe Sect.

ſi convenable à la dépuration de nos humeurs ? A-t-on vu quelquefois la douceur Printaniere ſoutenue conſtamment juſqu'à l'entrée de l'Eté ?

Nos mois de Février ſont ſouvent doux, & préſentent alors une intempérie dans l'Hiver : bientôt après, les vents du Septentrion reviennent en Mars ; quelquefois les Orientaux, qui nous amenent quelques beaux jours. Mais Avril, ce mois qui devoit animer la Nature entiere, devient le plus ordinairement très-variable & véritablement *Automnal :* celui de Mai ſe trouve, depuis long-temps, un des plus froids & des plus ſecs de l'année. Juin nous fait paſſer ſouvent de la ſéchereſſe & du froid aux plus grandes chaleurs de l'année (paſſage trop précipité ;) ſinon il reſte pluvieux. Eſt-ce donc ainſi que devoit ſe préſenter la Saiſon Printaniere ? Eh ! n'eſt-ce pas plutôt l'Automne, au moins les derniers mois de l'Eté & les premiers de l'Automne, qui prennent la place du Printemps, ſur-tout dans nos Contrées en plaine, qui n'ont point à redouter les brouillards de cette Saiſon ?

Si donc l'Automne remplace le Printemps, quant à ſa Conſtitution prédominante ; ou même s'il ſuccede à un Eté pluvieux dans ſon commencement, après un Printemps froid, ce qui nous arrive ſouvent ; de quelque point que ſoufflent les vents paiſibles, (dit Galien, Comm. in Aphor. 14.) cette Saiſon ſera ſalubre. *Et ſi quidem ſupervenerit circà Canis ortum aqua ; & hiberna tempeſtas, & Eteſiæ perflarint, ſpes eſt quietis ; & quod Autumnus ſalubris erit :* alors les pituiteux, les femmes, les hommes d'un tempérament humide s'en trouveront bien. C'eſt ce qui eſt arrivé pour l'Automne de 1777.

L°. De aëre, aquis & locis.

Obſervons d'ailleurs que lorſque nos Printemps furent plus meurtriers, ce fut preſque toujours, en raiſon du produit d'une Conſtitution *Automnale*, qui dominoit alors, comme on peut le voir dans la plupart des mois de Mars & d'Avril. Mais dès que l'Automne s'eſt écarté de l'ordre naturel ; diſons mieux, dès qu'il a ceſſé de

de présenter la sérénité, qui sembleroit lui devenir ordinaire dans notre Province, bientôt on a vu régner, dans ses derniers mois, des fievres très-aiguës, putrides & pestilentielles, *malique moris*. Ce qui arriva en 1769, dans plusieurs de nos Contrées; en 1770, à Louviers, &c. &c. V. nos Constitutions Epidémiques, III & IV[e] Parties.

Pareillement, dans une année humide & féconde en intempéries Méridionales, le Printemps ayant commencé avec les vents Septentrionaux, les neiges & les frimats, Hippocrate annonce lui-même que cette Saison fut la plus incommode & la plus meurtriere. *Omnibus Ver erat molestissimum, plurimosque sustulit.* Epidem. L°. III. Sect. III.

Gardons-nous donc bien de conclure qu'Hippocrate ait erré dans l'Aphorisme 9, ainsi que dans ceux de la III[e] Section, concernant l'ordre des Constitutions des Maladies courantes & Epidémiques. Respectons ces Oracles, qui sont nos plus sûrs Guides, & qui feront à jamais la base de nos connoissances sur la série de ces mêmes Constitutions, comparées avec l'état des Saisons. Suivons exactement les Saisons dans leurs intempéries, & nous verrons que fréquemment elles usurpent tour-à-tour leurs places & leurs droits légitimes. Combien voyons-nous de Printemps en Hiver ; d'Automnes au Printemps ; d'Hivers ou de Printemps en Eté ? Observons ces changemens, *Maximæ mutationes maximè pariunt morbos :* rendons à chaque Saison, ainsi déplacée, ce qui lui appartenoit auparavant ; ou voyons-la telle qu'elle se rencontre à la place d'une autre, & la chaîne ne sera probablement pas perdue. C'est ainsi que deux célebres Commentateurs de notre siecle ont rendu au Printemps tous ses droits. * Rien de plus énergique, & de plus éloquent, que le morceau que nous a laissé M. Lorry, sur cet Aphorisme.

* MM. WANSWIET & LORRY.

Effætum, diluente vehiculo orbum, exustum sanguinem,

feſſa laxataque vaſa aggreditur inæqualis Autumni temperies. Natura debilis, periodus incerta, ad perniciem concurrunt.... Vere, ſanguis aquoſior, vaſa flexilia, nervi è ſopore redivivi, Natura fortior, periodus conſtantior, ad ſalutem, datâ operâ, conſentiunt.



CONTRÉE DE L'OCCIDENT SEPTENTRIONAL DE LA NORMANDIE:

LE COTENTIN.

XI[e] Contrée.

Unelli * *Constantienses.*

* Plusieurs Auteurs prétendent que les *Venelli*, ou *Unelli*, sont dans la Bretagne, près des *Rhedones*. M. Huet place les *Unelli* dans l'*Otlingua Saxonia*; & Laurent Echard les place au Nord des *Abrincates*.

Cette grande & riche Contrée, qui forme le Couchant de la Province, en retournant vers le Nord, nous offre en quelque ſorte un iſthme, qui ne touche à la terre que par ſa portion Méridionale, ſur les confins de l'Avranchin; & par une autre portion de ſon terrein au Sud-Eſt, ſur la rive gauche de la Vire, qui la ſépare de la Contrée de Bayeux. Le Cotentin prend au moins 80 lieues de circuit, & en préſente environ 50 à la mer. Il eſt ſous le 16[e] dégré 30' de longitude, & occupe depuis le 48[e] dégré 47' juſqu'au 49[e] 45' de latitude.

Nous partagerons la Contrée en deux portions, Septentrionale & Méridionale; parcequ'effectivement la nature du ſol ſemble le demander, & que leur expoſition propre établit en quelque ſorte deux Climats différens. La ligne de démarcation s'offre naturellement depuis les Vays, peu au-deſſus de Carentan, dans la direction de l'Eſt à l'Oueſt, en ſuivant le cours de la riviere d'Ouve, juſqu'à la forêt de S. Sauveur, & gagnant enſuite le Havre & ſalines de Port-Bail.

I. PORTION MÉRIDIONALE DU COTENTIN.

Le Cotentin Méridional, qui commence (du côté de l'Orient), derriere la forêt de S. Sever, non loin de la ſource de la Vire, va rejoindre, en direction de l'Eſt à l'Oueſt, la ſource de la riviere de *Thar*, & ſe trouve ainſi ſéparé de l'Avranchin, qui le borne en entier au Midi: tandis que ſon terrein ſe propage vers la mer (dans ſa partie Occidentale), en ſuivant le cours du *Thar*, juſqu'à la Mare de Bouillon. Cette premiere portion de la Contrée ſemble encore coupée par une chaîne de

montagnes, qui s'éleve derriere S. Sever, va gagner la Haye-du-Puis, dans la direction du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest; & partage ainsi son grand terrein en deux Cantons, l'Oriental & l'Occidental.

I. Dans le premier, on voit le petit Bourg de S. Sever, assis en une plaine peu considérable, à l'extrémité d'un côteau qui le couvre en partie du Levant (Est-Nord-Est); & peu au-dessous, vers le Sud, la forêt du même nom. De cette forêt & de la plaine de S. Sever naissent différens vallons & côteaux, qui sont dirigés vers l'Orient, & coupent, en tout sens, une grande plaine, distribuée vers la jonction de la *Souleuvre* avec la Vire. Mais le plus considérable de ces vallons est celui qu'on voit prendre naissance à la *Fosse*, pour se porter, avec sa riviere, par Landelle, sur Pont-Farcy, Bourgade que nous avons placée dans le Canton du Bocage, quoiqu'elle soit du Diocese de Coutances, ayant égard alors au courant que lui porte la grande courbure de la riviere de Vire. On a vu précédemment, en décrivant la vallée de la Vire, comment elle dirige son cours vers la mer, laissant le Bessin sur la rive droite, passant sous le Bourg de Tessy, qui, par erreur, a été rangé dans la Contrée de Bayeux. Mais il appartient essentiellement à celle de Coutances, dans la premiere portion du Cotentin.

Dans cette même partie Orientale on voit encore sortir, du Sud au Nord, grand nombre de vallons, tous baignés de leurs ruisseaux, dont les uns vont se rendre dans la Vire, (telle entr'autres la petite riviere de Canisy); tandis que les autres donnent naissance à deux rivieres plus considérables, la *Taute* & l'*Ozon*, qui se réunissent dans les marais de *Tripehou*, pour passer sous Carentan, avant de se jetter dans les Vays. On voit également se confondre ces deux rivieres avec celle de la *Madelaine*, la *Seve* & celle d'*Ouve*, dont les courans viennent du côté du Nord, du Nord-Ouest & de l'Ouest, & qui se réunissent à une demi-lieue de la Ville.

Ainsi 1°. Carentan est absolument placé dans un fonds d'herbages & de marais, qui lui sont limitrophes, tant au Sud qu'au Nord, dans un espace de terrein de plus de huit lieues d'étendue : & ces riches herbages sont également submergés pendant l'hiver, par les débordemens de leurs rivieres. Les marais de Carentan sont encore exposés aux inondations produites par la mer même, dans les grandes marées. D'ailleurs le sol de cette Ville se trouvant presque de niveau avec celui de ces mêmes marais, on voit souvent pénétrer l'eau salée jusques dans quelques rues des Fauxbourgs, & entrer dans les salles au rez-de-chaussée, qu'on n'occupe guere à cause de ce débordement.

Carentan : son exposition, son Climat, &c.

Tous les bas Pays, à commencer de l'endroit où la riviere se joint à la mer, sont bornés, tant ceux du Nord que ceux du Sud, par une double colline, terminée en forme d'amphithéatre, qui en rend l'aspect & le coup d'œil fort agréables. Ces deux côteaux sont surmontés par des herbages de très-bon fonds & des terres labourables, fertiles en bleds. La petite portion de terrein qui borde la mer, dans une étendue de demi-lieue environ, se couvre indistinctement à toutes les marées. On fera remarquer que les deux chaînes de côteaux, qui se distribuent autour de la Ville, à peu près à 600 toises de distance, perdent peu à peu de leur élévation, & que ces côteaux sont à peine sensibles à une demi-lieue, sur-tout du côté de l'Ouest, dès qu'on apperçoit les marais. A ce moyen Carentan paroît à peu près ouvert à tous les points de l'horizon : celui du Couchant d'hiver est le plus serré. Mais du côté de l'Orient, la Ville est ouverte à une plaine, qui se trouve entre les Vays & la riviere de Taute ; & les deux côteaux qui partent de la mer, dans la direction du Nord-Est, semblent devenir pour elle un canal qui lui apporte ce vent, sans aucun obstacle. C'est par cette échappée que s'éleve & vient constamment un vent d'Est-Nord-Est, produit du flux, qui ne manque point aux grandes mers ;

mais qui ſe change ordinairement avec le reflux en vent d'Oueſt. Les vents prédominans pour ce Canton ſont ceux du Sud & de l'Oueſt; ceux du Nord pendant l'hiver, rarement en toute autre ſaiſon.

Les Bourgeois de Carentan, & les principaux Laboureurs, peuvent être rangés dans une même Claſſe, étant tous occupés du même commerce. Ils n'ont point de ſociété entr'eux, ſi ce n'eſt relativement à la vente & au trafic de leurs beſtiaux. Ils ſont miſanthropes, fiers, aſſez bien faits, charnus & forts; mais ceux du commun ſont groſſiers, & paſſent pour mettre beaucoup de rudeſſe dans toutes leurs manieres. On les voit preſque toujours courir en campagne, ſoit pour acheter le bétail qui doit être engraiſſé dans leurs herbages, ſoit pour le conduire enſuite dans les marchés; ce qui les expoſe aux fréquentes intempéries de la Province. Au ſurplus, ceux qui reſtent ſédentaires dans le Canton en ont aſſez d'autres à eſſuyer, de la part des brouillards & de l'humidité qui regnent long-temps en ce lieu. Leur genre de commerce les rend grands buveurs de cidres & d'eaux-de-vie, vice dominant chez ceux même qui ſont d'un état libre & honnête: ils ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi grands mangeurs; & le Peuple, ou ceux dont la fortune eſt au-deſſous de la médiocre, mangent beaucoup plus de poiſſon que de viandes. Leur pain eſt fait avec le froment; la mauvaiſe qualité de l'eau contribue beaucoup à le rendre lourd & de difficile digeſtion, ſuivant la tradition publique: mais probablement la maniere de le pêtrir influe beaucoup davantage ſur ſa mauvaiſe qualité.

Maladies endémiques de cette Ville.

L'Obſervation prouve ici ce que la ſimple réflexion auroit dicté. Il regne à Carentan & aux environs, tous les ans, pendant les mois d'Août & de Septembre, des fievres d'accès endémiques, tierces & quartes, qui deviennent très-opiniâtres, ſi les pluies, très-ordinaires & abondantes en cette ſaiſon, procurent des inondations qui couvrent les marais: elles ſeront encore plus rebelles dans les automnes & hivers, où les marais ſe deſſechent plus

difficilement. Il ſurvient auſſi dans ces mêmes temps des rhumes épidémiques plus ou moins rapprochés de la Grippe, qui y régna également en 1776 ; & très-ſouvent on les voit accompagnés d'une toux quinteuſe, & ſuivis du crachement de ſang. Telles ſont auſſi les pleuréſies & les catarrhes ſur les poumons. La goutte & les rhumatiſmes y ſont de même des maladies communes, & probablement plus endémiques que dans la plupart des Cantons de la Province.

Mais la maladie la plus générale, la plus véritablement endémique à Carentan & aux environs, c'eſt la colique, connue ſous le nom plus générique de Colique de Poitou. Les Habitans l'attribuent tout ſimplement aux mauvaiſes eaux, à l'air épais & aux cidres qui ne ſont pas d'une excellente qualité. Hippocrate nous a dit que les eaux marécageuſes, ſi elles ne coulent point librement, & qu'elles ſoient accrues par les pluies & les inondations, ſeront décolorées, louches pendant l'été, mauvaiſes & bilieuſes, chaudes, épaiſſes & puantes ; que ceux qui en boiront auront la rate grande, volumineuſe & engorgée, le ventre dur, reſſerré & chaud. Ils ſeront ſujets, en été, aux épreintes dyſſentériques, aux dévoiemens, aux fievres quartes. Ainſi le ſol marécageux, l'humidité d'un air épais & la mauvaiſe qualité des eaux (quoiqu'elles ne ſoient pas autant ſtagnantes à Carentan que celles dont parle Hippocrate), ſemblent être déjà des cauſes prédiſpoſantes à la fievre d'accès, aux rhumatiſmes, à la colique. --- « La maladie qui regne le plus ordinairement dans ce Climat pendant l'été (Août & Septembre), nous dit M. de la Noë, D. M., c'eſt la colique bilieuſe, ſuivie de ſpaſmes conſidérables, d'un applatiſſement du bas ventre, comme dans la néphrétique, & de vomiſſemens opiniâtres. Celles que j'ai traitées, ajoute-t-il, par les lavemens âcres, purgatifs, & ſuivant la méthode de l'Hôpital de la Charité de Paris, n'ont pas réſiſté plus de ſept à huit jours. Les malades qui ont été traités au contraire par les huileux & la méthode catholique, n'ont été que blanchis : la colique ſe re-

Lo. de aëre, locis & aquis.

produiſoit bientôt après. Il a fallu ſouvent en revenir à la premiere méthode. Mais ceux qui n'ont reçu aucun traitement méthodique, établi par des Médecins, ceux même qui n'ont pris aucune eſpece de médicamens, ſont reſtés ordinairement privés pendant long-temps, de l'uſage des mains; à demi-paralyſés, ou comme perclus de rhumatiſmes. »

Maladie Epidémique à Pénem.

M. de la Noë nous communique la deſcription abrégée d'une fievre ardente épidémique, qui régna au mois d'Août 1776, dans le Village de *Pénem*, à demi-lieue Nord-Eſt de la Ville; elle frappa ſur les Pauvres. Ils étoient pris par un grand mal de tête, auquel ſuccédoit un délire phrénétique; & ils mouroient le 5 ou 6e jour de l'invaſion. Ce Médecin en vit trois, auxquels il adminiſtra les remedes généraux, la ſaignée du pied, l'émétique, les véſicatoires. « Tous ces remedes, ajoute-t-il, ne purent empêcher que les malades n'éprouvaſſent un délire violent pendant 14 jours: il fut ſuivi du *coma*; & peu après parurent une ou deux parotides, dont je fis l'ouverture ſur le champ: & tous trois furent guéris, après une convaleſcence de plus de trois ſemaines.

On fait obſerver que, dans ce petit Canton, l'eau douce eſt très-rare, & que les miſérables, qui ſouvent n'ont d'autre boiſſon à choiſir, ſont obligés de boire une eau ſaumâtre. Ils mangent le plus mauvais pain poſſible, fait avec l'orge ou le farraſin & la veche; leurs autres alimens ſont des poiſſons de mauvaiſe qualité, des anguilles pêchées dans la vaſe, les reſtes enfin de leur pêche journaliere qu'ils n'ont pu vendre; & ils ſe chauffent avec des tourbes de terre.

Au ſurplus les maladies inflammatoires, les putrides, les éruptions pétéchiales ou milliaires n'y ſont point fréquentes, comme dans le Beſſin.

2°. Les environs de Carentan ſont encore fort marécageux, tant en remontant vers le Nord-Oueſt, qu'en deſcendant vers le Sud-Oueſt. Ces plaines baſſes s'étendent dans la premiere direction

jusqu'au-

jusqu'au-delà du *Homme*, ou *Isle Marie*, assis précisément au milieu des herbages, peu au-dessus de la réunion de l'*Ouve* avec le *Merderet*. Ces herbages se propagent jusqu'à Sainte-Mere-Eglise, & Montebourg qui voit une plaine seche à l'Ouest-Sud-Ouest, & un grand bois à l'Ouest-Nord-Ouest. On y voit encore le Bourg de Pont-l'Abbé, situé sur la croupe d'une double chaîne de collines, qui, en se rencontrant à angle obtus, lui laissent un courant du Nord-Est, & un du Sud-Est, avec les larges prairies qu'arrose l'Ouve au Couchant. Dans la direction vers le Sud-Ouest, se présentent de grandes plaines basses en herbages, baignées par la *Seve*. Mais entre la chaîne des côteaux qui forment le lit de cette riviere, & celle qui forme le vallon de la *Taute*, on rencontre une plaine élevée, qui se rétrecit en aboutissant sur le Bourg de Périers, un peu défendu de l'Ouest-Nord-Ouest, ouvert à tous les autres points de l'horizon. En sorte que, si l'on en excepte ce dernier Bourg, dont la situation est plus seche, celle des autres, que nous venons de citer, peut être comparée à peu près à l'exposition de Carentan.

Le Homme.

Pont-l'Abbé.

Périers.

3°. Du Couchant de la forêt de S. Sever, dont nous avons précédemment marqué l'emplacement, sortent plusieurs chaînes de côteaux & des vallons, garnis de leurs ruisseaux, dont la réunion va former la riviere de *Sienne*. Sa vallée, l'une des plus considérables du Cotentin, à raison de sa grande étendue, se dirige d'abord d'Orient en Occident, pour retourner ensuite vers le Nord-Nord-Ouest, se perdre dans la *Soulle*, après avoir parcouru la plus grande partie de la portion Occidentale & Méridionale de cette Contrée.

Vallée de la Sienne.

La Sienne se porte dans sa premiere direction au Couchant, par-dessous les bois de *Beston* jusqu'à Ville-Dieu, remonte ensuite vers le Nord, pour recevoir la petite riviere qui vient des plaines du Guilain, par Hambie, & descend à Gavrai, qu'elle traverse dans la direction de l'Est à l'Ouest. Ce Bourg est placé au centre de son vallon, sous de grands bois qui en occupent les

Le Guilain, Hambie, Gavrai, Bourgades.

hauteurs à l'Orient. Peu au-dessous, elle est grossie par l'*Airou*, venant de la Lande-d'Airou avec sa principale direction du Sud. Devenue plus considérable, la Sienne tourne bientôt vers le Nord, pour se porter sous Cérences, petit Bourg placé sur une hauteur, entre deux collines à l'Est & à l'Ouest; & peu après, elle reçoit encore la riviere de *Venne*, qui fournit une vallée, dirigée, depuis la plaine du Guilain, de l'Est à l'Ouest. Elle arrive ainsi au *Pont de la Roque*, où ses eaux se confondent avec le cours de la Soulle. De tous les endroits que la Sienne parcourt, de tous les lieux qu'elle arrose, Ville-Dieu est le plus remarquable.

Cérences.

Ville-Dieu-les-Poëles.

Ville-Dieu, *Theopolis, municipium in fabricandis vasis æneis, fabrili arti omni ex parte addictum*: C'est ainsi que l'a nommé Cénalis, ancien Evêque d'Avranches. Ce gros Bourg, réputé pour son commerce de poëleries, occupe l'anse demi-circulaire que forme la Sienne, en quittant sa direction premiere de l'Orient, pour se porter vers le Nord, après s'être partagée en deux rameaux, dont l'un passe dans le Bourg, & l'autre forme l'arc, pour arroser les prairies du Couchant & du Nord-Ouest, seule exposition où le Bourg, qui occupe en plus grande partie le fond de la vallée, est le plus à découvert. Les deux courans que la riviere lui procure sont donc ceux du Levant & du Septentrion: le premier ne frappe que sur la portion déclive de Ville-Dieu, l'autre portion s'adossant contre la colline Septentrionale qu'elle couronne en partie, à l'endroit où sa chaîne retourne vers le Nord. De ce côté le Bourg confine à la plaine qui lui souffle le vent de Nord-Est, dont la partie basse est à l'abri. Mais les vents du Couchant, depuis le Nord-Ouest jusqu'au Sud-Ouest, y sont les prédominans, le Midi étant absolument défendu par la colline Méridionale du lit de la riviere. L'humidité doit y être considérable dans les intempéries pluvieuses.

On devroit naturellement croire que les Habitans de Ville-Dieu, presque tous Ouvriers en cuivre, vivans dans des habitations dont les murailles sont enduites de parties cuivreuses, qui

en ont eux-mêmes la peau & les cheveux couverts, ſeroient continuellement expoſés aux coliques métalliques, & que cette maladie y ſeroit endémique. On le croiroit bien plus volontiers à la peinture du Tableau hideux, effrayant, que M. du Bois nous a laiſſé de ce Bourg & de ſes Habitans. * Cependant un des Confreres de M. du Bois, en relevant ces erreurs, & apportant plus d'exactitude dans le Tableau, M. Robert, a prouvé d'après les inſtructions de M. le Tellier, Médecin dans ce Bourg, & de quelques autres perſonnes éclairées ; ** ce que nous aſſurerons auſſi, d'après les détails d'Obſervation que nous en a donné M. Havard, également Médecin de Ville-Dieu, que ce ne ſont pas les Ouvriers en cuivre qu'on voit le plus expoſés aux coliques. Au contraire les voiſins, les habitans des alentours de Ville-Dieu, ſont beaucoup plus fréquemment tourmentés de la colique convulſive, qui pourroit être quelquefois végétale, comme l'a prétendu M. Bonté ; mais que nous croyons plus communément dépendante des intempéries de ce Climat, comme l'a ſoupçonné l'Auteur du Traité des Principaux Objets de Médecine.

* Th. *propug. Pariſ.* année 1758. *An colicis figulinis venæ Sectio?*

** V. Sa Lettre à M. de Bordeu, ſur cette Queſtion.

Nous ſçavons que la dyſſenterie a régné pendant pluſieurs années dans ces Cantons ; qu'elle y fut fréquemment compliquée avec la milliaire, qui le plus ſouvent aſſuroit ſa terminaiſon ; que cette maladie prenoit alors une très-longue durée, & demandoit beaucoup de précaution dans ſon traitement. Mais après avoir inutilement attendu le réſultat de l'Obſervation Médicale ſur ces affections, il ne nous reſte qu'à exhorter les Médecins, qui les ont vues, à en conſigner l'hiſtoire, qui ſeroit certainement précieuſe, dans le dépôt légitime de nos connoiſſances, en envoyant leur travail à la Société Royale de Correſpondance à Paris.

II. L'Occident le plus Méridional du Cotentin laiſſe voir une plaine, entrecoupée de vallons, dirigés principalement d'Orient en Occident, & ſe portant vers la mer. 1°. C'eſt à l'extrémité de cette plaine, & ſur le rivage, que ſe préſente Grandville, Ville maritime, aſſiſe en partie ſur un rocher, confinant en partie avec

la plaine, près du débouché du vallon de la riviere *du Bofcq*, dont la colline Septentrionale la défend un peu de l'Eſt, en fe recourbant vers le Sud-Oueſt. Elle eſt découverte depuis le Midi jufqu'au Nord-Nord-Eſt, environnée de rochers épars fur la greve, de hougues, garennes ou mielles.

Au Nord-Eſt de Grandville fe trouve la vafte lande du *Parquet*; &, plus au Nord, la Bourgade de Bréhal, en plaine. Nous ne fçavons rien de particulier de ce Canton Occidental, qu'on peut rapprocher, à certains égards, du Climat de l'Avranchin; mais qui cependant nous paroît jouir d'une température plus feche.

Vallée de la Soulle.

2°. La riviere de Soulle commence à couler dans un long vallon, qui prend naiffance avec fa fource, dans le Canton Oriental de la Contrée, fort près d'un grouppe de montagnes, qu'on voit entre *Montabot* & *Maupertuis*, dirigé d'abord vers le Nord, pour fe porter bientôt de l'Eſt à l'Oueſt, fous le *Mont d'Ouville*, & fes landes. Ce vallon vient enfuite, en s'élargiffant vers le Couchant, former la vallée & les prairies du *Pont de Soulle*, fous Coutances, où la riviere, groffie par un double ruiffeau, prend la direction du Sud-Oueſt, pour rejoindre la Sienne, avant qu'elle ait reçu la petite riviere du *Blondel*, & qu'elle aille fe jetter dans la Mer, au havre de *Regneville*.

COUTANCES.*

Alors, à peu près au centre du Canton Occidental de la premiere portion du Cotentin, fe trouve Coutances, Ville Epifcopale, à 16 dégrés 12' 25" de longitude; 49 dégrés 2' 50" de latitude, affife fur la croupe d'une colline, qui offre un double vallon à l'Eſt & à l'Oueſt de la Ville; ce qui en rend l'accès très-difficile vers ces deux points de l'horizon: elle s'incline vers le Midi, fur la pente de la colline, & touche le fonds de la vallée de la Soulle, par l'un de fes Fauxbourgs; tandis qu'un autre fe porte fur la hauteur, vers le Nord-Eſt. Les deux vallons font arrofés chacun de leur ruiffeau: le *Bulfard* coule dans celui de l'Oueſt; & l'Oriental eſt baigné par un autre ruiffeau, qui fe groffit fous le bois *du Parc*, éloigné de près d'une demi-lieue. La montagne, fur la-

* Nom qui lui vient d'un camp Romain. *Conſtantia caſtra.*

quelle la Ville eſt ſituée, ne paroît pas aſſez élevée pour déterminer de courans d'air particuliers : elle eſt cependant plus balayée par le Nord-Eſt, & plus expoſée à l'impreſſion du Sud-Oueſt & des vents Méridionaux ; & les inondations, que procure la Soulle dans les prairies qu'elle arroſe au Midi, ne laiſſeroient pas d'intéreſſer la ſanté de ceux qui habitent le Fauxbourg du Pont de Soulle, ſi elles étoient plus fréquentes ou duroient plus long-temps, qu'elles ne le font ordinairement.

Cependant la proximité de la mer, (7000 toiſes de diſtance,) & le terrein montueux du voiſinage, où l'on obſerve beaucoup de courans du Nord, qui font paſſer les vents du Septentrion deſſus de vaſtes landes & bruyeres, rendent l'air de Coutances généralement vif & piquant : il l'eſt moins au bas de la montagne, vers le Midi, où le terrein eſt une plaine baſſe ; mais il y regne fréquemment des alternatives de chaud & de froid, propres à multiplier les rhumes, les fluxions & affections de cette Claſſe.

Les eaux qu'on y boit ſont fournies par pluſieurs fontaines, qui ſourdent autour de la colline, & par différens puits. Elles ſont plus ou moins chargées de ſélénite : les viandes & les légumes y cuiſent aſſez bien, & le ſavon s'y diſſout plus ou moins facilement. On trouve dans le bois *du Parc*, une fontaine minérale de nature ferrugineuſe, qui ne jouit pas d'une grande réputation, & dont l'uſage produit cependant les effets généraux attribués aux eaux martiales. « C'eſt un ſecours univerſel de la Nature, dont on abuſe ſouvent dans l'Art, & dont il ſçait auſſi tirer beaucoup d'avantages. » Eau Minérale de Coutances.

Ces inſtructions, qui nous ont été communiquées en plus grande partie par M. Cabaret, D. M., vont s'étendre ſuccinctement juſques ſur les mœurs, les habitudes & le caractere des Coutançois. On peut les diviſer en trois différentes Claſſes : les gens riches, les Artiſans, & les Pauvres. La premiere Claſſe eſt la moins nombreuſe, & rentre pour ſes habitudes dans celle des Gens du monde : le lit, la bonne chere, les repas friands &

bien apprêtés, le jeu; voilà le cercle de la vie des riches oisifs. Ceux qui s'occupent dans les fonctions d'un état utile, ou qui, par goût, se livrent à l'étude du Cabinet, se répandent dans les assemblées, & menent en général, comme les premiers, une vie trop sédentaire. Parmi ceux qui cultivent les Lettres & les Sciences, on remarque un génie pénétrant, plus léger que celui des Avranchinois, qui ont une excellente tête, & de grandes dispositions pour embrasser tout genre d'étude. Les Habitans de ce Canton auront toujours lieu de s'applaudir d'avoir vu naître parmi eux Julien le Paulmier de Grentemesnil, Docteur en Médecine de la Faculté de Caen & de celle Paris, le Disciple de Fernel, qui égala son Maître, & qui laissa à la postérité différens Ecrits, dont le Livre *de Morbis Contagiosis* * survivra au temps destructeur de tout.

* Parisiis 1578.

La Classe des Artisans, & celle des Pauvres, peuvent être confondues ensemble, si on en excepte un petit nombre d'Ouvriers, plus à leur aise. Ceux-ci sont naturellement lents, paresseux, peu entreprenans, à leur intérêt près; ils aiment aussi la table & la bonne chere: c'est leur plus grande habitude. Cependant forcés, pour la plupart, à travailler, ils menent une vie dure; ils habitent les Fauxbourgs, dans des maisons resserrées, mal aërées, qui logent beaucoup de monde. Les Epidémies commencent toujours à se faire appercevoir dans cette Classe de Malheureux. Le cidre qu'ils boivent est de mauvaise qualité, parvenu souvent au dégré de la fermentation acide. Ils mangent souvent de mauvais poisson, tournant à la putréfaction, & ce n'est qu'à l'échappée qu'ils ont une meilleure nourriture dans les cabarets.

Leurs enfans sont occupés, dans un Hôpital, à filer de la laine & du coton: genre de travail qui ne laisse pas de les incommoder, tant par les émanations des différentes substances qu'ils touchent, dont l'athmosphere se trouve surchargée, que par l'exercice du rouet, qui contribue à les rendre contrefaits. Les filles

des Artisans aisés, même des Bourgeois, travaillent à la dentelle, du matin au soir, dans une Manufacture, où elles sont rassemblées : autre genre de travail, qui fatigue leurs yeux, & les expose fréquemment aux maux de tête, aux vertiges & autres accidens attachés à la pratique des Arts, qui exigent qu'on fixe constamment le même objet, ainsi qu'aux incommodités des Artisans sédentaires. Les autres Manufactures sont occupées pour les coutils & les parchemins, Métiers qui ont aussi leurs désavantages.

Une notice de l'Histoire Naturelle du Cotentin, la tournure de la taille & même du caractere, que la qualité du sol, le terrein montueux, ou le pays de plaine donne aux Habitans, ainsi que de quelques maladies plus communes dans certains Cantons de la Contrée, seroit un objet bien digne de nos recherches. Mais M. Bonté, Médecin de grande réputation, nous enleve cet avantage, en se proposant d'en faire part à la Société de Correspondance de Médecine, qui le compte avec satisfaction au nombre de ses Adjoints. Nous réunirons seulement ici le court extrait de son travail d'Observation, qu'il a bien voulu nous communiquer.

Exposé succinct des Maladies les plus ordinaires à Coutances.

Depuis dix-neuf ans, on a vu des pleurésies Epidémiques, les fievres malignes de même nature ; la scarlatine, comme Epidémie régnante, depuis 1775 (elle a fait place au printemps de 1777, à la petite Vérole, & toutes deux ont fait peu de ravages.) La petite Vérole revient à Coutances à peu près tous les sept ans. La dyssenterie y est très-rare, ainsi que dans les environs : les maladies de poitrine beaucoup plus fréquentes. Les fievres continues & putrides sont souvent rémittentes, & se terminent alors par des accès d'intermittentes. Les fievres ardentes s'observent peu : celles qui pourroient mériter ce nom, sont des putrides-bilieuses, que la diarrhée termine, auxquelles les acides sont appropriés. « *La milliaire ne laisse pas d'y être observée : elle n'est ni artificielle, ni une suite d'erreur dans le régime ; je fais*

Opinion de M. Bonté, sur la Milliaire.

tout pour la prévenir, lorſque je la prévois ou que je ſçais qu'elle eſt régnante dans un endroit. Une fois ſurvenue, je crois que le traitement doit en être très-circonſpect, & que cette éruption mérite une attention ſinguliere. » Sans la regarder préciſément comme critique, M. Bonté déclare que ſa rétroceſſion eſt très-dangereuſe : le genre nerveux y eſt toujours fort intéreſſé, ſur-tout chez les femmes. Le kina avec les plantes borraginées, réuſſit à cet Obſervateur, qui n'emprunte, de la méthode d'Hamilton, aucuns cordiaux échauffans ; mais l'antimoine diaphorétique & le camphre lui ont paru produire d'heureux effets, lorſque la déliteſcence menaçante procuroit une anxiété fâcheuſe. Allioni, nous dit-il, eſt un bon Guide à ſuivre dans cette maladie : la fievre putride compliquée avec cette éruption, ne lui empêche point de procurer les excrétions alvines. L'émétique, étendu par grains dans un véhicule convenable, les favoriſe..... Chez les femmes en couche, l'humeur laiteuſe, la ſenſibilité des nerfs, quelquefois la ſuppreſſion des lochies la rend très-fâcheuſe : dans ce dernier cas il y a ſouvent une diſpoſition inflammatoire à la matrice. On peut ſur cette derniere eſpece conſulter les Diſſertations de l'Auteur, inſérées dans les Journaux de Médecine ; (Année 1757, Janvier, &c.) & le public, invité par ce précis, autant inſtructif que précieux pour l'Art, ne manquera pas de deſirer que notre Confrere lui faſſe part de ſes Obſervations particulieres.

Il n'y a point de maladie Endémique à Coutances, nous ajoute M. Cabaret, ſi l'on en excepte la Colique végétale, produite par l'uſage du cidre, & qu'on peut regarder comme maladie locale dans la meilleure partie de la Normandie.

Diſcuſſion ſur la Colique Endémique des Normands.

Nous croyons pouvoir nous permettre ici une courte diſcuſſion, intéreſſante pour nos Nationaux : la Colique convulſive, plus connue ſous le nom générique de Colique de Poitou, eſt effectivement une maladie Endémique dans quelques Contrées de la Province, mais non également dans toutes. Nos Auteurs, que nous avons cité ailleurs, ont abſolument inculpé nos cidres, comme contenant

les

es cauſes productrices de la Colique des Normands. Il eſt vrai qu'on peut quelquefois, & trop ſouvent ſans doute, y trouver en réalité cette cauſe ſi mal-faiſante ; je veux dire le mélange de la litharge ou de la céruſe, dont on fait un cruel abus dans quelques Cantons de la Normandie, pour adoucir des cidres tournés à l'aigre : il eſt encore poſſible, comme le dit auſſi M. Bouvart *, que les ſucs vineux ou ceux des cidres, qui n'auront pas acquis leur dernier dégré de maturité, puiſſent faire ſur l'eſtomac & les inteſtins les mêmes impreſſions que certaines matieres minérales, & conſéquemment produire cette Colique de Poitou, *végétale*, que M. Bonté a ſi bien peinte dans ſes Diſſertations, inſérées aux Journaux de Médecine, année 1762 ; & dont il a même donné le plan de curation le plus ſage, le plus généralement adopté. Cependant doit-on légitimement croire que nos Coliques ſpaſmodiques, dont le retour ſemble réſervé à certaines intempéries des ſaiſons ; celles, par exemple, qui attaquent bruſquement, au mois de Juillet, quand il eſt variable, humide & chaud, & dans l'automne, nos travailleurs expoſés aux injures de l'air ; & celles qui regnent comme habituellement chez les Habitans des marais & terreins humides du Cotentin : doit-on croire, dis-je, que les Coliques, qu'on voit Epidémiques, dans certaines intempéries, ne puiſſent être attribuées qu'à cette double cauſe ? Et l'uſage du cidre ſera-t-il donc toujours regardé comme une cauſe continuelle de ces affections, ſur-tout dans les Cantons où cette liqueur paſſe pour être excellente, que les Habitans ſçavent ſi bien préparer avec les qualités que lui reconnoiſſoit Julien le Paulmier ? *Pomaceum limpidum, pellucidum, optimè defecatum, nec acidum, nec dulce.* -- L'aſpect de la Normandie, ſon voiſinage de la mer, les pluies, les brouillards, les intempéries fréquentes auxquelles elle eſt expoſée, doivent en faire naître une cauſe, bien plus ordinaire qu'on ne le penſe.... Et nous ne pouvonsmieux faire que de répéter ce que diſoit Citois aux Poitevins, en donnant à nos Normands un des plus sûrs conſeils pour leur épargner la Colique,

* Pag. 8 de l'examen du Livre de M. Tronchin.

que nous eſtimons être autant *bilieuſe* & *catarrheuſe*, *hémorrhoïdale* & *goutteuſe*, que *végétale & minérale : Sed nobis quos naſcentes hæc terra excepit, natos alit & liberaliter fovet, neceſſariò qualis occurrit aër ferendus eſt. Eum tamen diligentiâ noſtrâ & meliorem & ſalubriorem efficere poterimus ; ſi frigidiorem & humidiorem, qualis eſt imprimis matutinus & veſpertinus, qui hìc graviſſimus eſſe ſolet & catarrhorum feraciſſimus, vitaverimus : ſi ventrem lineo panno multiplici aut etiam chartâ papyraceâ muniverimus ; & imos pedes panniculis vel ſpleniis, hieme præſertìm obvolvamus.* (De novo & popul. apud Pictones colico dolore, &c. Diſſert. pag. 205.)

3°. Le terrein qui ſe trouve au Nord de Coutances, & qui nous conduit dans la ſeconde portion du Cotentin, nous préſente

Leſſay. les grandes landes de *Leſſay*, celles de *Millieres*, que traverſe, dans la direction du Sud au Nord, la riviere d'*Ay :* elle tourne enſuite au Couchant & paſſe ſous le Bourg de Leſſay, qu'elle touche du côté du Septentrion, en le laiſſant aſſis ſur la croupe d'un côteau peu élevé, & entierement découvert au Sud, vers ſes propres landes ; enſuite la riviere ſe jette dans la mer, au havre de S. Germain.

La Haye-du-Puits. Peu au-deſſus, on découvre la Bourgade de la Haye-du-Puits & le *Bas-du-Bourg :* l'un & l'autre à l'extrémité d'un vallon, d'où partent deux ruiſſeaux, qui donnent naiſſance à la riviere de *Houllebec*, qu'on voit ſe porter vers le Septentrion, pour ſe rendre dans celle d'Ouve : ce petit Canton eſt garni de montagnes eſcarpées, & les rivieres ou ruiſſeaux, qui y coulent, ſe dirigent en tout ſens. On y voit le *Mont Caſtre*, couvert de bois ; le *Mont Gardon*, le *Mont Rogue*, le *Mont Sainte-Catherine*, le *Mont Etinclin*, encore garni de bois, ſous lequel eſt logée l'Abbaye de Blanchelande, & le grand bois de *Limor*. On ap-

Prétot. perçoit, en retournant vers l'Eſt, la Bourgade de Prétot, à mi-côte, dans un vallon dirigé vers l'Orient, arroſé par la *Senelle*, qui va ſe réunir à la riviere d'Ouve : celle-ci forme enfin, de l'en-

droit où elle prend ſon cours, de l'Oueſt à l'Eſt, le partage des deux portions que nous avons cru devoir aſſigner à cette Contrée.

II. PORTION SEPTENTRIONALE DE CETTE CONTRÉE.

La portion du Cotentin, qui avance vers le Nord, devient de plus en plus hériſſée de montagnes, couverte de forêts, garnie de landes & bruyeres, entrecoupée de nombreux vallons, tous arroſés de leur ruiſſeau : elle préſente cependant dans l'intérieur quelques portions de plaines élevées, & de bonnes terres labourables ; mais des rochers eſcarpés, entaſſés ſur le rivage, tant à l'Occident qu'au Septentrion. Son ſol paroît s'exhauſſer du côté du Nord, puiſque les principales rivieres deſcendent du Nord au Sud, quelques-unes même de l'Oueſt, pour ſe confondre toutes, & ſe rendre vers l'Orient dans les Vays ; cependant il s'abaiſſe un peu en approchant des bords de la mer, ſelon la loi générale, aſſez conſtamment obſervée par les Naturaliſtes ; & alors toutes les petites rivieres & ruiſſeaux vont s'y rendre par le rivage le plus prochain.

1°. Ce grand Canton, qu'on peut comparer à un promontoire, ſemble partagé par le cours de la riviere d'Ouve, (l'*Ouve* ou la *Douve ;* cette derniere expreſſion eſt plus familiere aux Habitans du Cotentin :) celle-ci ſortant de la forêt de *Brix* ou de Cherbourg, réunit dans ſon cours, du Nord au Sud, les petites rivieres de *Rade*, la *Claire* & la *Gloire*, qui prennent toutes leur ſource dans la même forêt, & ſe précipite enſuite ſous le côté Oriental de la forêt de Briquebec, pour recevoir le cours de la *Scie.* Cette derniere vient de l'Occident, où elle trouve ſa ſource ſous le *Mont Rozel*, fort près du rivage, & coule dans un grand vallon, dirigé à l'Orient ; mais elle eſt coupée au Nord, par la vallée de Briquebec, qui lui apporte un ruiſſeau. Vallée de la riviere d'Ouve, ou de la Douve.

Briquebec, Bourg, inveſti de toutes parts par ſa propre forêt, eſt Briquebec.

aſſis ſur la pente de la colline Orientale de ſa vallée, abſolument protégé & couvert depuis le Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt, par une montagne très-haute, & ne recevant de véritables courans que par la vallée, du Nord au Midi, *& vice versâ.* Briquebec poſſede une eau minérale, dont les Auteurs du *Dictionnaire des Eaux Minérales* ont, vraiſemblablement par erreur, placé la ſource dans un Village aux environs de Caen. MM. Pia & Cadet, Apothicaires à Paris, ont analyſé cette eau par la double voie de l'*évaporation* & des *réactifs.* Il eſt réſulté de leurs expériences, que cette eau contient, indépendamment de la terre martiale, un ſel ferrugineux, dont l'acide eſt celui du ſel marin, ce qui conſtitue préciſément le mixte que les Chymiſtes ont nommé *Fleurs Martiales :* en eſtimant ſes effets, par l'analyſe, on a conclu que les eaux minérales de Briquebec ſont très-légeres, & peuvent être bues en plus grande quantité que les eaux ordinaires, ſans incommoder; qu'à raiſon de leur ſel martial, elles ont une vertu tonique, apéritive, ſtomachique, capable de pouſſer au dehors les humeurs excrémentielles, par les différens émonctoires du corps, ſans faire violence à la Nature. M. Barbeu-Dubourg les a regardées comme capables de produire les plus ſalutaires effets dans les Maladies Chroniques, hiſtériques même, hypochondriaques & affections de nerfs, ſpécialement à raiſon des véritables fleurs martiales qu'elles contiennent. Cette ſource nous ſemble enfin un tréſor précieux pour le Cotentin.

Eaux Minérales de Briquebec.

La Douve, groſſie par la *Scie*, forme un angle à l'extrémité Orientale de la forêt de Beauqueſnay, dont ſa vallée ſemble s'être éloignée, pour recevoir la *Saudre*, qui vient du Couchant, & former à ce point de réunion une plaine baſſe, garnie d'herbages propagés juſqu'au-delà de Saint-Sauveur-*le-Vicomte.*

S. Sauveur-*le-Vicomte.*

Ce Bourg eſt poſé ſur le revers de la colline Occidentale, dans une petite plaine, qui le laiſſe plus ſpécialement ouvert au Midi, où ſe trouvent beaucoup de prairies; mais il voit, à peu de diſ-

tance au Couchant, la forêt de S. Sauveur, derriere laquelle est situé le Mont de *Besneville*.

C'est au-dessous de ce dernier Bourg que la Douve elle-même prend la direction du Levant, & passe sous Pont-l'Abbé, comme nous l'avons déjà dit, pour baigner une partie des marais & herbages de Carentan.

Barneville & les Pieux sont deux Bourgades, qu'on rencontre du côté du Couchant. La premiere assise sur le *Mont Vatel*, qui est peu élevé, est un peu défendue des vents de Nord-Est par son bois; mais son exposition est très-près du rivage. Celle des Pieux est en plaine, ouverte à tous les points de l'horizon.

2°. La Ville de Valognes, réputée comme jolie Ville, où l'on vante l'urbanité, la noblesse & la richesse d'un grand nombre d'Habitans, est située au centre d'un triple vallon, garni chacun d'un petit ruisseau, dont le plus considérable est le *Merderet*. Elle porte un de ses Fauxbourgs vers la plaine du Midi, & reçoit des courans des trois principaux points du Septentrion, ainsi que du Sud-Sud-Ouest, par la petite vallée du *Merderet*. Elle est à trois lieues de la mer, à une lieue & demie de l'extrémité Méridionale de la forêt de Cherbourg, dans un Canton de plaine. On a découvert près de cette Ville des monumens Romains: restes de l'ancienne Capitale des Peuples *Unelli* des Commentaires de César. Nous devons laisser à des Confreres illustres, attachés par un double lien à la Société Royale de Paris, le soin de peindre les Mœurs, la Constitution de leurs Concitoyens; de tracer & d'achever le Tableau de leurs maladies. C'est une tâche que leur impose la célébrité qu'ils ont acquis parmi des Citoyens qui les honorent, & qu'il ne nous feroit pas possible de remplir convenablement. Valognes.

3°. La partie Orientale de ce dernier Canton nous présente sur son rivage, beaucoup moins garni de rochers que ceux du Septentrion & du Couchant, la *Hogue*, & les restes de la Ville de Barfleur, dont la côte est réputée pour le bon poisson. L'in-

térieur du Pays eſt garni de beaucoup de bois, conſidérables par leur étendue : ceux de *Montebourg*, qui avoiſinent le Mont *Huberville*, le bois de *Rabé*, près de Quetehou, le bois deſſous *Montaigu*, celui de *Barnevaſt*, le bois du *Boiſnel*, ceux de *Bouteron* & de *Blanqueville.* On y voit encore différentes landes, peu conſidérables. Mais en outre on y rencontre de beaux terreins en plaine, d'une grande fertilité. Tel entr'autres le Val de Saire, ainſi nommé *à Valle Cereris*, borné au Sud par la riviere de *Saire*, laiſſant ſa plaine, réputée pour un des meilleurs fonds labourables de la Normandie, s'étendre ſur Barfleur.

4°. Enfin la Plage Septentrionale de cette grande portion du Cotentin nous laiſſe voir, au centre de deux côtes en rivage, effrayantes par la multitude & la hauteur des rochers qui s'y trouvent, une large baie, où eſt logé Cherbourg.

Cherbourg : ſon aſpect... Génie & caractere de ſes Habitans ; leurs maladies.

Cette Ville maritime, ſituée près de la petite riviere de *Divette*, qui fournit par ſa vallée un grand courant du Sud-Oueſt plus étendu ſur le Port que ſur la Ville, eſt aſſiſe en terrein plat, & occupe le fond de la baie : de maniere qu'elle ſe préſente plus découverte au Septentrion, au Nord-Eſt & à l'Orient, qu'au Midi, où elle eſt bornée, à 300 toiſes de diſtance, par une montagne eſcarpée ; ainſi qu'au Couchant, où de grands côteaux la bornent d'aſſez près, avant de s'abaiſſer vers le Nord-Oueſt.

Elle ſe trouve à 17' de latitude Septentrionale moins que celle de Dieppe, & preſque ſous le 16e dégré de longitude. La mer baigne ſes murailles à chaque marée du côté du Nord : elle voit à l'Eſt ſon Port, des Dunes & des Salines. La montagne du Sud eſt de granit, & prend 300 pieds d'élévation : elle eſt ſurmontée par la grande forêt de Cherbourg ; & le côté de l'Oueſt préſente au-delà de ſes collines une plaine en hauteur. Il y a d'ailleurs beaucoup de terreins en bois & en landes dans les lieux circonvoiſins. Cependant ceux qui ſont cultivés ſont très-fertiles ; & on y trouve d'excellens pâturages ſur le bord même du

rivage, ainſi que dans des plaines, élevées de plus de 300 pieds au-deſſus du niveau de la mer. Ainſi ce Pays fournit de tout en abondance ; & ſes productions ſont de bonne qualité, tant en grains, légumes, fruits, volailles, viandes, qu'en boiſſon, qui eſt un très-bon cidre. L'eau des fontaines eſt amenée à Cherbourg par des canaux ſouterreins : elle eſt bonne. Celle des puits eſt ſouvent *ſaumâtre* ou muriatique.

M. Delauney, Médecin, dont les talens & le zele nous ſont d'autant mieux connus qu'il fut notre Condiſciple, va nous donner les inſtructions locales, relatives à la Médecine qu'il exerce en cette Ville avec grande diſtinction.

Le froid n'eſt pas auſſi vif à Cherbourg que ſon aſpect au Nord-Nord-Eſt ſembleroit l'annoncer : la gelée n'y eſt pas même ordinairement de longue durée. Il eſt très-rare auſſi d'y ſentir des chaleurs exceſſives, parce qu'elles ſont tempérées par un vent frais. Les vents d'Oueſt & de Sud-Oueſt ſont les plus dominans ; & les pluies y ſont aſſez fréquentes. La grande anſe de Vauville, qui forme une large échancrure au rivage Occidental, nous paroît devoir favoriſer cette détermination des vents du Couchant. Le Barometre ne monte guere au-deſſus de 29 pouces, & ne baiſſe preſque jamais au-deſſous de 27. (*) Le Thermometre de Réaumur, expoſé à l'air libre, n'a pas monté dans l'été de 1776 au-deſſus de 21 dégrés au-delà du point de la congelation ; & ſon plus grand abaiſſement dans la même année, au fort de l'hiver, a été de 15 dégrés.

La Population eſt conſidérable dans ce Port de mer ; & l'air qu'on y reſpire eſt en général aſſez ſain. Il n'eſt pas rare d'y voir des octogénaires, & même des vieillards plus avancés en âge. Il y en auroit probablement un plus grand nombre, ſans les excès du cidre & de l'eau-de-vie, dont ils abuſent aſſez fréquemment.

(*) Si les inſtrumens ſont bons, c'eſt au voiſinage de la mer qu'eſt due cette aſcenſion du mercure à 29 pouces, comme dans les Iſles Angloiſes.

Les Habitans de Cherbourg ſont de taille ordinaire, robuſtes, actifs, laborieux, ſur-tout ceux des environs, qui menent à la Campagne une vie fort dure, ne prenant qu'une nourriture groſſiere, preſqu'entierement végétale. Ceux qui habitent le Canton appellé la *Hague*, ne boivent que de l'eau.

On cultive la Littérature en cette Ville : on ſçait que le goût des Habitans pour ce genre d'études fut ſecondé par les bienfaits de Louis XV, qui a établi à Cherbourg une Société Littéraire. Les Artiſans même y ſont fort induſtrieux. Chacun y vit commodément, & dans une ſorte d'abondance. Le Peuple étant adroit & laborieux : l'Ouvrier qui gagne ſuffiſamment, & le Marin, qui reçoit les fruits de ſon induſtrie, ne s'épargnent rien ſur les néceſſités de la vie.

Depuis plus de douze ans que M. Delauney exerce la Médecine à Cherbourg, il n'y a vu régner la petite Vérole qu'à deux époques. La premiere commença vers le mois de Novembre, en 1767 : la derniere vers la fin de l'été, en 1774 : & il paſſe pour conſtant dans le Pays qu'elle n'y revient que tous les ſept ans. Mais elle eſt alors véritablement Epidémique, univerſellement répandue, ſans produire de grands ravages dans la Ville, ni dans les Campagnes. Son progrès, ſon état & ſon déclin durent à peu près une année entiere, en ſe diſſipant peu à peu, après quoi elle diſparoît entierement..... La Rougeole précede ordinairement de quelques mois la petite Vérole, & eſt communément bénigne. Ces deux maladies, nous ajoute ce Médecin, ſont à proprement parler les ſeules éruptives qu'on connoiſſe ici. « Je ne me rappelle pas y avoir vu une ſeule fois la milliaire, » ſi ce n'eſt à des femmes en couche : elle étoit *laiteuſe*, & ne pre» noit aucun mauvais caractere. »

Le traitement de l'Auteur de ce Mémoire, relativement à la petite Vérole, a cela de remarquable, qu'il fait quelquefois ſaigner les adultes, ſi le pouls eſt *dur*, *tendu* & la *peau ſeche ;* qu'il ſe ſert plus communément de l'émétique chez les enfans ; & qu'il uſe

uſe de l'un & de l'autre de ces moyens dans des circonſtances où la petite Vérole, ſortie depuis deux ou trois jours, ne fait aucuns progrès, & ſemble reſter ſous l'épiderme en noirciſſant; c'eſt-à-dire, ce nous ſemble, dans l'intervalle de la fin de l'éruption, au commencement de la ſuppuration, vers le 7-8e jour de la maladie. « Et de l'action combinée de ces remedes, il » s'enſuit une ſueur, qui remet tout dans l'ordre. » Mais il ne purge point, la ſuppuration étant bien décidée, dans la crainte de troubler la Nature, & de détourner l'humeur varioleuſe de la peau, où s'en fait la coction. (Nous expoſerons ailleurs notre propre opinion & notre pratique fondée ſur l'expérience, en pareilles circonſtances.)

On voit de temps en temps à Cherbourg, comme maladies intercurrentes & ſporadiques, des fievres malignes qui prennent cinq à ſix ſemaines de durée. Elles ſont rarement, ou ne ſont jamais épidémiques dans la Ville; & M. Delauney a vu très-peu de ſujets mourir de cette maladie. Elles ont été plus fréquentes, & très-meurtrieres dans quelques Paroiſſes circonvoiſines, où les malades uſent peu, & toujours trop tard, des ſecours de la Médecine. Dans leur traitement à la Ville, on emploie rarement la ſaignée : beaucoup de limonnade; les tiſanes laxatives ſimples, ou aiguiſées avec le tartre ſtibié; quelques minoratifs acidules : les véſicatoires, qui ne paroiſſent pas y produire des effets auſſi marqués qu'ailleurs dans des maladies pareilles...... Tel eſt le traitement qui réuſſit.

Fievres d'accès endémiques & locales pour un des Fauxbourgs.

Les fievres intermittentes y ſont devenues fort communes depuis cinq à ſix ans, ſur-tout dans un des Fauxbourgs, celui du Sud. Avant ce temps, on en voyoit fort rarement : elles ſont ordinairement tierces, rarement quartes, & quelquefois quotidiennes. Elles commencent au mois d'Avril, & continuent d'infecter des familles entieres pendant tout l'été & une partie de l'automne : elles ceſſent entierement pendant l'hiver. Rarement elles procurent la mort. Ces fievres ſont très-opiniâtres : on les

arrête avec le kina donné à grande dose, *præmiſſis præmittendis ;* mais elles ont coutume de faire des récidives, ſi on n'en continue pas l'uſage, au moins pendant une quinzaine.

Leur cauſe manifeſte.

La cauſe de ce fléau eſt connue. Le Fauxbourg donne ſur un marais de peu d'étendue, qui s'eſt formé depuis quelques années, entre la montagne & la Ville, par le reflux de la petite riviere qui déborde lorſque la mer monte ; & qui, en ſortant de ſon lit, ſe répand aux environs, où elle laiſſe dans le marais des eaux croupiſſantes, qui déſolent ce Quartier. Précédemment, avant qu'on eût creuſé le baſſin, la mer couvroit cette Plage, & ne formoit qu'un marais ſalé, dont les vapeurs n'étoient point pernicieuſes. Ne pourroit-on point y remédier, en creuſant à la riviere un lit capable de contenir ſes eaux, même dans leur plus grande crue ?

Les maladies aiguës de la poitrine, telles que la pleuréſie & la péripneumonie, n'ont point paru, juſqu'à cette année, plus fréquentes, ni plus meurtrieres qu'ailleurs. On y voit des rhumes, comme on en voit par-tout. Cependant en 1775 il régnoit à Cherbourg une toux convulſive des enfans, connue ſous le nom de *Coqueluche.* Au mois de Janvier 1776, pendant les plus grands froids, la Grippe y fut épidémique ; & il n'en eſt pas mort une ſeule perſonne.

La phthiſie n'eſt pas même auſſi commune qu'elle paroîtroit devoir l'être ſur le bord de la mer, où l'air eſt toujours vif ; & dans des Parages, où une partie des Habitans ſupporte le travail le plus rude, même pendant les viciſſitudes de l'hiver : les uns, baignés d'eau juſqu'à la ceinture, occupés à recueillir le varech, que les vents du Nord & du Nord-Eſt jettent ſur la côte : les autres, expoſés à la fumée de cette même plante, chargée de ſel marin, qui, s'il ne ſe décompoſe pas dans la combuſtion, s'évapore au moins ſous la forme ſaline, & ſembleroit par conſéquent être pernicieux à la poitrine. Cependant l'expérience a prouvé que cette évaporation des particules du ſel marin n'étoit pas

nuiſible ; & d'après les Obſervations recueillies en conſéquence, le Commerce des Soudes, ſuſpendu par de fauſſes alarmes, a été permis comme auparavant. Ces Obſervations ont donné lieu à un Mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 13 Janvier 1771. On n'y entre dans aucun détail ſur les cauſes phyſiques qui émouſſent l'activité de cette fumée ſaline. Il ſemble cependant, reprend M. Delauney, que ce Mémoire en fût devenu plus intéreſſant. Nous ajouterons ici que l'expoſition d'une Ville ſur le rivage, à l'aſpect du Septentrion, n'eſt pas dans notre Province la plus propre à produire la phthiſie. Cette maladie eſt plus commune, plus rapide dans ſes progrès au Havre qu'à Honfleur & à Dieppe : elle l'eſt au moins autant, dans certaines Conſtitutions d'intempéries, à Rouen que dans ces autres Villes ; & celle de Caen voit ſouvent périr nombre de victimes de la phthiſie ſeche *. J'ai même vu des poitrinaires, menacés de la phthiſie prochaine, ayant déjà ſubi pluſieurs attaques d'hémophthiſie, ſe trouver bien de reſpirer l'athmoſphere ſaline d'un rivage Septentrional.

* Comparez l'expoſition de ces différentes Villes.

Nous finirons par la deſcription de l'Epidémie la plus meurtriere que cette Ville ait éprouvé depuis un temps conſidérable, qui s'eſt caractériſée comme contagieuſe, & qui mérite être connue des Obſervateurs, ſous les traits caractériſtiques que notre Auteur lui a aſſigné.

Plevro - péripneumonie maligne, épidémique à Cherbourg en 1777.

Cette maladie s'annonça dans Cherbourg, en Décembre, c'eſt-à-dire, au commencement de l'hiver de 1776 à 1777. Son progrès étoit plus marqué, & rendoit la maladie plus déſaſtreuſe, en Janvier : elle prit ſon déclin aux approches du printemps. Elle s'eſt également répandue dans les Campagnes voiſines, où elle régnoit encore au mois d'Avril.

On peut la caractériſer une plevro-péripneumonie, inflammatoire en apparence chez les uns, & fauſſe-pleuréſie chez beaucoup d'autres. Elle n'a reſpecté que le premier âge, l'enfance ; & a attaqué indiſtinctement les ſujets jeunes & vigoureux, comme les vieillards, les femmes enceintes & les nourrices. On en

a vu trois ou quatre frappés dans la même maiſon, & mourir tous. Voici quels étoient ſes ſymptômes eſſentiels.

Le malade ſe ſentoit pris bruſquement par un grand froid avec tremblement *& rigueur fébrile*, ſuivie d'une ardeur conſidérable, avec douleur de côté, plus ou moins vive, & ſouvent inſoutenable. Alors la reſpiration devenoit précipitée, laborieuſe; le pouls vif & dur, quelquefois plein, ſouvent concentré. Les accidens paroiſſoient moins graves, lorſque le point de côté ne procuroit qu'une douleur ſourde. --- Dans l'augmentation la toux ſurvenoit avec plus ou moins d'intenſité & de fréquence. Le plus grand nombre crachoit du ſang, mêlé avec des pituites glaireuſes : d'autres ne crachoient abſolument rien, ne pouvoient point expectorer, & reſtoient fort oppreſſés, comme dans la pleuréſie ſeche. M. Delauney en a vu ſuer & cracher abondamment dès le premier jour, ſans aucune diminution de la fievre & de l'oppreſſion; continuer pendant pluſieurs jours de jouir de ces mêmes excrétions, & mourir : d'autres n'éprouver aucune moiteur, ne ſuer point du tout, ne point expectorer, & mourir de même. --- Dans ces deux périodes les urines reſtoient ordinairement fort briquetées, dépoſant un ſédiment ſemblable à l'argille détrempée. --- Parvenus à l'état de la maladie, ils ont preſque tous marqué du délire, vingt-quatre à trente-ſix heures avant la mort. Ce délire n'approchoit point du phrénétique : il étoit ſourd, & ſemblable à celui des fievres malignes-nerveuſes. Leur langue étoit alors noire, ſeche; & pluſieurs ont conſervé leur connoiſſance entiere, périſſant au moment d'une expectoration facile, abondante. Ils paſſoient rarement le 8-9 de la maladie : quelques-uns ſont morts du 2 au 3. Mais ils ſuccomboient plus communément vers le 5 6. Si à ce terme, c'eſt-à-dire, dans l'état même de la maladie, le pouls ne devenoit pas plus doux; ſi, au contraire, il venoit à ſe ſerrer en s'affoibliſſant; ſi la douleur de côté, après avoir ceſſé dans les premiers jours, venoit à reparoître; & que les ſueurs fuſſent continuelles, acqueuſes, colliquatives; que le

délire survînt alors, tout étoit perdu, & le malade périssoit infailliblement. Le contraire ou la diminution de ces accidens annonçoit que la maladie se termineroit favorablement. Quelques-uns avoient vomi dans les premiers jours; mais ce n'a pas été le plus grand nombre : quelques autres ont été pris de la diarrhée le 2 ou le 3[e] jour, sans que cette évacuation ait diminué celle des crachats; & ceux-là en général ont guéri.

Le traitement, ordinaire en pareille maladie, a presque toujours été insuffisant. Et ceux même qui se sont confiés aux seules ressources de la Nature, qui n'ont fait aucun remede, sont morts comme les autres. Ainsi l'Epidémie a emporté beaucoup de Paysans. On observera cependant que le défaut de régime contribue le plus à la perte de ces derniers. M. Delauney avoit commencé par faire saigner ses malades, réitérant cette opération, & la portant jusqu'à trois saignées, suivant que les accidens étoient plus difficiles à combattre. Il réduisoit sa méthode au traitement anti-phlogistique, & n'employoit d'abord que les adoucissans, émolliens & béchiques; les cataplasmes anodins, les clysteres de même nature, & le plus grand nombre est mort, sans distinction d'âge ou de condition. Rebuté de ce peu de succès, il a moins insisté sur les saignées, n'en a point ordonné à ceux dont le point de côté étoit moins aigu, & qu'il soupçonnoit plutôt frappés d'une fausse-pleurésie, non plus qu'à ceux chez qui la sueur se déclaroit avec des crachats abondans. Il a purgé ceux qui avoient des nausées, avec des minoratifs, & s'est décidé à tenir le ventre libre; & en général, nous dit-il, il en est moins mort de ces derniers.

On pourroit croire ici que deux secours fort essentiels, l'émétique & les vésicatoires sur le côté douloureux, auroient été négligés. L'Auteur nous prévient qu'il a été arrêté dans l'emploi de l'émétique, par le dégré de tension & de gêne, la violence du mal de tête qu'il observoit dans les commencemens; & qu'il n'avoit point éprouvé précédemment d'assez heureux effets de l'application des vésicatoires, pour s'y confier. Il ajoute que la

pratique de ſes Confreres n'a pas été plus heureuſe. (On pourra conſulter notre Expoſé de l'Epidémie de Dieppe en 1776, dont les ſymptômes ſe rapprocheront aſſez de ceux qui ont accompagné celle de Cherbourg, & réfléchir ſur les moyens de curation qui y ont été employés avec ſuccès.)

RÉSUMÉ SUCCINCT

DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES CONTRÉES DE LA PROVINCE.

Nous avons parcouru notre Province juſques dans ſes Cantons les plus éloignés, les plus obſcurs & les moins connus. La Normandie ſe trouve ainſi diſtribuée en ſes Climats les plus eſſentiels, & en ſes différens Points de Partage, relatifs aux grands courans, à la direction des chaînes de ſes montagnes, à l'aſpect, à l'expoſition, à la nature du ſol de chacune de ſes Contrées.

Nous ſommes entrés dans les détails de la conformation, du génie, des caracteres & propenſions des Peuples de chaque Climat particulier; & le Tableau, que nous en avons eſquiſſé, ſuffit pour pouvoir dire avec Hippocrate : que ces nuances dépendent en partie des intempéries des ſaiſons plus ou moins fréquentes, de leur inégalité, &, en partie, du terrein, du ſol de la Contrée. On a même dû obſerver, comme nous le marque encore ce Grand Homme, que, dans les Contrées qui ſont le plus expoſées aux viciſſitudes des temps, & aux grandes mutations de l'athmoſphere, la région eſt plus inégale, plus entrecoupée de vallons & de collines, hériſſée de montagnes en grouppe, & qu'on y trouve des plaines baſſes, des prairies; tandis qu'au contraire dans les parages, où l'on éprouve le moins ces viciſſitudes, le terrein ſera plus égal, plus uniforme, comme dans la Contrée d'Evreux, qui touche à l'Iſle-de-France & au Perche. L'attention portée ſur ces objets de détail, nous fera enfin appercevoir qu'il en eſt à peu près de même des hommes comme des terreins. *Ad eundem verò modum ſe in hominibus habet, ſi quis animum advertat.*

Effectivement les nuances, qu'on peut avoir remarquées dans

la forme, le génie & les habitudes des Peuples, répandus depuis la Contrée des Vexins juſqu'à celle d'Avranches, ne ſe retrouvent-elles pas en une ſeule Contrée, qui ſemble réunir tous nos Climats ? Je veux dire le *Cotentin*, qui nous offre de grands Cantons d'herbages & de marais ; des plaines élevées & ſeches, & des Cantons de montagnes. Ainſi different entr'eux l'Habitant de Carentan, celui de Valognes & Cherbourg, celui de Coutances ; plus encore, ſans doute, ces Payſans, qui habitent le Canton de montagnes, au centre de la Contrée ; ce qui fait qu'au milieu des vices de Conſtitution que chacun de ces Climats peut procurer à ceux qui y réſident, on a toujours reconnu plus généralement les Peuples du Cotentin pour *vifs*, *ſubtils*, prudens & laborieux.

La Province a ſes maladies particulieres & endémiques, qui appartiennent plus eſſentiellement à la claſſe des catarrhes ; les fluxions, les maux de dents, les affections des gencives & de la bouche, les rhumes, les angines, le rhumatiſme, la goutte, les coliques, (autant qu'elles ne ſont point produites par des cauſes factices, par des liqueurs mal-faiſantes & dégénérées, ce qui pourroit arriver dans tous les Pays :) la diſpoſition aux cachexies, aux œdêmes, l'hydropiſie, les plaies & ulceres des extrémités inférieures : les maladies Chroniques de la poitrine, la phthiſie ; les affections des entrailles qui peuvent conduire aux différentes branches de la mélancolie. Parmi les maladies aiguës, la fievre catarrhale, qu'on peut regarder comme la grande fievre & la plus commune en Normandie, comme appartenant à ſon Climat : affection ſinguliere, bien décrite par Hoffman, dont l'influence ſe retrouve dans la plupart de nos maladies aiguës. Les fievres d'accès, ſur-tout les tierces, doubles-tierces, qui dégenerent ſouvent en *hémitritées :* Les quartes & intermittentes Chroniques ſont Endémiques dans nos vallées étroites, ombragées, dans nos Cantons de marais, & ſur les bords d'un rivage aquatique, plus humide que ſec, comme ſont les rivages tournés au Couchant.

Maladies généralement Endémiques dans la Normandie.

On peut cependant aſſurer, en général, que la Normandie préſente les plus heureuſes ſituations, les plus ſalubres & les plus sûres dans ſes Cantons de plaines, dans ſes vallons bien ouverts, ſur-tout en s'éloignant un peu du rivage, en choiſiſſant une expoſition tournée à l'Orient plutôt qu'au Couchant; & préférant plutôt une ſituation ouverte au Septentrion, à celle qui ne le ſeroit qu'au Midi, ou ſur laquelle les vents du Nord n'auroient aucune atteinte; car, nous l'avons dit précédemment, & l'Obſervation nous l'a démontré, les vents brûlans du Sud, les vents chauds & humides du Sud-Oueſt, ſont les plus ennemis de la Conſtitution Normande, accoutumée à ſouffrir le froid, élevée enfin dans un Climat naturellement plus froid que chaud.

Ainſi nous y avons trouvé quelques centenaires, & des vieillards au-deſſus de 90 ans, dans toutes ſes Contrées: (*) on y voit par-tout beaucoup d'octogénaires, bien frais & bien portans, ſi l'on en excepte certains Cantons, que nous avons déſignés. En un mot, à la goutte, aux rhumatiſmes près, le Normand, naturaliſé dans ſon Climat, qui ſçait jouir alternativement du calme & du bon air des Campagnes, de la vie champêtre, & des avantages de la Ville, eſt aſſuré de parcourir une longue carriere, s'il évite les excès & les grands fléaux, que nous avons dit arrêter l'eſpece humaine dans ſes progrès, l'abâtardir & la défigurer tant au moral qu'au phyſique.

C'eſt ici le moment de faire apprécier à nos Compatriotes un excellent précepte d'un de nos meilleurs Maîtres, en fait de régime. « L'homme ſain, qui voudra jouir long-temps de ſa » ſanté, doit varier ſes habitudes & ſon genre de vie; habiter » alternativement la Campagne & la Ville, courir les champs, » naviguer, chaſſer, ſe repoſer par intervalles, mais faire

(*) Il exiſte, à la fin de l'année 1777, à une demi-lieue de Bayeux, un homme âgé de 107 ans, qui n'a aucune ſorte d'infirmité, & qui jouit d'une vieilleſſe d'autant plus rare, que ſa vigueur lui promet encore pluſieurs années de vie: il s'appelle le Febvre.

» beaucoup

» beaucoup d'exercice. Il lui ſera utile de ſe baigner, de ſe ſervir » quelquefois d'eaux froides, d'oindre ſon corps, (nous préférerions les frictions) & d'oublier quelquefois cette propreté. Qu'il » ne ſe prive d'aucune eſpece d'alimens : qu'il vive de temps en » temps comme le Peuple : qu'il ſe trouve de temps en temps » dans les feſtins, dans les aſſemblées ; mais qu'il ſçache auſſi » s'en abſtenir à propos : qu'il faſſe quelquefois un excès, & qu'il » apprenne encore plus à être ſobre & frugal. » Celſe, L^e. 1er, Chap. 1er.

Cette Province ſeroit étonnamment peuplée, ſi les Maladies Epidémiques, auxquelles elle nous ſemble plus expoſée qu'aucune autre, n'y portoient fréquemment la déſolation, en enlevant les ſujets les plus vigoureux, les plus précieux à l'Etat.

Maladies généralement Epidémiques dans notre Province.

Nos Epidémies les plus déſaſtreuſes ſont de la nature des continues-ardentes ; les bilieuſes-putrides & vermineuſes, la dyſſenterie, les angines, plus catarrheuſes & gangréneuſes qu'inflammatoires : les pleuréſies & péripneumonies plus fréquemment putrides & du genre des catarrhes malins, que vraiment inflammatoires & ſeches ; enfin les fievres pourprées, devenues plus rares depuis que la milliaire exanthématique a commencé à s'établir dans cette Province, qu'elle a ſucceſſivement parcourue & déſolée à peu près dans tous ſes Cantons, ſi on excepte quelques Villes : Cherbourg, Liſieux, Honfleur, qui ſemblent avoir été juſques-là privilégiées. Ce dernier fléau Epidémique, devenu le plus général, & qui ne manque preſque jamais de marquer ſes traces au milieu des ravages des autres Maladies Populaires ; que l'on croit contagieux & qui ne l'eſt peut-être pas ; dont la nature & le véritable caractere ſont encore un problême pour les Médecins, quoique leur zele, leurs attentions & leurs lumieres ſoient parvenues à le rendre un peu moins redoutable, va devenir de plus en plus l'objet de nos Recherches Médicales.

Les Rougeoles, les *Morbilli*, la Scarlatine, reparoiſſent de temps en temps Epidémiquement, & ne ſont meurtrieres que

lorſqu'elles ſont ſuſceptibles de quelques épi-phénomenes, auxquels on ne fait pas aſſez d'attention ; leur Epidémie paroit être analogue à celle de la petite Vérole, & la précede ou la ſuit. Celle-ci, indépendamment de ſa contagion, qui la multiplie fréquemment dans nos grandes Cités, ſemble revenir Epidémiquement tous les ſept ans à peu près : elle n'eſt pas auſſi déſaſtreuſe que les partiſans de l'inoculation l'ont avancé ; & ſouvent elle ſe ſera étendue ſur tous les ſujets de nos grands Villages, ſans en avoir enlevé plus de deux ou trois ; & dans quelques années, où il ne regne point d'autre Conſtitution plus redoutable, n'en enlevera-t-elle pas un ſeul. C'eſt un genre de Maladie ſur les dangers duquel notre propre expérience nous a inſpiré beaucoup de ſécurité, depuis près de vingt ans que nous exerçons la Médecine dans les Villes & Cantons les plus conſidérables de la Normandie.

Telles ſont les véritables Epidémies qui affligent nos Villes & nos Campagnes, auxquelles nous aſſignerons, ſi l'obſervation le démontre, leur retour ordinaire ; & qui ſe cantonnent ſans doute par des cauſes particulieres, peut-être locales & relatives à l'expoſition des lieux, à la nature du ſol & de leurs eaux.

Nous en avons raſſemblé, dans cette premiere Partie, une Collection fort étendue, & qui doit paroître aux Obſervateurs d'autant plus précieuſe, qu'elle leur préſente d'un côté la marche & les progrès des Maladies aiguës dans un Canton Septentrional ; & que, de l'autre, elle indique à peu près l'état de la Médecine Normande, qui peut avoir ſes différences & ſes exceptions de la Médecine générale. C'eſt pourquoi nous avons apporté la plus grande exactitude à n'altérer aucun fait ; contens d'avoir pu rendre la deſcription d'une Maladie, auſſi fidelement qu'elle nous a été communiquée, nous avons cru devoir y joindre le traitement particulier de chaque Médecin, en faiſant même obſerver la méthode favorite de tout homme de l'Art : précaution qui nous fournira les moyens d'établir un jour un point de comparaiſon, qui ne ſera jamais infructueux, entre les diverſes méthodes employées

pour combatre nos Maladies familieres. Ce travail eſt en quelque ſorte le tribut de la Province entiere, qui nous fut tranſmis par des Hommes zélés pour la gloire & les progrès de la Médecine, pour le rendre à la Patrie, qui leur confia le ſoin de ſes Sujets; & le dépoſer enſuite ſous les yeux de ces Juges choiſis, deſtinés à ranger chaque fait authentique à la véritable place qu'il doit occuper dans nos Annales.

Fin de la premiere Partie.

